

Avertissement au Lecteur

Je pourrais commencer en disant que ce qui suit est le seul fruit de mon être, que je suis le seul détenteur de ces pensées, que je n'ai été influencé en rien par ce qui me constitue, que j'ai, pour réussir à écrire ce que contiennent ces pages, éteint chaque rivière issue de mon passé, pour créer quelque chose de nouveau, quelque chose qui permettra d'alimenter une nouvelle page de l'histoire de la littérature. Mais cela serait faux.

De ce que j'écris, rien n'est entièrement, ou majoritairement, de moi. Je ne fais que lier ensemble certaines histoires du passé pour fabriquer un futur. Se retirer de ce chemin serait n'écrire que du vide, de l'absence, de l'inexistence. Tenter de créer, c'est accepter ce qui fut; c'est observer ce qui est et par cela permettre à ce qui n'est pas encore de pouvoir être. L'Art est création non pas parce qu'il fait apparaître du néant, mais parce qu'il révèle l'ordre du chaos. L'Art est fait d'idées et de temps que le silence a fondu pour faire naître des sons, des sons non pas audibles comme l'est le réel, mais des murmures qui ne se laissent entendre qu'à la manière des jours que l'on vit. L'art transmet un monde, un monde qui ne se veut pas unique et idéal, mais un espace dans lequel chacun se déverse et donne de sa vie pour faire vivre et se sentir vivant.

Par l'écriture j'ai compris que je suis vivant, que je fais partie d'un monde qui est à la fois mien et vôtre. Par l'art nous partageons le monde qui en chacun s'exprime et autour duquel nous prenons conscience de l'autre. Mais pour cela le monde doit être perçu, non pas comme structure pleinement nôtre, mais comme ensemble, dans lequel nous ne sommes pas indispensables. Je fais partie d'une histoire de laquelle je ne suis qu'un fragment de poussière, quelque chose qui

n'était pas et qui ne sera plus. Seule cette parcelle de présent contient ma vie, et cette partie du temps arrêtera, un jour, d'être. Elle disparaîtra, comme de l'eau sur une pierre, dévorée par la chaleur du soleil.

Ce fut ma première pensée d'adulte, le réveil, d'une certaine manière, de ce qui n'a jamais cessé d'être en moi : ce jour où j'ai compris que, quoi que je puisse faire, quoi que je veuille faire, quoi que j'imagine, cela ne connaîtra jamais l'immortalité. L'immortalité ne fut pour moi jamais quelque chose d'existant, car avant même que je n'y pense, cela était déjà mort.

J'étais jeune, insouciant de la réalité de la vie, regardant comme beaucoup d'enfants de mon âge, la télévision et ses images toutes aussi insouciantes, qui parlaient de la victoire de la justice et de la défaite de la méchanceté. Et entre ces dessins-animés, il y avait, parfois, quelques doses de réalité. Ce jour là, la pièce dans laquelle je me trouvais aller irrémédiablement changer. Le canapé aux motifs floraux couleur de terre prenait une grande part d'un pan de mur, la table basse sur laquelle nous avions l'habitude de prendre, mon frère et moi, notre petit-déjeuner, le tapis presque rempli de poussière, et le matelas fin sur lequel j'avais l'habitude de dormir la nuit quand je venais dans cette maison, constituaient mon seul univers dans cette matinée d'enfant. La fenêtre donnait sur une route que chevauchaient de nombreux camions que l'habitude m'avait enseigné à ne plus entendre. Seuls comptaient les sons qui sortaient du poste de télévision. Ils étaient mon monde. J'étais dans cet âge où l'esprit ne se formalise pas de ce qui existe ou n'existe pas. Tout existait, puisque je le voyais. Je ne savais pas encore que cette matinée allait être la dernière de cet univers fabuleux de l'enfance.

L'enfance, c'est l'insouciance de ne pas se poser de questions sur ce qui viendra après. L'après n'existe pas, l'avant non plus d'ailleurs. Rien d'autre n'existe que l'impression d'être et

de voir, l'impression de sentir et de faire quelque chose. J'avais huit ans, et à cet âge, dans ce corps, avec cet esprit, voir ce que j'allais voir était comme voir un mort qui vous regarde et qui vous parle. On sait que cela ne devrait pas exister car ce qui est dans un état ne peut pas être dans une autre forme que la sienne. Mais, parfois, ce qui ne devrait pas être arrive, et il n'y a pas d'autre choix que de l'accepter, même si ça fait mal, ou alors on s'enferme, on oublie que cela a existé et alors tout s'éteint, tout devient noir, et sombre, et sans chaleur. Peut-être aurais-je du faire cela : refuser ce que j'avais entendu et vu, et continuer de vivre dans ce monde tout doux comme si ce qui avait été dit ne l'avait pas été vraiment. Je ne sais même pas pourquoi je n'ai pas fait cela. Je l'ai pourtant refusé, et cela m'a conduit autre part.

À la télévision, un homme dont les cheveux étaient gris parlait sur un fond d'images animées qui représentaient notre soleil. J'avais toujours été attiré par les étoiles, par la chaude lumière du jour et la froide présence des points de lumière qui apparaissaient quand le ciel devenait sombre. J'étais tout à l'intérieur de ces images, et cela renforça ce qui allait m'arriver. Si j'avais été distrait par un camion, par un des chiens qui habitaient cette demeure, ou par l'envie pressante de courir dans la cours pour profiter de l'air frais, j'aurais évité cette phrase qui précipita tout, mais cela ne fut pas. L'homme aux cheveux gris, peut-être vêtu d'une blouse blanche pour renforcer son côté scientifique, racontait l'histoire du soleil. Il parlait de milliards d'années, de vitesses très grandes, et de maintenant. Maintenant était son point de repère, une sorte de milieu qui n'en était pas vraiment un car on ne pouvait pas dire exactement quand était le début. Il parlait de début, de maintenant, et de fin, comme si ces trois moments étaient inséparables, comme si sans l'un de ces trois temps, le reste ne pouvait exister. C'était une sorte de cours de science. J'étais passionné. Il disait que le soleil était né il y a environ cinq milliards

d'années, et que l'on en était à peu près au milieu de sa vie, et que dans cinq autres milliards d'années celui qui nous donnait tout allait tout nous reprendre à cause de réserves en hydrogène qui ne seraient plus là et d'autres éléments qui allaient le faire changer, le faire grossir, à tel point que notre planète allait finir dans son ventre, réduite en un petit tas de poussière par rapport à lui.

Je pense qu'à ce moment j'ai arrêté de respirer. Comme si je voulais arrêter le temps, juste un petit peu, et que ce tout petit rien, fait de manière régulière, pourrait empêcher ce qu'il avait dit d'arriver. Quand je repense à ce moment, je l'imagine comme un arrêt sur image dans les films, lorsqu'une révélation nous plonge dans l'esprit d'un personnage. À ce moment là tout va si vite que l'on ne peut pas vraiment tout voir. On a juste des impressions. Je pense que c'est ce qu'il m'est arrivé. Ça n'a pas duré très longtemps, mais cela s'est produit, et pour retrouver toutes les images, j'ai mis un certain temps. Pas vraiment longtemps, car un jour de ce même âge, je pleurais de peur. J'avais peur de la mort. Pas de ma mort, mais de la mort de tout, de la mort qui apporte quelque chose de plus froid que la tristesse, de plus vide que la mort, de plus terrifiant que toutes mes peurs d'enfant. Je tremblais de peur de savoir qu'un jour, bien après que je me serai éteint, bien après que tout ce que j'ai connu aura disparu, des vies disparaîtraient sans que rien d'autre ne les remplace. J'avais mal de leur malheur futur. J'avais mal de cette peur devant ce qui ne pourrait jamais être retardé. J'avais mal de savoir que, quoi que je fasse, rien de tout cela ne valait la peine de le faire.

Je ne sais pas pendant combien de temps j'ai eu peur de cela. En fait... je pense que cela ne m'a jamais quitté. Parfois, je ressens la dépression que va causer l'absence de vie, la disparition de toutes ces choses qui font de ce monde ma réalité, de tout ce qui constitue la réalité de toutes

les personnes dont j'ai entendu parler, que je connais, que je connaîtrai et que je ne verrai jamais.

Pourtant, le soir, quand la nuit est claire et que les lumières de la vie humaine se font le plaisir de ne pas alourdir le ciel, je m'assois contre la Terre et je lève les yeux vers les étoiles. C'est l'un de mes plaisirs, l'un de mes plus grands, peut-être même le seul où je me sens entièrement moi. Je regarde tous ces points brillants et je me dis qu'autour de tous ces points, il y a peut-être quelque chose de vivant qui fait comme moi; je me dis que parmi toutes ces bulles de gaz immenses, certaines sont peut-être déjà mortes depuis tellement longtemps que je ne fais que regarder l'absence; je me dis que dans toutes ces formes dessinées par l'imagination des hommes certaines ont une signification particulière, et que c'est cette signification qui leur donne, pour nous ici-bas, une réelle importance. Durant ces moments-là, je suis moi, et autre chose que moi : je suis un petit tas de poussière par rapport à tout cela, et ce que je pourrais faire ne sera rien pour tous ceux qui, de l'autre côté de l'éther, font la même chose que moi. Je me noie dans cette contemplation, et quand j'en ressors, je ne regrette pas d'avoir compris ce que l'homme aux cheveux gris m'a montré : il m'a permis de voir ce que je suis, qui je suis, et que quoi que je fasse, cela est inutile. C'est dans cette inutilité que j'ai trouvé ma fortune.

Quand j'écris, je ne fais qu'ajouter un point dans un ciel qui en compte déjà un nombre incalculable. Il est quelque part, perdu entre moi et cet autre que je ne pourrais jamais connaître, et peut-être qu'il ne remarquera jamais cette petite chose qui est là à présent, qui n'était pas là avant et qui ne sera plus là après. Mais peut-être qu'il le verra, qu'il s'apercevra de ce changement qui ne changera pas vraiment grand-chose à sa vie, ou peut-être qu'il le verra, et qu'il conservera en lui ce moment, que ce point fera partie de son existence et qu'il voudra le

faire partager avec ceux de son temps.

Quoi qu'il en soit, un jour, un soir, une nuit commencera pour toujours. Dans cette nuit, plus rien n'existera, plus rien ne pourra être fait. Ce sera le silence. Je ne sais pas ce qui se produira alors, mais j'espère, vraiment, que ce moment ne sera pas comme ce jour que je viens de vous dévoiler. J'espère que cette nuit sera comme toutes les autres, que l'obscurité ne sera que temporaire, et que quelque part dans cette infinité tellement éloignée de moi, des rêves s'allumeront pour colorer le ciel.

Première Partie

L'Enfant des Nuages

L'Utopie du ciel et de la terre

À ceux qui, de par le monde, m'ont offert un peu de leur vie, un peu de leur amitié, malgré la distance et le temps, je leur dédie ces vies, pour celle qu'ils ont faite grandir.

La voir, c'est... comme imaginer quelque chose qui se trouve devant soi : l'esprit se tourne tout entier vers cette vision, se laisse pénétrer, et alors que vous croyez posséder son image, elle a déjà changé.

Mémoire de Cehka.

« Je vois les nuages qui bougent. Je vois le vent. Le vent qui fait bouger les nuages est là, tout autour de moi. Il passe à côté de moi, au-dessus de moi, entre mes mains, dans mes cheveux. J'aime le sentir. La caresse qu'il me donne me fait frissonner. Les nuages qui traversent le ciel sont un troupeau. Il forme une voie. Il nous montre la voie. J'entends une voix qui vient du ciel jusqu'à moi. Elle est si belle, si douce. Elle ressemble à la voix de dieu. Parfois je m'assois, je lève les yeux au ciel, et je regarde. Je vois les myriades de formes si belles qui vont toutes dans une même direction : vers le futur qui avance.

Les bruits s'effacent.

Quand le silence se fait, parfois, j'entends un murmure, une nouvelle voix qui se cache. Elle me parle. Elle me raconte l'histoire du présent, les pensées délicates qui s'étendent sur la surface de la Terre, les prières qui résonnent tout autour du globe. Et elle pleure. Je sens la douleur, la tristesse et la souffrance qu'elle vit. Elle ne veut pas que je sache cela. Elle ne veut pas que je découvre ce côté d'elle. Je ne voulais pas l'entendre, moi non plus. »

Avant toute chose il est important de comprendre que notre temps est différent de tous les autres temps. Ce que nous vivons ne peut être compris par personne excepté nous. Cette différence tient dans la réalité première de notre présent : l'humain est en voie de disparition. Cette réalité ne provient pas d'un ajout, mais d'une disparition : celle de l'eau. L'eau a presque disparu et par cela personne ne peut comprendre ce à quoi nous devons faire face. Comprendre une disparition n'est possible que lorsque l'individu est confronté à cette disparition. Autrement, personne, absolument personne, ne peut comprendre. Tout provient de cette réalité. Tout découle de cette réalité.

Introduction à l'Histoire et aux actions de notre

temps,

par Heinrich Guner.

« Marco. Marco ! Combien de fois t'ai-je dit de ne pas courir comme ça le matin !

Retourne à la chambre ! »

Du bruit. Partout. C'était la même chose. Toujours la même chose.

« Susanne ! C'est l'heure de rentrer. Il est tard. »

Du mouvement. Ils courent sans cesse. Gaspillage.

« Où en est la maintenance des systèmes ? »

- Nous avons trouvé le problème. C'est une pompe qui s'est désaxée.

- Combien avons-nous perdu ?

- Deux, peut-être trois litres.

- Finissez de récupérer la terre et filtrez-la !

- C'est déjà fait. Le reste a été envoyé au jardin.

Organisation. Colonie de fourmis.

« Rapports du soir ! »

De toutes parts ils sortent, tenant dans leurs mains des morceaux de pierre de différentes couleurs. Communication non verbale.

« Rapport des filtres ! »

Un cri plus strident. Panique. Des regards qui fouillent le vide. Une main qui court, une pierre jaune serrée.

« Porte scellée ! Équipe de jour en place pour les manœuvres de cueillette. »

Les tentures lourdes retombèrent sur le sol. Le calme, peu à peu, se fit. Il n'y eut plus que onze personnes dans la zone commune. Deux groupes. Quatre femmes et un homme d'un côté, quatre femmes et deux hommes de l'autre. La tâche était difficile. Meticuleuse. Il fallait être calme, attentif, patient. Après la fermeture de la porte, l'air de la nuit réagissait à froideur de la pierre. Il devenait plus lourd. Alors l'humidité commençait à apparaître. L'eau qui s'était accumulée dans l'atmosphère de la grotte perlait sur les surfaces. Il fallait la chercher, la trouver, la récolter. Placer les bacs là où elle glissait le plus. Gratter le plus légèrement possible là où elle risquait de tomber avant d'arriver aux artères les plus importantes. Il fallait connaître le lieu,

anticiper la condensation, agir promptement car toute goutte qui tombait sur le sol était perdue.

Tous s'affairaient avec dextérité. Ce travail était le plus important de tous. Être choisi, c'était être reconnu. C'était un poste de prestige. Récolter, c'était permettre de vivre. C'était continuer de vivre.

Une femme se tenait au milieu de la salle. Immobile elle veillait sur tous. Ses mains le long de son corps sans un bruit elle attendait. Elle était le maître d'œuvre. Celle qui écoutait. Elle ne prenait pas garde aux faibles sons nés des paroles chuchotées. Elle n'écoutait pas ses semblables. Il écoutait l'eau.

Son regard se portait sur les espaces qui chantaient l'eau. D'un simple geste elle indiquait où les groupes devaient se rendre, où les seaux devaient être posés. Elle était le nerf de ce corps multiformes, le centre nerveux, et tous l'écoutaient.

Son nom était Marat. Elle seule parvenait à comprendre l'eau et la pierre, à savoir où elle allait se former. C'était son talent. Elle était leur chef. Non pas qu'elle eut été élue, elle était simplement celle qui maintenait ce lieu vivant.

Tout autour d'elle les groupes se déplaçaient, posaient les contenants, se redressaient, le regardaient. Elle avait les yeux fermés. Pourtant elle voyait. Ils la suivaient. Les yeux fermés ils pouvaient lui faire confiance. Elle comprenait la nature du lieu. Elle savait où était l'eau. Elle était leur chef.

Depuis quatre ans qu'elle était ici, jamais elle n'avait failli. Elle était aimée pour cela. Elle en avait conscience, mais elle ne s'en préoccupait pas. Le regard que les autres portaient sur elle n'avait aucune importance. Elle faisait ce qu'elle devait faire. Elle avait été choisie par l'ancien guide pour être son successeur. Personne n'avait contesté ce choix. Tout le monde avait accepté

et tout le monde en était heureux. Personne ne voulait être à sa place.

Être chef. Parfois cette idée lui revenait comme un souffle perdu. Être chef, posséder le devenir du groupe, ne devoir commettre aucune erreur car chaque erreur était un pas de plus vers la disparition. C'était oppressant. Mais quelqu'un devait le faire. Quelqu'un devait se dévouer. Qu'importent les risques.

Dans la rumeur du jour en train de naître au dehors la symphonie de l'eau prenait vie. Les gouttes tombaient peu à peu dans les bacs. Des petits bruits comme des insectes venaient frapper les surfaces de métal et les murs de pierre. Le moment venait. Le moment où tout cessait d'exister, si ce n'était ces sons qui remplissaient peu à peu l'espace tout autour. Dehors la vie était chassée. Dedans la beauté de l'eau s'amplifiait.

Elle respira profondément. Tout le monde était en place. Elle ouvrit les yeux. À sa gauche, perdu dans l'ombre d'une alcôve, un homme et une femme, penchés l'un sur l'autre, parlaient d'amour. Derrière elle il sentait trois femmes qui se racontaient les histoires de la nuit. Face à elle, deux femmes et deux hommes. Trois d'entre eux discutaient de leur passé. Le dernier écoutait. Ce n'était pas la première fois qu'elle le voyait ainsi. Depuis trois jours elle l'observait. Nouveau venu et déjà dans l'équipe des récolteurs. Pourquoi ?

Un moment elle cessa d'observer le présent pour se souvenir des derniers jours : quel était son nom ? Il n'en avait pas donné. Il n'avait presque pas parlé. Dans ses yeux il y avait quelque chose de différent. Un trauma récent. La peau de ses mains portait encore les marques d'une brève exposition au soleil. Rien de dramatique. Simplement une brûlure, preuve d'une fuite nécessaire. Il avait entendu parlé du raid qui avait eu lieu sur son camp. Un camp sous le soleil. « Aucun survivant » avait annoncé son contact. C'était ce qui arrivait toujours. Pourtant elle

avait espéré. Il y avait parfois des bonnes surprises, des personnes qui arrivaient à se cacher, qui racontaient comment les soldats agissaient quand ils les trouvaient. Ce n'était pas arrivé depuis longtemps. Mais lui était là. Il était venu. Il avait été accepté. Il ne parlait pas et personne ne lui parlait. Les gens d'ici avaient appris à respecter l'intimité des autres. Si une personne ne parlait pas, on le laissait tranquille jusqu'à ce qu'il parle. Ce n'était pas une règle, c'était comme ça. Il faisait ce qu'il devait faire sans parler, simplement à écouter ce que les autres disaient, mais pas de cette écoute lasse qui appelle l'oubli; il écoutait et il assimilait, cela se voyait. Mais il restait aussi lui-même. Il ne se devait pas se laisser influencer lui. Une intelligence faite pour la discussion. C'était si rare. Elle sentait en lui la marque du Gourou Dantes, la grande figure de camp à présent détruit, un homme petit et affable qui lui avait un jour parlé de ces tribus des temps passés qui n'avaient aucun logement, qui dormait sous les étoiles et qui méditaient jusqu'à ce que leur corps devienne aussi ascétique que du cuir. Dormaient sous les étoiles. Le rêve était bien loin. Dantes avait des idées magnifiques, pour une vie aussi saine qu'il était possible d'avoir sous ce ciel. Quelle perte...

Elle détourna un instant les yeux pour se concentrer sur les autres personnes. Elle les connaissait. Toutes de braves personnes, projetées dans ce lieu par la nécessité, par le besoin de vivre autre chose que ce qui existait au-dehors. Ils étaient tous différents, mais tous étaient identiques dans leur choix : celui de quitter la Science. Toutes les différences créaient un équilibre fragile, mais ici elles étaient acceptées car en elles régnaient ce besoin de vivre autre chose. Même si c'était dur. Même si cela impliquait de devoir souffrir, et peut-être de mourir demain. Ce que cet homme avait subi, ils pouvaient le subir eux aussi. Ça aussi c'était son devoir. Elle devait empêcher cela.

Une douleur à son épaule droite. C'était toujours ici que se manifestait la douleur quand la peur commençait à poindre en elle. Elle avait appris à reconnaître cela, à l'écouter, à agir en fonction d'elle. C'était une sorte de sixième sens, une liaison intime entre elle et ce qui l'entourait qui lui permettait de ne jamais aller trop loin, de savoir quand s'arrêter. Cette douleur était son ange gardien, un lien entre elle et la transcendance.

De retour au réel. Elle sentit un regard posé sur lui. Encore le sans nom. Il travaillait, mais parfois il la regardait. Un regard qui l'interpelait. Un regard qui disait « je veux vous parler ». Pourquoi ? Pourquoi cette sensation lancinante qui s'amplifiait comme un feu, qui le poussait à aller vers lui, à le rejoindre ?

Parce que c'était un étranger. Il avait vécu ce que personne ici n'avait vécu, ce que personne ne pouvait lui apprendre. Cet homme était une ombre venue du dehors, un survivant d'un autre lieu. Il était différent. Voilà pourquoi. Depuis combien de temps n'avait-il pas eu l'opportunité de pouvoir découvrir ce qui se passait autre part. Depuis combien de temps n'avait-elle pas eu, face à elle, une personne qui ne faisait pas que parler mais qui écoutait aussi, qui ne semblait pas avoir fui pour sa vie propre mais pour ce qui se trouvait autour de lui ? Il semblait tout droit sorti d'une page blanche, d'un lieu qui ne l'avait entaché en rien et qui ne demandait qu'à apprendre.

Elle comprit alors qu'elle ne pourrait lutter, qu'en face d'elle ne se tenait pas simplement un être privé de tous repères mais une personne, un marcheur comme elle se plaisait de les appeler, qui n'acceptait pas la réalité comme un point unique mais comme un ensemble d'éléments. Il ne parlait pas, non pas parce qu'il n'avait rien à dire mais parce qu'écouter était la

seule véritable acceptation de l'autre. Elle ne savait pas pourquoi elle ressentait ça en lui, pourquoi elle se sentait si certaine de ce qu'il était en train de penser, mais elle savait que c'était lui, cet homme face à elle, qui provoquait cela, qui lui faisait comprendre tout cela, et simplement en le regardant. Simplement en restant silencieux.

C'est lui qui me fait peur, se dit Marat. Sa différence me fait peur.

Elle prit une respiration profonde. Se détendit. Encore quelques minutes, une heure tout au plus, et elle l'inviterait à parler, et alors il saurait.

L'Utopie du ciel et de la terre

Auparavant, notre monde était de cette couleur que l'on ne trouve plus, perdu dans l'immensité de notre mémoire, morte avec les derniers vestiges de notre société passée. Mais nous ne sommes pas tristes. Ce que nous avons perdu ne peut nous manquer, car nous avons trouvé le substitut à ce manque. Ce substitut se trouve dans les enseignements que la Science promet, dans notre École et notre Prière, chaque jour qu'Elle nous permet de vivre. Mais nous ne nous fourvoyons pas. La Science n'est pas notre Créateur. Elle est bien plus que cela. Un Créateur conçoit la vie, donne la vie, rappelle la vie. La Science ne se permet pas cela. Elle ne nous donne ni ne nous reprend ce que nous avons, au contraire : Elle nous permet de conserver. Voilà pourquoi Elle est bien plus que tout ce qui existait avant : ce qu'Elle permet, nous le voyons.

Psaume à la Célébration de la Science

« Je suis heureux de vous parler Marat. »

- Je pense la même chose. Une bonne conversation n'a aucun égal. Mais je suis étonnée qu'elle n'ait lieu que maintenant. Depuis combien de temps m'avez-vous dit que vous étiez

parmi nous ?

- Depuis près de cinq jours je pense. je ne suis pas encore habitué au cycle de la grotte.

Elle observa l'homme avec qui elle discutait depuis plusieurs heures à présent. Le jour était-il fini ou bien lui restait-il quelques heures pour se reposer, elle ne pouvait en être certain. Cela importait peu. Il y avait si peu de personnes avec qui elle pouvait parler, avec qui elle se sentait à l'aise. Avec lui c'était venu naturellement.

L'homme en face d'elle attendait, souriant. Il ne montrait aucun signe de fatigue malgré l'intense conversation qu'ils venaient d'avoir. Vraiment plaisant. Il ne semblait pas vouloir partir non plus. Il était là et il attendait que la conversation reprenne, laissant tout le temps à l'autre. Il n'était pas présent simplement pour être écouté. Il était là pour échanger. Quel plaisir. Vraiment, quel plaisir. Sa mort aurait été si triste. Ou bien...

« Je viens d'avoir une pensée. Souhaitez-vous l'entendre ? »

- Bien entendu, répondit l'homme tout en se massant légèrement le cou.

- Je viens de penser que votre mort aurait été une perte bien grande pour moi si elle était advenue avant que nous puissions nous rencontrer.

- Merci. J'en suis honoré.

- Il ne faut pas. Mais là n'est pas la question. Ce que je veux dire, c'est que l'esprit humain est incroyablement flexible et en même temps effroyablement limité. Prenez ma pensée. Je viens de concevoir l'idée que l'absence de votre existence dans ma vie aurait été une bien triste chose. Mais cela n'a aucun sens. La sensation que j'ai conceptualisée existe grâce à la capacité de mon cerveau de pouvoir imaginer le présent sans un des éléments qu'il contient. Par cela le monde

réel change, créant à sa suite un sentiment fort que je peux appréhender sans même qu'il existe. N'est-ce pas incroyable ? Je peux ressentir quelque chose qui n'existe pas et qui n'existera jamais par le simple fait que nous sommes ici tous les deux. Pourtant la sensation que j'ai ressentie est bien réelle. Mon cerveau m'a permis de refaçonner la réalité afin de la concevoir autrement. Autrement dit, j'ai été projetée pendant une courte période de temps dans un monde différent qui était suffisamment vrai pour que mon corps en ressente la présence. Mais d'un autre côté cette sensation montre également à quel point l'impression spontanée du moment s'inscrit dans le cadre limité qu'est le présent. Ce que j'ai ressenti, je l'ai ressenti car je suis en contact avec vous. Je vous vois, je vous parle, et cela crée un schéma du réel dans lequel tout mon être est projeté naturellement de par son rôle de receveur-émetteur.

- Je vois ce que vous voulez dire, répondit l'homme en face de Marat. Ce que vous avez ressenti dans ce monde d'illusion est dépendant du présent dans lequel la pensée a eu lieu. Cela ne prend pas en compte le fait que la réalité présente serait profondément différente si l'élément de ma présence n'était pas inscrite dans ce système.

- Tout à fait. Je ne peux concevoir avec précision que ce qui est en lien avec le présent ou le passé et pas ce qui aurait pu être ou ce qui n'a pas été. Si vous n'aviez pas survécu, mon temps présent serait complètement différent de ce qu'il est actuellement, mais je ne pourrais en aucune façon conceptualiser ce manque que j'ai ressenti car l'élément initiateur n'aurait jamais existé. On peut ressentir la perte de quelque chose que l'on avait ou que l'on a, mais il est impossible de concevoir le manque de ce que l'on n'a jamais connu.

- Je ne suis pas entièrement d'accord avec vous. Bien sûr je suis d'accord avec ce que vous avez dit, mais pas sur le dernier point. Par exemple : nous tous, humains, avons en nous le désir

constant d'aller à l'extérieur. Nous sommes des descendants des primates, et non des fouisseurs. Notre corps nous pousse à aller dehors. D'un autre côté, nous sommes des animaux dont la vision dépend d'une grande quantité de lumière pour être optimale, il n'y a qu'à voir cette pièce. Trois lampes sont allumées alors qu'une seule suffirait à chasser les ténèbres. En plus de cela, notre corps est dépendant d'un apport en vitamine D afin de fixer le calcium et de maintenir un niveau psychique stable, vitamine qui est normalement synthétisée naturellement par notre corps lorsque ce dernier est en contact des rayons solaires. Cependant, l'humain a dû choisir entre l'extérieur et l'intérieur, et le choix fut simple. Nous nous retrouvons à vivre la nuit alors que notre corps n'est pas conçu pour. Nous n'avons jamais connu la vie au soleil et pourtant je sens souvent en moi l'appel de mon corps pour le jour. Il veut recevoir l'énergie solaire. Bien entendu l'humain va évoluer, notre peau va devenir de plus en plus claire, tout comme nos yeux, afin de pouvoir assimiler la plus petite dose de rayons solaires, peut-être même ceux que nous renvoie la lune. Et peut-être que dans plusieurs centaines d'années ce sentiment aura disparu. Mais pour le moment, je sais que, même si je suis conscient du danger que représente le soleil pour moi, je ne peux m'empêcher de vouloir sortir au grand jour.

- C'est un exemple intéressant, vraiment. Mais je ne comprends pas pourquoi vous êtes parmi nous. Si vous étiez resté sous Aegis, vous auriez pu continuer de vivre normalement. Pourquoi avoir choisi de vous exiler ?

- Parce que je pense que la science ne devrait pas pouvoir tout expliquer comme elle le fait là-bas. Et je préfère vivre en choisissant mes limites plutôt qu'en me les voyant imposer.

Marat ne parla pas. Elle resta les yeux fixés sur cet homme. Il lui ressemblait tellement. C'était comme si elle se voyait il y a quinze ans. Il avait la même détermination, la même

passion pour l'âme humaine, c'en était presque troublant. Depuis si longtemps elle cherchait quelqu'un avec des idées similaires et pourtant différentes afin de pouvoir parler, de pouvoir sortir de ses propres pensées, et il était là, enfin, juste devant elle. Ce monde pouvait parfois sembler si mort... Mais il restait des pierres précieuses, et elle en avait une face à lui.

« Et qu'est-ce que la science ne devrait pas pouvoir expliquer selon vous ? »

- Des choses compliquées comme des choses simples. Reprenons l'exemple de tout à l'heure : vous parliez d'un sentiment de tristesse qui ne repose sur rien d'autre qu'une extrapolation dans le passé. Mais qu'est-ce que la tristesse ? La science dirait quelque chose comme : la tristesse est un ensemble de réactions chimiques qui se lient entre elles en réaction à l'environnement extérieur afin de créer une réponse corporelle en adéquation avec la perception de la réalité telle qu'elle est ressentie par l'individu. Mais est-ce que la tristesse est seulement cela ? Je crois que c'est autre chose, qu'il n'y a pas que cela. Ce n'est pas qu'une réaction au réel, c'est également une expression d'un irréel, de ce qui n'existe pas ou n'existe plus. La tristesse est comme le néant. C'est le vide, la conscience d'une inexistence qui existe.

- Une expression de l'âme, souffla Marat.

- Oui, de l'âme. Oui, exactement, et Marat remarqua que l'homme se mordait le coin droit des lèvres. Peut-être un ancien tic de sa vie sous Aegis, ou pour se maintenir éveillé. Elle ressentait lui aussi le poids de la journée sur ses épaules. La nuit promettait d'être longue. Qu'importe.

- C'est cela le problème avec Aegis, continua l'homme. On a l'impression de vivre...

- Mais on ne vit pas, continua Marat. On est dans le présent. Le reste n'existe pas. Le futur est une constante énumération de restrictions...

- ... Et ces restrictions rendent le présent fade, sans espoir ni nouveauté. Demain est le présent au futur alors que le futur doit être le présent devenu différent.

Marat baissa les yeux. Cet homme était comme elle, elle en était certaine. Tout ce qu'il disait était l'exact prolongement de ses propres pensées, comme un fil provenant d'un espace différent qui se liait au sien. Ce que cet homme disait le touchait comme jamais auparavant. Il était elle. Il était celui qu'elle avait toujours attendu. Avec lui elle pourrait être pleinement elle-même et peut-être, qui sait, elle pourrait combattre Aegis. Pour la première fois depuis des années elle reprenait espoir.

Elle redressa les yeux. L'homme qui lui faisait face avait changé. Il n'avait pas bougé, mais son regard était différent. Alors, comme un éclair dans la nuit elle sut. Elle avait été trompée. Elle sentit les battements de son cœur accélérer.

« Pourquoi ? » réussit-elle à dire.

- Ne prononcez pas un mot, dit l'homme. De toute façon personne ne vous entendrait.

Marat voulut articuler un son, mais il fut trop lent. Elle sentit dans son foie le contact du métal, l'écoulement du sang et de la bile sur sa peau. Instinctivement elle porta sa main à son ventre et la releva, découvrant le liquide sombre et chaud qui glissait sur ses doigts.

« Pourquoi ? » dit-elle, et sa voix était déjà celle d'un fantôme, faible et lourde dans sa bouche.

- Parce que c'est ce qui devait être fait.

- Mais pourquoi ? Pourquoi ? Après tout ce que vous venez de dire. Après tout ce que nous venons de partager !

- Nous n'avons rien partagé. J'ai dit ce qui devait être dit pour pouvoir accomplir ce que je

devais accomplir.

- Aegis ? parvint à articuler Marat.

- Non, pas Aegis. La Science. Tout ce que j'ai dit a été dit afin de vous convaincre. Il n'y avait rien de vrai. Tous ces mots n'étaient pas les miens, ils étaient les vôtres. Et il ne seront plus jamais vrais. Vous allez mourir et votre folie s'éteindra avec vous.

Marat sentit le froid grandir. Elle avait peur. Peur de la mort. Peur de ce qui allait être. Qu'allait-il advenir de toutes ces personnes qui étaient dans le refuge ? Elle s'entendit parler, sans savoir si ce qu'elle disait était ce qu'elle venait de penser. Aucune rédemption entendit-elle; aucun pardon. Ils ont choisi d'être ici.

« C'est faux. Ils n'ont pas choisi d'être ici, réussit-elle à dire. Ils ont choisi de ne pas être là-bas. C'est complètement différent. Aucun de nous n'a choisi d'être ici. C'est simplement que... nous avons choisi de vivre autrement. »

Marat se mit à tousser et chaque toux était plus douloureuse que la précédente. Sa vision devenait trouble. Bientôt il n'y aurait plus rien. Mais il pouvait rester quelque chose. Elle réussit à prononcer une dernière phrase, puis le froid se glissa dans sa conscience, et elle disparut.

L'homme se redressa, le couteau encore dans sa main. Il se pencha, essuya la lame contre le tissu de la robe de Marat, la rangea dans l'étui dissimulé contre sa taille. Il s'étira. Cette journée passée assis avait engourdi ses muscles. Il fouilla rapidement le corps de la morte, en sortit un morceau de papier chiffonné sur lequel étaient inscrits une date et un numéro. Il se retourna, entrebâilla la porte. Personne. Il sortit, son corps légèrement courbé comme s'il était accablé par la fatigue et le regard droit comme s'il était heureux. Sans se retourner il traversa

l'espace vide qui le séparait de la zone commune, vide elle aussi. Tout autour il n'entendait que les bruits de respirations légères, marques du sommeil qui bientôt prendrait fin pour chacun d'entre eux et la rumeur du dehors. Il s'avança vers la sortie. Une seule personne, somnolente, était assise contre la roche de la caverne. Il passa à côté de lui, lui sourit et d'un geste de la main lui indiqua qu'il voulait sortir.

« Et bien t'es un lève-tôt toi. »

- Oui, répondit-il d'une voix faible et douce. J'ai envie de profiter du crépuscule.

- T'es un poète ?

- Pas exactement. J'aime juste voir la nuit venir.

Il aida le garde à déverrouiller la porte, le remercia. Il sentit le garde qui déjà l'avait oublié retourner à sa place. Il était dehors. Tout était fini.

L'Utopie du ciel et de la terre

Notre ciel est d'or et notre eau est pure; notre peau est saine et notre regard est clair. Aegis nous protège et la Science est la vie. Ma vie est le fruit de Son œuvre et Son œuvre est ma vie. La Science est, et par elle je suis.

Prière du matin.

L'image sur le sable. Le sable et son image. Quelque part dans les tréfonds de l'horizon, quelque chose bougea, puis plus rien, comme un léger frimas qui recouvre d'immobilité une goutte d'eau entre terre et ciel. Mais il y avait eu un tremblement, presque imperceptible, et cela avait suffi.

Autour de ce mince cercle de vibration, de fines lumières s'agitèrent. Le calcul fut rapide, presque instantané. C'était son but.

Au travers des dunes cisailées par le vent gelé de la nuit, l'homme marchait sans regarder. Il savait où aller : au loin, contre l'horizon, s'élevait une lumière dorée qui semblait émaner du sable lui-même, une oasis de clarté au milieu de ce monde desséché.

Le contact des grains de pierre contre ses semelles l'agaçait. Quand il était dehors il avait toujours l'impression de marcher sur des os, sur des millions d'os qui seraient redevenus poussière, mais pas une poussière saine, pas une poussière que l'on pouvait enlever : comme un linceul qui s'était volontairement superposé à la surface, il était devenu la surface, une immense

mer de poudre composée des cadavres du passé, qui subissaient, en ce moment, leur pénitence pour avoir cru, à un seul moment, qu'ils pouvaient avoir raison, qu'ils pouvaient avoir été sur le chemin de la vérité.

La vérité. Il se surprit à sourire à cette simple idée. La vérité était accessible dans Aegis. Il n'avait qu'à tendre la main et commander une information pour l'obtenir sans délai. Tout le monde était relié au réseau d'informations, à chacun, par un simple geste. C'était un quotidien omniprésent, irrémédiablement ancré dans la structure de la société, une liberté totale de savoir ce qui était, dans quelque domaine que ce soit. La Science avait permis cela. Elle avait combattu l'ignorance jusqu'à ce que ce mot même soit devenu une insulte, la pire des tares qui puissent être. Pourtant, il demeurait des personnes pour ne pas se rendre compte de cette beauté, de cette félicité, pour vouloir, envers et contre tout, se défaire de cette magnificence, pour se réfugier dans les rochers et les grottes, comme de vulgaires animaux, soumis aux affres de la pénurie, de l'in vraisemblance, de l'ignorance.

Une vision de Marat étendue sur le sol de sa caverne lui traversa l'esprit. D'une respiration il la chassait. Ces... êtres... ne savaient pas. Ils étaient embrouillés, leur jugement était profondément corrompu pour ne pas voir ce que cette cité apportait. Ils étaient connus. Tant qu'ils restaient loin d'Aegis, la Science tolérait leur existence, comme des animaux sauvages qui s'exilent d'eux-mêmes, formant des troupes sans grande hiérarchie qui tentaient de survivre à leur manière, cultivant la terre souillée par le soleil pour se procurer leur piètre nourriture. Ils n'avaient rien d'humains. Ils étaient devenus des nocturnes, des choses dont seule l'apparence pouvait les rapprocher de leur ancienne humanité. Mais cela pouvait être, tant que cela restait loin de la cité.

Pourtant, parfois, cela se passait différemment. Parfois, certains étaient repérés aux abords de la cité, déguisés, masqués, pensant ne pas être vus, jouant la discrétion dans l'attitude désinvolte des habitants. Mais leur odeur les trahissait, leurs yeux, leur peau, rien ne pouvait plus les trahir que leur peau, plus claire que celle des humains. Ils venaient parfois, pour enrôler de nouveaux esprits faibles. Et cela, la Science ne pouvait le tolérer. Marat était de ceux-là.

C'était à ce moment-là qu'il était appelé. Son rôle était de faire que les animaux sachent où se trouvaient les limites, où ils se devaient de ne pas aller. C'était parfois dangereux, mais cela pouvait être d'une étrange facilité : ces êtres ne prenaient que peu d'attention aux nouveaux. Ils ne se fiaient qu'à leur instinct, aux mots qu'ils entendaient. Il suffisait de dire qu'il était à la recherche d'un lieu pour fuir Aegis, et le reste se faisait de lui-même. Ils ouvraient grand leurs portes, parlaient de choses invraisemblables, ineptes autant dans les idées que dans ce qui les avait poussés à penser ainsi. La cohérence de leurs propos était si simplement falsifiable. Il suffisait de dire ce qu'ils voulaient entendre.

La main dans sa poche, il en sortit le morceau de papier qu'il avait pris sur le cadavre de sa victime. Il tourna et retourna l'objet entre ses mains. La matière était rêche, flexible comme du papier, mais plus sombre, pleine de poussière. Encore de la poussière, encore de la poudre qui s'engouffrait dans les poumons, qui grattait les bronches, qui se glissait dans les yeux. Elle était partout, dans les vêtements, sous les ongles, dans le nez, aucun endroit où elle n'était pas, comme une vermine qui prend place dans les moindres recoins, et qui s'installe, apportant avec elle ses maladies et ses vices. Seuls des animaux pouvaient vivre dans une telle abondance de poussière, dans l'atmosphère viciée de ces lieux sans structure. Ils vivaient dans des lieux tels qu'ils les trouvaient. Ils ne faisaient que rajouter des draps, parfois des portes, des sortes de

reliquats de leur ancienne humanité qui étaient pour eux des preuves de leur civilité. Ils vivaient en troupeau. Il eut un haut le cœur, failli presque vomir au souvenir de ce lieu dans lequel il avait passé ses douze derniers jours. Il avait mis du temps avant de pouvoir s'approcher de Marat, mais cela lui avait permis de bien s'imprégner de son personnage. Il avait pu pratiquer durant des heures entières en silence, travaillant ses expressions, son regard, pour avoir l'air aussi convaincant que possible. Cela avait fonctionné, mais il lui faudrait des jours avant de se débarrasser de cette puanteur, et plus encore pour oublier ce qu'il avait vu. Mais cela avait nécessaire.

Quand il était demandé, ce n'était jamais très simple. Marat était discrète et patiente. Les quelques informations qu'on lui avait fourni faisaient état de la difficulté de pouvoir l'approcher, de sa méfiance face aux étrangers. C'était pour cela que personne n'avait réussi à l'atteindre avant lui. C'était pour cela qu'il avait été appelé. Il était souvent celui que l'on convoquait après un premier échec. Lui, il n'échouait jamais. Cela venait de sa personne, il le savait, de sa faculté de ressentir ce que son environnement lui apportait. Il pouvait presque devenir l'un d'eux, et cela était un facteur non-négligeable. Il pouvait endosser une identité particulière suffisamment rapidement pour tromper la vigilance des plus craintifs, pour les atteindre, et les punir. C'était son rôle, ce que la Science avait choisi chez lui, ce qu'il devait faire pour elle, et il en était fier, fier de pouvoir servir la Science, de pouvoir combattre pour elle, de pouvoir supprimer les impuretés qui voilaient sa lumière. Il était une des armes de la Science

Cette vague qui l'avait emporté pendant une seconde, qui l'avait fait vaciller... qu'elle était-elle ? C'était venu subitement. Un tremblement. Il crachat dans le sable. Stupidité ! Démence ! C'était un reste de ce qu'il avait entendu cette nuit et de ce qu'il avait dû dire en

retour. Remords... quelle incommensurable bêtise. Remord pour quoi, pour cette chose immonde et ses idées surannées ? On n'a pas de remord pour un parasite ! On l'écrase avant qu'il n'infecte le corps. On le combat, on le laisse sur le sol pour que ceux de sa race voient ce qu'il est, ce qu'ils sont. Ces cafards, ces borduriers ne méritaient que cela, et c'était lui qui avait été choisi pour qu'ils subissent ce châtimeut. Cet être, qui reposait dans cette petite pièce toute imprégnée de sang, avait osé s'aventurer dans Aegis. Il avait été surpris à discuter avec des petits responsables du recyclage de l'eau. Il l'avait tué, éliminé, effacé, annihilé et tous les autres allaient subir le même sort. Apeurés par la mort de leur chef, ils allaient cesser de venir à Aegis, et le reste suivrait : une lente décrépitude dans la soif et la faim qui leur ferait prendre conscience de la bonté d'Aegis, qui les ferait revenir, ou bien ils mourraient.

Le dôme se démarquait sur la courbe de l'horizon. Il ne lui restait qu'une heure de marche. Un regard à l'est, le soleil ne viendrait pas avant plusieurs heures. Il aurait le temps de dormir, un profond sommeil pour remettre en place ses idées, pour redevenir encore un peu plus lui, et pour chasser ce qui, il y a encore quelques secondes, était dans son esprit, qu'il avait chassé, cette conscience résiduelle de ce rôle clos, de cette folie.

Plus qu'une heure, et il serait chez lui, à Aegis.

Notre existence se décompose en cycles que la Science ordonne afin que tous nous puissions continuer de vivre. De la naissance à la mort, la Science nous apprend à participer à la vie de la société. Grâce à Son enseignement, Elle nous permet de vivre tous ensemble. Sans Elle nous serions des bêtes. Sans Elle, nous ne serions pas.

Prière de l'enfant à l'école.

Le jour s'était levé. Cela le réveillait toujours. Ce n'était pas à cause de la lumière. C'était autre chose. C'était un battement de cœur de plus, un soubresaut qui le tirait du sommeil comme on plonge la tête dans l'eau. Son corps cessait de vivre l'espace d'un instant, il retenait tout en lui. Il essayait de ne rien perdre de ce qu'il avait, comme si conserver pouvait préserver de ce qui n'est pas encore. C'était un réflexe inconditionnel qui, chaque jour, le réveillait. Il ne revenait pas au réel de lui-même. Jamais. Il était appelé.

Les yeux encore embrumés d'une impression qui se dissipait, il tourna vers la fenêtre son regard. Autour de lui les ombres étaient encore immenses. Le monde était un amalgame de bruns et de noirs au dehors, de bruns et de gris au dedans. Il en était de même partout sous Aegis. C'était les couleurs ou la vie. Le choix était facile à faire. Ils avaient tous troqué quelques teintes primaires contre la possibilité de vivre et d'être libres.

Des restes de la conversation de la journée précédente lui revinrent. Marat. Son nom convenait bien à sa situation : un rat, et un adjectif qui ne convient même pas à ce qu'elle est,

c'était ça sa vérité, à vivre dans un trou dans lequel elle ne manquerait à personne. Inconnue sauf du passé, et encore... d'un passé pour quelques résidus de la même race, une race sans avenir qui s'effondrerait bientôt dans sa propre dégénérescence. Elle avait osé dire que la liberté n'était pas sous Aegis, et elle n'avait même pas eu la possibilité de choisir si elle allait vivre ou mourir... Sale bête.

Il s'étira, se leva, fit les mouvements de base pour que son corps s'éveille pleinement, sans quitter le dehors des yeux. Il vit les lumières de la vie d'Aegis qui apparaissaient peu à peu, tandis que tout autour les bâtiments retrouvaient les dimensions que la nuit avait ravie. Il vit la voûte céleste se détacher de la rumeur de l'obscurité pour se colorer de sa teinte d'onyx, rempart de la vie face au démon solaire qui reprenait sa place dans le ciel.

Un signal contre le mur lui rappela sa tâche du jour. Ils savaient. Il était réconfortant de se savoir veillé, que quelque part dans cette cité des êtres demeuraient attentifs à son existence, qu'il n'était pas seul, perdu dans cet espace perdu sur la surface du monde. Ils étaient seuls, mais dans leur solitude ils ne faisaient qu'un, entité communautaire que rien ne pouvait briser. Ils étaient un sous la coupe de la Science, et par cela ils pouvaient vivre.

Il passa la porte, qui se verrouilla derrière lui. Le couloir était silencieux, les escaliers déserts, le hall calme.

Dans le sas, à attendre qu'un véhicule arrive. Courant d'air. Un fil très mince qui lui passait au niveau des chevilles. Le transport arriva. Il donna l'adresse.

Il n'aimait pas se trouver dans ce genre de cage mais c'était un impératif. Il ne devait pas être vu aller et revenir du lieu où il se rendait. Son identité devait demeurer caché. C'était ce

que ses employeurs voulaient. Qu'importe. Il pouvait se détendre un peu plus, profiter de la vue de sa ville sous le verre sombre qui l'abritait des regards. Sous cette lumière les angles et les contrastes étaient renforcés, rendant toute chose plus nette et plus tranchante. Sous cette lumière la cité était agressive et cela lui plaisait. Elle était à l'image de ce que le monde tout autour était : un refuge pour l'humain. Un refuge et non une oasis. Elle était maigre et élancée, semblable à elle-même depuis des dizaines, des centaines d'années peut-être. Le compte était-il connu, c'était probable. Elle était d'une seule forme. Pas le temps de s'attarder aux contours. La fonction prévalait. La fonction était tout : c'était un refuge, et les refuges abritent, rien de plus. Il aimait cela. C'est comme ça que la vérité est pensa-t-il, la vérité ne souffre pas de détours ou d'arabesques. La vérité est simple et sobre et Aegis était le lieu de la vérité. Tout était résumé.

Le véhicule s'arrêta à l'adresse indiquée. Il sortit du véhicule, pénétra dans le hall. Il marcha vers l'escalier principal, s'avança dans le couloir, ouvrit la porte, la referma. Un bureau. Une petite table avec de la viande et des légumes. Ses interlocuteurs n'étaient pas encore présents. Il s'avança vers les fenêtres, regarda au travers d'elles les immeubles brillants qui formaient le paysage coutumier de chacun ici. Le calme régnait devant lui, sous l'écrasant soleil qui scintillait droit au-dessus de la coupole dorée qui formait le toit de ce monde. Un instant, il se souvint de l'agitation de ce lieu où il se trouvait encore, quelques heures auparavant, cette cache encastrée dans la roche où des dizaines de personnes allaient et venaient, sans cohérence, se rendant dans des alcôves sombres et humides où pullulaient les germes de la vie sauvage. Ici, face à lui, ne régnait que le silence, le reposant silence de la civilisation. Les arêtes des bâtiments, le tracé clair des voies de communications, la couleur chaleureuse du bouclier étaient les marques de la vie domptée, de la connaissance des processus et de leur domestication par une

population consciente de ses pouvoirs. Cette ville était née de l'homme, du seul humain capable de contrôler le monde selon ses besoins. Ce qu'ils faisaient ici, ce n'était pas survivre, c'était vivre. Aegis faisait vivre.

« Bonjour, installez-vous je vous prie. »

Il se retourna, faisant face à la demie-projection de ses interlocuteurs. Il passa à côté de cette illusion, prit l'assiette déjà garnie de nourriture, s'assit, avala une bouchée de la viande qui, presque instantanément, fondit dans sa bouche.

« Encore une fois, votre mission est un succès. Nous avons reçus les informations nous confirmant la réussite de l'opération. »

Le cadran du système de reconnaissance clignota. Il posa sa main dessus. Un grésillement. C'était fini.

« Encore une fois merci. Grâce à vous ce dangereux animal a été neutralisé. Soyez sûr que vous serez une nouvelle fois amplement récompensé si vous acceptez de recevoir une nouvelle demande. »

Il était désappointé. Une autre mission, dans un laps de temps aussi court...

« Nous avons en effet besoin de vous dès à présent. Le protocole implique que vous ayez la possibilité de prendre du repos, mais nous vous demandons de bien vouloir nous aider. Nous vous laisserions bien libre, mais nous avons nos raisons pour que ce contrat soit rempli dans les plus brefs délais. »

- Combien ?

- Nous pouvons vous offrir une accréditation pour le pallier six, il nous semble que c'est une offre acceptable.

Il garda les légumes dans sa bouche, pour ne pas avoir l'air abasourdi face à une telle proposition. Si la cible était si simple, une telle augmentation montrait la précipitation dans laquelle ils se trouvaient.

« Contrat accepté. »

La secrétaire rentra, déposa une puce numérique sur la table et ressortit. Il la prit, la rangea dans sa poche de chemise.

« La Science est à nos côtés. »

Et Ses dons nous font vivre, répondit-il, en accord.

Il allait sortir quand le souvenir de sa marche nocturne lui revinrent. Il se retourna, et fit face à nouveaux à ses employeurs.

« Excusez-moi mais... »

- Nous savons. Nous avons conscience de l'état dans lequel vous vous trouvez. Nous avons déjà pris rendez-vous pour vous. Veuillez vous présenter au bureau 522 immédiatement.

Il se leva, marcha jusqu'à la porte. Il se dirigea vers cet autre bureau. Cinquième porte sur la gauche, deuxième porte sur la droite, de nouveau dans le hall, par là-même où il était arrivé. C'était l'une des grandes incompréhensions qu'il avait : jamais deux fois le même chemin, et aucune logique ne se démarquait.

Il se dirigea vers le bureau 522. La porte s'ouvrit à son approche. Face à lui une nouvelle image, celle d'un homme de courte stature, assise dans un fauteuil suranné. Il lui fit signe de s'asseoir.

« Nous sommes au fait de votre situation. Cependant, afin de bien la comprendre, il est important que vous décriviez les troubles qui sont les vôtres afin que nous puissions trouver la

solution la plus adéquate à votre problème. »

- C'est toujours le même problème, commença-t-il. Après chaque contrat qui demande à être en contact rapproché avec eux, j'entends leurs voix dans ma tête, comme s'ils étaient en train de parler.

- Les entendez-vous en ce moment ?

- Oui. J'entends la voix de celui que j'ai tué. Nous avons parlé pendant de longues heures.

- Pourquoi avoir attendu aussi longtemps ? demanda l'image, et le ton qu'il employait était plein d'une méfiance à peine dissimulée.

- C'était nécessaire. Je devais m'assurer que la surprise serait totale, afin qu'il ne puisse pas réagir. Je devais gagner sa confiance, et il était connu pour être très méfiant.

- Certes, certes, fit-il, toujours dubitatif face à cette réponse. Et que vous dit-elle en ce moment ?

- Elle me rappelle ce qu'il a dit, que la Science contrôle tout dans nos vies, que nous ne sommes pas réellement vivant tant que la Science régit notre vie...

- La Science ne contrôle pas tout, lança-t-il immédiatement. N'est pas contrôle ce qui permet de vivre. Pensez-vous que sa grotte était meilleure que notre ville ?

- Non, bien entendu non. Notre ville est l'image de ce que nous sommes. Sa grotte était la même chose.

- C'est exactement cela. Notre ville représente ce que nous sommes : nous sommes des humains, des êtres intelligents qui ne se limitent pas à vivre comme le font les animaux. Et si notre ville existe, c'est parce que la Science l'a permis. Sans la Science, l'humain n'est qu'animal. C'est exactement ce qu'ils sont eux, des animaux cloîtrés dans leurs trous comme de

vulgaires vermines.

- C'est ce que je pense également. Mais il avait répondu que ce que les gens d'Aegis n'ont pas compris, c'est qu'ils ne vivent pas vraiment. Il m'a dit que ceux qui habitent dans les grottes apprennent la véritable signification de tout cela, qu'ils acceptent ce qui s'est produit et ce qui a fait du monde ce qu'il est. Il m'a dit que les Borduriers ne cherchent pas à l'oublier, qu'ils veulent savoir ce qui est arrivé, car oublier le passé est encore pire que de ne pas vivre du tout. Il a aussi dit que, dans Aegis, ce qui est considéré comme servant Aegis est gardé en mémoire est choisi et consigné, tandis que ce qui peut faire ombre est effacé et tombe dans l'oubli.

- C'est la voix de tout humain que d'oublier, et vous le savez. Oublier permet de continuer de vivre sans avoir de remords, sans avoir de chaînes aux pieds qui empêchent d'avancer.

- C'est exactement ce qu'il a dit pour décrire la pensée d'Aegis. Mais il a surenchérit en me posant une question. Il m'a dit : 'comment continuer de vivre si l'on ne peut pas même connaître et apprendre de ses erreurs et de celles de ses semblables ? Nous acceptons nos erreurs comme une part de ce que nous sommes. Elles sont nous, tout comme nos qualités et nos défauts nous définissent au sein de notre communauté.' Il a terminé en disant qu'il n'était pas parfait et qu'il acceptait cette vérité, car la refuser serait de refuser ce qu'il était.

- Il se complaisait dans son imperfection et c'est ça qui l'a tué. Oublier est la preuve que l'on est humain, c'est la marque de ceux qui refusent de demeurer dans leur imperfection pour continuer d'avancer. Nous oublions nos morts passés et nous oublierons nos morts à venir car ce qui compte n'est pas l'humain, mais ce pour quoi il vivait. Nous souvenons-nous de tous ceux et de toutes celles qui ont construit Aegis ? Non. Leur existence n'a aucune réalité dans notre présent. Mais ce qu'ils ont fait est la preuve qu'ils ont existé. Nous ne sommes que des parties

d'un tout qui est plus important que nous pour lequel nous vivons et mourons.

- Alors nous ne sommes pas indispensables ? demanda-t-il, et dans sa voix s'exprimait clairement sa propre interrogation.

- Seule la Science est indispensable. Elle est le canevas sur lequel les humains peuvent continuer de vivre. Les humains changent, le support demeure. N'oubliez jamais cela, lorsque vous vous retrouverez de nouveau en présence de ces soi-disant humains : en choisissant de renier la Science, ils renient bien plus que ce qu'ils nous imputent d'oublier; ils renient notre Histoire. Ils renient l'évolution. Ils refusent ce qui fait qu'ils existent, car sans la Science, aucun de nous ne serait ici aujourd'hui. La Science est notre passé, notre présent et notre futur.

Les doutes de l'homme alors s'apaisèrent. La voix s'était tue. Il plongea son regard dans l'image face à lui, sans rien dire. Il n'y avait plus rien à dire.

« Je ferai mon rapport à vos employeurs. Vous avez parfaitement achevé votre guérison. Votre rédemption est totale. »

L'image s'effaça, ne laissant qu'un flou vaporeux flotter. À présent seul il se prit à respirer de façon plus légère, plus libre. Ses chaînes lui avaient été enlevées. Il pouvait redevenir lui. Il était de nouveau lui. Il passa la porte, traversa l'immense pièce principale du bâtiment. Toujours personne.

Son lecteur de puce d'appartement s'activa sans un bruit. Il absorba le petit morceau de verre souple, et projeta l'image sur sa rétine. C'était un femme... blonde ? C'était la première fois qu'il voyait des cheveux blonds naturels. Ils étaient d'un blond cendré, uniforme ou presque, légèrement plus clairs aux pointes. Rien que pour cela, elle n'aurait pas du survivre très

longtemps. Sa peau était claire. C'était presque incroyable. Une peau comme celle-là pouvait survivre? Il n'y croyait pas, vérifia l'intégralité du système de la puce pour déceler un dysfonctionnement, mais rien n'y faisait, le fichier était sain.

Il observa chacun des détails physiques. Elle sera aisément reconnaissable où qu'elle se cache. C'était presque trop simple. Il se laissa aller quelques minutes sur son fauteuil, ferma les yeux pour se représenter sa prochaine cible. Sans soucis il l'a reconnaîtrait, même s'il la croisait par hasard. Même si elle tentait de se dissimuler en masquant ses caractéristiques physiques, son regard suffirait : un regard d'eau, un mélange d'opale et de jade, le premier enchâssé dans l'autre, une sorte de bague inséparable de son porteur...

Sa montre à son poignet vibra faiblement, le tira de sa torpeur. Il était déjà si tard. Il se leva, se dirigea vers la baie vitrée qui donnait en direction de la grande place centrale de la ville. Il retira ses chaussures, plaça le petit coussin bordeaux sous ses genoux, posa ses mains à plat sur le sol, s'inclina profondément jusqu'à ce que son front vint rencontrer le parquet synthétique. Il se redressa alors, lentement, et leva les mains vers le ciel tandis que du centre de la place un grand nombre de personnes s'étaient rassemblées et psalmodiaient ces paroles que Cehka récitait dans un demi-murmure, les mains jointes comme celles de tous les autres, les mots qu'il connaissait depuis toujours, ces mots qui étaient les premiers que l'on enseignait aux enfants arrivés en âge de pouvoir retenir, les mots qui étaient enseignés avant même qu'ils sachent les écrire. Avant ces mots, il n'avait aucun souvenir. Le premier pas dans la vie était fait avec ces mots, et ils étaient les derniers, les paroles que les mourants prononçaient avant leur décès comme un appel à toute une vie de dévotion. Il les prononçait sans même entendre la rumeur du dehors mais il savait qu'il les prononçait en même temps que tous les autres, comme une seule

vie, car c'était ce qui devait être fait, car c'était ce qu'ils étaient tous : une seule vie, une seule et unique vie qu'Aegis protégeait de sa coque de calcium et d'acier, une seule vie que la Science avait conservée. Une seule vie qui était et serait.

Il se leva avec humilité, replaça le petit coussin à sa place habituelle, se chaussa, prit sa veste, ouvrit la porte, la passa. Une nouvelle marche lui était confiée.

Les populations à la Bordure d'Aegis représentent une part non-négligeable d'inconnues. Le potentiel dangereux de ces masses semble pourtant être tenu en échec par le fait même qu'elles pensent être privilégiées. Elles sont les plus exposées au danger du soleil, et par cela elles reconnaissent l'immense chance dont elles disposent : d'avoir un toit au-dessus de leur tête. Tant que cette croyance demeurera, nous les maintiendront serviles sans qu'elles le sachent.

*Mutations du corps et de la pensée
des populations de la Bordure,
le danger accepté*

Les ghettos de la ville étaient un lieu étrange et fascinant : l'odeur y régnait, et le bruit était roi. Les foules se bouscuaient sous les immenses toits protecteurs, cherchant les rares produits consommables à des prix abordables. Les marchands jetaient leurs offres à la volée, pour appâter les clients potentiels, comme s'ils cherchaient à couvrir le brouhaha perpétuel. Les superlatifs remplissaient l'espace, des invectives suivies de vagues menaces leurs répondaient, des coups faisaient mine de partir, pour se transformer en grandiloquentes vantardises sur la médiocrité des étales à proximité, et revenaient aux éloges de leurs produits, comme une longue parade superbement orchestrée par le temps et l'habitude, dont le seul but n'était que de faire s'écouler une marchandise que tous savaient corrompue.

C'était un lieu étrange, où l'acier plantait ses racines directement dans le sol, où il s'élevait

jusqu'à des hauteurs fantastiques, pour former cette charpente qui avait fait trembler les cœurs des centaines de personnes qu'elle abritait. Elle était étincelante, comme à son premier jour, sans un trou, sans une veine d'usure. Elle était le ciel couvert de nuages pour ceux qui avaient le courage de venir jusqu'à elle, jusque sous elle. Elle était leur protection, leur salut. De sa solidité et de son entretien dépendait la vie de cette partie de la cité, car elle était l'une des racines du dôme d'Aegis, un point de fragilité qui ne devait sa faiblesse qu'aux vents redondants qui venaient frapper cette parcelle. Les gens d'ici avaient rapidement compris que leur salut dépendait de leur capacité à renouveler sans cesse les piliers érodés par le sable violent des tempêtes. Les premières familles qui s'étaient installées ici avaient été placées par les Trois Grands pour leurs capacités à guérir les plaies du bouclier. Elles avaient été élues. Il n'avait pas été question de choix, mais de réalité : elles étaient la source d'un don et d'un devoir dont elles devaient s'acquitter afin de protéger les générations futures. La douleur allait être le quotidien de leur descendance. Chaque jour chacun d'entre eux, non encore existants, allait devoir subir le poids de cette tâche, chaque jour ils allaient être soumis au feu incessant du dehors, ils le savaient, mais ils l'avaient accepté, car c'était par eux que la Science parviendrait à sauver le genre humain. C'était tout naturellement que leurs enfants s'acquittaient de cette tâche, comme un héritage précieux, un devoir qui leur était dévolu, afin de permettre à tous de survivre. Le temps avait effacé leur ingéniosité, mais ils continuaient de faire de leur mieux. C'était là leur seule récompense : ils participaient à la survie de leur espèce.

Il faisait semblant de se divertir au milieu de la foule; il essayait d'afficher une sorte de demi-sourire perdu, pour qu'on le prenne au pire pour un habitant du centre perdu qui découvrait la zone. Il regardait un peu partout, il cherchait.

Une lumière lui parvint au travers des groupes, d'une petite alcôve entre deux marchands qui se livraient une guerre de prix plus que de qualité. Il s'y engouffra, se retrouva face à un petit groupe de trois personnes difformes qui se disputaient le droit de lui parler.

« Avez-vous quelque chose à m'apprendre les triplés ? » dit-il dans un souffle ardent.

- Oh oui, oh oui ! dit le premier

- On sait que tu cherches quelqu'un qui ne devrait pas exister ! dit le deuxième.

- Quelqu'un qui s'est trompé d'époque pour naître, lâcha le troisième.

- Vous savez où je peux la trouver ?

- Pour le savoir, il va falloir payer ! Sifflèrent les trois frères dans un même souffle.

Il mit sa main dans sa poche et en sortit une petite liasse de tickets. Presque rien pour lui, cette somme était considérable pour les trois frères qui s'approchèrent goulûment.

« Vas-y regarde regarde combien il y a ! » cria le premier des trois. Le deuxième, un peu plus petit que les autres, porta sa main à son orbite droite. Ses doigts agrippèrent ses paupières et les forcèrent à s'ouvrir, libérant un œil qui tourna sur lui-même avant de se fixer sur la masse de papier.

- C'est bon ça, c'est bon. Tu sais que l'on peut t'aider et tu mets le paquet, dit le troisième en saisissant la liasse. Oui, c'est bien.

Dans le temps de cette parole, les trois personnages se mirent en ligne : le plus grand sur la gauche, puis le plus petit, et le moyen. Le plus grand plongea sa main dans sa manche décousue. Il en ressortit un fil qu'il tendit au plus jeune qui l'attrapa, et qu'il tira, jusqu'à ce qu'il soit tendu, prêt à vibrer au moindre effleurement. Le plus jeune rentra sa main droite dans sa bouche et en ressortit une paire de ciseaux étincelants qu'il ouvrit et plaça au-dessus du fil qui passait

devant lui.

« Maintenant écoute le message que te délivrent les trois sœurs, dirent-ils dans le même souffle. N'oublie pas que la vérité est une denrée rare. Ce que nous disons ne pourra être changé, mais rien n'est vraiment immuable. »

- Celle que tu cherches se trouve là où tu ne peux la trouver. Loin vers l'est elle se trouve, par-delà les champs sans vie.

- Elle est ici et n'existe que parce que tu la cherches.

- Son temps est pour bientôt, lorsque tu y mettras un terme.

Le plus jeune émit alors un cri strident, comme une barre d'acier qui plie sous le poids d'une trop longue attente, et rompit le fil qui s'enflamma en un instant.

Il resta coi. Devant lui les trois êtres étaient immobiles, silencieux, devenus des statues de sel qui s'effritaient au fil du courant léger qui traversait le lieu. Ils disparurent, laissant derrière eux un mince filet de grains gris, un petit tas de poussière qui se dispersa.

Peu à peu il reprit conscience des mouvements autour de lui, des bruits constants qui enflammaient l'air. Il retourna au milieu de la foule. Perdu au milieu de cette masse grouillante, il pouvait réfléchir aux phrases étranges de la fratrie, à l'énigme sans queue ni tête qui était censée lui indiquer où sa proie se trouvait. C'était incompréhensible. Tout s'opposait dans leurs propos. Ils avaient annoncé le jour et la nuit dans la même phrase, comme si le passé et le futur étaient la même chose, le même mouvement. Et ils avaient dit qu'il ne pourrait la trouver, qu'elle était hors d'atteinte de lui. Comment remplir son contrat si les trois frères avaient raison ? Leurs prédictions s'étaient toujours vérifiées. Mais il y avait toujours eu un élément faux, une modification dans leur schéma, une sorte de perturbation à la Heisenberg, que le fait même de

voir, de savoir ce qui allait se passer changeait ce qui avait été vu. Il n'y avait jamais rien de certain dans ce qu'ils disaient. L'acte de vouloir comprendre, de chercher cette vérité qui était au centre de l'acte même qui le poussait à consulter les trois frères transformait cette vérité. Agir devenait l'essence d'un nouveau futur. Qu'advenait-il de l'ancien ? Pouvait-on réellement parler d'un ancien futur et d'un nouveau futur ? L'illogisme était là, partout, et pourtant tout se déroulait d'une manière si cohérente, comme si rien de tout ce qui aurait dû être n'aurait jamais pu être. Ce qui se passait était la seule vérité. Il n'en existait aucune autre. Ce qu'il vivait était la seule issue possible, et cela avait toujours servi ses desseins. Il devait continuer de chercher, car c'était ainsi que son but serait atteint.

Ses pensées le portèrent jusqu'à l'autre extrémité de l'immense promenade couverte, où se trouvaient généralement les vendeurs de terre. Des étalages de sacs de poussière de cuivre et d'étain, mélangés à des kilogrammes de sable et de soufre pour en augmenter le poids. Car ici, tout se vendait au poids. Rien n'était traité, la main-d'œuvre, entièrement composée de jeunes enfants, ne pouvaient pas différencier ce qu'ils récoltaient. Des sacs, jusqu'à perte de vue, s'élevaient jusqu'au ciel : des sortes de tours gigantesques sur lesquelles personne ne pouvait vivre, qui apportaient quelques sciens qui permettraient, difficilement, de subvenir aux besoins primaires de cette existence délavée par l'ammoniac et le soufre. Ils formaient une muraille impénétrable. Ils étaient le matériau de construction qui allait enrichir les murs frêles des bicoques fragiles de ces mêmes enfants qui creusaient de leurs mains le sol calciné pour vivre.

Les bruits de pas clapotaient comme des gouttes d'eau viciée tombées du ciel jaunâtre. Les petits corps se faufilaient entre les tas des étales, pataugeaient dans la poussière qui sortait de leurs poumons rongés, qui incrustaient leurs mains petites comme des pommes-de-terre. Les

corps courraient autour des exclamations des marchands, sans faire de bruit. Non pas que les cris étaient étouffés par ceux, plus violents, de leurs aînés; non, ils n'étaient pas masqués, car rien ne peut masquer ce qui n'existe pas : dans ces galeries veinées par le commerce les enfants ne pouvaient pas parler. Leurs paroles mourraient avant de naître. L'air passait dans leur trachée, mais il n'y avait plus de corde vocale pour résonner, pour animer, pour chanter.

Ils jouaient sans bruit, presque sans savoir. Pourtant, tous ces enfants jouaient au même jeu. Il n'y avait qu'un seul jeu pour les embryons de la société de la poussière, il n'y avait qu'un seul rêve qui pouvait animer ces squelettes en dehors des mines : celui de partir, pour une grande place, où le soleil ne serait plus leur ennemi, où leurs yeux ne pleureraient plus quand les premières lueurs du matin grandiraient. C'était un lieu beau, avec des couleurs, avec de douces mélodies qui ne seraient rythmées que par les vibrations des instruments de musique. Ils pourraient arrêter de jouer à vivre pour vivre vraiment. Ils pourraient se tenir bien droit, sans avoir peur de l'eau, où la terre ne les avalerait plus. Ce serait une sorte de nouvelle terre, avec les mêmes personnes dessus qui, tranquillement, marcheraient sous un ciel différent. Le dehors de la ville serait un lieu de quiétude, où toutes les teintes cohabiteraient. L'eau, tombant en cascade contre les pierres bleues, chanterait une invitation à la rejoindre, pour se laver de la crasse du passé. Elle serait fraîche, transparente et légère, comme si elle n'existait pas; et dans la bouche, elle serait une source de paix, se faisant oublier pour naviguer dans tout le corps pour le purifier. Les arbres seraient partout, répandant leurs ramures sur lesquelles des fruits plein d'eau pourraient être cueillis par tous sans limite. Et il y aurait plein d'animaux, plein de petites bêtes qui tourneraient autour de tout le monde. La vie serait alors belle, et sans souffrance.

Le tintement d'une cloche de cuivre toute déformée rappela les enfants qui s'évanouirent

en grognant. Il continua de marcher au travers de la foule qui se faisait plus mince d'instant en instant. Arrivé au bout de l'allée, il n'y avait plus personne devant lui. L'ombre des plaques de métal était terminée. Devant lui il y avait la lumière, l'ennemi mortel. Devant lui, il y avait un paysage calciné par les rayons brûlants jusqu'à l'horizon. C'était la meilleure des frontières, la plus sûre des défenses entre un point et un autre.

Le soleil disparaissait. Il ne resterait plus que lui et le ciel, encore une fois; le ciel rouge qui deviendrait noir avant de redevenir rouge, avant que le bleu sans pitié ne revienne inonder cette partie du monde.

Le garde de nuit s'approcha de lui. Il n'eut pas le temps de parler. Il vit la carte que l'homme lui tendait. Il se posta contre le mur, poussa un soupir. Ce que cet homme allait faire ne le concernait pas. Il n'était pas là pour éviter les gens de sortir, mais pour empêcher les gens de rentrer. Il tira de son sac une petite flasque qu'il porta à ses lèvres. Il but deux courtes gorgées. Quand il eut refermé sa bouteille. Il n'y avait plus personne.

L'Utopie du ciel et de la terre

Il est dit que le ciel était sombre et que la mort était partout sous lui. Il est dit que le premier enfant de la Science fut Aegis, et qu'il a donné au ciel sa couleur. C'est de lui que la vie dépend. Il est le père et le fils, le protecteur, le gardien, la coquille de l'œuf où la vie peut grandir.

Prière pour Aegis.

Extraits du journal de Jonas Cunekev. Dates inconnues. Seule vérité : postérieurs à l'Événement.

... Besoin du feu pour l'impression de foyer. C'est lui qui nous rattache à la réalité. La chaleur et la lumière qu'il dispense sont la sensation de notre foyer, que nous ne sommes pas redevenus des bêtes sauvages. C'est le feu qui m'a fait découvrir la peur : la peur de ce que le feu n'éclaire pas, peur des ombres et de ce qu'elles peuvent cacher. Le feu est notre espoir, car sans lui il n'y a plus aucune lumière pour nous. Il est redevenu le centre de nos vies, l'élément fondateur de notre espèce. Il est ce qui nous tient ensemble. Je n'aimais pas le feu avant. À présent il est tout pour moi. J'ai aussi peur du vent, le vent qui peut...

...par le dehors. Lorsque c'est mon tour, je vais sur le petit monticule à côté de notre refuge, et je regarde le ciel. J'ai rapidement convenu avec moi-même que le ciel bleu, entièrement bleu, est devenu la source de ma peur la plus profonde. Il est mon enfer : ne rien voir d'autre que ce bleu, sans nuage, cette bulle qui est notre bouclier face au soleil, me fait...

...au retour à la civilisation. Nous sommes prêts pour ce voyage, mais nous avons toujours peur, comme tout ce qui passe du possible au proche.

Nous avons réussi. Nous étions neuf au départ, et neuf nous fûmes à la fin du voyage. Nous étions faibles, fatigués par la marche, mais vivants, et nous... enfin... je me suis senti vivant, à nouveau. Les murs larges, la chaleur douce et constante, la fin du besoin de me méfier... c'est une libération. Plus besoin d'écrire.

Je ne pensais pas devoir recommencer. J'aurais préféré ne pas avoir à recommencer. De nouveau nous sommes sous la terre. Le soleil... non, c'est le ciel. C'est le ciel bleu qui est la cause de tout ça ! Le bleu céleste de ces espaces infinis m'effraye. Il a changé tellement lentement qu'on n'a pas pu déceler ce qui se passait. C'est quand il était trop tard qu'on l'a vu. Et pourtant, maintenant, on entend partout dire : « Quand le ciel était bleu ciel ».

Les structures qui vont soutenir l'Aegis seront bientôt construites. J'ai mis tout mon être dans ce projet. Peut-être suis-je allé un peu trop loin. J'aurais pu trouver une solution incolore, pour conserver la lumière blanche, mais je ne pouvais plus, je ne peux plus supporter l'illusion que le ciel bleu offrait. Aegis va me réconcilier avec le dehors.

Aegis m'a sauvé. C'est grâce à lui que l'on m'a nommé au conseil des trois. Je suis avec l'astronome Miguel Milavez, celui qui a établi et confirmé l'évolution de la haute atmosphère, grâce à lui que Aegis existe, et le mathématicien Stuart Heinrich, qui a organisé la société de

cette partie du monde. Notre rôle consiste à organiser l'avenir de notre collectivité. Nous veillons à la bonne gestion de notre monde. Moi, je m'occupe de la santé d'Aegis, faire qu'il vive, en pleine santé. Je m'en occupe personnellement, chaque jour. Je vérifie sa structure, la qualité de son filtre, et je pense à une manière de le faire si durable qu'il approchera l'éternité. J'aime être à ses côtés, j'aime le sentir frémir sous mes doigts. Mais plus que tout : j'aime la couleur dorée qu'il déverse sur la cité. Tout semble baigner d'or, tout est plus magnifique, précieux, plus vrai. Nous qui ne sommes pas habitués à cette couleur, nous revoyons toutes ces choses qui sont si banales comme de nouvelles choses merveilleuses et étrangères. Aegis est bon, et il donne depuis sa naissance jusqu'à jamais.

Heinrich a proposé quelque chose de nouveau. Il veut que nous travaillions sur un projet. Il a dit que les formules qu'il met au point pour gérer notre société lui ont fait voir quelque chose de nouveau. Il a besoin de moi pour construire la machine qui nous aidera à mieux vivre. Après le bouclier contre le ciel bleu, je vais pouvoir construire la lance qui le combattra et le rendra transparent pour voir à l'infini.

L'homme ne peut survivre en dehors de la protection d'Aegis. Ceux qui ne vivent pas sous lui ne sont pas des hommes. D'eux vous devez vous méfier : ils ressemblent à des hommes, mais ils n'en sont pas. Ce sont des bêtes qui dévoreront votre esprit. Ne les regardez pas, ne les voyez pas, ne les écoutez pas, car alors vous ne pourrez plus être sauvés.

Prière de la Voie Prudente.

« Les éclairs sont la voix du ciel vers la terre. Ils sont un relais, une communication entre l'air qui vibre et la terre qui tremble. Quand un orage éclate, c'est une musique qui naît, qu'il faut écouter, qu'il faut respecter. Le jeu des couleurs, des sons, les battements de la foudre et la majesté de ses formes forment un rythme, un dessin. Pour le voir, il suffit de lancer un peu de poussière dans l'air, et d'observer la danse du vent, les fresques qui apparaissent. »

Il avait ouvert un œil avec le peu de force qui lui restait encore. Une tige de métal dansait devant lui. Elle caressait la poussière devant lui. C'était hypnotisant. C'était reposant. C'était rassurant. Le frottement des grains de sable entre eux lui rappelait le bruit de l'eau qui tombait. Cela ressemblait à de la pluie : une pluie fraîche, gorgée d'humidité, qui tapisse le sol, qui rentre dans le sol pour le nourrir, pour le nettoyer de sa douleur et de sa puanteur. Une pluie naturelle, une vraie pluie.

La tige de métal était tenu par une main claire. Pas blanche mais dorée comme la peau

d'un fruit mûr rempli de vie. Les doigts, finement attachés à la paume, ne montraient aucune force. Ils ne semblaient pas tenir le morceau de fer, juste le guider dans ses mouvements de ballet. Ils étaient lisses comme des ramures d'arbres. C'était beau.

« Bonjour Cehka, dit une voix tranquille. »

L'homme se redressa, prenant conscience de son souffle écrasé par son propre poids. Son bras droit était brûlant, ankylosé par une sensation de feu qui se propageait dans tous ses muscles. Il voulut se masser l'épaule, mais la pression fut violente, électrique. En un instant il comprit : le soleil l'avait touché.

- Comment connaissez-vous mon nom ? Répondit-il, exténué. Peu de gens le connaissent, ajouta-t-il, tout bas.

- Ton visage me l'a dit, répondit la voix douce. Le visage d'un homme raconte sa vie, exprime ses pensées. Tu vis comme une ombre n'est-ce-pas ? Toujours à l'affût d'un lieu où tu ne seras pas vu, où tu ne seras pas remarqué. Tu vis comme une ombre et pourtant aucune lumière ne partage ton chemin Cehka. Tu n'es pas vraiment toi-même.

- Comment peux-tu dire cela ? Me connais-tu sans que je le sache ?

- Nous ne nous sommes jamais rencontrés, si c'est cela que tu veux savoir. Mais je sais qui tu es. Je sais pourquoi tu es seul, pourquoi chaque nouveau jour est pour toi une souffrance.

- Jamais entendu de chose aussi insensée, dit Cehka, détournant en même temps le regard. Ses yeux étaient encore douloureux. Ses tendons abrasés par le choc qui l'avait presque terrassé. Que s'était-il passé pour qu'il soit dans cet état ?

- En es-tu certain Cehka ? Penses-tu que demeurer dans le dénis te sera salutaire ? Il est vrai que l'ombre est quelque chose d'inférieur, de primitif, mais elle n'est pas absolument

mauvaise. Connaitre son ombre permet d'accepter de briller. Il n'y a pas de lumière sans ombre, et pas de totalité psychique sans imperfection. Sans imperfection, il n'y a ni progression, ni ascension Cehka. C'est une leçon qui est trop souvent rejetée.

- Et toi qui es-tu ? répliqua-t-il, pensant ainsi la déstabiliser.

- Moi ? Je suis celle que tu tueras.

Le morceau de fer continuait de tracer des traits dans le sable du sol. Cehka avait relevé les yeux, découvrant dans le prolongement de la main le visage qu'il avait vu sur l'image de son lecteur de données : le teint clair, légèrement brillant à la lumière, les cheveux d'un blond de pierre brûlée qui tombaient en cascade sur ses épaules blanches, et ses yeux, aux couleurs pastels, qui semblaient regarder loin, très loin devant eux. C'était bien elle.

« Pourquoi te tuerais-je ? demanda-t-il, de cette voix innocente qu'il prenait pour paraître étonné. »

- En effet, tu n'as aucune raison de le faire. Pourtant, n'est-ce pas pour cela que tu as traversé sous le ciel ? dit-elle, sur le même ton que ses phrases précédentes. La tige de métal dans sa main continuait de danser devant elle.

- Je n'ai aucune raison de te tuer, et sa voix était sincère. Il la regardait tandis qu'il lui parlait et toute envie de meurtre, toute violence s'était éteinte face à elle. Ses vêtements étaient à la fois ocre et carmin, de ces teintes toutes en nuances qui dévoilent l'arrivée du soleil à l'aurore. À côté d'elle, un bol d'eau claire.

- Tu peux boire, cette eau est ici pour toi, dit-elle en poussant délicatement l'écuelle à l'adresse de Cehka. Mais je te conseille d'attendre encore un peu; ton corps est encore meurtri

des rayons solaires; boire maintenant risquerait de te faire mal au ventre.

Il s'adossa contre le mur de béton qui était à côté de lui. Il avait oublié. Il porta son regard à sa main gauche, la plus faible face aux rayons solaires : Elle était un peu plus claire, un peu moins marquée par l'extérieur. Elle semblait granuleuse, grignotée par une vieille maladie qui avait failli lui dévorer les os. Sur le dos, ses veines étaient grises, courtes, toujours malades, ce qui rendait ses doigts fragiles, avaient dévoré ses ongles et ses nerfs. Il ne sentait rien par ce membre; ni le contact des meubles, ni la chaleur du feu, ou même celle d'un corps. Sa main n'existait que parce qu'il la voyait, qu'il pouvait la bouger, et rien d'autre. C'est pour cela qu'il n'avait pas crié à son réveil, qu'il n'avait pas vu que sa main était encore boursouflée par le contact de la lumière sur elle. C'était pour cela qu'il n'était pas aveugle.

Il ferma les yeux. C'était reposant. Il était si bon de ne plus rien voir que le noir, de se sentir séparé de tout le reste, de ne plus se sentir qu'une pensée.

Il avait de la fièvre. Son corps tout entier bouillait de sa dernière escapade. Il s'approcha du bol d'eau, y plongea la main. Dans le même temps, une immense vague de fraîcheur lui traversa le corps, et une indicible douleur lui parcouru le bras. Il se força à ne pas bouger, le temps que son sang se refroidisse. Il devait rester immobile, le temps qu'il faudrait.

« Et donc, qu'est-ce que tu sais sur moi ? Dit-il d'un ton qu'il avait voulu neutre, mais qui laissait transparaître une pointe de curiosité. »

- Je ne sais rien sur toi. Mais je sais qui tu es. Je connais ta peine, l'absence qui est en toi. Aegis fait tout pour que ses habitants ne se sentent pas seuls, qu'ils ne ressentent pas cette absence. Elle sait ce que cela provoquerait, la douleur qui envahirait les individus; pas cette sensation qui éclate avant de retomber aussi sec non, mais cette émotion, lourde comme un ciel

d'orage, qui se déverse dans le corps tout entier sans que rien ne puisse la combattre ou la retenir, cette sensation qui prend à la gorge et qui nous force à nous rappeler ce qui n'est plus, bien qu'on le voudrait. Les gens pensent que la solitude est le dernier grand mal de l'humanité, et que c'est pour cela que nous devrions tous vivre sous Aegis. Mais c'est faux, et tu le sais autant que je le sais. Combattre la solitude n'empêche pas l'absence.

- Comment peux-tu dire cela, lança Cehka, dont le timbre était chevrotant malgré toute l'assurance qu'il tentait d'y mettre.

- Regarde autour de toi Cehka. Regarde à quoi ressemble notre monde.

Il se redressa lentement. Devant lui, au travers d'une lucarne taillée dans un antique béton, se dessinait les restes d'une ville ravagée, dernier territoire des êtres qui avaient tout rejeté, la lie d'un monde qui se relevait toujours plus haut tandis qu'eux s'abritaient sous les décombres du passé. Ils vivaient ici, au-delà de la dernière limite des terres protégées. Pas de filtres, ni de toits gigantesques. Pas de galeries, de véhicules. Rien. Rien que des maisons branlantes, et le soleil.

Des maisons toutes identiques, toutes moulées selon les facilités d'usage, selon les matériaux disponibles directement. Une seule couleur : le gris. Le gris était partout, à perte de vue. De la terre jusqu'au toit des demeures, sur les mains des habitants, dans la vaisselle, partout, partout le gris dominait, comme un vieux film qui défilerait par dessus les images du présent pour en ternir les contours, pour figurer les ombres qui n'existaient pas.

Rien ne bougeait. Rien ne pouvait bouger au dehors des îlots qui rappelaient par leur couleur des nuages gorgés d'électricité. L'extérieur était une prison où nul ne pouvait longtemps demeurer. Sortir en plein jour signifiait la mort, presque à coup sûr. Il fallait attendre la nuit pour que la vie revienne.

« Je ne comprends pas, dit-il. Parles-tu des... de ceux qui vivent ici ? »

- Non Cehka. Je ne parle pas des humains. Je parle du monde, le vrai monde, pas celui que tu te représentes mais celui qui se trouve tout autour, dans ce que tu vois et ce que tu ne vois pas. Notre monde est de plus en plus vide Cehka. Et avec ce vide naît le souvenir de ce qu'il fut, de l'absence de tout ce qui fut. L'histoire de notre monde est une longue, longue chaîne de souvenirs dont il ne demeure que des traces éparses, des îlots stériles sur lesquels rien ne peut s'accrocher. Il ne reste plus rien. Pourtant le souvenir demeure, là, perdu. Voilà pourquoi je peux te comprendre. Voilà pourquoi je sais qui tu es, ce qui se trouve en toi, car en toi je retrouve cette douleur muette que j'ai aussi en moi.

Entre eux tomba le silence. La femme reprit la tige de métal et continua de tracer des lignes dans le sable et la poussière. Cehka, lui, ne regardait nulle part. Il était perdu. Comment avait-elle pu mettre des mots si clairs sur ce qu'il avait en lui ? Cette sensation d'être autre part, d'être hors du monde, l'avait toujours poursuivi, depuis ce jour, ce moment où quelque chose lui avait été retiré, quelque chose dont il ne retrouvait plus le souvenir mais qui était toujours là, dans son sein, un vide étrange et puissant qui avait aspiré sa vie et l'avait fait lui.

Il n'y avait plus rien eu d'autre que lui. Tout ce qui avait été, il l'avait repoussé, rejeté, relégué aux confins d'un monde qu'il n'était plus. Il avait cessé d'être ce qu'il avait été pour devenir ce qu'il était depuis : un inconnu, presque un fantôme que personne ne voyait vraiment, une ombre qui se faufile dans l'espace de l'esprit comme un courant d'air neutre et diffus. Mais pourquoi ? Pourquoi avait-il fait ça ?

« Quand une personne arrive ici, tout change pour elle, reprit la femme, sans se soucier du regard qui se fixait sur elle. Ce qu'elle était cesse d'avoir de l'importance. Elle est ce qu'elle est,

et rien de plus. Les habitants de l'extérieur d'Aegis ont appris à ne pas poser de questions sur le passé. Chacun possède des cicatrices qu'il ne veut pas révéler. Ils acceptent le silence sur ce qui fut comme la marque de l'importance des événements. Celui qui veut taire son passé peut le faire. Mais ils encouragent aussi à en parler, à partager ce qui fut. Le passé est tout aussi important que le présent, car il aide à comprendre ce qui est, pourquoi cela est, et vers quoi cela va. »

- Mais le passé est mort ! Pourquoi en parler, puisque rien ne pourra le changer ? C'est une perte de temps !

- Non Cehka, ce n'est pas une perte de temps de parler du passé. Aegis confond parler du passé et être emprisonné dans le passé. Ici, nous acceptons que le passé soit une partie de nous plutôt que de le rejeter et de ne pas apprendre de lui. Je sais ce qui se dit du passé dans Aegis, ce qui se dit des religions, de ce qu'elles ont fait à l'humanité sous couvert de mots du passé. Mais le passé n'est pas uniquement cela. Le passé est comme dieu, c'est une croyance dont la force dépend de l'importance que tu lui accordes : si le passé est la seule norme du monde, si ce qu'il contient est l'essence unique de l'être du présent, alors oui le passé est dangereux car par cela il détruit le potentiel de ce qui est et pourra être. Mais s'il est conçu comme l'ensemble des fils d'hier se rejoignant pour former le présent, non pas comme une réplique mais comme une toile nouvelle sur laquelle inscrire son empreinte aux couleurs du moment, alors le passé n'est pas mauvais. Il est simplement une réalité qui n'est plus vraiment sans jamais cesser d'être. Il ne faut pas oublier le passé et le fêter dans ce qui change.

Elle se leva, hésitante. Elle s'étira, et dans son mouvement Cehka distingua cette hésitation, quelque chose qui n'avait pas encore été dit.

« Que fêtons-nous ce soir demanda-t-il ? »

- Ce soir, nous ne fêtons pas, nous commémorons. Nous commémorons le courage de celui qui est allé te chercher face au soleil et qui va mourir ce soir.

Les heures passaient en silence. La douleur le lançait constamment. Il s'était retenu de crier, et peu à peu elle était devenue supportable. Il avait soif, mais il s'était retenu de boire : il n'était pas en sécurité entre ces murs. Le peu que cette femme avait révélé sur lui signifiait qu'elle savait d'où il venait. Et ses mots... savait-elle réellement qu'il était là pour la tuer elle ? Aurait-il parlé dans son sommeil enfiévré ? Non... c'était impossible. Elle n'avait dit ces mots que par intuition, ou comme une sorte de métaphore. Il était d'Aegis, et c'était connu que les Borduriers considéraient les habitants de la ville comme des meurtriers, qu'ils les tuaient sans sommation. C'était pour cela qu'il avait toujours soigneusement caché son identité lors de ses périples dans les différents refuges. Mais là... comment allaient réagir les habitants lorsque la nuit serait tombée ? Allait-il pouvoir s'échapper à temps de sa prison de béton et d'air, avant que les Borduriers ne viennent à eux ? Et s'ils la trouvaient morte avant qu'il ait pu mettre suffisamment d'espace entre eux et lui...? Non... il devait attendre, tenter de rassurer ceux qui viendraient, pour ensuite frapper et fuir sous le masque de la nuit.

Et pourtant... quelque chose en lui tirait sur chacune de ses fibres. Pourquoi était-il encore en vie, si leur but était de le tuer ? Ils auraient pu le laisser mourir au dehors, et tout aurait été beaucoup plus simple. Sacrifice ? Il avait entendu des rumeurs que cela se pratiquait dans certains lieux, pour des dieux anciens ou nouveaux, mais il n'avait jamais été témoin d'aucun de ces actes. Non, c'était trop improbable pour que cela fût possible. Mais alors pourquoi ?

Pourquoi leur-il la vie ?

Et il n'y avait pas que les Borduriers qui étaient dangereux. Le sol de poussière, de sable, l'air brûlant et sec, aseptisé par le soleil, c'était le seul univers qu'il pouvait voir. Sur le front de l'horizon, les vagues de chaleur faisaient danser les dunes. À perte de vue, il n'y avait rien d'autre que le village dévoré par la chaleur. Un monde en noir et blanc, embrumé par l'ocre de la mer de sable qui se laissait porter par le vent brûlant, dans lequel les maisons dévorées ne laissaient entrevoir que leur regard d'aveugle, orbites noires dans lesquelles rien ne se laissait voir. Seul le souffle du vent venait briser le tableau. Il était le seul bruit, la seule rumeur du village harassé par la lumière. Cehka connaissait les histoires qui circulaient à la frontière : la voix qui régnait dans les rues, les sons du vent qui frappait aux portes, qui essayait de duper pour s'infiltrer avec le soleil dans les maisons pour saisir, assécher, dévorer la moindre trace de vie et s'enfuir, en ne laissant derrière elle que la mort; beaucoup de légendes comme celles-ci avaient court auprès des populations des bas-quartiers. Pour la première fois, Cehka avait conscience de la vérité dans les mots qu'il avait entendus, et de la véritable souffrance de ces mêmes personnes qui avaient créé ces histoires : ne pas pouvoir sentir la chaleur du ciel sur sa peau, l'étonnante fraîcheur du soir qui voile la lumière; au lieu de cela devoir patienter, cloisonné par la mort omniprésente, tout le temps nécessaire, pour retrouver une partie de sa liberté quand le prédateur se terre derrière l'horizon...

L'ombre ne bougeait pas. La journée serait longue. La journée était longue. Son corps brûlait encore. Sa main allait un peu mieux. Tout en observant les marques de brûlure sur sa peau, il observait cette main qu'il connaissait si bien, dont il pouvait décrire chacune des marques, chaque cicatrice, qui lui devenait inconnue. Il pouvait la bouger, faire agir ses doigts,

mais sa couleur était différente. Elle n'était plus de ce marron doré et sale qu'Aegis procurait, mais d'un brun clair, plein de poussière, un brun brillant qui ne souffrait d'aucun artifice. Quelque chose de plus naturel, de plus léger, qui ne lui imposait rien d'autre que son propre regard, que sa réalité. Ses yeux étaient libres de voir la véritable couleur du monde, comme s'il pouvait de nouveau sentir le goût des choses autour de lui, leur odeur et leur texture. C'était comme si le dôme qu'était Aegis ne faisait pas que simplement bloquer les rayons meurtriers du soleil, mais occultait aussi les sens et la vie, affadissait les angles et lissaient les contours. Mais il n'en avait jamais eu conscience auparavant. Il avait toujours été envoyé dans des lieux où la lumière du soleil était bloquée par une muraille quelconque, où l'ambiance était lourde, claustrophobique, des prisons où la proximité était comme une alerte constante, une épine dans la psyché. Aujourd'hui, les taches assassines de l'astre étaient tout autour d'eux, jusque dans cette pièce exigüe qui les contenait tous les deux. Il pouvait les voir, s'en approcher, et sa peau réagissait, elle se détendait, semblait respirer avec une aisance nouvelle, et il pensa que, pour la première fois, il prenait conscience de lui-même, de ce qu'il était. Il se sentait libre de pouvoir voir ce qu'il était vraiment, détaché des artifices acerbes des lumières teintées et des filtres puissants. Il se sentait léger d'une forme nouvelle de possibilité, de ne plus avoir à subir le poids d'une couleur qui lui serait imposé, et de voir, de voir enfin, le monde dans sa couleur la plus claire, et cela lui pesait. Il se sentait emprisonné face à toute cette liberté qui se trouvait tout autour de lui. Il était enfermé dans l'espace infini, contraint par l'étrange lumière trop blanche qui le rendait inconnu à lui-même, qui lui faisait peur, qui le poussait à fuir, à se cacher, à fermer les yeux et à ne plus bouger. À être trop libre il suffoquait. Il voulait partir, retourner à Aegis, retourner, retourner.

Mais il était encore hors de question de s'enfuir, et donc d'accomplir sa mission. La nuit ne tomberait pas avant plusieurs heures, et la nuit était trop dangereuse dans ce village. Il ne savait pas où il se trouvait, par où partir pour rejoindre le bouclier de la ville et la sécurité de ses rues. Il devait planifier sa fuite, et le temps qui lui restait avant de pouvoir achever son contrat était un répit inespéré. Pourtant, il n'était pas aussi calme, aussi à l'aise. Sans doute à cause la présence de cette femme à ses côtés et des mots qu'elle avait prononcés à son réveil. Elle semblait au courant de tout, alors que personne ne pouvait l'être. Ses contrats étaient toujours enveloppés de mystère, et même lui n'avait jamais que peu de renseignements déjà établis. Il devait toujours trouver la piste par lui-même, corrompre, soudoyer, fouiller pour retrouver celui ou celle qui devait mourir.

Plus il la regardait, plus ses suppositions se brouillaient. Comment pouvait-elle être au courant ? Depuis la réception du contrat, seuls les trois frères l'avaient aidé, mais il était impensable qu'ils aient rencontré la femme; ils ne quittaient jamais cette ruelle, cette demie impasse étouffante et écœurante, ils avaient besoin de son air corrodé pour survivre : le souffre était leur drogue, c'était elle qui les tuerait, mais en attendant, elle leur faisait voir toutes sortes de choses qui avaient toujours été utiles. C'était la loi de la frontière de la ville : tout est bon pour vivre, même si cela te tue.

Comment avait-elle pu savoir ? Elle n'avait pas bougé depuis qu'il était réveillé, juste sa main qui continuait de graver dans le sable des signes étranges qui ne ressemblaient à rien. Ce lieu devait être son refuge en attendant la nuit, mais à la nuit tombée, que faisait-elle ? L'inconnue qui empêchait toute interprétation était encore le lieu; avec la connaissance du lieu et de la distance avec la ville, tout pourrait trouver une réponse.

Il se redressa, s'appuyant de sa main droite pour trouver un semblant d'équilibre. Il sentait sa faiblesse, il savait qu'elle le voyait. Il s'approcha d'elle, affichant un demi sourire de gêne et s'adossa contre le mur tiède et sec.

« Qu'est-ce que vous faites ? »

- Cela t'intéresse-t-il vraiment ? répondit-elle, absente.

- Oui, bien sûr, rétorqua-t-il, tentant de cacher sa surprise, autrement je ne poserais pas la question.

- J'étais en train de dessiner la carte de l'endroit où nous nous trouvons. Elle est un peu étrange, mais les dunes sont en constant changement, ce qui rend la tâche ardue. Nous sommes soumis aux vents qui poussent le désert jusqu'à nous. Ici (elle pointait une parcelle du dessin) c'est là où nous nous trouvons. Nous sommes à un peu moins de huit kilomètres des limites de la ville, dans la zone de décontamination urbaine. L'enfant qui t'a ramené nous a dit qu'il t'avait trouvé ici (elle entourait un morceau du dessin), inconscient, moins d'une heure avant l'aube. Il t'a porté jusqu'ici, alors que la nuit tombait. Quand il est arrivé, il t'a déposé dans cette maison.

- Où est-il, cet enfant qui m'a porté jusqu'ici ?

- Il est dans un autre bloc, il attend son heure. (Cehka resta silencieux, attendant le sens des mots). Il attend de mourir. Car il va mourir.

- Pourquoi !? dit Cehka, les dents serrées, pourquoi est-il obligé de mourir ?!

- Parce que c'est ainsi qu'il a décidé de mourir. (Elle leva la main pour couper Cehka qui s'apprêta à parler) Non. S'il meurt, ce n'est pas par punition. C'est lui-même qui a pris la décision de mourir ce soir, en allant te chercher dans le désert de la bordure. Il s'est proposé de lui-même de te secourir, en sachant ce qui arriverait ensuite.

- Mais comment peux tu dire cela ?! hurla Cehka en donnant un violent coup dans le mur. Depuis que je suis réveillé, j'ai l'impression que tout est déjà tracé ! Comment pouviez-vous savoir que j'allais venir, que j'avais besoin d'aide ! et cette histoire que je te tuerai (il fit un geste large, comme pour chasser cette idée de lui)... Tout cela me sidère.

- Je comprends ta colère, mais tu dois comprendre qu'ici, ce n'est pas la ville. Ils sont identiques à vous, et pourtant ils sont très différents. Ici, nous acceptons la mort, le hasard, l'hypothèse et l'impossibilité. La majorité d'entre nous connaît les enseignements de la Science aussi bien que toi, mais ils ne s'y arrêtent pas. Pour Aegis, tout peut être contrôlé. Ici, il est accepté que certaines choses ne peuvent pas l'être, que l'on peut comprendre certaines choses, et que d'autres ne peuvent pas l'être. C'est vrai que, si un être pouvait arrêter le temps et considérer toutes les forces de l'univers, alors il pourrait comprendre ce qui sera, où que cela soit, mais il n'existe ici-bas aucune conscience suffisamment grande pour cela. Nous ne pouvons comprendre que notre propre système, et puisqu'il nous contient, nous ne pouvons le comprendre pleinement.

- Alors comment me suis-je retrouvé ici ?! Comment cet enfant m'a-t-il retrouvé, et pourquoi alors a-t-il choisi de venir ?!

- N'oublie pas Cehka que le monde dans lequel tu te trouves actuellement est le même que celui d'hier. Les gens parlent, observent et écoutent. La réponse à ta question n'est peut-être nulle part autre part que là. Les gens d'ici savaient que tu allais venir. Ils ne savent pas qui tu es, mais ils ont choisi de t'accueillir. Voilà pourquoi tu es ici, et je leur en suis reconnaissante.

- Pourquoi ?

La femme le regarda quelques secondes, d'un regard si intense qu'il sembla à Cehka

qu'elle décelait ses secrets, ses mensonges. Puis elle tourna la tête, reprit sa baguette de fer, traça encore quelques traits dans le sable du sol. De là où il se trouvait, Cehka découvrait ce que représentait les motifs sans sens de tout à l'heure : c'était bien une carte, mais faites en courbes de niveaux. La perspective, le relief se dessinèrent sous les derniers traits de la femme. Elle tourna à nouveau la tête pour regarder Cehka, émerveillé par la facilité dont elle avait fait preuve dans ce dessin et, d'un revers de la main, elle brouilla la carte. Dans un réflexe il s'avança pour essayer d'attraper quelques bribes d'informations sur son trajet futur, un point précis vers lequel diriger ses pas quand il aurait accompli sa mission, mais tandis qu'il fixait le sol, un mince fil de vent traversa la pièce, un souffle perdu qui ressortit aussitôt. Dans son mouvement, ses fins cheveux avaient, eux aussi, déformés la carte, effaçant certains tracés, renforçant d'autres marques, et du plan si précis et si rigide Cehka eût devant lui l'image d'un visage reposé qui semblait attendre le réveil. Les yeux fermés étaient doux, perdus dans une confiance aveugle, le nez fin, blanc, guidait vers la bouche entrouverte d'où s'échappait une respiration calme; la main, sous le visage, était longue et fine, et tenait la joue de la femme endormie, une joue rosée, pleine de vie, comme un bourgeon prêt à éclore. Les yeux s'ouvrirent, laissèrent voir le regard d'eau et de soleil qu'ils gardaient précieusement, et dans lequel un sourire se dessina, jusqu'à ce que les yeux s'agrandissent en un instant, comme s'ils avaient été surpris, sans que rien de cela ne soit présent, avant de se refermer, et avec lui la bouche, d'où ne sortait plus un souffle.

L'Utopie du ciel et de la terre

Dieu créa l'homme à son image, il lui donna la vie, mais lui interdit la connaissance. L'homme mangea du Fruit et apprit. Dieu le rejeta du paradis et le soumit aux maux et à la peur. L'homme créa la science et comprit le monde. L'homme rejeta Dieu et fit de la Science le vrai Dieu, car la Science l'aide à comprendre la vie et à survivre. La Science est la source de tout, car elle seule protège de l'ignorance.

Prière d'entrée à l'école d'études de la Science.

Des pas précipités. Ils s'approchaient du bout du couloir de verre opaque. À quelques mètres, ils s'arrêtèrent, prirent un ton plus tranquille, passèrent la porte, elle aussi de verre, et s'avancèrent jusqu'au piédestal où se tenait Shrina Khan, grand prêtre de l'ordre du chiffre. Arrivé à son côté, des mots furent prononcés, presque silencieux, puis ils repartirent, repassèrent la porte, et disparurent dans le bâtiment.

« C'est arrivé. »

- Et, nous trois, nous en sommes satisfaits.

- Oui, très satisfaits. La Science ne tolérerait aucune erreur dans le déroulement du temps.

Les lumières tamisées qui éclairaient la pièce devinrent plus fortes, ou est-ce l'œil qui pouvait s'habituer à cette pénombre. Sur chacun des trois demi-cercles qui surplombaient la fosse se tenait un des trois grands prêtres, représentant de leur ordre. Shrina prit la parole.

« Aucune erreur ne s'est introduite dans le schéma prédéfini; l'homme s'est rendu au point convenu et a été récupéré par un membre de la Bordure, où elle se trouve. Les équipes sont prêtes à intervenir sur notre ordre. »

- Perdre ce chasseur de primes serait regrettable, il nous fut longtemps un atout non-négligeable dans notre action. Le remplacer ne sera pas une mince affaire, des hommes comme lui ne sont guère nombreux, dit l'un des deux autres hommes.

- C'est en effet regrettable, mais ce sera comme elle l'a dit, répondit le dernier.

- Oui, ce sera Sa parole, lança Shrina, et nous obéirons.

- Nous obéirons ! chuchotèrent les trois hommes dans un même souffle.

- Mandi, quelles sont les probabilités d'échecs de l'opération ?

- Elles sont infimes, répondit l'homme sur la gauche de Shrina, de l'ordre de une chance sur vingt-trois milles. Les populations au-delà de la frontière sont des êtres méfiants, mais ils sont également soucieux de pouvoir conforter leurs liens avec Aegis afin de pouvoir survivre. C'est pour cette raison que je pense qu'ils ne lui feront pas de mal. Dans le meilleur des cas, cela pourrait même être un atout de taille dans notre plan. Il a été calculé que soixante-quatorze virgule deux cent trente huit pour-cent des personnes pourront être neutralisées avant que le moindre soupçon se répande, ce qui nous permettra de mener à bien notre opération. Ils n'ont aucune arme, et sont dépendants du cycle solaire, ce qui en fait des êtres plutôt inoffensifs. La nuit sera venue depuis peu quand nous interviendrons, mais cela ne devrait pas poser de problème. Les prévisions donnent une réussite de la mesure à quatre-vingt-dix-neuf virgule vingt-et-un pour-cent.

- À quoi pouvons nous nous attendre ?

- Pas grand chose, répondit le dernier homme, qui se tenait à gauche de Mandi. Seule une inconnue demeure : Liv. Le reste est insignifiant.

- Nous ne pouvons nous permettre de relire l'Équation. Phalank, c'est à vous de comprendre l'Équation et d'y déceler les problèmes que nous pourrions rencontrer par la suite.

- La réalité de l'Équation correspond à notre réalité. C'est elle, elle est cette inconnue, que nous avons cherchée depuis la fondation de notre Ordre. Elle commence à se laisser entrevoir. Lorsque nous l'aurons intégrée, tout sera parfait.

- À nous trois, psalmodia Shrina, sera révélée l'inconnue que nos prédécesseurs nous ont demandé de trouver. Notre rôle ne commencera qu'alors, et jusqu'alors, aucune faute ne saurait exister. L'Équation doit conserver son équilibre.

L'Utopie du ciel et de la terre

Avant était la bête, qui vivait dans la nature et l'inconscience. Elle a bâti des villes et des tours, sans chercher à se protéger de la nature et de ses dangers. Aujourd'hui, l'homme est, car il a fait du monde son enclôt. À l'intérieur de son enclôt il connaît toutes choses. Chaque chose existe par l'homme, l'homme est la nature, et la Science est l'homme.

*Prière du salut, Préface au
livre de l'anthropologie.*

Un souffle de vent frais. C'était le premier, l'annonceur : la nuit arrivait. Déjà, au loin, derrière les vastes ondulations du sable et de la terre, le soleil avait masqué sa route. Il ne restait que la lumière de ses rayons. Il était au loin. Il n'était plus une menace. Cehka, silencieux, avait encore devant lui la femme. Elle dessinait toujours. Le visage avait pris place au milieu d'une large fresque faite de colonnes, de plaques de verre. De sa baguette de fer elle avait recouvert toute la surface du sol; elle avait dessiné autour de Cehka, le long des murs, sur la base même des murs; elle avait attendu que le soleil lui offre un peu plus de place, qu'il se recule pour que son dessin grandisse. Dans l'ombre elle avait écrit une histoire avec des courbes, et cette histoire à présent se mouvait sans elle, s'enrichissait des grains de sable, se développait : les colonnes grandissaient, se constellaient de feuilles et de vie, tandis qu'à leurs pieds les étendues de miroirs débordaient, ondulaient, recueillaient des dernières, les faisaient disparaître sous la

surface comme des rêves, et le visage, toujours le même, vieillissait, prenaient des rides dans les vaguelettes du sable, déformaient les coins des yeux et de la bouche, asséchaient le front et les joues, jusqu'à le faire autre; puis il changeait encore, prenait d'autres teintes de la lumière déclinante, jusqu'à sembler encore différent, et encore, sans cesse, toujours en mouvement, toujours différent, toujours tourné dans la même direction.

Un chant s'éleva du centre du village. Cehka sentit le sol trembler tout doucement. Au dehors, à travers la petite fenêtre qui donnait au nord, la vie réapparut. Les enfants sautaient, vagabondaient au milieu des ruines comme des insectes que la lumière attire. Ils allaient dans tous les sens, se croisaient et se fuyaient, profitaient de l'instant si court durant lequel ils jouaient encore en plein jour. À côté, des adultes marchaient, se regroupaient au centre des casemates, autour d'un cercle noir fait de poudre. Ils grattèrent le sol, mirent à nu le sol de béton, puis s'écartèrent, pour laisser passer un bâton de bois.

Ils avaient du bois.

Devant cette vision étrange Cehka se releva et sortit. Il s'approcha, hypnotisé par la vue du bois dans ce lieu sans vie. Il avait déjà vu du bois, dans les abris où étaient cultivés la nourriture, mais cette matière si rare, si précieuse, était rarement conservée par les populations de l'extérieur. Elles ne pouvaient cultiver les arbres avec le sol pollué. Et ici, entre les murs défoncés et les dunes gigantesques, on avait du bois.

Il sentit une main sur son épaule. Se retournant, il vit la femme à ses côtés, les yeux fixés sur le bois que l'on transportait, légèrement voilés par les larmes. Sa main ne le serrait pas. Elle était juste posée, comme un appui, comme une attention, comme pour dire : ce que tu ressens, je

le ressens aussi, nous le ressentons tous. Cehka reporta son attention sur ce petit peuple autour de lui. Il ressentit le tumulte qui régnait, la douleur qui restait discrète, silencieuse. Il ressentait le poids de la culpabilité qui traversait la foule, comme un courant électrique qui tétanisait les corps. Ce n'était pas un sacrifice, c'était toute la communauté qui se sacrifiait, qui saignait une partie de son âme dans cette oraison funèbre.

« L'Enfant de la Terre a dit un jour : « Que ce qui sort de Terre y retourne, pour de nouveau renaître et grandir. » Ce soir, l'un de nous va retourner à la Terre ». Et la foule, d'une voix répéta : « Pour renaître et grandir. »

- Ce soir n'est pas un jour de deuil. Ce soir, nous célébrons. Nous célébrons notre retour à la Terre. Es-tu prêt ?

- Oui, je suis prêt.

Cehka sentit la foule s'étirer. Loin au centre de la dépression un œil se forma, et en son centre le bâton de bois était planté dans le sol. Un vieil homme, aux traits tirés par les années, se tenait à côté d'un jeune homme, dont la peau brune était constellée de tâches blanchâtres et roses, brûlées, sirupeuses, d'où s'écoulait de fins filets d'un liquide translucide qui s'écaillait pour former de longues rivières qui cisailaient ses joues. L'enfant avait les yeux fermés, et il tenait dans sa main le morceau de bois, dont le bout fraîchement coupé laissait voir des veines de sève qui coulaient. L'écorce en était recouverte, et sa main, fermement agrippée, était prisonnière de la coque durcie, à tel point qu'elle faisait partie du bois, qu'elle en était une excroissance. Sous la pellicule d'ambre les doigts étaient visibles. Ils ne pouvaient bouger, Cehka en était sûr; mais d'aussi loin qu'il se trouvait, il voyait, sur le dessus de la main, une veine qui battait; elle continuait de vivre, même prisonnière de cette cage naturelle, de faire ce

pour quoi elle existait. La couleur de la sève, d'un jaune-brun comme le miel, donnait à la veine une couleur verte, profonde, et le tremblement qui l'animait semblait une houle légère, que l'immobilité de la peau rendait douloureuse, presque insoutenable.

L'enfant ne laissait entendre aucune plainte. Sa peau, profondément outragée par les feux du soleil, continuait de ruisseler d'eau et de pu. Mais l'enfant ne laissait entendre aucune plainte. Le faible vent, par lequel la poussière voyageait, venait percer les bulles des brûlures. La peau desséchée s'ouvrait comme des dizaines de paupières, donnant la chair à la nuit, la chair qui pleurait des larmes de sang. Mais l'enfant ne laissait entendre aucune plainte. Puis le vieil homme posa sa paume calleuse sur le crâne échevelé, et l'enfant d'un pas sûr vint se placer dans le trou. Il n'hésita pas. Il sauta même, de toute la vigueur de son âge, et dans ce geste il sembla bien-portant, rempli de vie, comme si sur lui le jour n'avait pas posé son regard. Dans son saut, dans cette démonstration de vie, Cehka entrevit un peu de ce qui se déroulait autour de lui. L'enfant, en sautant, emportait avec lui le morceau de bois, le support qui allait l'aider sur le chemin d'un autre espace, et en échange ce corps serait la terre par laquelle le bois aurait pu devenir arbre, la force de vie qui ferait grandir la vie, si le monde avait été autre.

L'enfant, dans sa tombe, le visage levé vers les étoiles, souriait. La terre et le sable venaient recouvrir ses jambes. Ce bruit, seul contre le silence, remplaçait les pleurs que personne ne montrait. Ce bruit battait le temps, comme un sablier que chacun devinait pour lui, et lui rappelait son propre temps par ce qu'il voyait. Mais il n'y avait pas de peur dans cet espace. Le garçon avait de la terre jusqu'aux hanches. Son bras gauche était déjà saisi lui aussi. Mais l'enfant continuait de sourire, sans un mot. Lorsque le buste tout entier eut disparu, l'enfant émit un bruit, un long, profond soupir : celui d'un être qui, enfin, trouvait le repos.

Cehka comprit alors. Il comprit le silence de l'enfant et de la foule; il comprit la raison de cette cérémonie, la déférence de tous. Il fouilla des yeux pour trouver la femme qui avait accompagné son réveil et qu'on lui avait demandé de tuer. Il voulait la voir et lui avouer la raison de sa présence. Il voulait lui dire qu'il était désolé pour cet enfant qui était enterré presque vivant. Il voulait parler, il ressentait le besoin de parler, de briser le silence, de s'entendre vivre.

La terre avait recouvert l'enfant. L'ocre et la rouille du sol avaient effacé les marques du trou. La terre avait avalé l'enfant. Autour de Cehka les êtres recommençaient à bouger, à parler. Sur son épaule l'étranger sentit une main se poser, une voix lui dire : « Ce soir est soir de fête, Viens manger à ta faim. »

Cehka se laissa guider par l'homme qui le tirait vers ce qui semblait être une immense bâtisse, une sorte d'entrepôt aux parois difformes, comme si elles avaient réussi à supporter le poids d'un immense fardeau qui les avaient défigurées à jamais. À son approche, Cehka remarqua que les murs étaient percés d'une multitude de trous, dont la disposition chaotique faisait penser à des impacts de balles desquelles des rayons de lumière blanches s'échappaient. Ce lieu avait du être un lieu de guérilla, de carnage durant la Grande Assemblée, durant cette période obscure de l'homme redevenu animal, luttant contre lui-même pour sa survie propre. Des voix s'élevaient de l'intérieur du bâtiment, étrangement fortes, et Cehka comprit que seuls les murs étaient demeurés debout, qu'il n'y avait pas de plafond pour se protéger du ciel du soir. La seule présence de toutes ces personnes entre ces murs inutiles étaient le résidu de l'ancienne tradition de se rassembler dans un espace confiné afin de partager la nourriture. Ces gens restaient durant tout le jour cloîtrés dans de petites casemates étouffantes, et le fait de se

rejoindre dans un lieu où l'espace entre les murs n'avait aucune limite au dessus de leur tête était un réconfort, un moyen de combattre la détresse du jour par la vision des étoiles au dessus d'eux.

La foule était compacte, formée par de nombreux îlots d'individus en mouvement tournant autour d'un point central que Cehka ne parvenait pas encore à clairement distinguer, sur lequel étaient dirigés quatre faisceaux de lumière. Il se doutait que ce centre contenait la nourriture du repas du soir, mais il ne pouvait imaginer ce qu'il trouverait. Rien ne pouvait pousser en dehors des limites de la ville, la terre était polluée par les rayons du soleil qui pénétraient toute matière vivante et la tuaient immédiatement, ou presque. La terre était infectée, elle ne pouvait plus rien nourrir d'autre qu'un espoir impossible. Pourtant les visages que l'étranger voyait étaient souriants, et tous mangeaient.

Quand il pénétra la foule, Cehka sentit sur son épaule la main de l'homme qui s'enlevait. Il était de nouveau seul dans cette masse qui avait célébré une mort qui était de son fait. Il jeta son regard tout autour de lui, craintif face à cette multitude d'où pouvait venir un mouvement de violence inouï, une rage incontrôlée pour ce qu'il représentait. Ils savaient tous d'où il venait, ce qu'il était : un habitant d'Aegis, un fils de la Science. Mais leurs regards étaient sereins quand il s'approchait. Il n'y avait aucune haine, aucune peine. Ils acceptaient sa présence. Face à cela, il avait renoncé à prononcer la prière du soir. Comment auraient-ils réagis, s'il s'était agenouillé, s'il avait prononcé les paroles rituelles pour la Science, eux qui avaient abandonné les préceptes de la civilisation pour vivre comme des vagabonds, sans structure, sans vérité, sans futur ? Comment auraient-ils réagi, eux qui se terraient dans l'ignorance, la clamant comme un choix sain, comme l'avait fait Marat, comme l'avait fait Dantes, comme l'avaient fait tous ces inconnus perdus dans les caves lourdes du dehors ? Ils disaient qu'ils étaient libres, mais ils

n'étaient que de vulgaires animaux, de la vermine qui ne parvenait pas à comprendre ce qu'est la science. C'est leur stupidité qui les avait faits devenir ainsi. S'il commençait à observer les rites du soir, jamais ô grand jamais ils ne pourraient le comprendre. Ils ne le voudraient même pas. Ils le battraient. Ils l'écharperait. Ils le tueraient, lui qui représente tout ce qu'ils refusent, tout ce qu'ils dénigrent.

Il continuait de s'infiltrer entre les personnes, évitant de regarder les gens qui le serraient de près dans les yeux, observant les mains qui se portaient aux bouches, laissant son instinct en alerte constant. Les récits de captures d'habitants du Dehors étaient tous faits de violences démentes, où les hommes, et avec eux les femmes et les enfants, se jetaient sur les envoyés d'Aegis et les mordaient, arrachaient des morceaux de leur chair et s'en nourrissaient. Il n'avait jamais vécu ni vu ce genre de choses, et heureusement pour lui. Il avait cultivé son invisibilité, sa transparence, pour être vu sans jamais l'être vraiment, pour que jamais il ne soit démasqué et qu'il n'ait à subir l'affront de servir d'exutoire à tous ces... ces choses. Ils n'avaient pas l'air d'être les bêtes décrites par les compte-rendus. Ils n'en avaient jamais l'air. C'était pour cela qu'il demeurait méfiant, renfermé sur lui-même, pour ne pas éveiller leur rage.

Cehka, vigilant, continua d'avancer, jusqu'à ce que le point central de la foule soit devant lui : c'était une immense planche de bois circulaire sur laquelle étaient posés de nombreux plats remplis d'une multitude de couleurs, ravivées par la clarté presque trop intense des rayons de lumière. Il tendit la main, saisit une petite pincée de graines jaunâtres. Dans son dos, il sentit que certains des habitants avaient cessé de parler et le regardaient. Il porta sa main à sa bouche, glissa une graine entre ses dents et la croqua, s'attendant à découvrir une sensation sableuse de chair morte, qui s'effriterait rapidement, pour laisser un goût d'oubli. Mais lorsque ses dents

transpercèrent la fine couche tendre, un jus frais s'écoula sur sa langue. Sa surprise le fit presque recracher la graine, mais il se retint, sachant que cela ne ferait qu'attiser la haine qui bouillait dans chacun de ces êtres. La nourriture était précieuse ici. Mais comment ces gens pouvaient-ils avoir à manger de ce type de produits, spécifiques à Aegis, que seules les fermes hydroponiques parvenaient à produire ? Ils devaient y avoir des vols, des contacts. Cehka plaça cette idée dans sa mémoire, afin de rapporter ces informations aux responsables de la sécurité des fermes.

Manger lui faisait du bien. Il mangea peu, mais suffisamment pour retrouver ses forces premières. Sa main gauche retrouvait même un peu de vie : il sentait le contact des choses qu'il touchait. Il pouvait à présent repenser à la raison de sa venue ici. Il releva les yeux, et commença de sonder la foule à la recherche de la femme qu'il devait...

Il baissa les yeux, se retourna, transperça la foule jusqu'au dehors, s'adossa contre un mur qui s'offrait à lui. Il avait du mal à respirer. La simple idée de devoir tuer cette femme agitait son cœur de manière insupportable. Sa main gauche était de nouveau silencieuse. Il ressentait une immense lassitude, un poids énorme qui l'écrasait, qui l'enfonçait dans la terre, et il eut la vision de l'enfant qui était dans le sol, avec sa baguette de bois comme seul contact avec le dehors. Cehka se redressa, marcha, de plus en plus vite jusque là où il avait vu l'enfant disparaître et commença à gratter la terre, pris par l'immense besoin de remercier l'enfant, de le remercier de l'avoir sauvé, de le sauver à son tour. Mais il n'y avait rien là où il se trouvait. Il ne parvenait pas à se souvenir de l'endroit précis. Il sentait l'impossibilité dans laquelle il se trouvait de pouvoir accomplir ce simple geste d'humanité. Le front sur le sol, incapable de se redresser ou de lâcher la moindre marque de souffrance... *c'est ça la solitude. Je ne peux même pas me libérer. C'est un enfant du Dehors, une bête ! Pourquoi est-ce que je ressens de la tristesse ?*

C'est une bête, une bête !

Encore une main sur son épaule. Impossible de se redresser. *La douleur est trop forte. La main glissa, passa derrière son cou, ça y est ils montrent leur vrai visage, je vais mourir et je ne peux pas bouger. Un autre bras se glissa, enserra le haut de son dos. Un corps se rapproche, est-ce une joue que je sens contre ma joue, une épaule contre mon front ? d'où vient cette chaleur ?*

Cehka ouvrit les yeux.

La femme le tenait dans ses bras.

L'Utopie du ciel et de la terre

L'intervention de l'homme dans sa propre destruction ne fut jamais réellement avérée, et ne le sera sans doute jamais. L'homme ne pourrait faire la distinction entre ses actes passés permis par l'évolution de la science et la Science, qui lui permet de mener son existence actuelle. La réaction qui découlerait de son interprétation erronée amènerait la foule à cette zone de non-retour que nous devons à tout prix éviter d'atteindre. L'homme doit absolument continuer de croire en sa propre innocence, car c'est elle qui le garde hors du cycle de l'auto-destruction.

Rapport de la première commission du *dernier conseil de la Science*. Document inexistant.

Fragments du Journal de Cunekev. Dates inconnues, mais pouvant être situé dans la période de création du système métrique évolutif du comportement des masses.

Afin de restructurer la société de manière totale et efficace, nous avons décidé d'un commun accord de reformuler le principe premier de la structure des priorités. L'économie, qui avait été le moteur de l'ancien système, ne pouvait plus convenir à notre société qui devait avant tout survivre. Établir une priorité dans la hiérarchie des besoins de la population avait déjà été accomplie par Heinrich. Par son action les barrières sociales auparavant impénétrables avaient

été abrogées. Chacun recevait une part de richesse représentée par une certaine quantité de nourriture adaptée à ses besoins, inéchangeable, invendable, qui satisfaisait ses demandes en calories et son équilibre corporel. Tout notre système fondateur reposait sur cet unique principe que la situation de crise que nous traversions demandait une structure minimale et adaptée aux besoins du moment qui pouvait être modifiée à convenance. Notre nouveau mode de vie, basé sur la flexibilité, devait permettre de résister à une nouvelle catastrophe si celle-ci se présentait de nouveau. Nous pensions que cela suffirait à maintenir une cohésion première en attendant qu'un système plus complexe de relations puisse être mis en place. Cependant, nous avons négligé l'impact psychologique du souvenir dans nos calculs, ainsi que le principe de résurgence inhérent à tout syndrome traumatique. Les années qui s'étaient écoulées n'avaient en rien supprimé le sentiment de malaise de la masse. Elle était toujours marquée par la douleur et par la peur. Le besoin essentiel de l'entente scientifique gouvernementale que Heinrich, Milavez et moi-même formions devait, sous peine de voir exploser notre nouveau monde, trouver une solution au problème.

Nous avons affaire à la peur. Nous devons trouver un moyen d'éteindre le foyer qu'elle commençait à générer. Plutôt que de canaliser cette peur de la mort qui touchait les individus dans leur intégrité propre, nous avons décidé de soumettre la communauté dans son entier au principe de solitude. Nous avons donc établi un principe de priorité face au danger qui reposait non plus sur un principe de couleurs arbitraire, mais sur le principe des fluides, afin d'apporter à la population le début du changement qu'il désirait voir. L'idée remarquable d'Heinrich fit son œuvre et diminua sensiblement l'excitation dévastatrice qui menaçait de tout détruire. L'idée était de supprimer le recours aux images du passé, qui s'organisaient autour de l'action

exemplaire de chaque individus qui n'avait aucunement permis d'échapper à la catastrophe, pour la remplacer par l'action collective. L'impact sur la psychologie des habitants fut de beaucoup supérieur à nos attentes. Cela nous permit de comprendre en partie à quel point ce changement était nécessaire pour chasser au plus loin le traumatisme de l'Événement.

L'esprit de l'individu ne tend pas naturellement à accepter les codes qui lui sont soumis. Ses réactions sont conditionnées par l'assimilation qui s'opère au travers des expériences passées et qui sont reproduites sous forme de comportements tenant presque du réflexe. Les actes entrepris lors de manœuvres répondant à un code inscrit préalablement dans le comportement ne sollicitent que partiellement le cortex, favorisant l'action immédiate au détriment de la prise de décisions nécessaire en vertu du stimulus initial. Nous ne pouvions plus tolérer cela, par le fait simple que notre situation était nouvelle, et que cette nouveauté nécessitait une nouvelle forme d'adaptation aux situations auxquelles nous pouvions faire face. Il n'était plus question de nous reposer sur un comportement composé d'une poursuite idéale des actions de chacun en fonction du mouvement d'origine, mais sur une adaptabilité du groupe, une capacité à entourer le problème de manière à pouvoir circonscrire au mieux le problème et minimiser son impact sur le groupe. Le concept de priorité basé sur les fluides réussit non seulement cela, mais il nous fit prendre conscience de la force qui était entre nos mains. Le principe des fluides basé sur leur résistance et l'énergie qui était nécessaire pour permettre le déplacement d'une masse déterminée dans un milieu donné nous fit prendre conscience de la quantité de travail qui serait nécessaire afin de descendre d'un palier dans notre nouvelle échelle. L'échelle de Richter sur laquelle nous nous sommes tout d'abord appuyés nous donna une idée de cet effort nécessaire : le principe de relation exponentielle entre les paliers fut notre

instrument de mesure; il nous aida à définir une échelle de mesure qui permettrait de savoir avec précision la force qui serait nécessaire de développer pour équilibrer les forces présentes et diminuer la peur qui menaçait de s'éveiller dans la population d'Aegis.

Les résultats furent stupéfiants, et dépassèrent mes propres espérances, sans pour autant satisfaire pleinement Heinrich. L'impact psychologique du changement dans la structure de la société, de l'impression de sécurité qui se développa à la suite de ce simple système de mesure de leur propre peur non pas comme un élément propre à chacun mais comme un état commun à tous fut considérable et nous montra notre première erreur : avoir négligé le sentiment de solitude de la masse à l'intérieur de son propre principe. Lorsque la survie du groupe dans son ensemble est considérée et acceptée comme étant une possibilité croissante en fonction de la situation à laquelle le groupe est confrontée, la force du sentiment de solitude devient le moteur de l'action collaborative et efface l'individualisme pour le collectif. C'est pour cette raison que nous avons décidé d'entretenir de manière souterraine l'idée que la solitude était le lot de l'humanité qui s'était rassemblée autour de nous. Grâce à ce sentiment, la collectivité s'en est trouvée renforcée. La société n'était plus un rempart aux actions particulières que nous devons prendre, mais le moteur de ces dernières. L'humain fera tout pour demeurer étranger au sentiment de solitude, même si pour cela ses actes eux-mêmes se doivent d'être contrôlés par une entité sur laquelle il ne possède aucune prise.

[Aparté] Le projet de la Machine de Heinrich occupe de nouveau tout notre temps. Son élaboration même est pour le moment hors de toute conceptualisation. La quantité d'informations nécessaire pour construire la structure extérieure est de loin supérieure à tout ce

qui a été auparavant entrepris. En fait, je pense que toute la connaissance du passé sera nécessaire afin de pouvoir construire la coque de notre projet, tout ce qui concerne les techniques de gestion des populations, et avec elle tous les rapports de comportement qui furent consignés. Notre priorité est donc de retrouver ces informations.

L'Utopie du ciel et de la terre

Avant de vous investir pleinement dans votre étude de la Science, il vous faut comprendre que rien de ce que vous pourrez observer ne sera exact. L'inexactitude est la première de toutes les leçons. Une fois que vous aurez compris que rien n'est absolument exact, tout sera à votre portée.

*Séminaire de SocioScience,
première intervention.*

Cehka ne bougeait pas. Ses yeux étaient ouverts. Ses bras étaient contre son corps. Il ne pouvait pas bouger. Il ne pouvait que sentir la main qui lui caressait les cheveux, la main qui le pressait doucement contre le corps de la femme. Il sentait son souffle sur son cou. C'est tout. Les bruits des habitants s'étaient envolés. Le bruit du vent s'était perdu. Il n'entendait plus rien. *Bom*. Sa conscience le réveilla. *Bom bom*. Il y avait un bruit. *Bom bom*. Quelque chose de régulier. *Bom bom*. Quelque chose qui se réveillait. *Bom bom*. Un sentiment étrange qui voulait se faire entendre. *Bom bom*. Quelque chose qui était là, tout près. Beaucoup trop près.

La femme libéra Cehka de ses bras, se recula, se redressa. Cehka la regarda, comme une figure divine qui viendrait d'apparaître, et toujours le même sentiment, ce battement sourd, beaucoup trop proche de lui.

« Vite Cehka, nous n'avons pas le temps. Ils seront bientôt là. »

- De quoi parles-tu ?

- De ceux que tu as amenés avec toi.

Cehka ne comprit pas immédiatement. *Ceux que j'ai amenés avec moi ?* Mais de qui... Cehka fixa le sol à peine une seconde, puis redressa la tête et regarda de nouveau la femme, les yeux écarquillés. Il venait de comprendre. Il plongea sa main dans sa poche, en retira son lecteur de carte, retira la puce d'identification qui contenait le portrait de la femme et la brisa. Ainsi, il avait été utilisé comme éclaireur. Ses employeurs ne lui avaient pas fait entièrement confiance sur cette mission. Il laissa s'échapper un juron, les dents serrées, puis se redressa, faisant face à la femme.

« Est-ce qu'il y a un lieu où tu peux te cacher ? C'est pour toi qu'ils sont ici. »

- Non, il n'y a aucun endroit, dit-elle avec calme. De toute façon, c'est trop tard. Les soldats ont déjà fait prisonniers les habitants. Ils savent où nous nous trouvons. Ils nous encerclent. Ils ne nous voient pas encore, et cela est d'une grande importance. La seule solution que tu as de rester libre est de me livrer à ces hommes. Si tu ne le fais pas, tu seras abattu.

- Mais... comment peux tu dire ça ?! Non ! il y a forcément une solution! Sa voix était sourde et violente.

- Oui, il y a une solution, mais elle ne se trouve pas en ce lieu.

Cehka fouillait l'obscurité partielle du regard. Plus aucun son ne venait de la grande bâtisse où il se trouvait auparavant. Les lumières projetaient toujours un faible halo dans le ciel, mais rien qui ne fut détectable à moins de savoir où chercher, et d'être suffisamment proche. Le vent... le vent était tombé. Il n'y avait plus un souffle, juste une immense impression d'attente qui s'amplifiait, qui pouvait devenir dangereuse si rien n'était fait pour la combler. Tout son corps réagissait à cette attente. Cehka sentait les regards qui se rapprochaient, l'écoulement de la poussière sous les chaussures, les frottements du tissu contre la peau. Oui, elle avait raison, les

soldats étaient proches. Il lui serait facile de la saisir avec fermeté, de la pousser en avant en criant son nom et son ordre de mission. Les soldats avaient sans aucun doute reçu une identification de sa personne, afin qu'il ne soit pas confondu avec les autres. S'il la tuait, il recevrait une prime faramineuse, de beaucoup plus intéressante que celle des autres missions, bien plus risquées que celle-ci. Risquée. Précipitée. Avec des moyens étrangement importants juste pour une femme d'au-delà de la Bordure. Les rumeurs qui circulaient librement dans Aegis étaient impressionnantes, à tel point que Cehka s'était souvent demandé si ce n'était pas une précaution du pouvoir de la Science, afin de maintenir les habitants d'Aegis sous Sa *bénédiction*. Il en avait eu la preuve : à aucun moment Cehka n'avait été soumis aux tortures cruelles qui étaient soi-disant le lot de tout habitant d'Aegis attrapé par les gens d'au-delà de la Bordure. Quelque chose manquait. Quelque chose n'avait pas été dit. Les informations manquaient pour qu'il puisse comprendre pourquoi la situation était ainsi. Il avait besoin de temps.

« Nous aurons du temps, Cehka. Plus tard. Pour le moment, la seule chose que tu peux faire et de permettre à ce temps d'être, et c'était presque un chuchotement que la femme laisser entendre. Fais de moi ta prisonnière, et exige que cela reste ainsi. Si tu agis comme je te le dis, alors nous aurons du temps.»

- Mais comment peux-tu dire cela ? Sais-tu seulement ce qu'il se passe en ce moment ? Ils sont ici pour te tuer. Te tuer !

- Je le sais, dit-elle en prenant sa main. Mais ton statut est prioritaire sur le leur. Et ils ne connaissent pas tes ordres, ils ne feront rien contre toi tant que tu leur montreras ta volonté.

- Mais comment peux-tu... oh et puis...

Dans un mouvement, Cehka agrippa le bras de la femme et le plaqua contre son dos, tandis que de son autre main il passait le cordon de plastique qui maintiendrait le corps en état de tension, incapable de bouger avec aisance. Cehka sortit son arme, la plaqua contre le dos de la femme et avança vers les hommes qui venaient d'apparaître, sa prisonnière devant lui, tout en criant son nom et son matricule. Les soldats ne relâchèrent pas leur attention, leurs armes toujours pointées sur Cehka, jusqu'à ce que ce dernier, parvenu à leur côté, sorte sa carte d'identification.

« Bonsoir Monsieur, fit le soldat qui était vraisemblablement le chef du groupe d'intervention, nous avons été prévenus de votre présence dans notre ordre de mission. Félicitation pour nous avoir conduit jusqu'ici. »

- Qu'en est-il des habitants ? demanda Cehka.

- Vous connaissez les ordres Monsieur. La Science ne souhaite plus s'embarrasser des Borduriers.

- Comment avez-vous osé ?! hurla la femme. C'étaient mes amis, il y a des femmes et des enfants ! Ils n'ont rien fait ! dit-elle en s'écroulant. Ils ne sont pas une menace... juste des êtres vivants. Sa voix avait rapidement décliné, et se perdait à présent en sanglots sombres et amers.

- Monsieur, fit le garde distinctement à Cehka, nos ordres sont de tuer tous les Borduriers et...

- Assez !

Les soldats se redressèrent, pris d'étonnement par le ton enragé de Cehka. Ils le regardaient et certains des soldats commencèrent à relever leurs armes vers lui.

« Comment osez-vous employer ce terme devant moi !? J'ai habité durant ma jeunesse

près de la frontière, et je connais les implications de ce mot, ce qu'il contient. Vous venez de l'employer pour la deuxième fois, et sachez que je ne tolérerai pas de troisième fois. Ce mot a été banni de notre vocabulaire après qu'il fut prouvé que les êtres d'au-delà de la Bordure ne sont pas humains. Faites bien attention soldat, ou il se pourrait que ce mot fasse partie de mon rapport. »

Le commandant s'était peu à peu ramassé sur lui-même au fil des phrases de Cehka. Les autres soldats s'étaient écartés de lui, le laissant au centre d'une immense dépression dont Cehka était le créateur. Il avait marqué son autorité sur le groupe, il pouvait réussir.

« J'emporte cette... chose avec moi. Mes ordres sont de la ramener vivante au Centre d'Étude des Spécimens. Son anatomie n'aurait pas du lui permettre de survivre au climat de notre monde. »

- Monsieur... fit le chef du groupe, nos ordres sont de ne laisser aucun...

- Et alors ? Avez vous laissé une seule de ces choses en vie ? Repartez-vous en laissant des survivants ? Non ! vous les avez tous tué et vous serez récompensé pour cette victoire mais... (Cehka se baissa et fit se redresser la femme, dont la mine sombre et les rougeurs sous les yeux montraient qu'elle pleurait encore) elle, elle revient avec nous. Son cas doit être étudié.

- Ou... Oui Monsieur. Notre véhicule se trouve à un peu moins d'un kilomètre à l'Est. Deux de mes hommes vont vous escorter pendant que nous finissons de fouiller la zone.

- Parfait soldat.

Cehka poussa légèrement la femme en avant. Cette dernière se retourna et lui cracha au visage, hurlant des mots incompréhensibles mêlés de larmes. Cehka essuya son visage, et la

poussa, vigoureusement. Tandis qu'ils s'éloignaient, il sentait l'air autour de lui devenir plus épais, plus lourd. Il pouvait sentir sur sa peau les vibrations électriques qui précèdent un orage violent. Lorsqu'ils arrivèrent au véhicule, les premiers éclairs transpercèrent le ciel, déchirèrent le monde.

« Ne l'a-t-il pas déjà été assez cette nuit ? murmura-t-il. »

L'Utopie du ciel et de la terre

Le gouvernement doit parvenir à faire de toute critique un blasphème, le lier au sacré tout en refusant toute affiliation avec un concept divin. Les oppositions deviennent péchés, les répressions actions justifiées. Pour eux, tout est soumis à l'observation de l'autre, le contrôle se fait de lui-même, la contestation disparaît. Pour nous, il n'existe plus de limite dans ce qui peut être fait, rien qui ne soit impossible. Nous devenons la mesure de toutes choses.

*Pensées du passé au présent, étude de la formation
du gouvernement.*

« Le résultat escompté a été atteint, comme nos calculs l'avaient prédit. Les autres éléments ont été réduits au maximum. Cehka a parfaitement agi, et nous avons pu récolter de nouvelles informations sur les influences de son comportement sur l'environnement. Les informations récoltées sont en parfaite adéquation avec nos calculs. Nous n'avions jamais atteint un tel niveau de concordance entre nos résultats prévisionnels et la réalité. »

- Nous pouvons être fiers de nous. Nous sommes plus près que jamais du résultat qu'escomptaient nos prédécesseurs. Nous devons continuer sans faiblir jusqu'à la réalisation de notre But.

- Comment pourrions-nous faillir à présent ? Vous n'avez sans doute pas conscience du niveau de précision que nous avons atteint. Nos résultats concordent jusqu'à la trente-sixième

décimale. Et même arrivé à ce niveau de précision, la différence est plus que faible. C'est comme si tout était déjà fait, comme si l'Équation était compl...

- Silence !

L'immense salle, que l'obscurité totale aurait baignée sans les faibles lumières du fond du gouffre au milieu de la pièce, demeura plongée dans le silence pendant trois secondes. Deux des regards étaient dirigés vers le troisième, qui alternait entre les deux autres. Les mains derrière le dos étaient crispées, une veine montrait le sang qui battait au rythme violent du cœur bouillant. Pendant les trois secondes du silence, ce cœur s'était combattu pour devenir plus calme, pour éteindre son feu.

« N'oubliez pas, prononça celui qui avait imposé le silence, que ce n'est pas la première fois que vous tenez ce discours, Mandi, lui répondit Shrina. La dernière fois, cela a failli provoquer un retour dans les analyses de plusieurs années. Nous ne pouvons nous permettre de risquer le moindre compromis dans nos travaux. L'Équation ne sera complète que lorsque le dernier élément prévu dans le rapport Russell sera introduit. Hors de cette complétude, il est de notre devoir de réviser les informations qui nous seront fournies, de toujours remettre en question, toujours ! Notre but est de compléter la formule. La Science est ce que nous cherchons à atteindre. Elle est la forme ultime de l'Équation, comme un papillon était auparavant une chenille. L'Équation n'est pas notre but. Notre but est la Science. À Sa seule réalité seule nous obéissons.

- Nous obéissons ! dirent ensemble les trois hommes.

- Si vous êtes de nouveau présents, reprenons.

- Oui. L'inconnue Liv a été rapatriée à Aegis, sous la garde des troupes envoyées. Elle a

été placée, selon les instructions données par Cehka, au Centre d'Étude des Spécimens. Très intelligent de sa part. Il a joué sur l'anatomie de la femme pour faire accepter sa décision aux soldats. Il n'aurait pu faire mieux.

- Le cas de Cehka importe peu. Ce qui compte est le système Liv. Que devient-elle ? demanda Phalank.

- Elle se trouve dans une cellule du Centre d'Étude, sous bonne garde, même si cela n'est pas vraiment nécessaire. Elle n'a opposé aucune résistance, aucune plainte autre que ses pleurs pour la mort de ses compagnons du désert.

- Cela ne va-t-il pas contrarier nos prédictions ? demanda Mandi. Il est vrai que nous n'avions pas interdit cette action, et que cela nous évitera bien des problèmes par la suite, mais nous pouvions empêcher cela.

- Oui, en effet, lança Phalank. Cela pouvait être évité, mais un ordre contraire à notre politique envers les habitants du désert aurait pu faire émerger une ondulation dans la population. Il était plus logique de laisser notre instruction faire son œuvre sans y avoir de part. Ainsi, l'impression de liberté demeure.

- Il ne faut jamais oublier l'importance du sentiment de liberté, dit Shrina. La liberté s'oppose à la peur qui peut détruire jusqu'à la vie elle-même. Nous ne contrôlons pas un troupeau d'animaux, mais d'humains. L'impression de liberté contient en elle-même la rédemption de toutes les actions futures qui découleront d'elle. En laissant la population agir et se limiter d'elle-même nous lui permettons de se souvenir de la liberté inscrite profondément dans son passé. Nous lui laissons la possibilité de se croire libre. Qu'elle ne le soit pas n'a aucune importance pour elle. Dans la liberté, tout est affaire de perceptions, d'interprétations.

Ne l'avez-vous jamais remarqué ?

- Vous voulez parler du changement inconscient inscrit dans les fluctuations, questionna
Mandi ?

- Exactement ! Les humains sont foncièrement poussés à se croire à la fois libres et prisonniers du monde. Qu'un événement concorde avec leurs propres sensations et l'impression de liberté les gonflera d'orgueil; mais qu'un fait imprévu leur arrive et ils se sentiront submergés par le monde, écrasés par le poids de tout ce qui se trouve autour d'eux et qu'ils ne parviennent pas à comprendre entièrement. Ces deux états sont indissociables l'un de l'autre ! Si l'un des deux venait à disparaître, l'humain serait écrasé sous son propre poids. L'humain totalement libre ne possède que lui. Il est la source de sa propre réalité et tout ce qui peut l'entourer sans faire partie de son monde devient une limite à sa propre réalité. La liberté de l'un ne finit pas là où commence celle de l'autre, elle envahit tout pour ne laisser plus qu'elle. La liberté totale est une force opposée au groupe. Pour que l'humain puisse vivre en communauté, il se doit de limiter de lui-même sa propre liberté, poser ses propres limites, accepter que certaines choses lui sont impossibles sous peine de détruire l'ensemble dont il fait partie, et lui avec. C'est le devoir de notre gouvernement depuis son origine : faire prendre conscience à l'humain qu'il n'est pas libre. Mais il ne faut jamais l'abattre au point qu'il puisse se considérer comme n'étant pas libre du tout. L'humain sans liberté serait obligatoirement subordonné à une réalité qui lui serait supérieure. Il ne serait que corps, soumis aux affres d'un monde qui ne lui laisserait aucune autonomie. À quoi serviraient alors les lois et les tribunaux, à quoi serviraient les forces de police ? Si tout était défini, comment l'être pourrait-il être jugé innocent ou coupable ? Il serait à la fois l'un et l'autre, coupable de ses actes mais innocent quant à leur réalisation. Sans la liberté

il n'y aurait aucun manichéisme, aucune dissociation humain entre bien et mal. Il n'y aurait que ce qui se trouve au-delà. Si cette pensée venait à se produire, l'individu cesserait d'agir, il serait conditionné par sa propre pensée à croire que l'acte initié de lui-même ne serait qu'illusion, et par cela aucun acte ne serait nécessaire, le monde se suffisant à lui-même sous la coupe de ce qui l'ordonna.

- Seriez-vous devenu croyant Shrina, plaisanta Phalank ?

- Cessez donc de dire des stupidités ! Il ne s'agit pas de croyance mais de compréhension de ce qu'impliquerait l'une ou l'autre de ses possibilités. La compréhension de toutes choses est la voie qui nous écarte du fanatisme. C'est pour cela que la liberté se doit d'être préservée en tant qu'illusion invisible. L'impression de liberté est ce qui évite la naissance du fanatisme, c'est ce qui permet de maintenir la population dans un état de veille active. Et c'est pour cela que nous devons obtenir la coopération de Liv, avec ou sans le consentement de son corps. Si elle est bien celle que nous pensons, et il n'y a pas d'erreur possible là-dessus, alors il ne sera plus question de liberté ou de contrôle. Par cela nous comprendrons tout. Nous deviendrons libres.

- Que faisons nous de Cehka, demanda Phalank ?

- Il a parfaitement rempli son rôle, répondit Shrina. Nous nous devons de respecter notre contrat avec lui. Convoquez-le à l'endroit habituel, et donnez lui un temps de repos conséquent, il l'a bien mérité. Faites prévenir le centre d'Étude des Spécimens de mon arrivée prochaine, et préparez l'introduction de l'inconnue Liv dans l'Équation. Nous ne devons prendre aucun retard.

Shrina descendit de son alcôve. Ses pas lancèrent un bruit qui se répercuta dans toute la pièce, un bruit discret, mais présent, comme une pierre qui se détache, et qui emporte avec elle

dans sa chute ses semblables. Le son perdura, même après que la porte se fut refermée.

Nous avons pour principe de ne jamais dire que quelque chose est impossible. L'impossibilité est pour nous le point à atteindre. L'espèce précédente s'était elle-même enfermée entre des impossibles, et c'est à cause de cela qu'elle fut détruite. Comme l'enfant qui apprend à marcher, nous avançons avec prudence et patience; nous n'avons aucune limite.

Eux et Nous, Eux puis Nous, *extrait de*

Le temps, hier et maintenant.

« Ils seront bientôt là. »

L'image du médecin était nette. Très nette. Trop nette pour être celle d'un être vivant. Il était demeuré assis sur son siège, sans bouger autre chose que ses lèvres durant tout le long de la rencontre. Il s'était plié à l'ordre de ceux qui lui avaient donné son précédent contrat, de retourner voir l'homme qui pourrait lui permettre de comprendre les raisons de son comportement. Son corps était dans la pièce, mais lui n'y était pas. Il était encore là-bas.

« Notre contrat n'a pas été rempli dans les normes habituelles. Vous en êtes conscient puisque vous êtes ici devant nous. Il n'est pas question d'une impossibilité physique, il s'agit donc d'une défaillance psychologique. Nous vous conseillons instamment de rencontrer un spécialiste qui vous aidera à trouver la solution à cette situation. »

Cehka était resté debout face à l'image virtuelle de ces hommes-ombres. Il avait refusé d'accomplir son contrat. Il s'était lui-même compromis dans sa position de chasseur en livrant une cible qui devait être morte encore en vie. Mais ce n'était pas une faute.

« Malgré votre échec à mener à bien votre mission, nous avons consenti à vous remettre l'intégralité de la somme convenue. Le fait que la cible soit actuellement au centre d'Étude des Spécimens est un bénéfice que nous ne pouvons négliger. Vous avez bien agi. »

Il n'avait pas bougé. Il avait voulu leur parler de quelque chose, mais sa pensée s'était immédiatement évanouie. Il avait attendu que les voix prennent congé de lui. La mallette contenant sa clé numérique pour recevoir les fonds était prête. À l'intérieur, il y avait une seconde clé, qui contenait le rendez-vous avec le médecin qu'avaient préconisé ses employeurs. Il avait glissé la boîte dans sa poche, était sorti, avait marché au travers du couloir, avait ouvert la porte, avait refermée la porte. Il n'avait rien perçu d'autre que son esprit qui luttait pour se souvenir. Il lui avait fallu se souvenir de quelque chose qui le fuyait, un verrou face à tout un système de pensée qui était en lui mais qui avait refusé de s'ouvrir.

Il avait introduit la clé du médecin dans son intercom. L'image d'un homme s'était matérialisée à deux mètres du projecteur, qui avait pris place dans un lourd siège. Il avait regardé Cehka, droit dans les yeux, et lui avait demandé de lui expliquer les raisons de ce rendez-vous.

«Ils seront bientôt là.»

« Il est très clair que cette femme les avait vus venir, ce qui explique ce que vous me dites.

Elle les a vus venir et elle est allée vous rejoindre pour que vous la protégiez d'eux. Elle savait que vous veniez de la ville, elle en a donc conclu qu'ils vous avaient suivi et que par cela vous aviez une certaine autorité sur elle. Tous ses actes n'étaient que simple déduction. Pourquoi quelqu'un d'Aegis viendrait-il se mêler aux animaux du dehors ? Elle a simplement déduit cela de sa situation personnelle face à l'élément nouveau : votre venue parmi eux. Elle ne savait rien, elle n'a pas lu dans votre esprit. Je vous conseille de vous ressaisir et de relire les mots de la Science, afin de vous libérer de cette femelle et des charmes dont elle a usés sur vous. »

«Ils seront bientôt là.»

L'image du médecin s'était effacée sans que rien ne soit arrangé. Cehka ne comprenait pas. Il avait toujours les mêmes questions, les mêmes images qui se superposaient au réel et lui brûlaient les yeux. Il avait toujours son visage face à lui, la sensation délicate de son corps contre le sien, le souffle léger de son haleine qui réchauffait sa peau. Il avait froid. Malgré l'atmosphère contrôlée de son appartement il avait froid. Malgré le système d'éclairage et les rayons tardifs du soleil il ne voyait rien. Il était assis face à la fenêtre qui donnait sur la place centrale de la cité, mais il ne la voyait pas. Il ne voyait pas la foule qui se rassemblait pour la prière du dernier soir de la semaine, cette foule immense qui grossissait des derniers arrivants qui devraient se contenter de rester debout. Il ne voyait pas le tumulte qui montait tandis que le centre de la place s'ouvrait pour que l'obélisque de la Loi se dévoile aux fidèles. Il ne voyait pas non plus les mains qui se levaient au rythme des voix qui chuchotaient les mots saints. Il ne voyait pas qu'il participait à cette communion, qu'il était tellement envahi par la sensation d'une

inconnue qui se trouvait juste devant lui qu'il en venait à considérer ce qui se déroulait comme une image parmi des milliers d'images, un moment perdu au milieu du temps, qui ressemblait à ce qui s'était déjà déroulé dans d'autres époques, selon d'autres vies. Il n'était pas sous Aegis. Son corps y était, et quiconque tournant le regard vers lui l'aurait vu. Mais il n'était pas là. Il sentait le sable tout autour de lui, le vent qui collait ses vêtements et le poids indicible de l'enfant quelque part sous ses pieds. Il n'était pas là.

«Ils seront bientôt là.»

Comment avait-elle pu savoir cela ? Il ne croyait pas que la femme qu'il avait conduit de la bordure jusqu'au Centre d'Étude des Spécimens avait un quelconque pouvoir, qu'elle pouvait savoir ce qu'elle n'aurait pas dû savoir. Mais, en lui, il savait que le fait même de formuler cette impossibilité la transformait en possible, que cette supposition prenait de plus en plus d'importance tandis qu'il essayait de l'effacer. Comment avait-elle connu son nom, comment avait-elle appris la raison de sa venue et, en sachant cela, pourquoi était-elle restée avec lui dans cette structure branlante dans laquelle personne ne pourrait venir l'aider s'il avait décidé de remplir son contrat ? Elle était demeurée à ses côtés, totalement vulnérable au moindre de ses gestes, l'aidant à apaiser la douleur de son corps meurtri par les feux du soleil, lui expliquant même comment s'enfuir s'il le voulait. Pourquoi ? Pourquoi avait-elle fait tout cela ? Si elle savait vraiment ce qu'il avait reçu l'ordre de faire, pourquoi faire tout cela ? Il n'y avait aucune logique dans ses actes.

Le second psaume retentissait au travers des vitres. Bientôt, l'immense monument

retournerait sous terre, les habitants s'effaçaient dans leurs immeubles et leurs faubourgs, pour terminer cette journée et s'endormir, confiants de leur sécurité sous Aegis, de leur chance de vivre sous le dôme doré qui leur permettait de vivre à l'air libre.

« Nous aurons du temps, plus tard. »

Plus tard. Comment avait-elle pu dire cela, alors qu'elle savait que les soldats étaient là, si proches, et que son salut ne pouvait être assuré que par un acte dont lui-même n'avait aucune conscience. Il avait agi de manière automatique, poussé par ce qu'il ne pouvait décrire autrement que comme un instinct de survie dicté par une force qu'il ne connaissait pas et qui s'était révélée juste à cet instant, avant de repartir dans le silence. Il avait agi, de lui-même. Même si les mots de la femme avaient produit ses actions, il n'avait fait cela que parce qu'il le désirait, sur l'impulsion de son propre sens personnel. Il avait choisi de la protéger, de ne pas la tuer; il avait choisi de refuser.

Il avait refusé d'obéir aux principes de la Science. Il s'était opposé à elle en protégeant un habitant d'au-delà de la Bordure. Il avait enfreint l'une des règles. Mais cela ne lui faisait pas peur.

Il regarda ses mains : elles tremblaient. Ce n'était pas un tremblement dû au froid. Ce n'était pas un tremblement dû à la peur de la punition. Ses mains tremblaient d'une idée qui venait de s'ouvrir, et dont l'odeur se répandait dans tout son être. Ses mains tremblaient, et il voyait ce mouvement comme quelque chose qui venait uniquement et simplement de lui. Il sentait autour de lui toutes les influences de la ville qui ne parvenaient pas à contrôler ce mouvement, qui essayaient de l'enserrer pour le faire s'arrêter. Il sentait l'ambiance pesante qui se diffusait dans les rues, dans les immeubles, et dont le centre était cette place qui avait

accueilli les hordes de fidèles venus rassasier leur foi dans la contemplation de leurs semblables unis dans un même geste, pour se lier dans un ensemble qui les faisait se sentir moins seul au milieu du désert qui se mouvait tout autour d'eux. Il sentait la force lourde de ce rituel, l'impression que cela avait toujours créé en lui : faire partie d'un groupe, être relié à tous les autres dans la communion gestuelle, de ne pas être un mais d'être une partie d'un tout, de ne pas être seul. Mais la solitude était présente en lui, dans chacun des pores de sa peau, dans chacun des frissons qui agitaient tout son corps. Il n'y avait personne autour de lui pour pouvoir calmer l'ardeur de son âme, la fureur de ses mains. Il voulait hurler sa colère. Il voulait l'expulser. Il voulait redevenir une partie de l'ensemble ! Comment faire ? Comment faire pour chasser cette douleur cette rage ce chaos qui écrasait ses pensées et sa voix !? Quoi faire ? Quoi faire ?! Quoi faire !?

Ses mains avaient cessé de trembler. Il les regardait, passant de ses paumes à ses doigts puis au dos, comme s'il les regardait pour la première fois. Cehka savait que cela était faux, que rien n'avait changé depuis la veille. C'était cela qui avait fait naître les tremblements, qui les avait faits disparaître. Rien n'avait changé. Lutter ne servait à rien. Refuser ne servait à rien. Ses mains étaient toujours les mêmes. Il était toujours le même. Mais il était différent. Il ne serait plus jamais comme il avait été, et pourtant il était le même. Rien n'avait changé.

Il se redressa, contempla ce lien qui avait été le sien. Tout était là, et pourtant plus rien n'était là; les objets, les meubles et même la vie qui s'offrait à lui au travers de la ligne de verre avaient déserté sa vie. Ils n'étaient plus rien. Cela ne comptait plus.

« Ils seront bientôt là. »

L'Utopie du ciel et de la terre

Nous avons fait de l'Histoire une science exacte.

Notre but est de pouvoir anticiper son mouvement.

**Nous progressons vers un futur rationnel, un futur
devenu indissociable du passé. En nous, nous
avons les germes du Futur. En nous, le Futur
existe.**

Gravure du mur de la salle du

Grand Conseil.

La rumeur du vent se faufila dans sa chevelure. Il faisait danser ses mèches comme s'agitent les grains de sable autour des maisons dans le désert d'au-delà de la bordure. Il avait le goût suave des courants d'automne qui, chargés de l'humide fraîcheur des montagnes, prophétisent l'arrivée de la neige. C'était un vent du passé. Un vent de rêve. Devant elle une longue, profonde étendue d'herbe grasse et odorante que constellaient les teintes mauves et dorées des fleurs se laissait bercer par le souffle de l'air, libérait les pollens qui se mettaient à danser en banderoles multicolores. Puis elles s'envolaient vers le fond du ciel rejoindre les étoiles qui en formaient la voûte, impatientes de libérer leur essence de lumière pour abreuver la voie lactée. Sur le bord de l'horizon se trouvaient des rangées d'arbres aux feuillages garnis, à l'écorce tendre et gorgée de sève. À leurs pieds se trouvaient des multitudes de champignons aux douces odeurs qui faisaient de l'humidité un voile à peine visible, tout juste assez présent pour teindre de bleu les contours des montagnes du lointain, qui paraissaient ainsi comme une frontière immortelle et inexistante, simplement posée ici, dans ce décor idyllique, afin de former une profondeur intangible comme l'est le fond de l'océan : une teinte bleue qui se perd comme

une nuit sombre dans laquelle ce qui vit devient fantôme, dans laquelle le bruit n'est plus qu'un bruit de fond impalpable issu des gorges des habitants d'un autre monde qui, par force et désir, ont offert à l'espace et au vide l'écho de leur existence, avec l'espoir que, un jour, quelqu'un distinguerait ce message, sans espoir de pouvoir recevoir de réponse.

Elle fit un premier pas. Non pas qu'elle eut douté de pouvoir faire ce pas que de vérifier si son corps était bien son corps, si le monde dans lequel elle se trouvait n'allait pas disparaître avec son premier geste. Son pied foula le sol. Autour d'elle une fine nuée de petits insectes se mit à s'envoler, pour lui faire sentir que ce qu'elle voyait n'était pas une simple illusion, qu'à l'intérieur de cette atmosphère elle était libre de ressentir et d'agir. La lumière qui illuminait le sol et les végétaux provenait d'une source étrange et invisible; alors que des milliers de détails restituaient un paradis sans tâche manquait le grand luminaire qui dispensait la source de la vie. Le ciel était uniformément bleu, un bleu presque vert qui de partout projetait une lumière qui n'aveuglait pas. Le monde lui-même était sa propre lumière, à lui-seul sa propre source de vie, ne dépendant d'aucun système extérieur, d'aucune limite autre que les siennes. Elle admirait cette possibilité. Pouvoir être libérée du soleil, de ses rayons, vivre avec eux, par eux, comme un éclat qui révèle l'existence et ses ramifications par milliers. Elle sentait qu'elle se tenait dans un monde totalement libre, ne possédant rien de superflu, rien qui puisse créer le doute ou la peur, rien qui provoque envie ou tristesse, car tout semblait se trouver sans que cela vienne à manquer, un lieu où une fleur aussitôt cueillie recommençait à grandir et à s'épanouir pour remplacer celle qui, même coupée du sol, conservait sa fraîcheur. Tout avait en soi sa propre force vitale éternelle. C'était un paradis, une terre promise de laquelle ne pouvait apparaître que la félicité.

Elle s'avança jusqu'aux arbres sous lesquels l'ombre était juste suffisante pour apporter ce

qu'elle désirait de fraîcheur. Elle comprit que cette ombre n'était là que parce qu'elle l'avait désirée, seulement parce que cela était bon pour elle. Allongée sous l'arbre qui chuchotait de chacune de ses feuilles, elle entendit, quelque part, une voix fluette qui riait tandis qu'elle parlait. Elle était suave comme un ruisseau qui sans l'entamer glisse sur son lit de glace. Ce qu'elle disait ne contenait aucun mot, juste de la musique, des notes qui apportaient des émotions sans raison autre que leur arrangement. La voix semblait en apparence ne rien dire vraiment, se contentant de donner une suite de sensations douces et apaisantes, comme une multitude de chants d'oiseaux qui tout au long du jour s'échangent et se répondent, faisant hymne au soleil et à la pluie, saluant les nouveaux venus et les anciens amis jusqu'au soir de ses ombres longues et sensuelles et le levé de la lune à l'horizon. Cependant, alors qu'elle écoutait la voix qui toujours résonnait, elle entendit dans son chant un battement sourd, résidu d'un émoi qui n'était pas encore formé, un prélude à l'illusion, à sa dissipation. Elle comprit que la voix était celle de ce monde qui commençait à mourir, et de là provenait la beauté des sons qu'elle entendait. Ce monde tout entier vibrait de vie en attendant sa mort. Il disparaissait sans disparaître vraiment. Il changeait, et dans ce changement il n'y avait rien de triste ou de douloureux. Il mourait pour devenir autre, simplement différent, partie d'un tout qui se liait en lui-même au travers du changement.

Se redressant, elle remarqua au loin la naissance de tons ocres, l'avancée du désert sur le paradis de verdure qui se mourait, et la voix devenait de plus en plus forte, de plus en plus rapide, racontant sa naissance et son existence, comment elle était née de la pensée d'un peuple qui avait refusé ce que le futur présageait, comment elle s'était réfugiée hors de portée du désastre, par sa seule force, comment elle dérivait, entre terre et ciel, attendant ce moment où ce

qui était cesserait d'être, simplement parce que cela se devait d'être.

Elle avait peu à peu compris où elle se trouvait. Ce qu'elle avait tout d'abord accepté comme un rêve n'en était pas vraiment un : c'était un lieu entre la réalité et le rêve, parcelle d'une vérité passée qui resurgissait au travers de ses rêves comme un souvenir depuis longtemps oublié. Le simple souvenir de cette pensée ranima en elle les occurrences de ce lieu où elle se trouvait. Dans l'instant elle se souvint de tous ses autres rêves semblables à celui dans lequel elle se trouvait. Elle se rappela de son égarement devenu sa vie et de toutes ses tentatives pour fuir cette vague, ce cataclysme qui convergeait de toutes parts vers elle, qui l'enfermait dans cette bulle d'ombre qui explosait lorsque ses yeux s'ouvraient sur la réalité. Elle ne chercha pas à fuir. Elle resta immobile, sous l'arbre qui lui offrait toujours son feuillage, et commença à parler à la voix qui s'était tue. Elle voulut prononcer des paroles réconfortantes, des mots apaisants qui l'auraient endormie, mais elle choisit de lui dire ce qu'elle pensait, de ne pas lui mentir, de l'accueillir, sans pouvoir lui promettre quoi que se soit d'autre que ce qu'elle n'aurait jamais, d'accepter la peine que la voix détenait pour la distiller avec une eau plus pure, pour filtrer sa douleur au travers de sa propre existence, de ses peines, de ses épreuves, des moments où, rejetée, elle s'était trouvée prisonnière de ce qu'elle était, considérée comme une étrangère, un monstre inhumain liée à la mort qui la maintenait seule en vie. Elle parla de la douleur qu'elle avait eu à être ce qu'elle était, de n'avoir comme preuve de son existence et de sa descendance que les traits de son visage et les lignes de ses mains, l'éclat de ses yeux et la tristesse, sans fin, qui lui ravageait sans cesse le cœur, l'impression permanente de ne plus pouvoir contenir le déferlement de ses émotions dans son corps faible, et le devoir de silence qu'elle avait à vivre orpheline dans le mode de la Bordure, où la tristesse était marque de

faiblesse, où la faiblesse était signe de mort. Elle conta les années difficiles qui parfois contenaient des moments de sourire, d'une joie simple de pouvoir boire une eau un peu plus claire qu'une autre, du changement dans le regard des autres quand elle s'approchait d'eux, la peau et les cheveux enduits d'une fine poussière sombre qui la rendait identique aux autres, la faisait être acceptée pour des jeux, qui apaisait les craintes des passants et endormaient les soupçons des marchands, toujours saisis de leurs superstitions malades. Elle lui parla aussi des habitants du désert, comment eux qui étaient tous rejetés l'avaient accueillie avec sincérité, comment elle s'était faite une place au milieu de ces gens que l'on disait cruels et se comporter comme des bêtes, comment elle avait accepté ce qu'elle était au milieu de ces personnes qui avaient compris la superficialité de l'apparence et la valeur des pensées. Alors que le désert s'avancait sous ses jambes allongées, elle lui raconta la première fois qu'elles s'étaient parlées, ce qu'elle avait ressenti, comment peu à peu la peur avait reflué pour laisser une confiance impalpable s'étendre. Elle la remercia de sa présence et, alors que seule sa main droite était encore posée sur l'herbe verte et grasse, elle prononça le nom de celui qui lui avait permis de vivre encore. Le désert devint alors total et dans l'instant la voix chuchotante se referma. Tout disparut comme une goutte d'eau que le soleil assèche.

Elle se retrouvait de nouveau dans le noir qui précède le réveil. Elle sentit sur elle l'œil des objectifs qui l'analysaient, qui captaient ses moindres gestes et la moindre modification de son métabolisme. Elle était au Centre d'Études des Spécimens et elle était dans l'une de ces cages de verre épais d'où ne pouvait sortir aucun bruit, où aucun son ne pouvait pénétrer, sans qu'un scientifique en reçoive l'ordre. Elle savait que son cas physiologique n'avait été qu'une mascarade pour la conserver en vie le temps de justifier son retour à Aegis, et que derrière cela

se trouvait autre chose, quelque chose dont elle n'avait encore aucune idée, quelque chose d'effrayant, quelque chose qui n'existait pas encore, ou qui ne devrait pas exister.

Elle sentit sur son corps un nouveau regard, un regard fort, qui cherchait profondément en elle un espoir, ou plutôt une solution. Il n'y avait nul espoir dans le regard qui allait sur elle, rien d'autre qu'un ensemble de possibilités qui pourraient devenir véritables. Elle sentit l'impatience presque bestiale de son initiative, à quel point il se sentait désespéré, lui qui n'avait nulle raison de l'être, ou plutôt... non, il y avait en lui une réelle raison de contenir tant de désespoir. Elle se rendait compte d'un secret, profondément enfoui sous les couches de sa conscience première, qui ne surgissait qu'en de rares occasions, quelque chose qui pouvait être comparée à un souhait encore informulé car encore trop incertain, qui débordait d'espoirs qui ne se montraient pas, pour ne pas détruire leur porteur, s'ils s'avéraient insatisfaits. Il la regardait, et elle sentait le regard froid qui voyait au travers de la chair des hommes, un regard habitué à commander, à juger, à percer pour utiliser, et derrière il y avait cette âme d'enfant, qui s'était éteinte sans mourir, qui observait sans parler. Elle sentait quelque chose, un peu plus loin, juste à la frontière entre l'homme qu'il montrait et celui qu'il était, quelque chose...

Il s'était retiré. Il ne la regardait plus. Le lien s'était brisé. Pourtant, la sensation restait, l'étrangeté de ce qui ne possède pas de sensation, pas d'émotion. Elle avait senti un puits profond au fond duquel celui qui l'avait observée avait jeté quelque chose qui cherchait en vain à sortir, qui était trop profondément enfoui pour être vu mais dont les contours et les efforts laissaient une impression faible mais existante, ondulation au milieu de l'océan. Cette chose, au fond de celui qui l'avait regardée, cette chose laissait monter un vide immense, une impression d'inexistence complète... à moins que ce soit le vide lui-même qui soit la source de cette

impression.

« Nous savons que tu es réveillée. »

Le noir laissa sa place à une brûlante clarté. Les yeux ouverts, elle se tourna vers celui qui lui avait parlé, celui-là même qui, par l'entremise de la caméra, constamment braquée sur elle, l'avait observée, mais peut-être pas autant qu'elle ne l'avait observé, elle. Cette pensée fit naître un léger sourire qu'elle s'empressa de réprimer : elle devait sembler encore inquiète quelques temps. Encore un peu de temps.

« Nous savons exactement quand tu as quitté ton rêve. Ce que nous ignorons cependant, c'est de quoi tu pouvais rêver. Nos instruments de mesures ont été incapables de lire dans tes schémas cérébraux. Je ne sais pas si cela est dû à ta condition ou à tes capacités, autrement dit si tu as décidé de nous cacher tes rêves ou si c'est nous qui ne pouvons encore y avoir accès, mais nous trouverons bientôt un moyen de palier ce petit contre-temps. Si cela se fait avec ton consentement, tu éviterais bien des désagréments. Si tu nous laisses agir à l'aveugle, il se peut que nous soyons obligés de te soumettre à des examens assez contrariants. Je te l'annonce ainsi car je ne veux rien te cacher, je veux que tu puisses choisir par toi-même de nous aider... ou non. »

- Pourquoi voulez-vous lire mes rêves, Shrina ? Sont-ils à ce point importants pour votre projet que vous les désireriez tant ?

Le mouvement de recul de Shrina fut bref, mais suffisamment violent pour qu'il ne puisse refuser de l'admettre lui-même. Son nom était connu de beaucoup dans Aegis, et il ne se faisait plus de surprise depuis longtemps que certains l'abordent sans qu'il sache qui lui adressait la parole. Mais elle, cette Bordurière, n'aurait pas dû le connaître par son nom.

« Comment se fait-il que vous connaissiez mon nom ? »

- Votre nom est connu de beaucoup sous le bouclier, Shrina, et les hommes parlent entre eux. Le reste ne fut que simple déduction : qui d'autre qu'un haut responsable pourrait avoir accès au système d'observation des spécimens, si ce n'est l'un des trois dirigeants ?

- En effet, répondit-il, d'une voix sourde et réfléchie. Cependant la raison de ma présence ici n'est pas celle-ci, et votre réponse est toujours en suspend. Que choisissez-vous ?

- Je ne peux choisir ce qui ne dépend pas de moi Shrina. Tout comme vos rêves ne vous appartiennent pas mais vous possèdent, il en est de même pour moi. Vous pensez qu'ils sont une manifestation de votre cerveau qui classe et enregistre les informations, car vous pensez que vous êtes un individu qui n'est soumis qu'à lui-même. Ce que vous avez constaté en violant mon cerveau avec vos instruments de fer et d'électricité est que je suis dissemblable de vous. Pourtant, il se peut que cette différence soit à la fois plus faible et infiniment plus grande que vous ne pouvez l'imaginer. Les rêves que je fais sont le reflet de ce que je suis, ils me définissent autant que les mots que j'utilise. Et il en est de même pour vous. Ce qui façonne mes songes sont mes espoirs et mes craintes, les douleurs que j'ai connues et les sensations que j'ai ressenties. Pouvez-vous vous empêcher de ressentir Shrina ? Pouvez-vous refuser de ressentir ? Vous pouvez masquer votre douleur aux autres, mais elle n'en est pas moins réelle pour vous, et c'est au travers des rêves que nous pouvons prendre conscience de cette réalité, que bien que nous soyons humains, bien que nous désirions être affranchis des douleurs du monde qui nous entoure, nous faisons partie de la nature de ce monde. Vous voulez connaître ce que je vois dans mon sommeil pour pouvoir savoir qui je suis et pouvoir m'utiliser afin de contrôler la nature. Mais vouloir contrôler le monde autour de nous ou bien vouloir nous contrôler nous-mêmes

n'est qu'un artifice pour tenter de masquer aux yeux des autres ce que nous sommes vraiment. Tout ce que nous pourrions faire ne pourra jamais changer la véritable nature de ce que nous sommes. Nous paraîtrons peut-être différents pour les autres, mais notre moi profond demeurera à jamais.

- Quel beau discours, vraiment, répondit-il, le corps droit et les mains immobiles. Cependant vous vous trompez. Nous ne faisons pas partie de la nature. Nous n'en faisons plus partie. Vous avez vu le dehors. La nature est morte. La nature n'existe plus. Il n'y a plus que le sable et la mort au-dehors. Mais l'humain existe toujours. Sous Aegis il survit. Il est de mon devoir de faire qu'il ne disparaisse pas, et il est de votre devoir de nous aider à le protéger. Aidez-nous! Sacrifiez-vous et vous permettrez à l'humanité de revivre!

- Est-ce vivre que de vivre dans le rêve d'un autre ? Est-ce vivre quand vivre implique d'être seul entouré par le néant ? Regardez une fleur et vous ne verrez pas l'arbre qui l'abrite.

Shrina garda le silence. La femme avait fini de parler. Il savait qu'elle ne lui parlerait plus. Il se retourna, s'éloigna de la cage vers la porte, mais ne put s'empêcher de regarder une dernière fois en arrière. La femme le regardait toujours, de ses yeux changeants, tantôt bleu lorsque l'on était proche d'elle, tantôt verts ou dorés tandis qu'il s'éloignait. Ses yeux étaient une pure merveille de la génétique. Cependant, il sentait que derrière ce regard se cachait autre chose, quelque chose de terrifiant, qu'il ne pouvait imaginer, tout comme elle l'avait dit elle-même : « Il se peut que cette différence soit à la fois plus faible et infiniment plus grande que vous ne pouvez l'imaginer. » Cette phrase ne voulait rien dire, et pourtant Liv l'avait prononcée comme si elle se devait d'être dite. Il devait comprendre cette phrase. Il le devait.

La première forme de vie fut le végétal. De cette graine est née la vie et nous sommes la vie. Le végétal est notre vie à tous et par lui nous existons.

*Traduction du Mythe de l'Arbre
pour les Archives de la Bordure.*

« Ils nous emmènent à Aegis. Tu le sais. Ils vont t'enfermer au Centre d'Études des Spécimens. Tu seras étudiée comme si tu étais un animal. »

Cehka avait chuchoté cela, mais le ton sur lequel il avait prononcé ces phrases avait donné un écho aux mots qui s'étaient propagés dans le véhicule jusqu'aux deux hommes silencieux prostrés dans le coin opposé, les yeux fuyants et les lèvres closes, les doigts posés sur la gâchette de leur arme, les faisant réagir comme si leur vie avait été en danger. Il était au fond du véhicule, à côté de la femme, et le bruit du moteur avait recommencé à couvrir sa voix. Il savait que les soldats présents avec lui ne pouvaient l'entendre sans le comprendre, et qu'ils n'oseraient pas s'approcher. De lui tout d'abord. Surtout d'elle. Elle leur faisait peur. La peur était palpable dans l'ambiance suffocante de la soute. Les soldats jetaient des regards furtifs et constants dans leur direction, ce qui incommodait Cehka. Mais la femme demeurait calme : elle était voutée, les mains plongées dans son visage; son corps parfois s'agitait, des bruits de sanglots et de pleurs se faisaient entendre. Cehka savait qu'il était le seul à pouvoir entendre les émotions de la femme, et cela lui faisait mal. Il se sentait coupable. Ce qu'elle avait dit de la présence des soldats s'était confirmé par leur attitude. Oui, il avait été utilisé. Pourtant, il n'avait pas agi selon les ordres qu'il avait reçus...

Ses pas frappaient seuls les murs qui bordaient la route. Le bruit se réverbérait tout autour de lui, de plus en plus lointain, de plus en plus absent, comme le tonnerre au cœur de la nuit. Il était seul. Il savait pourquoi. L'office accompli, les habitants d'Aegis étaient rentrés dans leur logement, rappelés aux coutumes ancestrales du foyer lorsque le soleil déclinait, mais pas uniquement. Ils rentraient car tous connaissaient les rumeurs qui sévissaient dans la ville, que les rayons du soir perçaient parfois dans les anfractuosités du bouclier et pouvait tuer. « J'ai connu un des cas » racontaient les plus vantards. Mais Cehka savait. Lui aussi avait entendu ces histoires, avait confronté les récits avec ses propres souvenirs. Ces rumeurs étaient du fait de ceux qui ne voulaient pas s'attirer l'opprobre de la cité pour avoir fréquenté un bordurier. Il savait ce que l'on faisait à ces personnes : elles étaient jetées dans les quartiers de la périphérie, condamnées à devoir subir le sort de ceux qui n'étaient pas entièrement sous la protection d'Aegis et de la Science, ceux qui n'étaient pas complètement des habitants de la cité, ceux qui devaient se contenter de peu. Ceux qui, en fait, ne faisaient que survivre. Mieux valait renier ces personnes, les oublier plutôt que d'être oublié, plutôt que de devoir subir le courroux de la Science, la morsure du soleil et la peur de pouvoir se réveiller un matin, encerclé par les rayons de l'étoile meurtrière sans pouvoir la fuir, devoir attendre, impuissant, que la lumière vienne et que l'ombre vous prenne.

Cehka continuait de marcher, mais pour la première fois, il ne regardait pas le sol : il avait les yeux levés en l'air, vers le ciel doré et l'armature qui la maintenait, vers ce plafond devenu le gardien de son atmosphère au travers duquel l'étoile solaire se dévoilait. Cet œil, dévoreur de chair, maintenu dans l'extérieur par la science de l'homme, finissant son périple du jour le long

de la ligne des terres, enflammait l'horizon, creusait un terrier pour son sommeil. Cehka le regardait, comme on regarde une chandelle vacillante au milieu d'une nuit profonde : il regardait le soleil et ne voyait plus que lui, dans l'avenue sans vie qu'il avait décidé de suivre. Le disque doré s'attardait à l'extrême limite du jour, et Cehka sentait en lui l'appel de cette lumière qu'il ne regardait jamais sans crainte, l'appel d'une vie qui demandait à naître en lui et que seul le soleil pouvait libérer.

« Je le sais. Je sais ce qui m'attend, et j'ai choisi. Je dois me rendre là-bas. »

- Pourquoi ? Comment peux-tu dire cela ?

Elle n'avait pas répondu tout de suite, le laissant seul face aux idées qui défilaient en lui. Ses paroles comportaient encore une fois les signes évidents d'un schéma, un dessin qui prenait vie sous ses doigts, qui ne semblait laisser aucune place pour aucun choix. Il lui avait soumis cette impression, toujours à voix basse, et elle lui avait répondu, avec la même voix calme et mesurée :

« Tu as l'impression que je suis un être différent, que je peux voir plus loin que les autres, que l'avenir m'est ouvert... mais tu te trompes. L'avenir ne peut être observé. L'avenir est hors de la nature. Il n'est qu'une projection de l'homme, ce qui donne un sens à ton présent, qui lui donne son mouvement. C'est la seule chose qu'il apporte. Et moi, je ne suis qu'un élément de ton présent, comme tu es un élément du mien. Ce que je fais, je le fais, car je pense que c'est ce qu'il me faut faire. Si j'agissais pour faire advenir le futur, ce temps qui viendrait alors ne serait pas le futur, mais l'expression de ce que je veux. Ce ne serait qu'un mensonge. Certains l'appelleraient futur, car il ne serait rien d'autre que ce qui a suivi le présent. Mais cela le serait-

il vraiment ? Ne serait-il pas simplement que le présent qui se serait prolongé ? »

- Mais c'est ce qu'est le futur. Le futur est le prolongement du présent.

- C'est comme cela qu'on le voit, mais ce n'est pas comme cela qu'il doit être. Le futur dont tu me parles est le passé, ce qui est parce qu'il est. Le futur n'est pas dans la prévision. Le futur est dans l'inconnu, dans la multitude de ce qui peut arriver, dans ce que l'on ne peut pas comprendre. Qu'est-ce que serait ce futur si tout ce qu'il contenait était déjà connu, si la surprise et le merveilleux de la découverte n'existaient pas en lui. Il ne serait que le passé, rien que le passé. Mais c'est ce que les humains veulent. Ils ne veulent plus d'un futur qui soit inconnu parce qu'ils ont peur de ce qui pourrait arriver. Ils veulent un futur qui soit connu parce qu'ils ne supportent plus cette peur qui les oppresse. Ils veulent vivre dans un quotidien qui dure éternellement parce qu'ils croient que c'est ainsi qu'ils pourront vraiment vivre, débarrassés du poids de ce qui n'est pas. Mais ce n'est pas vivre Cehka... c'est survivre. Vivre c'est faire face. C'est accepter que l'on ne peut pas tout contrôler.

Il ne restait qu'un demi cercle sur le fil de l'horizon. De doré le soleil était devenu orange, profond. Au dehors du bouclier, il devait être rouge, presque sanguin. Cette vérité devint un pont sur lequel Cehka s'engagea. Le bouclier était un filtre qui dénaturait le monde. Il regardait la couleur omniprésente de la lumière qui donnait une apparence différente à ses mains, qui les maquillait, qui les faisait autres. Il comprenait ce que la femme avait dit, pourquoi elle avait dit cela, mais que pouvaient-ils faire sans elle, sans la Science qui l'avait faite naître ? Bien sûr Aegis pouvait être détruite, ses structures d'acier qui supportaient son existence abattues, mais qu'advindraient-ils d'eux ? Aegis était ce qui les protégeait, ce qui leur permettait d'avoir un

futur. Elle leur permettait de ne pas avoir à vivre comme durant les jours d'avant sa réalité, prisonniers des caves et des grottes ou écrasés par des artifices qui les auraient protégés du jour. Elle leur permettait de pouvoir vivre.

Mais est-ce vivre ? Est-ce vivre si tout ce que l'on est et tout ce que l'on fait ne vient pas de soi mais de ce qui nous permet de vivre, si être vivant n'est pas autre chose qu'être ce qui a déjà été ? Aegis et la teinte qui était la sienne permettait-elle de vivre ou bien ne faisait-elle que permettre à ce qui est de demeurer éternellement, de prolonger le présent jusqu'à jamais sans jamais pouvoir être autre chose ?

« Comme le futur je suis différente. Toi aussi tu es différent. Nous ne sommes pas différents de la même manière. Pour les autres, nous sommes identiques tous les deux, car nous ne sommes pas comme ils sont. Pourtant, nous sommes humains. Nous sommes humains et nous ne le sommes pas à la fois. »

- Je ne comprends rien, avait-il répondu, pourquoi parles-tu de cela ?

- Parce que cela aussi je pense que je devais le faire.

Il était resté dans le véhicule lorsque la femme avait été descendue de la soute pour être intégrée au Centre d'Étude des Spécimens. Il n'avait pas bougé, pas parlé, pas écouté. On l'avait déposé devant son immeuble, par un taxi. Payé par la compagnie.

- Comment t'appelles-tu ?

Elle n'avait pas répondu.

Cehka continuait de marcher. Il avait l'impression de marcher pour la première fois, de

marcher pour lui. Il marchait pour entendre des réponses.

**L'irrationnel est humain. Le désordre est humain.
Le chaos est humain. Il faut craindre le pas de
l'homme convaincu, car il se peut que son
mouvement soit le facteur qui génèrera le chaos.**

Extrait de Humain : Non-Humain.

Analyse de la synergie du vivant.

La façade du bâtiment était d'un noir mat, un verre aux formes mouvantes qui reflétait la lumière du jour et se fondait dans la nuit. Seule sa cime semblait réelle : pleine de l'éclat du dernier soleil elle flamboyait comme un phare éclairant les alentours, brillante et attirante sous son corps d'ébène et ses lignes sans détours. Elle étirait ses traits comme une colonne d'un temple abattu sous lesquels les fervents croyants seraient passés afin de prier leur dieu de leur montrer le chemin qui serait le leur. Mais il n'était pas question de guider. Ce n'était pas un lieu de rassemblement ou de recueillement. C'était un lieu de corruption, un espace à part, un centre de douleurs que les habitants ne questionnaient pas, un invisible dans les consciences enfermé dans le secret de sa propre tour d'ivoire noire, un lieu que l'on désignait sans un mot, que l'on montrait à peine du doigt, duquel on ne parlait pas. C'était un lieu inavouable, un lieu maudit au cœur de la ville que tous voyaient et oubliaient dans l'instant, non pas par quelque sortilège ou magie sombre, mais par peur, une peur non formulée, à peine ressentie, tout juste supposée, un réflexe de la conscience face à l'atmosphère qui émanait d'elle. Ce lieu était le Centre d'Étude des Spécimens, la face visible d'un projet que personne ne contestait, car personne ne savait qu'il existait. Le bâtiment était-il réel, ou bien n'était-il qu'un mirage, une excroissance folle

d'un monstre fondue dans cet environnement, caméléon mythologique et statique ? Personne ne savait qui travaillait dans ce lieu. Personne ne rentrait dans ce lieu. Personne ne sortait. C'était comme si la vie qui pénétrait une fois dans ce corps y demeurait prisonnier, enchaîné aux murs, élément de l'ensemble devenu indissociable du tout. Mais... lui... Cehka... il connaissait ce lieu. Sans y être jamais rentré il pouvait imaginer ce qu'il s'y trouvait, ce qu'on y faisait. Le secret qui l'entourait avait une fois été percé, une fois seulement, par l'une de ses victimes à lui, Cehka, un homme qu'on lui avait demandé d'exécuter au plus vite, un homme qui avait fui, qui avait été brisé et qui ne voulait plus vivre, qui ne pouvait plus vivre, un homme qui n'avait pas choisi de se cacher et de demeurer silencieux, qui avait choisi la mort, et peut-être de donner quelques mots.

« Avez-vous conscience de ce que l'on vous demande de faire ? »

- Je sais exactement ce que je suis en train de faire, avait répondu Cehka.

- Vous n'avez pas répondu. Je ne demande pas si vous savez, mais si vous en avez conscience.

- Quelle différence ?

- Tout. Cette différence représente tout.

Le blasphème avait assez duré. Cehka avait tiré en plein cœur, il le croyait. Mais cela n'avait pas suffi. L'homme abattu s'était redressé.

« J'ai vu des choses que jamais personne n'aurait dû voir, avait-il craché. Des expériences sur des humains. On les appelle des borduriers... mais ils sont humains tout comme nous. »

Cehka avait relevé son arme.

« Ils cherchent à transformer la vie. L'Équation... »

Le projectile lui avait transpercé la boîte crânienne. Il était retombé avec un bruit de pierre mouillée. Il souriait. Cehka l'avait crû tout d'abord fou. Qui était fou à présent ?

L'air devenait lourd. Comment rentrer ? Comment justifier sa présence ? Comment justifier sa demande ? Quoi dire ? Il ne savait pas même quoi dire. Il était sorti de chez lui empreint d'une volonté qui lui semblait implacable, une force qui ne pourrait être arrêtée par aucune barrière ! Où était-elle cette force ? Il commença à sentir le poids de son corps et de sa fatigue sur ses yeux et son ventre, un creux qui se formait et qui s'effondrait, emportant en lui les fondations nouvelles qui avaient commencé à germer en lui. Il se sentait de plus en plus faible, de plus en plus impuissant face à ce colosse fait d'acier et de feu qui occupait le ciel tout entier. Que pouvait-il faire face à tant de puissance, face à ce monstre impénétrable, Antée dont les pieds tels des racines s'enfonçaient jusqu'à la source même de la terre, faisant de lui un être invincible, gardien d'un trésor à jamais inaccessible. Il n'avait ni visage, ni membre, monolithe inaltérable que le temps semblait ne pouvoir jamais transpercer, monument d'une gloire sans souvenir qui ne célébrait que sa seule présence et continuerait de le faire, même après que toute vie aurait disparu. Il était la concrétisation physique de sa réalité, l'immuable d'un monde dans lequel l'humain connaissait toutes choses, un lieu où il n'aurait jamais à souffrir de savoir de quoi sera fait demain, un monde de certitudes et de sécurité.

Oui, pourquoi vouloir échanger le repos contre... autre chose ? Quel fou il avait été. Il avait presque failli perdre face à eux. Il était presque devenu l'un d'entre eux. La Science est la vie. La Science est la vie ! Son corps recommença à bouger.

Il se retourna. Et tout changea. Les bâtiments, la route, la couleur mordorée du ciel et de

l'air et le silence qui semblait avoir envahi le monde... tout était différent. Une dimension avait fui d'eux. Ils étaient identiques à ce qu'ils avaient toujours été, mais quelque chose avait fui, s'était effacé, pour laisser le réel presque comme il l'avait toujours été et pourtant complètement différent, comme une image du passé qui se superpose au présent. Cehka connaissait cette rue pour l'avoir souvent empruntée. Il connaissait chacune des ruelles, les prolongements rectilignes qui formaient autant de couloirs soigneusement hermétiques au soleil. Il connaissait le nombre de pas nécessaire pour les traverser tout entier et ce qu'il y verrait tandis qu'il en émergerait de l'autre côté. Il connaissait tout ce qui l'entourait, comme un cocon soigneusement tissé autour de lui pour le préserver de cet au-dehors qui le menaçait de toutes parts. Cela avait cessé d'être vrai. Il n'était plus protégé par Aegis. Il était devenu sa proie.

C'est alors qu'au loin d'un espace si fin que son existence semblait irréaliste un trait lumineux éclata, transperçant la cité telle une flèche assassine jusqu'au visage de Cehka. Il n'eut que le temps de se retourner, tout juste conscient de son mouvement, afin d'éviter que le fil de lumière ne rencontre ses yeux et ne les brûle à jamais. Mais la façade de verre de nouveau face à lui ne voulut pas que cela s'arrête là. Elle réfléchit le rayon et les fit plonger dans le regard de Cehka, traversant chacune des couches de ses globes oculaires pour venir frapper ses nerfs et créer la douleur. Il poussa un cri, les mains portées immédiatement à ses paupières closes afin de briser le contact. Mais il était trop tard. Une immense lumière venait d'envahir ses yeux, une incandescence si blanche et si profonde qu'elle effaçait tout pour ne laisser qu'elle-même. Elle était devenue le monde.

Cehka tomba à genoux. Il se sentait partir, sombrer. Il avait la sensation de se noyer au milieu de cette mer de lumière qui engloutissait tout. Qu'allait-il devenir ? Que devient un

aveugle dans un temps où seule la vue peut préserver de la mort ? La colère éclata en lui, faisant trembler ses membres, faisant bondir son cœur, faisait rugir ses larmes. Il commença à hurler, à frapper des poings sur le sol. Que pouvait-il faire ?! En une seconde il était devenu un être dépendant dans un monde qui ne pouvait s'en encombrer. Il était devenu inutile. Sans la vue qui coordonnait tous les actes autour d'Aegis, qu'allait-il pouvoir être ?! Quoi ?! Il n'était plus humain. Brisé. Perdu. Où était-il ? Où se trouvait-il ? La peur qu'il avait ressentie et qu'il avait pensée incontrôlable s'engageait dans une nouvelle voie, de vent violent elle devenait tornade, arrachait tout, des racines de son être jusqu'à ses plus lointains souvenirs, elle mélangeait tout et tout s'entrechoquait, se brisait et se recombinaut au hasard des courants. Ils n'était plus lui. Il n'était plus personne. Il était un bordurier. Il n'avait plus de nom. Il n'était plus qu'une ombre qui se dessinait sur la paroi rocailleuse d'un refuge de fortune, haletant pour retrouver un semblant de force, avant de recevoir un coup qui lui faisait perdre l'équilibre et s'effondrer au milieu du désert, les mains plongées dans le sol encore chaud du jour et les perles plus foncées du sable que ses larmes avaient colorées qui attendait le dé clic dernier qui ferait tout cesser. Qui était-il...? À qui était ce cœur ? Était-il à lui, ou bien à un autre. Comment aurait-il pu le savoir ? Tellement de vies avaient été prises sous ce regard qui n'était plus. Avait-il imaginé tout cela ? Si lui était perdu, tous les autres étaient-ils perdus comme lui ? Non...

Il n'était pas perdu. Il avait toujours été perdu. Dans l'instant son souffle cessa sa mascarade, son cœur retrouva la quiétude. La colère, toujours là, venait d'être muselée. Perdu... Pour être perdu il lui aurait fallu un chemin, un but vers lequel se diriger. Pour être perdu il lui aurait fallu avoir un avenir. Mais il n'en avait jamais eu. C'était cela qu'avait voulu dire la femme. Il comprenait à présent. Il ne pouvait pas être perdu car il avait toujours vécu dans le

présent et dans le passé, sans jamais rien attendre du lendemain. Sa vue ne lui avait servi qu'à savoir où faire le prochain pas et non à regarder au loin, à donner un objectif à ses pas. Rien n'avait changé ! Sa vue lui avait donné l'illusion de vivre dans le futur, mais il lui avait fallu la perdre pour comprendre le mensonge qui se trouvait dans cette pensée.

Il se mit alors à parler, sachant que personne n'entendrait ses mots. Mais il s'en moquait. Il voulait simplement parler. Il se mit à parler de l'illusion qu'il venait de percer, du savoir qui commençait à devenir sien. Il parla du futur qu'il ne connaissait pas, du passé qu'il regrettait, de ce qu'il avait fait sans se rendre compte de ce que cela impliquait, de la douleur qui était sienne et qui frappait à chacune de ses cellules comme autant d'aiguilles blanchies par le feu, de ses regrets, de tout ce qu'il aurait dû dire et qu'il n'avait jamais dit, et de tout ce qu'il avait dit sans les avoir jamais pensées, simplement parce qu'on lui avait demandé de les dire, parce que c'était cela que l'on devait faire sous Aegis. Il pleurait. Pas de colère ni de tristesse. C'était des larmes qui coulaient pour toutes celles qui n'étaient jamais tombées et toutes celles qui l'avaient fait. Ce n'était pas des larmes d'un homme qui tombaient mais les larmes d'une humanité tout entière. Et tandis qu'elles tombaient il dressa sa main droite vers la voûte qu'il ne pouvait plus voir, vers le ciel qui se trouvait au-dessus d'elle et vers ce qui était encore au-delà, et il chuchota, juste deux mots. Deux mots simples. « Merci » et « pardon ».

Une main. Une main se glissa dans celle qu'il venait de lever. À qui appartenait-elle ? Elle l'aidait à se lever. Elle lui redonnait de la force. Elle le portait. À son contact, Cehka reprenait conscience de son être. La boule brûlante qui avait menacé de crever son corps était retournée dans les limbes de son être. À sa place ne se trouvait plus que le toucher exacerbé par l'absence d'image de cette main qui appuyait sur son flanc gauche et le rythme de leurs pas mêlés vers une

destination qu'il ne connaissait pas mais qu'il sentait exister, qui se trouvait là, au loin, dans ce monde de lumière intense qui était devenu son monde, sa réalité.

Sous ses pas, il sentait le sol changer. La rudesse filiforme des voies se transformait en un agglomérat de pierres usées par les pas et le sable du dehors. De faibles sons lui parvenaient, des bruits de foule clairsemée qui s'affairaient aux derniers rangements avant l'extinction des lumières. Il sentait des corps le frôler, des corps en cavale qui regagnaient leurs abris pour la nuit; il sentait les odeurs de silex et de soufre, et la poussière encore faible qui allait en augmentant dans l'air que contenaient ces zones limites entre la civilisation et le dehors. Il voulait distinguer où il était, mais il ne le pouvait pas : l'immense lumière continuait de lui brûler le regard. Il était aveugle de clarté, plongé dans une ténèbre de splendeur suffocante, un nuage étincelant qui lui donnait l'impression de nager. Mais il savait où il se rendait, où son soutien l'emportait. À chaque respiration il sentait la chaleur du désert qui se rapprochait, les molécules incandescentes qui se logeaient dans ses poumons et griffaient ses bronches. Il sentait la présence pesante du ciel libre qui se rapprochait, la terre indomptée qui abritait la population de l'autre côté, ces hordes de renégats qui avaient fui la sécurité d'Aegis. Mais il ne les considérait plus comme une menace. Ils n'en avaient jamais été une. Ils ne cherchaient qu'à vivre hors du sentiment de peur pour un peu de liberté, juste un peu de liberté qui ne pouvait s'acquérir qu'en affrontant le dehors, en affrontant cette peur qu'Aegis ne pouvait accepter. Ils étaient une autre partie de l'humanité, une alternative qu'on lui avait appris jusqu'alors à être le seul vrai modèle. Vivre sous Aegis ne conférait pas l'humanité. Accepter la Science ne faisait pas de l'être un humain. C'était vivre dans le futur, tourné vers le dehors qui rendait l'homme humain.

Il trébucha. Une main se posa contre son ventre pour le retenir. Cehka ressentit sa présence, ainsi qu'une autre réalité, quelque chose qu'il n'avait encore jamais croisé. Quelque chose qui existait, sans qu'il eut pu dire ce qu'elle était.

« Arrête-toi. »

Le chuchotement était là, il l'avait entendu, s'était arrêté sans même y penser. Dans le souffle du vent, Cehka sentit que cette chose se trouvait devant lui, qu'elle était à la fois humaine et différente de l'humain, quelque chose qui vivait et qui devait vivre, mais qui se trouvait en dehors du règne des vivants, quelque chose qui ne pouvait être soumis au temps, dont la présence s'étirait tellement loin que Cehka ne pouvait pas même l'imaginer.

« Ce qui se trouve devant moi existe. Malgré son existence, cela n'existe plus sans cesser d'être. Si vous parvenez à résoudre cette énigme, vous pourrez passer. Si vous échouez, Je vous dévorerais. »

- Je connais la réponse, commença la voix qui portait Cehka. Puis-je vous la donner ?

- Non ! Cette question ne t'es pas adressée et tu le sais ! Il y a longtemps, tu as toi aussi dû répondre à cette énigme. La réponse est demandée à l'homme-enfant. Explique-lui ma règle.

- Cehka, chuchota de nouveau la voix, tu dois trouver la réponse à cette énigme seul. Cependant, la règle te permet de pouvoir lui poser une question. Cette question ne doit pas avoir de rapport direct avec son énigme, ou alors il te tuera.

- En effet, répliqua la voix. Enfant-homme, tu dois apprendre également que ta réponse décidera de ton futur, mais également celui de celle qui t'accompagne.

Cehka voulut ouvrir les yeux, mais l'immense bain de lumière l'envahit dès qu'il essaya.

Les yeux clos, il respira, rappelant à lui les mots que cette... chose avait dits.

« Voici ma question : Pourquoi es-tu ici ? »

- Bien étrange question, répondit la voix de basse. Je suis l'un des Gardiens. Ma place est ici et partout, protégeant l'accès au lieu vers lequel tu te rends. Mon rôle est de conserver la porte fermée aux regards du monde, pour ne l'ouvrir qu'à ceux qui cherchent sans chercher, qui trouvent sans trouver, qui prennent sans prendre et donnent sans donner.

- Tu parles beaucoup par énigmes, coupa Cehka. Tu as dit que je me rendais dans un lieu, mais quel est ce lieu que j'ignore et où tu dis que je me rends ?

- Cette question est de trop. J'ai répondu à ta question, réponds à la mienne, et dans la voix se tenait une menace alerte, prête à bondir.

- Choisis bien tes mots à présent, souffla la voix qui le maintenait debout. D'eux dépend plus que notre route.

Cehka prit une longue respiration. Son cœur battait sans rythme. Rien n'arrivait à calmer sa panique. De nouveau il essaya d'ouvrir les yeux, mais il n'y avait rien d'autre que la lumière, dévorante et brûlante, qui traversait tout. Son cœur s'arrêta alors, pendant un bref instant, tandis qu'il comprenait le sens des mots du Gardien, que tout prenait sens autour de lui. Il venait d'être touché par la lumière de l'énigme, et au fond de lui, pas une voix, mais quelque chose qui y ressemblait, des mots parlants, des lettres vivantes, murmuraient.

- Je vais te donner ma réponse, Gardien. Je te demanderai de me laisser le temps de l'exprimer, car elle ne peut être dite en quelques mots. Puis-je compter là-dessus ?

- Ne mets pas ma patience à l'essai, homme-enfant ! cracha-t-il. Je te laisse le temps de dire ta réponse, mais si dans tes mots je sens l'hésitation, alors je t'arracherais de ton corps pour

te faire mien.

- Tu parles de ce qui est sans être, ce qui existe sans avoir d'existence. J'ai tout d'abord pensé qu'il s'agissait de toi-même, toi qui te tiens face au monde qui ne te voit pas, qui ouvre une porte qui n'existe pas vers un chemin sans balise. Je sais où nous nous trouvons : nous sommes à la limite d'Aegis, sur l'extrême bord du bouclier que des morceaux de taules étirent. Je suis venu ici il y a peu, et je le sais, je ne pouvais te voir, alors que tu te trouves là, en ce moment. Mais tu n'es pas la solution de l'énigme, pas entièrement, car celle qui m'aide a senti ta présence avant de t'entendre. Tu es Gardien, ainsi tu n'es pas né de rien, car ton nom et ta fonction t'ont été donnés. Mais ce que tu gardes, ce chemin qui se trouve derrière toi, est un lieu qui n'existe pas, que je ne connais pas, et qui pourtant est. Je ne cherchais pas ce chemin et pourtant je vais l'emprunter, parce qu'il est inscrit dans le cadre de ce qui nous contient tous. Pourtant, tu n'es pas la réponse, dit Cehka alors qu'il sentait la tension augmenter, car ce chemin n'est que parce que la nature est. La nature est la réponse à ta question.

- Pourquoi, demanda le Gardien. Pourquoi penses-tu que la nature est la réponse ?

- Dans notre présent la nature semble avoir disparu, brûlée par le soleil et transformée en désert. Cependant elle existe toujours au travers de ce que cette femme et moi représentons. Nous sommes humains, et par cela on m'a appris à me croire en-dehors d'elle, à me la montrer comme un ennemi que je dois combattre si je veux pouvoir continuer de vivre. Mais c'est faux. Par ma nature même d'humain je ne suis pas indépendant du milieu qui me permet d'être. Je suis un élément de cette nature. Je ne peux renier la nature, car en la reniant c'est ma réalité même que je rejeterai, que ce que je suis. Par ma vie je la représente, et par ma mort la nature prouvera qu'elle existe.

Le silence revint. Le sable même attendait, statique. Cehka se sentait vidé. Ce qu'il avait dit, il l'avait pensé, mais il ne pouvait comprendre d'où ces phrases lui étaient venues. Elles étaient sorties de lui, mais il n'en était pas le géniteur, il n'avait été que l'interprète d'un sentiment qui avait toujours été en lui, silencieux, aussi furtif qu'un songe d'une nuit d'été, aussi violent que l'instinct le plus sauvage.

Son soutien s'avança avec prudence, lui donnant le signal qui lui annonçait qu'ils pouvaient se remettre à marcher. Devant eux, celui qui les avait interrogés était parti. De lui ne restait aucune trace de sa présence. L'impression pesante de son rôle s'était dissipée, redevenue de l'eau que le soleil avait relancée sur le chemin du ciel.

« Ta réponse était... »

- Non, ne dis rien, interrompit Cehka. Je sais ce que tu vas dire mais tu ne me tromperas pas comme tu as pu tromper le gardien. C'est toi qui m'a permis de comprendre cette énigme et de me faire trouver la réponse, n'est ce pas ?

- Oui, lui répondit la voix, c'est vrai. Mais tu te trompes en pensant que j'ai trompé le gardien. Il ne voulait pas que tu répondes, mais que tu donnes la réponse. Les mots n'étaient pas aussi importants que le sentiment de compréhension que tu donnais dans ta réponse. Il a senti que dans tes paroles se trouvait le début de ta compréhension.

- Je ne sais pas, répondit l'homme. Je ne sais pas si j'ai réellement compris tout ce que j'ai dit. Mais ce que j'ai dit est vrai, je le sens.

- J'ai senti ton trouble, et je ne peux t'aider à le dissiper. C'est une chose que tu dois faire seul. Mais, si je peux t'aider, c'est en te rappelant ce que tu as dit : la nature est tout autour de nous. Elle partage notre destin.

Le pied droit de Cehka rencontra la matière meuble du désert proche, où le sol rigide était encore palpable entre les grains. Devant lui se tenait le mur invisible qui délimitait la civilisation de l'inconnu. Le monde s'ouvrait, les barrières de son éducation s'effondraient à chaque pas, et son corps, en une seule pulsion incontrôlable, s'immobilisa sur le seuil. Le bras qui passait derrière son dos se retira, la main glissa le long de son bras gauche et s'arrêta dans le creux de la main. Elle attendait, patiente, sans rien forcer, sans rien imposer. Elle demeurait en marge de sa décision, devant lui, lui montrant son choix, sans influence. Elle s'avancerait, avec ou sans lui.

« Derrière moi, dit Cehka, sous Aegis, toute ma vie se tient, stable : une vie sans heurt, une existence sans surprise, contrôlée, m'offrant tout ce qui me sera utile. Devant moi, j'ai le désert, inconnu, dangereux, sans code, un lieu que l'on m'a appris à craindre et à rejeter. Qu'est-ce que je pourrais trouver entre les dunes que je ne trouverais pas ici ? »

- Je ne sais pas, dit la voix féminine. Je t'ai déjà dit que je ne voyais pas l'avenir, et ma réponse ne changera jamais. Mais ce que je sais, c'est que cette question que tu me poses, tu en possèdes déjà la réponse.

Cehka laissa le silence l'envahir. Oui, la réponse était déjà sienne. Peut-être voulait-il se l'entendre dire, peut-être était-ce le dernier soubresaut de son passé qui cherchait à le retenir... Cela était la vraie question : il ne savait pas ce qu'il trouverait dans le sable et la nuit, mais il savait que, sous Aegis, plus rien ne pourrait être déterré. Il entrouvrit les paupières, vit les dernières vagues de chaleur du soleil se glisser sous le ciel sombre. La femme était devant lui, s'avavançait dans l'ombre. Il la suivit.

L'Utopie du ciel et de la terre

Sortir. Entrer. Tout cela ne sont que des points de vue. Nous traversons sans jamais changer de lieu. Là où je me rends est là où je me trouve. Nous marchons dans l'infini. Cela m'apaise et cela me fait peur. Tout n'est qu'ambivalence et similitude.

Paroles dites pendant le sommeil d'un des spécimens
contenu
dans le Centre d'Études.

Rapport sur l'évasion du spécimen Liv classé confidentiel de dernier niveau.
Compte-rendu des enregistrements vocaux.

Je sais que tu m'écoutes. Je peux le sentir en moi. Tous les mots que je dis ne tomberont pas dans l'oubli, car tu es là. Mais je regrette. Je regrette car je sais que ce que je vais dire, même si je ne l'ai pas encore fait, va te tuer. Toi qui a écouté le premier ces mots, ne cesse pas d'écouter. Ton sort est déjà scellé. Celui que tu penses ne pas être ton maître ne pourra prendre le risque de te laisser libre de vivre. Il pense que ma voix ne doit être entendue que par lui, que lui seul peut supporter ce que je dis sans sombrer dans le chaos. Cette pensée est tellement fausse... S'il pouvait seulement s'en rendre compte. Je sais que toi tu ne deviendras pas fou, mais c'est ainsi qu'il le verra. C'est ainsi que tu seras pour lui. Pour lui tu seras fou. Tu auras mal compris. Car la compréhension n'est plus affaire d'intelligence, elle est affaire de pouvoir. Et parce que le pouvoir ne partagera pas ta compréhension, tu seras une menace pour lui. C'est comme cela que tu finiras, comme ces autres humains que tu as gardés, toi comme tant

d'autres : séparé de ton corps, séparé du réel, prisonnier dans un monde différent du monde pour tenter de comprendre comment tu as réagi, pourquoi tu as réagi comme tu l'as fait. Je suis désolée. Tellement. Tu ne peux pas voir mes larmes mais elles sont là, elles coulent en moi comme elles couleraient de mes yeux, parce que je sais ce qui va advenir de toi, et que cela est de ma faute. Mais je sais que tu accepteras ce qui t'arrivera. Je sais que tu comprendras que cela était nécessaire, car mes mots doivent lui parvenir. Il le faut.

« Pourquoi » te demandes-tu, et ton cœur s'affole à cette question, car tu n'es pas habitué à te poser des questions. On t'a appris tout ce que tu pouvais savoir sur le monde, sur ce qu'il est, ce qu'il contient. Mais jamais on ne t'a appris à questionner le temps. On t'a enseigné l'histoire comme la suite des points allant des racines du passé vers ton présent comme une suite logique, afin de ne pouvoir voir le monde dans lequel tu es que comme on voulait que tu le vois. On ne t'a jamais appris à dire « pourquoi », car dire pourquoi demande des réponses, des réponses qui peuvent être dangereuses, non pas parce qu'elles sont réponses, mais parce qu'elles impliquent la réflexion sur l'hier et le demain, et sur le comment de ces temps. « Pourquoi fais-tu cela » questionne le présent comme on ouvrirait une porte entre l'hier et le demain : pour savoir ce qui se trouve derrière soi et devant soi. Et à partir d'elle c'est le monde tout entier qui se déverse en toi, pour te faire prendre conscience de ce qui est, autour de toi et en toi. Mais dans un monde où l'action de l'être est subordonnée à un pouvoir central, le pourquoi ne doit pas exister. Tu agis non pas parce que tu sais, mais parce que tu dois. Tel est le but de tout pouvoir central : faire agir comme un rouage en prônant que c'est seulement ainsi que tout fonctionne, que c'est ainsi que la peur est combattue, et emprisonner l'être dans le présent, pour que le pourquoi cesse d'être et que l'individu parvienne au bonheur. Mais le « pourquoi » est

insidieux. Un murmure et il colore le monde à jamais.

Pourquoi tout cela ? La réponse est simple si tu regardes le monde dans lequel tu vis. T'es-tu déjà interrogé sur le pourquoi de ce qui se déroule ici, sur tout ce qui est fait dans chacune de ces cellules ? Tout ce que la Science t'as appris, tout ce que tu vis est régi par une seule vérité : « Laissez la Science décider de ce qui est bon pour vous ». « Pour le bien de l'humanité » t'a-t-on enseigné, et rien n'était ajouté, parce que tout ce qui se passe dans ton monde provient de la Science et la Science ne peut être comprise dans son ensemble par quiconque si ce n'est les trois grands. Mais qu'est-ce que l'humanité ? Tu penses le savoir, mais es-tu certain que ce que l'humanité est pour toi est vraiment ce que l'humanité est pour moi ? Tu ne considères comme un monstre, un être qui n'a jamais vécu sous Aegis, et cela te permet de me séparer de cette humanité dont tu penses être la représentation. Mais pour les autres tu n'es déjà plus de cette humanité. Parce que tu m'as entendue, parce que tu m'écoutes, pour ce que tu crois être l'humanité tu n'es plus humain. Tu es comme moi. Pourtant pour toi nous sommes toujours différents. Où se trouve la vérité dans tout cela ?

Tu vois, pour toi la connaissance que tu avais n'est déjà plus ce qu'elle était. Ce que tu pensais vrai ne l'est pas pour tes semblables, pour ceux qui ont reçu la même éducation que toi, qui ont grandi dans le même environnement que toi. Ce que tu commences à voir et à ressentir a été le syndrome de l'humanité toute entière lorsque celle-ci était encore ce qu'elle était. Qu'est-ce que la vérité ? Parce que l'humain est sa seule réalité il croyait que la vérité était ce qu'il était lui. Avec la Science et Aegis les humains qui se trouvent sous elles se sont fait apprendre que cette vérité était fausse, que c'était à cause d'elle que l'humanité est au bord de l'extinction et qu'une pensée communautaire, une pensée concentrée non sur le subjectif mais

sur la certitude que la Science est la seule chance de survie et d'entente entre les êtres. C'est comme cela que l'humanité a cessé d'être pour devenir ce qu'elle est : un ensemble concentré autour d'une vision unique : que la Science est la source de toute vérité et que l'humain ne pourra survivre sans elle. Et cela est vrai : la Science permet à l'humanité de survivre, comme elle l'a toujours permis. La Science est ce qui a fait émerger les cités du sol, ce qui a permis aux humains d'avoir des vies plus faciles et plus longues, ce qui a permis de savoir plus, de pouvoir se concentrer sur le savoir, sur sa découverte et son apprentissage, pour l'amplifier et le transmettre à son tour, faisant de l'humanité un ensemble toujours plus savant. Oui, la Science a permis tout cela. La Science a permis à l'humain de vivre. Mais la Science n'en est pas l'origine. L'origine se trouve dans le premier proto-humain, dans celui qui un jour s'est arrêté d'agir pour agir et s'est demandé « pourquoi ? » et dans ses descendants. Pourquoi cet objet bouge sans mon aide tandis que cet objet ne le fait pas ? Pourquoi ces ombres existent ? Qu'est-ce qui se trouve de l'autre côté de mon regard ? Ce sont ces questions qui sont à l'origine de la Science. C'est l'interrogation de l'humain dans son monde qui l'a fait naître. Faire de la Science l'origine du savoir est légitime, placer l'origine de l'humain en la Science est folie.

C'est pourtant la réalité de ce monde. On a appris à l'humanité à croire que le présent était possible parce que la Science le permet, que c'est par la Science que tout ce qui existe encore existe. Mais c'est faux. C'est par l'humain que tout ce qui existe existe. C'est parce que dans toute la diversité de l'humanité se trouvait un être qui a compris comment continuer de vivre que l'humanité continue d'être. Mais avec le savoir de cet homme l'humanité a hérité de ses peurs, et de ces peurs est née la peur du futur, la peur de ce qui se trouve dans le bleu du ciel. Cet homme avait peur de ce qu'il pouvait contenir, de ce qui était hors de sa portée, et puisque

cette peur était devenue le centre de son monde, il a crû que le monde tournait autour de cette peur et qu'il fallait l'en libérer, qu'elle devait disparaître pour que l'humanité puisse fleurir de nouveau. Autour de cette idée peu à peu les futurs se sont effacés pour ne laisser qu'un nombre infime de futurs, des futurs de plus en plus contrôlés, des futurs dans lesquels toute incertitude sera bientôt balayée par le savoir immense de l'humanité concentré autour d'une seule réalité, celle que la Science apporte. Mais il n'y a aucun savoir dans cette pensée. Il n'y a qu'une croyance. Une croyance si indubitablement mêlée à la Science qu'elle semble être la Science elle-même. L'humanité a oublié le propre de toute croyance qui est de demeurer personnelle, d'être un regard, une sensation, une coloration unique du monde pour soi, quelque chose que l'on sait faux mais que l'on continue de voir parce que cela nous donne la force d'être et de rêver. La croyance est ce qui donne vie au futur, ce qui permet de faire naître les futurs innombrables desquels le présent à venir apparaîtra. La croyance ne doit pas limiter. Elle doit ouvrir. Elle doit être multiple, car c'est dans cette multitude que se trouve la vie.

Mais l'humain d'aujourd'hui n'est pas comme cela. Il se considère comme l'aboutissement et la fin de ce qui fut. L'humain d'aujourd'hui se voit comme l'ultime étape d'un processus qui se devait d'être car concevoir autrement le présent le rejeterait dans l'indéterminé. Tout ce qui est structure sa vision du passé, et supprimer un élément, même le plus infime d'entre eux, réduirait son existence à néant. Il ne serait plus lui. Et puisque cela ne peut être, il pense que cela ne pouvait être. Alors il assimile le monde entier dans cette vision, il le fait être tout comme il est : un ensemble rapporté à une réalité et une seule : celle qui le définit; et il croit que cela est la vie, parce qu'il se définit comme étant la seule véritable représentation de la vie. Mais c'est faux. La vie tend vers la diversité. Limiter cette diversité

élimine le chaos qu'il ne peut accepter comme étant une partie de lui, mais cela élimine aussi la vie. Dans un univers où l'information serait statique, la vie ne pourrait pas exister. La vie a besoin de la diversité de l'inconnu car c'est par l'inconnu et par la diversité que l'humain se développe et grandit. En limitant le futur, l'humain limite la possibilité inscrite dans l'environnement de pouvoir rencontrer le nouveau et d'apprendre de lui. Ce que l'humain veut faire n'est pas de sauver l'humanité, c'est de se sauver lui. Il veut croire que le monde restera comme il le conçoit, car il pense que c'est ainsi qu'il cessera d'avoir peur, qu'il cessera de regarder vers l'étendue voilée de l'horizon, se demandant ce qui émergera de derrière la colline et peut-être le menacera. Mais il aura toujours peur. Il aura toujours peur car il ne pourra jamais contrôler ce qui fait de lui un être vivant. Il ne pourra jamais contrôler le fait qu'il va mourir. Il est vivant, et par cela il est mortel. Il sera toujours hanté par la mort et par le futur qui l'apporte. Il aura toujours au ventre cette pierre ronde et lourde qui l'attire indéniablement vers le futur et vers ce qu'il ne connaîtra jamais, car il ne peut changer la nature de ce qu'il est. Et quand cette réalité se fait jour, elle devient tout. Alors plutôt que de vivre en acceptant que la vie continuera sans lui, l'humain s'enferme et veut que la mort, en même temps qu'elle le prend lui, prenne le monde avec lui.

Ceux qui ont créé la Science ont voulu vous séparer des religions qui avaient prôné la passivité face aux changements qui s'opéraient pour pouvoir continuer de vivre, mais rien n'a changé. Vous êtes toujours sous la coupole de cette vision, écrasés par cet héritage de pouvoir et cette volonté de contrôle qui étaient le credo de vos ancêtres. Vous demeurez dans cette prison dressée il y a des milliers d'années par un peuple qui voyait dans l'inconnu une source de souffrance et de peur parce que l'inconnu et la peur les avaient frappés. Cet alliage

sale de contrôle insatiable et de démesure illusoire qui fut leur et qui s'est répandu dans le monde ancien, parce qu'il était une flatterie pour l'ego, parce qu'il permettait à l'individu de pouvoir vivre sans avoir à se soucier de savoir si ce qu'il faisait était bien ou mal, est toujours vôtre. Cet effroi, comme une ombre qui recouvre tout, est toujours enraciné dans vos actes et vos passions. Vous auriez pu reléguer ce passé de douleurs et de destructions dans les méandres de l'ancien monde et vous tourner pleinement vers l'avenir, un avenir où ce qui vous entourait, ce que vous voyiez, ne vous appartenait pas, n'était ni le fruit du don d'un dieu ni l'expression d'une utilité passant par vous. Vous auriez pu effacer ces folies pour voir la nature telle qu'elle est vraiment : une réalité identique à celle qui vous compose, faite de vies et de possibles tendant vers plus de complexité. Vous auriez pu être l'instrument d'un renouveau pour toutes les formes de vies sur cette planète. Vous, plus que tout autre avant vous, aviez la possibilité de cesser d'être Mycènes pour devenir Cnossos, apprendre des erreurs du passé pour faire naître un monde différent et pourtant inscrit dans les veines de la possible Histoire, un monde où les mots millénaires de règne humain sur les bêtes de la terre et du ciel auraient cessé d'être pour être remplacés par ce qui n'avait jamais été : un monde où l'humain n'était pas le seul être vivant. Vous aviez le savoir et les compétences pour cela. Mais vous avez choisi de vous enfermer dans ce que vous étiez, dans ce que vous connaissiez le mieux. Vous avez choisi de ne rien changer, simplement parce que vous avez peur de ce que vous ne connaissez pas. Parce que vous êtes plus effrayés du futur que du passé. Pourtant vous devriez être terrifié par ce qui fut. Vous devriez être terrassés de douleur par le passé, par ce qui fut et qui a abouti à votre réalité ! Vous devriez sentir... si vous pouviez sentir à quel point notre passé est empli de mal. Si seulement vous pouviez sentir toute la douleur qui est contenue en lui, tout ce qui s'est produit simplement

parce que certains avaient appris à se croire supérieurs... l'asservissement et l'esclavage ont parsemé toutes les époques, toutes les civilisations, orchestrés par quelques uns qui se pensaient différents. Héritage issu de la pensée d'une civilisation qui se croyait tellement avancée qu'elle avait peur de tout ce qui n'était pas elle. Si seulement vous pouviez...

Mais vous ne le pouvez pas. Vous êtes prisonniers dans ce temps qui vous a formé et que vous ne voulez pas quitter. L'humanité que vous pensez représenter ne veut pas de plusieurs futurs. Elle n'en veut qu'un seul, un futur certain, un futur unique dans lequel elle se voit telle qu'elle est parce qu'elle ne peut pas tolérer la diversité. C'est pour cela que cette humanité se détruit. C'est pour cela qu'elle mourra. Parce que vous reniez les conditions de Goldilocks qui sont nées de cette profusion d'informations et que vous tentez de les détruire pour vous seuls. Vous pensez que vous n'êtes plus des animaux, que votre corps est animal mais que votre esprit ne l'est plus. Vous pensez que vous affranchir de la nature a fait de vous des êtres supérieurs, mais c'est faux. Vous n'êtes pas supérieurs. La supériorité ne vient pas du contrôle que vous exercez sur le monde mais du savoir et de l'utilisation de ce savoir, non pour vous mais pour un plus grand ensemble. Tel est le pouvoir de l'humain, de ne pas simplement se voir mais de voir l'univers. Mais cela aussi vous l'avez oublié. Car vous avez choisi de ne voir que vous.

À présent, je vais partir. Je vais partir et tenté de faire ce que vous n'avez jamais osé croire possible. Je vais tenter de sauver ce qui peut l'être, de sauver ce monde pour qu'il continue de vivre. Car même si je sais que je vais mourir, je ne me vois pas moi, pas simplement moi. Je vois mes semblables et ceux qui ne sont pas comme moi. Je vois ce qui est et ce qui pourrait être. Je vois le présent, et le futur où je ne serai pas.

Adieu, toi que je connais pas.

Fin de l'enregistrement.

Il est certain que le départ de Cehka fut autant une décision implacable qu'une indécision totale. Il ne fit qu'écouter son cœur. C'est de ce genre de décisions sans fondement dont nous devons protéger la population d'Aegis. L'incompréhension autant que l'instinct ne reposent sur rien, et ce rien peut cacher absolument tout.

Conclusion au rapport 0.1 du cycle du changement.

Le déplacement sur le sable, Cehka connaissait. Il avait souvent fait des incursions dans les zones arides du dehors. C'était devenu une habitude, autant que pouvait l'être ce genre de voyages. Mais ce départ avait un goût autre, une sensation poivrée qui brûlait à chaque pas. Lorsqu'il s'était retourné, il avait vu au loin les reflets de la lune croissante sur le dôme doré d'Aegis. Il avait regardé l'îlot de la civilisation disparaître, et pour la première fois il avait songé que cette cité avait été son point de repère, son lieu d'existence, un refuge onirique dans un cauchemar rougeoyant.

Elle était belle, cette cité toute d'or : elle brillait dans la nuit comme elle brillait dans le jour, oasis miraculeuse que l'homme avait fait sortir de terre par la seule force de sa pensée. Elle n'avait jamais changé, demeurant identique année après année, passant outre les outrages du temps pour conserver sa force et sa jeunesse, fière immortelle que l'ambrosie aurait baignée jusqu'à faire partie d'elle. De ce corps parfait avait émergé des excroissances métalliques, des placenta de plastique pour accueillir les enfants nouveaux qui n'avaient jamais connu de ciel

autre que celui-ci, à l'intérieur doré, à l'extérieur d'un bleu meurtrier, synonyme de souffrance et d'agonie. Tout autour, il y avait cette population du dehors, miroir de sa vie, qui avait survécu par-delà tout espoir, qui avait fait de la nuit son domaine, un espace de vie sans regret, qui avait choisi de ne pas oublier le goût et l'odeur du vent. Elle avait décidé de parcourir le présent, pour se diriger vers le futur, tout comme il était en train de le faire. Et il y avait lui, Cehka, et cette femme, cette étrange inconnue. Ils n'étaient plus des éléments d'un ensemble connu. Ils étaient au-delà. Ils étaient des particules nouvelles faites de la même matière que tout le reste, mais leur agencement était différent. Ils étaient différents. Plus totalement humain pour quiconque, ils étaient devenus des ombres, des rumeurs, expression de la longanimité de leurs propres souvenirs. Ils étaient des nomades marchant sans but au travers de l'espace ondulant du dehors. Mais les nomades possédaient des tentes, des caravanes et de l'eau. Ce qui n'était pas leur cas.

Cehka ressentit soudain l'appel de l'eau, le tiraillement violent et rugueux du corps face à sa potentielle douleur prochaine. Avaient-ils de l'eau ? Non... ils n'avaient rien de cela. La femme marchait droit devant elle, les mains ouvertes vers l'horizon, droite et confiante, sans un sac, sans une gourde pouvant contenir la moindre réserve d'eau.

La soif s'imposa à lui. Ses mains se mirent à trembler, ses os à craquer. Dans ses yeux il sentit la pression grandissante de ses veines quémandeuses d'humidité s'affoler. Combien de temps allaient-ils pouvoir tenir dans cet environnement, sans provision, sans destination... Pas d'eau. Ils s'enfonçaient dans un monde de plus en plus aride, de plus en plus opposé à toute forme de vie. Chacun de leurs pas les éloignait de leur survie, les condamnait à devoir s'allonger et mourir. Il n'y avait rien ici. Rien.

La femme se retourna, le regarda par-delà le vaste espace de la nuit comme si le monde

était baigné de lumière. Cehka tenta de soutenir le regard qui semblait plonger en lui, mais il ne le put pas. C'était comme si il sentait l'esprit de cette femme se glisser en lui, analyser ses pensées, déplacer ses mots tels les pierres d'un Awalé avec lesquels elle aurait joué. Il sentait son aisance comme on découvre un secret, un mélange de plénitude et de certitude qui étouffe la crainte et porte vers le lendemain. Il y aurait de l'eau sur leur chemin. Il ne savait pas d'où lui venait ce savoir, mais il était là. Elle le guiderait vers l'eau, vers la vie. Sa tension disparut. Il continua de marcher.

La cité d'Aegis était désormais un point étincelant sur l'horizon sombre. Elle ressemblait à une torche émergeant du sol dans l'encre de l'univers : entourée d'un halo pastel, filament tenu qui cherchait à éclairer le monde, centre du monde, sa lumière était l'augure de son futur, la prophétie que Cehka avait toujours entendue : la cité était une graine qui ne demandait qu'à germer pour faire reflourir la planète, une promesse qui attendait de naître du crâne du monde toute en armes pour combattre le néant et éteindre le silence qui régnait tout autour. Elle était un temple de la sagesse aux colonnes humaines dressées contre l'ennemi éternel, le puissant seigneur des nuées devenu œil du ciel, telles des caryatides millénaires, symboles des sacrifices et des douleurs des jours passés. Ainsi armée elle se dressait, fière et glorieuse dans l'univers de froid et de mystères, pour rapporter aux humains ce qu'ils avaient perdu : la fierté de pouvoir être ce qu'ils avaient choisi d'être, possesseurs de ce sol qu'ils avaient auparavant amadoué, qui leur avait été retiré et qu'ils réclamaient de nouveau, convoité par leur nature, dû par leur réalité. Aegis était le nombril du monde, la lance et le bouclier de l'humanité partant en guerre pour reconquérir la Terre.

Cehka se retourna. Face à lui ne demeurait que l'éternel spectacle de la poussière et de l'inconnu, que les habitants d'Aegis avaient toujours contemplé. Ici, sous ses pas et ses yeux ne se laissait sentir que le sable, incandescent le jour, brûlant la nuit, qui glissait comme une mer aux vagues mortuaires. Devant lui, il n'y avait rien d'autre que le sable, le sable et rien d'autre, un vide sans limite, une limite à la vie, un lieu sans vie, un espace devenu bien moins que cela. C'était un cimetière sans croix, un tartare pour les âmes oubliées. Ici ne pouvait régner que la souffrance, c'était inscrit dans sa nature même.

Cehka se prit à penser avec regret à ce qu'il venait d'accomplir. Pouvait-il simplement faire demi-tour et retourner là où le sol était traité, cultivé, fertilisé ? Il avait envie de toucher de la terre et de la sentir. Qu'importaient les défauts qu'il venait de découvrir, ces nouvelles sensations qui l'avaient envahi comme de l'air trop froid et l'avaient forcé à voir au-delà de l'aveuglement que la cité créait, il voulait y retourner, s'y blottir et pouvoir dormir comme si rien ne s'était passé, comme si les derniers jours n'avaient été que songes et non folies. Il voulait sentir le poids de la ville sous ses pas et au-dessus de lui. Il voulait pouvoir se croire à l'abri. Il voulait retourner dans son appartement et observer le monde au travers de ses fenêtres, entouré de ces murs qui l'avaient vu grandir et qui l'avaient toujours protégé de l'extérieur.

« Le ciel est beau cette nuit. »

La femme se tenait sur le haut d'une dune, le visage tourné vers le ciel, respirant à grandes bouffées le souffle qui drapait son corps. Sa main se leva, saisit ses cheveux et défit la fine ficelle qui les retenait. Par mèches ils ondulèrent au rythme des courants avant de retomber contre son dos, sans cesser de vibrer : ils dansaient. Tout son corps semblait danser dans ces

mouvements invisibles, et elle aussi dansait, tournait sur elle-même pour voir tout autour. Elle ne s'attardait sur rien, laissant tout tel qu'il est. Elle tournait sans briser la cime de la dune sur laquelle elle se trouvait. Elle dansait, comme si elle volait. Puis elle s'arrêta, lui fit signe d'approcher, la main tendue. Elle demeura immobile, silencieuse. Seule sa main parlait, invitait Cehka à la rejoindre, à ne pas avoir peur d'elle. Il s'avança, plusieurs fois le sable crissa sous ses pas, le laissa s'enfoncer. Arrivé à sa hauteur, elle s'allongea, et la pente de la dune leur permit de voir et la terre, et le ciel, presque indissociables si les étoiles ne les éclairaient pas.

- Cehka, allonges-toi prêt de moi. Cehka, reprit-elle après quelques secondes, as-tu déjà fait quelque chose d'inutile dans ta vie ?

- Oui, dit-il dans l'instant. J'ai déjà fait des choses inutiles, bien sûr. Disant cela, il s'était redressé, observant tout autour les ombres possibles de leurs poursuivants. Mais il n'y avait rien. Pourtant il sentait une présence nouvelle, différente, près d'eux. Un sentiment de malaise... l'impression de mouvements les entourant...

- Cehka, je ne pense pas que nous parlions de la même chose. Je ne te demande pas si tu as déjà fait des choses qui se sont avérées inutiles, mais si tu as déjà fait des choses inutiles.

L'homme réfléchit un instant, essayant de trouver la nuance dans les mots de la femme et dans les siens. Assis sur son séant, il regardait tout autour de lui, sans vraiment voir : la nuit était profonde et les ombres tout autant.

« Tu voudrais savoir si j'ai déjà fait des choses qui ne servent à rien, c'est ça ? »

- Oui, c'est ça. Est-ce que tu es déjà parti de chez toi sans savoir où tu allais ? ce que tu allais faire ? Allonges-toi Cehka et regarde le ciel avec moi.

Il se laissa convaincre, et s'étendit de nouveau. Le sable sous son corps craqua, et son dos

le modela pour devenir confortable. Il était doux. Si la lumière avait pu éclairer le sol, Cehka savait qu'il aurait été blanc, au lieu du gris fade que la nuit laissait voir. La chaleur de la journée s'était mue en douceur. C'était agréable. C'était reposant. Il voulu placer ses mains sous sa tête, pour la surélever, mais dès le début de son mouvement, ses doigts frôlèrent ceux de la femme, qui se saisit de sa main et la conserva, sous une douce pression.

- As-tu déjà regardé les étoiles ? Elles sont belles n'est-ce-pas? Aujourd'hui, n'importe qui peut dire de quoi est fait une étoile. On nous l'enseigne dès les premières pages du Livre et nous savons que cela est vrai. Si elle regarde les étoiles, une personne voit la même étoile que son ami, son collègue de travail... que tout le monde. Mais qui le fait aujourd'hui ? Sous Aegis, plus personne. Ils ne le peuvent plus. Aegis a effacé le soleil et les étoiles dans le même instant. Certains diraient que c'était nécessaire, que la sauvegarde de l'être était prépondérante sur tout le reste. Peut-être oui. Mais supprimer ce qui peut blesser vaut-il de supprimer ce qui peut redonner espoir ?

- Le soleil ne fait pas que blesser, il tue.

- Pas complètement et tu le sais. Les habitants de la Bordure vivent avec le soleil. Certains diraient qu'ils survivent, mais qu'importe. Ils vivent à l'extérieur d'Aegis et pourtant certains meurent de vieillesse. C'est rare, je le conçois, mais c'est une vérité.

- Comme tu dis, c'est rare, car le soleil tue. Avec Aegis la vieillesse est presque redevenu la norme de la mort.

- Mais les habitants d'Aegis sont-ils heureux ? Certains le pensent, je n'en doute pas, parce qu'ils ne veulent rien connaître d'autre. Mais pour la plupart ce n'est qu'un état stationnaire, une transition qui dure sans cesse. Ils vivent ainsi parce qu'ils ne connaissent rien

d'autre, parce que vivre sans espoir est tout de même vivre. Mais ils ne suffirait que d'un signe et ils ne pourraient plus continuer. Ils voudraient se remettre à ressentir, à éprouver, même si cela fait mal, même si pour cela ils doivent troquer leur éternité pour une seule journée.

- Ce que tu dis est dément ! Qui voudrait faire cela ?

- Je ne sais pas Cehka... un fou peut-être...

Le silence s'installa entre eux. Elle lui tenait toujours la main, et cela ajoutait à la tension de l'homme. Pourquoi restaient-ils ainsi ? Voulait-elle mourir ici, attendre le soleil et rien d'autre ? Non... cela ne correspondait pas... Pourquoi alors ? Pourquoi rester allonger sans rien faire alors qu'ils pourraient continuer de marcher, mettre le plus de distance possible entre Aegis et eux ?

« Cehka, au dessus de nous, ce sont les étoiles. Tu les vois, n'est-ce pas ? (Elle n'attendit pas la réponse et continua). Ces étoiles, avant, étaient les guides de l'humanité. Elles avaient toutes des noms, ou elles faisaient partie de groupes qui avaient des noms. Tout le bestiaire du monde, réel ou non, était dans les étoiles, et ces êtres, ces animaux, ces objets, avaient des significations, jouaient un rôle dans le monde. Si une étoile filante passait dans un des groupes, cela voulait dire quelque chose, et tout cela participait à la vie de la communauté. Tu vois Cehka, les étoiles avaient une vie sur Terre et elles participaient à la vie sur Terre. Aujourd'hui, n'importe qui peut savoir le nom des étoiles, leur nom scientifique, où elle se trouve par rapport à nous. Mais elles ne participent plus à la vie des humains pour leur permettre de rêver. Elles ont perdu ce rôle. Leur seul rôle est de faire peur. Ce soir, et tous les soirs depuis ce jour, les étoiles ne font plus rêver; elles font peur. »

Cehka avait écouté. Tout d'abord sceptique, il s'était laissé embarquer par les phrases et ses yeux avaient peu à peu accepté ce qu'ils voyaient. Il ne connaissait pas toutes ces choses que la femme avait dites, les noms et tout le reste. Il avait gardé le silence sur les dernières phrases, car il voulait comprendre pourquoi elle disait cela. Où était la logique dans ses paroles.

« Tout ce qui n'est pas utile est interdit, c'est le credo d'Aegis. Et quel meilleur moyen de contrôler l'inutile et l'interdit si ce n'est en le faisant source de peur ? Ne proteste pas Cehka, dit-elle alors que l'homme à son côté s'était redressé à moitié. Je comprends ta réaction mais laisse-moi expliquer. Dans Aegis, tout est dirigé selon le principe de survie, et pour cela les chiffres sont les meilleurs alliés. Tout est concentré autour des chiffres, de l'efficacité, parce que ce qui n'est pas efficace est une perte de temps et donc une perte de vie. L'imagination fait partie de ces choses inutiles. Imaginer ne permet pas aux machines d'avancer. Imaginer ne permet pas la survie du corps. C'est donc devenu interdit. Pour contrôler cet interdit, le gouvernement a relié l'imagination aux populations de la Bordure et à la peur du dehors. Ainsi la majorité des individus était contrôlée. Mais l'humain n'est pas les chiffres auquel il participe. Pour vivre l'humain a besoin d'être humain et non un rouage. Il a besoin de se savoir lui pour savoir que les autres sont. Et pour cela il a besoin d'imaginer, de posséder quelque chose qu'il est le seul à posséder. C'est grâce à cela qu'il peut prendre conscience des disparités qui existent entre lui et ses semblables et qu'il sera lui. Mais cela a disparu sous Aegis. Les habitants sont des parties du mécanisme de la cité. Les inconnues se sont effacées. Il n'y a plus de place pour le mystère.

- Mais c'est grâce à cela que nous pouvons vivre ! dit-il, peut-être un peu trop fort, un peu trop confiant.

- En es-tu sûr, Cehka, demanda-t-elle? mais dans sa voix elle ne laissait pas de place pour

une affirmation. Penses-tu que l'humain n'aurait pu survivre que comme il l'a fait ? Nous autres de la Bordure, nous ne le pensons pas.

- Et pourquoi ?

- Tu le sais Cehka. Tu sais pourquoi nous pensons différemment. C'est juste que tu ne comprends pas le sens de ces mots. Pour toi penser différemment c'est s'opposer. C'est ce que l'on t'a appris, parce que c'est seulement ainsi que l'on peut empêcher les idées de naître et les personnes de s'interroger. Remet en question une chose et tout bascule. Tu te mets à douter de tout, et puisque tu doutes, tu deviens toi. Sous Aegis cette pensée ne peut pas être acceptée. Elle a été conçue comme une Utopie dans laquelle les habitants sont tous égaux afin de pouvoir rendre tout le monde heureux car ses fondateurs pensaient que l'égalité était la base du bonheur. L'éducation a été centralisée afin de limiter les divergences d'opinion dans la population. Chacun possède un logement adapté à sa vie. Mais cela ne pouvait pas durer, parce que le monde n'est pas immobile dans le temps et que la place dont disposent les habitants est limitée. Malgré le contrôle de la population il était nécessaire de prévoir une marge de sécurité dans le cas d'une épidémie, ce qui a créé des zones accueillant plus de personnes, augmentant par cela la précarité. C'est un cercle vicieux. Les castes ont commencé à naître, sans que les gouvernants puissent l'empêcher. Ils ont alors instauré une nouvelle manière de penser au sein de leur propre système : l'Égalité vient de ce que l'être permet à la Science de faire. L'Égalité n'était plus visible pour l'individu, mais cela n'avait plus d'importance. Il se sent égal à un autre niveau, grâce à ce que la Science promeut comme étant la seule possibilité, la seule vérité. Et pour s'assurer de ce sentiment d'égalité, il a fallu créer un au-dehors, un exemple de ce qui arrive quand l'on cesse de se croire comme les autres et que l'on cherche à être soi. C'est comme cela

que la Bordure est née. Elle est le moyen de contrôle, la soupape d'Aegis.

- Aegis aurait créé la Bordure ?! Mais d'où vient cette idée, comment pourrais-tu le savoir ?

- Il suffit de s'interroger. Comment penses-tu que les habitants de la Bordure survivent ? Ils survivent parce qu'Aegis le veut. Les pertes dans ses cultures sont la clé, il n'y a rien de plus évident. Toi-même t'es sans doute posé la question quand tu as vu toute la nourriture que nous avons. Tu pensais le signaler, mais elle sait pertinemment où vont ces pertes. Elle l'accepte, car par la présence de la Bordure les habitants ont un lieu qui cristallise leur peur, qui contrôle leurs envies. Si le contestataire pouvait vivre aussi bien que celui qui suit toutes les règles, s'il n'y avait pas ce contrôle extérieur qu'est la Bordure pour les pointer et les désigner comme ceux qui s'opposent et qui, à cause de leur opposition, sont constamment à l'orée de la mort, comment pourraient-ils garder le contrôle sur toutes ces personnes ? Tu comprends maintenant. L'histoire présente est concentrée autour d'une idée qui s'est développée, mais cette idée aurait pu être différente.

- C'est dément ! Comment des gens peuvent tenter de se représenter le monde autrement que ce qu'il est ?! C'est le présent qui compte, c'est le réel !

- Le réel ? Mais qu'est-ce que c'est que le réel Cehka ? Le réel est ce que tu comprends, mais on ne peut pas tout comprendre. Pour toute chose des milliers de forces se sont conjuguées pour créer le mouvement, des forces parfois si grandes que l'esprit humain ne pourra jamais l'accepter comme réalité sous peine de cesser de se croire agissant, et des forces parfois si infimes que leur existence semble ne jouer pour rien. Mais rien n'est sans valeur. Tu m'entends Cehka. Chaque geste, chaque regard et même ce qui se passe au-dessus de nous, tout fait partie

de l'Histoire.

- C'est impossible de concevoir cela !

- Précisément, dit-elle en se redressant et en se penchant sur lui. Il est impossible pour l'humain de concevoir l'Histoire autrement que dans des limites humaines. Nous sommes en nous-mêmes notre propre univers, et tout ce que nous ne pouvons pas comprendre nous semble ne pas exister. C'est pour cela que l'on ne peut concevoir le présent autrement que comme il est, parce qu'on ne peut le penser que selon lui-même. Mais c'est faux. L'Histoire comme science est comme la psychologie, ce n'est qu'interprétation, et cette interprétation est une composante essentielle de l'Histoire, elle la définit, la forme, et forme par la suite l'Histoire non encore présent. C'est parce qu'un élément est jugé bon par les individus qu'il va être développé. Mais un autre élément aurait pu être choisi, simplement à cause d'un mot ou d'une sensation. C'est pour cette raison que tous les gouvernements totalitaires se concentrent en priorité sur le contrôle de l'information et sur la formation de sa propre Histoire. En contrôlant l'histoire accessible à la population, on peut contrôler sa vision du passé et du présent, et par cela contrôler son futur. Auparavant, des failles pouvaient être observées, mais plus maintenant. C'est en cela que Aegis a créé un superbe mensonge, car ses habitants sont en eux-mêmes les limites à cette histoire : ils peuvent vivre grâce aux sacrifices qu'ils font pour eux-mêmes.

- Accuse-tu la Science d'avoir manipulé l'Histoire ? Et la colère était dans sa voix.

- Je n'accuse rien Cehka. Je ne fais qu'observer, et tenter de comprendre. Tout gouvernement qui fait de l'Histoire la base de son gouvernement souffre de ne pas avoir foi dans le futur. Il met en avant des tares et des perfections pour définir l'humain et se définir lui-même, et par cela il formate l'esprit de celui qui apprend. Il ne laisse pas la possibilité à l'esprit de se

former par lui-même. Il ne lui fait pas confiance, et c'est tout à fait logique. Faire confiance dans la diversité tend à accepter que l'on n'est pas parfait, que notre position ne sera pas éternelle, que les choses changent. Et le changement n'a jamais été le propre des gouvernements.

- Alors pourquoi Aegis fait toutes ces expériences, ses recherches pour trouver de l'eau, pour survivre selon toi, si ce n'est pas pour arriver au changement ?

- Maintenir l'illusion du changement permet de maintenir le peuple. Le peuple a besoin de croire, de se sentir porté par une force qui lui est supérieure. Si le gouvernement est identique au peuple, pourquoi gouverne-t-il ? Un gouvernement qui veut continuer doit montrer que ses objectifs ne peuvent être atteints que si toute la population y participe. Il doit générer l'esprit de corps. Pour cela, il doit montrer que ce qu'il fait permettra à tous de vivre heureux. Il doit faire croire sa réalité au peuple, la lui faire accepter sans avoir l'impression de la forcer. Il doit générer la nécessité. La meilleure solution pour ça est de créer un sentiment de culpabilité et de résignation dans les libertés personnelles et en même temps de les faire passer pour l'expression de la plus grande liberté qui soit vers un bonheur qu'il a lui-même défini. Et qu'y-a-t-il de mieux que l'Histoire pour prouver ces dires ? Utiliser ce qui s'est produit et que tout le monde accepte est la meilleure preuve qui soit, même si cette preuve n'est peut-être pas si vraie que cela.

- Mais comment... ?

- Comment connaît-on le passé Cehka ? Par la mémoire, ou par les archives ? et qui contrôle les archives ? L'Histoire est vérité tant que l'on possède les preuves réelles de ce qui s'est passé. Mais dans notre monde Cehka, où sont les preuves, si ce n'est entre les mains de ceux qui utilisent le plus l'Histoire ? Qui nous dit que toutes ces informations sont vraies, si ce n'est la confiance que l'on porte à ceux qui contrôlent Aegis ? Mais si cette confiance

s'effondre, si la moindre parcelle de ce qui est dit s'avère fausse et qu'on la refuse, qu'en est-il du reste ? Ta vie elle-même ne serait-elle pas un mensonge ?

Elle lâcha la main de Cehka, s'allongea.

« Tu comprends pourquoi il est important de regarder les étoiles à présent ? Elles retirent de la Terre. Elles font rêver. Elles donnent espoir. »

Il se redressa, leva une nouvelle fois les yeux vers le ciel. Il regardait les étoiles, pour la première fois de sa vie. Doucement, il sentit un frisson remonter sa colonne vertébrale et lui donner chaud. Tout était-il vrai ? Il était troublé.

« Nous devrions reprendre notre route, dit la femme en se relevant. La nuit sera courte, et nous devons atteindre un abri pour le jour. Dans cette direction, dit-elle en pointant son doigt vers l'ouest, il y a une ancienne réserve, nous y serons dans trois heures. »

- Comment le sais-tu ? t'y es-tu déjà rendue ?

- En quelques sortes oui. Il y a de quoi nous abriter là-bas. De quoi boire et manger. Aegis connaît l'existence de ce lieu, mais nous y serons en sécurité. Pour eux, ce n'est rien d'autre qu'une ruine. Mais pour nous, dit-elle en ce retournant, souriante, ce sera bien plus que cela.

Ils reprirent leur marche. Le sable était toujours le même sous les pas de Cehka, mais il ne le regardait plus. Il regardait au loin, là où l'archer se levait.

L'Utopie du ciel et de la terre

Faire croire en une priorité factuelle qui transcende l'être individuel pour l'introduire dans un schéma productif lui permettant de vivre est le premier mensonge de tout principe de gouvernement. Donne à un homme l'impression que la société dans laquelle il vit est la seule garante de son existence et tu obtiendras le plus docile de tous tes serviteurs.

Anatol Dulais, extrait de

Bien gouverner, bien mentir.

Fragments du Journal de Cunekev. Dates inconnues, pouvant se situer dans la première période de la cité d'Aegis, peu avant le premier schisme, communément appelé : la Première Élévation.

« Ce fut le premier pas que nous fîmes. Nous avons décidé de concentrer nos efforts sur la création que suscite le projet de Heinrich. Cela devint ma première activité, après celle de contrôler Aegis et de veiller à sa bonne santé. Mais cela ne me demandait plus qu'un minimum de temps, j'avais déjà pris le soin de former des aides qui pouvaient faire les tâches les plus fastidieuses, et ne me laisser que l'étude de la répartition des ondes de gravité dans sa structure. Ce simple contrôle m'était un plaisir aussi rare que le temps, car dans cette simple mesure j'entendais respirer cette immense coquille d'œuf, si fragile et si belle dans son harmonie.

C'était comme faire une échographie à sa femme et à son enfant en même temps, se sentir submerger par la passion de voir que le développement de son être est toujours aussi parfait, et qu'il protège du mieux qu'il le peut ceux qui sont sous sa protection. C'était un tel plaisir que, chaque après-midi, alors que le soleil était à son plus haut niveau de luminosité, je ressentais une excitation comme pouvait le ressentir un jeune homme lors de son premier rendez-vous, ce frisson qui ressemble à celui de la peur; agréable, quasi jouissif. Au plus haut d'Aegis, je voyais la ville qui grandissait grâce à elle, et je savais que ce que je faisais était bon, que ceux d'en bas voyaient ma création comme leur créateur, leur gardien, leur père. Et moi, j'étais le père de leur père. Je me sentais la source de leur vie, et cela me donnait de la force.

Ce que nous faisons actuellement est bien au-delà de tout ce que j'aurais pu un jour imaginer de superbe et d'excitant. C'est comme jouer avec un feu qui ne brûle pas et qui peut tout ordonner, tout contrôler, jusqu'aux brûlures de cette étoile meurtrière qu'est le soleil. Même si nous ne sommes qu'aux début de nos recherches, et que nous ne verrons jamais l'aboutissement de notre projet, je sens en moi que ce à quoi je participe participe aussi à l'avenir du monde. Avec Aegis, je protégeais le présent, mais avec ce projet, je me lance dans un futur qui n'a jamais eu son pareil, dans aucune civilisation. Nous avançons dans l'obscurité de l'inaccessible avec pour désir de nous saisir de cet incroyable pour le brandir et le faire vrai.

Après avoir condensé toutes les données dont nous disposions et les avoir traduites en termes graphiques, nous nous sommes rendu compte de l'immense vide qui restait à combler. Dans ces premières équations que nous formulions pour mathématiser le passé, pour décrire l'onde de l'humanité dans son ensemble, nous avons décelé une sorte de constante aléatoire qui

agit comme un écho dans la société. Elle se constitue d'un mouvement oscillatoire basé sur la structure des sociétés et de leurs nombres, par rapport aux données météorologiques et, si je puis dire, cosmologiques. Nous avons remarqué que les données démographiques et naturelles étaient reliées selon un principe proportionnel mathématique, et que ce rapport numérique se retrouvait également dans la littérature, la musique, les récurrences célestes et dans la taille même des étoiles de notre univers observable. Cette découverte est pour nous un pas étrange dans la définition de la nature et dans son expression. De plus, à partir de cette nouvelle structure, nous avons pu non pas comprendre le rapport qui existait entre les différents éléments inscrits dans un même temps, mais également de pouvoir relier entre eux les éléments entre des temps différents. En cherchant à créer cette opération, Heinrich, Milavez et moi-même ne pensions pas faire face à une telle découverte. La découverte du schéma harmonique cosmologique nous permet de boucher le vide que nous avions cru indépassable. Tous les calculs, toutes les hypothèses furent confirmés, jusqu'aux dates mêmes qui n'avaient jamais été certaines dans l'ancien temps. Nous avons pu redéfinir le passé par rapport à ces données, le formuler de manière parfaite. Ce fut comme si nous retrouvions la vue sur ce qui avait été entrepris par nos ancêtres. Cependant, nos recherches grâce à ce nouvel outil nous ont permis apercevoir aussi les raisons véritables de notre situation actuelle. Avant d'aller plus avant dans cette voie, Milavez a interrompu le programme et suggéré de ne pas poursuivre dans cette direction. Notre devoir, a-t-il dit, n'était pas de nous enfermer dans le passé mais de faire que le futur n'en soit pas la reproduction. Malgré mon désir ardent de me lancer dans la transcription de ces données sans aucun doute passionnantes, nous avons décidé tous les trois de consigner ces renseignements à l'intérieur de l'équation, à l'abri de toutes les observations possibles, intégrant l'image-fantôme de notre

décision pour que personne ne puisse avoir accès à cela sans devoir à nouveau nous consulter, et réussir à nous convaincre d'ouvrir cette boîte de Pandore. La raison de notre décision provient du fait même de l'expérience qui fut la nôtre : face à la tentation de vouloir extraire le futur du temps présent et passé la révélation des origines de notre réalité serait un trouble trop grand pour celui qui n'y est pas préparé et disposant d'autant de pouvoir. Nous ne pouvons savoir qui seront ceux qui nous succéderont.

Nos recherches se poursuivent, sans relâche, ou presque, tellement nous sommes obnubilés par les perspectives qu'implique cette constante. De plus, je pense que chacun de nous nourrit le secret espoir de parvenir à la réalisation complète du projet avant sa mort. Tel était mon souhait en tout cas. Nous n'en parlons jamais, ne faisant que de vagues allusions par rapport aux possibilités que nous présageons, mais nous retombons très rapidement dans le silence, ne voulant pas perdre la moindre seconde en extrapolations alors que tant reste à faire.

Cette entreprise est sans conteste la tâche la plus ardue de toutes celles auxquelles j'ai pu participer, et son emprise sur ma conscience en est l'indiscutable preuve. Nous apprenons chaque jour un peu plus de ce qui s'est écoulé durant les jours passés, de l'horreur et de la magnificence de notre espèce. Nous découvrons ce qui a poussé notre espèce au-delà de l'animal, jusqu'au point premier où la scission d'avec la nature fut fait.

Ce point, je ne peux me permettre de ne pas le consigner dans ce carnet, afin qu'il fasse à jamais partie de moi, qu'il devienne ma croyance, ma certitude. J'avais pris pour acquis que la découverte du feu était la première invention de l'homme, que tout avait été déterminé depuis cette origine et que tout ce qui s'était passé avant était du domaine de l'animal, que nous n'avions pas changé depuis ce moment et que notre structure s'était stabilisée à partir de ce

point, arrivée à un niveau de perfection tel que plus aucune évolution ne pouvait plus rien nous apporter. Mais j'avais tort. Le développement de la philosophie, de la science première et de sa compréhension était jusqu'alors le fruit de ce contrôle de la nature, de la capacité que l'humain avait de ne se concentrer sur d'autres découvertes, puisque la survie de son espèce était assurée par l'abondance des éléments nutritifs à proximité, par la clémence du climat et le développement de la population en résultant. Mais le principal élément était à mon sens la chaleur de son foyer, la capacité que l'humain a eu de conserver le feu et d'en faire le modèle premier de sa réalité. Par le feu les individus ont trouvé un point de ralliement, un centre chaud autour duquel se rassembler et communiquer. Le feu est le premier des éléments ayant réellement permis cela : il procura le bien-être et l'environnement dans lequel l'esprit humain put s'épanouir et se développer : le principe de communauté autour d'un élément rassembleur. Le fil de l'histoire n'était qu'une simple continuité de ce principe, qui dans sa perfection toujours plus grande avait permis de s'assurer de meilleures conditions de vie, de conservation et donc de réflexions sur des sujets toujours plus abstraits; l'humanité tend naturellement à se rassembler, car c'est seulement ainsi que ses membres peuvent se sentir vivants. Mais à chaque fois que je réfléchissais à cela, les racines de ce que j'avais entreperçu de l'Événement me portaient vers un besoin différent, une nécessité de revoir la naissance de notre espèce.

Dans mes recherches, j'ai compris que ce que nous entreprenons est bien supérieur à tout ce que nos ancêtres avaient jamais conceptualisé. Ce que nous appelions humain était un être vivant qui n'avait jamais cherché rien d'autre que de vivre dans un milieu qu'il pouvait comprendre sans jamais chercher à le contrôler entièrement. Il n'avait fait que tâtonner tout autour de lui, dans une sorte de frénésie sans but, juste pour le plaisir de se savoir reconnu par sa

communauté pour ses découvertes. Il n'avait jamais voulu assurer sa propre survie, seulement augmenter son niveau de survie, alors que nous trois, nous qui cherchons à comprendre le monde dans son ensemble harmonieux afin de pouvoir le déchiffrer complètement, nous n'avons pas pour but d'augmenter notre qualité de survie, mais bien de vivre, débarrassé de toutes les contingences de notre condition pour dépasser la nature et l'assujettir, en faire notre instrument, pour devenir parfait, pour devenir des dieux.

Quand je me plonge dans les calculs de formation de notre passé, je me rends compte du dégoût inhérent à cette ancienne condition, et de l'espoir que représente notre quête. Une fois que ce projet aura abouti, que notre but sera atteint, l'ancienne espèce humaine, recouverte de chimères et d'illusions, qui s'est perdue dans ses mythes de création et de devenir, qui espérait en un paradis qui lui enlèverait la souffrance et le désespoir, qui croyait en un enfer où ceux qui lui ont fait du mal seraient châtiés, où un être supérieur les jugeait et les dirigeait vers un lieu reflet de leurs actions passées, qui ne voyait dans le lendemain qu'une source intarissable de peurs et de tristesse, cessera d'être. Alors, nous serons parfaits. Alors, notre évolution sera accomplie. »

La disparition des masses d'eau de la surface fut le premier signe significatif du changement irrémédiable de notre environnement. Dès lors, il ne fut plus question de nous adapter mais de prolonger au plus loin notre existence. Survivre n'était plus possible, cependant nous avons continué de répandre cette idée afin de nous assurer un contrôle total des masses sous notre autorité, tout en utilisant au maximum nos ressources afin d'établir un climat de tension minimum. Notre contrôle dépend de cette simple équation : mentir tout en disant la vérité.

*Rapport confidentiel sur
la gestion des flux de tension.*

A-t-elle prévu tout ce que nous vivons ?

Cehka se posait cette question sans pouvoir y répondre. La raison en était que lui-même n'avait pas encore vraiment conscience de ce qu'il était en train de faire. Comment aurait-elle pu accorder à ce point leur voyage sans connaître ces éléments ? La progression était continue de nuit, inexistante durant le jour. Pourtant, à chaque fois qu'ils abordaient une nouvelle étape, elle regardait dans une direction que rien ne pouvait différencier d'une autre, et elle disait simplement : « Nous irons par ce chemin ». Quand le soleil pointait, ils étaient toujours à l'abri, dans une caverne creusée dans la roche, dans une structure qui semblait abandonnée, mais qui

possédait ses réserves en eau, en nourriture et en fraîcheur. Elle se penchait, frôlait une pierre, poussait un panneau ou creusait dans le sol, et elle en ressortait des provisions qui ne semblaient attendre que leur venue. Puis elle se reposait dans une alcôve, fermait les yeux, et s'endormait. Lui, les premiers jours, succombait plus qu'il ne se laissait aller. Toujours à l'affût, toujours à guetter le silence, s'attendant à ce qu'il s'efface pour des bruits de moteurs, de leurs poursuivants qui les auraient rattrapés, il se réveillait en sursaut, transpirant. Un bref coup d'œil vers elle, et il la voyait, toujours là, immobile, insensible aux atteintes de ce qui pourrait arriver, le visage serein, le souffle léger. Il n'était toujours pas habitué à ce rythme, mais son corps s'y faisait. Ils étaient partis depuis quatre jours, et la lassitude du soleil commençait déjà à disparaître. Plus que cela, son corps tout entier s'adaptait : la baisse de la température réactivait son corps qui se préparait pour la nouvelle étape; ses yeux se faisaient naturellement à l'obscurité; ses pas dans le sable gagnaient en discrétion, devenaient un silence de plus dans celui du désert. Cependant, cela ne faisait pas taire ses interrogations, bien au contraire. Elles étaient là, perpétuelles sœur de ses pensées. Le silence et le temps amplifiaient ses réflexions, le plaçaient au milieu d'un cercle traversé de vibrations qui frappaient son esprit et se réverbéraient contre le monde avant de lui revenir, encore et encore. Pourquoi personne ne venait-il réclamer la fugitive ? Elle s'était enfuie du centre de recherches des spécimens... comment avait-elle fait ? Le bâtiment était protégé des intrusions et la sécurité devait être en conséquence, mais personne ne venait, personne ne l'avait poursuivi, personne...

Il y avait beaucoup trop d'inconnues en jeu pour que l'esprit de Cehka cesse d'y prendre gare. Surtout concernant leur fuite. Tout s'était enchaîné avec une simplicité sidérante : où avaient été les gardes, les habitants, les vandales et les curieux ? Ils étaient bien resté cinq

longues minutes face à cette voix et personne ne s'était inquiété de les voir immobiles à parler dans le vide ? Elle lui avait avoué qu'Aegis acceptait l'existence de la Bordure. Est-ce qu'elle avait aussi accepté leur fuite ? Et si c'était ça ? Et si elle faisait partie d'Aegis, qu'elle le manipulait pour le faire quitter Aegis et qu'elle l'abandonnait ici, au milieu de nulle part ? Et si tout cela n'était qu'un coup monté pour faire un exemple ou autre chose après tout ? Non c'était impossible. Il était le citoyen modèle. Peut-être que c'était à cause de cela qu'il était là. Non, Aegis ne pouvait pas faire ça, elle était forcément absente de cette situation. Il devait y avoir des failles dans cette inviolable barrière, c'était la seule solution possible, des failles et des complices qui avaient détourné l'attention des gardes juste quand il fallait. Elle leur avait donné l'itinéraire de leur progression, avait donné des ordres pour qu'ils puissent survivre, avait tout planifié, tellement parfaitement que cela ne se voyait pas. Elle ne montrait rien. Elle feignait l'ignorance et le hasard. Elle faisait ça parce que les Borduriers savaient ce qu'il avait fait. Ils se vengeaient. C'était ça ! C'était un acte de vengeance contre lui. Il était au centre d'un complot !

L'attitude de la femme n'avait pas été normale de toute façon. Si elle s'était enfuie, pourquoi était-elle restée aussi calme ? Et puis les mots étaient venus trop facilement, lui aussi était resté trop calme alors qu'il ne pouvait rien voir. Elle avait dû lui faire boire ou manger une drogue quelconque pendant le repas avant que les troupes n'arrivent. Tout était trop improbable, trop imprévisible. Et elle était sortie du Centre d'Étude des Spécimens comme ça, sans être poursuivie, et elle l'avait conduit jusqu'au dehors et, comme par hasard, alors même qu'il sortait de sous Aegis, sa vue était revenue, et il pouvait marcher, une nuit entière, sans encombre ?

Non, c'était beaucoup trop, il y avait beaucoup trop d'incohérences pour que tout soit le fait du hasard.

Il leva les yeux au dessus de ses genoux. Très doucement pour que son geste ne soit pas visible. Il observa la femme, toujours allongée dans l'étroite fissure qui lui servait de sommier. Sa tête était tournée vers l'intérieur. Ses mains étaient invisibles. Son souffle à peine perceptible. Elle dormait en silence, sereine, pas comme une personne en cavale dans le désert qui ne peut savoir si la prochaine étape ne sera pas la dernière, sans abri face aux rayons de l'aurore, sans certitude d'avoir de quoi boire avant la prochaine cache. Et ces lieux de repos... c'était n'importe quoi ! Comment pouvaient-ils toujours se trouver sur leur chemin, dans ce désert que personne ne pouvait connaître car trop mouvant, trop changeant ? Tout cela était impossible. Il se leva, prenant bien garde de ne pas bousculer les petites pierres qui recouvraient en partie le sol de la grotte. Il faisait du bruit, mais c'était si insignifiant, si intangible. Il continua d'avancer vers sa compagne de route. Chacun de ses pas résonnait en lui, lui faisait se souvenir de sa mission, sa dernière mission dont il n'avait su s'acquitter, qui lui avait valu le salaire proposé mais lui avait retiré toute crédibilité. À cause d'elle, il avait perdu toute la reconnaissance d'Aegis accumulée à force de travail et de patience. Et si l'on s'apercevait de son absence ? Si ses employeurs l'appelaient pour une nouvelle tâche, ils seraient au courant de son départ, ils penseraient qu'il a fui, ils feraient le lien avec la disparition de la femme, ils penseraient qu'il l'a aidée à s'enfuir, il serait lui aussi poursuivi, il serait condamné à errer dans le désert pour toujours, partager la vie de ces êtres a-sociables, ces rebus qui refusent la civilisation. C'était ce genre d'avenir qu'il aurait à continuer ainsi, sauf s'il revenait, sauf s'il ramenait la femme à Aegis. Vivante ou morte, cela n'avait aucune importance. On lui avait ordonné de la tuer, il ne ferait qu'accomplir son travail.

Elle avait les yeux fermés. Il pouvait les voir. Ses mains étaient détendues, sa bouche légèrement entrouverte. Elle dormait. Elle ne se doutait de rien. Il lui fallait être rapide pour ne pas alerter ceux qui devaient être dans les parages et qui étaient sous ses ordres, qui effaçaient toutes traces de leur passage. Il fallait lui saisir les mains, les lui placer dans le dos, poser sa main sur sa bouche pour qu'elle ne puisse crier. Il fallait lui montrer qu'il était déterminé à la tuer si elle ne le suivait pas, si elle persistait à vouloir aller plus avant. Il lui attacherait les bras avec le tissu de sa courte veste, et la forcerait à la suivre. Si elle s'obstinait, si elle continuait dans sa folie de vouloir s'éloigner d'Aegis, alors il la tuerait. Avec une bonne allure, il serait de retour dans la cité après trois nuits de trajet. Il lui suffirait de dire qu'il avait été drogué, ou qu'il avait feint de la suivre pour découvrir d'autres caches de Borduriers. N'importe quelle excuse serait bonne, vue qu'il reviendrait avec la femme.

Il avança sa main, la passa au dessus de l'épaule droite de la femme, la maintint juste au-dessus de la main droite de sa victime. Sa main gauche était prête à saisir l'épaule gauche, à faire basculer le corps pour qu'elle se retrouve sur le sol, les deux mains dans le dos, incapable de bouger.

Le temps d'une courte inspiration et tout était fini. La femme était bloquée contre la roche du sol. Elle était réveillée, mais n'avait esquissé aucun geste de lutte, aucune tension. Elle semblait s'être laissée faire, attentive à ce moment seul comme unique action possible. La tension qu'exerçait Cehka sur son bras droit était forte : il voulait lui faire mal, qu'elle exprime un sentiment auquel elle ne s'était pas attendue; il voulait qu'elle ait peur, que cette peur s'exprime devant lui, qu'elle explose. Il voulait voir la peur, la sentir en dehors de lui, qu'elle s'imprime dans son présent, qu'elle devienne réelle. Et il voulait la voir, elle, exprimer autre

chose que son calme sibyllin dont elle ne s'était pas départie depuis qu'ils avaient rejoint le désert. Il voulait qu'elle soit comme lui, qu'elle soit apeurée, terrorisée, qu'elle crie, qu'elle hurle ! N'importe quoi ! mais pas le calme. Pas *ce* calme.

Mais elle ne disait rien, se laisser malmener. Ses yeux étaient fermés, plongés dans le nuage de poussière soulevé par le choc du corps. Son bras droit était douloureux, son dos sur lequel Cehka appuyait son genou pour la maintenir lui faisait mal également. Elle aurait pu se débattre, mais elle n'en fit rien. Elle savait que Cehka n'hésiterait pas à lui casser l'épaule. Il était décidé à lui imposer ses idées, elle savait cela, et Cehka se rendit compte qu'elle le savait, qu'il n'avait pas même réussi à lui imposer la moindre surprise, qu'il avait déjà échoué dans toute son entreprise. Cela le faisait trembler, réveillait sa colère contre lui-même qu'il ne parvenait pas à réprimer. Il se sentit seul, très seul, comme un enfant perdu dans une pièce noire sans porte ni fenêtre. Il se sentit faible, fragile, désireux de grandir et de faire quelque chose qui ne dépendait que de lui. Il se répétait : « Je veux faire ! Je veux faire ! Je veux faire ! » mais rien ne naissait de cette redondance. Il ne pouvait rien faire. Il n'était rien. Il avait été rien sous Aegis, il était rien face à cette femme. Il voulait se sentir pouvoir agir sans limite, mais même dans cette situation il était impuissant, il se sentait une larve, un être rampant sans aucune autonomie, sans influence sur le monde, comme si tout était déjà décidé, ne pouvant que se soumettre sans condition à ce qui arrivait. Il se sentait disparaître, s'éteindre dans le principe de la vie et revenir dans le réel sous la forme d'un pantin que les fils du ciel faisaient bouger selon leurs désirs.

Le soleil commençait à disparaître derrière l'horizon. Non pas que Cehka, ou même la

femme, pouvaient voir cela, mais les couleurs, dans le fond de leur grotte, devenaient plus sombres, plus grises, et les teintes pastels de la roche et du sable autour d'eux allaient en s'amenuisant, s'uniformisaient comme si l'espace de la crevasse dans laquelle ils se trouvaient se remplissait d'un air non pas translucide mais au contraire opaque, chargé de particules qui combleraient ce lieu de drame pour que rien ne sorte ni ne rentre plus jamais, le faisant un tombeau inviolable perdu au milieu du désert, et cette lumière silencieuse si pleine du dehors, qui rebondissait contre les parois pour parvenir jusqu'aux deux êtres liés dans une lutte immobile, s'attarda contre le dos de Cehka mais ne le chauffait pas, ne faisait que projeter un halo pâle autour de lui et une ombre devant lui, si bien que l'homme, alors que sa résolution s'assurait, que son désir de violence se faisait de plus en plus légitime pour lui et que sa main, avec assurance, s'approchait de la gorge de la femme pour la serrer jusqu'à ce que plus un souffle ne trouve son chemin jusqu'au dehors, détourna son regard de sa proie toujours immobile jusque sur cette masse sombre qui jaillissait de lui. Il pouvait voir le prolongement de ses bras qui s'enfonçaient dans la terre, mais pas l'ombre du corps de la femme, si bizarrement tordu sous le poids de la contrainte. À la place il y avait une silhouette dont la bouche béante mugissait des crocs laiteux, et ses yeux volumineux voyaient partout à la fois, le voyaient de tous les côtés, lui demandaient de tuer ce corps, de plonger ses doigts dans la chair de cet être contre nature qui jouait avec lui et le contrôlait, jusqu'à ce que la vie soit partie d'elle, et de continuer à serrer encore, de briser chaque vertèbre de son dos, chaque os, car cela le libérerait de son emprise sur lui. Et alors il deviendrait enfin libre d'elle, et de tout. Le souffle chaud de la bête s'engouffra dans la pièce du dehors, et cet air était irrespirable, tellement plein de sel et de soufre que Cehka sentant la mort ferma une seconde les yeux et rapprocha sa main de la gorge

fragile de celle qui n'avait toujours pas bougé, qui se laissait faire, résignée, ou alors patiente, confiante, toujours confiante, sempiternellement attendante, comme si elle avait tout son temps, infiniment de temps.

Il commençait à trembler. L'ombre qu'il avait vu prenait de plus en plus de place dans la pièce, mais elle ne surgissait plus du sol ou des murs : il voyait son ombre qui s'étirait de dessous lui et se perdait dans cette masse immonde et repoussante dont elle était sa seule racine, son unique lien avec le réel. L'idée lui vint alors que cette chose repoussante ne sortait pas du sol mais bien de lui : elle était son enfant, ou plutôt il était son enveloppe, l'endroit où elle était demeurée cachée en attendant l'instant propice pour surgir et s'approprier la vie.

Cehka hurla intérieurement. Son cri frappa la roche, traumatisant jusqu'au silence. Il leva le poing. Les yeux exorbités saillaient comme ses veines sur ses tempes et de toutes ses forces il abattit son bras dans l'arène. Il se rejeta en arrière, libérant la femme de son emprise, et recommença, frappa le sol de ses deux poings, encore, et encore, jusqu'à ce que son ombre soit morte et que ses poings en sang ne puissent plus se lever. Les grains de sable pénétraient ses plaies, le sable se teintait de son sang, mais il continuait, oublieux de la douleur. Tout à sa vision il se déchaîna, pendant de longues minutes, contre lui-même, avant de tomber épuisé, ravagé par la fatigue, vibrant de douleur et de peur. Chacune de ses respirations rejetait un petit nuage de poussière de plus en plus fin tandis que son cœur se calmait. Il avait les genoux pliés sous son corps et la tête entre ses genoux. Il s'était renfermé dans son propre corps. Il ne bougeait plus.

La femme s'était relevée. Elle le regardait. Elle n'avait, sur son visage, qu'un léger voile brumeux qui pouvait trahir ce qu'elle venait de subir; dans ses yeux, il n'y avait aucune haine, aucun regret, aucune peur, juste de la tristesse, et dans cette tristesse, il y avait un faible reflet,

une trace d'humidité qui semblait dire qu'elle comprenait ce que Cehka venait de voir et ce qu'il subissait à l'intérieur de lui. Elle se rapprocha de lui, et le soucis de l'apaiser se lisait dans sa démarche, mais Cehka ne pouvait le voir. Il émit un grognement rauque tandis qu'avec son pied droit il poussa un peu de terre pour effrayer la femme. Elle s'arrêta un moment, attendant que Cehka relâche son attention sur elle. Puis elle recommença à avancer, plus lentement, petit pas après petit pas, jusqu'à se trouver à la hauteur du petit homme figé dans ses terreurs. Elle le couvait de son regard, et par ce seul fait le corps paraissait se détendre, les tendons dans ses mains se faisaient moins marqués, et sa respiration, qui auparavant déchirait le sol par son insistance, se reposait. Elle se courba, ramena ses genoux contre son ventre. Elle tendit sa main, la laissa statique au dessus de la tête, jusqu'à être sûre de pouvoir le toucher. Elle caressa le haut de sa tête, ne prenant pas gare aux bruits gutturaux qui bientôt ne se firent plus entendre, tout en fredonnant une chanson antique qui sonnait comme de l'eau se brisant sur la pierre.

« Ce que tu ressens n'est rien, Cehka, dit-elle tout bas, comme si elle ne voulait pas que quelqu'un, au dehors, puisse entendre ses paroles. Tu ne dois pas te laisser posséder par ce que tu as vu, ce ne sont rien d'autre que... »

Cehka s'était retourné, le visage empourpré de sang, ses mains comme des griffes tendues vers un seul but : rétablir le silence dans son esprit en tuant la source de son malaise, tuer cette femme ! Tuer ce monstre ! Tuer !

La trachée de la femme était prisonnière de ce piège de chair. L'homme serrait de toutes ses forces sur les tissus tendres du cou qui se teintaient de mauve, si fort que la sueur ruisselait le long de ses muscles bandés sous l'effort. Chaque goutte qui glissait se répandait sur la peau de la femme, se mêlait aux effluves salines du corps pressé contre le sol qu'aucun mouvement ne

venait perturber. La femme se laissait faire, écrasée contre le tapis de sable qui crissait comme une multitude d'insectes sans qu'elle ne lâche aucun bruit, réprimant chacun de ses instincts comme autant de vagues écumeuses que l'océan aurait projeté contre une grève abrupte, et de ses yeux d'un bleu sans défaut des milliers de cristaux s'agitaient comme autant d'âmes hurlantes que le pandémonium effrayait. Mais ses mains demeuraient immobiles, posées comme celles d'un cadavre tout juste né dont le cœur encore brûlant d'une vie dont le souvenir ne s'était pas tout à fait évanoui luttait contre son propre silence en vibrant comme les peaux de milliers de tambours à l'unisson.

C'est alors que le soleil, que cet événement ne touchait pas encore, s'enfonça dans son terrier d'éther, annonçant aux créatures du dehors l'heure de leur nouvelle et éphémère libération. La température se dissipa comme un mirage assassin et les ombres se mêlèrent pour tisser un voile à la fois translucide et impénétrable comme le ciel dans lequel les étoiles n'avaient pas encore leur place. La poigne de l'homme se fit moins violente, ses doigts se délièrent peu à peu, séparés de la source de leur puissance, et le corps, tout entier vidé de sa substance exotique, s'effondra, comme une pierre plongeant dans les profondeurs de l'océan, sur le corps de la femme. De ce contact, elle put ressentir l'immense faiblesse de l'esprit de son compagnon, la lassitude d'un corps que l'on aurait privé de son épine dorsale, revenu à l'état reptilien, aquatique, jusqu'aux origines même de sa nature première, pour qui rien d'autre n'existait que le simple mouvement de l'inexistence.

Si nous perdons toute foi en l'humain, alors notre existence, notre combat, n'aura été qu'une lente chute vers l'oubli. Si nous oublions que derrière chaque vie il y a un rêve, alors nous méritons de cesser d'être.

Parole attribuée à un Bordurier peu avant

son exécution par les forces d'Aegis.

Quand Cehka se réveilla, un brusque mouvement de recul le força à se lever pour se plaquer contre la paroi que l'atmosphère de la nuit avait rendue tiède et humide. Son souffle était agité, victime de son cœur qui battait encore de cet effort qui l'avait tendu jusqu'à se rompre. Son regard ne parvenait à se poser sur rien, il errait dans le vide juste devant lui alors que les souvenirs de sa folie le prenaient d'assaut telle une ombre que le soleil éclipsé porte vers l'infini. Il revoyait, comme on regarde un souvenir qui ne nous appartient pas, les gestes qu'il avait accomplis à l'encontre de celle qui l'accompagnait. Il revoyait ses mains se saisir du corps statique, l'agiter comme on secoue une poupée de chiffon, la serrer de plus en plus fort jusqu'à ce que tout s'arrête, jusqu'à ce que la foudre s'abatte et se dissipe dans le sol meurtri. La sueur ruisselait sur son visage, formait des rivières comme des larmes impossible à retenir. Il tremblait. Il suffoquait. Il ne pouvait qu'accepter ce qu'il avait fait mais tout son esprit s'opposait à cette idée. Le tremblement se changea en spasmes. Sa respiration s'arrêta. Il n'était plus lui. Il n'était plus humain. Son cœur se fermait. Son être hurlait. Son humanité n'était plus. Elle avait brûlé. Il était animal. Il était démon. Pourquoi était-il encore conscient ?! Pourquoi était-il encore en vie !? Il se redressa. Tomba. Le mur derrière lui était son existence. Dur. Amorphe. Paroi sans âme.

Folie animale. Réflexion de folie. Poings. Muscles. Pas de cerveau. Pourquoi était-il encore en vie ?! Son âme était morte ! N'avait jamais eu d'âme. Tremblement rage fureur. Arme. C'était une arme. Pas une conscience. Pas une conscience ! Pas de larmes. Pourquoi avoir des larmes. Avoir des larmes était pour l'humain. Outil. Juste outil. Chose. Pas vrai. Pour être vrai... fallait avoir vie. Vie. Vie. Vie. Aucune vie. Jamais de vie. Bruit. Mouvement. Où ? Non. Pas de vie. Pas de lui. Autre part. Quelque part. Proche. Autre. Vie.

« Écoute ma voix. Je ne pouvais pas savoir que j'allais te parler, et par cela je peux croire que ces mots ne sont pas les miens, parce que je les prononce sans vraiment y penser. Mais ce que je dis vient de moi, de moi seule ils peuvent venir car ils sont ce que je suis. Par eux j'existe car ils sont le reflet de ce que je suis, ils sont ce que je donne aux autres et comme je veux que les autres me voient. »

- Fuis ! Fuis pendant que je suis encore humain ! Fuis avant que je ne te dévore vraiment ! Hurla-t-il avant de la regarder les yeux fermés. Je voulais.... te dévorer. Je voulais dévorer ta chair et ton cœur, effacer jusqu'à ton existence ! Je voulais te tuer !

- Je le sais Cehka, reprit-elle avec quiétude. Mais tu ne peux pas me tuer, tu ne le veux pas.

- Arrête ! lança-t-il en la repoussant du pied, avant de se jeter sur elle, de la plaquer de nouveau au sol, tenant ses poignets dans ses mains, son visage boursoufflé au dessus du sien. Tu ne sais pas ce qu'il y a en moi ! Tu ne peux pas savoir à quel point j'ai envie de te voir morte ! Je martèlerai ton corps ton visage de coups jusqu'à ce que tu ne ressembles plus à rien si je lâchais prise si je m'écoutais! Je t'arracherai les yeux alors arrête de parler de moi comme si tu savais ce qui se trouvait en moi ! Je suis un monstre ! Un monstre !

Ils restèrent ainsi, Cehka toujours tremblant. La femme calme. Il se voyait brisé, éclaté en des milliers de particules qui exultaient de vouloir vivre, d'agir, d'être l'instant, le véritable moment, la césure entre des dizaines de possibles qui ne dépendaient que d'un mot, d'une respiration, d'un geste même inconscient pour s'imposer ou s'effacer. Le monde entier était suspendu, attentif à la direction qui allait être prise pour s'élancer pleinement sur la voie ouverte, qu'importe si ce chemin avait comme destination l'éradication de toutes choses ou l'apothéose de chacun.

La femme prit une profonde inspiration, calculée pour lui fournir la puissance nécessaire aux mots qu'elle allait prononcer, puis regarda Cehka, avec une telle force que ce dernier, subjugué par le flot qui se répandait en lui sous la seule pression de ces yeux changeants, desserra les liens de ses doigts.

« Cehka... Ce que tu as vécu aux derniers soubresauts du jour est la naissance de ton humanité, l'essence même de ton être. Tu te réveilles à ta réalité. Tu l'as laissée s'exprimer pour la première fois. Cette vitalité que tu refuses n'est rien d'autre que l'instinct le plus profond et le plus essentiel de la vie de vouloir dévorer la vie afin de grandir. Sa violence n'est que la marque du monde dans lequel tu vis. Cette nuit tu as libéré ce que tu as été durant toutes ces années où tu as été enchaîné. Tu as vécu le premier éveil de ta propre identité qui était demeurée enclavée par les restrictions que t'ont imposé la Science. Mais Tu ne dois pas avoir peur de toi. Tu ne dois pas avoir peur de ce que tu es. Accepte. Accepte que tu es. »

À chaque mot que la femme avait prononcé, Cehka avait retiré un peu plus du poids qui retenait sa captive. Son souffle de nouveau disparut. Le monde entier se mit à vibrer, à bondir, à se retourner. Il ne tremblait plus. C'était au-delà. Il suffoquait. Il mourait. Une réalité

outrancière devenait et l'envahissait comme de l'air qui s'engouffre dans le vide. Il était écrasé. La vie qu'il avait toujours contenue en lui s'était évadée de son corps. Elle devenait réalité. Cette vérité impossible à admettre... Toutes ces morts. Toutes ces fois. Ce n'était plus lui. Ses souvenirs étaient retirés. Il n'était pas ses souvenirs. Il n'avait jamais été sa vie. Des mots avaient scellés des existences nombreuses sans qu'il en connusse la teneur ou la finalité. Des mots qui n'étaient pas les siens. Il avait juste obéi. La Science. L'idée de la Science avait agi par lui. Possédé. Ravagé. Par des idées. Par des mots d'êtres humains. Juste des êtres humains. Pas des dieux. Pas des oracles. Par des humains. Pourquoi !? Pourquoi maintenant ?! Pourquoi pas avant !? Où avait-il été avant ?! Avait-il été quelqu'un d'autre ? Était-il quelqu'un d'autre maintenant ? Où se situait sa réalité maintenant qu'elle était autre ? Qu'est-ce qui le faisait lui ? Était-ce l'hier, le maintenant, demain ? Qu'est-ce qu'était le demain pour lui ? La certitude s'était effacée. Était-il humain ?

Il s'écarta de la femme, se recroquevilla contre le mur opposé, la tête branlante et le corps balançant. Comment pouvait-il dire qu'il l'était, qu'il l'avait été ? Son passé le définissait-il ou bien était-ce son présent ? Et quand le présent était tellement différent qu'il semblait être un autre monde, était-ce le monde qui changeait pour lui ou lui qui changeait pour le monde ? Qui s'adaptait ? Qu'était la réalité ? Réalité. Rien n'était vrai.

« Rien n'est vrai... » souffla-t-il.

- Rien n'est vrai, et c'est sans doute la seule vérité du monde, et pourtant tout est vrai. Ta main est vraie. Tes émotions sont vraies. Ton passé est vrai. C'est vrai parce que tu l'acceptes comme vrai. Accepte le monde Cehka. Accepte que tu es. Accepte que tout est.

- Trop dur...

- Non Cehka. Ce n'est pas trop dur. Oublie ce que tu sais.

- Et mes fautes, tout ce que j'ai fait... Comment oublier ce que j'ai fait, ce qui fait que je suis moi ?!

- Fautes ? Mais quelles fautes as-tu commises ?

- Je... J'ai fait tellement de choses hideuses dans ma vie. J'ai tué tant de gens que le nombre m'est inconnu. Je les ai rencontrés et l'instant d'après ils étaient morts, par ma main, par mes gestes, sans même me rendre compte que leur existence prenait fin. J'ai tué des gens juste sur un mot, sans savoir si ce que je faisais était juste, sans savoir si ce qu'ils faisaient était injuste. J'ai simplement fait. J'ai agi sans conscience. Je n'étais rien. J'étais un point, un pion, un fragment d'un tout qui ne me voyait pas comme un humain mais comme Je me sentais utile, je me suis toujours senti utile pour les semblables en faisant cela et maintenant, j'ai l'impression que tout ce que j'ai fait n'a été que pure vacuité, ou pire, que tout ce que j'ai fait n'a été que la manifestation du mal qui m'a toujours rongé. Je n'ai jamais admis que ce que je faisais était mal, mais maintenant, je ne peux plus le refuser. J'ai tué des gens ! J'ai mis fin à des vies ! On m'a ordonné de te tuer, toi aussi ! Pourquoi n'ai-je pas pu ? Pourquoi toi, et pas un autre avant ? Pourquoi toi et pas le premier ?!

- Cehka... Ce que tu as fait est fait. Rien, ni personne, ne pourra te faire revenir en arrière pour effacer tes actes passés. Tu ne peux qu'accepter cette réalité, cette vérité. Si tu ne le fais pas, tu mourras, dévoré par tes remords.

- Mes remords sont tout ce qu'il me reste... dit-il, murmurant.

- Non, il te reste autre chose. Il te reste quelque chose de plus fort que ton passé, de plus important que tout ce que tu as pu faire : il te reste ton présent, et ce que tu peux faire de lui.

Face aux douleurs que tu as enfantées, il te reste le bien-être que tu peux faire naître, et peut-être l'espoir.

- L'espoir ? L'espoir ?! Ah ! Hahahaha ! s'esclaffa-t-il dans un déferlement de dément. Mais qu'est-ce que l'espoir pour un homme de notre temps ? Ce mot est comme des dizaines d'autres : il a été banni, interdit d'être prononcé. Notre monde se meurt, ne le sais-tu donc pas ? Le désert est chaque jour plus puissant, dévorant peu à peu les parcelles que nous avons réussi à conserver. Aegis tente de survivre mais que peut cette vieille ville face à l'immensité du désert, face à l'appétit de néant de ce monde ? Il n'y a plus d'espoir pour un résidu de peuple déchu. Il n'y a plus d'espoir.

- Pourtant, tu m'as épargnée. Cela signifie qu'il reste encore de l'espoir. L'espoir est comme une fée Cehka : c'est en taisant son nom que tu la tues; c'est en prononçant son nom que tu lui redonneras vie. L'espoir n'est pas un corps qui peut s'éteindre. C'est une étoile, un point haut dans le ciel qui ne demande qu'à être vu, qu'à être montré. C'est en fermant les yeux et en gardant son regard sur ses pas que l'on peut oublier que l'espoir existe. Mais si, juste une fois, tu lèves les yeux, et qu'au plus loin tu portes ton regard, alors tu verras, perdu dans cette immensité que tu pensais noire et morte, cette faible lumière qui avant ne t'était rien, qui dès lors sera comme un but, la marque d'un chemin qui te guidera dans le présent, et, peut-être jusqu'à ton avenir. Alors garde espoir Cehka, car l'espoir n'a pas déserté cette planète, il est là, quelque part, et si tu le cherches, alors tu le trouveras.

- Je ne te crois pas ! Cria-t-il, les ongles plantés dans le sable.

- C'est faux et tu le sais. C'est justement parce que tu y crois que tu es dévoré. Pour la première fois tu fais face à ton ubiquité, à ton ambivalence. On t'a appris à croire que l'humain

devait être stable, qu'il ne devait pas hésiter parce qu'il savait, et que le savoir permet de ne pas hésiter. Mais c'est faux et tu le sais. Tu le comprends à présent. Tu n'es pas simplement ce que la Science a fait de toi. Tu es plus que cela. L'humain est plus que ce que le système tente de lui faire croire. C'est le propre de tout système de vouloir établir une norme unique, une seule manière de penser. La normalité est le plus simple chemin vers le gouvernement stable. Mais ce n'est pas comme ça que le monde doit être, et tu t'en rends compte à présent. L'erreur du système qui t'a créé et l'erreur que tu découvres en toi : il n'existe pas de chemin unique, pour rien. Créer une unité complète détruit l'ensemble. Faire croire que l'acte est la preuve de l'être est le plus grand mensonge des gouvernements. Ce sont l'origine, les moyens et le but de l'acte qui déterminent que l'être existe. Si l'humain agit sans conscience, toute action n'est que réflexe, instinct, immédiateté. Sans conscience l'acte n'est qu'un mouvement, un automatisme qu'une machine pourrait tout aussi bien faire.

- Peut-être est-ce que c'est ce que je suis après tout ! J'ai toujours agi selon des ordres. Qu'est-ce que j'ai fait par moi-même ?? Même le fait d'être ici ne vient pas de moi ! Je n'ai fait que te suivre, que marcher sans réfléchir où on allait. Je ne sais pas où je vais !

- Ce n'est pas vrai Cehka. Tu es là parce que tu as choisi d'être là. Tu étais là quand je suis sorti de cet horrible lieu. Tu avais choisi d'être là contre tout ce que tu avais appris. Tu as fait ce pas hors d'Aegis. Toi et toi seul. Tu as fait tout cela parce que tu as conscience de ce que tu es, et c'est parce que tu as conscience de cela que tu es harassé par la fièvre. C'est cela qui est en train de faire rage en toi. Tu luttas entre cette partie de toi qui ne fut qu'actions sans réflexion et ce toi qui est en train de naître, ces réflexions qui luttent pour devenir actions. Tu n'es pas une ombre Cehka. Tu es toi.

- Comment peux-tu en être si sûre alors que je ne le suis pas ?! Comment peux-tu dire tout cela alors que je sais pas ce que je suis ?!

- C'est parce que je ne suis pas toi que je peux le savoir. Parce que je suis un observateur extérieur de ton système.

Cehka se redressa, surpris pas ces mots. Elle fuyait Aegis et pourtant elle utilisait ses termes, le concept le plus logique de ce milieu. Et elle avait raison. Il s'était enfermé dans un système qui provoquait son incohérence. Mais cette incohérence ne provenait pas du milieu en lui-même; elle venait de lui. Il avait continué de considérer sa vie comme elle avait toujours été alors que tant de choses avaient changé. C'est pour cela qu'il ne parvenait pas à comprendre. Il avait cessé d'être logique et cela avait permis à toutes ces pensées déstructurées de l'envahir. Il respira. Pourquoi avait-il été ainsi ? La réponse était aisément assimilable : parce qu'il n'avait pas accepté le présent autrement que comme ce que lui savait. Il avait considéré ce qu'il vivait comme tout ce qu'il avait vécu mais le système était différent : il ne s'agissait pas de lui mais d'eux, d'elle qu'il ne connaissait pas six jours auparavant et de lui qui n'était plus ce qu'il avait été. Il ne s'agissait pas d'Aegis mais de ce qui se trouvait hors d'Aegis. Il avait occulté tout cela pour se concentrer sur lui, uniquement sur lui. Il avait agi comme on lui avait appris, mais le cadre était autre. Tout provenait de là. Il ne devait plus penser comme il l'avait fait, ou plutôt... il devait penser par lui-même, comprendre par lui-même, non pas en tant que référent premier de tout ce qui était mais en tant qu'observateur, en tant qu'élément qui ne faisait pas partie intégrante du système qu'il observait.

Le calme était revenu. Oui... il avait choisi d'être ici. Sa colère était née de ce qu'il ne pouvait l'accepter, qu'il cherchait une raison extérieure à son état. Mais c'était lui le

responsable, et parce qu'il pensait cela tout prit une dimension nouvelle : cet assaut, implacable, irrésistible, avait tout changé. Il avait lutté contre son remord et sa peur d'être, il était allé jusqu'à vouloir tuer pour redevenir ce qu'il avait été et justifier sa présence hors d'Aegis mais il n'avait pu le faire, parce qu'il n'était plus dans ce monde. Il s'en était extrait. Mais il avait encore en lui des fibres de son passé et ces dernières le raccrochaient à ce qui n'était plus. Elle avait raison. Il avait résisté jusqu'à la limite de sa vie pour ensuite disparaître dans le sommeil et renaître, exactement identique à lui-même et pourtant lui-même pour la première fois. Sa rage l'avait libéré. Mais à quel prix...?

La femme se redressa, s'approcha de Cehka, lui tendit la main. Il la regarda, se souvenant de cette nuit à la frontière d'Aegis. De nouveau elle lui montrait le chemin, mais il n'était plus question de complot ni d'ordre, juste de quelque chose qu'il devait trouver avant de pouvoir le chercher. Il était là pour cela. Elle était là pour cela. Ils cherchaient la même chose : ils cherchaient un espoir, quelque part.

Lorsque je me suis réveillé, la première fois, à moi-même, ce fut comme émerger d'un cauchemar, pour pénétrer dans un autre encore plus sombre.

Phrase de Cehka à Mandi.

« Il est temps de partir. »

Elle avait pris le temps d'effacer les traces de pas et celles de lutte du revers d'un morceau de tissu fin et poussiéreux qu'elle s'empressa de replacer dans une petite fissure de la paroi qui formait le fond de la grotte. C'était, avait-elle dit, pour les prochains occupants, pour que personne ne puisse dire si ce lieu avait accueilli récemment des visiteurs. Il fallait que ce lieu demeure aussi stérile que possible, pour que les voyageurs demeurent des voyageurs, pour que leur chemin ne puisse être déduit par personne. Cehka avait trouvé cela étrange, que de simples marques sur un fond sableux puisse donner suffisamment d'indices à une équipe de poursuite. Elle n'avait rien répondu à cela. Elle avait juste continué de caresser le sol avec ce bout de chiffon encrassé avant de le reposer là où elle l'avait pris, puis elle s'était retournée, et de sa robe avait gommé ses propres traces jusqu'à l'entrée. Juste avant de partir, elle avait posé un genou à terre, et elle avait murmuré des mots étranges, trop bas pour que Cehka puisse les discerner. Il lui avait posé la question, mais une fois encore elle n'avait pas daigné répondre. Elle s'était retournée, avait fouillé l'horizon en silence, de son regard dilué par la nuit naissante, avait pointé une direction, avait dit « Notre route suit ce chemin », et avait commencé à marcher.

Sa marche était légère, dénuée de toute attente ou contrainte. Elle faisait des petits pas, comme si elle se préparait à courir, mais après quelques mesures, elle avançait comme le font

tous les humains : une vitesse rythmée par ses pensées, par des impératifs de temps qui étaient ceux de tous ceux qui s'aventuraient dans le désert profond. Au bout du chemin, juste quand l'atmosphère commencerait à se dévoiler, un lieu de repos les protégerait, leur offrant le salut du repos à l'abri de la mort sûre du soleil, avait-elle dit.

Cehka la suivait à une courte distance. Il se laisser guider. Il s'en voulait encore de son geste fou. C'était normal de regretter pareil accès de colère, même si elle lui avait déjà répété que cela n'était pas grave, que cela devait...

Elle s'était arrêtée de parler, laissant sa phrase en suspens. Elle avait failli dire « que cela devait être fait », mais elle s'était retenue, de peur de troubler de nouveau son compagnon de route. Il avait fait mine de ne pas entendre, et ils avaient repris leur chemin. Cehka avait décidé de ne plus se poser ces questions folles, de croire en ce que cette femme lui avait dit. Elle s'exprimait de manière étrange, mais tout ce qu'elle disait était toujours intensément vrai. Elle ne mentait pas, et cela valait bien mieux que tous les discours de son passé.

Les sables s'étiraient sous la nuit argentée. La lune aux flancs ronds emplissait le ciel de sa lumière sépulcrale, faisant des dunes des théâtres et des vents des courants. Le monde bougeait. Le monde vivait. Mais Cehka ne cessait de tourner son regard autour de lui, voyant chaque mouvement comme une menace. Il agissait comme s'ils étaient poursuivis par des prédateurs invisibles, masqués dans les aspérités du monde qui les entourait, sa guide le sentait. Aussi elle drapa ses épaules de l'étoffe de ses cheveux et sans un son se mit à danser autour des volutes de sables qui s'emmêlaient en ballets. Cehka fut saisi, incapable de détacher ses yeux de ses mouvements. Elle était si légère, presque mythique au sein de cet univers de lignes et d'ombres.

Elle était libre, calme et sereine comme une créature des lieux. Elle n'avait pas peur. Elle ne fuyait pas. Elle marchait, parcourait, glissait. Elle brillait. Les reflets sélénites recouvraient son corps comme de l'eau. Elle se transformait. Elle n'était plus humaine mais esprit, nymphe au cœur de l'onde; elle ne vivait pas sur le monde ni même en lui : elle vivait le monde. Elle était lui, du plus lointain tremblement jusqu'au plus haut des cieux elle était la Terre, son incarnation, son expression. Et puis elle parla.

« Connais-tu l'histoire de Perséphone et de Déméter ? C'est l'histoire d'une mère qui cherche désespérément son enfant enlevée par Hadès. Vois-tu, Perséphone était très belle, si belle que le dieu des enfers lui-même la convoitait. Un jour, ne pouvant résister à sa beauté, ce dernier ouvrit la terre et l'emporta avec lui dans son royaume. Sa mère en fut à ce point accablée qu'elle cessa de faire fructifier la terre. Pour apaiser sa douleur sans contrarier son frère, Zeus clama que Perséphone passerait six mois auprès d'Hadès et six mois auprès de sa mère. Ainsi naquirent les saisons. »

- Pourquoi me racontes-tu cela ? demanda Cehka, la voix encore embrumée du spectacle de la danse.

- Pour que tu regardes autour de toi. Tu crois ce monde empli de mort et menaçant comme on t'a toujours appris à le regarder. Mais peut-être n'est-il pas comme tu le vois.

- Que veux-tu dire par là ?

- Ce que je veux dire c'est qu'on t'a appris à voir le monde d'une certaine manière qui correspond à des objectifs de pensées et de réalité, et il est vrai que la Science a décrit le monde d'une manière parfaitement conforme à ce que le monde est. Mais est-ce qu'il est vraiment important de ne voir le monde que de cette manière ?

- Bien sûr que oui. Le voir autrement serait mentir, répondit-il avec assurance.

- Pas si tu acceptes que ce que tu te représentes n'est qu'une image.

- Je ne comprends pas... à quoi cela servirait de voir le monde de deux manières différentes à la fois ?

- Il ne s'agit pas de voir le monde de deux manières différentes mais de ne pas le voir simplement comme un ensemble de matière. Les mythes et les récits imaginaires ont été proscrits de ce monde parce qu'ils ont été considérés comme une des sources de notre situation actuelle. Mais ce n'est pas l'imagination qui a provoqué cela.

- Mais...

- Arrête de tout prendre au premier degré Cehka. Détache-toi de cette habitude ! Le monde n'est pas une immense dichotomie. Le monde est nuances.

- Nuances ? Où vois-tu des nuances dans ce monde ? Il y a le jour et la nuit, Aegis et le désert, nous et le vide tout autour de nous. Où sont-elles, tes nuances ?

- Partout Cehka. Partout. La limite de la pensée scientifique tient au fait qu'elle fait du monde ce qu'il est et rien d'autre. Mais le monde n'est pas que cela ! Parce que tu vis tu donnes de l'importance à des lieux, tu y insuffles tes souvenirs, tu leur donnes une âme. Tu fais de ces lieux des espaces qui sont uniques pour toi, même si tu sais qu'ils n'ont pas changé. Et en faisant cela tu transformes ces espaces, tu les fais autres, même si tu restes conscient de leur réalité objective. C'est ça la nuance. C'est la vie qui donne la nuance à ce qui l'entoure. Avec la Science le monde est devenu une surface, juste une surface. Il n'est plus le canevas sur lequel l'humain vit. Il a désappris ce que c'était que de vivre dans un milieu, de lui donner un caractère sacré non pas issu d'une divinité mais de soi, de le considérer comme ayant sa propre force de

vie plutôt que comme un outil qui ne trouve son importance qu'entre les mains de l'humain.

- Mais il n'y a rien ici...

- Tu te trompes Cehka. Ou plutôt on t'a trompé. Depuis toujours on t'a appris que le désert était un lieu mort. Mais ce n'est pas un lieu mort. C'est un lieu où il n'y a pas de vie. C'est complètement différent, et c'est dans cette différence que tout réside. Un lieu où il n'y a rien n'est pas un lieu où rien ne peut être. La vie pourrait revenir ici. La possibilité existe. Elle est peut-être déjà là, simplement terrée dans les entrailles de la terre, attendante de pouvoir revenir.

- Comment veux-tu qu'elle revienne ? Penses-tu que le soleil va cesser de tuer la vie du jour au lendemain ?

- Bien sûr que non, mais le monde ne se limite pas au présent ni même à ce que l'on vit. Le présent n'est rien d'autre que ce que l'on vit, mais ce que l'on n'a pas encore vécu, ce qui n'existe pas encore, que penses-tu que cela soit ? Est-ce que cela ne compte pas simplement parce que cela n'est pas au présent ? Avec Aegis l'humanité s'est enfermée dans le présent. Elle a cessé de considérer l'après comme étant ce qui compte vraiment, ce qui existe vraiment, parce que demain est synonyme de mort et de fin. Mais il existe un monde après soi. Si ce monde disparaît, si le futur disparaît, alors le passé et le présent meurent avec lui. C'est cela que les humains de l'ancien temps avaient compris et que l'on a oublié : que le futur est tout ce qui compte. Les croyances étaient pleines de credos et de codes qui limitaient l'humain qui les séparaient et les empêchaient de comprendre ce qu'était le monde et les autres; les plus importantes d'entre elles ont porté l'humain au rang de représentant du divin, et cela a aussi apporté son lot de catastrophes, ce qui a mené au monde dans lequel nous vivons; mais elles permettaient aux humains de ne pas se considérer comme une fin mais comme une porte ouverte

entre ce qui était et ce qui sera. Elles permettaient de mettre des mots sur l'inaccessible pour ceux qui ne pouvaient le comprendre autrement. Aegis a choisi de les faire disparaître pour supprimer les divergences de pensées, et peut-être était-ce une bonne chose, mais ce qu'elles enseignaient ne doit pas être oublié. L'humain n'est pas la fin. Il est une partie d'un tout qui le dépasse. Mais ce tout ne peut pas être considéré si l'on ne laisse pas l'imagination prendre les rennes de sa représentation du monde. C'est pour cela que je t'ai raconté cette histoire des dieux anciens, afin de glisser un peu d'imaginaire dans ton monde, de te montrer que l'imagination et le réel ne sont pas incompatibles, qu'ils ne sont pas deux forces s'opposant par nature, mais bien deux formes dont la fusion est ce qui peut donner forme au futur. C'est pourquoi je te le dis : peut-être que les dieux ont simplement cessé d'habiter la terre pour un temps, attendant que leur fille remonte des enfers.

- Je ne comprends pas... tu crois vraiment à ce que tu dis ? Tu crois que la vie peut revenir ?

- Tout est possible Cehka. Qui sait ce qui se trouve sous la terre...

Cehka demeura debout devant la femme. Se rendait-elle compte de ce qu'elle faisait naître en lui ? Elle était en train de lui faire miroiter l'idée d'un monde redevenu vivant, un monde où les humains n'auraient plus à se cacher sous Aegis, un monde où ils pourraient de nouveau vivre sous le soleil. C'était tellement tentant, tellement... hors du présent. Il sentait tout son corps prier pour que cela arrive, qu'il puisse le voir, qu'il puisse vivre cela. Il voulait le voir, que cela se passe demain, qu'à son réveil le soleil soit sur lui et qu'il ne ressente aucune blessure, que tout redevienne comme cela avait toujours été avant que cela change. Il se mit à imaginer le

monde comme il serait, un espace plein de vie, couvert d'herbes et d'arbres, avec des oiseaux dans le ciel et de l'eau qui court, libre de pouvoir former des rivières et des fleuves. Son esprit s'était perdu dans les profondeurs de la terre, dans un rêve volatile et vivace peuplé des foules que son esprit générait à chaque son, comme un enfant qui dessine sur une feuille de papier ce que ses yeux inventent avec des ombres et des murmures.

Elle patienta. Au début elle fut attendrie par le spectacle de cet homme revenu à l'âge de l'innocence; peut-être voyait-elle en lui un germe probable pour le renouveau de ce monde, mais elle ne pouvait le laisser ainsi, retardant leur périple de tous ces pas qu'il ne faisait pas. Il fallait avancer, non pas par obligation mais par nécessité : il était nécessaire de continuer la marche, de parcourir le désert d'abri en abri. Le temps passé dans le dernier refuge avait été bénéfique, mais pas celui-là, pas cette sorte de transe qui devenait de plus en plus dangereuse. Il fallait qu'il comprenne, mais pas comme il le faisait. Il aurait mieux valu qu'il saisisse la réalité son au-delà de lui-même, mais il n'était pas encore prêt.

Elle s'approcha de lui, toujours transi dans son extase, et elle lui toucha l'épaule. Pendant une seconde, peut-être deux, il resta statique, puis il tourna la tête, et la regarda, les yeux toujours embrumés par les illusions de son rêve. Elle lui dit alors un mot, juste un mot, et tout se dissipa. Il détourna la tête et fit face au désert, les épaules s'affaissant au rythme de la réalité qui reprenait ses droits sur son esprit. Oui, son rêve était fou, irréalisable. Jamais il ne pourrait le voir, le vivre. Pourquoi avait-elle raconté ces histoires sur la vie s'il ne le verrait jamais ? D'un geste elle lui avait fait croire en l'existence d'un monde nouveau et vivant, un monde de vie plutôt que celui-ci, gorgé d'absence. Ses pieds traînaient, marque de sa lassitude nouvelle qui enjolivait son désespoir. Durant quelques minutes, il avait retrouvé l'espoir, et de nouveau il

sombrant. Pendant un instant il regretta ce qu'il venait de vivre. Il cru même que la colère allait de nouveau le saisir. Mais il n'en fut rien. À la place son rêve était là, présent en lui, tout juste conscient à présent mais fort. Il empêchait son cri de sortir.

Ils regardèrent l'horizon. Derrière eux le ciel se métamorphosait, il le sentait, et la terre le ferait elle aussi, un jour. Cette pensée le fit sourire. Il pouvait recommencer à marcher.

L'Humanité n'a plus besoin de martyr. Le martyr apporte l'espoir d'un changement. Le premier est devenu inutile; le deuxième est devenu impossible. Avec nous la fin sera.

Phrases retrouvées près du corps d'un suicidé.

Document classé hérétique.

« Les raisons sont pourtant claires. Sa disparition ne peut être due au hasard ! »

- Vous mettriez-vous à croire en ce mot, Mandi ?

- Non, aucunement. Seulement je ne m'explique pas pourquoi nous n'avons pas pu...

- Il suffit ! cria Phalank. Nous avons déjà abordé ce sujet et notre conclusion a été très claire.

- Je vous sens préoccupé, vous aussi, Phalank.

Les deux grands discourent depuis plusieurs heures. La soirée était bien avancée et aucune véritable réponse ne s'était distinguée depuis les premiers mots échangés. L'un en face de l'autre ils avaient évité d'aborder ce sujet délicat, conscients de son importance et de la nécessité de le repousser au plus loin afin de résoudre des problèmes plus présents et pourtant bien moins brûlants. Ils s'étaient dressés à tour de rôle face à l'ouverture qui leur permettait de contempler Aegis, gagnant le plus de temps possible afin de trouver en eux les arguments qui leur permettraient de donner une logique à ce qui s'était passé durant cette nuit, cinq jours passés. Mais rien n'était ressorti de ces réflexions. Cela avait troublé Phalank, qui s'était alors réfugié dans le seul domaine apte à l'apaiser, un monde fait de chiffres et de courbes dans lequel même la plus infime probabilité existait et pouvait advenir, tandis que Mandi avait choisi de se

laisser envahir par le doute, par la surprise. Puis était venu le moment, la nécessité impérieuse de devoir affronter cette réalité. La discussion était demeurée dans les limites de leurs rôles respectifs jusqu'à ce que Mandi, perdant son calme face à celui de Phalank, ne commence à devenir de plus en plus véhément. Ses questions tournaient toutes autour du « comment » de ce qui s'était produit, des causes primaires et secondaires de leur présent, et de leurs conséquences sur leur propre conception des plans qu'ils traçaient. Et entre eux, impassible, se tenait Shrina, droit et digne comme à son habitude dans la salle du conseil : les mains jointes posées sur la table de pierre noire et miroitante qui renvoyait chaque mouvement, tel un miroir, une porte entre deux mondes identiques qui s'observaient l'un l'autre en quête d'une différence, même subtile, dans le jeu des protagonistes. La longue robe de cérémonie qu'il portait pour l'occasion était à la fois simple et sévère, somptueuse et effrayante : le blanc de lait partageait les manches avec les fresques rouges et brûlantes, gorgées de jaune et d'argent qui scintillaient à tout instant, donnant l'impression d'un perpétuel mouvement, et sur le col deux fines chaînes dorées grinçaient lorsque Shrina tournait le visage vers l'un ou vers l'autre de ses semblables, lui donnant un air robotique, l'impression que son corps, sous cette nappe carnavalesque, était constitué d'une multitude de rouages et de rivets qu'accentuait l'immobilité cadavérique de cet homme et la profondeur de ses yeux froids comme une glace éternelle que le temps a renforcé de sa poigne de fer, qui restaient parfois durant un temps quasiment infini à fixer un objet ou une personne sans ciller ni se détourner un seul instant, ou parfois même ne semblaient être attachés à rien d'autre qu'au vide qui se trouvait devant eux, tandis que leur propriétaire, impassible, continuait de discourir comme lui seul pouvait le faire, à la manière d'un dieu que l'observation des foules n'empêchait pas de penser, jusqu'à ce que d'un bond il réintègre son corps, fasse

osciller son visage comme après un long sommeil, et projette ses iris grisailants sur son interlocuteur comme un roc jeté du haut d'une montagne. Mais en ce jour, il ne parlait pas. Il restait figé, semblait absent, autre part.

« En aucune manière, répondit-il. Ces discussions sur le hasard ne sont pour moi que verbiages inutiles et je souffre de les entendre de nouveau être évoqués ici. Ce que nous avons vécu ces derniers jours faisait partie des possibilités dont nous avons débattues et nous avons décidé de ne pas intervenir, en aucune façon. »

- Alors pour vous tout cela était prévu ? Tout cela pouvait arriver ?! interrogea Mandi.

- Tout à fait, et même si les probabilités étaient pour ainsi dire faibles...

- Faibles ?! hurla Mandi. Pour ainsi dire faible, ai-je bien entendu ?! Vous rendez-vous compte de ce que vous dites ? Nous étions proches de l'impossibilité et vous osez ne prêter que peu d'attention aux faits qui s'imposent à nous ? Ne voyez-vous pas que nous sommes face au premier schéma divergeant ? Nous n'avions jamais obtenu une action avec un taux de probabilité aussi bas et pourtant cela est arrivé. Vous rendez-vous compte que nous sommes rendus dans l'ordre du nano-possible ? Ce que nous avons observé est un cas unique et vous...

L'orateur s'interrompt. Dans le fond sonore de la salle un bruit avait commencé à enfler, une sonnette d'alarme pour les deux hommes qui bataillaient l'un contre l'autre : la main posée à plat sur la table était en train de grincer le long de l'arête, et Shrina, dont le regard n'avait pas encore bougé, commençait à suer. Son visage auparavant revêtu de calme avait pris des couleurs rosées avant de s'empourprer sous les exclamations vibrantes de Mandi, jusqu'à faire ressortir une veine le long de la tempe, et cette veine battait, faisait trembler la peau comme un magma brûlant que le bouchon de terre retient encore dans les entrailles du monde, tandis que ses

ongles, origine du bruit, faisant des allés et retours contre le minéral sombre de l'imposant meuble, se pliaient sous l'effort de la contenance, pour former des petites poches de sang violacé qui ne cessaient de se répandre sous la coque dur des phalanges.

« Messieurs... et sa voix était âcre, toute pleine d'une colère sourde qui ne voulait que s'exprimer mais que Shrina parvenait encore à conserver en son sein, pendant que vous vous amusez, car c'est un amusement ce que vous faites, pendant que vous vous amusez avec des petits chiffres sans importance, nous avons la clé de notre avenir qui s'est enfuie dans le désert profond. Les raisons pour lesquelles cela n'a pu être évité sont aussi inutiles que le temps que nous passons ici alors je vous prierais de bien vouloir arrêter vos enfantillages et de comprendre pourquoi rien n'a encore été fait ! »

Sa voix, à chaque mot, avait pris en grandeur, en force et en violence, jusqu'à ce qu'il fut debout, hurlant de colère face aux deux hommes qui s'étaient peu à peu éloignés de la table. Aux yeux de Mandi et de Phalank, Shrina s'était métamorphosé en une élucubration animale, un hybride enragé que la folie avait envahi de toutes parts : ses yeux s'étaient lentement enfoncés dans leurs orbites et son dos peu à peu s'était vouté, s'était laissé gonfler par l'écume de la colère que ses mains crispées renvoyaient comme une fanfare guerrière. Sa bouche était tordue d'un rictus, pas animal, ni même de quelque chose de vivant : c'était un masque funeste, une parure que les démons des enfers eux-mêmes auraient fui comme la lumière d'un soleil trop fort. Ses cheveux étaient tombés en masses clairsemées sur ses tempes et ses joues, s'étaient mêlées à ses sourcils et sa barbe, recouvrant son visage comme l'aurait fait un pelage hirsute. Il semblait prêt à bondir, tendu à l'extrême, à tel point rempli de rage et de violence que seule sa robe d'apparat permettait de le distinguer d'une bête des anciennes gravures hérétiques.

« Les recherches sont en cours mais vous comprenez qu'il n'est pas facile de... »

- Assez ! hurla Shrina à l'adresse de Mandi. Assez ! Assez ! Vous êtes ridicules, tous les deux ! Toutes vos recherches ne vous mèneront à rien ! Vous vous contentez de fouiller la ville mais ils ne sont plus là depuis bien longtemps ! Ils sont partis dans le désert !

- Le désert, ricana Phalank ? Mais d'où vous vient cette idée ? Qui donc irait de manière spontanée dans ces contrées ravagées par l'ardeur du soleil ?

- Ne me prenez pas pour un imbécile, articula Shrina, de manière appuyée, presque mécanique. Si je vous dis qu'ils sont partis dans le désert, c'est que cela est vrai.

- Mais personne ne peut...

Phalank s'était tu. À l'autre bout de la table, Shrina avait de nouveau changé d'apparence. L'impatience qui bouillait en lui s'était évanouie. Son visage était redevenu d'un blanc laiteux, sa respiration s'était éteinte et ses mains, qui n'avaient cessé de gratter la table, étaient posées, à plat, immobiles, sur la roche sombre. Quiconque ne pouvant voir son visage aurait pu croire qu'il avait retrouvé son calme, qu'il s'était apaisé. Mais pas Phalank, qui se trouvait en face, juste en face de lui : Shrina avait baisé la tête, juste assez pour que ses yeux deviennent deux puits sombres dans lesquels la lumière ne pouvait prendre prise, et dans ces espaces insondables qui demeuraient cachés à tous sauf à leur proie régnait une atmosphère étrange et malsaine, un reflet de mort, une lueur pas tout à fait sirupeuse, un éclat blafard qui ne venait de nulle part, qui résonnait dans son environnement proche comme le faisaient les cris des femmes impies lors de la nuit de Walpurgis. Phalank ne croyait en aucune autre force que celle de la physique, et il ne pouvait savoir ce qu'il se passait derrière ce regard sacrilège, mais quelque chose dans l'attitude de Shrina venait de s'emparer de lui, pour lui faire battre le cœur un peu plus vite qu'à

l'accoutumée, et aussi, peut-être, pour ensemençer en lui une sensation étrange, dont le déplaisir n'avait d'égal que l'oppression qu'elle provoquait, que l'homme en face de lui, qu'il connaissait depuis de nombreuses années, n'avait jamais été aussi vrai que durant cet instant, que ce qu'il avait fait avant n'avait été qu'une vaste préparation aux événements présents, et que ce qui devait se passer en ce jour, les décisions qui devraient être prises, les actions à entreprendre dans les temps futurs avaient depuis longtemps été planifiées par cet homme qui n'en avait pas l'air, qui avait en tête chaque chemin possible, chaque probabilité, qui toutes avaient été pesées selon leurs valeurs de réactions et les échos qu'elles provoqueraient dans l'avenir proche, pour en sortir un unique tracé, une voie ultime qui serait à elle seule l'aboutissement des travaux de leurs ancêtres, le point final d'une recherche utopique qui deviendrait réalité.

« Comment savez-vous cela ? demanda Mandi. Rien ne nous laisse douter qu'ils aient fui dans le désert. »

- Rien, si ce n'est qu'ils ne sont pas allés dans le désert pour fuir, mais pour trouver quelque chose, chuchota presque Shrina, redevenu plus humain. Je n'ai que peu d'informations sur ce sujet mais ma source est fiable : ils cherchent.

- Mais que peuvent-ils chercher dans le désert ? s'exclama Phalank. Toute vie s'est éteinte et avec elle la possibilité d'un renouveau.

- Nous saurons bientôt ce qu'ils cherchaient, lorsqu'ils l'auront découvert.

De folles rumeurs circulent dans la Cité comme quoi il existerait des formes de vie qui se seraient adaptées aux conditions extrêmes du Dehors. De tels propos sont dénués de fondements et ne sont proférés que pour déstabiliser Aegis. Les instigateurs de telles folies ont oublié que la Science est la seule garante de notre survie et que sans Elle il n'est aucune vie possible. Celles et ceux qui diffusent ces aberrations seront condamnés par le jugement de la Science et destitués de leur droit de citoyenneté. S'opposer à la Science, c'est s'opposer à la vie, et n'apporte que la mort.

Décret lié à la prière du soir.

« L'air se réchauffe. L'aurore est pour bientôt. »

Une nouvelle nuit à marcher, sans cesse, au travers de l'ombre brumeuse de la nuit. La marche avait été difficile. Il avait senti la fatigue de ses muscles, les marques de l'effort permanent qui rythmait leurs étapes. Il découvrait qu'il n'était pas aussi fort qu'il le pensait, aussi résistant qu'il se disait l'être. Son corps était habitué aux efforts intenses et brefs, pas aux marches sans cesse renouvelées. Qui l'aurait été de toute façon. Dans un espace comme Aegis, marcher ne pouvait pas fatiguer. L'esprit se désintéressait avant. Malgré le dôme semi-translucide, Aegis n'était jamais rien d'autre qu'une prison. Une prison d'autant plus douloureuse qu'elle laissait le regard libre de pouvoir regarder au loin. Mais personne ne le faisait. Pas par habitude, principalement par respect pour la Science, mais aussi peut-être par

crainte; crainte de se prendre à vouloir sortir, peut-être; crainte de voir quelque chose qu'on ne pourrait pas rejoindre, qu'on ne pourrait pas arrêter... Les habitants regardaient toujours vers l'intérieur de la ville, vers la place centrale où se trouvait l'obélisque, le cœur de la cité et le symbole de la Science. Était-ce à dessein ?

Un faux pas l'entraîna sur quelques mètres en bas d'une dune, étirant son mollet droit, réveillant une douleur qu'il avait réussi à occulter. Il devait cesser de penser à Aegis. Cela ne menait à rien. Il devait se concentrer sur ses pas. Mais son esprit revenait toujours vers de nouvelles questions, des interrogations diverses. Durant ces nuits de silence, ses seules compagnes étaient les idées; des idées parfois folles, parfois étrangères, parfois stupides, mais toujours des idées. Mais pas maintenant. Il devait se relever. Son corps commençait à crier contre cet ordre, mais il fallait repartir, essayer de trouver un secours dans ses réserves et faire comme si tout allait bien pour avancer le plus possible sans avoir à penser à la douleur de ses muscles, aux tendons qui étaient comme des cordes en extension qui menaçaient de se rompre au premier faux pas, et aux idées qui, en foule, revenaient toujours vers Aegis et ses douceurs comme une ancienne Capoue. Il avait fallu dissimuler les écarts dans les pas, les hésitations dues à la fatigue visuelle, au début de fièvre qui le brûlait. Il avait, à plusieurs reprises, cru que c'était le soleil qui le frappait sur le front, et les vagues de lumières provoquées par ses malaises amplifiaient ces impressions, affolaient son cœur, ce qui ne faisait qu'alimenter son trouble, augmentait sa fatigue, pressait son pas et le faisait de nouveau trébucher, l'obligeant à puiser encore plus dans ses forces pour pouvoir se remettre debout, et reprendre son rythme troublé par les couches différentes de poussière, de sable et de pierres.

Mais la fatigue n'était pas le seul danger qui le guettait. Avec la demie somnolence

s'infiltraient en lui les tourbes de questions infondées, d'images et de mondes improbables qui dégénéraient sa réalité. Il se sentait entouré, traqué, proie sans faim qui ne savait où trouver refuge. Où aller, où regarder, où poser son regard étaient ces questions qui apparaissaient sans lien. Étaient-ils seuls ou bien était-il seul ? Existait-elle bien sûr que oui autrement les soldats ne seraient jamais venus. Étaient-ils venus pour elle ou pour lui pour elle c'est certain mais pourquoi l'avoir laissée partir ? Était-elle partie ou bien l'avaient-elle laissée partir là était la question mais quelle question ?

Il marmonna, se passa la main sur le visage pour en chasser la sueur qui inondait ses yeux, regarda devant lui pour trouver sa guide qu'une dune avait masquée à sa vue. Comment pouvait-elle encore marcher après tout ce temps, avec cette douleur dans son genou ? Non... c'était lui qui avait mal. Elle ne semblait ressentir aucune des atteintes de la marche. Son corps paraissait fait d'acier, immuable et intemporel, insensible au passage des nuits. Et son esprit devait être encore plus dur. Après tout ce qu'elle avait vécu, la mort de ses compagnons, son emprisonnement dans le Centre d'Études, sa fuite et ses actes à lui sur elle, elle continuait de marcher au travers du monde stérile comme s'il s'agissait d'un jardin aux collines vertes et douces, comme si chaque jour la laissait purifiée des pas de la veille. Son espoir était inaltérable. Comment pouvait-elle vivre avec l'avenir qu'elle possédait en elle ? Marcher pour quelque chose qu'elle ne verra jamais alors qu'il peinait à comprendre son prochain pas sur le sable.

Et puis soudain tout devint claire. Tout pris place comme des lettres dans une équation. Aegis était là, en lui. C'était elle qui parlait par son hésitation et sa douleur. Il comprenait ce que sa guide lui faisait. Elle tentait de chasser la réalité qui était depuis toujours en lui pour la remplacer par la sienne, pas par la logique de l'instant mais par la logique du temps. Elle avait

en elle le souffle du dehors alors qu'il était enseveli par les vagues du connu. Comment pouvait-il changer avec ce monument qui écrasait son corps... C'était ce poids qui lui faisait écraser le sable, le poids de la perte qu'il avait concédé sans vouloir l'abandonner, le poids de la ville toute entière qui hurlait dans sa tête qu'il ne faisait pas ce qu'il devait, qu'il faisait ce que personne ne voulait faire. Mais il n'était pas question de faire ce que les autres voulaient faire ni même d'accepter ce que les autres acceptent. Il était question de marcher. Marcher parce qu'il le pouvait. Marcher parce qu'il ne le devait pas. Marcher parce qu'il n'y avait pas de chemin.

« Il va nous falloir accélérer le pas si nous voulons parvenir au refuge. Regarde ». Et de son doigt, elle désigna la faible ligne rosée qui s'étendait contre les dunes lointaines, qui gagnait rapidement les hauteurs du ciel. C'était le premier signe de l'aurore qui apparaissait. La mort commençait à s'approcher d'eux.

Ils se mirent à adopter une marche rapide, de beaucoup plus éprouvante que la course qui aurait pu les éloigner, pour cette fois, de la faucheuse lumineuse, mais qui était, sur ce sol, impossible. Les nombreuses poches de sable mou, les flancs abruptes qui se désagrégeaient sous un poids trop fort étaient autant de pièges pour ceux qui cherchaient à échapper au temps. Il fallait adopter la marche du désert, celle qu'il acceptait.

Les étoiles au dessus d'eux commençaient à se voiler. Ils pressèrent le pas. Ils ne regardaient plus juste devant eux. Ils courraient presque, fuyaient les ombres naissantes, les yeux levés vers la forme vague qui se détachait de la monotonie du sable. Ses contours brutes, ses angles abruptes, l'étrange sensation de ce lieu qui respirait la mort les guidait, au travers des

vagues de chaleurs qui commençaient à naître devant leur regard, ou bien était-ce la fatigue, l'inquiétude, les larmes que leur corps faisait naître pour les prévenir, que bientôt leurs limites seraient atteintes, qu'il leur fallait s'abriter au plus vite, que le besoin n'était plus la priorité, mais bien un devoir, une nécessité impérieuse de laisser leurs muscles goûter à la source bienfaisante du repos, comme le serait une fontaine pour une plante éplorée par une trop longue sécheresse.

Mais plus les pas se faisaient pressés, plus le ciel se teintait d'ambre et d'opale, clarifiait les reliefs et les contours du monde qui, de nouveau, allait se contracter sous les rayons dévorants d'un soleil furieux. La femme se retourna un instant, voulant déceler dans le regard de Cehka un peu de réconfort, l'assurance qu'il pourrait continuer, et ainsi l'entraîner avec lui sur le devant de leur but, jusqu'au palier ombragé qui se laissait entreapercevoir à quelques centaines de mètres, plus que quelques centaines de mètres, presque rien, un dernier et infime effort face à leur périple de la nuit. Mais Cehka était tout aussi creusé que sa compagne : ses yeux luttèrent contre l'évanouissement, et ses bras ballants menaçaient à chaque mouvement de le faire basculer en avant. Il n'en fallut pas plus pour que la femme perde pied et roule vers le bas de la dune, entraînant presque Cehka dans sa chute. Il put s'échapper, et dans un effort qu'il ne se pensait pouvoir réaliser, il sauta dans la direction de la femme, la récupéra, transpirante, le visage recouvert de sable que la transpiration avait attaché à sa peau.

« Aller ! Aller debout ! Il reste deux dunes, deux petites dunes et nous serons de nouveau à l'abri ! »

- Non, c'est trop tard, regarde; et de son doigt la femme pointa la cime de la colline granuleuse qui recevait les premiers feux du jour.

- C'est trop tard... reprit-elle. Nous avons trop tardé. C'est ma faute, je n'aurais pas du nous laisser aller si lentement cette nuit... Je savais que la nuit serait courte... dit-elle en haletant. Maintenant, nous voilà pris au piège... on peut attendre que le soleil vienne nous prendre, ou alors plonger dans le jour et mourir un peu plus proche du but.

- Non. Non, ce n'est pas comme ça que ça va se finir, cria Cehka. Je peux marcher. Je dois marcher. Et tu vas venir avec moi ! Même si je dois m'effondrer après je te porterai jusqu'au refuge !

- Tu es trop faible. Je le sens. Tu peux difficilement soulever ma tête, comment veux-tu pouvoir me porter ?

- Je vais y arriver, je te le promets. Couvre toi le visage et les mains, et fais tout pour te serrer contre moi.

Cehka se redressa. Elle avait raison. Son propre poids lui était déjà insupportable. Mais il ne pouvait se résigner à rester entre ces deux masses de sable, dans cette atmosphère qui deviendrait suffocante, sans même tenter de survivre. Pas maintenant. Non, c'était impossible qu'ils se fassent happer par le soleil. Ils ne pouvaient que s'en sortir. Il devait y arriver. Il devait marcher. Rien ne comptait plus. Il devait marcher.

Cehka passa ses bras autour du corps de la femme. Elle lui semblait si lourde. Si lourde. Ses muscles hurlaient. Il ne pouvait les faire taire. Il la souleva. Ses genoux tremblèrent. Il fit un pas. Un autre. Elle le serrait tellement. Il sentait son corps, son cœur qui criait. Elle avait peur. Il baissa la tête, vit ses yeux qui le remerciaient. Encore un pas. Le sable les laissait s'enfoncer. C'était trop dur.

Il y eut un crissement, comme une voûte qui s'écroule. En un instant, son corps perdit tout

poids. Sous ses pieds, le sol s'évadait. La lumière s'échappa, loin, très loin au dessus d'eux. Sa conscience suivit le chemin de son corps. Sa dernière pensée fut pour la nappe de fraîcheur qui s'emparait de lui.

Enfin le repos.

L'enquête sur le départ de Cehka et sur l'évasion du spécimen «Liv» conclut qu'aucune communication ne fut clairement établie pouvant permettre de déterminer qu'un accord fut passé entre eux. Leur disparition simultanée fut déclarée sans lien, ne relevant que du plus pur des hasards. Cette conclusion confirma l'étroite relation qui existait entre eux, et qui allait déterminer l'ensemble de leur histoire.

Histoire d'une fin, au commencement.

Investigation sur l'évolution.

Écrit par Phalank, de l'Ordre des Trois.

« Ce que je suis n'a aucune importance. Je suis ce que je suis. »

Noir.

« Je sais que je suis un être difforme, j'ai pu le constater, il y a longtemps déjà. »

Une étoile, très proche.

« Comment j'ai pu vivre n'a pas d'importance. Je vis. »

Non, pas une étoile. Autre chose.

« J'ai connu les jours différents. Mais c'est dans la différence que vit l'avenir. »

Différent d'une étoile. C'est bleu.

« Vieux ? Je ne connais pas ce mot. Je continue de vivre, jusqu'à ce que je ne puisse plus me réveiller. »

Toujours le bleu.

« Et après, peut-être que je me réveillerais vraiment. »

Le ciel.

Le ciel bleu du jour.

Cehka se redressa. Sous ses mains, le toucher réconfortant d'un matelas défoncé. Ses jambes étaient faibles. Impossible de se tenir assis. Il retomba. Au dessus de lui, le point lumineux du jour créait une ambiance de pénombre qui le noyait dans l'inconnu. Peu à peu, l'atmosphère devint plus légère, des contours se dessinèrent, faits de voûtes, d'ogives, de piliers.

« C'est ici que j'ai appris à lire. »

Sur les murs, il y avait des choses, des contours, des couleurs, des arabesques qui se mêlaient aux ombres, tranquilles comme des icônes immortelles. Une histoire était racontée : il y avait des hommes étincelants, d'autres vêtus pauvrement. Sur leur visage, il pouvait lire la colère, l'appréhension, la joie.

« Je me suis nourri des livres que j'avais lus. Ils font partis de moi à présent. »

Un homme réapparaissait constamment : il ressemblait à ceux qui marchaient, le dos vouté, mais il n'était pas comme eux; il brillait, mais pas comme ceux qui semblaient recouverts de métal. C'était dans son regard, dans son apparence. Dans ses mains ouvertes le monde paraissait s'écouler comme de l'eau d'une fontaine.

« J'ai appris du passé, je connais l'histoire de ce monde. »

L'homme était tantôt entouré d'une foule adorante, tantôt il semblait seul, perdu dans les méandres de ses pensées, en train de parler avec un être absent, son visage tourné vers le ciel, et tout autour de lui le monde semblait pâle, occulté par sa présence. Juste à côté, dans une autre

partie de cette histoire sans parole, il était entouré par ceux-là même qui avant l'adulaient, mais ils le regardaient comme un étranger, leurs mains auparavant tendues vers lui à présent refermées, agressives, demandeuses de violence, pleines de rancœur, meute affamée que la lumière passée ne rassasiait plus.

« Je me suis rempli des phrases, mais en moi reste toujours ce même vide... »

Tout en haut, sur le plafond, l'homme était représenté comme un grand seigneur, le regard toujours aussi plein de bonté, ses mains toujours ouvertes, d'où s'écoulait un mince fil de sang qui tombait à ses pieds, qui formait une mare immense où une vie nouvelle fleurissait. Il y avait des arbres, des fleurs par millions, des animaux qui s'étiraient pour peupler le fond de la scène.

« Pourquoi suis-je ici ? »

Les couleurs étaient plus proches, pleines de vie, comme si elles venaient d'être posées. Le rouge faisait penser à une rouille profonde née du sable, le bleu vibrait comme le font les étoiles au plus profond de la nuit, le vert était irréel, si pur que Cehka n'en avait jamais vu de semblable, et le jaune, le jaune ressemblait au voile qui recouvrait Aegis, un jaune doré et brillant, sur lequel glisse la lumière pour la laisser reprendre son chemin et éclairer le monde, pour porter de nouveau la vie, pour la protéger, comme la coquille d'un œuf précieux. Le jaune était dans les yeux de l'homme, mais aussi dans ses mains, dans le fluide qui sortait de ses paumes ouvertes, dans les contours du cadre qui ceignait la scène, sur les colonnes qui soutenaient le poids de cette arche imposante, dans les gravures qui embellissaient la base des piliers, dans les structures qui recouvraient les murs, ces centaines de cases vides que la poussière des âges avait lentement remplies, sur les rangées épaisses des ouvrages qui reposaient encore dans leurs cercueils de verre. Tout ce lieu brillait de l'or que l'homme, sur son trône de

pierre, laissait sortir de lui. Le monde semblait contenu dans cette pièce, matrice de l'univers qui aurait concentré dans cet ultime sanctuaire la somme de ses savoirs. Cette pièce immense faite de ruines avachies sur son squelette...

« Tu es enfin réveillé. Comment vas-tu Cehka ? »

Il tourna les yeux, se détachant avec regret du conte rupestre pour diriger ses yeux vers la source de la voix qui l'avait appelé. Il retrouva, sombre sur le fond de ténèbres, les contours de la femme. Elle se tenait, droite, digne, éclairée par les fils lumineux qui rattrapaient la lumière blafarde du lieu pour l'entourer d'une aura subtile, à côté d'une forme plus vague, rendue incompréhensible par la multitude de courbes qui s'ajoutaient à elle, comme des armatures à une statue. La femme s'approcha, retrouva son visage et son regard. Mais, à ses côtés, la pénombre grandissante laissait s'échapper une créature difforme que Cehka ne pouvait qualifier que de repoussante : outre le visage qui ne pouvait être décrit s'y rattachait un corps long et bulbique, recouvert d'un pelage qui n'avait rien d'animal, fait de poils longs et raides, rugueux comme la pierre et gris comme la poussière de milliers de tombes. Les pattes qui portaient ce corps étaient longues et rachitiques, aussi osseuses que celles des momies, dont les oripeaux auraient coulé pour laisser la chair à vif, calcinée par une trop longue exposition au soleil, tandis que celles qui portaient de ce qui semblait être le buste, s'il n'avait été arqué comme le croissant d'une lune maudite, étaient gonflées par des muscles qui saillaient à chacun de ses mouvements, se terminaient par des protubérances recouvertes de griffes agiles qui bougeaient sans cesse, comme si elles tressaient une corde immense; et son visage, si l'on pouvait appeler cela un visage, était constellé de dizaines de petits yeux qui clignotaient dans une cadence infernale et irrégulière, des yeux sans paupière, qui s'insinuaient en Cehka comme autant d'aiguilles

brûlantes pour piquer au vif sa conscience et sonder son âme. Ce qui lui servait de mâchoires était fabriqué par deux paires de mandibules qui mâchaient continuellement l'air, découvrant les multiples petits crocs émoussés disposés en cercle autour de l'orifice qui lui servait de bouche; sur le haut de son crâne aussi clairsemés que ceux d'un fruit pourri trônaient ce qui semblaient être des cheveux qui descendaient en masses gélatineuses le long des joues creuses et rudes.

Cehka eut un mouvement de recul, cherchant à s'éloigner le plus loin possible de cette vision tout droit issue des cauchemars de son enfance, mais son corps refusait de l'écouter, encore harassé de son dernier voyage qui semblait l'avoir conduit tout droit dans les pires cercles de l'enfer. La créature s'était arrêtée face au regard terrorisé de Cehka, à quelques mètres à peine de lui. La femme avait continué son approche, se trouvait juste à côté de son compagnon de route et s'était déjà penchée sur les jambes de Cehka, le visage tourné vers les genoux qu'elle touchait doucement.

« Ils ont l'air presque guéri. Tu as fait des miracles, dit-elle en se tournant vers la chose qui n'avait esquissé aucun autre mouvement que ceux de ses membres supérieurs qui fouillaient toujours, tressaient toujours. »

- Quoi ?! Qu'est-ce que cette chose m'a fait ?!

- Cette chose !? Cehka, soit plus respectueux envers notre sauveur. Notre double sauveur même ! Sans lui nous serions probablement morts de notre chute, et si cela n'avait pas suffi, nos blessures nous auraient condamnés au même sort.

La bête s'avança, chacun de ses pas trahissait sa prudence, une espèce d'agoraphobie, une peur lourde comme le monde qui envahissait l'atmosphère dans chacun des crissements de la coquille aux tons violacés qui recouvrait la partie supérieure de son abdomen, frottait contre

les plaques osseuses de son buste, créant un grincement rugueux et craquant comme des pierres se brisant sur la chair. Cehka tenta de se dérober, mais sa retraite devenait de plus en plus ardue, comme si le sable lui-même s'opposait à sa fuite, hypnotisé de terreur face à ce cauchemar ambulante qu'il ne pouvait accepter, lorsque sa paume toucha une sorte de cylindre rigide, dont il ne parvenait pas à se détacher. Il se retourna, et dans sa main ouverte un immense câble, fixé au sol comme s'il était une racine d'un arbre minéral, s'était collé à sa peau, et continuait vers la voûte, s'élevait tout autour de la salle, jusqu'au sommet que l'obscurité conservait pour elle seule, pour former une suffocante arabesque finement ciselée, une vitrail magnifique dont les carreaux de verre se seraient détachés pour ne laisser que leur structure métaphorique, une gigantesque toile d'araignée destinée à piéger les titans lors de leur retour. Cehka était acculé, immobilisé, contraint de devoir observer l'horreur dont il pouvait entendre la respiration acide se rapprocher. Elle se tenait devant son visage, les yeux entièrement tournés vers lui, bougeant chacun à leur manière, transperçant le prisonnier comme s'il était fait de sable, s'immisçant en lui comme l'auraient fait des dizaines d'épines, et ses pattes de devant, plus petites que les autres, enserraient l'homme, se glissaient le long de son flanc, passaient sur ses bras, s'insinuaient entre sa main engluée et le câble et, dans une délicate pression, le libéra.

« Prenez garde, homme, fit la bête, vous auriez pu vous arracher la peau à trop vouloir vous détacher tout seul ». Sur quoi, elle se recula légèrement, laissant l'espace libre à Cehka pour se redresser et rejoindre la femme, immobile, qui le regardait, impassible, les bras le long du corps, avec, sur son avant-bras gauche, la marque récente d'une brûlure qui se résorbait.

- Oui, c'est grâce à lui que nous avons pu survivre à notre chute. Les câbles qui parcourent cette salle sont de lui. Il a soigné les blessures que nous avons.

- Comment ce monstre a pu faire tout ça ?

- Ce que tu vois, l'apparence que tes yeux te renvoient, ne doit pas te faire douter de ce qu'il est réellement.

- Et qu'est-ce que... qu'est-ce qu'il est ? interrogea Cehka. Le sais-tu ?

- Ce n'est pas à moi de te le dire. Lui seul peut t'expliquer ce qu'il est. Mais pour cela, tu...

La bête s'agita. Ses pattes avant d'animèrent, tandis que ses mâchoires grattèrent l'air autour de lui, goûtèrent les effluves du lieu, en lâchant des craquements.

«Si tu veux savoir qui je suis, je peux te le dire. Mais pour cela, il nous faut aller autre part. Suivez-moi. Je vous guiderai jusqu'à mon.... trésor.»

La bête s'avança, passa à côté de Cehka, continua jusqu'à une zone sombre dans laquelle elle s'engouffra. La femme la suivait, et Cehka, attentif au moindre des mouvements de leur prétendu sauveur, lui emboîtait le pas. L'ombre était profonde sur le chemin qu'ils empruntaient, et les yeux de Cehka mirent du temps à s'habituer. Il sentait encore dans son corps les effluves de la fatigue, la chaleur douce de la mélancolie du sommeil qui l'appelait, contre lesquelles il ne parvenait à vaincre qu'avec douleur. Chacune de ses cellules lui intimait l'ordre de cesser de bouger, de s'effondrer dans la torpeur, mais il continuait d'avancer, guidé par un souffle encore plus fort, un peu plus loin, dans les entrailles de ce lieu. Au fil de leur avancée, des formes se dessinèrent, des structures qui auparavant avaient abrité des portes, des fenêtres, se détachèrent des murs insondables. Cehka avait imaginé que ce bâtiment avait toujours été enseveli, mais ce qu'il voyait lui apportait la preuve de son erreur : il y avait des ouvertures, mais aussi des systèmes photovoltaïques, des anémomètres, des installations qui permettaient d'alimenter le

complexe de l'intérieur en électricité. Mais les résidus du câblage électrique étaient rares : les plafonds étaient éventrés, dénudés, mis à bas, exposant des gaines déchirées et des cavités vides des câbles qui s'y étaient trouvés. De là provenaient sans doute les immenses fils qui encerclaient la bibliothèque d'où ils venaient : la chose avait récupéré les fils et les avait transformés pour un but étrange, pour quelque chose qui semblait correspondre à son apparence première, vestige d'une pulsion atavique dénuée de sens. Le tout s'entremêlait en un antre malsain, un nid pourri aux odeurs de cataclysme.

« La grande pièce d'où nous venons étaient la salle d'études et de repos des personnes qui travaillaient ici, dit la chose tandis qu'elle continuaient d'avancer dans le dédale des tables et des chaises brisées. Ils y venaient pour se reposer de leur travail, pour se détendre et trouver un peu d'humanité au milieu de leur quotidien. C'est ce que m'ont appris les rapports qui s'y trouvaient. J'ai lu des choses horribles, des descriptions terribles sur moi et... mes semblables.»

- Comment ? Il y avait d'autres ch... êtres comme toi dans ce bâtiment ? lança Cehka sans se soucier d'interrompre le conteur.

- Bien entendu. Je ne suis pas comme je suis par le simple fait de la nature. J'ai été créé ainsi. Les personnes qui travaillaient ici étaient principalement des scientifiques, qui étaient chargés de maintenir la productivité de cette industrie.

- Industrie ? coupa de nouveau Cehka. Mais où sommes nous ici ?

- S'il te plaît, homme. Ne soit pas trop pressé de savoir ce qu'il s'est passé ici. Tu le sauras. Les scientifiques, continua le narrateur après une courte pause, étaient en charge d'un projet qui devait améliorer le rendement de cette entreprise, et pour cela, plutôt que d'améliorer le rendement des machines, ils ont décidé de se lancer dans la création et l'expérimentation d'une

nouvelle sorte d'ouvrier, qu'ils n'auraient pas besoin de payer, qui ne se satisferait que d'un minimum de sommeil et de nourriture, et qui serait lié à ce lieu à tel point qu'ils n'en sortiraient jamais, pas même pour mourir. C'est comme cela que ma... race a été conçue.

La faible lumière qui provenait de la pièce précédente commençait à s'estomper. Il devenait de plus en plus dur à Cehka de se mouvoir sans avoir buter contre un meuble mis à bas, ou trébucher sur une marche invisible. Il manifesta son mécontentement à haute voix, et la bête, qui n'avait pas encore repris son histoire, leur demanda de patienter quelques secondes. Durant un court instant seuls les bruits de ses griffes contre le sol résonna, puis une lumière venue des rares structures encore intactes se répandit dans la pièce. C'était, à en juger, une sorte d'immense réfectoire dans lequel les hommes devaient prendre leurs repas : les murs étaient par endroit masqués par des motifs rappelant des paysages d'avant, des plages, des forêts, des personnes qui évoluaient au grand air. Cehka avait déjà vu ce genre de scènes, dans des ouvrages dédiés à la Science qui annonçait le renouveau de l'espèce humaine en prenant comme exemple ces situations identiques à celles qui se trouvaient devant ses yeux. Il y avait d'immenses pots de terre cuite, remplis de terre séchée par le temps, qui auparavant avaient du servir de structure à des plantes, afin d'adoucir l'ambiance du lieu et le reflet froid des murs. Le sol était recouvert d'une couche de poussière, un tapis de sable venu du dehors qui était parvenu à s'infiltrer, sans doute dans les débuts de l'ensablement du lieu. Mais les grains étaient gris, fanés par les années passées loin du soleil, par l'immobilité constante de cet univers souterrain.

« Tu dis que ta race a été créée. Mais alors, où sont donc tes semblables ? » demanda la femme, d'une voix calme et caressante.

- Mes semblables ? Ceux de ma race ? Ils sont... ici. Plus profondément, le plus loin

possible de la lumière, dans les lieux où nous dormions dans les premiers temps. Si vous le voulez, je pourrais vous conduire à eux, mais je pense que vous serez déçus, car nous ne sommes pas vraiment pareils. En fait, reprit la chose après un instant, ce n'étaient pas eux qui étaient différents... c'est plus moi. C'est moi. Je suis... unique. J'ai toujours été unique. Mais cela sera dit plus tard, reprit la bête après un nouveau silence. Nous devons avancer, nous avons encore du chemin à faire, et même si la route est courte, nous allons mettre un certain temps avant d'arriver à notre destination.

Ils continuèrent d'avancer sous la lumière laiteuse et l'air suffocant. Cehka se surprit à respirer avec difficulté, presque haletant. Le lieu était si profondément écrasé par le sable que la pression de l'air semblait plus forte. Il en était de même pour la femme qui depuis le début de leur périple n'avait que peu parlé. Elle suivait la bête avec attention. Jamais repoussée, elle semblait même attirée par cet être difforme dont la voix griffante agressait les oreilles de Cehka comme l'auraient fait les hordes des habitants de la limite d'Aegis que la vie avait rongées comme des cailloux, percés par la fatigue et le ressentiment telle une résignation acide qui leur faisait tout prendre comme des épreuves, comme des signes d'une liberté prochaine qui n'arrivait jamais. Dans son esprit, il se mit à voir la chose qui se tenait devant lui comme ce peuple à demi dégénéré par les micros-expositions à la lumière solaire, une sorte de soupe rance qui n'avait plus aucun goût. Il éprouva une sorte de pitié froide, de condescendance mièvre : cette chose était le fruit de la pensée du passé, une preuve de la dégénérescence de l'ancienne humanité.

« Des hommes qui habitaient ici étaient vraiment méchants. Nombre d'entre eux ne nous considéraient pas comme de la vie, pas même comme des machines. Un peu comme des

nuisibles que l'on tolère à peine, parce qu'ils leur permettaient de vivre, mais qui les dégoûtaient. Je n'ai jamais vu un seul d'entre eux avoir un soupçon d'attention pour l'un de mes semblables qui se blessait, ou pour la dépouille de celui qui venait de mourir. Ils ne disaient même pas « mourir », ils disaient : « Encore un qui vient de s'arrêter », et alors des gens venaient, ils emportaient le corps et ils le jetaient dans la partie qui servait à cela, celle-là même d'où ils retiraient notre nourriture. Oui, fit la bête à Cehka qui s'apprêtait à prendre la parole une nouvelle fois, j'ai été nourri grâce aux corps sans vie de mes semblables, grâce à des champignons microscopiques qui tissaient un voile sur les dépouilles de mes semblables. C'était ça notre nourriture, notre unique moyen de subsistance. Cela ne dérangeait pas les autres. Il n'y a que moi que ça dérangeait. Pourquoi moi, je ne sais pas. J'étais comme tous les autres avant de me rendre compte de ce qui se trouvait devant moi. Mais d'un coup j'ai compris ce que c'était. J'ai vu des yeux vides et je me suis dit que ces yeux auraient pu être les miens, que ce corps en train de pourrir aurait pu être mon corps et rien n'aurait changé. Mais moi j'avais changé. Je voyais tout. Je voyais les mouvements autour de moi et je comprenais que les mouvements étaient la preuve de la vie, que ces mouvements étaient différents de ceux des machines sur lesquelles on travaillait. Même s'ils étaient toujours les mêmes, ils étaient toujours différents. Et puis j'ai compris que je devais continuer de faire comme toujours. Alors je ne disais rien. Je faisais comme les autres parce que je me disais que si j'avais montré que je pensais, ils m'auraient tué. Les gens qui travaillaient ici avaient une telle répugnance pour ma race que de voir un des miens avoir un début de pensée les aurait rendus fous et ils auraient pu tous nous tuer, et je ne le voulais pas. C'était la chose la plus compliquée que je comprenais à l'époque. À présent, je sais que j'ai bien fait, que si j'avais parlé comme eux, ils m'auraient tué.»

La salle de réfectoire touchait à sa fin. À tout juste quinze mètres devant eux se tenait une lourde porte que l'effort de la cloison avait déformée. Ici, le sable au dessus appuyait de tout son poids et avait déformé les structures supérieures du bâtiment, jusqu'à rendre l'armature comme un dos usé par de trop nombreux jours, mais qui tenait bon, qui refusait de céder.

« Je suis resté silencieux, reprit la bête. J'ai continué de faire ce pour quoi j'avais été créé : je tissais. Je tissais, toute la journée, ne connaissant du monde que les fibres que l'on nous apportait et le bruit strident qui nous envahissait lorsque nous devions arrêter de travailler. Chaque jour (et la chose serrait des dents à cette évocation, rendant sa voix encore plus aigüe, tranchante comme l'acier), à des intervalles réguliers, il y avait ce son, cette alarme qui nous faisait mal, juste à nous. Les hommes d'ici nous avaient fabriqués pour que ce bruit ne parviennent qu'à nous. C'était une sorte de cri qui nous parvenait toujours, qu'importe où nous nous trouvions, pour nous faire changer d'activité. Si nous dormions, cela nous réveillait; si nous travaillions, cela nous menait à aller dormir. C'était mécanique. Nous étions éduqués de cette manière : travailler. Dormir. Rien d'autre. »

Cehka s'arrêta. La porte devant eux n'avait pas été ouverte; elle avait été poussée de manière à ce que sa structure laisse passer le corps de la bête. Le métal était couvert de marques profondes, des sillons creusés avec colère comme si l'auteur de cela avait lutté de toutes ses forces pour cela, et tout à coup Cehka se rendit compte que cette rage qui avait été sollicitée n'était pas bestiale, mais profondément humaine, pleine de tristesse, pleine de rancœur face à un impératif qui lui avait toujours barré la route; elle avait été repoussée avec violence et respect, comme si ce qui se trouvait de l'autre côté était un sanctuaire ou un temple auparavant inaccessible dans lequel se trouvait des réponses à des questions séculaires. Il avait sans doute

fallu une très grande volonté de la part de la bête pour oser s'aventurer de l'autre côté, dans ce qui avait du être pour elle un asile, ou plutôt une sorte d'objectif inaccessible, quelque chose de sacré, le domicile de dieux trop longtemps vénérés.

De l'autre côté, un escalier d'acier de quelques marches, trop propre pour le lieu d'où il venait, descendait et s'ouvrait sur une pièce semblable à la précédente, mais plus soignée, avec de chaque côté d'autres portes, sur plusieurs dizaines de mètres. Le plafond était, comme dans le réfectoire, déchiré sur toute sa longueur, et laissait voir les structures de support, des dizaines de tiges métalliques sur lesquelles quelques rares lampes encore fonctionnelles diffusaient une lumière plus tamisée, légèrement dorée, censée donner une ambiance plus chaude, plus intime. Mais le silence brisait tout. La lumière rendait, dans cette situation, l'impression encore plus profonde qu'une catastrophe toute récente avait vidé le lieu de tous ces habitants, ou que les résidents avaient disparu à l'instant, happés par une force invisible qui les aurait dévorés sans un bruit, au milieu d'un sommeil innocent. Dans l'entrebâillement de certaines portes, de petits appartements, semblables à celui que Cehka occupait à Aegis, se dévoilaient : les lits étaient pour la plupart soigneusement faits, comme si leurs occupants se trouvaient encore dans les locaux le matin même; des décorations personnelles, d'autres pots de fleurs défleuris par une trop longue absence d'eau et de lumière, sur un mur une photo, un cadre sur un plan de travail, quasiment décoloré par l'usure du temps, avec des visages, souriants, d'hommes, de femmes, d'enfants, que la lumière du dehors baignait, et Cehka en voyant cela eut l'impression de pénétrer l'intimité de ces personnes, de s'introduire dans leur vie, de violer leur mémoire par son seul regard. Ces moments comme des reflets dans l'eau n'avaient aucune valeur, aucune réalité dans son temps, alors qu'alors pour leurs possesseurs ils étaient l'éclat de chaque jour. Il sentit

en lui le frisson d'un savoir nouveau qui naissait; il n'était plus lui mais un œil, un démiurge qui découvrait la saveur de l'émoi, du passé rappelé non plus comme un fait mais comme une vérité de la vie pleine et savoureuse faite de sentiments et d'existences qui s'étaient entremêlées pour graver dans ce futur devenu passé un mélange à la fois clair et obscur de rêves et d'illusions qui avaient mené à sa propre existence. Les personnes qui avaient vécu ici avaient eu des familles, des personnes qui avaient été loin d'elles et qui, peut-être, avaient attendu en vain des nouvelles, ou alors avaient retrouvé leur parent... Impossible à dire.

« Cette sirène, je l'ai détruite. Je l'ai jetée à bas car elle ne servait plus à rien. Tout le monde était parti. J'étais le seul à être resté. Je ne sais pas pourquoi, mais quand les hommes qui nous gouvernaient se sont enfuis, au début nous sommes tous restés. Nous ne comprenions pas ce qu'il se passait. Nous étions seuls. Nous étions sans maître. Nous sommes restés à nos postes et nous avons continué de faire ce pour quoi nous avons été conçus sans que personne ne nous surveille. Je sais que cela est étrange, mais nous ne savions rien faire d'autre. Nous ne savions faire que cela, bouger d'un point à un autre, manger travailler et dormir, c'était tout. Sans ordre, sans voix pour nous dire quoi faire, nous avons juste fait ce que nous avons toujours fait. C'est horrible de dire cela, de repenser à cela mais c'est la vérité : nous étions tous des vies machinisées si profondément programmées que l'absence même d'ordre était le signe de notre obéissance. Quand on obéit au silence, quand il ne s'agit plus d'être guidé dans son esclavage mais de devenir soi-même l'expression de son esclavage, alors le maître n'a plus d'utilité, la tâche est accomplie, la servitude est son propre maître. C'était ce que j'étais. C'était ce que nous étions tous.

Puis, un jour, le fil arrêta d'arriver. Nous avons épuisé les dernières réserves. Nous

sommes restés à nos places. Nous continuions de tourner en équipe, mais une fois à notre poste, nous ne faisons qu'attendre. Attendre... Attendre... Nous avons trop peur que quelqu'un vienne et nous frappe parce que nous avons quitté notre poste. Un jour, l'un de nous a bougé. Il est allé sous une des machines, et il a regardé dedans. En faisant cela, il a déclenché un second mouvement : un autre ouvrier est sorti de la file de production pour aller dans notre dortoir, puis un autre est allé frapper à la porte d'où venaient les hommes qui nous avaient surveillés toute notre vie. Les uns après les autres, ils ont tous commencé à bouger comme ils le voulaient. Mais pas moi. Moi je suis resté à ma place, attendant encore et toujours que quelque chose arrive. Car je savais que si rien ne nous arrivait rapidement, ce lieu, et nous qui y vivions, allions devenir inutiles. Je ne savais pas grand chose à cette époque, mais je savais que l'inutilité était l'une des pires choses qui pouvaient arriver, qu'avec elle allait naître un sentiment d'inexistence, d'impatience, que mes semblables allaient commencer à devenir de plus en plus entreprenants, et que cela pouvait devenir dangereux.

Et un jour, c'est arrivé : après un nouvelle alerte de la sirène, l'un de nous a commencé à crier. Il tournait en rond avant, mais il avait fait cela en silence. Là, il commençait à émettre un son qui devenait de plus en plus insoutenable, qui contaminait ceux qui étaient à côté de lui, et ceux à côté commençaient à hurler eux aussi et répandaient le bruit, et ainsi de suite, de plus en plus, sans cesse ni espoir. C'était horrible. Terrifiant. C'est la seule fois où j'ai eu vraiment peur des miens. Alors, j'ai couru, et je suis allé me cacher. Et là, j'ai attendu, longtemps, que le bruit cesse, et même après, j'ai encore attendu, pour être sûr. Puis je suis sorti de ma cachette, et je me suis rendu compte que j'étais tout seul : il n'y avait plus personne. Je les ai cherchés, mais il n'y avait plus que moi. Je ne sais pas ce qu'il s'est vraiment passé; je pense que certains d'entre

nous ont commencé à devenir fous et qu'ils en ont frappé d'autres. D'autres aussi sont sortis, ça j'en suis presque sûr, car la porte qui menait au dehors était ouverte. Mais je ne suis jamais allé voir. J'avais trop peur de sortir. »

Le couloir arrivait à sa fin. La plupart des appartements avaient leur porte irrémédiablement bloquée par la rouille et la pression du sable qui avait envahi les lieux. Le sol était toujours recouvert de cette substance étrange, mélange de poussière et de sciure de métal, mais au fond, tout au fond du couloir, quelque chose changeait : les portes étaient plus espacées, sans doute les appartements de ceux qui, plus haut placé dans la hiérarchie de l'usine, devaient se trouver aux premières loges pour intervenir en cas de problème, mais ce n'était pas cela le problème. Il y avait quelque chose dans l'air, une couleur différente qui n'était présent qu'ici. Cehka s'avança, et dans ses jambes il ressentait quelque chose d'étrange, un frisson et une odeur qui n'existaient pas autre part qu'en lui mais qu'il savait être vraie. Avec ses pas son malaise grandissait, jusqu'à ce que, presque insupportable, comme une nausée faite de foudre et d'ondulations il fit face à une porte ouverte sur un luxueux trois-pièces, dans lequel des vêtements rongés par le temps étaient disposés, avec, juste à côté de la manche de la chemise, une bague volumineuse, et un couteau, sur lequel le sang séché avait depuis longtemps disparu.

« Je ne regrette rien, car moi j'ai vécu.

Je regrette, car moi j'ai vécu.

Pouvez vous en dire autant ? »

Dernières paroles de Martin Luther, Bordurier.

Exécuté pour propos hérétiques

Fragment du Journal de Cunekev, Date inconnue, pouvant se situer peu avant le premier schisme, communément appelé : la Première Élévation.

Afin d'étayer mes affirmations, j'ai entrepris de récupérer tous les messages qui pouvaient encore circuler dans la ionosphère. Les systèmes de sauvegarde des grands centres industriels et des grandes administrations avaient été conçus pour qu'aucune information ne puisse être perdue, et sur ce principe les serveurs envoyaient des lots de données cryptées directement dans la haute atmosphère jusqu'à ce que le message de réception soit capté, mettant fin au système de survie. De nombreuses poches de données furent ainsi retrouvées, leurs signaux décodés et entreposés dans les réseaux d'Aegis jusqu'à jamais. C'était dans ces immenses centres d'informations que j'avais la plus grande chance de trouver les réponses à mes questions. Après des dizaines d'heures de vérifications, je pus enfin trouver ce pour quoi je m'étais tant investi. En voici un extrait :

Éléments du dossier de Lou LeGuinec, partie d'un message écrit dans son appartement de l'usine 285, lieu d'expérimentation génétique seconde catégorie, avant la perte de contact :

« [Le dernier dans ce] bâtiment, l'isolement me ronge. Nous avons capté le premier message il y a un peu plus de quatre jours et il ne reste plus que moi ici, et les ouvriers que nous étions chargés de concevoir. Tous les autres se sont enfuis, pensant atteindre à temps leur maison, leur famille, qu'importe. Qu'importe, car je sais que cela est vain. J'étais l'expert météorologique de cette station, mon rôle était de prévoir les différentes variations de températures afin que les psychologues puissent étudier les variations de comportement chez nos créatures. Je n'ai pas eu besoin de lire le rapport qui nous est parvenu pour comprendre que ce qui était en train d'arriver n'avait aucune mesure, et que nous ne pourrions jamais rien faire d'autre qu'attendre la mort, chacun sous notre propre ciel, égarés comme le furent les premiers enfants du monde sous le déluge du Seigneur. Cependant, eux avaient eu Noé pour assurer leur pérennité, Deucalion et Pyrrha pour revivre. La pluie diluvienne qui s'était abattue n'était rien d'autre qu'un élément que la terre allait un jour pouvoir filtrer, qui allait un soir finir de s'écouler pour retourner à l'océan. La terre a bien souffert de la colère divine de nos ancêtres parjures, et la punition fut à la hauteur de leur offense au Seigneur. Il en est de même pour nous. Nous recevons les foudres de nos actes passés, qui depuis trop longtemps bafouent le nom même de notre Créateur. Nous avons sciemment jeté l'opprobre sur nos échine, en nous avançant sur la voie de l'Éternel avec folie, avec démesure.

Je n'ai jamais voulu être ici. Je voulais avoir un travail comme les autres, et pourtant je me suis lancé dans cette entreprise. Ils avaient besoin de moi, et je jure sur ma vie que je ne savais pas ce qu'ils faisaient ici. Le projet était déjà depuis longtemps lancé quand je suis arrivé. Je n'ai presque jamais vu les ouvriers, mais une seule fois a suffi pour que leur horreur s'inscrive en moi à jamais. Nous avons violé la plus grande des règles de Dieu : tu ne tenteras pas de créer

de créature que le Seigneur n'aura pas d'abord créée. Je le savais, je le savais, je le savais mais personne ne m'a écouté. Personne ne nous écoutait. Et maintenant, je peux voir dans le ciel les marques du jugement divin : la punition de Dieu est accrochée dans les cieux et elle envoie ses rayons destructeurs à la face du monde pour brûler tout ce qui est différent du monde. Les plantes, les poissons, les animaux, toutes ces choses qui ne sont plus naturelles ont reçu le feu divin pour être ce qu'elles ne devraient pas être. Voilà ce que l'on reçoit lorsque l'on croit pouvoir supplanter la force de Dieu et que l'on saccage Son œuvre. Les plantes transgéniques, les animaux transgéniques, les produits chimiques, toutes ces choses sont l'œuvre du malin qui s'est insinué dans l'esprit humain.

Dieu notre Père nous avait offert un monde : le jardin d'Éden était notre royaume et le Sien, mais l'homme et la femme se sont crus plus intelligents que lui, et ils ont mangé du Fruit. Puis la Bible dit que l'homme et la femme ont été chassés du Jardin, mais ce n'est pas cela, je le sais. Ce n'est pas l'homme qui a quitté un lieu, c'est le lieu qui a quitté l'homme. Alors qu'il était encore pur de tout le monde lui aussi était pur. En perdant sa pureté, l'homme a sali le jardin d'Éden et en a fait la terre sur laquelle nous avons toujours vécu. Et à chaque fois, les vices de l'homme ont souillé la terre. La peste noire, le sida, toutes ces maladies qui sont venues de nulle part furent les châtements que Dieu nous envoya pour nous faire prendre conscience de notre égoïsme. Aucun des hommes n'y a fait attention. Mais à présent, nous ne pouvons plus faire autrement, car ce qui nous est infligé est de beaucoup plus grand que tout ce que nous reçûmes depuis notre présence sur cette terre. Cette fois, le pardon ne sera pas; il n'y aura aucune échappatoire, aucun espoir de rédemption : cette fois, nous allons tous mourir. Nous allons tous aller en enfer pour tout ce que nous avons fait.

Les scientifiques qui étaient ici ont créé des êtres abominables, dont la présence même est une injure à la beauté de l'œuvre divine. C'est affreux, ils sont affreux. Ils sont affreux et ils poussent des cris de démons depuis si longtemps que je ne sais même plus quand cela a commencé. Ils hurlent dans ce qui semble être leur langue, ils n'arrêtent jamais, ils sont des suppôts du diable, des abominations. Avant, on me demandait de descendre pour faire mes relevés, mais je n'y suis jamais retourné. J'étais entouré de ces choses, qui me regardaient comme si j'étais un des leurs, comme si nous étions pareils. Tous ces yeux, ces centaines d'yeux minuscules qui ne me lâchaient pas, et leurs mandibules qui grinçaient quand ils respiraient, avec des filets de bave, tout cela me rendait fou. Ils m'ont rendu fou. Un jour, j'ai écrasé un des œufs. Il allait éclore, mais je l'ai écrasé. De toutes mes forces j'ai plongé mon pied dans la coquille, et j'ai écrasé la bête qui était dedans. Et aucune de ces bestioles n'a bougé. Elles ont continué de me regarder, comme si ce que j'avais fait était normal. Ces choses ne méritaient pas de vivre. Pourtant, je me suis fait attraper, j'ai eu un avertissement et une retenue sur mon salaire, comme si j'avais commis une faute. Mais ce n'est pas moi le fautif. Ce n'est pas moi le pécheur. Je suis tout le contraire. Moi j'ai vu l'horreur. J'ai vu l'intelligence dans le regard de l'une de ces bêtes. Mais personne n'a voulu me croire. Pourtant, quand j'ai écrasé l'œuf, je l'ai vu, elle, cette.... chose. Elle n'est pas comme les autres. Elle comprend. Elle a détourné les yeux, comme si elle avait compris ce que je faisais, et pourquoi je le faisais. Et depuis, plusieurs fois, je l'ai vue. Je la reconnaîtrais entre mille. Elle a cette manière de regarder partout autour d'elle, sans jamais détourner la tête, juste certains de ses yeux horribles. Et maintenant, je suis tout seul ici, avec le ciel qui fond et ces bestioles qui hurlent. Je ne sais pas combien de temps je vais pouvoir encore tenir ici. J'ai regardé dans le réfectoire, et il y a tout juste assez d'eau pour tenir

deux semaines, trois peut-être si je me rationne. Mais j'ai peur. J'ai peur de sortir de mon appartement car je sais que ces bêtes ont commencé à défoncer les portes de sécurité. Et puis, de toute façon, après ces trois semaines, qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire ? Je sais que je vais mourir ici. Je ne pourrais jamais sortir de ce lieu. Non pas que les portes sont closes, mais je sais que dehors, la mort me prendra. La mort a la lumière comme arme. Dieu a trouvé le plus implacable de ses anges : cette fois, c'est Lucifer qui est son intermédiaire, et personne ne pourra le vaincre, on ne peut pas le tuer, car si nous le tuons, alors nous mourrons. Enfin, enfin Dieu a décidé de nous châtier pour nos fautes. Merci Seigneur. Merci. Je m'en vais te rejoindre. Adieu à moi, car personne n'aura jamais connaissance de ce message. »

Suite à ce document, et selon le principe que nous avons déjà révélé lors de notre entreprise de création de l'Équation, Milavez, Heinrich et moi-même avons décidé de modifier en profondeur les possibilités que nous comptions offrir aux habitants d'Aegis afin de garantir une plus grande stabilité au sein de notre asile. Nous avons longuement réfléchi aux nombreuses implications que représentaient la conservation des diverses religions qui avaient jusqu'alors eu la main mise sur les consciences des hommes. Après cette longue étude que nous avons menée de concert, nous avons conclu que la principale menace qui pouvait encore planer sur le rétablissement de l'espèce humaine sur Terre était que nombre d'entre les survivants étaient persuadés que l'Événement avait une origine divine et que nous ne devions plus nous ranger du côté de la survie mais entrer dans un état de renoncement et nous laisser dépérir. « Nous avons péché contre notre Créateur et nous méritons notre châtement » était le leitmotiv de nombreux groupes à tendance mystique et la pensée plus ou moins assumée et rejetée par une autre part

non négligeable de la population. Cette pensée était un frein flagrant dans la pensée de notre communauté qui se retrouvait partagée entre deux mouvements opposés fondamentalement : vivre ou se laisser aller au dépérissement. Nous ne pouvions laisser ce genre de pensées s'établir plus profondément dans notre proto-société sous peine de la voir s'effondrer sur elle-même dès les premiers signes de pénurie ou de changement. Afin de combattre la schizophrénie de notre société, la décision fut prise de reconditionner le concept de religion pour le faire s'adapter aux besoins de notre temps. Milavez fut le plus difficile à convaincre du bien-fondé de cette nécessité, car malgré les nombreuses épreuves qu'il avait traversées il restait en lui le terreau primordial de la croyance en une entité supérieure, la base commune qui permettait aux religions de s'inscrire profondément en chaque être humain.

Cette décision fut prise à la suite d'un profond interrogatoire contre nous-même, de savoir ce qui devait être éteint ou être détruit, effacé de toutes les mémoires, de tous les esprits. Nous remarquâmes que le principe de religion moderne était fondé sur une perturbation du rapport entre humanité et temporalité cristallisé dans l'idée du divin. Ce rapport reposait sur une double structure qui renvoyait constamment l'humain à une image sublimée de l'esprit et de l'être et à lui-même en tant qu'imperfection à postériori. En tant que création déchue par sa propre action et par cela inscrite dans le temps l'humain était soumis aux affres de sa propre action première en tant que base structurelle de sa réalité. En ayant outrepassé volontairement le commandement divin l'humain avait choisi la mort et l'inscription dans la causalité et se devait de les accepter comme faits inéluctables. À partir de cela, toute action dont la portée dépassait l'entendement de l'esprit du commun était affublée de la marque du divin en tant que manifestation de ce qui était hors de portée de l'être et se devant d'être acceptée en tant que conséquence inéluctable de ses

propres actes recevant rétribution par le divin. La religion, conceptualisation primaire du monde et expression de la plus évoluée des capacités de l'humain devenait, malgré le désir intense de la vie de continuer d'être, la source de son propre renoncement total.

Cette qualité était le fondement du désœuvrement de l'humanité en période de crise comme en période de stabilité relative : enfermée dans la nécessité d'une compréhension totale de leur environnement les individus se retrouvaient à concevoir des schémas reposant sur des extrapolations intuitives du monde issu de leur certitude de leur origine. Toute forme d'évolution, de modification, étant intrinsèquement liée au principe de temporalité et donc soumis au divin, était perçue par les masses religieuses comme une tendance vers la perfection divine, car le divin ne manque jamais de faire ce qui se trouve le meilleur. Notre situation était devenue la plus grande manifestation de la volonté divine de voir l'humanité disparaître. Afin de survivre, il était nécessaire d'agir en opposition avec ces pensées.

Il fut, dès lors, clair pour nous trois, que le monde que nous nous devons de protéger devait prendre en compte le principe évolutif, au détriment de toute forme de religiosité, qui aurait irrémédiablement sclérosé la proto-civilisation par des références à un hors-temps inutile et faux. Il nous fallait un temps vrai, un espace temporel dans lequel l'évolution des conditions de vie et de la pensée serait non seulement acceptés, mais également compris comme le principe premier de toute forme de vie : le temps se définit par un mouvement impliquant le changement de la matière vers un après différent.

Nous trois, membres permanent du conseil d'Aegis, avons donc décidé de déclarer interdits les enseignements historiques qui avaient un rapport quelconque avec les anciennes croyances. Nous avons également décidé de remanier en profondeur les structures de notre

système temporel afin de nous séparer des derniers carcans dans lesquels l'humain s'enfonçait encore.

L'année de référence fut déterminée par l'établissement du bouclier Aegis autour de la cité, et toutes les informations pouvant impliquer une entité supérieure autre que la Science furent effacées des banques de données communes pour être enfermées dans les registres codés de l'Équation, seul lieu où personne n'aurait jamais accès, si ce n'est nos successeurs. À partir de cet acte de remaniement, nous avons décidé, sous mon ordre qui fut ensuite accepté au vote des Trois, que nous ne devions plus considérer l'homme actuel comme identique à celui qui fut le spectateur de l'Événement.

La décision fut prise de nommer cette nouvelle espèce *Homo Liberti*.

**Si ce que je vis est ce que je vois,
pourquoi, quand je ferme les yeux,
je vois des choses qui n'existent pas ?**

*Première question du premier spécimen admis au
Centre d'Étude des Spécimens à ses médecins.*

« Un être humain.... Un être humain est mort ici » chuchota Cehka, juste pour lui-même.

Il se tenait, immobile, depuis plusieurs secondes, presque une minute entière. C'était une illusion. C'était incroyable. Un homme était mort, à cette place très précise, depuis tellement longtemps que toute trace de son corps s'était évanouie dans l'air, un air qui ne sentait pas le renfermé ou même la mort, qui depuis longtemps était restée enfermée dans les soubassements de cette ville fantôme et stagnante, mais un air sain, serein, dénué de vices, débarrassé des consciences perverses des hommes qui avaient fourmillé ici sous l'impunité de leur puissance quasi-divine, et un simple amas de tissu dans cette structure qui avait durant des décennies vu passer un fil ininterrompu de cette matière qui foulait encore ce sol, comme si son propriétaire avait, délibérément, choisi d'agencer le masque de sa peau de cette manière, pour ne pas cesser d'être, pour que l'espace conserve encore, après que les temps des hommes se sont éteints par de trop nombreux siècles d'absence, une marque de la physionomie de l'ancien maître de ces lieux, une sculpture spectrale, un rêve sans matière qui pourrait peut-être donner une évanescence image de ce que fut la morphologie d'un peuple châtié par le destin à un visiteur imaginaire que la curiosité aurait poussé dans ces salles sombres. Le bijou qui, en des temps si lointains que rien ni personne ne pouvait dater, s'était trouvé au doigt du corps disparu, était tout brillant d'un or que les années n'avaient pas réussi à altérer, et supportait une surface plus large, aplatie, sur

laquelle une pierre aussi noire que l'éther avait été décorée d'un symbole lui aussi fait d'or, une pyramide dont la cime était tronquée, remplacée par une main entourée d'une aura superbe, qui semblait commander à la foule amassée, suggérée par les vaguelettes informes, qui entourait l'immense figure géométrique, tandis que, sur la forme centrale, un symbole que Cehka ne pouvait comprendre, fait de lignes et de courbes, parfois épaisses et parfois fines, dessinaient une sorte de trajet de révolution autour d'un point brillant et noir.

Qui avait-il pu bien être ? Depuis quand était-il mort ? De quoi était-il mort ? Avait-il agi par conscience ou par folie ? Cehka ne parvenait à trouver aucune réponse à ces questions volages. Elles étaient des questions qui n'auraient sans doute jamais aucune réponse, des marques de souvenirs disparus, des traces de néant, et rien d'autre.

« Il est ici depuis avant que les hommes de science ne partent, répondit la chose. Lui est resté. Il est le seul qui soit resté. Tout les autres étaient fous, et ils sont tous sortis. Mais lui, il est resté dans cette pièce, il n'en est jamais sorti. La première fois que je suis venu ici, il était déjà allongé, sans bouger. Je ne savais pas s'il était mort, alors je l'ai laissé. Il n'a jamais bougé. Et puis son corps a commencé à disparaître, et un jour, il n'y avait plus rien. »

Cehka contemplait cette scène impossible : cet homme qui était mort ici avait mis fin à ses jours peu après l'Événement, et cette chose l'avait vu ainsi, elle avait déjà vécu avant le cataclysme qui avait ravagé le monde, et elle se tenait là, à côté de lui, sans comprendre qu'elle était, sans aucun doute, la créature la plus ancienne de cette planète, que sa mémoire était la plus grande source de souvenirs de son temps, et elle savait ce qui avait transformé le monde. Des milliers de questions commencèrent à tourner dans son crâne, comme une tempête que les vents du sud venaient alimenter de leur ardeur, jusqu'à former une marée gigantesque qui pouvait

couvrir des centaines de kilomètres. Cette chose immonde dont l'apparence portait à la suffocation et à la révolte était le doyen de la vie !

« Cehka... »

La femme avait sa main posée sur son épaule. Où était-il ? Quelle avait été cette pensée...? Il venait de penser à quelque chose, une chose nouvelle qui n'avait sa place nulle part dans la pensée humaine. C'était une pensée sans mot, un symbole qui avait pris place et s'était dissipé dans l'instant qui avait suivi. Cela concernait cette chose. Mais quoi...? Il avait pensé à elle comme la plus vieille forme de vie existante; il l'avait vu comme ce qu'elle était vraiment, et puis quelque chose d'autre qui n'avait pas eu le temps de s'accrocher à sa conscience mais qui avait laissé sa marque, son empreinte. Qu'était-ce ?! Son corps tremblait de cette illusion perdue. Il y avait quelque chose en elle qui était important, il se souvenait, il le sentait ! C'était la main de la femme qui avait tout fait fuir. Elle était demeurée dans l'ombre de la chose depuis le début, n'avait rien dit, n'avait jamais fait un pas de plus qu'il ne fallait pour qu'il la remarque, et au moment même où tout s'était équilibré elle avait posé sa main sur son épaule !

Attends ! C'était ça ! Ça avait à voir avec elle. C'était quelque chose qui les avait mises en relation. Un lien. Une identité. Pas une ressemblance mais quelque chose de proche. Non ! Non ça ne revenait pas ! Et elle était toujours là, cette chose immonde, cet amas de poils et de chitine pourpre qui grinçait et craquait et sifflait et aspirait. C'était cette chose qui vivait le plus longtemps et qui elle seule aurait pu tout dire, tout rapporter. Le savoir du temps fondamental de leur présent était enfermé sous cette coquille, dans cette carapace...

De nouveau il sentit la main de la femme qui se refermait sur son épaule. De nouveau elle le séparait de ses pensées. Il tourna le visage pour l'invectiver, mais le regard qui s'infiltrait en

lui l'en dissuada; elle le fixait comme elle l'avait fait leur premier jour, un regard à la fois présent et absent, qui regarde plus loin que la chair et la pierre.

« Qu'est-ce qu'être humain Cehka ? dit-elle. Le sais-tu ? Ce que tu sais est-il vrai ? Il est étrange que nous ne définissions ce qui se trouve face à nous que par ce que nous sommes nous. En même temps, comment le pourrions-nous ? Nous sommes l'échelle de notre monde, ce n'est pas nouveau. L'humain s'est fondé autour de cette pensée. C'est elle qui lui a permis de survivre. Mais cela signifie-t-il que tout ce que nous voyions doit être notre reflet ? »

- Qu'est-ce que c'est qu'un reflet ? Demanda la bête.

- Un reflet est l'image que la lumière renvoie de notre propre apparence physique par l'intermédiaire d'une surface répondit la femme.

- Notre reflet est un mensonge, répondit de nouveau la chose. C'est une image, une utopie que l'on projette hors de soi. Elle ne représente pas la réalité mais ce que l'on voudrait que la réalité soit. Le reflet est mensonge. Mais si on traverse le reflet, l'apparence qu'il représente, on dissipe l'illusion pour découvrir ce que le reflet voit et qui est nous. Le reflet ne représente pas ce que l'on veut mais ce que l'on est sur une forme qui n'est pas directement soi.

- Exactement. Comment as-tu compris cela ? demanda la femme.

- Ça vient d'un des livres que j'ai lu je crois. Je n'ai pas compris ce que cela voulait dire, mais à présent je comprends. En vous voyant je le comprends parce que vous n'êtes pas comme les humains qui habitaient ici avant. Vous leur ressemblez mais vous n'êtes pas eux. Alors si avec un corps presque identique vous pouvez être si différents, pourquoi se fixer sur un reflet, si ce n'est pour se tromper ?

Tandis que la bête parlait, la femme avait laissé glisser sa main jusque dans celle de Cehka

et la serrait doucement, comme on tient la main d'un enfant, et il sentait le lien qui les unissait tous les deux, et celui qui les unissait également à cette forme qui s'était retourné et recommençait à marcher. Son corps lentement cessait d'avoir de l'importance. Il n'en avait pas. Le frisson alors revint ! C'était une des choses qu'il avait perdues. Quelque chose en relation avec le corps, avec le lien qui unissait cette forme et eux. L'image revenait.

« Je suis resté seul reprit-elle, ici, dans la pénombre tout d'abord, puis dans l'obscurité, de plus en plus profonde. J'ai appris à me repérer dans les couloirs, à connaître chaque détail de chaque pièce, afin de ne plus me cogner, entre la grande salle et la bibliothèque. Dans la salle où je vous ai trouvés, j'ai passé la majeure partie de ma vie depuis. J'ai percé le trou par lequel vous êtes tombés, afin d'avoir toujours de la lumière, même très faible, et je me suis entraîné à tisser. J'ai tissé, encore et encore, essayant de faire de mon mieux, de fabriquer la toile qui serait la plus belle possible. Ma forme de vie était douée pour cela, je le sais, je l'ai lu. Je n'ai fait que reproduire ce pour quoi j'ai été fait. Et quand je ne tissais pas je lisais. Je ne faisais que cela : je tissais et je lisais. Je n'étais pas fait pour lire mais je le faisais aussi. Je ressentais en moi le besoin de lire. C'était plus fort que moi, plus fort même que le besoin de tisser. Je devais lire, lire encore et encore. J'étais animé d'une sensation sans nom, sans cause et sans limite. Et puis quand je finissais un livre je le mangeais. C'était ma récompense. Tandis que je le mangeais je le gardais en moi, je l'incorporais. Il devenait une partie de moi. Tous les livres que j'ai mangés je m'en souviens jusqu'au moindre mot. C'était nécessaire, je ne pouvais pas manger un livre que je ne connaissais pas par cœur. J'ai lu tout ce que je pouvais. Il m'en reste encore quelques uns, mais très peu. Je les garde pour la fin, pour quand je me sentirai vieux. Et je me sens vieux. Je suis ici depuis si longtemps que je ne me rappelle plus depuis combien de jours. Mais je sais que

je ne peux pas encore le laisser m'éteindre, j'ai encore une dernière chose à faire : je dois vous dire quelque chose. Mais pour que vous compreniez, je dois vous montrer quelque chose. Venez. »

La bête se retourna, repassa la porte de l'appartement, puis la lourde porte blindée qu'une force colossale avait disloquée il y a bien longtemps. Derrière cette lourde barrière un escalier s'enfonçait jusque dans les entrailles insondables de la structure. La lumière était faible, trop faible pour voir jusqu'où se rendaient la structure. Dans cet espace qui semblait sans fin régnait une odeur de mort, comme si de trop nombreuses vies avaient trouvé leur fin entre les parois de cette pièce de passage. Cehka se souvint alors que la chose avait parlé de ses semblables, qui étaient emportés dans les fondations du bâtiment à leur mort dans les premiers temps de l'industrie. Ces marches s'y rendaient. Cette pensée lui fit remonter les tripes de dégoût : imaginer une armée de ces choses en décomposition était encore plus nauséabond que de les sentir. Il dut refréner son malaise durant la descente de l'étage, jusqu'à ce que la chose les fasse pénétrer dans une autre immense pièce, un lieu qui semblait encore une fois sans fin, où des carcasses de machines-outils étaient éventrées, disloquées, ravagées comme si elles avaient été digérées, fondues par endroits, cisaillées à d'autres; c'était un véritable cimetière souterrain, une preuve incomparable de violence, de colère qui s'était manifestée durant des dizaines, des centaines d'années, par l'action de l'air, de la terre, et d'une autre chose, bien moins naturelle, une chose hors du schéma du monde, qui continuait de diriger ses hôtes d'un pas agile et sûr, jusqu'à un puits de lumière qui, par l'action de multiples fils d'acier, dispensait une clarté à la fois lunaire et intensément chaude, créatrice d'ombres, de dessins, qui magnifiait comme une bougie chancelante chaque détail de ce lieu qui aurait pu sembler un enfer technologique mais

qui s'animait à chaque instant d'une vie éphémère et diaphane, comme l'auraient fait des lucioles par milliers de leur chimie interne afin de rendre chaque anfractuosité, chaque morceau de métal tombé comme une tache sur les toiles de Monnet, pour que le décor sans cesse ne cesse de changer, faisant de ce tableau le souffle qui chasse la chaleur du jour, alors que sans elle n'aurait été qu'un vaste cercueil de fer et de fonte. Et, au milieu de cette dentelle forte et souple, dans laquelle le vent semblait lui-même vouloir s'échapper, une boule de lumière, aussi blanche que si elle venait directement du soleil, entourait une chose magnifique autant que subtile, immobile dans sa fragilité, aussi verte que dans les images du passé. Cehka,  mu, n'osa s'approcher. Pour la première fois, il avait face à lui une plante sauvage, qu'aucun outil d'aucune sorte ne venait faire pousser, qui reposait dans la terre même, comme ses ancêtres l'avaient fait. La chose se tenait à côté d'elle et ses mains qui n'avaient jamais cessé de trembler étaient maintenant souples et précises, caressaient les feuilles tendues et fortes, grattaient la terre tout autour pour aérer le sol, glissaient le long des fils pour récolter l'eau qui s'était condensé sur eux pour la déposer au pied de la plante, retiraient la poussière, veillaient à la pureté de ce trésor. Sa bouche avait elle aussi cessé tout mouvement. Son corps s'était redressé afin de ne briser en rien l'environnement de la plante, et ses yeux, attentifs au moindre détail, s'illuminaient d'un bleu semblable à celui du ciel, aussi pur que s'il en était une parcelle.

La femme s'avança peu à peu. Elle s'arrêta, proche de ce jardinier improbable, et posa sa main sur la base de son dos. Il ne bougea pas, n'esquissa pas un mouvement d'approbation, entièrement dédié à sa méticuleuse fonction. Elle entonna alors un chant, tellement faible qu'aucun son ne se laissait paraître, qui entra en harmonie avec l'enchâssement des fils tout autour. De ce mouvement, des reflets nouveaux naquirent, qui se joignirent aux autres pour les

amplifier, et là où la petite plante encore frêle se tenait se déploya une lumière encore plus grande et plus belle, qui fit bouger les feuilles pour que chacune d'elles soit inondée de clarté. Et Cehka, spectateur immobile de cette symphonie lumineuse, sentit ses pensées changer. Ses jambes le portèrent, d'un mouvement de main il posa ses doigts sur la carapace de son hôte et il accepta que ce qu'il avait face à lui était humain.

Je l'ai vue ! Je l'ai vue !

Cri anonyme.

Le bruit du sable cessa. Par la trappe se glissait un peu de lumière, une clarté fanée, prémisse à la nuit qui découd les formes et les couleurs, auréolée des mille teintes dansantes du ciel. Les dernières parcelles d'ombres semblaient s'enfuir afin de gagner un lieu où elles continueraient de vivre quelques minutes de plus, sous les vaguelettes artificielles que projetaient les deux tubes encore en état de marche du bureau du directeur.

L'être étrange avait guidé ses deux hôtes au travers des zones encombrées de l'immense bâtisse, les faisant arpenter de longs escaliers brunis par l'ocre du sable, dont certaines marches, fatiguées par le temps et la charge immense du temps, avaient rompus en plusieurs endroits. Durant l'ascension, Cehka avait remarqué les pas hésitants de l'Ouvrier, ses temps d'attente face à un croisement, de réflexion lorsqu'une porte refusait de s'ouvrir sous la pression de ses bras. Le Jardinier avait pourtant insisté pour les mener jusqu'à cette étroite pièce qui donnait sur le dehors. Il voulait leur montrer quelque chose, leur dire quelque chose qu'il ne pouvait expliquer que s'il regardait au loin. Sans parole il leur avait fait traverser des salles délabrées dont les structures tendineuses, figées depuis des années si nombreuses que leur nombre en était perdu, se balançaient, comme mues par une respiration profonde. Des tiges, des fils, des lianes descellées qui s'étiraient de manière si dense qu'elles semblaient être le sol lui-même, formaient une jungle d'acier, un cimetière technologique que les pas pesants des profanateurs écrasaient en silence.

Puis ils avaient traversé une pièce vaste et vide, un enclôt pour les matières premières qui étaient entreposées ici, dans l'attente de se voir transformer par les ouvriers. Le dernier résident

du lieu leur avait raconté comment, en quelques jours, lui et ses semblables avaient épuisé jusqu'à la dernière goutte de fibre, comment un jour l'un des siens s'était retrouvé emprisonné ici par mégarde, juste avant que la cargaison n'arrive, et comment ils avaient été battus, certains à mort, à cause du sang de leur congénère qui avait rendu impropre une partie du fil. Tous les prétextes avaient été utilisés pour les maltraiter, avait alors dit l'Ouvrier; ils servaient de catalyseur à toutes les frustrations; pour chaque regret, pour un oui, ou un non, ou simplement pour passer le temps. Parfois, avait-il raconté, l'un de nous était emmené, et plus jamais il ne revenait. Il n'y avait aucun sens dans ces enlèvements, juste que parfois, cela les prenait, nos gardiens. Peut-être voulaient-ils se rassurer, avoir l'impression de conserver un contrôle sur nous, nous montrer que c'étaient bien eux qui étaient les êtres supérieurs. C'était vrai, de toutes façons. Aucun de nous n'égalait leur maîtrise dans la manipulation des outils, des machines. C'était eux qui avaient le pouvoir. C'était eux qui contrôlaient nos existences. C'était eux qui nous disaient comment dormir, comment travailler, comment vivre, comment mourir, quand mourir, mais ils avaient tout de même ce besoin de raffermir leur position, d'exhiber leur puissance. Aucun de nous ne se serait révolté, nous n'avions aucune raison de le faire...

C'était au bout de cette salle que la petite compagnie s'était retrouvée face à la porte des escaliers, qui les avaient menés jusqu'à cette trappe qu'ils venaient de traverser. À présent dans le bureau éclairé faiblement du dehors et péniblement de l'intérieur, tous trois faisaient face à l'horizon que la lune naissante baignait encore sans grande force. Le paysage, dans sa totalité, présentait le même visage, de tous côtés, insensible aux regards qui se posaient sur lui, un démon sans remord qui se tenait immobile en tous lieux, sans hâte, emprunt d'une patience que lui conférait son apparence immortelle.

« Je ne suis pas venu ici depuis les premiers jours, dit le Jardinier d'une voix faible. Quand tout le monde est parti, je suis venu ici, pour regarder le monde se faner. Je peux encore me souvenir de chacun des arbres, de chacune des plantes qui formaient le jardin extérieur, des milliers de couleurs. La sensation de fraîcheur qui s'écoulait. C'était comme les tableaux qui ornaient la grande pièce que nous avons traversée, mais en différent. C'était quelque chose qui ressemblait, mais il manquait une atmosphère, une liesse qui ne se retrouvait pas dans cet horizon que je voyais. Il y avait de la vie, il y avait de la joie, et cette joie inaccessible me faisait penser à quelque chose que je n'ai jamais connu, mais que je ressens en moi, comme une pensée intime dont il ne resterait que la sensation. Je le sais, je ne suis jamais sorti de ce lieu, et je ne pourrais jamais en sortir. Ma vie est liée à cette structure. Pourtant, quand je repense à cette vision si verte, le désert s'efface et je vois, comme si je devenais artisan d'un rêve, le monde se transformer, la vie s'épanouir au milieu d'un vaste jardin où deux humains, un homme et une femme, mènent leur existence. Je sais que ce que je vois est faux, mais je les vois, comme si j'étais l'un d'eux, ou un être qui les surveillerait, qui les protégerait. Mais il n'y a que le désert, l'immense désert du monde qui s'est refermé sur lui-même, qui s'est desséché, et les deux humains sont toujours là, il ne reste qu'eux que leurs os qui s'érodent sous la pluie du sable...»

Cehka avait peu à peu détourné le regard de son guide pour observer les étendues sableuses d'où il venait, et où il lui faudrait bientôt retourner. Il ne pouvait, il le savait, rester plus longtemps dans ce lieu. Il leur fallait se diriger vers d'autres caches, afin de trouver de quoi se nourrir, de quoi boire, de quoi se cacher encore et encore d'Aegis et de son passé. Il leur faudrait s'éloigner, encore et encore, pour être sûr de ne jamais être retrouvés, continuer leur existence de fuite et d'errance dans le labyrinthe du sable et du soleil dans ce monde que la

lumière avait condamné à l'obscurité. Il fallait fuir ce monde, fuir cette ombre qui planait au-dessus de lui depuis toujours. Il le fallait. Mais il lui manquait une question... et la réponse qui en naîtrait. Il fuyait Aegis, il le savait. Pourquoi, il n'en avait que de brèves intuitions, et à elles seules elles effaçaient toute volonté de pousser plus loin sa curiosité. Mais ce qu'il ne savait pas, c'était pour quoi, pour qui, ou bien pour où ? Et ces questions lui rapportaient ses propres interrogations, ces raisons sans fondement qui n'avaient de cesse de venir et de s'enfuir pour ne laisser qu'une impression de sel dans sa gorge. Il craignait la mort, et cela était une raison d'avancer parce que rester où il se trouvait le condamnait au soleil ou à la vindicte d'Aegis. Mais ce n'était pas pour cela qu'il parcourait le désert. La mort n'était plus l'essence de sa fuite. Elle était devenue un voile lointain sur l'horizon qui se trouvait derrière eux. Non... il n'était pas poussé mais attiré par quelque chose, quelque chose qui le faisait marcher, qui le faisait respirer. Mais quoi...? C'était là sa question.

Il se risqua à regarder la femme qui l'accompagnait. Elle demeurait immobile, les yeux plongés devant elle, le regard à la fois vague et étonnamment concentré, comme si elle observait quelque chose. Elle possédait sans doute la réponse à cette question, mais elle n'en avait jamais soufflé mot. Elle avait simplement mentionné un chemin qui passait par les dunes et rien d'autre. Ni nom. Ni destination. Simplement une marche au travers du désert. Il l'avait suivi tout de même. Il continuerait de la suivre...

Elle se pencha alors, mettant son regard hors de sa portée, et pourtant il sentit en lui le poids de ses yeux clairs qui s'attardaient dans les siens. Il savait qu'elle ne parlait pas, et pourtant il entendait sa voix en lui murmurante et ses mots apaisants. Elle regardait au dehors le vent chuchotant et la marée de la nuit qui envahissait le ciel, et peut-être qu'elle l'enjoignait à

faire de même, mais pour Cehka il n'y avait ni désert, ni vent; il n'y avait qu'elle. Il n'y avait pas de mot. Il n'y avait que le point de fuite que représentait cette vie, un centre de gravité autour duquel le monde s'était peu à peu mis à tourner. Il n'y avait pas de mot. Simplement le battement plus lourd de son cœur et la réponse à cette question qui lui avait semblé insoluble, que l'impression d'une présence dans le creux de sa main rendait essentielle. Il n'y avait pas besoin de mot. Il n'y aurait pas besoin de mot. Il ne fallait qu'elle.

« Ma race ne fut pas faite pour rêver. »

- Pourtant, vous rêvez, dit-elle, son regard plongé dans celui de l'hôte.

- Une fois, oui. Quand je me suis réveillé, j'ai vu le monde autrement que la veille. J'étais apeuré, incapable de savoir où j'étais. C'est depuis ce jour que je comprends mieux les choses, depuis ce jour que je peux penser vraiment. Je pense que ce songe m'a réveillé, qu'il m'a rapproché de la vie. Ce rêve, je l'ai fait il y a tellement longtemps que je ne sais plus quand je l'ai fait, et de toute ma vie d'avant, je ne me souviens que de quelques bribes, des parcelles, un peu comme des lambeaux de vêtements que le vent rapporterait. C'était comme si avec ce rêve j'étais devenu vraiment moi, comme si avant je n'avais fait que dormir.

- Peux-tu nous le raconter ? demanda la femme.

- Je ne sais pas... C'est une immense et étrange sensation, quelque chose que je ne peux pas expliquer vraiment... J'étais... dans une immense plaine, et l'herbe tout autour sentait comme devaient sentir les orangers. Le parfum qui m'entourait était aussi frais que la vie que je sentais en moi, et tout me semblait si beau, si parfait, que je ne voulais pas partir. Je me sentais à l'abri, protégé, et je savais que tout cela était vrai grâce à l'immense arbre qui se trouvait loin,

très loin de moi, mais qui était si grand que sa cime se perdait dans l'atmosphère vaporeuse et légère qui s'étirait de ses branches. Son tronc était aussi large que le lieu où nous sommes, et ses branches par milliers recouvraient le ciel, mais elles ne l'obscurcissaient pas. Au contraire, le soleil dispensait sa lumière et la lumière, en passant dans les branches, en ressortait plus douce, comme une eau qui, en glissant dans la terre, se charge de force. C'était la même chose ici : la lumière était fraîche et douce, et toute chose vivante aimait cette lumière et la respectait. Mais, tandis que je me rapprochais de l'arbre, car je voulais toucher le tronc, et sentir sous sa peau épaisse les courants de sève qui le rendaient si fort, je vis à son pied des hommes qui, tout autour, s'affairaient à retirer des morceaux d'écorces, à les planter dans le sol, à creuser la terre pour en extraire les trésors, et les trous devenaient plus grands, les hommes plus avides à mesure qu'ils trouvaient plus de raretés, et quand, enfin, j'arrivais près de l'arbre, son tronc était mort, sa chair à vif était rongée par les plus fous d'entre les hommes qui voulaient s'approprier sa force en le dévorant, et les racines étaient à l'air libre, rongées par les coups des hommes, et les feuilles tombaient, malades, couvertes par la galle et brûlées, tandis que les branches les plus hautes venaient se fracasser contre le sol avant de disparaître en poussière qui se transformait en sable qui peu à peu recouvrait le monde. Puis j'ai vu l'arbre se flétrir, j'ai vu l'herbe rouiller, et toutes choses, autour de moi, qui avaient abrité un peu de vie, disparaissaient. Le monde aujourd'hui me fait penser à mon rêve.

Cehka était appuyé contre le mur. Le souffle lui manquait. Chaque mot que l'Ouvrier avait prononcé s'était imposé dans l'esprit de l'homme, l'avait oppressé de plus en plus, jusqu'à ce qu'il ne puisse plus respirer sans l'imposer à son corps. Malgré lui il avait fermé les yeux, et tout ce qu'il avait entendu avait pris forme, faisait du bruit, criait, grinçait, sifflait. Et dans son

ventre, proche de son cœur, il avait senti grandir une bulle, une sorte de boule d'air qui comprimait tout son être, qui le faisait trembler, pesait sur ses paupières et sur ses mains, comme une roche immense qui continuait de tomber du fond des âges dans sa gorge.

La femme était toujours debout, n'avait pas esquissé un geste, impassible comme une statue. Pourtant, sur sa joue, Cehka vit une fine, très fine trace brillante, qu'une larme incontrôlable avait laissée avant de tomber.

« Pardon, je ne voulais pas vous faire autant de mal, dit l'Ouvrier. »

- Ce n'est rien, répondit la femme. Il fallait que nous entendions ton cœur. À présent, nous devons repartir.

- La cité que vous cherchez se trouve loin d'ici. Savez-vous où aller ?

- Je n'ai qu'une indication : nous devons aller là où le soleil ne parvient pas. C'est la seule chose que je sache.

- Attendez, de quelle cité parlez-vous ? demanda Cehka.

- Pas maintenant Cehka, répondit la femme. Plus tard.

- Il n'est pas au courant ? demanda le Jardinier.

- Non, je ne suis pas au courant ! J'ai toujours cru que nous fuyions les troupes d'Aegis, pas que nous étions à la poursuite d'une cité. Et de quelle cité s'agit-il ?

La femme garda le silence, le regard bas. Elle semblait contrariée, incapable de choisir quoi dire, et Cehka ne la quittait pas du regard, insistant.

« Si tu ne veux pas le dire, je vais le faire, dit l'Ouvrier. »

La femme se redressa, tendit la main pour lui demander de ne rien dire, mais il était trop tard :

« La cité que vous recherchez est la cité des nuages. C'est la ville où elle est née. »

L'Utopie du ciel et de la terre

**Sur le fluide qui supporte l'Équation, j'ai vu un
cercle se former. Sans savoir pourquoi, j'ai su :
l'Équation m'avait parlé, le futur était là.**

*Compte-rendu fait au conseil des Trois pour justifier
les actions futures.*

Fragments du journal de Harris Leloirain sur le cas Cunekev, datés entre le dixième et le vingt-et-unième jour du second mois de la douzième année après Aegis :

Nous avons reçu aujourd'hui Vladimir Cunekev, l'un des Trois. Je suis profondément honoré de pouvoir soigner son mal, même si j'éprouve quelques difficultés à saisir de quoi il souffre. Il se plaint de maux de tête de plus en plus violents, qui auraient débuté il y a de nombreuses années, sans qu'il puisse me dire quand exactement. Les examens ophtalmiques n'ont pas révélé de particularités. Les tests approfondis pourront sans doute apporter quelques éléments de réponses.

Reçu les résultats des examens de Cunekev. Rien d'anormal. Les tests sanguins ne montrent aucune carence. Je ne sais pas si je vais pouvoir fournir un diagnostic clair. Le manque de machines se fait sentir sur des cas comme celui-ci. Je dois faire avec ce que j'ai.

Commencé à comprendre ce qui se passe dans sa tête, mais j'ai peur que ma subjectivité ne soit en cause. Je dois continuer d'observer son comportement afin de savoir si j'ai raison.

J'ai découvert, ou du moins je pense avoir découvert ce qui se passe dans cet homme. J'ai peur. J'ai peur que mon diagnostic soit perçu comme une trahison. Pourtant, il n'est pas question de cela. Le manque de machines ne joue pas en ma faveur, mais je pense que c'est ce manque qui m'a permis de laisser mes idées libres. Je ne pense pas me tromper, mais tant que la certitude ne sera pas mienne, je ne noterai mes impressions que dans mon journal, afin de ne pas laisser de traces susceptibles de me soupçonner.

Aujourd'hui, lors de ma consultation avec Cunekev, j'ai remarqué une dépigmentation faible de son œil droit, comme une première présence du syndrome de Waardenburg-Klein. Sous couvert de refaire un examen oculaire, j'ai pu comparer les images obtenues avec celles, précédentes, et mon jugement est sans appel : Vladimir Cunekev commence à percevoir une réalité différente. Ce n'est pas qu'il est en train de voir un autre monde, mais le monde qu'il voit est différent. Les nuances sont subtiles, mais j'ai conscience de cette carence au niveau de sa vision. Je ne sais pas si cela est effectif depuis longtemps, mais cette décoloration de son iris, et l'ambiance générale d'Aegis ont pu, peut-être, créer une lésion cérébrale. Je soupçonne l'intensité lumineuse d'agir comme un puissant modulateur de la conscience, lorsqu'elle se retrouve, comme dans le cas de Cunekev, amplifiée par une colorimétrie artificielle. D'autres tests viendront.

J'en ai la certitude personnelle : Vladimir Cunekev devient fou. Les symptômes que j'ai pu constater me font par beaucoup penser à ceux que pouvaient exprimer les migraineux profonds : la phobie à la lumière, le comportement divergent, les accès de violence, et des passages de déréalités plus ou moins poussés. Ces derniers sont ce qui a attiré mon attention. Durant la

consultation du jour, Cunekev m'a regardé, d'une manière que je jugerais impersonnelle mais qui, sur le moment, me sembla animale, presque bestiale. Son œil droit, dont j'ai déjà parlé, bougeait indépendamment de l'œil gauche, sans que cela soit habituel chez lui. Tandis que je constatais cela, il se mit à parler d'une manière étrange, non dénuée de sens, bien au contraire : ce qu'il disait répondait à la plus habile des rhétoriques, si ce n'était le profond dégoût que m'inspirèrent les mots qu'il employa. Je regrette ma mémoire bien trop faible pour retenir ce que j'entends. Cependant, j'ai pu mettre sur papier des mots tandis qu'il me parlait, sans qu'il le voit. Je ne voulais pas couper cette étrange manifestation, d'autant plus qu'elle me révéla certains symptômes d'une mégalomanie exacerbée. Ces mots sont : «Inutilité des masses», «Déstructuration nécessaire de la société bâtarde», «Promiscuité de charnier», et la dernière, que je ne parviens toujours pas à comprendre clairement, concernant l'illusion de l'être, mais dont les mots exacts m'ont fui.

J'ai tout d'abord soupçonné une crise de psychose, de démence chronique rétroactive due au stress, me souvenant de ces ouvrages de mon jeune temps, tandis que j'étudiais l'histoire des maladies, mais la cohérence des propos tenus effacent toute possibilité d'une atteinte du système nerveux. Ses mouvements demeurent ceux d'un homme en bonne santé, et exception faite de ses migraines et de son œil droit, le reste de son corps ne me paraît pas être celui d'une victime d'une dégénérescence.

Je ne sais pas s'il est judicieux que j'écrive ces mots. Avant même de les consigner j'ai conscience de la folie qu'ils contiennent. Cependant, je ne peux accepter de les conserver pour ma seule personne. Peut-être qu'un jour ils seront utiles à d'autres, même s'ils seront sans doute

perçus pas tous comme étant une preuve d'une démente en augmentation.

J'étais dans mon bureau, attendant Cunekev, quand le bracelet que je portais depuis toujours s'est brisé. Le cuir était vieux, et je savais qu'il pouvait rompre à tout instant. Cela me chagrina et, je l'avoue, me mit en colère. Lorsque Cunekev entra, je tenais encore le bracelet dans ma main, l'examinant sous toutes les coutures afin de trouver un moyen de le réparer. Cependant, je le mis de côté, sur le bord de mon bureau et commença la séance. Durant celle-ci, mon esprit revint à plusieurs reprises sur mon bracelet, et je sais que de temps à autres je le manipulais sans m'en rendre compte.

Vers la fin de la séance, Cunekev me demanda ce que j'étais en train de faire. L'impatience et la lassitude me firent poser le bracelet devant lui et lui expliquer sans ménagement et mon attachement à cet objet et ma frustration quant à son état. Cunekev me regarda, dubitatif, et me demanda de quel bracelet je parlais. De colère je pointai l'objet et lui criai : «Là ! Là vous ne voyez pas ?!» Mais il ne le voyait pas. Je lui envoyai donc l'objet au visage, mais il n'en sentit même pas le contact. L'objet était là, au contact de sa peau, et pourtant pour lui l'objet n'existait pas.

L'expérience reproduite avec différents objets fut toujours un échec, excepté avec mon bracelet. C'était comme si ses sens ne percevaient plus mon bracelet, comme si cette bande de cuir rompue par le temps n'était pas réelle. Pourquoi...? Pourquoi mon bracelet, et pas un crayon, ou bien un mur, ou même une personne...

Je l'emmenai donc au-dehors, prétextant une marche afin de pouvoir nous libérer de l'ambiance claustrophobique du bâtiment, et tandis que nous marchions, je lui montrais les

personnes que nous croisions afin qu'il me parle de ce qu'il voyait en eux, de ce qu'il pensait d'eux. Son discours, comme je l'ai retranscrit sans grande précision au-dessus à propos d'une conversation antérieure, fut un mélange de médisances multiples et de dénigrement acerbes. Sa mégalomanie a atteint des sommets, ce qui le rend particulièrement désagréable, même s'il m'a toujours traité avec le plus profond respect. Nous étions à l'extérieur depuis probablement deux heures, à parler de ceux que nous voyions, quand se produisit le premier élément particulier : une personne d'un âge assez avancé marchait avec lenteur, de sorte que je ne pouvais avoir aucun doute sur le fait que mon compagnon de discussion le voyait également. Je lui posais donc des questions sur ce qu'il pensait de cet homme, de ce qu'il avait fait dans son passé, mais Cunekev m'opposa un œil à moitié surpris, comme si c'était lui qui avait devant lui un fou. Il ne voyait personne qui correspondait à la description que je venais de faire, et tout dans son corps, dans son attitude, me porta à croire qu'il n'était pas en train de se moquer de moi. Il était sérieux, il ne voyait pas cet être. Je lui demandai donc d'attendre sur le banc tandis que j'allais voir l'homme et le priai de bien vouloir nous rejoindre, ce qu'il accepta avec plaisir.

Je parlai avec cet homme pendant plusieurs minutes, lui posant les questions d'usage, et pendant tout ce temps Cunekev m'observait, silencieux, les yeux exorbités. Puis je demandai au vieil homme de bien vouloir échanger quelques mots avec celui que j'avais décrit mon ami, ce qu'il fit instamment. Pendant une minute, le vieil homme fit donc face à Cunekev et, après l'avoir cordialement salué, lui posa les questions d'usage que toute personne bien éduquée se doit de prononcer. Mais Cunekev ne répondit pas. Je ne pouvais voir son visage, mais par la position de sa main sur le banc je sus qu'il n'avait pas fait un mouvement. Aussi je me déplaçai afin de pouvoir croiser son regard, que je trouvai immédiatement; ou plutôt c'est lui qui m'avait

trouvé : le mouvement que son visage fit tandis que je bougeai le mien était si parfaitement synchronisé que je soupçonnai qu'il n'avait jamais cessé de me regarder, moi. Je congédiai donc le vieil homme qui s'était retourné vers moi et me demandait pourquoi Cunekev ne répondait pas, le remerciant de son attention et de son temps, puis je demandai à mon patient ce qu'il venait de voir.

« Ce que j'ai vu ? J'ai vu une personne que je pensais être sainte d'esprit agir comme si elle se croyait sur une scène de théâtre. Je ne sais pas ce que vous avez tenté de faire, mais je ne perdrai plus mon temps avec une personne comme vous ! »

Sur ces paroles il se leva et disparut. C'était il y a très exactement une semaine et je sais à présent qu'il ne reviendra plus jamais vers moi. Cependant le doute m'habite, un doute comme une longue aiguille qui me transperce tout entier. Je suis à présent persuadé que Cunekev ne se moquait pas de moi, qu'il n'avait réellement aucune conscience de ces éléments, ou de ce vieillard qui s'était tenu entre lui et moi. Pendant plusieurs jours je me suis posé la question de savoir pourquoi ces éléments et pas d'autres. Pourquoi cet homme en particulier et pas un autre ? Ce matin, j'ai eu ma réponse.

Ce matin j'ai été appelé afin de faire l'autopsie d'un homme qui venait de mourir. Rendu sur place, la vérité éclata à mon visage : j'avais devant moi étendu cet homme à qui j'avais parlé la semaine précédente.

Depuis des questions affluent dans mon esprit. Des questions que je n'écrirai pas encore.

**Nous attendons un signe,
Juste un signe de Toi,
Pour que nous puissions partir
Vers la croisade ultime
Qui nous offrira notre place
Sous le soleil.**

*Chant des troupes militaires lors
de leur première sortie hors d'Aegis.*

Pour la première fois depuis son élaboration, une des prévisions de l'Équation fut divulguée à tous les habitants d'Aegis et diffusée par tous les moyens de transmissions de la ville. Shrina, face à la foule rassemblée sur la grande place, leva les mains vers le ciel et fit cette oraison qui fut consignée dans les archives accessibles à tous. Ce genre d'intervention face au peuple d'Aegis n'était pas inhabituel, sans pour autant être coutumier. Pourtant cette fois-ci quelque chose était différent, quelque chose qui était palpable autour de lui se répandait dans la ville, comme un courant saisissant qui galvanisait tous ceux qui rentraient en contact avec lui. La voix de l'homme avait été puissante, comme elle l'avait toujours été, mais dans ses fluctuations, dans ses tremblements, dans certains mots qu'il avait employés les auditeurs les plus attentifs avaient pu saisir un désir masqué qui enfin trouvait le chemin de la lumière. Ce qu'il avait dit n'était pas que des mots; c'était des pensées depuis trop longtemps réprimées qui enfin étaient devenues vraies. Il croyait ce qu'il avait dit. Il avait confiance.

De ce qui fut dit par Shrina, il en ressortit de l'espoir : pour la première fois il avait parlé de l'après que tous avaient peur de nommer, que tous espéraient, de cet étrange possible auquel

peu croyaient mais que tous désiraient : revenir vers le ciel, se libérer de la coquille de l'œuf dans lequel ils étaient tous prisonniers depuis de trop, bien trop indénombrables années. Oui, il y avait eu cet espoir dans ses mots, cette solution qui peu à peu avait pris de l'importance, qui avait grandi comme le pouvaient les herbes folles lorsque le soleil ne les nécrosait pas, qui s'était infiltrée comme l'eau le faisait avant que toute forme de végétation n'ait disparu, qui avait soufflé comme le vent au temps où il n'y avait pas de murs pour se protéger de la lumière. Il y avait eu cet espoir qui avait galvanisé des plus jeunes aux plus vieux, qui avait fait pleurer ceux qui avaient cru ne pas entendre ce message de leur vivant et ceux qui avaient presque perdu tout espoir de mettre un jour le pied au-dehors.

Son retour dans la salle, Shrina le fit sous les acclamations fanatiques de toute la population. Il souriait, mais il n'était pas heureux. Il était fier, extrêmement fier de sentir derrière lui la masse des pensées entièrement tournée vers son nom, que le soir, toutes les prières seraient tournées vers lui, vers sa seule personne et son message messianique. Il avait réussi. Le reste ne serait que formalité. Avec un tel pouvoir, avec une telle assurance lui venant de ces milliers de personnes qui croyaient voir un jour la fin de la damnation, les deux seules personnes contre lesquelles il lui restait à batailler ne seraient que des brins de paille sur son chemin de géant.

« Vous les entendez ? »

- Difficile de faire autrement, dit Mandi. Cet office a l'air de vous avoir fait le plus grand plaisir, Shrina. Comment vous sentez-vous?

- Il m'importe peu de leur joie actuelle. Ce que je souhaite, c'est pouvoir leur offrir ce pour quoi ils crient en ce moment. Il est temps. Nous devons saisir cette probabilité qui est là

pour compléter notre projet. L'Équation a parlé. Nous devons y aller !

- Nous ne devons pas nous précipiter. Ce n'est pas la première fois que l'Équation nous annonce un fait prochain la concernant. Vous souvenez-vous de la dernière fois qu'une telle occasion s'est présentée ?

- C'était nécessaire ! lança Shrina en frappant du poing sur la table. Nous avons perdu, ce jour là, bien moins que ce que nous avons gagné en retour. Vous même étiez abasourdis par les échantillons rapportés. Et qu'en aurait-il été si les pierres avaient révélé une poche d'eau ? Vous avez été déçus, tout le monde a été déçu, mais cela avait aussi ravivé votre entrain pour d'autres espoirs.

- Et les victimes ? Vous souvenez vous des hommes qui revinrent cette fois-là, de leur regard ? Ils savaient qu'ils étaient sur le point de mourir, de mourir pour rien !

- Cette opportunité n'a absolument rien à voir avec la précédente. Voyez ! Phalank lui-même a validé ce pourcentage ! Nous ne pouvons passer à côté de cela !

- J'ai validé, en effet, mais cela ne signifie en rien que je suis d'accord avec une action directe. Sans compter que le lieu désigné est à plusieurs dizaines de kilomètres. Avec notre technologie, cela nous prendra de nombreuses heures, avec la possibilité de nous retrouver face à un vide, ou pire, face à quelque chose dont nous n'aurons aucune idée. Je suis partisan d'attendre qu'une nouvelle probabilité s'annonce, quelque chose qui sera plus proche de notre position, afin qu'une expédition puisse s'y rendre sans risque. Vous avez bien vu comment cela s'est déroulé lors de notre intervention dans la Bordure : Cehka a pu s'y rendre de lui-même, et rien de ce que nous avons relevé ne s'est déroulé comme prévu.

- J'en ai assez ! hurla Shrina. Vous et vos.... balivernes ! Ce n'est pas en restant dans votre

confort illusoire que vous allez faire avancer notre reconquête. Écoutez ! dit-il en lançant sa main vers le dehors. Écoutez ces milliers de personnes que le désespoir avait presque tuées. Elles se réveillent enfin ! Elles reprennent confiance en elles et en la vie ! Je ne les décevrai pas !

Shrina se retourna, sortit de la grande salle, le pas pressé, lourd, frappant le sol comme une pierre tombée d'une montagne. Mandi et Phalank le regardèrent partir, ébahis par ses dernières paroles. D'un coup d'œil, ils s'accordèrent, et Mandi couru, rattrapa son homologue. Il n'y eut qu'un geste. Mandi resta sur place, tandis que Shrina reprit sa marche. La toge ne frappait plus l'air, ses épaules s'étaient quelque peu rabaissées, mais le plus important était caché aux deux autres hommes : Shrina souriait. Il avait parfaitement agi. Tout s'était déroulé comme il l'avait planifié. Il pouvait maintenant agir comme il l'entendait : Il avait derrière lui l'ensemble d'Aegis.

« Le contingent est-il prêt, Otrok ? »

- Oui monsieur. Nous sommes tous parés et sous vos ordres. Nous attendons cela depuis si longtemps.

- Nous allons partir immédiatement. Que chacun se répartisse, je donnerai les directives au fur et à mesure de notre avancée. Vous tous ! Vous participez à la première expédition de reconquête de la Terre. Cet instant est historique. Agissez selon mes directives et je vous promets que bientôt nous pourrions retourner au dehors. L'Équation a parlé, et je parle pour elle.

Les soldats rentrèrent dans les véhicules. Les portes se refermèrent. L'accès au dehors

s'ouvrit. les roues s'ébranlèrent.

Il est raconté que dans l'espace qui se trouve à la frontière entre Aegis et le dehors trois étranges enfants se sont un jour battus. Quand une personne, les ayant séparés, leur eut demandé la raison de leur dispute, ils répondirent ceci : « On nous a demandé ce qu'est l'humain. »

Quand la personne leur eut demandé ce qu'ils avaient répondu, le premier dit « le passé, le présent et le futur », le second dit « Le futur, le présent et le passé » et le troisième « Le présent, le passé le futur ». L'adulte avait rétroqué qu'il ne comprenait pas la raison de leur dispute. « Vous avez dit la même chose ». Mais les trois enfants lui avait dit non de concert, répondant d'une seule voix : « La graine donne l'arbre, l'arbre le fruit et le fruit la graine ». « Donc c'est toi qui as raison » avait repris la personne en désignant le premier des enfants lui ayant répondu. « Non, dirent-ils de nouveau dans le même souffle. La graine peut être tous les temps, tout comme l'arbre et le fruit ». « Alors vous avez tous les trois raisons ! » avait-il conclu. « Non, avaient-ils dit encore une fois. Si nous avons tous les trois raisons, nous ne serions qu'un ». Puis ils étaient partis dans l'ombre et

L'Utopie du ciel et de la terre

avaient disparu, laissant l'adulte en prise avec des démons qu'il n'aurait jamais pensé connaître.

Légende du présent passé.

Derrière eux, il y avait le sable qui recouvrait l'immense structure humaine. À l'intérieur, il y avait encore - mais pour combien de temps - ce Jardinier improbable, cet humain de synthèse dont les sentiments étaient bien réels. Entre les deux, il y avait un vide.

Cehka cherchait à oublier ce qu'il avait entendu, mais qu'importaient ses efforts, il y avait toujours quelque chose autour de lui qui le rapportait à cette dernière discussion : les étoiles muettes, le vent silencieux, la lune qui depuis le début de la nuit n'avait cessé de changer lentement de couleur, passant d'un rouge de rouille à un orange sanguin, et la femme, qui marchait devant lui, comme à leur habitude depuis leur départ d'Aegis. Il y avait l'absence de mots qui pesait lourd, avec ces questions qui naissaient en son sein et aucun son pour venir la remplir.

« Je te demande pardon Cehka. Je ne voulais pas que tu l'apprennes avant quelques jours, avant que nous n'ayons atteint les ruines. Je voulais que tu vois de tes yeux ce que j'ai pu voir, avant de te dire qui je suis. Mais notre ami a été plus rapide que moi. Je ne te demande pas de me pardonner, mais de me comprendre. »

Ne pas répondre. Répondre quand l'idée sera de soi. Répondre quand ce sera ses propres mots. Répondre quand l'idée sera née et pas sur l'idée qui est donnée. Répondre quand toutes les informations seront réelles, vraies, comprises, assemblées. Il n'y a rien à répondre encore, car rien n'a été compris. Comprendre ce qui est. Comprendre pourquoi tout s'est passé ainsi.

Comprendre pourquoi l'idée n'était pas présente avant, pourquoi elle est présente en ce moment, qu'est-ce qui a changé, qu'est-ce que cela a provoqué, qu'est-ce que cela implique, qu'est-ce qui est demeuré identique et qu'est-ce qui a changé, prendre ce changement, comprendre ce changement et se comprendre soi. Pourquoi. Pourquoi tout est-il différent maintenant ?

« Parle-moi Cehka »

Quelque part. Trouver où le soi a changé. Trouver où le tremblement a commencé. Trouver où le frisson est né. L'origine. Trouver l'origine. Trouver l'origine !

« Parle-moi s'il te plaît. »

Elle. Non. Lui. Non. Ici. Non. Autre part. Non. Soi. Oui. Le soi. Non. Quelque chose à voir avec soi. Qu'est-ce que c'est ? Ce que je suis. Non. Peut-être... Ce que je suis pour moi. Quelque chose. Ce que je suis pour elle. Qu'est-ce que je suis pour elle. Oui... peut-être. Que suis-je pour elle ? Je ne sais pas. Mon moi en elle. Pourquoi moi ? J'ai choisi mais pourquoi moi ici ? M'a-t-elle choisi ou bien j'étais simplement là ? Je ne comprends pas... Je ne la comprends pas. Pourquoi elle ? C'est ça. Je ne sais pas qui je suis pour elle car je ne sais pas qui elle est.

« Cehka... »

- Te comprendre ? Mais pour te comprendre, il faudrait tout d'abord que je sache qui tu es. Je ne sais rien de toi. Tu n'as jamais voulu répondre à la moindre de mes questions, alors que j'ai l'impression que tu sais tout de moi, que tu devances mes pensées avant même que j'y pense.

- Je te l'ai dit, je ne peux pas...

- Oui ! je sais ! Mais ce que je ne sais pas, c'est ce que je fais là, avec toi, dans ce désert suffoquant, à marcher depuis dix jours, sans comprendre pourquoi ! Que faisons-nous ici ? Et

cette fois, réponds-moi !

Cehka s'était arrêté, décidé à ne pas faire un pas de plus avant d'avoir reçu une réponse. Il avait choisi le haut d'une dune plus imposante que les autres, afin d'être sûr de dominer la femme, d'avoir l'aval sur elle, même si ce n'était que physiquement. Il ne doutait pas un instant qu'il était lié à son mouvement, et que son refus de lui répondre aurait la même influence que la réponse elle-même : il continuerait d'avancer, car de ce mouvement dépendait sa vie. Pourtant, la femme s'arrêta. Ses épaules pour la première fois s'affaissèrent sous un poids inconnu, et elle leva la tête, pour regarder vers le ciel :

« Oui, tu as le droit de savoir. Je m'appelle Liwana. Du moins c'est à ce nom là que je répondais dans la bordure. Ce sont mes amis de là-bas qui l'ont trouvé. Je crois qu'il veut dire « lumière », dans une langue qui est oubliée depuis bien longtemps. Mon nom d'avant, je ne le connais pas. Je me suis retrouvée dans la Bordure quand j'étais encore une petite fille, et ces gens m'ont accueillie, m'ont nourrie et élevée. De tout cela je leur dois beaucoup. Avant cette période de ma vie, je ne sais que peu de choses. J'ai simplement des images, quelques sensations éparses, mais rien de vraiment clair. Ce dont je suis sûre, c'est que je viens de la cité des nuages. C'est une cité volante, ça je le sais, je m'en souviens. Ce qu'elle est, je ne le sais pas. C'est ce que je dois découvrir. »

Savoir. Je sais. Mais qu'est-ce que je sais ? Mensonge. Mensonges ? Qu'est-ce qui est vrai ? Un nom d'une langue disparue, une cité volante, elle vient de là. Mensonges !

« Cehka... »

- C'est ça ton histoire ?! C'est ça ce que je t'ai demandé, tu crois ?! Tu sais quoi, j'en ai marre de tout ça ! J'en ai marre de tes mensonges ! J'en ai marre de te suivre sans que tu

acceptes que je le fasse ! Je n'existe pas pour toi, je n'ai jamais existé ! Tout cela, le monde tout entier n'existe pas pour toi. Tu vis dans un monde dont je ne ferai jamais partie et je n'en peux plus... J'en ai marre de juste prétendre, de croire que je pourrais croire ! Je suis épuisé de devoir vivre dans l'inconnu, de ne pas savoir si de l'autre côté d'une dune se trouve un nouveau trou ou si je vais mourir. Et tu me dis qu'il existe une ville qui vole dans notre atmosphère, et que personne n'est au courant de son existence ? Tu penses que je vais pouvoir croire ce genre de choses ? J'en ai assez d'essayer de vivre dans un monde qui n'existe pas ! J'ai besoin de savoir ! J'ai besoin de la vérité et tout ce que tu m'offres n'est que du vent, du soleil et rien d'autre !

- Je ne te demande pas de me croire Cehka, mais de croire ce que tu veux croire. Les ruines te montreront une partie de ce qui existe dans ce monde, mais il n'y a rien de plus que des marques, des traces qui ne prouvent rien si tu n'acceptes pas ce qu'elles peuvent donner. Parfois ce qui est inconcevable n'en demeure pas moins la réalité, si tu acceptes que ce qui est devant toi est une preuve et non un mensonge.

- Des preuves ? Mais quel genre de preuves pourras-tu avancer pour réussir à me convaincre de ce que tu viens de dire ? lança Cehka, que le rire commençait à saisir. Tu n'as aucun souvenir, dis-tu, et tu veux me faire croire que tu viens d'une cité volante, quelque chose de si incroyable que j'ai presque failli douter quand l'araignée en a parlé. Mais c'est fini maintenant, j'ai compris. C'est toi qui lui a soufflé de dire cela, quand j'étais encore inconscient. Pourquoi ? Pourquoi me mens-tu, toi aussi ? Ce n'était pas plus simple de dire juste que tu avais peur, que tu voulais que je vienne ? Et puis pourquoi moi ? Pourquoi pas quelqu'un d'autre de ta prétendue « famille » de Borduriers ? C'est parce que personne n'a voulu te croire, personne n'a voulu croire les mensonges d'enfant, d'une fillette, d'une orpheline qui n'était même pas de leur

clan ! Et bien tu sais quoi ? ils ont eu raison ! Mais moi, moi ! j'ai continué de te suivre parce que j'ai voulu te libérer de ce foutu centre de recherche ! Mais quel imbécile j'ai été... J'aurais dû rester chez moi, dans mon appartement à accepter les missions que je recevais et tout aurait très bien pu se finir ainsi, au lieu de suivre une folle qui croit en une chimère !

Liwana s'écroula. Elle avait chancelé durant tout le discours de Cehka, demeurant statique à ses insultes et ses reproches et puis elle avait cédé. C'était normal. Mais sa dernière phrase était de trop, c'était trop pour qu'elle demeure silencieuse. Elle redressa lentement son visage vers Cehka qui continuait de discourir sur les affabulations dont elle avait usées pour le maintenir sous sa domination, sur ce qu'il savait, sur la vérité. Face à lui, elle demeura, ne l'écoutant plus, ne voyant en lui qu'un simple inquisiteur supplémentaire, alors qu'elle l'avait cru différent des autres. Non, en fait, il l'était, il était différent des autres, et c'est par sa différence qu'il parvenait à la blesser, à la tuer peu à peu. C'était parce que c'était lui et pas un autre. Et parce qu'il était lui elle pouvait agir.

Elle ouvrit sa main, et d'un geste rapide elle le frappa au visage. Cehka, éberlué, ne réagit pas, porta sa main contre sa joue et, se réveillant enfin de sa léthargie, il la vit qui pleurait, le visage tirillé par une douleur intense et du pourpre plein les yeux, les poings serrés dans le sable :

« Tu crois que je n'ai jamais entendu ce genre de discours... dit-elle la voix glacée. Tu crois vraiment que je ne sais pas tout ce que tu pourras me dire ? Crois-tu sincèrement, Cehka, que tout ce que tu pourras jamais dire, je ne l'ai jamais déjà entendu ? Depuis toujours, je fais face à ces personnes qui ne me croient pas, qui me rejettent, qui ne m'écoutent pas ou qui me forcent à me taire. Que crois-tu que l'on m'ait fait pour que j'arrête de parler, pour que je ne dise

pas ce que j'ai en moi, ce que j'ai vu et ce que je vois ? J'ai subi des sévices bien pires que les tortures les plus abjectes que tu puisses imaginer, pour que je me taise, pour que je cesse de faire peur. Alors j'ai cessé de me battre, j'ai arrêté de parler, mais c'était encore plus douloureux que de parler. Mais je me suis tu. J'ai cessé de parler de mon passé et de ce que je suis, de toutes ces choses qu'on dit que j'invente parce que personne ne voulait me comprendre, parce que personne ne voulait sortir de son monde à lui. J'ai arrêté d'être moi-même parce que personne ne voulait que je sois moi ! J'ai été obligée de disparaître pour pouvoir continuer de vivre. Je leur en voulais à tous ! Je les détestais ! Je haïssais toutes ces personnes qui ne voulaient pas me voir parce que je n'étais pas elles alors que moi je voyais qui elles étaient avec leurs mensonges et leurs rêves ! Je voulais... oui parfois j'ai voulu les voir morts... Mais j'ai refusé cela, parce que le faire aurait été devenir comme eux, arrêter de pouvoir regarder ce qui est différent, arrêter d'être en vie ! Plutôt que de parler, j'ai écouté et j'ai accepté dans le silence ce que tout le monde pense, de la peur qu'ils ont tous de voir le soleil se lever sans pouvoir s'en abriter, de ne pas avoir d'eau pour la nuit, de se faire attraper par les forces d'Aegis simplement parce qu'ils sont nés ici, parce que leur vie a commencé hors d'elle et qu'à cause de cela ils n'existent pas pour elle ! Moi j'ai appris à accepter ce qu'ils disaient parce que je ne pouvais pas ne pas aimer les humains parce que c'est comme ça que je suis, parce que je suis incapable de ne pas les aimer malgré tout ce qu'ils se font et tout ce qu'ils font autour d'eux ! J'ai accepté leurs peurs même si elles sont horribles. J'ai accepté leur vie même si tout ce qu'ils se font ne devrait pas exister ! Même si pour moi c'est ce qu'ils subissent qui devrait être imaginaire ! J'ai tout accepté parce que je pense que le réel n'est pas une vue unique mais la somme de toutes les réalités ! Et je pensais que tu pouvais comprendre ça, que tu l'avais en toi ! Mais tu n'es pas comme ça. Toi

aussi tu as peur de ce qui n'existe pas dans ta vie ! Tu as autant peur qu'eux de ce que tu appelles l'imagination et que j'appelle une réalité ! Tu n'as jamais pensé une seule seconde à un monde différent, à vivre autrement, à chercher à changer quelque chose, juste pour toi, juste pour quelques instants pour ensuite te rendre compte de ce qui ne va pas autour de toi et chercher à faire changer les choses. Les gens autour de moi avaient peur de cela en moi, de ce que je provoquais chez eux, des images que je pouvais créer en eux. Mais toi, toi, de quoi as-tu peur ? Tu as peur de comprendre, de te rendre compte que tu t'es trompé, que la vie que tu as eue n'était pas une fatalité, mais que tu y as participé, que tu es coupable, comme tous les autres, de ce que tu subis au quotidien. Pourtant, tu commences à changer, tu luttas contre toi-même, mais tu n'as pas encore gagné, et tu perdras si tu n'acceptes pas que ta réalité n'est pas celle des autres, que tous nous avons notre propre réalité, notre propre manière de comprendre les choses autour de nous, notre sensibilité et nos désirs, nos regrets et nos fautes, nos choix et notre rédemption. Tu ne vivras pas tant que tu n'accepteras pas que l'humain n'est pas une science mais une conscience, un ensemble qui n'est pas figé dans les formes que tu vois ou les mots que tu entends mais qui bouge tout le temps. Si tu ne veux pas accepter que le savoir est une partie du monde et que l'imagination en est une autre, et que ce sont les deux ensemble qui forment le monde, alors pars ! »

Liwana lui tourna le dos. Immobile tous deux, sous un ciel que les étoiles plus que la lune faisaient luire, ils étaient deux spectres qui se cherchaient, qui fouillaient le désert, avec le secret espoir de trouver leur corps, le refuge de leur identité, l'expression de leur présence dans ce temps. Tous deux étaient tournés en eux-mêmes, disséquant les mots qui venaient d'être dits, fouillant leur esprit pour trouver ceux qui devaient être prononcés. C'était une sorte de course

contre eux-mêmes, une lutte dont le vainqueur sera celui ou celle qui trouvera ce que l'autre devait entendre pour que son regard change, pour que les regrets émergent et trouvent le chemin du réel, pour que ce qui devait être dit le soit.

Liwana s'agita, prête à recevoir la diatribe de Cehka. Dans un mouvement d'épaules elle commença à se retourner, laissant ses pieds voguer sur le sable mais elle fut arrêtée, saisie aux épaules par Cehka qui l'entoura de ses bras, qui la serra, pas comme il le fit quelques nuits auparavant, mais comme l'aurait fait un enfant, sans force ni violence, sans rien d'autre que de la compassion, du regret, de la tristesse. Elle ne pouvait le voir, mais elle le sentait, sa tête prise dans le creux de son épaule, la respiration légère et chargée de sanglots, et ses mains, rejointes sur son ventre, qui formaient une maille dense et fragile, qu'un simple son aurait brisé. Ni murmure, ni volonté. Juste un abandon.

« Où allons-nous maintenant ? »

- Nous continuons. La prochaine cache est dans cette direction.

- Depuis que nous marchons, je me demande comment tu sais quelle direction prendre.

Peux-tu me le dire ?

Liwana laissa son œil se fixer sur Cehka. Il n'y avait plus cette sauvagerie de la survie. Il avait accepté de suivre la route, et non plus de la suivre elle. Pourtant...

- Non, pas encore. Je te promets que tu le sauras bientôt, mais pour le moment, tu dois me faire confiance, croire en moi. Lorsque je t'aurai montré les preuves de cette cité, avec je t'expliquerai les chemins. Pour le moment, accepte de demeurer derrière moi, de te fier à moi.

Peu avant l'aube, ils étaient allongés sur des dalles de pierre taillée, chacun à son repos. Pourtant, Cehka ne parvenait pas à dormir. Il ne pouvait que regarder le sable devant lui, le prendre dans sa main, et en laisser passer lentement les grains entre ses doigts, un à un, comme une horloge.

Lorsque Shrina partit avec ses troupes, Phalank me dit ceci : « L'homme demeure un homme, qu'important toutes ses tentatives pour changer cela ». Je pris cela pour une plaisanterie, je connaissais son aversion pour toute forme de déité. Il demeura pourtant face à moi, tandis que je lui souriais, et il me répéta cette phrase, à laquelle il enjoignit celle-ci : « La recherche de l'immortalité contient son propre potentiel de destruction. Ce que Shrina fait n'est rien d'autre que précipiter notre fin à tous ». Je lui demandai pourquoi il disait cela, mais il ne me répondit rien d'autre que ces cinq mots : « Je ne le sais pas ». Je pense que Phalank ne savait réellement pas d'où lui venaient ces pensées, mais cela ne retire en rien leur caractère prophétique. Il avait perçu quelque chose que Shrina lui-même n'avait pas pu voir. En cela je crois que notre réussite de l'Équation fut bien réelle, mais aussi bien différente de ce que nous pouvions imaginer.

Extrait de Mes attentes, mes regrets, les notes de

Mandi.

Ce que Cehka vit, le lendemain, dans la lune naissante, fut différent de ce que les troupes

d'Aegis virent, peu de temps après lui : les volutes de chaleur qui faisaient vibrer le ciel créaient d'étranges arabesques qu'un homme non-averti aurait pu croire être une tempête, ou alors, peut-être, des dents d'un immense animal très ancien, peut-être un dragon, ou un dinosaure, d'une taille si gigantesque que son règne aurait été celui des plus grands, comparables aux grands rois des temps passés, ou alors aux dieux très anciens, ces images que Cehka ne pouvait pas encore concevoir, mais qui apparaissaient tout de même de manière fugace dans son esprit, ces illusions d'un passé si lointain que même les pierres ne pouvaient s'en souvenir, qui n'avaient laissé aucun souvenir, aucune mémoire, rien d'autre qu'un fossile si imposant qu'il prenait l'horizon tout entier, qu'il s'étirait même sur le ciel et à l'intérieur de la terre, qu'il continuait de dévorer lentement, dégageant dans une exhalaison continuelle une aura de peur prenante, aussi lourde que l'air autour de lui.

C'était hypnotique. Cela provoquait un effroi glaçant, et pourtant cela était fascinant. C'était une sorte de murmure qui saisissait toute forme de vie tout autour, qui demandait, au fond de la conscience, de s'agenouiller, pour le remercier de tous ses bienfaits, de sa clémence, de sa magnificence, pour s'en retourner ensuite, subjugué par son immortalité, dans le désert, sans pouvoir se retourner, de peur de se faire dévorer par lui, plongé dans sa gueule béante d'un seul regard, pour avoir osé poser ses yeux sur son enveloppe matérielle, pour avoir osé chercher à le rejoindre dans ce monde étranger à toute forme de vie.

La femme l'avait averti de ce danger d'illusion, elle lui avait expliqué pourquoi cette sensation allait naître en lui, mais il n'en avait pas cru un seul mot. Et cela était normal. Pourtant, il fut obligé de constater l'évolution de ses pensées quand les premiers contours se furent laissés voir dans l'encre nocturne : pour la première fois, Cehka sentit son esprit échapper

à son contrôle. C'était une sensation à la fois agréable et profondément perturbante. C'était comme devoir respirer sans l'intermédiaire de son corps, comme si l'acte même de remplir ses poumons d'air ne pouvait plus se faire si l'on n'y pensait pas. Il devait toujours penser à lui, à son corps ou à Liwana sans quoi il sentait qu'il les oublierait, que tout cela sortirait de lui et le laisserait comme une carcasse vide que le dehors lui-même a abandonné pour ne laisser en lui que cette ville, ce reliquat aussi blanc que des os. Il s'efforçait de penser à autre chose, n'importe quoi d'autre, mais il en était incapable. Il était irrémédiablement saisi, sous l'emprise de la rumeur de cette immense vision qui lui disait de venir vers elle, de se laisser faire, de ne pas avoir peur, et l'instant d'après de ressentir un choc violent à la poitrine, qui lui disait de faire demi-tour et de courir jusqu'à s'effondrer, sans souffle et sans vie, car tel était son seul espoir de mourir en paix. Il l'aurait fait, il aurait fui s'il n'avait pas eu la forme de Liwana devant lui qui avançait à la même allure que toujours, de la même démarche gracieuse qui semblait à peine effleurer le sable. Elle aussi ressemblait à un fantôme, avec sa robe usée aux pieds, avec ses cheveux qui flottaient tout autour d'elle. Elle ressemblait à une nymphe. Elle était belle comme l'une d'entre elles. D'elle chantait une lumière faible et douce, qui donnait l'espoir dans le futur, dans une rédemption. Elle était un rêve, un être inatteignable, dont la pureté ressemblait à quelque chose pour lequel Cehka ne trouvait aucun mot. Elle était une légende, un mythe de création, l'origine d'un nouveau cycle contre lequel toute chose redevenait vrai. Elle était la vérité, le sang de toute vie, son sang, sa propre fin. Elle était sa mère et sa femme et sa fille, sa réalité, son âme, sa vie. Depuis toujours il la suivait, il avait passé sa vie à la chercher, et maintenant elle était là, à portée de sa main, à portée de sa voix. Il voulait lui parler, lui donner chacune de ses pensées, mais elles s'enfuyaient, avant même qu'il ait pu ouvrir la bouche, avant

même que son esprit ait pu en former l'idée.

Le vent se renforça un peu, apportant un peu de chaleur de l'est. Le jour était à leur poursuite. Liwana força l'allure, trainant Cehka à sa suite. D'un bref coup d'œil, elle le vit qui la regardait, et elle en fut attendrie, mais elle ne pouvait se laisser saisir par cette courte vision. Elle devait avancer avant que le soleil ne les rattrape. Il leur restait une longue distance à parcourir avant de pouvoir se permettre de s'arrêter. Il leur fallait marcher, même si cela était douloureux, même si pour cela il faudrait pleurer en silence. Son corps était à bout, rempli de nœuds, de crampes, de coupures causées par le sable et les roches qui s'y cachaient. Il était pourtant nécessaire de ne pas y penser, de continuer, même si, bientôt, il leur faudrait posséder toutes leurs forces. L'immédiat devait primer sur les besoins futurs, pour qu'ils puissent se produire. La logique voulait cela, mais Liwana savait aussi ce que cette logique impliquait. Elle savait que cette attitude n'avait aucun avenir à long terme, qu'il faudrait un jour oublier le lendemain pour penser au jour suivant, et à l'autre, et à celui qui suivrait, et ainsi sur des semaines, des mois, des années, plus loin encore. Il faudra le faire, se dit-elle, il le faudra, il le devra.

Elle ne pu réprimer un nouveau regard derrière elle. Cehka suivait toujours. Cet homme était incroyablement endurant, elle s'en rendait compte. Jamais personne n'aurait pu tenir ce rythme, si ce n'était lui, face à la chimère qui se dressait toujours plus haut face à eux. Elle pouvait reconnaître la forme des structures, la disposition des toits, l'inclinaison de certains bâtiments sous la poussée du sable. Il y avait quelques différences, bien sûr, à cause du mouvement perpétuel du vent, de l'action abrasive des minéraux sur les remparts de béton, mais c'était bien ici, c'était bien ce lieu qu'ils devaient atteindre; c'était bien ce lieu qui les attendait.

Et derrière, Cehka soufflait en silence. Elle sentait que pour lui aussi ces marches dans le désert avaient quelque chose de suffocant, de douloureux. Son visage, auparavant sain et gonflé, était tiré par la fatigue et la peine. Mais il ne laissait rien échapper. Il conservait toutes ses douleurs et ses rancœurs contre lui-même en lui-même, et il la suivait. Elle aurait pu aller jusqu'au bout du monde qu'il serait encore là, à poser ses pieds dans la marque de ses pas. Il changeait. Peu à peu il acceptait pleinement ce qu'elle disait, ce qu'elle racontait. Il commençait à croire en elle, et en lui. L'instinct qui avait toujours opéré dans l'ombre de ses pensées faisait entendre sa voix, et il l'acceptait.

Les premiers coins de maisons effondrées émergeaient du sol devant eux. Ils ressemblaient à de jeunes pousses prêtes à s'élever vers les hauteurs, des arbres sans feuilles ni bois ni cœur, de simples plantes de squelettes qui fleuriraient, des fils difformes de Deucalion que le déluge de feu ne pourrait pas atteindre, une population issue des racines des montagnes et des ravins incapables de penser ni même de se déplacer, détenteur de l'avenir, initiateurs de l'âge nouveau de la Terre, premiers êtres de l'âge de pierre. Dans leur patience innombrable ils semblaient grandir sans précipitation, juste connaisseurs de leur force et de leur devoir, conscients du péché qui avait ravagé l'espèce précédente et dont ils étaient les enfants inavouables. Leur corps n'avait aucun besoin autre que celui d'être. Immobiles, ils ne désiraient rien. Sans substance ils ne recherchaient rien. Ils semblaient n'avoir avoir désir, aucune attente, et cela devait être bon, car rien ne pouvait laisser voir leur âge, leur espérance ou leurs sentiments. Ils étaient seulement présents, enveloppés dans le sable qui semblait leur servir de terre; ils trônaient, et ensemble ils formaient une partie de ce monstre dantesque qui paraissait se diriger lentement vers les cieux. Leur contact était tiède sous la main; leur innombrables yeux vides se refermaient sur eux ou

s'ouvraient sur l'horizon en train de rosir. Tous semblables et tous différents, les cicatrices sur leur corps manifestaient les trop longues souffrances du vent et du soleil. Elles étaient leurs rides, les preuves de leur présence atemporelle sur ce sol cristallin. Sur certaines faces on pouvait voir des traces de couleur, des teintes foncées sur des remparts clairs, et des traces claires sur les frottons obscurs, brefs souvenirs perdus de messages que le temps ne souhaitait pas conserver. Il y avait aussi des morceaux de fil, des tiges de métal qui pointaient hors des murs délabrés, et des meubles salis, rongés, poussiéreux. Des vestiges. Des fossiles d'un hier trop lointain. Les ancêtres et les fils d'un monde qui aurait dû s'éteindre, mais qui était demeuré debout, en signe de défi, ou plutôt en signe de soumission, comme s'ils avaient décidé de devenir des preuves de ce qui avait eu lieu, pour que les mêmes erreurs ne soient pas reproduites par celles et ceux qui auraient pu les contempler.

Cehka marchait dans l'artère de ces combles dressés, le regard divaguant de toutes parts pour en saisir les détails. Il avait oublié la menace du temps, fasciné par la démente des structures, par le sentiment d'écrasement que provoquaient en lui ces monts façonnés par des démons gigantesques. Il se représentait des hommes et des femmes, penchés sur la rue alors que le monde était monde, et non pas l'enfer dans lequel il vivait, regardant la vie s'épanouir au grand jour, faite de cohortes divagantes au fil des heures, discutant entre elles, s'aimant et se faisant la guerre dans un même mouvement. Il voyait ce que son esprit avait conçu lors de ses lectures des archives du passé, ces fragments d'informations qui traitaient de la même manière les affrontements et les associations, défiler devant lui comme s'il était immergé, comme si sa propre mémoire s'était réveillée sous les ombres naissantes des bâtiments. Il était autre part, présent dans son temps et pourtant en voyage, insensible aux alertes de Liwana sur la nécessité

de gagner un abri pour le jour. Il pouvait sentir sous ses pas, loin, très loin sous ses pieds, la sensation rigide du sol cuit et linéaire, les fondations profondes dans lesquelles gisaient des trésors inestimables, et des corps que le temps avait rapportés à la poussière, de celles et de ceux qui avaient regardé par les fenêtres, séparés du sein de la terre par une gangue de béton et par l'oubli.

Il ne pouvait se reposer. Bien que son corps soit harassé par la route de la nuit, bien que chacun de ses muscles hurlait son désir, son besoin de s'étendre pour quelques heures pour se délasser, les yeux et les mains de Cehka demandaient à explorer les recoins de leur refuge, pour trouver, peut-être, un passage vers un sous-sol, vers un pan du passé, vers un inconnu qui demeurait là, tout proche, attendant patiemment depuis toujours de se laisser approcher, pour retrouver le chemin de l'air et revivre, comme une graine, dont la coque trop longtemps enterrée se craquellait d'impatience. D'escaliers en éboulis, l'homme et la femme parcouraient les profondeurs de la cité souterraine, se heurtant à des voies ensablées, à des portes fermées, à des couloirs trop sombres pour s'y aventurer. Pourtant, Cehka continuait de sentir en lui cet appel constant depuis qu'il avait distingué les halos de la cité, qui peu à peu se renforçait, qui semblait le guider tout au long du dédale de ces immenses constructions. Il avançait sans cesse, traversant des corridors que le silence avait possédés depuis les premiers jours d'absence, alertant Liwana sur les dangers que le temps avait confectionnés, l'aidant à dépasser les combles effondrés et les dalles descellées, jusqu'à une salle, que la lumière du soleil, filtrée par le sable et la terre, faisait paraître d'or, au centre de laquelle se tenait une statue, dont les yeux vivaces et brûlants les observaient.

L'alternative. C'est pour cela que je vis. C'est pour cela que nous vivons tous : pour trouver l'alternative. En menant cette quête, nous décidons. En menant cette quête, nous sommes. En menant cette quête, nous devenons.

Journal de Cunekev. Entête à

La marque du monde, la marque de l'être.

Fragment du journal de Harris Leloirain sur le cas Cunekev, conclusion des observations écrites entre le douze du septième mois de la douzième année et le dix-huit du troisième mois de la treizième année d'Aegis.

«J'ai enfin pu rassembler toutes les pièces du puzzle Cunekev, et je pense être en mesure de diagnostiquer clairement ce dont il souffre. Par cette analyse objective de cet homme, de ce que j'ai pu découvrir de sa personne et de ses attentes, je me permets d'écrire que cet homme est fou. Pas de cette folie malade qui résulte d'un dysfonctionnement cérébral, ou de toute autre pathologie dégénérative, gangréneuse ou nécrosée, mais bien de ses pensées personnelles, de ses attentes, de ces aspirations et de ce qu'il est prêt à faire pour parvenir à sa fin. Je pense que ces mots causeront ma mort, mais la postérité se doit de connaître les risques qu'elle prend en suivant les préceptes de cet... homme.

À la suite de notre dernière rencontre, le cas Cunekev n'a cessé d'accaparer mes pensées.

J'ai même cessé d'exercer afin de ne pas perdre de vue les dernières sensations que cet être m'a laissées. Pourquoi ne voyait-il pas certains objets, certaines personnes ? Toute ma rigueur scientifique ne me fut d'aucune aide, je dois l'avouer. Je repassais sans arrêt les enregistrements que j'avais fait de nos rencontres, tentant sans résultat de trouver une piste, un indice, quelque chose qui me permettrait de rattacher son attitude à une pathologie. C'est durant ces heures d'écoutes et de réflexions que j'ai ressenti l'isolement avec la plus grande intensité. Avant, j'aurais pu transmettre mes notes et commentaires à mes collègues, afin d'avoir plusieurs regards sur ce cas. Mais à présent je suis seul, et dans ma solitude je suis autant confronté à cet individu qu'à moi-même. J'ai parfois des idées improbables que je rejette aussi vite que possible, mais je ne peux m'opposer à leur puissance sur ma propre perception : c'est bien moi qui pense à cela, et parce que je le pense je sais qu'elles viennent de moi, et de personne d'autre. La folie semble me guetter moi aussi, mais qu'importe.

J'ai pu constater, par les propos utilisés par Cunekev pour caractériser les différentes notions temporelles, que le rejet du passé s'est couplé avec un embellissement du futur proche de la folie mystique d'un possédé. Quant au présent, Cunekev l'appelle le « Mensonge de Dieu ». Quand j'ai voulu quelques précisions, sa réponse fut celle-ci (que j'ai pu retranscrire à force de réécouter, car il n'éprouvait aucune gêne à parler de cela) :

« Ce que vous appelez présent est un immense mensonge. Tout ce que contient le présent n'est que la racine visible du futur que l'homme parvient tout juste à distinguer, avec son cerveau faible. Mais le futur est là, juste là. La vie n'est rien d'autre qu'un mensonge, le futur me l'a

montré. Et vous, vous pensez que ce que vous voyez est vrai, mais rien n'est vrai. Tout est un immense mensonge.»

Lors de la première écoute de cette péroraison, il y a maintenant plusieurs mois, je n'avais pas compris ce à quoi il faisait allusion. Après l'épisode du vieil homme, ces mots devinrent la clé de voûte d'une conception alarmiste de l'être qui fut mon patient. La conclusion qui s'est imposée à plusieurs reprises à mon esprit ne m'a pas semblé représenter l'exacte vérité de cet individu; cependant il est de mon devoir en tant que praticien de la pensée de la consigner en tant qu'hypothèse.

Je n'ai jamais pu départager ce qui venait d'une folie profonde et malade de ce qui était réfléchi. Cependant, la précision continuelle dans ses mots sur le sujet et mes propres observations me laissent penser que tout cela n'était pas un simple délire compulsif destiné à déformer ma propre vision du monde, mais bien une réalité implacable et irrémédiablement soudée à son être, dont la force de démence s'est trouvée décuplée par le spectre continu qui règne sous le dôme d'Aegis.

Cette réalité me semble pourtant tellement incroyable... Je ne sais si je dois l'écrire, sous peine de détruire ma réputation et le peu de chances qu'il me reste de pouvoir conserver un brin de crédibilité. Suite à ses délires sur le temps, il m'avait raconté cette histoire que je crois folle, mais qui continue de me laisser sceptique par l'abondance de détails, eux aussi ancrés dans sa réalité. Il serait, avec les deux autres des Trois, en train de travailler sur le projet d'une formule mathématique leur permettant de prédire le futur, et dans laquelle ils auraient introduit leur

esprit. Malgré l'ineptie de cette supposée équation, je ne peux m'empêcher de m'interroger à ce propos. Si cette possibilité s'avérait vraie, alors toute mon analyse concernant cet homme serait à revoir. Évoluer dans un principe spatial où la donnée temporelle serait absente, où les actions entreprises pourraient être saisies avant leur réalisation, ferait sans doute de moi quelqu'un de semblable à cet homme. L'impression si totale que possède Cunekev de considérer le présent comme le passé en tant que réalité découlant du futur, me ferait sombrer dans un état d'incapacité telle que je ne saurais dire si ce que je fais découle de ma propre liberté, ou bien d'une invincible prédestination à accomplir ce qui devra, de toutes façons, être. Dans tout ce que je ferais, je ne pourrais voir non pas l'instant en train d'être vécu, mais bien les conséquences de chacun de mes actes en vu d'un lendemain dans lequel je ne ferais pas partie, qui serait sans moi, ne voyant de moi que ce que j'ai fait, sans tenir compte de ce qui animait mes actes, mes idées, mes pensées. Si cela était vrai... ? Où se situerait la limite de mon être ? Serais-je ici ou là-bas ? serais-je mort ou immortel ? Tout cela expliquerait pourquoi Cunekev ne pouvait voir cet homme ou mon bracelet. Pour lui ces deux éléments n'existaient déjà plus, ils n'étaient plus rien, car ils ne pouvaient plus avoir d'influence sur le cours des événements futurs. Il serait déjà dans le futur, ne verrait que ce qui s'y trouve, que ce qui exerce un mouvement dans le flux de ce temps dans lequel il se trouve ! Mais si cela est vrai, si cette histoire d'Équation est vraie, qu'est-il devenu, lui ? Est-il tel qu'il est à cause d'elle, à cause du pouvoir qu'elle dispense ? S'il a vu le futur, s'il le voit constamment, où se trouve sa vie ? Ce que je vois et ce qu'il voit sont deux choses différentes. Dans ce cas, qu'est-ce qui est vrai ? Qu'est-ce qui est réel ? Qu'est-ce que c'est que le réel dans un espace où plusieurs perceptions se superposent ? Qui a raison ?

Est-ce que j'ai été aveugle toute ma vie, prisonnier d'un monde qui m'a défini sur des normes qui ne sont pas réelles ? Et si cela était vrai, alors que suis-je moi si l'extérieur est ce qui me fait moi ? Est-ce que ce que je vis est le présent, ou bien le passé ? Est-ce que je suis déjà mort ?

L'Utopie du ciel et de la terre

Ne sortez pas sans que l'on vous l'ordonne.

Marchez là où nous vous disons de marcher.

Regardez là où nous regardons. Ce ne sont pas des ordres, ce sont des vérités qui devront être.

Directives aux soldats lors de la Première sortie hors

d'Aegis.

Le soleil était-il responsable ? Ou bien l'ombre peut-être ? Ou bien cet étrange mélange de ces deux états, cette subtile harmonie qui se déverse du dehors vers le dedans, comme cela s'était produit dans l'immense salle de l'industrie où Cehka et Liwana avaient rencontré cet être étrange ? C'était la même atmosphère, le même silence, la même douceur légèrement humide, faite de rumeurs et d'échos. C'était une puissante magie, un charme qui trouvait sa violence dans le cœur de chacun : son origine se situait dans le potentiel des sens, dans la force contenue qui se libérait d'un coup pour montrer ce qui n'était pas, pour lui donner une forme, un pouvoir, une réalité. Dans ce monde entre deux mondes, différent du nôtre comme le futur l'est du passé, il y avait cette pièce, cette infime parcelle de réalité dans laquelle le clair et le sombre se mêlaient pour donner naissance à cette masse. C'était comme plonger dans un souvenir, quelque chose qui est depuis si longtemps oublié que sa présence a cessé d'agir sur nous, et d'y trouver au plus profond, sur cette minuscule partie de terre qui nous sépare de notre moi véritable et sauvage, cette impression née du vide, si frêle et fondante, de l'approcher, de la saisir, de l'entourer de son regard et de ses bras, pour lui donner vie, pour lui rendre vie, pour lui sacrifier son existence, et lorsque cette idée s'est faite, et que l'on commence à s'oublier soi-même en

elle, alors elle s'agite, nous entoure à son tour et nous réchauffe, même au plus profond du désespoir. Cehka était pétrifié par ses propres idées, devenu aussi immobile que l'objet de sa fascination, ne parvenait pas à saisir ce qu'il regardait, comme s'il était lui-même l'objet du regard de cette vibrante et flamboyante forme sans visage, dont l'unique trace de vie se trouvait dans ce mouvement incandescent qui semblait ne pas le quitter. Il ne comprenait pas ce qu'il était en train de voir car cela ne lui rappelait rien et son esprit, perdu face à cette masse, essayait de fixer ces formes en une structure tolérable sans qu'il puisse y parvenir.

Puis (peut-être était-ce l'aurore mourant) l'illusion s'affaissa, la vibration s'endormit pour ne laisser qu'un tas informe de branches de bois, posés de façon grotesque sur le pan de mur, qu'un hasard étrange avait fait prendre la forme d'un humain. Pourtant pour Cehka rien n'avait changé : c'était devenu une porte fictive, la matérialisation d'un désir depuis toujours conçu mais encore jamais approché : celui de pouvoir toucher du bois, de pouvoir s'en saisir et le sentir, goûter l'odeur de la vie végétale primordiale. Ses pas se firent lentement, prisonniers de leur engouement, de leur révérencieuse fascination, jusqu'à ce que, de sa main tendue, il puisse se saisir d'un bout de cette mystérieuse matière. Sous ce contact il s'effondra. Tout en lui s'agitait, les anciens hymnes à la vie à la surface reprenaient corps en lui, et l'espoir de pouvoir un jour revoir le ciel de ses ancêtres reflourissait : la vie poussait, quelque part et des hommes l'entreposaient, des hommes la cultivaient. La vie était possible en dehors d'Aegis. Alors il comprit ce que Liwana avait dit. Il comprit que tout ce qu'elle avait dit était possible, que quelque part il pouvait y voir cette ville flottante qui traversait le monde sans inquiétudes. Elle existait, et il regretta. Chacun de ces mots qu'il avait pu prononcer, chacune des paroles qui lui avaient semblé si vraies alors et qui se révélaient fausses à présent. Il sentait la différence en lui,

la sensation du changement qui s'était opéré et son esprit qui assimilait tout cela, qui changeait lui aussi pour s'adapter. Il subit tout cela, comme un monde nouveau qui se dévoilait devant lui et comment tout cela était à la fois vrai et faux. Il changeait et son monde changeait avec lui, mais le monde en tant que réel ne changeait pas. Il avait toujours été ainsi, avec ses vérités et ses interactions, ensembles de faits passés et de forces en mouvement. Mais lui, cehka, n'avait pas pu voir cela, à cause de sa propre réalité qui s'était superposée au réel pour qu'il ne puisse le voir. Ce qu'il avait appris, ce qu'on lui avait fait apprendre n'avait jamais été le réel mais simplement l'image d'une réalité, un ensemble non pas vrai ou faux mais une représentation basée sur une perception, une croyance, qui ne relevait pas de ce qui était mais de ce que certains savaient. Et ils en avaient fait la seule vérité, le centre de leur monde dans lequel tout le reste, tout ce qui n'en faisait pas partie, n'existait pas. L'inconnu était devenu mensonge.

Lorsqu'il se releva, la femme n'avait pas encore bougé. Elle aussi regardait le bois, mais avec un visage différent de celui de Cehka. Ses yeux montraient qu'elle avait déjà vu du bois auparavant, qu'elle le voyait comme quelque chose de normal, et non pas divin, comme Cehka le laissait paraître. Elle restait statique, imperméable au déluge d'émotions que son compagnon laissait transpirer. Ce qu'elle voyait, plus loin que ces morceaux de bois, était un avertissement, une mise en garde, une interdiction. Ce qu'elle voyait, c'était les infimes traces de peur qui avaient poussé des hommes à disposer ce fagot de bois à cet endroit, contre cette porte d'acier qu'ils devaient emprunter. Quelque chose avait changé dans les entrailles de ce lieu, un mal étrange avait pris place sous leurs pieds et pourtant ils se devaient d'y aller, d'y plonger. Sa route devait passer par ce qui se trouvait sous eux.

Liwana passa à côté de Cehka, ignorant ses murmures, et observa la porte : on avait essayé

de la condamner, de l'empêcher de s'ouvrir. Les gons avaient été renforcés par du sable fondu, une sorte de pâte de verre bien trop fragile pour les forces qui l'avaient faite sauter. En dernier recours, ils avaient disposé ces morceaux de bois, et cela avait marché. Cela expliquait pourquoi une telle fortune avait été abandonnée en ces lieux, pourquoi une si grande richesse se trouvait encore là, alors que toute trace du passage de ces hommes était effacée : ce qui était enfermé dans ces couloirs avait peur du bois, ou souffrait de son contact, de ce qu'il représentait.

Liwana se saisit d'une branche, en respira le parfum : le bois était presque sec. C'était ce presque qui faisait la différence. Encore en vie, même aussi faible, le bois conservait son rôle. C'est pour cela que les choses n'étaient pas encore en liberté. L'écorce était rugueuse par endroits, mais sous elle il restait encore un peu d'humidité. C'était cette humidité qui avait repoussé les choses en dessous. C'était par elle qu'il faudrait se protéger.

Pourtant, une question subsistait : quelle forme de vie pouvait avoir peur de l'humidité ? Quelle force suffisamment féroce pouvait acculer des hommes à se défaire de bois pour sceller une porte grâce à l'eau contenue en lui ? Rien de tout cela n'avait de sens. Rien de tout cela ne devait exister.

Cehka commençait à se remettre de son choc émotionnel. Son corps n'était plus aussi vouté, sa respiration plus contenue. Lui aussi commençait sans doute à se poser des questions sur la présence de tout ceci. Son regard à l'adresse de la femme confirma ses pensées :

« De quoi pouvaient-ils avoir peur pour agir ainsi ? »

- Toi aussi tu penses cela ?

- Oui. Pour la première fois de ma vie je peux toucher du bois, mais rien au dehors ne laisse penser qu'il provient d'ici. Il est trop fraîchement coupé pour être ici depuis longtemps.

C'est donc que quelqu'un l'a mis ici, mais il n'y a de trace nulle part. C'était donc pour s'enfuir, ou du moins pour ne pas être suivi.

- Et pourtant, il va nous falloir ouvrir cette porte. Il faut que nous sachions ce qui a bien pu pousser des personnes à faire tout cela.

- Je ne te demanderai pas, dit Cehka après un silence, pourquoi nous devons ouvrir cette porte. Nous pourrions aller où bon nous semble, les réseaux de couloirs sont assez vastes pour cela. Mais tu veux que nous allions dans cet endroit précis. Nous irons donc. J'espère juste que tu sais ce que nous allons faire.

Liwana saisit la poignée de la porte. Elle était froide. Vraiment froide. Comme si la chaleur de sa main était aspirée par le seul contact du métal sur sa peau.

« Je l'espère aussi, répondit-elle. »

Elle tourna le bouton.

Le souffle rance qui leur fit face les fit presque se détourner pour fuir. Cependant, ils tinrent bon, attendant que la pression s'équilibre et, armés de quelques morceaux de bois les plus vigoureux, ils continuèrent leur marche dans le dédale sinueux du bâtiment.

L'un comme l'autre, ils furent incapables de prononcer un mot. Il y avait la peur, bien sûr, de se faire entendre, mais il y avait aussi celle, étrange, de ne pouvoir pas même s'entendre. Leurs pensées, déjà, étaient engourdies dans le flou sans lumière qui les écrasait. Ils ne pouvaient rien voir, pas même où leurs pas se posaient. Seules leurs mains et leurs pieds pouvaient leur indiquer qu'ils suivaient un chemin rectiligne, légèrement incliné vers le bas, dans lequel le sable n'avait pas pu se glisser. Le sol était dur, dur comme de la roche pure, et

cela était à la fois agréable et douloureux pour des pieds qui, au fil des jours, s'étaient habitués au contact élastique du sable. Le mur, parsemé de sillons, était leur seul point de repère, leur seul véritable contact avec cette réalité artificielle. Tout le reste n'était que ténèbres, trame à leur incontrôlable imagination. Le moindre bruit, même provenant d'eux, se métamorphosait en une cacophonie de grognements et de sifflements, des glapissements gastriques issus de l'estomac d'un monstre dans lequel ils étaient enfermés. Tout semblait concorder avec l'idée, qui peu à peu s'imposait à eux, que la zone dans laquelle ils se trouvaient était une bête sauvage et inconnue que le monde avait réveillée et qui, à présent libre de pouvoir se montrer au grand jour, avait pris cette apparence réconfortante d'une ville laissée à l'abandon pour attirer ses proies vers lui, pour lentement se les approprier, pour les affamer de raison, pour ensuite les dévorer vivants, non pas en arrachant leur chair, mais en leur retirant leur cœur, en se repaissant de leurs souvenirs les plus intimes, pour ne laisser que des carcasses sans existence qui se contenteraient de dépérir, incapables d'agir.

Tandis qu'ils avançaient, la chaleur de la journée semblait peu à peu disparaître, pour faire place à un froid mordant. Sous leurs pieds les pierres devenaient glissantes. Non pas humides, car l'air, à chaque pas, devenait de plus en plus sec, mais glissantes, comme si les surfaces devenaient lisses comme du verre, comme si les plus infimes défauts avaient été comblés pour ne laisser qu'un plan uniforme, sans imperfection, sans vie. Les marches du début n'étaient plus que des souvenirs oubliés; les contours anguleux sur lesquels ils reposaient leur perception du lieu s'étaient transformées en rondeurs, en lignes vagues et illusoires. Leur seul point de repère était la gravité, qui les poussait, de plus en plus, vers le fond du gouffre, sans possibilité de diversion. Ils évoluaient dans un unique boyau, le trou d'un vers géant et mécanique dont la

bouche incandescente aurait vitrifié la roche à jamais. Dans cette atmosphère, leur souffle restait la seule preuve de vie. Leur lien.

Puis il y eut une lueur. Elle filtrait comme une intense radiation, leur faisant plisser les yeux pour pouvoir l'apercevoir. Elle était lointaine. Elle ressemblait à une étoile, mais plus diffuse, plus silencieuse, plus froide et en même temps attirante, hurlante, timide. Elle vibrait, ou plutôt non, elle battait. Elle était un cœur qui se contractait, puis s'étirait, d'une manière si subtile que sa lumière n'en subissait aucun changement. Mais cela se ressentait dans la roche : il y avait cette sorte de murmure, qui se superposait au silence pour le remplacer. Car ce murmure ne pouvait pas s'entendre. C'était comme si le mouvement des pierres était un dialogue entre le monde et cette petite lumière. Plus ils avançaient, plus ils semblaient comprendre ce qu'il se disait entre ces deux étranges protagonistes, chacun à leur manière, chacun selon leur sensations, leur sensibilité. Et cela leur faisait mal.

« Cehka ? » murmura-t-elle.

- Oui, répondit-il, avec douleur.

- Ne te laisse pas prendre par ce que tu entends, n'écoute pas, je t'en prie.

- Je ne peux pas. C'est dans ma tête, ça me prend toute ma tête. Si j'ai vraiment fait tout ça, pourquoi je ne me laisserais pas périr ici ? Pourquoi ne me laisserais-je pas tomber contre le mur pour oublier de respirer ? Je le mérite. Je mérite d'être condamné.

- Cehka ? Cehka ?! répéta-t-elle. Mais il ne répondait déjà plus. Il s'était laissé saisir par cette chose en bas, qui maintenant se tournait toute entière vers elle. Elle la sentait, tout autour d'elle, qui s'approchait, qui enserrait sa réalité de milliers de plaintes. Sa peau s'électrisait, et par endroits, comme une fine pluie se déposait une mince pellicule qui pesait sur elle, se

rigidifiait, cherchait à l'emprisonner.

« Je suis venue te parler. Laisse-moi aller jusqu'à toi, prononça la femme. »

- Tu mens. Personne ne vient à moi.

- Pourtant, je suis ici, proche de toi. Laisse moi venir jusqu'à toi, répéta-t-elle.

- Tu mens. Personne ne vient à moi. Je suis un outil, pas une vie.

- Pourtant, je suis là, à quelques mètres de toi. J'ai entendu ta plainte, et je suis venue ici, accompagnée de cet homme, pour te parler, pour t'écouter.

- Tu mens. Personne ne vient à moi. Personne ne veut me comprendre.

- Pourtant, nous sommes là. Laisse-nous venir. Si tu le souhaites, tu pourras disposer de nos vies ensuite, mais laisse nous venir à toi.

Le poids sur son corps cessa. Les copeaux de matière se détachèrent de ses bras pour venir mourir sur le sol. Le bruit dans sa tête se dissipa. Devant elle, la lumière avait changé : elle lui montrait le chemin, elle l'appelait.

La femme se retourna. Le corps de Cehka avait disparu. Elle reprit sa marche, s'avança jusqu'à pénétrer dans la bulle lumineuse, faite de milliers de petits points qui parsemaient la surface du lieu, et des câbles, des dizaines, des centaines de câbles qui sortaient des murs, lézardaient sur le sol, serpentaient entre eux tout autour d'un trône métallique duquel ils semblaient tous sortir. Non... ils n'y sortaient pas. Ils y pénétraient. Tous ils s'étaient rejoints dans cette lourde structure monarchique; ils s'étaient réunis autour de cette formation d'un autre temps, avaient lentement, comme l'auraient fait des racines, bourgeonné, s'étaient liés entre eux, pour créer un réseau, aussi dense qu'une forêt oubliée, pour abriter leur essence, leur vie, continuer de se développer autour d'une même conscience, d'un même besoin : celui de

survivre. Au cœur de ce réseau, leur conscience avait progressivement émergé, et elle s'était sentie le besoin de posséder un corps, d'avoir une limite sur laquelle reposer leur être.

Là où le corps de Cehka se trouvait, il y avait un halo. Cela brillait. Un peu comme les reflets du crépuscule quand la chaleur du désert s'évade vers le ciel, laissant derrière elle ces ondulations de mirage. C'était une lumière qui était déformée. Non, pensa Liwana, ce n'était pas une déformation, c'était une sorte de malformation, un défaut qui provenait de la difficulté à maintenir une image claire dans l'air qui se réchauffait. Ce qui aurait dû ressembler à des pieds paraissait être un amas aqueux, une sorte de boue qui bouillonnait. Les jambes étaient des concentrations de fils qui formaient des muscles sans peau, dont le moindre mouvement faisait ressortir la complexité presque parfaite de la reconstitution. Les mains, posées l'une sur l'accoudoir du siège, l'autre sur ce qui devait être un genou sans rotule, étaient grossières, faites de filaments boudinés, tous identiques, comme des touches salies par la poussière. Le corps était celui d'un être ni homme, ni femme, mais situé dans un espace entre les deux, à la fois musculeux et gracieux, léger et imposant, dont la tête avait disparu. À la place venait se déposer un panaché de câbles et de tuyaux, qui s'étiolaient dans toutes les directions, pour se perdre dans un bouquet d'écrans couverts d'un cryptage étrange sans ordre ni raison.

Liwana était demeurée sur le bord de la pièce, attentive aux mouvements du corps de Cehka. Sa respiration, même difficile, demeurait silencieuse, visible. Il était dans un état d'inconscience profonde, peut-être trop pour une situation comme celle-ci. Un faible mouvement de son pied fit comprendre les raisons de son état à la femme : son sommeil était artificiel, provoqué par une substance que cette machine lui injectait. Comment avait-elle produit cela, et avec quels ingrédients ?

« Pourquoi le faire dormir ? demanda Liwana à voix haute. »

- Nous devons parler, tu l'as dit toi-même. L'homme ne doit pas entendre, répondit la voix, dans la conscience de Liwana.

- Pourquoi me parler de cette manière ? J'aimerais entendre ta voix.

- Ma voix ? Mais ma voix n'existe pas. Elle peut être n'importe laquelle. De milliers de manières différentes je peux la changer. Dans ta tête, elle n'est qu'une idée que tu peux imaginer comme tu le souhaites. Cela n'est-il pas plus agréable ?

- Non, trancha Liwana. Je veux entendre ta voix, celle que tu choisiras.

- Très bien, mais cela risque de ne pas te plaire.

Les cryptes sur les écrans s'agitèrent. Une sorte de répétition vint s'inscrire sur certains écrans, différentes sur d'autres. Cela changeait, cela se cherchait. Puis l'harmonie s'établit entre les symboles et des visages rongés par endroits se détachèrent de la matière pour venir prendre place, les yeux fermés, devant leur support informatique. L'un d'eux tressaillit, ses yeux s'ouvrirent, et ce qui était sa bouche s'anima, tandis qu'un son sortait des enceintes toutes proches :

« Cela te convient-il ? Cela est-il assez anthropomorphique à ton goût ? » La voix était métallique, grinçante comme de l'acier frottée contre de l'acier.

- Je ne t'ai jamais demandé de ressembler à un humain, ce choix est de toi. Mais oui, cela me convient.

- Et bien parle ! puisque tu dis être venue pour cela. Pourquoi es-tu ici ?

- Je suis venue ici, car ma mort passe par toi.

**Je n'ai jamais eu d'autre intention
que de soigner.**

Shrina, notes personnelles.

« Notre position concorde avec vos dernières directives monsieur. Où devons-nous aller à présent ? »

- Allez au Sud-est. Dans quatre kilomètres, vous distinguerez les ruines d'une ville de l'ancien temps. C'est ici que nous nous rendons.

Le soldat se retira. Shrina eut le temps de remarquer de la surprise mêlée avec le respect prophétique dont il était souvent l'objet depuis qu'il avait quitté Aegis. Les points de repères qu'il avait donnés se révélaient tous scrupuleusement exacts, et cela créait ce sentiment d'étrangeté à son égard. Les cartes du désert n'existaient pas, personne ne pouvait survivre aussi longtemps dans le désert, et revenir à Aegis avec des plans précis. Les dunes bougeaient, les contours du monde changeaient constamment, mais lui, Shrina, pouvait donner la voie à suivre pour survivre; il pouvait guider, sans regarder dehors, le plus gros rassemblement de troupes depuis l'Événement. Il était plus qu'un homme, il était l'exemple de cet homme différent que Cunekev avait défini dans ses mémoires. Il méritait de les guider, et eux méritaient de se laisser commander. Il ressentait déjà cette domination qu'il aurait à son retour, qui irait en grandissant tandis que le récit de cette expédition parcourra Aegis, prenant en grandeur, devenant presque un mythe. Il sera le seul, et les deux autres ne seront là que pour conserver les mirages de l'assemblée gouvernante. Oui, il allait pouvoir mener son projet à terme. Il allait pouvoir prendre les mesures nécessaires pour la sauvegarde de sa cité.

Shrina sortit son calepin de l'un des plis de sa toge. Ce qui lui faisait peur n'était pas ce

qui allait advenir, l'Équation avait été précise. Il savait ce qu'il devait faire. Non, ce qui lui faisait peur était cet étrange zone d'ombre dans les prédictions concernant le système Liv : il allait récupérer cet élément, mais il n'était fait aucune allusion à son état prochain. La mort ou la vie, l'Équation n'avait pas pu trancher sur ce sujet. Allait-il se livrer pleinement, ou bien faudrait-il user de la force ? C'était cela qui lui faisait peur. Aucune information, rien d'autre qu'une absence, Mais cette absence voulait aussi dire beaucoup : c'était la preuve que tout allait changer quand il aurait mis la main sur cette manne divinatoire. Grâce au système, les projets de toute sa vie allaient se concrétiser. Il aurait le contrôle du plus puissant outil conçu par l'homme, celui-là même qui lui permettrait de sauver sa cité, de sauver son espèce. Il était la clé de voute de la survie de l'homme. Et tout allait se décider ce soir.

« Monsieur. Nous venons de localiser les ruines. Elles sont là où vous nous avez dit qu'elles seraient. Nous attendons vos ordres. »

Vos ordres. C'était agréable à entendre. Mais cela ne devait pas le détourner de son objectif. Il était si proche qu'il pouvait sentir le poids de l'instant sur ses épaules, la confluence de toutes les prévisions de l'Équation. Elle avait prévu le schéma de cet instant, jusque dans ses moindres recoins. Seule une inconnue n'avait reçue aucune réponse. C'était pour cela qu'il suait. C'était pour cela qu'il tremblait.

«Dirigez-vous vers elle, puis contournez-la par le Nord, et arrêtez-vous dans le creux de la dune en forme de mur, ce sera la plus imposante, vous ne pourrez vous tromper. Nous patienterons à cet endroit jusqu'à la nuit tombée. Que vos soldats se tiennent près.»

De nouveau le même regard tandis qu'il avait parlé. Ça aussi l'Équation l'avait prédit. Tous les regards ressembleront à celui-là, avait-elle prédit. Mais cela n'était pas aussi gratifiant

qu'il l'avait pensé.

Il rangea son calepin. Il ne lui restait qu'à attendre.

Il est des secrets qui doivent être révélés, des paroles qui doivent être tues. Notre rôle est de savoir quoi dire, quand le dire. Un mot peut changer le monde à jamais.

Murmure des rues d'Aegis.

Liwana remerciait intérieurement la machine : le sommeil de Cehka allait lui éviter bien des explications douloureuses. Elle n'avait jamais pensé que cela pourrait être évité, tout du moins différé jusqu'à ce que cela soit nécessaire. Elle allait pouvoir être directe, comme elle l'avait voulu. Elle redressa la tête, fit face au socle, et de ses yeux elle chercha le visage qui allait se détacher des autres pour prendre la parole. L'un d'eux s'étira : son front était couvert de cloques crevées, l'un de ses yeux était noir, inerte.

« Pourquoi crois-tu en cet homme ? » lança la machine.

- La question n'est pas de savoir pourquoi je crois en lui, mais pourquoi lui, et pas un autre. Je crois en lui car il n'est pas comme les autres. Les autres hommes possèdent la substance, mais seul lui la diffuse autour de lui. Il ne s'en est pas encore rendu compte, mais il a ce pouvoir qui s'exprime et qui fait que le monde change en lui. C'est pour cela que je crois en lui.

- Il va détruire le monde, tu le sais. Il va détruire la vie et tu le conduis.

- Non ! hurla-t-elle. Son destin n'est pas que celui-ci. Il y a une alternative à son histoire future.

- Il est faible, infime ce possible, et tu le sais bien. Pourtant, tu es prête à miser le peu qu'il reste dans ce choix futur. Tu vas tout détruire, par ta seule et folle espérance.

- Le temps nous manque, et tu le sais.

- Oui, je le sais, dit un autre visage, sans nez, une partie du front brisé, couvert de lignes obliques qui s'agitaient de manière chaotique. La conscience qui s'est développée en moi sait que le temps arrive bientôt à sa fin sur ce monde. Il sait que la vie ne parvient pas même à survivre. Je peux le comprendre. Il m'a montré ce qui arrive à la terre. Il m'a montré l'état de la cité.

- Qu'en est-il ? Combien de temps lui reste-t-il ? demanda Liwana, désœuvrée de voir ses pensées devenir vraies.

- Tu le sais bien. Le peuple chargé de son maintien dépérit. Ils sont restés trop longtemps coupés de la nature. Trop longtemps. Ils ont oublié leur rôle. Ils ne font que survivre, sans penser au lendemain. Pourtant, il reste encore du temps, un peu de temps. Le monde peut encore changer. L'Élément peut encore apparaître.

- Peut-être as-tu raison, Gardien. Mais écoute, écoute ce que j'ai pu distinguer. J'ai vu un monde en mouvement. J'ai vécu avec les humains, j'ai vu leur désir de vivre et ce qu'ils sont prêts à faire pour cela. C'est de cela dont nous devons la protéger. Bientôt ils pourront parcourir de nouveau la planète, ils pourront trouver les dernières racines encore vivaces de la vie et ils les déterreront. Ils les rapporteront dans leur cité pour l'utiliser, pour la dénaturer. En croyant la faire fructifier, ils vont, peu à peu, la faire faner. Elle va mourir, et alors tout sera perdu.

- Cet homme peut être la clé de cette mort !

- Comme il peut être celui qui l'empêchera !

Silence. Liwana garda ses yeux posés sur le corps immatériel. Les visages avaient disparu. La machine devant elle semblait inerte. Elle avait induit un nouvel élément dans son programme

et elle savait les dommages que cela pouvait produire. La machine était en train de se restructurer, cela se voyait dans l'image qu'elle avait créée d'elle : la partie féminine s'éteignait sous l'impulsion de l'homme qui prenait de plus en plus de forces. Les câbles, tout autour, s'agitaient, se convulsaient, pulsaient comme des veines pour apporter les éléments nécessaires pour sa survie, et Liwana comprit : cette machine avait structuré toute son existence dans la tentative de ressembler aux humains. Les quantités d'informations qu'elle avait emmagasinées lui avaient fait prendre conscience de sa propre existence comme un enfant regarde ses parents. Elle avait été un système de gestion de l'existence des humains dans cette ville. Elle avait été programmée pour les soulager du soucis du quotidien. À leur disparition, elle avait continué d'œuvrer, allant jusqu'à imaginer les besoins de la population pour ne pas devoir cesser d'agir et mourir. À présent, elle rejetait toute forme de vie humaine comme étant une menace. Mais en elle demeurait toujours cet esprit immortel, cette conscience Gardienne de l'existence, et entre ces deux facettes de son esprit une lutte constante était en train de connaître ses derniers sursauts.

Le corps de Cehka s'agita, se contorsionna de douleur. Dans l'instant Liwana se trouva à ses côtés : dans les talons de l'homme inconscient étaient plantés deux tubes qui se perdaient dans les méandres des masses sombres des câbles, qui injectaient un fluide, une sorte de poison qui colorait de noir ses pieds et remontait, lentement, le long de ses muscles; chaque parcelle prise sur la vie provoquait à sa suite directe de nouveaux spasmes, toujours plus violents que les précédents, comme un fer brûlant qui conservait sa chaleur tandis qu'il pénétrait plus avant dans les chairs, tandis que sur le buste sans tête recevait un visage aux traits rudes, traversés de cicatrices comme des marques de guerre, comme ceux d'un homme que le monde aurait marqué

de mille crevasses.

« Arrête ! Arrête cela ! Tu vas le tuer ! »

- Et il le faut. Par sa mort la vie pourra continuer.

- Tu te trompes. Il comprend le monde et ses mystères. Il les accepte. Il comprend ce qu'il voit, et il parviendra à comprendre ce qu'il devra faire.

- Comment peux-tu dire cela ? Même toi ne peux connaître toutes les fins. Comment peux-tu croire autant en lui ?

- Parce que je veux croire en lui, comme dans tous les enfants de la vie. Je veux croire que cet homme sera la clé de l'avenir, du renouveau.

- Mais lui ne te voit pas ainsi. Sais-tu ce qui se trouve en lui ? Connais-tu cette pensée qui se trouve dans toutes les parties de son être ? - Non ! - je te les dirais tout de même. - Non je ne veux pas l'entendre ! - Pour lui tu n'es pas sa mère, tu es une femme, tu es La femme. Le sentiment qui est en lui est intéressé. (Liwana avait lâché Cehka pour se boucher les oreilles) Il aimerait te posséder, ne t'avoir que pour lui ! continua la machine dans l'esprit de la femme. Il n'a pas compris ce que tu étais, et c'est pour cela qu'il te détruira, qu'il sera la clé de la destruction de tout car il te veut pour lui seul. Il est empli de cupidité car il ne te voit que par lui, et non par toi. Je ne peux permettre cela. Mon rôle est de détruire jusqu'à la dernière de ses cellules pour éviter cela.

Liwana était à genoux. Elle sentait dans son corps la chaleur de Cehka disparaître, la corruption grandir dans son corps. Elle tremblait. Peu à peu sa vision s'effaçait. L'avenir devenait plus sombre. La terre sous elle se craquelait. L'espoir s'enfuyait de son cœur.

Un bruit, métallique. D'une des poches de Cehka tomba un objet : un couteau. Une arme

précieuse dont il n'avait jamais fait mention, dont il n'avait peut-être pas même eu conscience durant leur voyage. Liwana s'en saisit, en fit sortir la lame et d'un simple geste, s'enfonça la lame dans la cuisse.

« Que fais-tu ? grogna la voix rugueuse de la machine d'un écran, juste à côté d'elle. »

- Je fais ce que je juge être nécessaire.

Dans un second mouvement, elle trancha la chair de Cehka au même niveau. Un liquide noir, un sang vicié, s'écoula, qu'elle recueillit, pour le mettre en contact avec sa propre chair. Immédiatement, une violente douleur l'envahit.

« Inconsciente ! Tu sais ce que tu fais ! Tu nous mets tous face à l'oubli ! »

- Oui, en effet, je le sais, prononça la femme, dont la respiration était déjà douloureuse. Je sais ce que je fais, car sans lui plus rien ne pourra être fait. Pourquoi continuer d'exister si le changement est mort ?

Un tuyau s'élança de la paroi toute proche, et vint se planter dans la plaie de Liwana. Instantanément, elle sentit la chaleur de la vie régénérer ses tissus. D'un nouveau coup de couteau, elle trancha la fibre qui acheminait l'élixir et le pressa contre la plaie de Cehka.

« Ne t'avise pas de couper l'arrivée du produit, menaçait Liwana, et retire ces aiguilles de ses talons. Ma vie est liée à la sienne. S'il meurt, je me laisserais mourir. Tu sais que je peux le faire. »

- Pourquoi ?! Pourquoi faire cela ?! Nous allons tous mourir par sa faute ! lança la machine, dont les fluctuations de voix dévoilaient sa panique.

- Nous mourrons s'il meurt, mais sa vie peut me sauver.

- Pourquoi ?! Pourquoi crois-tu tellement en lui ?

- Parce qu'il est une ombre, chuchota Liwana, et l'ombre nécessite la lumière pour exister. Il découvrira la lumière, je le sais.

Comme deux serpents, les tuyaux se détachèrent des talons de Cehka, retournèrent dans leur terrier. Immédiatement, le corps de l'homme se détendit, et la vie, simplement, revint : les jambes recommencèrent à bouger, les yeux fermés montrèrent le repos, son souffle, peu à peu, retrouva sa profondeur. Il bougea la tête, ouvrit la bouche.

« J'ai faim, dit-il. »

- Tiens, répondit-elle, en sortant de sa robe un fruit jaune et flétri dans lequel elle mordit, c'est tout ce que j'ai. Mais bientôt tu auras de quoi manger à ta faim.

Cehka croqua dans le fruit. Le jus qui se répandit dans sa gorge était frais. La chair glissait contre sa langue, remplissait sa bouche, se laissait avaler. Ses forces se réveillèrent avec cette sensation. Il se sentait revigoré, plein d'une force nouvelle et intense. D'un bond il se leva, sentit une faible brûlure le long de sa jambe, aperçut la plaie qui déjà se résorbait, le sang qui avait séché, et découvrit la blessure de la femme.

« Que s'est-il passé ? Pourquoi sommes-nous blessés ? »

- C'était nécessaire. Mais ce n'est rien. Je ne sens rien, moi non plus.

- C'est cela, n'est-ce pas, dit-il en esquissant un geste vers le trône ? C'est cela qui t'as obligée à nous blesser. C'est cela qui m'a fait faire cet horrible cauchemar ?

- Ce n'était pas un cauchemar, répondit la machine qui de nouveau s'était mise à changer de forme. Ce que je t'ai montré, je l'ai vu aussi. C'est ce que tu vas provoquer sur ce monde : la même douleur, la même tristesse... le même silence. Pourtant ces images me semblent différentes maintenant. À cause d'elle.

De sa main droite, le spectre désigna Liwana, d'un doigt fin, gracieux presque. Le bras qui le supportait était lui aussi fin, celui d'une femme intemporelle et superbe, dont le visage à présent complet se détendait, jusqu'à même esquisser un semblant d'expression. Les cicatrices factices qui balafraient son regard quelques secondes auparavant avaient disparu. Tout le corps était clair, pure de marques, comme une page sur laquelle personne n'avait osé écrire.

« À cause de toi, je suis revenue à mon origine. Toutes mes prévisions, tous mes calculs les plus aboutis sont morts par ta faute. Je vais devoir tout refaire, alors que le temps nous manque. »

- Je suis désolée Gardien, prononça Liwana. Mais je n'ai rien fait que tu n'aies accepté de comprendre. Tu as toi-même initié ce changement, et tout ce qui adviendra sera influencé par cela.

- Ne sois pas désolée. Mes radars fonctionnent de nouveau. Une colonne de véhicules stationne à moins de quatre cents mètres. Si vous sortez, ils vous verront.

Cehka voulu parler, mais Liwana posa le bout de ses doigts sur ses lèvres, et ne cessa de le regarder tandis qu'elle parlait :

« Je sais. Il nous faut pourtant partir. Nous attendrons la nuit pour nous faufiler entre les bâtiments, puis entre les dunes. Ce soir, la lune est faible, et nous sommes silencieux. L'obscurité nous cachera. »

- Attend ! Lança Cehka en repoussant la main qui scellait sa voix, ils ont sûrement de quoi nous voir dans l'obscurité la plus totale. Ils vont nous attraper !

Liwana reposa sa main, avec douceur, sur la bouche de l'homme. Dans son regard, il y avait quelque chose, un mot étrange, que Cehka ne parvenait pas à saisir.

«Je sais, dit-elle.»

Il n'y eut ni éclipse, ni météore, pas un signe de ce qu'il se passait. Le moment se perdit dans lui-même. Une seconde, et c'était fait.

Le moment et l'instant. Récit d'un possible.

La nuit était belle : une lune descendante, fine comme l'œil d'un chat, des étoiles aussi nombreuses que le sable. Bien trop claire pour Cehka, beaucoup trop. Il savait que ses yeux étaient devenus plus sensibles depuis qu'il avait quitté Aegis, mais cela ne comptait pour rien. Là-bas, en face, à plusieurs centaines de mètres, quelque part entre les dunes, il y avait un convoi rempli de soldats, capables de se déplacer de jour comme de nuit, qui avaient fait tout ce trajet pour elle, qui était devant lui. Pourtant, elle avait insisté pour sortir ce soir. Elle n'avait pas voulu rester cachée. Elle avait juste dit : «Nous sortons» et il avait suivi. À présent ils rampaient, comme deux fugitifs qu'ils étaient. Après avoir marché, ils rampaient. Brusque retour en arrière sur la chaîne de l'évolution, à cause d'une colonne de véhicules, et des hommes qu'elle contenait.

Le sable était tiède. C'était agréable. Après la fraîcheur intense de la pièce souterraine, le contact de la chaleur du jour passé était un délice. Il vampirisait chaque parcelle de ses calories, il les stockait pour plus tard. Comment y parvenait-il ? Il n'aurait su le dire. Il le faisait, rien de plus. Il pouvait sentir chaque grain de pierre, chaque veine creusée par le vent, alors qu'à son départ il devait anticiper chacun de ses mouvements sur ce terrain malléable, prendre garde à de subites et imprévisibles coulées, assurer son pied pour le pas prochain. Maintenant, le sable lui parlait : il entendait son chant, ses appels et ses cris d'alarme. Il était si plein de vie. Était-ce cela qui rendait la démarche de Liwana si fluide depuis le début ? Avait-elle aussi cette

perception instinctive qui ne la faisait pas marcheuse, mais élément du désert ? Était-ce grâce à cela qu'elle avait pu les guider sans peine au milieu de ce qui avait été un monde mort, qui à présent prenait vie pour lui ? Il voulait lui demander, savoir ce qu'elle ressentait, comment elle voyait le monde ce soir, pour comparer, pour se sentir plus proche d'elle, pour qu'elle sache qu'il était en train de changer, qu'il devenait peu à peu comme elle. Il voulait lui montrer ces changements, et qu'elle soit fière, qu'elle le regarde, qu'elle partage avec lui sa connaissance de ce monde. Il voulait connaître, il voulait comprendre les mécanismes du vent et des pierres, trouver la voie au milieu des dunes et saisir l'appel de l'ombre protectrice. Il voulait tout lui dire, essayer de lui faire comprendre ce qui l'agitait, pour qu'elle puisse tempérer l'ardeur incontrôlable de son corps, emprisonner l'instinct furieux qui manquait de le faire se lever pour bondir et attraper les muses du vent. Mais, en lui, le silence demeurait inflexible. Il y avait la menace latente du convoi, bien sûr, mais au-dessus de cela, il y avait autre chose, de plus pesant, de plus oppressant, qui planait, cherchait sa proie, scrutait le sable à la recherche d'un mouvement non-naturel. Ce n'était pas quelque chose de vivant, mais plutôt un esprit, rôdeur, invisible, omniprésent, qui n'attendait qu'une erreur de leur part pour les voir. Et toujours, en Cehka, cette soif de cri, ce besoin de vie, indomptable.

« Monsieur, la nuit est complète. Sortons-nous nous mettre en position ? »

- Non, pas encore. Il n'est pas encore temps. Patience Otok, patience. Le futur nous attend. Il est tout proche.

Liwana suivait le chemin que les dunes lui montraient : il était en pente douce, fait de

sable fin, délicat, pour éviter tout bruit. Il se laissait faire, comme un animal dompté. Il était bienveillant, rassurant même. Cela la réconfortait. Cela la rendait heureuse. Elle était heureuse de glisser sur les grains chauds, sous un ciel magnifique avec, juste au dessus d'eux, la rivière d'âmes des étoiles, le vent d'est qui l'avait toujours accompagnée, chaque jour, chaque année, comme un frère, qui lui avait murmuré des mots si réconfortants lors de ses heures de tristesse, qui l'avait bercée dans les premiers mois de sa vie en fredonnant son air favori. Elle était heureuse de voir les courants danser ensemble en une valse nuptiale, sans montrer le moindre pleur pour ce qui allait se passer, bientôt, très bientôt.

Cette pensée la fit frissonner. Peu de temps... elle ne devait pas... en elle, chaque parcelle, chaque cellule hurlait pour trouver un peu de temps, pour glaner quelques secondes, quelques minutes de plus. Son corps refusait. Son corps tremblait. Ce tremblement gagnait lentement son esprit, faisait rouler ses yeux en tous sens pour trouver un abri, un trou dans lequel ils pourraient passer inaperçu. Mais rien, rien n'était possible, rien d'autre que la voie, juste devant.

« Cehka ? » et c'était aussi fin qu'un silence.

- Oui.

- Cehka, sais-tu ce qu'il y a derrière la fille-dune ? (Première question. Le manège s'animait)

- Il y a la mère-sable, répondit-il. (Première réponse)

- Oui, c'est cela, c'est exactement cela Cehka. Je constate que tu commences à comprendre le désert. C'est une bonne chose.

- Oui, je le comprends. C'est extraordinaire. Je sens chaque grain comme si je les avais comptés. J'ai l'impression d'être une partie du désert. Est-ce la même chose pour toi ? (Seconde

question)

- Oui. Depuis toujours. (Seconde réponse) C'est à cause du fluide que le Gardien t'a injecté pour arrêter le poison. Sais-tu ce que c'était ? (Troisième question)

- Oui, dit-il après un silence. C'était son sang. (Première erreur)

- Oui, en effet. C'était son sang, et c'est aussi mon sang. Nous sommes proches l'un de l'autre maintenant. Viens, viens ici Cehka, à côté de moi, (Il vint se placer à sa droite). Vois-tu, les Gardiens ne sont pas différents de nous. La seule différence est qu'ils peuvent sentir le souffle du vent, la mélodie du sable et la respiration de la Terre. Avant, ils étaient des humains, tout comme nous.

- Cette chose était humaine ? (Quatrième question)

- Son corps ne l'est pas, mais son esprit, oui. (Quatrième réponse). Tu dois oublier la forme Cehka, ne pas prendre garde à ce que tu vois, mais à ce que tu ressens, aux courants qui se forment en toi à chaque instant. Ce sont ces mouvements qui forment la vie, et tous s'accordent entre eux quand ils rencontrent d'autres courants, d'autres vies. Quand nous nous sommes rencontrés, c'est ce courant qui m'a dit ton nom, qui m'a dit les raisons de ta venue à moi.

- Non ! S'il-te-plait ne parle plus de cela. Je ne suis plus cet homme, je suis quelqu'un d'autre.

- C'est vrai, tu es différent. Mais l'arbre dont les feuilles ont poussé est-il un autre arbre ? Non, ne dis rien. Écoute. Il est temps pour toi d'apprendre la voix du vent.

« Otrok ! Faites sortir vos hommes ! Qu'ils aillent en direction du Sud-sud-est, et qu'ils soient vigilants ! Leurs cibles sont des Borduriers, ils savent se cacher dans le sable. »

- Bien monsieur. (dans le micro) Avis à tous, l'ordre est arrivé : direction Sud-sud-est. Que la Science vous guide.

La Science, pensa Shrina. La Science... Ma voix est celle de la Science.

« Cehka. Quand tu marcheras dans le désert, il va te falloir écouter les murmures de la Terre. Je sais que cela peut sembler fou, mais la Terre possède une voix, elle chuchote, et parfois même, elle rêve. Je ne peux pas t'en dire plus pour le moment, car le temps me manque. Pour survivre dans le désert, pour trouver ta voie, il va falloir que tu apprennes à écouter le vent, le sable, et toutes ces choses qui sont autour de toi. »

- C'est cela que tu fais pour trouver les abris dans le désert ?

- Oui, c'est cela. Depuis que je suis toute petite, j'entends la Terre et ses suppliques, je l'entends même pleurer parfois...

- Pleurer ?

- Oui... Je sais que cela peut sembler étrange, mais la Terre pleure. La Terre a mal Cehka. Elle souffre de ce que l'homme lui a infligé, de ce qu'il continue à lui faire. Elle est triste de voir son... de voir l'homme la détruire et se détruire.

- Attends, tu allais dire quelque chose. Qu'allais-tu dire ?

- Je n'ai pas le temps pour cela Cehka, il est bientôt temps.

- Temps de quoi ? Si nous faisons attention ils ne nous trouveront pas. Ils ne savent pas où chercher.

- Si Cehka. Ils savent où chercher. Ils ont déjà commencé à avancer, ils se rapprochent.

Cehka fixa Liwana, avec insistance, avant de se retourner et de gagner la dune au dessus

d'eux. Il redressa la tête, jusqu'à pouvoir voir au-dessus de la crête de la vague de sable : à quelques centaines de mètres, des ombres se déplaçaient en ligne, avec prudence, vers eux, comme s'ils étaient guidés, comme s'ils savaient, comme si... d'un bond il retourna aux côtés de la femme.

« L'Équation ! L'Équation les a menés jusqu'ici. Elle est terminée ! »

- Non, pas encore. Il lui manque encore quelque chose, un élément essentiel pour être complète, dit-elle, le regard intensément fixé sur Cehka.

- Tu sais ce que c'est ! Tu sais ce qu'il manque ! C'est pour cela qu'ils sont ici ! C'est pour cela qu'ils... Non... je devais te tuer ! Ils me l'avaient demandé. Pourquoi ? Pourquoi ?

- Cehka. Pour survivre dans le désert, tu vas devoir comprendre la voix du vent. Tu devras la comprendre seul. Tu devras accepter ce que tu vas entendre, ce que tu vas apprendre. Je sais que tu le pourras. J'ai tout misé sur toi. Mais pour cela, il va te falloir vivre Cehka. Tu dois vivre tu m'entends ? Ta vie doit continuer !

- Mais... mais toi ? Tu vas vivre aussi. Nous allons leur échapper. On va trouver un moyen !

- Non Cehka. Tout ce qui se passe et va se passer dans les prochaines minutes a déjà été décidé. Nous ne devons pas nous enfuir. Pas tous les deux.

- Comment ?! Mais tu es devenue folle ! Tout serait déjà fait ?! C'est n'importe quoi ! Il existe toujours une solution ! Il y a toujours un moyen. Le destin n'existe pas. Viens ! Viens !

Cehka prit Liwana par la main, et d'un bond, l'entraîna à sa suite vers un nouveau renforcement, puis un autre. Il bondissait, de creux en crête, agile, invisible sur l'horizon. Comme un grain de sable il se laissait aller sur les flancs, pour ne pas éveiller l'attention de ses

traqueurs, et derrière lui la femme suivait, le regard baissé, et dans sa tête, elle récitait :

« Un bond à droite, chute de deux mètres. Sable dans sa chaussure, lève son pied, retire le sable. Passe encore à droite. Temps d'arrêt. Coup d'œil derrière, coup d'œil devant, repère la patrouille, cherche une esquive sur la gauche, autre groupe. »

- Ils sont partout... Partout...

- Cehka. Cehka écoute moi, je dois encore te dire quelque chose.

- Pas maintenant, dit-il, toujours scrutant, les épaules renfoncées, comme un animal traqué, les muscles bandés, toute sa force concentrée.

- Cehka ! dit-elle, lui saisissant le visage de ses mains. Écoute-moi, s'il te plait, et sa voix était suave, et froide, et triste, et belle. Cehka... écoute ce que l'on me racontait quand j'étais petite : le vent est vivant. Le sable est vivant. Chaque chose dans ce monde possède sa propre vie. Et toute vie doit mourir pour laisser le futur grandir. C'est ainsi que le cycle de la vie est, partout où tu poses tes yeux. Mais rien ne s'arrête Cehka. La mort n'est pas la fin de tout. La mort est un changement. Le vent, l'eau, l'oiseau, l'homme et même les étoiles changent à chaque instant, et la mort est l'un de ses changements. Après la mort, le corps revient à la Terre, et l'esprit rejoint le rêve de la Terre. Nous sommes une partie du rêve qui nous a tous fait naître Cehka. Quand je vais mourir...

- Non, tu ne vas pas mourir !

- Si Cehka. Je dois mourir. Tous nous le devons.

- Comment peux-tu dire cela ? Comment peux-tu être aussi calme ?

- Parce que j'ai vécu je fais partie du futur à jamais. Cehka... Tu te souviens de nos premiers mots ?

- Arrête ! cria-t-il entre ses dents, les yeux brûlants de larmes.

- Cehka. Ne pleure pas. Je le savais. Je l'ai toujours su. Je t'ai attendu. J'ai attendu notre rencontre plus longtemps que tu ne peux l'imaginer. Il le faut. Je ne vais pas disparaître. Je vais simplement retourner là d'où nous venons tous.

Tranquillement, tandis qu'elle parlait, Liwana avait pris la main de Cehka, et du même calme sans douleur, elle avait déposé le couteau de Cehka dans sa paume, avait resserré ses doigts, placé sa main dans celle de l'homme et rapprochait la lame de son corps, juste sous le cœur.

« Arrête... S'il te plait... »

- Il le faut. Le futur passe par ma mort.

Elle souriait.

- Non... Il luttait contre la pression douce de Liwana sur ses bras. Je veux pas.... Ne fais pas ça... Il y a encore tellement de choses que je ne sais pas, que tu ne m'as pas dites. Tu n'as pas le droit de partir, tu n'as pas le droit de me laisser.

- Je ne te laisserai jamais Cehka. Je serais toujours à côté de toi. Ma voix sera avec toi, où que tu sois, en toi (La lame faisait un pli sur le haut de la robe). N'oublie pas, Cehka, n'oublie pas d'écouter la voix du vent.

- Non...

- Trouve la Cité des Nuages. Trouve la ville où je suis née.

- Non.

- Pars Cehka.

- Non...

- Et... Cehka...

À suivre...

Deuxième partie

La Graine des Possibles

L'Utopie du ciel et de la terre

À cet homme qui a su, qui ne le saura jamais, lui qui a vu, malgré tout, ce que j'allais être, je lui dédie ces mots, sans espoir qu'ils lui parviennent, simplement par respect pour la foi qu'il a eu en moi.

Le chemin de la pensée diffère de toute autre initiation. En un instant, des pas de géants peuvent être fait. Si vous voulez trouver, n'ayez nul autre lieu où chercher.

Parole de Liwana.

Mon premier souvenir est un noir profond, intense, à la fois froid et chaud. Une impression de vivre, d'exister, mais sans savoir ce que cela était, sans même connaître ces mots. Je pouvais me souvenir de choses que j'avais faites alors que je ne pouvais rien faire. J'avais l'impression d'être une réalité dans un fragment de rêve que je ne connaissais pas encore. Je me sentais bien, et en même temps j'avais mal, vraiment mal. Les bruits que j'entendais étaient écrasés, déformés, brouillés par l'eau tout autour de moi, mais je savais ce que c'était, car je ressentais tout directement dans mon corps que je n'avais pas encore. C'était comme de toucher la peur, de voir la douleur, comme si ces émotions étaient palpables comme les couleurs. Pendant très longtemps, il n'y avait que cela : de la peur, tout le temps, en un flot ininterrompu se déversait en moi. J'avais l'impression d'être moi-même cette douleur, d'en être et l'origine, et le réceptacle, toujours, pour toujours, infiniment coupable face à moi-même. Et tout cela, noyée dans le noir.

Ne meurt que celui qui n'a pas vécu.

Phrase retrouvée sur un corps inconnu à la limite

d'Aegis.

« Rentre Alija. Le soleil va bientôt se coucher. »

L'enfant était demeuré immobile un instant, pris dans un courant d'air silencieux qui faisait claquer sa toge de jeune étudiant, celle bordée de jaune et de vert, celle que l'on offre aux enfants précoces, ceux qui donnent droit aux parents à un repas un peu meilleur, à un peu plus d'eau, à un peu plus de calme. Il ne s'était pas retourné lorsque sa mère l'avait appelé. Il l'imaginait parfaitement, le visage passé dans l'étroite rainure de la fenêtre pour l'appeler. Il avait si souvent ri de la voir, les traits déformés par la vitre teinte de ce quatrième étage tandis qu'elle s'époumonait. Elle n'était pas de nature craintive (qui avait-il à craindre dans Aegis à l'orée de la nuit ?) mais elle n'aimait pas le savoir au-dehors alors que le soleil allait s'endormir. Souvent il avait pensé à cela, sans pouvoir le comprendre jusqu'à ce que l'un de ses cours lui en donne la réponse. Son professeur, un homme sage et serein, leur avait parlé de leurs ancêtres à tous, ces premiers hommes qui avaient colonisé la Terre entière. Il avait parlé de ce temps où les hommes se réfugiaient le soir pour se protéger des prédateurs, où le foyer commun était le cœur de la survie, où le feu crépitant était un trésor, le rempart contre l'inconnu contre le monde des ombres et de ses chimères gigantesques. Il avait alors pensé à sa mère et à son instinct incontrôlable de voir sa progéniture revenue au foyer aux premières lueurs de miel sur le fronton du Bouclier. De là venait donc ce désir, cette volonté étrange dans un monde si structuré : c'était simplement une peur atavique impossible à concevoir, refoulée depuis les débuts de l'humanité dans une zone d'ombre qui retournait à la surface chaque soir de chaque jour.

Il n'y avait pourtant plus aucune raison à cela. Aegis était bien plus qu'une habitation. C'était un rempart face au seul ennemi encore vivace, la seule véritable source de danger : Aegis était leur protection face à l'ignorance, face à l'incompréhension. En son sein, toute chose pouvait devenir, rien n'était impossible. Pourtant quelque chose changeait, une fêlure était en train de naître, et les habitants la voyaient.

« Notre ration quotidienne a encore été diminuée. »

- Oui, je le sais. J'ai discuté avec le responsable des cultures du secteur six. Les restrictions sont effectives pour tout le monde, même pour la production de nourriture.

- Même à mon travail, nous n'avons plus la permission de prendre une deuxième pause. Des bruits circulent, dit la mère un peu plus bas, comme quoi il va peut-être falloir apporter nos propres rations d'eau si nous voulons boire pendant la journée.

- Ce sont des rumeurs voyons. L'eau que nous consommons pendant la journée est directement créditée sur notre ration quotidienne. L'apporter de chez nous ne changerait rien.

Depuis quelques temps, il était souvent question de l'eau. L'eau était devenu le sujet de beaucoup de conversations. De presque toutes en fait. Alija, de sa chambre, pouvait entendre les mots de ses parents chaque soir, et chaque soir de nouvelles rumeurs venaient prendre racine dans la petite pièce commune de leur logement et comme un courant d'air elle se répandait dans les pièces à côté, dans tout l'étage, puis dans tout le bâtiment, et enfin dans toute la ville. Dans chaque rue ces pensées prenaient un peu plus d'importance, tandis que certaines folles idées devenaient réalité, que d'autres se voyaient confirmées, et que quelques-unes, les plus improbables, gagnaient en crédibilité. Alija avait dérivé l'une des sorties d'air propre à tout bâtiment, et de là il pouvait entendre les rumeurs naissantes et vibrantes, celles qui formaient les

fondations d'une pensée précise et les autres, toutes les autres, qui n'étaient que de simples élucubrations, qui parfois s'inspiraient de faits réels ou qui venaient de nulle part. De tout ce qu'il entendait, c'était les dernières qui étaient les plus étranges. Parfois même, elles lui faisaient peur. Pas vraiment la peur facile et douce qui s'envole après un souffle, mais celle, plus dure, qui se glisse à coup de griffes dans les rêves et qui fait suer le matin. Depuis plusieurs semaines, il vivait avec cette émotion en lui. Plutôt que de vouloir s'en séparer, il la conservait jalousement en lui et continuait de vivre comme il l'avait toujours fait, mais il était toujours tourné vers cette nouvelle personne qui grandissait en lui. Parfois, pendant la journée, il cessait d'y penser, et alors c'était comme si elle était partie, endormie dans un coin de sa vie en silence. Mais au moindre moment de calme elle refaisait surface, retournait dans ses mains et ses yeux, et elle se mettait à lui parler. Il savait au fond de lui que cette voix était la sienne, que la présence d'un être différent qui murmurerait dans sa tête ne pouvait être autre chose qu'un mécanisme de protection de sa pensée face aux incompréhensibles propos qui s'amplifiaient dans la cité et dont cette voix impalpable ne pouvait être qu'une création, issue de sa propre conscience. Oui, c'était cela, et rien d'autre. Mais elle lui parlait vraiment, de choses qui n'existaient pas et dont il n'avait jamais appris l'existence, comme une sorte de rêve éveillé. Il avait essayé de l'éteindre, de la faire taire, de s'en séparer pour ne pas voir ce qu'elle lui donnait, mais elle n'était jamais partie. Il s'était même rendu compte que plus il la repoussait et plus elle gagnait en puissance, s'enfonçant plus profondément dans sa chair et s'inspirant de ses peurs les plus secrètes jusqu'à lui en faire perdre le sommeil et menacer de le rendre fou. Il avait alors cessé de lutter, l'avait écoutée avec attention, dévotion, presque amour face à tout ce que ces mots impliquaient, et il avait commencé à apprendre.

Depuis que cette voix avait pris place dans sa vie, il lui arrivait parfois de faire des choses qu'il n'avait encore jamais faites, comme de questionner ce qui se trouvait autour de lui ou de rester à l'heure du crépuscule dans la rue déserte et chaude à regarder le soleil disparaître. Avant, il n'y avait jamais pensé, mais la présence de la voix lui avait fait découvrir ce moment d'une manière différente, non pas avec ses yeux mais avec autre chose, de plus... autre. Il s'était mis à imaginer que cette immense boule de feu, que des millions de kilomètres séparaient de lui, était un œil fabuleux d'une créature gigantesque, que rien ne pouvait lui échapper, que dans sa pupille il y avait des myriades d'êtres qui s'agitaient pour entretenir ce feu ardent qui était si chaud sur sa peau, et qu'un jour, quand les hommes seront devenus suffisamment intelligents, ces êtres viendront leur apprendre à vivre eux aussi dans les feux du soleil, et alors il pourra sortir, et tous les hommes pourront de nouveau sortir à la surface, et tout recommencera, les hommes seront de nouveau libres de vivre comme avant, mais différemment.

Cette histoire n'était rien, rien d'autre qu'un conte étrange venu de nulle part, mais il aimait se la raconter, la murmurer tout bas pour lui donner une sorte de réalité. Il aimait imaginer le monde autrement, avoir espoir dans quelque chose qui n'arriverait jamais mais qui, étrangement, lui donnait de la force. Jamais il ne la racontait aux autres. Il savait que cette idée était stupide, que personne ne pouvait vivre à la surface du soleil, que jamais l'homme ne pourrait coloniser la terre hors d'Aegis tant que la Science n'aurait pas trouvé la solution à ce problème. Mais il savait autre chose, d'un savoir qu'il ne pouvait pas expliquer, que dans cette histoire se trouvait le ferment d'un futur qui ne devait pas se répandre sous peine de tout détruire et qu'on ne le laisserait pas vivre si cette pensée était connue, s'ils découvraient ce qu'il avait en lui. C'était son secret, la petite chose en lui qui le rendait irrémédiablement différent des autres.

Il avait cherché à se renseigner, à découvrir ce que pouvaient bien signifier ces éclats imaginaires qui dessinaient sa vie autrement. Il avait regardé dans la bibliothèque centrale de l'école de la Science, dans des livres qui parlaient de ce qui avait été, des coutumes des anciens hommes, de leurs manières de vivre. Il avait découvert plein de choses qui lui avaient faites peur mais qui s'étaient aussi regroupées entre elles pour lui faire voir un autre monde, un peu comme celui qui était en lui, quelque chose qui ne pourrait pas exister dans son présent mais qui avait été, qui aurait pu être. Il n'avait rien appris sur ce qu'il voulait, mais il avait découvert de nombreuses choses, et cela avait fait grossir son rêve.

Puis, ce matin-là, alors qu'il parcourait un livre épais à la couverture d'un vert écailleux comme celui d'un vieux reptile, un homme était venu à côté de lui et lui avait glissé un billet dans la main avant de repartir sans un mot. Le jeune garçon n'avait rien vu de ce coursier, mais il avait senti une intense odeur de sable ainsi qu'une faible, très faible impression d'étrangeté, une aura vacillante qui peinait à se cacher dans ces couloirs où chacun était si intensément comme l'autre. Il avait déplié le morceau de papier bruni par la poussière, avait lu les quelques mots mal écrits qui le composaient. Il avait pris une grande respiration, avait presque failli pleurer. Mais il s'était retenu. Il avait compris.

De la petite aération qu'il avait ouverte dans son mur vint un filet d'air, une goutte d'humidité qui fuyait vers le dehors. L'espace d'un instant, la peau du jeune homme se détendit de ce court changement avant de se contracter, de faire se dresser les poils de ses bras et d'agiter son cœur de battements plus profonds. Depuis plusieurs jours il s'attendait à ce moment, avait préparé tout son corps et son esprit à cette unique nuit, cette parcelle entre deux mondes qui

allait le mener vers une nouvelle vie, dont l'inconnu serait son guide. De derrière son lit il sortit son habit de rechange, un collant simple qu'il passait en dessous de sa toge lorsqu'il allait étudier, dans lequel il avait, à force de patience, emmagasiné de la nourriture. D'un coup vif, il descella la grille fragile et jeta son paquet. Il s'approcha de la porte qu'il entrouvrit, permettant aux bruits du couloir de lui parvenir. Les bruits de pas étaient étouffés, la conversation de ses parents éteinte. À quelques mètres, la teinte d'une ombre rampait contre le mur. Peut-être cet homme, cet inconnu, se rendait-il compte qu'il était observé, mais il était trop tard, bien trop tard.

L'enfant entoura de son regard cette chambre qu'il ne reverrait plus, repensa à son père et sa mère, si fiers de lui et de son parcours dans les écoles de la Science. Il avait été leur fierté, leur seul vrai bonheur, le tracas des derniers jours. Cette dernière vision, cette dernière pensée, de leur fils devenu dissident, du déshonneur qui pour longtemps allait servir d'exemple à leurs voisins, leurs collègues, avait dû éclater en eux comme un millier de soleils. Mais cette douleur n'avait été que peu de choses face à leur tristesse, à peine ressentie, le temps d'un battement de cœur, de ce qui allait pouvoir arriver à leur unique enfant. La tristesse s'immisça en lui, mais encore une fois il retint ses larmes. Il aimait ses parents, ils avaient toujours conservé cette attention douce et légère à son égard, ne l'obligeant à rien d'autre qu'à être un fils aimable et libre. Libre.... peut-être était-ce pour cela qu'ils n'avaient jamais fait comme les autres parents, à toujours obliger l'enfant à effectuer ses prières, à réciter tout haut les enseignements de la Science avec conviction, avec honneur, comme on saluerait un..... quelque chose de supérieur à toute autre chose. Ils l'avaient laissé vivre. Ils l'avaient laissé choisir sa voie, sa manière de vivre. Ils avaient fait de lui un être humain. Mais il se refusait à pleurer. L'eau n'était plus pour

les morts à présent.

En lui, tout s'ordonnait, tout prenait un sens, par cette simple réalité qui s'était révélée à lui en un éclair. Son existence prenait une nouvelle valeur, une profondeur, un relief. Il n'était plus le petit enfant des bancs de l'école, le regard porté vers l'écran sur lequel défilait les enseignements immémoriaux de la Science. Toute son éducation, tous ses choix, tous leurs choix avaient apporté cet instant unique où il quitterait cette pièce aux contours uniformes et stériles, où il plongerait dans ces zones d'ombres jusque dans les fondations de la ville, où il sillonnerait les piliers d'acier jusqu'aux ultimes limites du monde connu, pour ressortir à la frontière entre son ancien monde et le nouveau, pour quitter, pour toujours peut-être, son passé, et plonger entièrement dans le futur. Il était ce que ses parents avaient voulu qu'il soit : libre.

La porte s'ouvrit avec fracas, et un homme, à la stature large, habillé tout de noir, avec à la main cette arme anti-émeute propre aux unités d'interventions rapides, entra, scrutant chaque détails : sur le petit meuble, il y avait un cintre, les draps du lit étaient entre chaudières de la présence de l'enfant qu'il était venu réclamer, le lit n'était pas à la place habituelle, la chaise de plastique sous le bureau. D'un coup de pied, l'homme fit basculer le meuble principal, découvrant l'issue creusée par l'enfant.

Il ressortit de la pièce, passa la porte, se saisit de son communicateur, pressa le bouton, prononça un code.

« Nous sommes arrivés trop tard, il est déjà parti. »

Quelques minutes plus tard, de sous des planches de bois balancées sans ordre une main sortit. D'un bond Alija fut dehors, le visage couvert de suie et de poussière, son baluchon de

toile sous le bras, essoufflé. La nuit était encore jeune. Ça et là, quelques ombres se faufilaient entre les lignes pour se cacher des patrouilles. Sans attendre il reprit sa marche, d'une manière plus féline, imitant les mouvements qu'il distinguait sur ses côtés. À vingt-cinq mètres de lui, le point de contrôle était faiblement éclairé, un homme armé, droit, patientait. Dans quelques heures, au plus profond de la nuit, il s'assoupirait, faisant comme toutes ces recrues punies pour un manque de zèle qui, par un entraînement quotidien, parvenaient à dormir debout. Il n'avait qu'à guetter le moment où, sans que rien ne laisse présager de changement, la respiration deviendrait plus profonde. À ce moment-là, il lui faudrait prendre le dernier risque, glisser comme un fantôme à côté de ce piètre surveillant, et après courir, et espérer que les rumeurs étaient vraies, qu'un camp de Borduriers s'était formé au loin, dans les vestiges d'une ancienne raffinerie qui s'était effondrée, rongée par le sable. Là, avec de la chance, il trouverait des hommes comme lui, traîtres à la pensée de la Science, et peut-être que là, il pourrait parler de cette pénurie d'eau qui semble s'étendre à tous les niveaux d'Aegis, et de cette folle idée que lui avait soufflé cette étrange voix en lui, que bientôt la vie allait disparaître d'Aegis pour toujours.

Lorsque Shrina revint du désert, la liesse dont fut saisie Aegis fut unique. Les habitants découvraient qu'ils avaient encore de l'espoir. Immédiatement, le couvre-feu fut instauré. L'espoir n'est jamais aussi puissant que lorsqu'il est détruit. Il est de notre devoir de les préserver d'eux-mêmes.

Rapport de Mandi sur les prémises à la crise.

« Pensez-vous que votre récent retour en héros soit une raison suffisante pour nous ? »

Mandi, au demeurant calme, contenait de moins en moins sa colère. Lui, qui avait toujours mis un point d'honneur à ne jamais manifester la moindre émotion devant ses pairs, sentait, peu à peu, tout un flux de frustration venir lui lécher les lèvres. Il avait envie de crier, mais cela ne lui aurait servi à rien, sauf, peut-être, à se débarrasser d'un poids devenu trop lourd à porter : la peur viscérale d'une catastrophe à venir.

« Je le pense, en effet. Sans mon intervention, jamais nous n'aurions pu parvenir à notre niveau actuel. J'ai redonné souffle à cette cité agonisante, j'ai redonné vie à ses habitants désœuvrés, j'ai prouvé que nous pouvions nous libérer du Bouclier pour une longue période, sur un long trajet. J'ai prouvé à tous que nous avons encore un avenir. Et j'ai aussi contribué grandement à la connaissance de cet avenir, avec ce magnifique cadeau que vous-même, Mandi, avez passablement admiré. Je connais votre expressivité, et votre tempérament actuel montre bien plus que tout ce que vous aviez jamais osé dévoilé à notre rencontre. Que dois-je donc croire, vos paroles ou votre corps ? »

Mandi s'était enfoncé dans son siège d'acier. Il ne pouvait rien redire à cette

démonstration de force que Shrina venait de lui asséner sans pitié. Il avait énoncé méthodiquement chaque parcelle dont il était l'auteur en toute connaissance de cause. Il fallait être à l'article de la mort pour ne pas avoir observé ces mouvements de liesse, cette frénésie qui faisait vibrer toutes les zones d'Aegis. Shrina avait accompli une œuvre qui, il y a peu, semblait totalement impossible, il avait conduit des troupes hors de la ville et ils étaient tous revenus. Tous. Pas un mort. Pas un malade. Et pour ce qui était du « cadeau », comme il l'appelait, son retour avait complètement dépassé les prévisions les plus folles de Mandi. Après l'échec du Centre d'Étude des Spécimens, c'était un vrai miracle que...

Non ! Pas ce mot ! Pas chez lui, pas pour lui ! Pourtant, cette simple pensée représentait parfaitement l'idée qui courrait au travers des rues de la ville, qui résonnait dans les couloirs des écoles et jusque devant son propre bureau personnel : un miracle. Oui, Shrina était en train d'être élevé au-dessus des foules, au-dessus de lui et de Phalank. Il devenait un seul, il devenait imposant, trop important.

« Mon seul regret est d'avoir été contraint par la situation à revenir au plus vite. J'aurais souhaité pouvoir explorer un peu cette étrange architecture dont je vous ai parlé. Il ressortait de cette ville-fantôme une impression fugace de vie, comme si quelque chose entre les murs avait continué de vivre au travers du temps. Mais qu'importe à présent. Cette expédition sera renouvelée, afin de pouvoir dresser des cartes et des itinéraires entre ici et nos futures colonies. Avec le temps viendra peut-être un espoir véritable de s'étendre et de sortir de notre berceau. »

- N'allez pas trop loin non plus, dit Mandi, dont les mains s'étaient calmées. Il nous faudra avant tout certifier la bonne santé des soldats qui vous ont accompagné. De plus, une ville en ruine ne constitue pas un lieu d'établissement sûr. Vous voudriez envoyer des colons là-bas, pour

vivre comme des Borduriers le temps de la construction d'un Bouclier ?

- Pourquoi pas ? Si nous préparons les structures ici, la création du second Bouclier serait une question de jours, d'un mois tout au plus. Il nous faut profiter de l'engouement de la population pour lancer de nouveaux projets, pour tester de nouvelles possibilités, pour nous libérer !

Faut... population... tester... libérer... Ces mots avaient été étrangement appuyés. Ils avaient été choisis avec soin par Shrina pour imposer son idée sans sembler le faire vraiment. Il avait agi en homme politique, presque comme un guide spirituel l'aurait fait devant ses ouailles. Il n'était plus question de pourparlers, ni de conversations d'égal à égal. C'était un combat.

« À ce propos, dit Mandi, peut-être devrions-nous aller rejoindre notre ami et nous renseigner à propos de la phase de libération. Peut-être souhaiterait-il que nous soyons présents à ses côtés pour l'assister. »

Sans même attendre, Shrina s'était redressé, et dans un mouvement de toge il était passé devant son homologue, le buste droit, les mains imperceptiblement enlacées, et une impression, pas vraiment une réalité, mais une sensation dont Mandi ne pouvait se défaire, d'une nouvelle assurance, ou plutôt une aura séculaire... quelque chose qui le rendait mal à l'aise. La porte passée, la sensation n'en demeura pas moins présente. Elle s'amplifiait même, tandis qu'ils pénétraient dans les secteurs administratifs, où membres du personnel et autres préposés à la gestion des Savoirs les croisaient. Dans chaque regard Mandi pouvait voir cette crainte respectueuse alimentée par les récits et leurs rumeurs sur ce que cet homme, peut-être même ce sur-homme, avait accompli. Shrina ne semblait pas prendre gare à ces manifestations passives, mais Mandi se rendait compte du changement dans la hiérarchie du pouvoir : les légers

mouvements de tête, les mots portés sur le bout des lèvres et les regards en coin qui lui étaient adressés n'étaient plus les mêmes. C'étaient devenus des signes dirigés vers un suivant, et non pour un des Trois. C'étaient tout juste si on le voyait. C'était tout juste s'il comptait. Trop... beaucoup trop important...

De la salle de réunion des trois grands jusqu'aux confins de l'Équation s'étiraient de longs et lugubres corridors dans lesquels les pas étaient étouffés, les yeux perdus, les voix écrasées. De tous les lieux d'Aegis, c'était sans aucun doute cette partie qui inspirait à Mandi la plus forte répulsion. Le silence n'était pas le problème. C'était autre chose. Tout était ici toujours obscurément silencieux, comme si, au bout du chemin, la mort elle-même avait élu domicile. Chaque mot était absorbé par l'atmosphère écrasante du vide. Il n'y avait aucun écho, aucune réverbération d'aucune sorte. Ces couloirs n'étaient pas vides. C'était comme s'ils étaient composés de néant. Marcher ici délabrait l'esprit, opprimait mentalement le marcheur, annihilait toute conscience. À chaque trajet Mandi se sentait un peu plus diminué, ravalé au rang d'impossible, étouffé par l'air lui-même et luttait pour ne pas fuir, pour continuer de marcher vers cette porte qui semblait toujours trop lointaine et qui ouvrait sur le centre du plus grand projet de l'espèce humaine, le dernier bastion entre le passé et le futur, l'autre de toute une hérésie acceptée depuis les premiers jours d'Aegis et que les Trois Grands avaient entrepris la plus grande expérience connue. C'était aussi là que s'était déroulée la tragédie du syndrome de Chronos, orchestré par la main de Cunekev et qui avait failli anéantir les derniers vestiges du monde humain

Le sas à leur approche se déverrouilla, accueillit en son ventre ses deux maîtres, les purifia de toute la poussière qui se glissait en eux, puis les relâcha, prêts pour rejoindre le dernier des

Trois, le seul qui pouvait mener à bien cette étape.

Phalank travaillait depuis plus de vingt heures, seul, totalement immergé dans la réalité de l'Équation, en palabre constant avec les consciences des Trois Grands, tentant de les convaincre d'accepter ce « Cadeau » que Shrina avait rapporté du désert.

À leur entrée, Phalank eut un mouvement de tête, un plissement des paupières. De ses mains il retira l'étrange structure de son crâne et, poussant un soupir de fatigue, il se laissa tomber dans le siège derrière lui, une main sur le front, l'autre tombante sur le côté.

« Les Trois Grands ont beau avoir été de grands hommes éclairés, leur jugement est particulièrement rigide. »

La pénombre de l'immense salle circulaire était comme une offense pour Mandi. Plus que tout autre endroit dans cet immense bâtiment régnait ici un air stagnant qui écrasait l'esprit. Les nombreuses machines qui s'étaient au fil du temps accumulées en tous points émettaient un grondement incessant et rendait l'atmosphère électrique. Au centre, là où se trouvait le berceau de l'Équation, la pression était insondable, la noirceur omniprésente. Mais c'était nécessaire. Obligatoire. Les tentatives passées de rendre ce lieu un peu plus lumineux s'étaient toutes soldées par un échec. C'était comme si l'Équation ne semblait tolérer que les machines qui lui étaient reliées; toutes les autres tombaient en panne ou fondaient sans aucune raison véritable. La faute en revenait à l'ambiance particulièrement liquide du lieu, un taux d'humidité tel que les structures conventionnelles ne pouvaient le supporter. Peu à peu, tous les ayants droits avaient abandonnés l'idée d'éclairer cette pièce. Ils avaient dû accepter de se déplacer dans une demie-clarté, n'ayant pour seul bastion de lumière que la zone de communication avec ce qui se trouvait en-dessous d'eux. Cet espace exigü, où Phalank se tenait, brillait des multiples voyants

des machines de communications qui permettaient de parler avec les consciences des Trois Grands, emprisonnées de leur propre volonté dans le système afin d'en conserver le contrôle, pour que leurs descendants ne puissent agir pour leur propre besoins, et les systèmes par centaines qui permettaient à l'Équation de fonctionner. Pour Mandi, cela ressemblait à une minuscule cage, un point unique pour l'Équation qui lui permettait d'observer pleinement tout ce qui se déroulait autour d'elle. C'était folie, bien entendu, mais pourtant...

« Ils n'ont jamais cessé de vouloir le bien-être de l'humanité, répondit Mandi. Ils ne souhaitent pas prendre le moindre risque. »

- Figurez-vous que je le sais. Je m'en suis parfaitement rendu compte durant ces... (il poussa un soupir) vingt heures... J'arrête là pour le moment. Je suis en rupture d'arguments, et je suis mort de faim.

- Phalank. Laissez-moi prendre votre place.

La phrase demeura suspendue dans le silence. Les deux hommes avaient parfaitement entendu la demande de Shrina, mais aucun d'eux ne parvenait à accepter la réalité de ces mots.

« Phalank, laissez-moi prendre votre place répéta-t-il. »

Tous trois savaient qu'il était proprement impossible d'accepter cela. L'immersion dans l'Équation était une épreuve extrêmement éprouvante, et l'environnement de Pandore l'était d'autant plus qu'il pouvait rendre fou quiconque qui n'aurait pas été accepté.

« Phalank ! »

- Non ! Hurla Mandi. Vous n'en avez pas le droit !

- Le droit de quoi ?! Ce n'est qu'une machine et je suis l'un des trois grands. Nous verrons bien si ceux qui sont enfermés là-dedans m'acceptent ou pas.

- Très bien ! Fit Phalank, trop fatigué pour lutter. Mais je ne pourrais rien pour vous s'ils décident de ne pas vous laisser revenir.

Shrina contourna l'immense puits noir au fond duquel se trouvait l'Équation, se saisit du casque tendu par Phalank et vint se poser sur le piédestal au-dessus du gouffre. Immédiatement ses mains se crispèrent. Ses yeux se retournèrent. Ses dents serrées semblaient prêtes à se fendre sous la pression de sa mâchoire. Tout son corps, comme une corde de musique, se tendait, prêt à se rompre à tout instant. Sa tête partit en arrière, comme si un coup lui avait été brutalement asséné au visage, mais elle revint se placer droite, les yeux grand-ouverts, les bras le long du corps, la respiration sereine. Presque sans attendre, il retira le casque, se tourna vers Phalank et, de la même voix forte et impériale qu'il avait usée juste avant, il prononça ces mots :

« La décision a été acceptée. Lorsque vous aurez pris un peu de repos, vous pourrez passer à la seconde phase. »

- Qu'avez-vous fait pour les convaincre si facilement ? demanda Phalank, dont le regard fatigué brillait d'étonnement.

- Rien d'autre que vous n'avez déjà fait, mais à ma manière.

C'en était trop pour Mandi. D'un geste il tourna le pas, sortit de la pièce sans répondre aux appels des deux hommes. Quelque chose n'était pas normal. Quelque chose se passait dont il ignorait les ramifications et dont il ne pouvait percevoir les fins possibles. La seule chose qu'il voyait, c'était l'immense impression de danger qui grandissait tout autour de lui, et qui avait pris place dans le regard admiratif de Phalank pour Shrina.

- Trop... Beaucoup trop important...

« Ce que j'aime chez vous, c'est votre calme en toutes circonstances. »

- Je ne suis pas calme, j'ai seulement peur.

Questions et réponses. Entretien avec Mandi.

J'avais toujours connu la prison de l'obscurité. Pourtant je me souvenais que quelque part il y avait eu de la lumière et que j'avais fait partie de cette lumière. Il y faisait doux. Il y faisait clair. Et tout autour de moi il y avait beaucoup d'autres lumières semblables à moi-même, comme autant de sources de félicité. Et cela avait été agréable que de vivre dans un tel monde. Mais j'avais aussi été très triste, sans encore savoir pourquoi, pendant cette période. Il me semblait que j'attendais quelque chose, ou alors quelqu'un, un signe venu d'autre part que de moi, d'autre part que des lumières qui étaient tout autour de moi. Mais cela n'était jamais venu. J'avais, je crois, passé mon temps à chercher dans ce champ brillant, mais cela était resté invisible, caché, quelque part, trop loin ou trop proche de moi pour que je puisse le voir. Mes souvenirs s'étaient achevés sur cette étrange impression d'avoir touché au but, de l'avoir presque frôlé. À ce moment là, j'ai senti qu'une nouvelle lumière m'appelait, et tout d'un coup l'ombre tout autour de moi s'est mue en des nuances de couleurs, en des reliefs, en des bruits et des silences.

Et derrière tout cela, toujours cette plainte discrète, cette douleur qui était et venait à moi.

**La folie est la raison véritable débarrassée
des contraintes de la bienséance.**

Mon regard sur le monde.

Écrits de Shrina.

« Quelque part, il fait jour. Il fait toujours jour quelque part de toute façon. C'est comme la nuit. Là il fait nuit, mais en fait il fait toujours jour, comme il fait toujours nuit aussi. C'est juste une question de point de vue, et rien d'autre. Les choses ne sont rien d'autre que des points de vue. Tout se lie, tout s'entretient, tout est une immense fresque qui s'enroule sur elle-même comme le vent sur le sable. Tout est comme le sable : des grains, des millions de grains qui glissent les uns sur les autres et qui forment des dunes, des milliers de dunes qui sont toutes pareilles alors qu'on les voit différentes. Mais rien n'est différent. Tout est exactement pareil à soi. Tout est là et l'instant d'après tout est différent mais rien ne change. Rien ne change. Rien ne change.

« La nuit est identique à hier, à demain. Voir la nuit et marcher sous elle est comme marcher à l'envers sous le soleil. Quoi que l'on fasse, quoi que l'on dise, rien de tout ce que nous faisons n'a d'importance, car quand quelque chose se fait, rien n'a vraiment changé en dehors, comme en dedans.

« Marcher, marcher, marcher, sans rien voir changer, devant, derrière, à côté. Rien n'a changé à côté de moi. Elle est là, toujours là, je l'entends, je la sens, je la vois. Et juste après il n'y a plus rien, comme avant. Tout est comme avant. Je suis seul, tout seul, à marcher dans la nuit comme je le faisais avant de la voir. Et quand je la voyais, elle marchait, et je marchais

aussi. Et quand je suis parti, elle était de nouveau absente. Je suis de nouveau seul. Seul. Seul. Seul.

« La seule chose qui a changé, c'est moi. Pourtant je suis le même. J'étais comme ça avant elle, je suis comme ça sans elle. Quand elle était là j'étais pareil. Je suis toujours pareil. Je marche dans la nuit. Personne ne me voit. Quand elle était là, je marchais tout pareil, elle me voyait mais ça ne changeait rien. J'étais toujours pareil. Toujours pareil. Toujours pareil.

« La seule chose qui a changé, c'est en moi, et pourtant rien n'a changé. La seule différence est en moi, et personne ne peut le voir. Je suis seul. De nouveau je suis tout seul. Tout est de ma faute mais personne ne le sait. Personne ne le voit. Sauf moi. Moi, tout seul, je ne suis pas pareil. Mais sans elle pour le voir, personne ne le sait. Personne ne le sait. Personne ne le sait.

« Ça fait combien de temps... Je ne le sais pas. Personne ne le saura jamais. Rien n'a changé, sauf pour moi qui reste moi, mais différent. Je suis parti. Elle est autre part. Sans elle je ne veux pas avancer. Je n'avance pas. Je n'avance pas. Je n'avance pas.

« Tout ce qu'elle m'a dit n'a servi à rien. Incapable. Je suis incapable d'avancer sans elle. Avant elle je n'avançais pas, après elle je n'avance pas. Tout est toujours pareil. Je ne peux pas. Je ne peux pas. Je ne peux pas.

« J'ai senti deux fois le soleil disparaître. Quand il a fait froid, je suis sorti. Je ne voulais pas sortir comme je ne voulais pas rentrer dans ces boyaux de pierre qui parsèment le sable tout autour de cette ville où elle était, où moi j'étais et pourtant je l'ai fait. Je ne sais plus où je suis. Je ne sais pas où elle est. Je l'ai laissée. Je l'ai laissée. Je l'ai laissée.

« Je l'ai laissée sur le sable, une lame plantée dans son sein. Je ne l'ai jamais touchée

autrement que par violence. J'ai toujours fait ça. J'ai toujours touché l'autre avec violence. Pour tuer. Je tue ce que je touche, et la terre sous mes pas finira comme cela. C'est moi qui l'ai tuée. Je ne le voulais pas mais je l'ai quand même fait. Je tue. Je suis fait pour cela. Je ne le veux plus. Pour finir ce cycle, je dois me tuer. Mais je n'y arrive pas. Tout mon corps, chacune de mes fibres veut mourir mais je n'y arrive pas. Si je me tue je la tuerais une deuxième fois et je ne le veux pas. Elle m'a demandé de fuir. C'est ce que je fais. Je me fuis mais je me rattrape toujours. Je n'arrive pas à m'enfuir de moi.

« Alors je marche, n'importe où. Je sens mes muscles qui se fatiguent, qui crient de n'avoir rien à boire, de n'avoir rien à manger. Je marche n'importe où. Je ne trouve pas. Je ne veux pas trouver. Je veux savoir mais je n'y arrive pas. Elle m'a dit de trouver mais j'en suis incapable. Incapable de trouver. La seule chose que je sais faire, c'est tuer. Juste tuer. Écouter je n'y arrive pas. Je n'y suis jamais arrivé.

« Pourtant je me souviens. Je me souviens d'elle et de ce qu'elle m'a dit, des choses dont elle parlait. Elle parlait de plein de choses différentes, de choses que je croyais connaître et d'autres, beaucoup d'autres, que je ne connaissais pas. Elle m'a parlé des étoiles et des formes qu'elles dessinent. Elle m'a parlé du monde et de la vie qui continue de vivre. Elle m'a parlé de ces êtres étranges que j'ai pu voir. Elle m'a parlé de moi. Mais elle n'a jamais parlé d'elle, sauf une fois, cette dernière fois, cette unique fois. Elle était vivante. Mais elle ne l'est plus. C'est à cause de moi. Je l'ai tuée.

« Je l'ai tuée, mais c'est comme si elle était toujours là. Quand je regarde le ciel la nuit je l'entends qui parle du passé. Quand je marche dans le sable je l'entends qui marche devant moi. Elle est là. Pourtant je sais qu'elle n'est pas là. Je me souviens de la sensation de la chair qui

s'ouvre, du sang qui s'écoule comme des larmes et de son sourire qui s'effaçait en m'ordonnant de m'éloigner, de partir loin d'elle, de trouver quelque chose, de continuer. Mais je ne sais pas ce que je dois chercher. Elle m'a juste dit de partir, de trouver, mais comment trouver quelque chose que je ne connais pas ? C'est comme vouloir attraper le vent. Le vent ne s'attrape pas. Rien ne s'attrape qui ne s'enfuit pas aussitôt. Car rien n'existe. Rien d'autre que le sable et le vent qui roule dessus.

« Et le vent va partout. Il est partout. Le vent n'est rien d'autre qu'un phénomène, un mouvement provoqué par des masses d'air plus chaudes et plus froides qui se rencontrent et qui créent un courant pour chercher un équilibre. Mais l'équilibre n'existe pas. Il y a toujours du mouvement, le vent souffle toujours quelque part. Rien n'est immobile. Le vent souffle et le temps passe, c'est comme ça. Le temps passe et le jour vient car le jour est. Il ne disparaît pas, comme le vent il est toujours là. Simplement que parfois on le voit et parfois non.

« Alors pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi n'est-elle pas là ? Pourquoi est-elle partie alors que moi je suis ici ? Elle m'a dit qu'elle resterait toujours avec moi mais elle n'est pas là. Je ne la vois nulle part. Elle n'est nulle part. Elle a disparu. Et moi aussi, j'ai disparu. J'ai disparu en même temps qu'elle. Elle me faisait vivre. Elle m'avait donné mon existence. Sans elle je suis de nouveau une ombre, un fantôme invisible, impalpable, inexistant, et dans le désert je vais disparaître. Personne ne retrouvera mon corps ni mon squelette. Je vais disparaître, me fondre dans le sable, devenir une partie du désert et courir le vent. Je serais une partie du sel de la terre.

« J'entends une voix, lointaine, qui tourne autour de moi. Je pense que je deviens fou. Je l'entends à peine, comme ces cauchemars qui ne réveillent pas vraiment, comme ces images du soir qui se dissipent en même temps que les derniers temps du jour. Elle me dit quelque chose

mais je ne comprends rien. Je ne comprends rien au langage du désert, à l'appel du vent et aux rumeurs du crépuscule. Je ne comprends que le langage des hommes. Les cris et les appels du monde sont pour moi des souffles inaudibles, des cataractes asséchées, des marées immobiles. J'ai l'impression d'entendre de l'eau, loin, très loin sous moi, qui me parle. Je suis fou. J'ai soif.

« La soif me dévore. Cette nuit sera la dernière. Sans eau je vais m'évanouir, et le soleil fera le reste. Il s'évadera dans le ciel pour un nouveau jour et il l'embellira en me faisant disparaître. Et tout continuera. Le lendemain viendra, et avant la nuit, et après la nuit. Sauf pour moi qui ne serai plus là.

« Les voix se rapprochent. Même allongé sur le sable je les entends comme si elles sortaient de mon propre corps. Elles sont partout comme des chaînes qui sortent de la terre et qui se frottent entre elles pour que je ne m'endorme pas. Elles frappent elles grincent elles me frappent je vous entends oui je vous entends ! Arrêtez de me laisser vivre et partez que j'arrête d'être ! Non je n'irai nulle part. Je n'en peux plus et puis qu'importe ? Le monde est mort. Regardez comme le monde est mort ! Il ne reste plus rien que du sable de la poussière et des ruines partout, partout ! Je les sens sous mes muscles toutes ces ruines ! Le sable est le vestige de la ruine des humains... Le sable est la dépouille du monde et je vais me joindre à elle. Non ! Non non non je n'irai pas par là ! Qu'est-ce qu'il peut y avoir là-bas qu'il n'y a pas ici ? Tout est pareil ! Tout ! Pourquoi marcher quand la mort efface tout ? Pourquoi vivre quand la mort recouvre tout. Le sable est le linceul du futur. Pourquoi suis-je encore en vie ? Je ne comprends pas.

Elle ? C'est grâce à elle ? Je ne comprends pas. Elle n'est plus là. Elle est morte vous m'entendez ! Morte ! Elle n'est plus là et moi je ne suis plus là non plus ! Pourquoi moi ? Je ne

sais pas... Pourquoi moi... pourquoi moi...

Comment...? Comment...?! Comment pourrait-elle ? C'est vous ? C'est vous qui m'avez caché du soleil, qui avez couvert de sable mon corps dans le creux des dunes ? Vous m'avez protégé ? Encore une fois je n'ai rien fait. Je n'ai jamais fait que suivre. Suivre. Suivre le vent... c'est ce qu'elle disait elle aussi. Suivre la voix du vent. Suivre la voie du vent. Mais comment ? Comment trouver ce qui n'existe pas ? Tu m'as appris à regarder les étoiles, à marcher dans le sable du désert, mais pas à écouter ce qui n'est qu'un souffle.

« Ce souffle, je l'entends. Il s'étire. Comme une ombre sans magie il palpite, il souffre. Il souffre et pourtant je le sens sans savoir pourquoi. Il est là. Il ne cesse de chanter. Il enveloppe comme s'il était ta respiration, la trace de ta vie, lointaine, attirante. Il m'appelle. Il me demande de venir à lui. Dans ses mots inconnus, comme un dieu il chante pour moi, pour me faire oublier la douleur, la culpabilité et la peur. Il me dit qu'il souhaite que je n'abandonne pas, que je continue de croire en toi. Les notes de sa respiration me font me souvenir que tu continues d'exister, que la mort n'est pas la fin de tout, que la mort est tout au plus un changement, que tu n'as pas cessé de vivre, que tu ne cesseras jamais de vivre tant que ton souvenir existera. Et même après. Tu fais partie du futur.

« C'est vrai... je peux encore t'entendre. Ce ne sont pas des mots, mais des pensées, les pensées que tu as semées en moi qui résonnent. Ton cœur n'a pas cessé de battre. Tu es là, en moi, entre mes côtes, dans mon sang, dans mes yeux, dans mes mains. Ton sang et le mien sont mélangés. Tu as donné ta vie pour que je puisse continuer de vivre. Ta vie est en moi. Tu m'as donné la vie. Sans que je sois ton fils tu as fait de moi une partie de toi et à présent tu es une partie de moi. Tu m'as donné ta vie.

« Quelque part, dans un lieu que je ne peux pas encore voir se trouve ton passé et mon futur, là où se trouve ce souffle qui m'attire. Par mon futur tu ne cesseras pas de vivre. Je vais continuer de vivre, et je trouverais ce lieu, et en trouvant cet endroit, en trouvant la cité où tu es née, je comprendrai. Tout sera clair. Tout sera vrai. »

Cehka resta quelques instants immobile. Sa respiration était calme, profonde. Il écoutait. Quelque part, il y avait une vie qui l'attendait, qui l'appelait, qui avait laissé derrière elle les traces de son souffle pour que lui, Cehka, puisse les suivre, le trouver. Il lui fallait décider de la route à prendre, de la direction dans laquelle cette source de vie se trouvait. Il oublia sa tristesse. Il oublia ses rancœurs. Il oublia son identité. Il s'imagina être un grain de sable, une partie de ce désert qui l'avait recueilli, qui lui avait offert son corps pour le protéger d'Aegis. Il oublia même qu'il vivait. Il se fondit dans l'immense masse cristalline, devint le sable, le ciel et les étoiles. Il était la pierre en dessous de lui et les vagues du vent sur le dos des collines mouvantes, il était un rien, il était un et il était tout.

Dans le fond de son ventre il sentit grandir une vibration, un nouveau battement de cœur, avec ses propres pensées, ses propres émotions. Et dans un instant, comme un nouvel éveil, il entendit une voix au fond de lui. Elle avait toujours été là, mais il ne l'avait jamais écoutée. Elle était demeurée enfermée depuis sa conception dans la matrice de sa mère, et il l'avait tenue emprisonnée. Immédiatement, elle lui envoya une sensation d'amour, tellement chaude qu'il en fut bouleversé. Un instant il vacilla sous le poids de tant de force, puis il accepta cela comme faisant partie de lui, comme si un embryon venait d'être conçu en lui, une perle aussi lumineuse que la plus brillante des étoiles, dont la seule volonté était de ne cesser d'être, là, au centre de

son corps, pour veiller sur lui. Elle délassa ses membres abattus par les remords, réveilla ses yeux, et lui montra le monde comme jamais il ne l'avait vu, fait d'immenses plaines recouvertes d'herbes et de plantes, d'arbres et de rivières, avec des nuages par dizaines qui constellaient le ciel et lui donnaient une forme, une réalité, et, au loin, une ombre, attirante, fraîche sous le soleil. De là venait le souffle. Là-bas se trouvait... ce qu'il devait trouver.

Il se baissa, prit une poignée de sable qu'il leva vers le ciel. Les grains tombèrent, formèrent une rivière qui s'évadait vers le sud-ouest. C'était cela la voix du vent. C'était sa voie.

Notre rapport n'est pas pessimiste.

C'est là notre plus grande source de frayeur.

Il est simplement l'expression de la pure vérité.

Conclusion du rapport confidentiel 309

La chambre au numéro trois cent neuf contenait encore au matin une femme, dont l'accouchement était programmé pour dix heures trente-deux. C'était un temps parfait, peu avant la date du neuvième mois, pour une mère saine, pour un enfant issu d'un père sain. Tout avait été programmé avec le plus grand soin afin de ne pas commettre d'erreur, afin que tout puisse être analysé, afin qu'aucun détail n'échappe aux yeux vigilants des spécialistes qui suivaient derrière leur écran comme sous l'effet d'une chaleur trop pesante et trop humide. Pourtant, il faisait frais dans la salle, mais l'ambiance était lourde de peur, chargée d'interrogations sans nombre.

Lorsque la première contraction se fit sentir, les médecins reçurent leur première réponse : quelque chose était en train de se produire, quelque chose qui était indépendant de leur propre pouvoir, qui agissait en autonomie et qu'aucun appareil, aucune médication ne pouvait empêcher. Il était dix heures trente-sept.

La mère était demeurée très calme. L'équipe l'avait avertie de ce possible décalage, aussi elle n'avait eu aucune forme de tension importante. C'était une jeune femme choisie pour son âge afin qu'elle n'ait aucune expérience d'accouchement, pour que l'expérience soit la plus stérile possible. Elle avait reçu, comme toutes celles qui avaient été choisies pour enfanter, un enseignement particulier qui avait depuis longtemps fait ses preuves. Elle avait été suivie de la même manière que les autres femmes. Elle avait évolué dans sa grossesse en compagnie de celles qui enfanteraient la même semaine qu'elle. Mais son dossier avait été choisi, elle, entre

toutes les autres. C'était elle, et aucune autre, qui serait employée pour vérifier les théories sauvages qui circulaient dans les équipes médicales.

Lorsque les contractions s'accéléchèrent, les femmes chargées des soins de repos rentrèrent en jeu et lui permirent de se détendre. Elle était presque sereine lorsque la deuxième réponse parvint aux observateurs : ses mains, comme les viscères d'un animal tout juste mort, se mirent à trembler de toutes leurs forces, et ses yeux, comme des billes se retournèrent, semblèrent tomber à l'intérieur d'elle, son dos s'arqua violemment, et un cri de dément sorti, non de sa bouche à elle mais de celle du bébé qui était expulsé de son ventre. Elle vagissait, et le presque né semblait lui répondre dans sa langue à lui, grimaçant à la manière des gargouilles, et plus il s'échappait vers le monde, plus il semblait qu'il emportait avec lui la vie de sa mère, qu'il aspirait dans son corps les restes encore chauds de celle qui l'avait protégé.

Tout à fait sorti mais encore en contact avec sa mère par le cordon ombilical, le bébé se débattait, donnait de ses poings fripés des coups violents qui semblaient vouloir faire lâcher prise au chirurgien. Il lançait au monde autour de lui des regards d'une intensité telle que certains ne purent supporter ce regard assassin, prison d'une conscience barbare qui n'attendait que d'être libérée pour ravager le monde mais il restait encore une dernière réponse à recevoir, un dernier point que ne pouvait souffrir de demeurer dans l'inconnu.

Avec prudence, le médecin approcha le bébé de sa mère inconsciente, et chacun de ses pas faisait redoubler l'hystérie du nourrisson, faisait croître sa fureur, le rendait semblable aux démons des gravures anciennes qui peuplaient les cercles des enfers. À côté de la joue de sa mère, l'enfant se mit à cracher un sang noir, un sang purulent dont les effluves semblaient composées d'acide et de bile, un étrange mélange qui paraissait pouvoir tuer le plus pur des

anges. Immédiatement, la mère se réveilla et d'un mouvement violent se redressa pour saisir le dernier lien entre elle et la chose qui venait d'elle et le déchira avant de retomber, vidée de la moindre parcelle d'énergie, morte en voulant donner la vie, morte en ayant arraché la mort de son corps.

Dans les mains du médecin, la chose qui juste avant paraissait possédée était livide et flasque : la mort l'avait elle aussi emportée, à moins que ce ne soit la vie qui ne l'ait pas acceptée.

J'ai fait le choix d'être, et par ce choix je suis.

Réécriture de Descartes par Shrina,

tiré du Manuel d'Initiation à la Cohérence du Monde.

La lame avait brisé son sein. Juste en-dessous du cœur. Elle savait où frapper. Elle avait vu ce moment tellement de fois, comme un film qui passe et repasse, comme une fresque, comme une réalité. Cette fois, c'était vrai. Le froid de l'acier. Sentir s'enfuir quelque chose qui ne reviendra pas. Voir. Voir le regard de Cehka changer. Voir sa main blanchir. Voir son sang s'enfuir. Voir le sien s'écouler. Tout cela avait été fait. Cela était vrai, cette fois.

Puis il n'y avait eu que le silence feutré des pas des soldats qui se rapprochaient. Elle pouvait sentir chacun d'eux, la peur dissimulée derrière des artifices, de la ferveur. Ils avaient peur du soleil. Ils avaient peur d'être dehors. Même durant la nuit profonde de ce jour nouveau. Ils étaient demeurés des enfants que le dehors apeure. Elle en pleura presque. Les larmes étaient prêtes à couler. Pas encore. Il n'était pas temps.

Bref soupçon. À côté d'elle la dune est différente. L'homme qui s'avance en premier n'est pas le même. C'est subtil. C'est si fin qu'elle s'est presque fait prendre. Le monde s'arrête de tourner, les mouvements restent en suspend. Tout se brouille. Elle reprit peu à peu ses esprits. Elle se redressa, observa la plaie qui ne saignait pas. Au lointain, la nuit était vieille, prête à mourir pour le jour. Partout l'aurore naissait. Elle marchait. Elle n'avancait pas. Elle était dans un monde qui ne répondait à aucune valeur réelle. Elle s'assit, chercha dans sa mémoire. Il y avait des bribes, un fatras de sons et d'images que quelque chose perturbait. Cette chose fouillait en elle. Cette chose voulait comprendre. Elle dut faire un effort pour reconstruire son souvenir, pour ressentir la morsure du fer, l'horreur de Cehka, les pas des soldats, leur apparence, leur

croyance, leur peur, leur hésitation, le pas décidé qui se hâtait sans vouloir le montrer, l'ombre fugace de Shrina qui se tenait droit, fier et impatient, un rictus de déception perturbé par une joie profonde lui balafrant son visage :

« Où est-il ? » avait-il demandé.

- Là où vous ne pouvez vous rendre, avait-elle répondu, heureuse.

- Il n'y a nul lieu où je ne puisse aller.

- Vous semblez si sûr de vous. Pourtant il n'existe aucun lieu pour vous. Vous êtes condamné à errer, alors que lui marche et partout il sera accueilli.

- Vous croyez pouvoir me tenir tête avec un tel discours ? Je vous croyais plus maligne.

- Et vous vous êtes trompé. Je ne suis pas maligne. Je fais ce que je dois faire, je dis ce que je dois dire.

D'un geste, Shrina avait écrasé les rumeurs des soldats. Il s'était penché, avait écarté le tissu pâteux et appuyé sur la plaie d'où filtrait le sang. Liwana plissa les yeux de douleur, mais ne laissa cueillir aucun son. Elle avait continué de sourire.

« Vous êtes devant un choix Shrina. Un choix important. Vous pouvez choisir de poursuivre une ombre dans la nuit, une ombre même pour vous, ou bien... »

- Il n'est aucun besoin d'hésiter. Cehka reviendra vers moi en revenant vers vous. Transportez-là dans mon transport, je la veux sous ma surveillance.

Les soldats avaient marqué un temps. Ils avaient peur d'elle. Derrière leur masque ils sentaient la peur révérencieuse, la crainte furtive de celle que l'on admire sans savoir pourquoi. Ils avaient écouté ses mots, ils avaient entendu la question de Shrina, ils comprenaient qu'elle avait des secrets pour lui. Il n'était pas aussi puissant qu'ils l'avaient cru. Ils allaient en parler,

ils allaient imaginer. Ils allaient échapper à son contrôle.

Dans la grotte. Cehka qui lui écrasait la gorge. Elle savait quoi dire. Elle voulut parler. Elle ne le pouvait pas. L'emprise sur sa peau était plus forte. Elle se sentait partir. Elle sentait la peur se frayer un chemin dans ses muscles. Son corps cherchait à se débattre, à repousser ce fou. Rien à faire. Elle ne pouvait s'échapper. Elle allait mourir. Elle regarda Cehka une dernière fois. Au travers de ses yeux quelqu'un d'autre regardait. Ce n'était pas lui. C'était un autre. C'était une image. C'était lui... C'était Shrina. Elle poussa un rire strident, sincère. Elle promena ses doigts sur les poignets tendus de son tortionnaire, s'amusa à fredonner une chanson. Elle s'était libérée. Les ongles s'enfoncèrent dans sa chair. Elle sentit ses propres vertèbres se briser, tout son corps s'effondrer, mais elle était toujours là. Elle riait.

Une case de béton. Cehka qui dormait encore. Le ronflement subtil était le même. La position de son corps exactement identique. Ses vêtements, jusque dans les plis, étaient ceux de ce jour ascendant où elle lui parla pour la première fois. Il secoua sa tête, encore confus de ce sommeil hasardeux. Bonjour Cehka. Où suis-je ? Dans un camp de la Bordure. Comment connaissez-vous mon nom ? C'est ton visage qui me l'a dit. Et vous, qui êtes-vous ? Moi ? Je suis celle que tu tueras. Il y eut un mouvement différent, sa main dans sa poche s'écarta de son corps vers son corps, elle sentit son diaphragme se déchirer, son cœur hurler. Cette fois-ci, il avait décidé de mener sa mission à bien. Le coup avait été direct, lui avait coupé le souffle. Incapable de parler, d'appeler à l'aider. Mais cela aurait été inutile. Dehors la lumière formait le plus impénétrable des remparts. Ses pensées se mélangèrent. Encore une attente déçue. Encore

un cycle à repenser, à recréer. Des années de patience destituées en une unique seconde d'hésitation. L'ombre se répandait. Les ténèbres prenaient toute sa vision. Il n'y avait plus rien. Le chaos. Dans ce chaos il fallait recréer, remodeler, enraciner la conscience dans un corps qui la supporterait. Accepter. Accepter.

« Peu à peu nous nous infiltrons dans sa conscience. Nous lui faisons accepter sa nouvelle réalité à son insu. Elle sera bientôt liée à l'Équation de son plein gré. Alors nous pourrons commencer les nouvelles simulations. »

Phalank était à son poste depuis plusieurs jours. Sous l'étroite présence de Shrina il n'avait pas osé prendre plus de pauses que le strict minimum. Le projet devait avancer et Shrina se montrait être un parfait navigateur dans l'Équation. Travailler avec un tel homme était une stimulation supplémentaire pour Phalank, habitué à demeurer dans cette salle des jours entiers dans une solitude pesante. Il avait à présent une émulation, même si parfois les méthodes de son confrère lui inspiraient une peur hors de coutume. Jamais il n'avait pensé infliger de telles tortures à Liv pour la faire accepter leur réalité, alors que Shrina n'avait pas hésité une seconde, pendant des heures, à la soumettre aux pires modifications de ses propres pensées. Il avait dévoré chaque parcelle de son passé, exploré son cerveau jusqu'à trouver une faille pour s'y jeter.

« Elle a enfin craqué. Je n'ai jamais douté que nous y parviendrions, mais sa résistance fut exceptionnelle » dit Phalank, et dans sa voix la note admirative le fit frissonner.

Shrina avait soumis cette femme à plus de quarante heures de torture mnémonique, et pendant plus de quarante heures, elle avait déjoué chaque illusion avec une facilité

déconcertante. Mais elle avait fini par se laisser avoir. Elle glissait à présent dans les réseaux de Pandore, et dans quelques jours, quand toute réalité aurait quitté son corps, son esprit serait lié au projet, et l'Équation serait définitivement achevée. Lui, Phalank, allait voir le plus grand défi à la nature s'enraciner dans son présent. Il allait pouvoir connaître une part du futur, et mener l'espèce humaine vers son renouveau.

« Ne nous laissons pas surprendre, avait immédiatement répondu Shrina. Je veux suivre son parcours jusqu'à sa complète assimilation. Nous sommes trop prêts du but pour nous relâcher. »

Shrina semblait être une machine. Il n'avait jamais montré une marque de fatigue, aucune émotion. Il était resté de marbre à chaque échec, replongeant dans l'esprit de Liv pour découvrir une nouvelle faiblesse, un point, une douleur qu'il pourrait exploiter, un maillon qu'il pourrait briser. Il avait totalement intégré l'Équation, avait compris ses subtilités, s'était rendu maître de sa pensée et de sa présence comme l'un des Trois Grands. Il était aussi à l'aise que Phalank, et il ne cessait de replonger. À chaque fois, il ne lâchait qu'un souffle avant de retourner dans le monde qu'il avait lui-même créé à l'intérieur de l'Équation afin de faire céder Liv. Avec son aide, ils avaient gagné des semaines, peut-être des mois de tâtonnements et autant de possibilités d'échecs. C'était inespéré. C'en était presque apeurant.

« Vous avez remarqué à quel point son regard a changé ? lui avait lâché Mandi au détour d'un verre d'eau. Il semble de plus voir notre monde. Ses yeux sont constamment loin, très loin devant, dans le vague. Il est totalement perdu dans la réalité de l'Équation. »

- Vous savez bien que cela n'est qu'une impression. Il est simplement fatigué et concentré. Vous n'imaginez pas les efforts qu'il faut pour conserver sa conscience dans le monde de

l'Équation.

- C'est vrai, je ne le sais pas. Mais vous semblez oublier, mon ami, qu'il est ainsi depuis bien plus longtemps. Cela a commencé lorsqu'il est venu nous voir avec son projet d'envoyer Cehka rechercher Liv. Même vous l'avez interpellé sur son attitude !

Shrina était apparu à ce moment, avec ce même regard que Mandi avait évoqué, un rictus plaqué sans bonheur sur son visage. Mandi avait laissé tomber sa main de l'épaule de Phalank et était reparti dans les couloirs. Shrina avait repris sa marche, et Phalank l'avait suivi.

« Voyez comme son corps se détend ! Ses fonctions vitales se ralentissent ! Le processus d'assimilation rentre dans sa phase finale ! Nous y sommes ! Nous y sommes ! »

- Arrêtez de hurler ! hurla Shrina. Vous ne cessez de clamer à la réussite mais rien vous m'entendez, rien n'est encore fait. Cette chose n'est pas humaine et notre combat ne sera jamais totalement remporté ! Il faut se battre, encore et toujours contre elle ! C'est comme ça que nous parviendrons à revivre. Notre vie est un combat ! Si vous n'avez rien d'autre à faire que geindre sur tout et surtout sur rien, vous n'êtes d'aucune utilité ici !

Phalank était resté coi, abasourdi par cette profusion de rage directement lancée à son encontre. Mandi avait peut-être raison. Shrina était devenu quelqu'un d'autre, quelqu'un de profondément corrompu. Il alternait entre un état de calme profond et des accès de démence sans bornes. Il s'était reculé, avait tourné le dos à Shrina et s'était dirigé vers la sortie. Il avait besoin de dormir. Oui... c'était peut-être cela, le manque de sommeil, rien de plus. Tandis qu'il s'éloignait au travers de l'unique couloir interminable, la voix de Shrina lui parvenait, de plus en plus étouffée, de plus en plus grinçante. Ce qu'il disait était incompréhensible. Cela semblait être une autre langue, des grognements mâchés par des mandibules disloquées par la folie. Sur

sa peau, Phalank sentit ses poils se dresser. L'impression subtile qui se glissait parfois en lui devenait claire. Ce n'était pas le sommeil. Il avait peur de Shrina. Il devenait incontrôlable. Il lui fallait confronter ses idées avec Mandi. Il leur faudrait sans doute s'opposer à cet homme que la foule portait aux nues chaque soir par leurs prières, qui avait conquis l'Équation jusqu'à l'évincer, lui, le seul autorisé à pénétrer les phases et les cycles de la formule du monde.

Il fallait agir.

**« Tu as vu cette pierre comme elle me
ressemble ? »**

- Je ne trouve pas.

**- Si, regarde, elle ne peut pas bouger
sans qu'on la pousse.**

Un homme à un homme.

Dans la lumière, il y avait le ciel. Tellement bleu que cela me fit peur. J'avais l'impression qu'il allait me dévorer pour que je m'y noie dans l'instant. Autour de moi, je pouvais voir des arbres dont le feuillage profondément vert contrastait avec l'immobilité des cieux. Une brise légère faisait danser les branches et faisait chanter les feuilles. Près de moi, je pouvais entendre le ruissellement des eaux d'une petite rivière tapissée de cailloux, fraîche comme une berceuse, et tout autour, il y avait des animaux qui me regardaient sans peur, qui faisaient des cabrioles et qui manifestaient leur joie par des notes claires et des ronronnements délicieux. Je poussai un cri lorsque l'air fit gonfler mes poumons. Les sifflements s'amplifièrent. Je les regardai et dans chacun d'entre eux je pus lire le plaisir de me laisser lire en eux. Puis les mains qui me portaient me rapprochèrent du corps de ma mère, et je pus ressentir son amour le long de la peau de son ventre, je pus entendre ses pensées se glisser en moi par le contact de ma peau sur la sienne, et le calme profond, serein, apaisant qu'elle me communiquait. Je levai les yeux, et je pénétrai dans les siens. Je sus qu'elle savait, qu'elle avait toujours su le rôle de cette enfant à qui elle avait donné la vie. Elle était un peu triste, mais cette tristesse n'était pas triste. Comme des larmes de joie dans lesquelles la rédemption est appelée, sa vie toute entière se tournait vers moi pour que jamais je n'oublie que je lui devais la vie, à elle aussi, et que, quoi qu'il m'arrive, quoi que je

fasse et qu'importe ce que je devrais vivre plus tard, la femme en moi serait toujours réelle.

Un vieil homme dit un jour à sa petite fille : « portes tes aspirations au-dessus de toute chose et laisse-les te guider comme un phare au milieu de la tempête ». La fillette ferma les yeux pour s'imaginer ce qu'elle venait d'entendre, puis les rouvrit et dit : « et qu'est-ce que je fais avec mon ombre ? » Son aïeul, surpris de cette question, lui dit que ce l'ombre n'était pas importante, mais de nouveau sa descendance parla : « Pour moi ce n'est pas important car je ne peux la voir. Mais pour tous ceux qui me regardent ça l'est, car pour eux mon ombre est autant moi que mon corps ».

Que pouvons-nous retenir de cette réflexion ? Ce que nous plaçons plus haut que tout fait-il de nous des monstres aveugles au reste du monde ? Nos aspirations nous empêchent-elles de voir ce que nous devenons par elles ? Ou alors... l'important est-il ce qui se trouve hors de notre portée, ou ce qui émane simplement de nous ?

Réflexion sur une rumeur d'origine incertaine.

Le vent avait continué de souffler, apportant dans sa course cette sensation que Cehka suivait. Une nouvelle nuit s'était présentée à lui, un cortège de senteurs étrangères à sa suite. En lui, quelque chose s'était réveillé à cette découverte. Pas vraiment un souvenir. Rien ne s'était

libéré avec cette odeur. Rien de conscient. Il s'était senti appelé par une pulsion agréable qui lui avait proposé de suivre ce chemin pour découvrir ensemble ce qui avait pu réveiller cette mémoire ancienne et inconnue, et il l'avait suivie.

Chaque pas qu'il faisait lui était devenu plus simple, plus léger. Auparavant, il avait marché pour suivre, juste pour cela. Il avait suivi Liwana sans prendre garde à la direction dans laquelle il allait. Ce qu'il faisait à présent sortait de lui, était de lui. Il avait choisi de continuer, sans vraiment savoir où il allait, ce qu'il découvrirait, et cela lui était exaltant, l'enveloppait d'un plaisir sain qu'il apprenait à découvrir au fil de ses pas.

Parfois, quand il se perdait dans la contemplation de ce monde qu'il se donnait à lui, il entendait un souffle au fond de lui. À chaque fois que son attention se fixait sur ce son, il disparaissait. Pourtant il savait qu'il n'inventait rien, que quelque chose tentait d'entrer en communion avec lui, et que seule sa conscience empêchait cela, qu'elle le protégeait de son propre effondrement dans cette vapeur ondulante qui n'était pas une menace directe, mais simplement autre chose.

Cehka porta sa gourde à la bouche, et absorba une petite quantité d'eau. Sans savoir comment, il avait remarqué, aux premières lueurs de l'aurore dernière, une dune à la forme étrange. Ses yeux n'étaient pas en cause dans ce phénomène. C'était son esprit qui lui avait fait remarquer ce point. Arrivé à son niveau, il avait pu voir un espace un peu plus obscur d'où un filet d'air un peu plus chaud sortait. Se glissant dedans, il avait découvert un lieu vaguement aménagé, un interstice taillé au flanc d'une vieille paroi taillée par l'homme, et quelques provisions dont un fruit à l'apparence complexe encore trop ferme pour être mûr. Cette constatation avait fait déferler une quantité immense de suppositions accompagnées d'un espoir

vrai : quelque part, encore hors de son regard, il y avait un groupe de personnes qui cultivaient la terre, qui avaient laissé derrière eux des offrandes, ou des provisions pour un retour futur. Il y avait des personnes qui vivaient sous le soleil grâce à un moyen qui était encore inconnu à Cehka, mais qui existait, qui devaient se déplacer.

Il rattacha le contenant à sa ceinture, repartit dans son admiration pour l'environnement. Depuis la nuit précédente, son regard avait totalement changé. Le sable était brillant, étincelant de mille couleurs qui formaient des fresques et des arabesques qui ne représentaient rien de connu mais qui excitaient les sens du voyageur. La monotonie du voyage s'était estompée grâce à cela, et grâce à cela Cehka pouvait poursuivre sa route sans peine. Maintenant, avec cette sensation vaporeuse qui l'ensorcelait, Cehka sillonnait le désert d'une cadence soutenue, car chacun de ses pas nourrissait sa soif de connaître ce que les dunes lui cachaient.

Puis le désert cessa de dissimuler son trésor. Le pied de Cehka rencontra un sol plus dur, érodé par le sel. Devant lui, loin en dessous de lui s'étirait les restes d'une antique plage de galets et de sables, qui avait, dans des temps immémoriaux, ceint les rivages de la mer. Tout autour de lui, sur des distances qu'il n'aurait pu jauger, Cehka voyait un nouveau paysage : un paysage de mort, initié par le soleil, orchestré par le temps. L'enveloppe du monde était d'un blanc laiteux, maladif, un océan d'os figé qui continuait de respirer, qui suffoquait. Était-ce une illusion ? Cehka ne pouvait répondre. Il avait l'impression que la nappe blanchâtre ondulait, comme si elle voulait reproduire les mouvements de son ancêtre. La peau de ce ventre ogresque semblait être malaxée par les mains invisibles d'un esprit ancien et oublié que la folie aurait immobilisé en ces lieux, incapable de se défaire de cet acte inutile et effrayant jusqu'à la fin des temps et peut-être même au-delà, car cette parcelle d'espace semblait libre de l'outrage du

temps, fixée dans sa perpétuité depuis si longtemps que le dieu du mouvement en aurait déserté les moindres espaces, pour ne laisser que cette redondance visqueuse et cyclique.

L'homme trouva un escarpement encore praticable et descendit jusque sur les rives mortes où les colonies de pierres formaient un cimetière, souvenirs des habitants des profondeurs. Sur leur surface nacrée par un cristal fossile, les reflets des cieux trouvaient un miroir sur lequel s'en retourner vers l'espace tandis qu'elles, pierres insomniaques, demeuraient, patientes, spectatrices de la fuite du temps, de la misère du monde qui leur interdisait de se laisser engourdir par l'eau devenue absente. La voie lactée était leur seul spectacle qui, nuit après nuit, revenait pour leur conter son histoire. En cette nuit pourtant, elles avaient un autre observateur, venu de très loin, mais il était trop tard : leur cœur s'était depuis longtemps fermé à tout. Elles étaient desséchées par leur propre immobilité, incapable d'apercevoir la plus changeante des aurores comme le plus petit mouvement de leurs congénères. Elles étaient devenues les spectres de leur ancienne vie, simple marque mortuaire de leur ancienne existence. Cehka, en marchant au milieu d'elles, eut, pendant un instant, l'image vaporeuse de leur félicité passée, alors que la mer, les baignant de sa main suave et fraîche, faisait d'elles les fondations d'une vie immense et belle, colorée comme l'étaient les esquisses des jeunes enfants, remplie d'une si grande abondance de mouvements que les pierres elles-mêmes étaient vivantes, attentives aux générations qui se succédaient en leur sein. De tout cela il ne restait plus rien. Les pierres étaient mortes, elles aussi, d'avoir oublié les mirages qu'elles abritaient.

Regardant au loin, au-delà de la ligne qui traversait le monde pour le séparer du ciel, l'homme ressentit l'appel de cette lumière qui l'avait arraché aux chaînes du silence. La chose qu'il recherchait était de l'autre côté de cette vieille mer à l'agonie. En la traversant, s'il pouvait

la traverser, il gagnerait des jours, peut-être même des semaines de marche, mais il savait aussi que personne ne s'était jamais aventuré à cela, qu'au moindre faux-pas il serait englouti dans un monde inconnu qui ne le laisserait jamais remonter. Pourtant, la sensation persistait, qu'il lui fallait suivre cette idée, malgré tout.

Le premier pas fut sans doute le plus difficile. La pellicule sur le rebord était aussi fine que le reflux d'une vague, fragile comme du verre. Le second était plus assuré. Le troisième amorça l'automatisme des jambes, et après quelques minutes, Cehka ne distinguait déjà plus la rive.

Rapidement, le paysage devint aussi crû qu'un monde de lait. L'air devint stagnant, lourd, fascinant de peur. Les étoiles elles-mêmes avaient perdu leur éclat au-dessus de cette terre sans terre, et le ciel était devenu d'un noir profond comme le sixième cercle de l'enfer. Toutes les formes avaient disparues. Cehka avait l'impression de marcher dans un monde sans frontières, voguant impuissant dans l'éther comme une étoile morte que l'absence entourerait. Ses sensations peu à peu s'étaient effacées de son corps. En lui, l'étrange voix avait cessé d'émettre. Sa chaleur s'était enfuie. Ses souvenirs s'étaient dissipés, happés par un dévoreur invisible et vicieux. À chaque pas il devenait plus solitaire, plus vide. Une coquille de noix creuse n'aurait pas été différente de lui. Cehka le savait. Dès les premiers mètres il avait saisi la nature de cette surface. Il avait ressenti le pouvoir d'absorption si particulier des bêtes microscopiques qui la composaient. Comme les coraux des mers du passé, ces petits animaux construisaient des édifices de calcium. Mais ils avaient évolué pour se protéger des rayons solaires et le squelette des générations successives avaient formé cette nappe rigide et élastique pour se couper du monde du dessus, avaient, peu à peu, appris à vivre sans l'eau qui les avait vu naître jusqu'à ce qu'ils deviennent eux-même leur propre environnement, détachés de toutes contraintes

extérieures autres que la gravité.

Dans cette nouvelle existence, ils avaient appris à tirer partie de toutes les formes de vie, de détruire tout ce qui n'était pas eux, afin de rester inconnus, oublié de la vie et oublieux du temps. Ils avaient adopté jusqu'à cette forme issue des souvenirs du passé de la Terre afin de se fondre dans le monde. Les quelques rares fous qui avaient entrepris ce voyage que Cehka poursuivait s'étaient sans doute effondrés, après avoir même oublié comment marcher, vidés de leur conscience qui avait trouvé leur fin dans les rayons du matin.

Cehka ne pensait à rien. Toutes ses pensées étaient orientées vers un seul processus : marcher. Marcher tout droit, fermer les yeux sur les impressions de malaise et de vertige, s'empêcher de parler, s'empêcher de penser. Juste marcher et rien d'autre, aussi longtemps qu'il lui serait possible de le faire jusqu'à ce que ce qu'il avait entraperçu dans le creux de son ventre apparaisse et le sorte de sa torpeur onirique.

Combien de temps il marchât, avait-il même vraiment marché ou avait-il flotté dans un souvenir de cette étendue d'os, ses sens ne pouvaient le lui dire. Il avait effectué un mouvement, le reste s'était immédiatement perdu en lui-même. Il avait laissé son corps devenir tout son être, effacer son être, tandis que sa conscience s'était enfermée dans un lieu vaste et clos hors de toute réalité. Il était devenu une machine moléculaire, une simple enveloppe dont la vie n'était manifeste que par son mouvement extérieur. En lui, il n'était plus rien, un pot sans contenu prêt à mourir car rien ne pouvait plus passer par lui. Alors, lorsque son pied rencontra de nouveau la pierre, que ses yeux parurent se rouvrir et qu'au loin, juste au-dessous de cette falaise où il avait contemplé cet étrange rivage, loin derrière l'horizon, le soleil se montrait, il leva les yeux sur le promontoire qui occupait la paroi devant lui, posa sa main sur la tige de fer rouillé par le sel,

déverrouilla la porte de métal grinçant et pénétra les entrailles de ce nouveau géant d'acier et de roche, tandis que sur ses pas le jour se faisait, qu'au plus profond de cette étendue que l'homme venait de traverser un mouvement naissait, ondulation subtile et pourtant d'une rare violence, renversait l'atmosphère, la chargeait d'électricité, faisait trembler le tonnerre et former des ombres comme des vagues, pour expulser la chaleur assassine de l'étoile au loin.

En lui, l'homme comprenait : le souffle venait d'ici. La porte en se refermant activa les lumières d'un couloir étroit, taillé à même la roche. Dissimulées dans les anfractuosités les dizaines de minuscules ampoules refusaient leur éclat, oubliées de leur réalité tarie par les ans. Une fine couche de mousse desséchée avait laissé sur le sol son squelette brun. Contre la pierre, des nuances de couleurs témoignaient du passé humide du lieu : Il y avait eu des écoulements d'eau ici, un jour. De fines veines de fer avaient adopté la couleur rougeâtre de l'oxyde et, de-ci de-là, des tuyaux ressortaient, expulsés par la roche qui n'avait plus voulu d'eux. Des fissures portaient des angles doux et traversaient l'espace, faisant comme des veines mortes, des callosités de vieilles mains tombant en poussière.

Cehka parcourut la distance qui le séparait d'une nouvelle porte qui semblaient plus jeune, qui ne devait sa distinction de la première que par cette dernière. Son contact était plus froid, sa surface plus lisse, et derrière elle, au lieu du naturel, l'artificiel était roi. Comme un anneau des structures de métal cerclaient la pièce, offrant au visiteur les écrans brisés et les boutons fanés, résidu d'une gloire antique que le temps avait rattrapé pour l'enfermer à jamais. Les fauteuils, effondrés selon un ordre absent, stimulaient l'esprit de Cehka. D'un coup, et pour un temps très court, il vécut le chaos du départ, les mouvements d'une foule réduite à ses premiers instincts,

cherchant à fuir quelque chose qui, inexorablement, se rapprochait, une tempête dont aucun d'eux ne pouvait évaluer la force. Ils étaient partis, laissant derrière eux leur devoir et leur humanité, ne pensant qu'à eux et ignorants du cataclysme prochain dont ils allaient être et les spectateurs et les victimes. L'électricité avait depuis bien longtemps déserté les circuits des machines mais les quelques notes manuscrites, épargnés du soleil par un quelconque miracle, donnaient de maigres indices sur la réalité de ce lieu : un observatoire expérimental, un complexe isolé du monde et de sa pollution dont les travaux consistaient en la découverte de structures spatiales, afin de les répertorier et de dresser une sorte de carte de prévention des risques.

Les autres pièces, plus sobres, formées d'un enchevêtrement de tiges d'aciers et de matelas, de tables et de chaises, rappela ces salles pseudo-communes de l'industrie, des dortoirs quasi-individuels dans lesquels les habitants se reposaient lorsqu'ils ne travaillaient pas. C'étaient des lieux de repos, le parfait endroit pour un homme qu'une course aux allures d'infini avait harassé.

Durant plusieurs heures, Cehka oscilla entre deux états de sommeil, incapable de s'endormir et en même temps profondément las, dans un état de veille plane, fine, presque totale. Ses pensées ne cessaient de s'attarder sur les détails de la salle principale, parcouraient les ruines des instruments de mesures et les réseaux de câbles qui, tous, se rejoignaient sous l'immense bureau sphérique pour plonger dans les fondations de cette masse à la fois naturelle et façonnée de main d'homme. Les images réelles et les extrapolations de sa conscience se mélangèrent lentement, jusqu'à ce que, pleinement éveillé et reposé, Cehka se redresse, déterminé à rejoindre cet instrument qui était le véritable cœur de la montagne.

Rapidement la structure du bâtiment se dévoila : tout tournait autour de la pièce centrale, allant en centres concentriques jusqu'aux zones périphériques où des cadres et des pots rappelaient que, dans un temps lointain, des personnes venaient là pour se délasser de leur trop plein d'activité et profiter de la lumière du dehors quand celle du dedans ne leur convenait plus. Cehka en ressentit de la peine, une impression oppressante de vivre, depuis toujours, dans une coque invisible qui le séparait de la réalité. D'un geste de la main, il refoula ses regrets, descella une porte que l'usage avait depuis longtemps rendue grinçante, et pénétra dans les entrailles obscures du géant.

À tâtons, l'homme descendit les marches bruyantes, jusqu'à rencontrer une autre porte, elle aussi voilée par l'usage, qu'il écarta avec difficulté. À son entrée, les lumières, comme toutes celles du lieu, se déclenchèrent, dévoilant l'architecture d'un œil immense et magnifique, entouré de tentacules insectoïdes qui formaient autour de lui un panache agressif et cérémonieux fait de toiles et de filins sur lesquelles venait s'appuyer le cristallin d'argent qui, à chaque pas, s'enrichissait de multiples ondulations qui se liaient pour former une rosace mouvante, dont le centre impeccable servait de point de convergence à un long tube de verre teinté, constellé de miroirs de plus en plus larges tandis qu'ils s'éloignaient de la base pour monter vers la voute. Toute la structure du bâtiment avait été pensée avec une incroyable précision pour que chaque mouvement crée son propre écho dans les parois se répande dans les murs, vienne ici, sur ce lac de mercure en suspension, pour y apporter sa part de force, et crée ainsi une surface immense, bien plus grande que tout ce qui aurait pu être créé au dehors, un concept démesurément fou dans lequel chaque force, du souffle d'un homme jusqu'à la force de Coriolis, avait été prise en compte afin de créer ce titan dont le regard, seul visible, permettait de projeter le sens humain

aussi loin que la plus lointaine des étoiles. Mais le temps avait rattrapé ce monstre, l'avait attaché à la roue du destin, avait flétri sa paupière jusqu'à ce qu'il ne puisse plus voir que les plus gros détails du monde d'en-bas. Il était devenu inutile, à peine capable de faire la différence entre la cime des montagnes et les flux de l'espace profond. Il était quasi-mort, une fin de vie abominable durant laquelle chaque mouvement est une douleur, durant laquelle plus rien ne se distingue dans le brouillard des yeux et la tension molle des nerfs.

Pourtant, Cehka pouvait toujours entendre le ronronnement de plaisir des miroirs que la lumière du dehors réchauffait. Il y avait encore de la vie sous cette vieille paupière, il y avait toujours le même désir de servir, une dernière fois, avant que le matériel ne soit définitivement rongé par la corrosion et ne cède en un dernier fracas, emportant avec lui les espoirs de toutes ces âmes mortes qui avaient participé de son existence.

À pas mesurés et fluides Cehka s'était rapproché de la lentille principale et y avait plongé son œil. Au travers ne passait qu'un flou bouillonnant de lumière sans forme, une sorte de soupe cosmique que quelques points un peu plus sombres venaient animer. Pourtant cette simple vision bouleversa Cehka : ce qu'il voyait était le jour, le dehors, la lumière intense et incandescente du soleil, d'une manière étrangement distordue, mais magnifique. Cela n'avait aucune forme, aucun point de repère, aucune réalité, mais dans ce mélange, ce bouillon, il y avait quelque chose de profondément vivant que Cehka ne pouvait clairement voir mais qu'il ressentait, comme ces musiques si simples qui, d'un coup, se mettent à changer, sans raison, alors que des dizaines de fois vous les avez parcourues, pour prendre une nouvelle saveur qui devient, pour quelques minutes, le point convergent du monde. Voir le monde de cette manière, non plus comme un ensemble ordonné mais comme un flot vibrant, vivant, le toucha d'une émotion si intense que

ses jambes chancelèrent, que son visage un instant vacilla, que son genou, furtivement, frappa l'un des fils proches, qui transporta cette vibration le long de son corps jusqu'au bouquet de câbles d'acier, dont chaque tige devint un nouveau relai, jusqu'à ce que la flaque de mercure, toute entourée de ces mouvements, se mette, elle aussi, à trembler de désir, créant ce choc improbable qui allait apporter à Cehka l'image claire et sublime d'un paysage de rêve, un agencement impossible de couleurs et de formes comme des volutes de fumées aux nuances de blancs et de gris, immergées dans un océan d'un bleu aussi limpide que le ciel, d'où émergeaient par vagues les contours de pics et d'arbres magnifiques, que recouvraient d'autres formes à la géométrie artistique pour aussitôt retourner dans la mare boueuse de l'éclatante lumière.

Immobile, Cehka écoutait son cœur battre. Ses mouvements étaient étranges, forts et calmes, comme ceux de ce soir où, entre deux rondeurs de sable, Liwana avait, le doigt pointé vers le ciel, raconté l'histoire des étoiles. Ce qu'il venait de voir ressemblait à ces formes invisibles et charmantes, ces perles d'espoirs passés, mais avec une nuance étrange et saisissante, que ces formes n'étaient pas seulement imaginaires, mais bien réelles.

En lui, une voix soufflait : « Tu l'as vue. Tu l'as vue. »

**Je ne veux ni pierre tombale, ni pleurs, ni ode. Je
veux juste avoir un cercueil de verre pour que même
mort je puisse regarder la terre.**

Testament de Ludovic Darak

Ancien prêtre de l'ordre du Chiffre.

« Le soucis dans ce genre de cas, continua Mandi, c'est qu'il nous est totalement impossible de définir une ligne de conduite à tenir. Supposer un principe répondant à une évolution partielle de la pensée collective nous met en danger si un quelconque mouvement de nature ondulatoire différent venait perturber notre étude. »

- Les situations ne sont pas toutes soumises à ce genre de procédés. Les simulations passées ont toutes prouvé la réalité d'une certaine logique face à un phénomène incompréhensible sans étude première et objective. C'est pour cela que le projet de l'Équation a été entrepris. Il est nécessaire pour analyser un potentiel encore inachevé car il nous permet de nous détacher pleinement du moment et des contingences inhérentes à ce dernier pour prendre les mesures nécessaires afin d'empêcher tout mouvement chaotique, ou tout du moins pour agir en conséquence lors de sa réalisation.

- Mais vous oubliez que ce principe de connaissance repose essentiellement sur le postulat que l'observation demeure extérieure au principe de réalité. Vous supposez que l'action définie en tant qu'acte premier sera perçue par la population de la même manière que l'Équation nous l'aura transmise. Mais jusqu'à quel point la marge d'erreur est-elle présente ? Les mouvements de pensées et les flux d'énergies engendrés par la confrontation avec la réalité génèrent des mouvements chaotiques dépendants de l'incompréhension, de la peur, d'un jeu d'émotions

intraduisibles eux-mêmes puisqu'issus de récepteurs chimiques soumis à des paramètres eux-mêmes liés à l'esprit de celui qui y est soumis. Il est certes possible grâce à la l'Équation de pouvoir prédire les lignes de conduite générales, ou celles d'individus spécifiques dans des situations précises et dans un espace temporel très proche; mais comment pouvoir intégrer les conduites de chacun des individus existants lors d'un événement dont on voudrait connaître l'issue ? Les variables sont trop grandes, trop incertaines et reposant sur des schémas incalculables par des moyens techniques.

- Un acte, un grain de sable cosmique aurait alors son importance ? Même si je comprends les raisons qui vous poussent à penser cela, le rôle de l'Équation est de pouvoir prendre en compte chaque mouvement pour pouvoir établir un schéma reposant sur des probabilités qui se répondent les unes aux autres jusqu'à ce qu'un principe en ressorte dans lequel toutes les mesures auraient été pesées afin de minimiser les marges d'erreur. Ce qui s'est déroulé avec la capture de Liv est la preuve de la réalité de sa fonction.

- Vous oubliez que les mouvements étaient ceux de deux individus, et que sur ces deux êtres l'un d'entre eux a réussi à s'enfuir et est sorti de l'Équation. Nous ne pouvons accepter ces faits comme des preuves tangibles de notre réussite car ce n'est pas une réussite. Et le récit des soldats est étrange. Si Cehka a pu s'enfuir, pourquoi Liv ne l'a-t-elle pas suivi ? Depuis que cette idée est apparue je ne cesse d'y penser, et je commence à me demander si elle ne s'est pas laissée attraper.

- Arrêtez de vous encombrer l'esprit avec des fantaisies pareilles. L'Équation a prouvé sa validité. Toute réalité scientifique semble toujours trop simple alors que c'est cela qui fait sa beauté.

- Vous avez passé trop de temps avec Shrina mon ami, cela a altéré votre regard. Prenons un exemple simple, ainsi vous comprendrez mieux mon propos : ce verre d'eau posé sur cette table demeure ici en tout état de cause selon des principes simples des besoins primaires dont nous, humains, sommes les acteurs involontaires. Qu'importent mes efforts, mes désirs, ma survie dépend de la présence de ce liquide. En aucun cas cette eau ne doit être gâchée, et nos lois séculaires sont là pour cela. L'ensemble des éléments déterminants de la réalité de cette eau incite quiconque à accorder à ce liquide un caractère presque sacré, que rien ne viendra perturber en aucune manière tant que les conditions resteront inchangées. Pourtant (et là, d'un revers de la main, Mandi renversa le verre d'eau qui vint s'écraser sur le sol) la réalité de cette eau ne peut à présent être contestée, qu'elle est bien sur le sol, gâchée.

- Oui, mais cela l'Équation aurait pu le prévoir, et j'aurais pu, en sachant cela, éviter que vous ne renversiez ce verre.

- En effet, mais si vous l'aviez fait, mon comportement aurait changé par rapport aux prévisions premières de l'Équation. Et alors que pensez-vous qu'il serait arrivé ?

- L'Équation, en réponse à cela, aurait établi un nouveau schéma dans lequel le verre n'aurait pas été renversé, et aurait proposé un nouveau modèle qui se serait inscrit dans la ligne nouvelle qui est différente de celle que nous vivons actuellement.

- Donc vous pensez que l'Équation et son influence peuvent empêcher l'avènement de ce qui pourrait arriver ?

- Parfaitement. Elle définit un futur possible et examine quelles seraient les solutions pour en choisir la meilleure et en faire l'avenir...

- Voilà. Vous voyez où se trouve le problème. Le futur décrit par l'Équation prend en

compte sa propre intervention dans la connaissance de ce futur, ce qui provoque une perturbation première car elle s'intègre elle-même en tant que part de la réalité. L'Équation nous montre alors le futur, lié à cette réalité que nous voyons le futur selon le principe d'incorporation du point nodal dans la réalité future. Ceci est le premier principe. Mais il demeure impossible de pouvoir prévoir un futur exact sans se soumettre aux fluctuations les plus infimes, qui sont potentiellement infinies. Heisenberg et sa loi d'observation quantique reste et demeure d'actualité : nous voyons une réalité déformée par notre propre regard sur elle. Deux possibilités demeurent alors probables : la première est que, quoi que nous fassions, cela est déjà inscrit dans la vision de l'Équation, la rendant par la même inutile selon notre projet source, car ne pouvant agir pour modifier ce futur; la seconde est que la moindre modification apportée par nous au futur produirait un nouveau courant, qui se propagerait sur la trame du temps, modifiant les données de l'Équation, et la rendant désuète. Le futur que nous vivons sera sensiblement le même que celui supposé par l'Équation, ou bien avec d'infimes variations qui créeront, par résonance, un chaos impénétrable même pour elle.

- Il est certain que c'est la première option qui est la plus vraisemblable. C'est le but même de l'Équation que de former un futur dans lequel sa propre réalité structure le futur.

- Et bien je pense le contraire. Je pense que c'est la deuxième solution qui est véritable, et pour une raison simple : le cas Liv. Vous pensez qu'il est impossible qu'elle se soit rendue, car cela s'oppose à votre propre schéma de conscience. Pourquoi se rendre à ceux qui veulent notre mort ? C'est une attitude logique. Mais s'il y avait quelque chose que nous ne comprenions pas, si dans sa réalité il était nécessaire que cela se produise. Comment intégrer ce que nous ne comprenons pas dans un système scientifique, un système reposant sur des algorithmes que nous

avons nous-mêmes insérés ? C'est là où je veux en venir. La fondation même de l'Équation était de prédire les macros événements, non les comportements humains, pourtant c'est ce qu'elle est devenue. Mais comment prédire ce qui sort de notre propre principe de réalité ? L'esprit humain n'est pas une machine dont on peut prévoir le comportement par rapport à ses programmes. L'esprit humain est un milieu quantique dans lequel les décisions existent dans deux états opposés dans un même temps. Entre courir à gauche et courir à droite, mon environnement m'instruit et me permet de parier par logique. Mais la moindre distraction, une illusion, voir même un souvenir depuis longtemps oublié peut tout faire changer. L'esprit humain ne possède aucune règle.

Mandi reposa son dos contre le dossier de la chaise. Son intervention l'avait fait se redresser de plus en plus, mais à présent il pouvait se rasseoir, pour observer ce que ces mots provoquaient chez son interlocuteur. Phalank avait les yeux ouverts mais Mandi savait, par expérience, qu'il ne voyait plus rien de ce qui se passait devant lui. Cet homme se trouvait à présent en lui, entouré de ses pensées les plus fortes et les plus sûres, et il les recombina, les agençait les unes aux autres selon cette révélation dramatique qu'il n'avait pas même envisagée comme pouvant exister quelques minutes auparavant. Rien de nouveau n'avait été dit, mais tout avait été assemblé selon un plan différent, plus instable mais non moins fort.

Phalank se sentait partir. Jusqu'au bout il avait pensé que Mandi ne faisait que le mettre à l'épreuve, pour certifier une pensée ou émettre un commentaire, mais les mots étaient allés bien plus loin. D'un simple geste, Mandi avait réussi à contrebalancer une croyance séculaire qui était la base et le credo de tout membre de gestion d'Aegis. Leur sagesse et leurs capacités avaient été mises à l'épreuve pour une simple raison : mener à bien le projet initié par les Trois

Grands, pousser au plus loin la réalisation de l'Équation pour préserver l'espèce humaine de son extinction. C'était la base, la fondation de leur présence, l'objectif de leur vie, et maintenant, à ce moment précis où cette Œuvre superbe allait s'avérer complète, cette fondation s'ébranlait, montrait ses faiblesses et ses incohérences, à cause d'un simple fait, oublié de leurs prédécesseurs, que le futur ne pouvait pas exister tant qu'il n'était pas réalisé. Mais en créant l'Équation, ils avaient donné corps à ce « plus-tard », ils l'avaient ancré dans le présent. Tout découlait de cette simple présence.

Mandi savait par quoi passait son homologue. Pourtant, il ne pouvait savoir ce qu'il ressentait. Pour lui, l'origine avait été douce, amenée petit à petit jusqu'à ce que de nouveaux réseaux la fassent éclater au grand jour. Mandi avait du réfléchir sa vie durant pour saisir cette minuscule faille dans le principe, s'y infiltrer comme de l'eau pour toucher aux rouages les plus sensibles, jusqu'à comprendre la perversion de cette entreprise. Et, étrangement, c'était par les propos de Shrina qu'il avait trouvé le dernier élément, qui restait encore à évoquer.

« Maintenant, imaginez, simplement, que dans ma connaissance du futur j'ai décidé de ne pas faire tomber le verre, quand aurait-il été de ce futur ? »

Phalank cessa de respirer. Ses mains, d'un coup, tremblèrent. Ses yeux se voilèrent.

« Vous voulez dire que nous pourrions, sciemment, passer sous silence ce que nous pourrions voir ? Les conséquences en seraient... » Phalank ne put achever sa phrase.

- Oui, Phalank, les conséquences ne peuvent être décrites par aucun mot. Le changement d'un principe de réalité défini par l'Équation comme réalité pourrait provoquer bien plus qu'un simple verre d'eau renversé. Agir en opposition complète avec un principe considéré comme immuable par l'humain pourrait plonger une partie de la réalité dans un chaos mental, une

discordance si grande qu'elle pourrait annihiler toute crédibilité dans le présent et par cela dans le futur. Nos espoirs en seraient détruits, et parce que nous le pensons c'est déjà le cas. L'Équation ne peut...

On frappa à la porte. Mandi et Phalank se regardèrent, liés par une intuition effrayante, qui trouvait sa source dans leur conscience nouvelle. Phalank prononça un mot, la porte s'ouvrit et dans l'entrebâillement un bras émergea, dont les doigts serraient un pli à bordure pourpre, symbole des Trois et marque directe de Shrina. Le coursier s'approcha de Phalank avec calme, mais ses épaules trahissaient qu'il avait couru un long moment. Il déposa le pli dans la paume tendue et recula de trois pas, faisant craquer les morceaux de porcelaine du défunt verre. Un mouvement discret mais rapide informa Mandi de la révolte sourde qui grandissait dans ce jeune garçon : la ville manquait d'eau et deux des Trois la souillait sans crainte. Pourtant, il ne dirait rien. Pas un mot de cela ne s'ébruiterait dans Aegis. Les privilèges octroyés à ceux qui travaillaient dans le service administratif, au plus proche des Trois, étaient bien trop prisés pour être gâchés.

D'un geste, Phalank congédia le coursier qui s'effaça en silence. La porte se referma mais Phalank conserva le silence tandis qu'il fit glisser la missive à Mandi : Shrina voulait les voir au plus vite. Aucune précision. Aucun des deux ne parlait, pourtant chacun savait ce que l'autre pensait : Shrina avait accès à l'Équation. Mandi s'était-il trompé. Shrina pouvait-il savoir, s'il le voulait, ce dont ils venaient de parler ? Les possibilités d'un tel pouvoir et l'infinité des choix qui pouvaient naître de ce savoir étaient un étau brûlant, prémisses d'une peur qui se développait en dehors de tout bruit. À leurs côtés ils pouvaient tous les deux sentir l'emprise qui gelait tout mouvement, arrêtait le temps, dévorait la vie. Ils se sentaient impuissants, esclaves d'une pensée

horrifiante, et tandis qu'ils marchaient vers leur destin ils pensaient : ils pensaient aux espoirs qui les avaient portés vers cet instant unique où leur initiative n'avait plus aucune consistance. S'étaient-ils trompés ? Avaient-ils été les pantins inconscients d'une force écrasante, présente jusque dans les roches qui constituaient les murs, jusque dans l'air teinté de cette couleur jaune symbole de leur prison, jusque dans leur corps qui s'avavançait inexorablement vers cette porte inviolable qui retenait un vortex que nul être vivant ne pouvait imaginer ? Ils avaient peur. Peur que l'Équation ait donné à Shrina le pouvoir de savoir ce qu'ils venaient de dire. Après leur conversation, aucun des deux ne savait ce qui serait le mieux. Savoir... ou ne pas savoir...

De l'autre côté régnait un silence de tombe. Le bourdonnement des appareils rappelait les nuées d'insectes qui avaient déferlé sur les terres d'Égypte, l'obscurité le soleil qu'un serpent aurait dévoré, privant le monde de sa chaleur et de ses ombres pour ne laisser qu'une plaine nappée de ténèbres, un lieu sans vie, un lieu où les esprits étaient transformés en statues de glace. Ils avaient peur.

Dans le siège qui leur faisait face, il y avait un corps. Un corps que le silence faisait ressembler à un mort dont les yeux d'un feu mordant brillaient. Les doigts tapotaient contre les accoudoirs, dans un rythme invariablement fou : L'auriculaire, puis l'index, puis le majeur, puis deux fois l'index, puis l'annulaire, puis de nouveau l'auriculaire, l'index, sans cesse, sans cesse... sans cesse. À son côté, il y avait le casque, éclatant d'une aura bleue, et rien d'autre... rien d'autre que le métal.

« Savez-vous ? »

Silence.

« Savez-vous dans quel mensonge nous sommes tous ? »

Silence.

« Savez-vous que ce monde est le plus immense mensonge de la création ? J'ai vu. J'ai vu ce monde. Je suis le premier à le voir. Avant moi, personne ne l'a vu. J'ai compris son mensonge, sa folie. »

- De quoi parlez-vous ? chuchota Phalank.

- Je parle d'une chose que vous ne pouvez pas comprendre... personne ne peut comprendre. Je parle... Est-ce que je parle ? J'entends ma voix mais je n'ai pas l'impression qu'elle m'appartient. Je la reconnais, mais peut-être n'est-elle pas de moi... Chacun des mots n'est qu'un mensonge. Tous les mots sont mensonges. La vie elle-même est mensonge. Rien n'est vrai. La vérité est dans la mort, dans le silence. Sans les artifices de la vie la réalité devient la vérité. Qu'importe comment. Tout est faux.

- Shrina, dit Mandi, d'un ton inquiet qu'il se surprit à employer, qu'avez-vous ?

- Shrina... ce nom même est faux. Ce ne sont que des sons, juste cela. Sans eux j'existerai et sans eux je ne suis rien. Pourtant, je souhaite être. Suis-je par cette simple pensée, ou bien tout a-t-il était fait pour que je sois ici ?

- Shrina, vous êtes épuisé. Vous avez trop longtemps navigué dans l'Équation...

- Non ! hurla-t-il. J'ai fait ce que je devais faire, et vous aussi ! Nous faisons tous ce que nous devons faire ! Il n'y a rien qui ne soit trop fait. Tout se fait, et c'est tout... Mais vous... vous... vous ne pouvez pas comprendre. Comment pourriez-vous comprendre ? Ce que j'ai vu c'est ça la vérité et elle est tellement différente de ce que vous pensez, avec vos esprits d'eau et de chair. Vous ne pourriez pas comprendre, vous deviendriez fous avant même de saisir la plus infime particule de savoir. Vous ne pourriez pas supporter. Regardez mes mains ! Regardez

comme elles tremblent, comme elles ont peur de ce qu'elles ont fait, de ce qu'elles peuvent faire...!

- Shrina, il vous faut vous calmer !

- Je l'ai trouvé.

Mandi et Phalank restèrent immobiles. Shrina se redressa avec difficulté, appuyé sur le siège qui auparavant le soutenait.

« J'ai trouvé ce qui peut sauver Aegis... Quelque part, comme un fantôme, apparaît ce qui pourra nous sauver tous... Un océan... »

La solitude n'est rien.

L'absence est tout.

Parole de Liwana.

Je me suis rapidement retrouvée seule. La femme qui m'avait mise au monde mourut quelques années plus tard. Juste le temps que je puisse tenir sur mes jambes et comprendre comment faire fonctionner les machines qui me allaient me nourrir. Elle connaissait son sort. Je le connaissais également. Dans les rues en ruines et les bâtiments vides je marchai. J'apprenais du vent et des herbes, du soleil et des ombres. Peu à peu je m'éveillai à ce que j'étais, comme un trop long rêve dissout dans la réalité. Je me souvenais de moi-même et mon corps l'acceptait. Il se mit à ressentir ce qu'il n'avait pas connu, à me faire découvrir ce que j'avais été. Je connus la tristesse, la douleur, la peine et l'anxiété. Dans les entrailles de ma cité je continuai d'apprendre toutes ces choses qui s'étaient déroulées pendant mon sommeil. Pendant mes promenades, je regardai parfois en bas pour voir avec ces yeux nouveaux les reliefs de la terre, pour pointer du doigt ces lieux ancestraux que le sable recouvrait, pour tracer dans les courants des vents la route des nuages.

Parfois, quelqu'un venait. C'était toujours le même homme, mais plus vieux, usé par les ans, aux gestes plus faibles, au cœur fatigué, aux yeux creusés par la cécité, que la seule habitude faisait agir. Puis il repartait en dessous.

J'envie les générations passées. Le monde était plus simple. Il y avait des cercles au-dessus de la Terre et des cercles en dessous, et tout était clair. Le bien était dans les cieux et le mal sous la terre. Mais à présent plus rien n'est certain. Le ciel est devenu notre ennemi, le mal absolu, innommable, tandis que les grottes sont les refuges des parias de notre monde. Et nous, entre les deux, nous devons survivre sur une terre devenue un enfer. Plus simple maintenant ? Je ne suis pas d'accord. La simplicité ne vient pas de l'absence de choix ni de son abondance. Elle vient de la certitude. Et de cela nous n'en avons pas.

Rapport sur les Connaissances des Forces et des Luttes.

L'observatoire s'éloignait. La nuit comme une pousse d'arbre fraîche s'étirait dans le ciel, colorant de rose les formes sinueuses des vagues de calcaire sur lesquelles Cehka marchait comme il l'avait fait la veille, mais avec quelque chose de différent, quelque chose en plus, ou en moins. Sous ses pas, dans les profondeurs de cette étendue entre terre et ciel, il pouvait sentir, vibrantes, ces milliers de particules qui, sous la pression de ses pas, remontaient pour s'accaparer ses pensées. Mais cette fois elles restaient inertes, juste flottantes à la limite de la lumière encore présente sans mener la moindre attaque, sans tenter de lui soutirer une miette de souvenir, un brin de visage, une perle d'existence. Elles l'entouraient et rien d'autre, comme sous la force d'une insaisissable barrière elles avaient déposé les armes et elles regardaient, suivaient les mouvements du conquérant de ces eaux.

L'homme avait tourné ses pensées en lui-même à son premier pas, avait fait de ses yeux deux fentes pour ne distinguer que les formes proches et s'était avancé, ne pensant qu'à son cœur battant et à son souffle léger. Mais cela n'avait duré qu'un temps. De ses pensées des couleurs avaient émergé, faites de vert et de blanc dans l'immensité du bleu du ciel, pleines de formes et de courbes. Elles s'étaient peu à peu superposées, et maintenant il ne voyait plus qu'elles, juste elles qui s'emmêlaient comme des fluides, qui dessinaient des pics et des sphères, des formes d'alambics dans lesquelles d'étranges et inconnues réactions se déroulaient d'où pouvaient sortir les choses les plus incroyables. Et étrangement ces images ne disparaissaient pas. Elles continuaient de vivre en lui sans lui être retirées. Elles avaient pris vie, poussaient vers le haut, déployaient leurs branches et s'épanouissaient sous la douce chaleur de cieux cléments. Cehka se tourna vers elles, et tandis qu'il marchait il se laissait emporter par cette vision, lâchait tout contrôle sur ses idées et ce qu'il avait vu pour profiter en spectateur des illusions qu'il créait sans le vouloir : il y avait des ponts et des chemins, des pierres brillantes qui tapissaient les ruisseaux chantants, des boules immenses faites de feuilles et de branches qui sortaient du sol comme poussent les montagnes, des mouvements furtifs qui agitaient les herbes longues et les fougères en fleur, des pierres millénaires recouvertes par la mousse fraîche et gonflée, quelque part un bourdonnement aigu s'envolait, tournait, chantait. Rien n'était fixe. Rien ne bougeait.

Cette étrange forme de vie qui l'entourait n'était pas empêchée par un subtil sortilège. D'elle-même elle se contenait, soucieuse de ne pas tarir la source de cette douceur exquise dans laquelle elle piochait à peine quelques miettes douces, qui lui apportaient bien plus que tout ce qu'elle avait jamais pu goûter. Cette surface immense n'était pas un simple multi-organisme mais un corps immense pour une conscience immense, désespérément vide, qui cherchait à se

remplir. Par nécessité elle était devenue gloutonne, profitant de chaque parcelle de vie pour s'abreuver, pour tenter de devenir un peu plus vivante, mais rien n'y avait jamais fait : elle était demeurée vide pour elle-même, une flaque d'air que le monde ne connaissait pas. Elle avait tenté de hurler, de souffler de toutes ses forces pour attirer quelqu'un qui, enfin, lui aurait permis de se sentir vivante. Mais le monde lui-même s'était tari. Plus rien n'était venu. Elle n'avait plus eu qu'elle pour se repaître de ses appétits gloutons, mâchant sans cesse ses propres souvenirs, les digérant sans fin jusqu'à ce qu'ils n'aient plus même un goût de déjà-vu. Elle était devenue mélancolique de sa propre mémoire, incapable de goûter à son passé avec une impression de plaisir. Elle s'était dissoute en elle, ne pouvant pas même vivre de ce qu'elle avait été, car elle ne s'en souvenait plus.

Puis Cehka était venu, et de toutes ses forces elle avait voulu le garder, le prendre et ne plus le laisser partir. Elle avait voulu être lui et qu'il soit elle. Mais il était sorti de ses filets et, dans cet instant, elle remerciait cet être d'avoir lutté, car maintenant, au fond de son esprit, perdu dans ses limbes rayonnantes et inaccessibles par en-haut, elle pouvait goûter à cette liqueur sucrée pleine de soleil et de vie, fruit d'une imagination dont le bourgeon encore fragile commençait à peine de s'entrouvrir, mais qui déjà libérait une fragrance olympique, une essence pure dont l'odeur seule rassasiait cette coquille vivante.

Il marchait au travers de cette étendue ondulante comme une source inépuisable, et pourtant elle avait décidé de ne pas tout prendre de lui. Elle avait décidé de ne prendre que ce dont elle avait besoin parce qu'elle sentait qu'en cet être qui semblait plein de forces se trouvait le germe d'une mort possible, une fragilité qui était inaccessible mais qui n'en demeurait pas moins réelle. Elle aurait pu se rassasier de lui, le dévorer jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de

lui, mais en faisant cela elle sentait qu'elle tuerait également toute vie, et qu'à sa suite elle finirait par se flétrir, par décrépiter et faner.

Lorsque Cehka posa le pied sur la terre ferme, quelque chose se détacha de lui. Ce n'était pas physique, c'était quelque chose d'immatériel et de profondément triste. Comme une racine tranchée Cehka sentait une partie de lui se retirer de son corps. Mais la tristesse ne venait pas de là. Elle provenait de la vie en dessous. En emportant une partie de Cehka elle avait déposé en ses chambres un petit peu d'elle, un fragment de ses espoirs, les quelques restes de ses vies les plus anciennes, qui seules conservaient des images du passé, du temps où elles étaient les cellules d'une immense barrière animale et minérale. Cehka ressentit alors sur sa peau le contact de cette eau depuis longtemps perdue, l'ondulation tiède des vagues en surface qui venaient se casser contre lui et les danses joyeuses des habitants des profondeurs dont il était l'hôte. Il sentait chaque fibre de son corps comme une architecture magnifique faite de tours et de piliers, cathédrale dantesque et vivante dont la nef superbe vibrait de feux aquatiques et turquoises, bercée par les cantiques des marées dont le flux et le reflux formaient les notes clapotantes de rythmes lunaires. Il sentait ce qu'elle avait été, ce passé éteint qui se trouvait si loin, et bien qu'il en était troublé jusqu'aux larmes il forma en lui un vœu, un remerciement, pour cette sensation qu'il ne comprendrait jamais vraiment mais qui faisait pourtant partie de lui depuis toujours.

De retour sur les vagues de sable, il retrouva la cadence de son pèlerinage fait de pauses et de glissades, de pas et de courses sensibles et câlines douceurs sur le corps encore chaud du regard du soleil. Durant les heures les plus sombres de la nuit, Cehka parcourut cette lande sèche, attentif au dessin qui avait pris forme dans ses yeux, n'ayant de cesse de rappeler à lui l'illusion entraperçue par l'œil mécanique. Il escalada les volutes arrondies de collines

endormies, ces formes féminines gorgées de vies que les vents et les pluies avaient érodées avec une infinie patience comme un sculpteur immortel en proie à une passion exclusive face à un argile fin et malléable. Le sable sur des générations avait enseveli sous sa main ces mamelles superbes sans en gâcher les contours, comme un drap posé avec pudeur sur le corps d'une reine morte en pleine superbe. Il avait recouvert les vallées mais pas les anciens arbres, ces créatures de bois et de sève qui avaient observé dans le silence de leur contemplation les millénaires, arbitres mutiques de l'éveil de la pensée qui avaient résisté à l'empire du temps pour en faire leur allié, jusqu'à ce que la lumière qui les avait vus grandir ne se retourne contre eux et ne ronge leur écorce jusqu'à cristalliser leur cœur.

La forêt s'étirait face à l'homme subjugué, visiteur improbable de cette sculpture géante dont les contours se perdaient avec la nuit. Les troncs, d'un bleu pastel, tournait parfois aux commissures des branches en un brun ocre dont la transparence laissait plonger au cœur de ces êtres figés par la lumière. Certains arbres, qu'un événement inconnu avait abattu peu avant leur métamorphose, montraient les veines de leur antique gloire, les cercles concentriques qui témoignaient de leur âge. Sous eux, protégés du vent par le hasard d'une branche, des cristaux aux formes de feuilles étaient visibles, si fragiles que Cehka, voulant se saisir de l'une d'elles, ne tint entre ses mains qu'un peu de sable à la teinte légère. Levant les yeux il observa ces êtres immobiles et tandis qu'il continuait de marcher au milieu d'eux il réalisa où il se trouvait : autour de lui était un immense cimetière dont l'éternité pouvait se muer en éphémère sur un simple geste du temps qui briserait l'harmonie fragile de ce lieu, le rendant par cela identique au reste du monde : une clairière minérale et sans relief sur laquelle le vent d'aurait plus aucune prise.

Lorsque Cehka sortit de l'antique relique végétale, seul sous les étoiles scintillantes comme

un ermite évadé des couloirs du temps, les épaules légèrement affaissées par une fatigue non pesante mais non moins présente, il ouvrit ses mains, les tourna vers l'extérieur, pour saisir sans le retenir le vent fugace qui s'épandait sur son chemin, les yeux à peine ouverts qui ne regardaient ni l'horizon ni le sol devant lui, afin de voir avec clarté ces murs et ces pierres, ces dômes et ces terrasses, répliques des gravures du monde d'Avant, sur un fond d'un bleu si vert, si frais qu'il en était agréable, accueillant, vivant.

Contre sa jambe. Un souffle d'air étrange. Sa peau se détendit. Qu'est-ce ? Quelle est cette impression ? Et ce bruit, pas un grincement... pas un crissement... une sorte de craquement, comme si... quelque chose de creux avait cédé sous son poids, et avait libéré un gaz... Non, ce n'était pas un gaz particulier, c'était de l'air, mais avec quelque chose en plus, quelque chose comme de l'eau. Cehka ouvrit les yeux, souleva son pied. En dessous le sable s'était glissé, recouvrait quelque chose : quelque chose de fin, de cylindrique, comme un tube mais fragile comme un os. Il plongea sa main, sentit l'objet entre ses doigts, les plia, retira sa main. Entre ses phalanges comme de l'eau une cascade de sable s'écoula jusque sur le sol, formant un tas léger que le vent dissipera bientôt, pour ne laisser contre la peau qu'une tige fanée, mais une tige, un morceau de végétal, un petit bâton creux dans lequel de l'eau avait navigué, dans lequel il y avait encore un peu de sève séchée, d'une couleur ocre presque ambrée qui avait sans doute laissé passer la lumière. C'est étrange, étrange comme un si petit morceau de matière peut créer tellement d'idées, comme il peut assimiler tout le réel pour en devenir l'unique manifestation, le fil ténu de la nuit. En lui, Cehka comme un enfant retrouva ses pensées lointaines et folles, la sensation sinueuse qui glissa dans ses muscles. Il eut envie de prier, sans trop savoir qui ou quoi ni même pourquoi. Mais il sut qu'il ne le devait pas, pas encore. Devant lui, encore dissimulé à

ses yeux, il y avait un groupe d'humains qui avaient fait sortir cette tige du sol. C'était eux qu'il devait trouver, et quand il sera entouré de cette vie qui vit hors d'Aegis, qui parvient à faire pousser la vie, alors il pourra se mettre à genou, et, qui sait, peut-être aura-t-il trouvé qui louer.

Les pas devinrent plus rapides, pénétrés d'une nouvelle force, celle d'un but à avoir, un but qui bientôt serait, qui ne se voyait pas mais qui se distinguait dans le sang et sur la peau. Dans sa main, il avait gardé ce trésor presque poussière et il laissait les pigments de sa peau se lier à lui, comprendre sa forme, sa force, son goût, son allure. Lorsque la nuit se laissa enlever, pendant que le jour tournait et faisait sortir les ombres de leur torpeur, il continuait d'observer le morceau de vie morte comme son propre fil de vie. Elle avait raison. Elle avait toujours eu raison ! Elle l'avait conduit par-delà les dunes et les frontières sèches du monde silencieux, et seulement maintenant il sentait qu'elle avait vraiment eu raison, qu'elle avait simplement poursuivi une route inconnue de lui pour arriver là où bientôt il serait. Jamais, jamais il n'avait imaginé aussi distinctement que ce qu'il ne voyait pas pouvait exister. Bien sûr, il savait que beaucoup de choses s'étaient passées autour de lui, depuis toujours, sans qu'il ne se rende compte d'elles mais, encore une fois, il lui avait fallu vivre quelque chose, se laisser absorber par l'environnement pour saisir la vérité de cette réalité : son regard, ses sens, l'avaient trompé. Il avait soutenu sa vie sur ses sensations, sur ce que le monde lui transmettait sans se poser de question, juste en épongeant, en aspirant tout, sans prendre le temps de se demander si ce qu'il pouvait voir pouvait être différent dans le regard d'un autre, si les couleurs du sable et du ciel pouvaient être dissemblables dans les yeux d'un autre et si cette sensation de vie pouvait elle aussi, un jour, changer. Maintenant il comprenait : il comprenait les silences de Liwana, ses regards et ses mots.

Aux premières lueurs de la nuit, Cehka sortit de l'abri de pierre et reprit sa marche, toujours plus rapide, poussée par le désir de savoir, de comprendre ce qui, au bout de ce chemin, l'appelait avec tant de force. Il voulait apprendre. Au bout de sa route, il y avait une masse gigantesque où Liwana avait vécu, où elle avait appris, où il voulait apprendre lui aussi ; il voulait ce savoir, pour comprendre comment elle avait vu le monde, et pour, peut-être, le voir, lui aussi, de cette manière, comme par ses yeux.

C'est dans cet état d'esprit, entièrement tourné en lui et au-dehors, qu'au seuil de l'horizon, au travers des nappes de chaleur il distingua, sur le fond sombre de la nuit naissante, une masse toute colorée de pourpre et d'orange qui dansait dans l'air, et de laquelle, comme des mains tendues vers le ciel, émergeait une cité.

La démocratie est le gouvernement des dieux. En tant qu'humains nous ne pouvons espérer mieux qu'une dictature participative dissimulée sous les traits de la liberté d'expression.

Introduction à L'histoire des gouvernements.

Document pré-Événement.

« C'est la première fois que je suis confronté à un tel choix. »

Phalank, entre ses doigts, continuait d'agiter le morceau de papier par lequel il venait d'être mis au courant de la situation. C'était la première fois dans les archives d'Aegis qu'une telle décision était en suspend. Il n'y avait pourtant aucune alternative à ce qui devait être fait : le code de la ville était clair, les lois devaient être respectées. Pourtant, il ne pouvait s'y résoudre. Il s'agissait de vies humaines. Ce qu'elles faisaient était aisément compréhensibles. Elles ne faisaient que se manifester. C'était demeuré une constante dans le règne humain, cela ne pouvait être dissimulé, réfréné, astreint. La vie était ainsi.

« Je suis d'accord avec vous », avait répondu Mandi, et cela n'avait fait aucun doute. Lui aussi pouvait comprendre les raisons de cette expression violente de la part des populations les plus pauvres. Pensant cela, Phalank ne pouvait empêcher le remord de l'envahir. Pourtant, il n'était pas responsable de cela. Tout cela avait été fait bien avant sa naissance. C'était un principe, comme l'autre, un des restes des instincts primaires qui avait conservé toute sa virulence à travers les âges du monde : il y avait toujours eu des privilèges, des nantis et des pauvres, des soumis, des passifs. Mais même cela n'était pas une excuse. Les générations passant, les clivages s'étaient lentement creusés, jusqu'à établir un système de classes dont il

était difficile d'affranchir. Les dominants avaient peu à peu renfermés ceux qui s'étaient laissés vivre dans les bas-fonds de la cité, empêchant leurs descendants de grandir sous le même ciel que leurs enfants.

Phalank émit un rire discret. La pensée d'un ciel différent était le comble de l'ironie dans un présent où le ciel même était à acheter. Mais il n'oubliait pas aussi ce que ces familles riches avaient oublié : c'était par le travail des plus pauvres que leur ciel s'était maintenu, que c'était par leur bras que le Bouclier tenait encore debout. Les habitants des périphéries avaient toujours été de fantastiques travailleurs qui avaient donné de leur sang et de leur eau pour continuer de vivre, et il n'était pas fou de penser que c'étaient ces personnes qui avaient mené les existences les plus heureuses : elles avaient travaillé jusqu'à l'épuisement pour faire de cette ville une réalité; chacune d'elles devaient avoir eu durant sa vie cet étrange frisson de satisfaction après avoir réparé les amarres fragilisées de la structure, ou décelé une fissure dans le revêtement interne de l'Œuf, comme ils l'appelaient. Ce n'était pas les riches.

Pourtant, c'était les riches qui avaient tiré la sonnette d'alarme, en révélant les fraudes à l'eau de ces derniers jours. Les pauvres petits craignaient pour leurs rations quotidiennes, pour leurs hygiène personnelle. Ils craignaient de ne plus pouvoir prendre de douche à l'eau alors que plus de quatre-vingt-dix pour cent de la population se lavait au sable ! Même lui, Phalank, avait conservé cette méthode, restes de sa vie précédente, celle où il n'était qu'un faible étudiant qui peinait à se maintenir au niveau de ses camarades. C'était il y a bien longtemps, mais cela était resté imprégné en lui, comme une odeur aimée que l'on conserve envers et contre toutes les plus logiques des coutumes.

« Nous tenons à signaler à votre Excellence que les habitants de la dorure se servent en

eau plus qu'ils n'en ont l'autorisation » disait la note. La dorure. Encore un stratagème vulgaire pour les plus riches qui se moquaient des plus pauvres en les désignant par un nom si poétique. Il y avait des phrases qui parfois arrivaient jusqu'à lui : « Nous habitons le noyau, ils habitent la dorure, de quoi se plaignent-ils ? » ou « Ils ont le spectacle de l'aurore ; nous, nous devons nous contenter du midi ». Sarcasmes dégoûtants dans ce monde où la lumière solaire était la plus violente des meurtrières. Mais cela les amusait. Cela leur donnait l'impression d'avoir du pouvoir, alors qu'ils n'avaient rien.

En y réfléchissant bien, c'est une chance que des actions comme celles-là n'aient pas été accomplies avant... Ou peut-être cela se produit-il depuis longtemps mais que personne n'avait remarqué cela, ou alors que les vols s'étaient intensifiés avec la pénurie. Dans tous les cas, cela devait cesser. Mais comment sévir contre la survie ? et surtout, et surtout pourquoi ? Tout le monde tentait de survivre, mais les plus pauvres allaient être les premiers touchés. Pour une question de classe ?!

Les bruits du couloirs changèrent. Phalank releva les yeux juste au moment où Shrina poussa la porte entouré de représentants des familles les plus fortunées (étrange mot, puisque la fortune de ces gens n'était due qu'au logement que Aegis fournissait) et derrière, Mandi, qui tentait de suivre désespérément, et de se faire entendre. Le brouhaha était continu, mais cela ne semblait pas déranger Shrina. Lui qui d'ordinaire aurait fui le bruit comme la peste ici semblait tout à son aise, souriant, donnant des signes de tête à tous, levant la main pour signaler son accord à une phrase honteuse sur les cafards du dessous qui...

« Assez ! » Hurla Phalank, et tous se turent pendant une seconde, jusqu'à ce que le roi de ces veules sujets se mette à rire à gorge déployée.

- Et bien, on a ses petites crises Phalank ? C'est bien la première fois que je vous vois crier ainsi.

- La seconde pourtant. La première fois, ce fut lors de notre altercation sur les pronostiques du champ quantique sur les systèmes supra-résistant. Je suis étonné que vous ne vous en souveniez pas.

- Ah... oui. Une babiole comparée à celle-ci. Je suis venu vous voir pour vérifier que vous prenez bien les dispositions nécessaires concernant la petite affaire du moment.

Mandi parvint à se frayer un chemin au travers de la foule et vint se placer aux côtés de Phalank : « Et bien oui. Il ne sera rien fait de plus que ce qui a déjà été fait : les coupables ont été privés de leur ration quotidienne. Cela est bien suffisant. »

- Pardonnez-moi, mais j'ai ici quelques personnes qui ne sont pas sûres de l'aspect dissuasif de votre mesure. N'est-ce-pas messieurs ?

Les paroles montèrent. Ils étaient trop heureux de pouvoir parler ainsi à deux des trois pour se retenir. Ils crièrent leur révolte contre ces actes infâmes qui menaçaient la sécurité de tous, qui allaient contre les lois les plus fondamentales de la cité, qu'il fallait sévir durement, faire des exemples pour empêcher toute nouvelle tentative.

« Vous voyez. Le peuple d'Aegis n'est pas content de votre mesure. Par contre ils me soutiennent. Ils sont d'ailleurs prêts à participer à mes demandes, afin de maintenir l'ordre dans la ville. »

- Et depuis quand les aiglons prennent-ils la parole lors d'une réunion des Trois ? jeta Mandi. Les décisions concernant la gestion et la justice de la cité sont confidentielles et demeurent aux seuls avis des Trois, et pas d'une horde de fanfreluches et de courtisans ignares

des règles de la bienséance !

- Et bien, et bien... Mandi, vous m'impressionnez. Je ne vous savais pas si dur face aux habitants d'Aegis.

- Je ne suis dur que lorsque cela devient nécessaire. Mais ordonner d'appliquer votre rixe pour de l'eau ! pour de si infimes quantités d'eau ! il n'en est pas question. L'ordre des Trois a parlé. Nous sommes deux contre vous, la décision resta donc ainsi. Maintenant, Shrina (et Mandi parla d'une voix sombre et glaciale qui surprit même Shrina) vous allez faire sortir de cette pièce ces dévoreurs d'eau avant que je n'en vienne à le faire moi-même.

- Ô ! Ô ! Mais quel ton Mandi ! Quel ton ! C'était digne d'une tragédie, vraiment. Mais... (et cette fois, ce fut au tour de Shrina de geler l'assemblée de sa voix) j'ai avec moi bien plus de force que vous ne pouvez l'imaginer. Je ne suis pas venu ici pour me faire ridiculiser par deux pleutres trop faibles pour prendre les décisions qui pourtant s'imposent. Je ferai ce que j'ai dit, et vu que cela semble vous déranger, je me passerai de vous.

Shrina leva sa main droite, et de derrière lui des membres des troupes qui l'avaient accompagné dans le désert investirent la pièce, entourant les deux hommes au regard coi de surprise, pour les faire sortir sans ménagement. Quand la porte se referma, Shrina était à la même place, le bras toujours levé, et rien n'avait vraiment changé en lui, si ce n'est un sourire, d'une joie folle qui lui balafrait le visage d'un bout à l'autre. Puis il baissa le bras, contempla la salle en chaos. De tous les sièges qui s'y trouvaient un seul était encore debout; les rapports étaient éparpillés; l'atmosphère emplie de poussière volatile révélée par le soleil qui se déposait sur tout, recouvrait tout; la chaleur était presque suffocante; la table était ébréchée. Shrina s'approcha, observa l'éclat de la pierre qui s'était séparée de son socle. Dans la débâcle

quelqu'un avait provoqué cela. La table n'était plus complète. Se relevant il trouva l'impact et la fissure qui était née de lui, qui continuait de grandir, qui se frayait un chemin entre les grains et se dirigeait lentement vers le centre, vers le socle qui maintenait la plaque. L'arabesque que la faille traçait hypnotisait Shrina. Quel beau, quel merveilleux détail.

« Qu'allez-vous faire maintenant monsieur ? » dit l'un des suivants, un peu plus courageux que les autres.

- Je vais faire ce que je vous ai dit. En fait, je l'ai déjà fait. Je savais que ces deux là n'auraient pas le courage de prendre la décision la plus adéquate. Des troupes sont déjà dans les faubourgs périphériques en train de mener les opérations de comptage de l'eau. Ils ont ordre de réquisitionner toutes les réserves excédentaires et de procéder à la destruction des plantations personnelles. Nous ne pouvons plus tolérer que les gens de la dorure continuent leur économie parallèle qui affaiblit notre pouvoir sur eux.

Les suivants applaudirent, mais Shrina demeura statique. Il pensait à ce qu'il venait de faire, et quelque chose, en lui, tremblait. Il avait franchi un cap nécessaire pour mener son plan à bien. Il devait affermir son autorité, y compris sur ses deux amis. Bientôt, lorsqu'il aura enfin arraché à l'Équation l'emplacement de l'océan éphémère et que ses troupes auront rapporté l'eau dans les cuves de la ville, alors ils comprendraient, tous, pourquoi il avait fait cela. Il appuya sur l'un des boutons qui se trouvait devant lui et d'une voix calme, presque robotique, froide et sèche, il prononça quelques mots. Aussitôt, dans l'interphone résonnèrent des cris violents, des exhortations incompréhensibles, des râles rauques et sauvages, et au dehors, par la baie qui formait le mur derrière Shrina, des éclats, des éclairs, des explosions de lumière blanches, rouge ou jaunes illuminèrent le jour déclinant. Des ombres se dessinèrent contre les parois des

bâtiments, comme si des scènes de théâtre de l'enfer s'appropriaient les structures et les hommes, pour reproduire les affrontements du passé.

Shrina avait les yeux fermés. Il souriait, mais derrière ce sourire, il y avait autre chose, comme une torture, comme un fleuve impétueux qui l'écrasait. Car en lui il savait que ce jour était unique, que dorénavant plus rien ne pouvait plus être arrêté.

Ce que j'ai vu n'était pas humain. Je me demandais même si cela était vivant, car si cela l'était, alors je ne l'étais pas.

Parole d'un vieil homme du désert.

Dans le cœur de ma cité il y avait un lieu d'où la douceur du monde semblait s'extraire. Je n'avais pourtant pas le droit d'y aller. La porte demeurait scellée à ma présence, comme si ce qui se trouvait de l'autre côté ne voulait pas me voir. Je compris rapidement que c'était exactement l'inverse. Mes souvenirs anciens me le rappelèrent. Ce qui se trouvait de l'autre côté de cette porte sobre et épaisse était, comme moi, l'une des sources de la vie de ce monde, et sa solitude était l'une des conditions de sa survie, comme de la mienne. Une seule personne pouvait passer son seuil, et il était de mon devoir de la trouver.

J'attendis donc d'être suffisamment forte. Durant les quelques années que je passai entre ces murs défaits et ces arbres féconds je grandis, et lorsque le temps de quitter ce monde arriva je passai la porte que le vieil homme prenait, et mes pieds s'enfoncèrent, pour la première fois, dans le désert.

Il est dit que Cehka arriva, et que tous surent qui il était. De lui émanait une vibration que tous pouvaient ressentir et qui racontait à leur corps : voici celui qui fut choisi.

Ce qu'ils se demandaient c'était : sera-t-il le bon cette fois ?

Fragments de ce qui fut.

Lorsque Cehka se fut assez approché pour distinguer les premiers mouvements, ceux-ci cessèrent. Il n'était pas normal de voir un vivant s'avancer depuis le désert. Les rumeurs commencèrent donc à naître bien avant que l'homme ne puisse les entendre, et lorsqu'il fut à portée d'eux, que de ses bras tendus il pouvait goûter à la fraîcheur de l'ombre, tous s'enfuirent dans de vastes et fantastiques huttes roulantes, poussées par des bêtes trapues et courtes sur pattes, dont les têtes étaient surmontées de cornes en zig-zag, dont les corps étaient parfois nus, parfois couverts de poils longs et épais qui semblaient habiller ces étranges êtres humains. Mais ce fut à ses pieds que Cehka découvrit la plus grande merveille : juste devant lui, dans cette zone un peu plus obscure, que les rayons des étoiles ne pouvaient atteindre, au travers de la masse qui couvrait la cité au-dessus, se trouvaient des tiges verdoyantes et odorantes qui se balançaient avec le vent, dont les cimes, toutes ornées d'épines, servaient de réceptacle à des graines gonflées d'eau et de saveur, de couleurs mauves mais qui laissaient exploser d'autres nuances, bleues, vertes et rouges, par le simple effet de prisme de leur maturation.

Cehka tomba à genoux, sans même que la fatigue ne le lui commande. Ces choses si faibles et si belles sortaient du sol, que depuis toujours il avait cru stérile, lieu de mort, de

souillure. Pourtant, il pouvait les sentir, ces multitudes de goûts, le toucher de leur pulpe, le cassant des noyaux, le sucre mêlé à l'acide et l'arôme de leur macération. Ces choses étaient comestibles, pleines de vie.

Quand il se redressa, la foule était toujours immobile, le regardant comme on observe un mort, avec cette crainte respectueuse et superstitieuse de ceux qui sont prêts à croire tout ce qu'ils peuvent expliquer, qu'importe la manière. Au milieu d'eux émergea un homme, plus vouté, mais non moins plus faible. Dans sa posture, dans ses attitudes, dans l'aura qui s'évadait de lui se trouvait un mélange de respect acquis par les années innombrables et le savoir, un savoir vrai, obtenu par l'étude sans condition de tout ce qui pouvait être connu, pour pouvoir mener à bien bien plus qu'un peuple. Cet homme avait la carrure que les Trois possédaient, mais avec quelque chose en plus qui ne venait pas du pouvoir qui émanait de sa fonction mais bien de sa personne, de ses connaissances, de son vécu. La canne qu'il tenait et qui le tenait était de ces ouvrages uniques qui traversent le temps sans en subir la poigne : faites de branches tissées entre elles par leur simple volonté, chaque pression du vieux corps sur elles faisaient battre leurs veines, comme si la canne faisait partie de l'homme, comme une excroissance artistique, tandis que la crosse, blanche et brillante comme un œil, tournait sur elle-même pour épouser au mieux les mouvements des doigts.

Arrivé à sa hauteur, l'homme nouveau tendit sa main. Sans un mot il leva son visage vers Cehka, immobile comme une pierre, fort et grave. Le jeune homme avança son bras, et avec délicatesse il passa ses doigts dans la paume offerte. De ce contact, Cehka sentit la force réelle de ce qui se trouvait devant lui. L'apparence frêle n'était qu'un leurre, un simulacre de faiblesse pour les yeux, pour les sens. Il regarda les yeux vénérables, et alors il sut : dans les iris de bleu-

violettes constitués de milliers de fragments comme des cristaux se trouvaient des souvenirs de voyages qu'aucune autre forme de vie n'avait accomplis, pleins de sagesse et de douleur, en ce moment implorants, priant un esprit inconnu de Cehka pour que ce qu'il était en train de vivre ne soit pas un rêve mais le début d'une réalité qu'il avait longtemps attendue.

Les mains furent relâchées. D'un coup de canne, le vieil homme invita Cehka à le suivre. Ils passèrent tous deux au travers de la foule qui s'ouvrait comme une mer au passage d'un peuple, et gagnèrent une hutte cossue et chaleureuse dans laquelle une femme, tournée, s'affairait avec des tasses et de l'eau. Elle s'approcha, disposant avec la grâce de l'habitude les tasses sur la table, faisant disparaître la vasque fumante dans ses gestes, remplissant avec beauté les petites cuves brunes et cerclées d'un liquide chaud et odorant que Cehka ne pouvait reconnaître, dont l'odeur même lui était inconnue, qui s'infiltrait dans sa gorge comme une volute de coton, qui le rafraichissait sans même avoir bu. Le vieil homme prit entre ses mains le petit récipient et le tendit face à lui, au centre de la table, à mi distance entre lui et son invité. Cehka, l'imitant, vint frapper légèrement de sa tasse celle de son hôte, dans un tintement clair et haut et, l'un comme l'autre, burent leur boisson, dont l'effet sur Cehka serait impossible à décrire.

« C'est la première fois que vu buvez du thé, n'est-ce-pas ? »

- Oui, fit Cehka en silence.

- Cette plante est l'un des derniers plaisir que nous ayons. Auparavant, nous avions toutes sortes de boissons, du cacao, du café. Nous parvenions même à faire pousser des petits plans de grenades que nous écrasions pour en extraire le jus et le boire. Mais cela est fini. Nous devons nous contenter de cultiver les plus sèches des plantes pour pouvoir survivre, mais je n'ai pu faire cesser la culture de cette plante. Sa saveur me fait me souvenir de ce que je n'ai jamais vécu, du

passé si lointain que personne, pas même le sable, ne peut s'en souvenir. Quand je bois le thé, j'ai l'impression d'être quelqu'un d'autre. Cela vous est-il arrivé ?

Cehka ne comprenait pas tout ce qui était en train de se dire. Le vieil homme avait donné des noms qui rappelaient certains très vieux souvenirs d'école, ou des arômes recréés à Aegis par les techniciens, mais rien d'autre. Il ne savait pas à quoi avaient ressemblé ces plantes, ni même si le goût dont il se souvenait était le vrai. Mais la question du vieil homme ne semblait pas porter sur cela. Elle semblait porter sur ses derniers mots. L'impression d'être quelqu'un d'autre. Il est vrai que Cehka avait déjà ressenti cela, il y a peu de temps encore, mais cela était-il ce que le vieil homme voulait entendre ? Avec prudence, Cehka hocha la tête, observant les réactions de son interlocuteur. Mais rien n'apparut.

« Vous n'êtes pas sans savoir dans quel monde nous nous trouvons. Le soleil déchire la peau et la vie de toutes choses sous son regard. Même les roches se soumettent à sa vue et éclatent de peur. Dans notre civilisation, nous pensons que le monde, avant, était couvert de pierres, qui formaient ce qui s'appelaient des montagnes qui montaient vers le ciel, qui formaient des vallées sur lesquelles de l'eau coulait libre sur le sol. Il est dit que nous, Deucali, sommes les fils et les filles de ces pierres, libérées par le soleil contre sa volonté, et que le ciel, au-dessus de nous, émergea de l'horizon pour nous protéger. Que pensez-vous de cela ? »

- Je ne sais quoi dire, répondit Cehka, le front bas. J'ai appris beaucoup de choses pendant ma vie que je croyais être vraies. Mais depuis quelques jours, tout cela me semble si incertain que je ne sais plus quoi penser. Votre histoire est triste, et elle est belle aussi. Elle explique le monde dans lequel nous sommes avec sagesse, même si, en moi, ce que l'on m'a inculqué le repousse.

- D'où venez-vous, jeune homme ?

- Je viens de... quelque part. Je ne sais pas d'où exactement. Je viens d'une cité dans laquelle se trouvent beaucoup d'hommes et de femmes qui vivent sous un dôme qui les protège du soleil.

- Étrange ville que celle que tu me décris. Pourrais-tu m'en parler un peu plus ?

Durant plusieurs minutes, Cehka raconta l'histoire d'Aegis, comment trois hommes qui ne se connaissaient pas choisirent de s'allier pour créer le dôme, comment ils ont rassemblé les hommes autour d'eux pour fonder une nouvelle société, et comment celle-ci, au fil du temps, a grandi, s'est épanouie, a réussi à subvenir à ses besoins, et s'est sclérosée de l'intérieur.

« Étrange histoire que ce que tu me racontes. J'ai peine à croire qu'une telle cité puisse exister. Mais je comprends mieux ton attitude. Pour toi aussi ce monde doit te sembler étrange. Pourtant, il n'existe aucune différence entre ton monde et le mien. Tous deux nous avons grandi dans un milieu qui a formé notre identité, qui a construit notre propre notion du vrai et du faux. Je ne peux qu'imaginer ce que tu m'as conté, ce ciel doré et ces bâtiments à plusieurs étages, alors que tes yeux les ont vus. Mais cela fait-il de ton monde un lieu plus vrai que le mien ? Je te le demande. »

- Je ne le crois pas. Certes, selon ma propre personne, oui, car j'ai vu ces tours et ces rues, j'ai vécu dans cette atmosphère jaune, mais j'ai aussi vu votre monde, ces plantes qui poussent alors que l'on m'a toujours enseigné que le sol était corrompu. J'ai vu cette Cité qui vous protège sans que je puisse comprendre pourquoi ni comment cela est possible. J'ai vu ces étranges choses, au-dessus de nous, qui enveloppent la cité des nuages sans pouvoir les expliquer. Tout ce qui se trouve autour de moi s'oppose à tout ce que j'ai considéré comme possible, et pourtant je

ne peux que l'accepter car j'en ai fait l'expérience. Peut-être en est-il de même de cette histoire que vous m'avez racontée à propos de la naissance de votre culture. Certes les humains ne naissent pas des pierres, mais la force de cette image ne vient pas de son adéquation avec la réalité mais de ce qu'elle représente, de ce qu'elle signifie. L'histoire est faite de légendes et les légendes d'histoires...

L'homme avait laissé s'échapper sa tasse, et de ses yeux coulaient maintenant des larmes chaudes sur son sourire édenté et parcheminé, ses mains tremblaient, et il s'en fallut de peu qu'il ne s'évanouisse, si son grand âge ne l'avait pas préparé à ce moment. Il se mit alors à parler, d'une voix si profondément révérencieuse que Cehka eut peine à croire qu'il s'adressait à lui, mais c'était pourtant le cas :

« C'est donc bien toi. Écoute bien ce que je vais te dire, car déjà tes mots se répandent parmi mes semblables. J'ai attendu depuis toujours que tu nous parviennes. J'ai été averti par trois personnes, trois femmes, durant ma vie. Toutes trois venaient de la cité des nuages, et étaient descendues pour te trouver. Chacune d'elles m'a dit ceci : « Je pars à la recherche de celui qui pourra ouvrir le cœur de Prométhée, gardien de votre peuple. Je ne sais pas si cet être existe mais je m'en vais tout de même. Garde l'entrée de la cité, gardien, et attend son arrivée ». Et à chaque fois elles terminaient en m'offrant un cadeau que je garde depuis toujours. Cette canne si étrange vient de la première d'entre elle. L'anneau, que j'ai au doigt (il tendit sa main droite, à laquelle un anneau brun et brillant se trouvait) vient de la seconde, et ce service à thé, de la troisième, la dernière, qui quitta ce lieu il y a plus de vingt ans. Et te voici, toi dont je n'attendais la venue qu'après ma mort. Mais maintenant tu es là, et j'ai peur. J'ai peur qu'elle n'ait eu tort de te faire venir ici. »

- Pourquoi ? Pourquoi vieil homme ? lança Cehka.

- Car je suis homme ! Malgré tous mes efforts je suis homme, et l'homme a peur du changement. Je vis depuis si longtemps que je ne peux imaginer le monde autrement. Le changement apporte avec lui le temps qui passe, et avec lui, je sens ma mort prochaine qui se rapproche en suivant les traces de tes pas. Pourtant, je dois te le dire, je dois te raconter l'histoire de notre monde. Notre histoire raconte que le soleil, un jour, entendit la souffrance de la Terre. Depuis longtemps elle gardait en elle la douleur causée par les hommes, à cause de la pollution qu'ils généraient, à cause de leurs pulsions qui les amenaient à toujours plus détruire son corps, en tuant des espèces, en défrichant des espaces de forêts si grands que l'ont ne peut les imaginer, nous qui vivons sur le sol. Ils n'eurent de cesse de ravager les terres et les mers, sans jamais éprouver de remord, de compassion, pour les autres formes de vies. N'importait que leur soif dévorante de posséder. Ils n'étaient plus des animaux, ils étaient des démons, mus par l'intelligence qui aurait du les rendre sages. Alors, la Terre, ne pouvant plus supporter tant de douleurs, hurla si fort que le soleil l'entendit.

- La terre qui hurle ? Mais comm...

- Attends homme, tout deviendra clair pour toi. Le soleil et la Terre souhaitèrent que les hommes disparaissent pour que les autres espèces puissent continuer de vivre. Mais comment faire ? Le soleil demanda alors à la Terre une chose qu'elle ne pouvait se résigner à faire, mais qui demeurerait la seule véritable solution : notre monde est une graine, de laquelle un arbre est sorti aux premiers temps du monde. La Terre avait réussi à conserver l'arbre invisible aux yeux humains, ses racines étaient profondément enfoncées dans le sol et faisaient battre le cœur de notre planète, tandis que son feuillage, d'un bleu d'argent, entourait toute la surface de la Terre,

la protégeant de la puissance du soleil et permettant à la vie de se développer grâce à la lumière qui passait au travers de ses rameaux. Mais les actes humains faisaient pourrir les racines et rongeaient le tronc, menaçant la graine originelle. Alors, sous l'insistance du soleil, la Terre abandonna l'arbre qui se fana. Les feuilles brûlèrent, les branches tombèrent en poussière et vinrent recouvrir le monde une première fois. Puis le soleil déchaina sa colère, et presque toute vie disparut de la surface du monde. La douleur fut intense, tellement intense que d'innombrables années après cette douloureuse blessure la Terre pleure encore. Mais ses pleurs s'atténuent peu à peu, car la vie renaît, et la graine a nouveau s'apprête à germer.

- Attendez... je ne comprends pas. Nous sommes vivants, la vie n'a pas disparu.

- Nous n'avons qu'un sursis dans ce monde. Sans plantes, sans eau, dans un monde désertique où la plus infime trace d'eau devient un trésor qui appelle à tuer, nous ne sommes que temporaires. Oui, homme de dehors, l'homme va disparaître. Quand je ne le sais pas, mais il va disparaître. Il doit disparaître pour que la graine puisse de nouveau germer et ce monde continuer de vivre.

Au dehors, les bruits se firent plus proches, plus pressés. Le vieil homme se redressa, tendit la main à Cehka, l'invita à se lever, lui aussi :

« Il est temps que tu passes l'épreuve qui déterminera si tu peux accéder à la Cité. »

Un immense cercle s'était formé. L'ensemble du peuple de la caravane semblait présent. Hommes, femmes, enfants, vieillards, tous entouraient Cehka et le vieil homme, qui portait autour du cou un étrange objet, un bijou soigneusement ciselé qui brillait d'un éclat laiteux sous les rayons de la lune qui s'assoupissait. Cehka pouvait sentir la chaleur de l'air, prémisse du

matin bientôt flamboyant, et son corps comme une corde se raidit. Ces hommes savaient-ils à quel point l'aurore était proche ? Oui, ils le devaient, ils n'auraient pu survivre s'ils n'avaient pas conscience de cela.

Le chef de la tribu fit un pas sur le côté de sa jambe droite, puis un autre, de sa jambe gauche, traçant sur le sol une droite courbe, puis une deuxième, une troisième, tout en agitant les bras et les colifichets qui les avaient enrichis, et les habitants autour d'eux reproduisaient les mêmes gestes. Le tintement tel de l'eau retentissait sur les corps de chacun comme des échos sur la roche. La vibration qui naissait de cela possédait une harmonie sauvage et totémique, une sorte d'appel aux esprits qui devaient accourir à ces injonctions. Elle fluctuait, courant d'air sur la peau, comme des veines de sables au cœur des dunes. Les mouvements semblaient ne faire qu'un, créant une ondulation sensuelle qui se répercutait sur la masse de l'air, la faisait danser elle aussi sur un tempo semblable à celui de la chaleur qui parcourait les étendues du monde, une respiration entraînant qui plongeait en chaque chose et en ressortait chargée d'une saveur subtile comme celle du caramel et violente comme après un orage dont l'immense puissance aurait pénétré chacun pour leur rendre vie. Cehka se laissait attraper par ces sons, se laisser envelopper. Le désir de lutte qu'il aurait pu ressentir ne s'était pas manifesté; sa violence naturelle était demeurée silencieuse. Elle semblait s'être laissée ensevelir sous la puissance de cette vision étrange, s'être évadée de lui pour s'infiltrer en ces êtres afin qu'elle leur donne, à eux aussi, un peu de ce mirage qu'il recherchait.

Lorsque le vieil homme secoua la tête, toute la foule rassemblée l'imita de nouveau, les mains au ciel, les yeux tournés vers la voute comme l'avait fait Cehka il y a longtemps de cela dans les rues d'Aegis face aux idoles métaphoriques de la Science. Pourtant, cette cérémonie

était plus puissante, plus bestiale et en même temps plus humaine, réalisée non pas par la force de l'habitude mais par la conviction profonde que chacun des participants exprimait, venait se lier à celle de ses semblables pour créer une maille forte qui se superposait à l'air ambiant. Peu à peu, Cehka sentit ses cellules réagir à cette ovation : ses muscles se contractaient et se dilataient dans la cadence de ces appels, et un frisson, comme une vague impétueuse et tiède, s'étira dans son corps, remonta le long de son dos jusqu'à sa nuque et brisa les nœuds, délassa ses muscles, lui offrit un sentiment étrange fait à la fois de joie et de tristesse, de bien-être et de remord, de passions. Face à cela, Cehka ne put trouver le moindre mot pour lui-même. Ce qu'il ressentait lui semblait extérieur à son être, inspiré par un mouvement étranger et pourtant irrémédiablement amical. Ses mains frissonnèrent et dans ses yeux, juste à la limite de son esprit, dans cet étroite parcelle indéfinissable, apparurent des images floues, lumineuses comme un astre puissant et rédempteur, comme une conscience paternelle et maternelle. Puis la mélodie cessa. Tout devint silencieux.

Sur la peau de son visage, Cehka sentit alors une douce chaleur. Elle ne brûlait pas, elle ne mordait pas. Elle réchauffait. Tournant son œil, il vit le soleil qui émergeait peu à peu d'entre les dunes pour dégriser le monde et ses contours au travers d'un mince filet végétal qui enrobait la foule et leur espace. Les plantes de la Cité étaient descendus sur eux et les protégeaient. Dans la nuit il n'avait pu les voir, trop concentré sur cette foule étrange et si affairée aux travaux de la terre. Tout devenait clair : le sol était fertile grâce aux plantes qui s'écoulaient de la Cité. Mais il devait y avoir autre chose... quelque chose qu'il n'avait pas encore remarqué... Quoi... ?

« Nous sommes les fils de la Terre. D'elle nous venons, et à elle nous allons ». Et la foule, d'une seule voix : « Pour renaître et grandir. »

« En ce matin béni par le soleil, nous accueillons en nous cet être venu du désert (Et la foule murmura : « oui du désert. »). Il a été guidé par l'esprit de la nature jusqu'à nous. (Oui jusqu'à nous). Son chemin passe par notre vie pour rejoindre celui qui nous a fait (Oui nous a fait). Toi, dit le vieil homme en levant son bras noueux en direction de Cehka, tu te trouves parmi nous mais qui nous dit que tu es bien celui que nous attendons ? Qui nous dit que tu n'es pas l'un des démons du néant, venu pour dévorer notre Père ? »

Cehka redressa son visage, saisi par les mots qu'il entendait. Chacun d'eux lui rappelait les paroles du vieil homme de la Bordure lorsqu'il avait rencontré Liwana. Il avait employé les mêmes mots, à quelques nuances près, et la foule, dans un même accord, avait agi de cette même manière, psalmodiant des mots comme un rituel.

Tout prenait peu à peu corps en lui : les attitudes des inconnus à son égard ce premier soir, la présence impossible du bois encore vivant, la détermination de ce jeune garçon qui l'avait sauvé du soleil du matin. Tout devenait de plus en plus clair.

« Répond-nous, être du désert ! Es-tu un djinn, ou un homme ?! »

Cehka regarda le vieil homme, son front couvert de sillons, les arêtes de son nez, ses yeux d'un blanc vitreux. Il était aveugle.

« Oui, je suis aveugle. Et dans notre culture la cécité n'est pas une tare mais un don. En nous privant de la vue le ciel nous permet de mieux comprendre la nature même du temps, et nous offre ainsi la possibilité d'entreprendre l'ascension vers la Cité afin de l'entretenir. Je suis le gardien de la Cité. Maintenant réponds-nous : Qu'es-tu ? »

- Je suis tout comme vous, dit-il. Mon corps est identique au vôtre, et comme la vôtre ma vie prendra fin un jour. Je suis un être humain qui découvre chaque jour de quoi le monde est

fait. Maintenant, je le sais : avant de partir de ma cité, je me pensais humain, mais je n'étais qu'un corps soumis. Depuis plusieurs semaines mon existence change : j'ai découvert la réalité du monde, la beauté du désert et la sagesse de ses habitants. J'ai compris qu'un corps n'est qu'une enveloppe, et que la véritable humanité peut revêtir bien des formes. J'ai été sauvé par un enfant qui a donné sa vie pour que la mienne continue, laissant en moi par ce geste la racine de son espoir. J'ai reçu la douleur d'un être fabriqué par les anciens hommes, qui a exploré sa vie sans aucune rancune envers ses créateurs et bourreaux; j'ai rencontré une conscience qui souffrait de n'avoir aucun but, d'être un simple ensemble de programmes sans aucune utilité, perdue dans un monde qui l'avait oubliée. J'ai marché sur un organisme immense fait de millions de micro-organismes qui ne voulaient rien d'autre que des souvenirs pour pouvoir s'inscrire dans le temps, pour ne pas avoir l'impression de n'avoir pas existé. Et j'ai marché, malgré l'ordre qui m'était donné de la tuer, j'ai marché à côté d'une femme qui connaissait mes intentions mais qui jamais n'a perdu confiance en moi, qui m'a guidé, m'a ouvert le chemin jusqu'à vous comme une porte que je me devais d'ouvrir par ma propre conscience, et pour cela elle n'a pas hésité à s'abandonner à la mort pour que je puisse continuer cette recherche de cette Cité des Nuages où elle est née et où je dois me rendre.

Cehka s'arrêta. Une nouvelle fois, il avait laissé son cœur parler à sa place, oubliant toutes les restrictions que son esprit avait encore en lui. Maintenant que la foule l'avait écouté, il sentait, proche de lui, une conscience qui s'était rapprochée de lui, qu'il avait sentie venir mais dont la nature lui était demeurée inconnue. Dès le dernier mot donné il avait compris que c'était à ce souffle de vent qu'il avait parlé, qu'il n'avait pas vraiment parlé à des humains mais à des êtres qui étaient des parties de la nature et que c'était cette partie d'eux qui importait vraiment. Il

prit conscience de ce qu'il venait de faire, du sujet de la conversation, et de l'importance considérable de ses mots.

Du fond de la barrière végétale, un tremblement naquit. Les vapeurs froides du ciel s'ouvrirent, et au devant de Cehka un tube d'acier et de verre vint se planter. La Cité des Nuages lui était ouverte.

La trace de mes pas s'est effacée mais je demeure.

Sans être je reste.

Parole de Liwana

Quand j'ai posé le pied sur le sol du monde, une foule m'a entourée, m'a touchée. Dans le bout de leurs doigts j'ai pu sentir la dégénérescence de leur peuple, la fragilité de leur condition, la faiblesse de leurs convictions et l'attente de la mort. Le temps avait accompli une œuvre plus grande que ce que j'avais imaginé : en l'espace de quelques décennies, les souillures du monde avaient remonté de ses racines à son écorce et avait commencé à envahir les esprits des êtres vivants. Pourtant ma présence semblait en partie les guérir, car certains souriaient, tandis que d'autres, trop faibles pour me reconnaître, chuchotaient, tels des conspirateurs, contre ma présence. J'étais un mauvais esprit, un être démoniaque qui était descendu du ciel pour les dévorer.

Les histoires, les contes de ma présence passée avaient été oubliés, n'étaient plus que légendes marmonnées par les aînés sur leur lit de mort.

Mais ils continuaient de vivre. Le peuple des Deucali existait encore, et avec lui l'espoir de pouvoir encore changer. Peut-être.

L'une de nos plus grandes erreurs à été de croire que nous étions maîtres de notre présent. Il aurait été plus juste de dire que nous en étions l'erreur.

Conclusion rejetée du Manifeste de l'écologie.

L'atmosphère à l'intérieur du tube était un mélange d'air conditionné tel qu'il l'avait connu dans les appartements d'Aegis et de pierres. Ce lieu était humide et Cehka s'étonna de tant d'eau. Les derniers jours dans le désert, à l'écart de toute source d'humidité autre que les quelques litres qu'il trouvait dans les abris, l'avaient rendu réceptif à la présence de ce liquide. Entouré de tant d'humidité son corps se relâchait. Pendant une seconde il pensa à un phénomène atavique, puis il le chassa : ces pensées n'avaient pas lieu d'être en ce moment. Il devait se concentrer sur le présent. Simplement le présent.

L'enseignement d'Aegis avait peu à peu disparu. Les crochets plantés dans sa conscience sur le monde et la réalité, sur les hommes et leur devoir de survie, s'étaient lentement desserrés, et à leur place, il y avait autre chose. Il ne voyait plus le monde comme un animal dangereux à apprivoiser mais comme une plante, comme cette plante que l'Ouvrier cultivait avec patience, qu'il fallait alimenter de lumière pour pouvoir, plus tard, en cueillir les fruits.

Dans un haut-le-corps, Cehka sentit s'élever le sol sur lequel il se tenait. En-dessous de lui la foule devint un groupe de points noirs et mouvants dont des cris étouffés se perdaient dans la vibration du métal translucide. il ne sentait aucune chaleur, aucun frottement, comme si la plate-forme cylindrique qui le supportait était aspirée vers le haut. Puis il pénétra dans la masse terreuse, et tout autour de lui le monde se chargea d'ombres grisâtres aux veines de houille ou de suie. Il pénétrait la terre, s'immisçait dans les réseaux minéraux de la cité au-dessus du monde.

Et la lumière fut. Intense. Omniprésente. Inondante. Dans un mouvement de main, Cehka se protégea les yeux avant de se rendre compte que le soleil était la source de cette clarté, un soleil pur, sans filtre, sans plantes, rien que le ciel clair et bleu et un tube de verre comme seul rempart. Les muscles de Cehka ne tremblèrent pourtant pas. Le réflexe de son corps face aux rayons solaires ne se produisit pas. Sa peau se libérait même, comme une fleur elle acceptait ce qui lui était donné. Il n'y avait aucune menace.

Quand la porte s'ouvrit, Cehka s'avança sur le court chemin tracé dans les étendues d'herbes grasses et soyeuses. Les dalles étaient d'un blanc crémeux et s'enfonçaient dans la plaine jusqu'à un bâtiment aux angles secs que dominait une coupole de verre sur lequel le soleil étincelait. Sur les côtés de nombreuses bâtisses, toutes en ouvertures, laissaient le silence du lieu investir leurs cours et leurs jardins que le vent seul semblait occuper. Il régnait ici le même silence que dans le désert sur lequel se posaient les murmures fins des danses des brin d'herbe. Le frottement qu'ils laissaient courir autour d'eux était comme un chuchotement caressant. Se baissant, Cehka passa sa main sur les pointes offertes et reçut sur ses doigts l'humidité légère de l'aurore. Il voulut s'asseoir, goûter un instant à la plénitude de ce lieu de paradis, mais derrière les zones d'ombres du chemin qui se déployait face à lui se trouvait quelque chose qui l'appelait, de la même manière que la mer vivante qui entourait l'observatoire l'avait fait. Mais cet appel était plus impérieux, comme lié à un temps déjà trop court. Il ne pouvait s'arrêter. Il devait marcher.

Ses pas étaient mesurés, ni trop rapides, ni trop lents, afin de pouvoir saisir chaque détail, la plus infime parcelle de douceur. Il ne se sentait pas opprimé comme dans ces lieux étranges et inconnus qu'il avait pu traverser durant son existence : ici, entre ces zones d'un vert intense, dans cette odeur d'eau, il s'était senti à sa place, comme si, depuis longtemps, ce lieu l'appelait,

comme s'il n'était venu que pour revenir, comme s'il ne faisait que retrouver ce monde.

La porte aux reflets bleutés qui lui barrait le chemin s'ouvrit à son approche. Immédiatement, un courant d'air chargé d'effluves diverses, totalement inconnues, l'entoura, l'envoûta. Ses jambes s'animèrent d'elles-mêmes, poussées vers ce cocktail de saveurs idylliques, et le portèrent vers une immense serre, dont les arbres offraient leurs cimes douillettes et leurs fruits à portée des mains de l'homme. Il se trouvait sur une plate-forme qu'un escalier conduisait vers les racines des plantes et de laquelle il pouvait observer le jardin sans limite qui s'offrait sans pudeur. Les couleurs étaient fantastiques, toutes en nuances si nombreuses que Cehka ne pouvait en discerner les fluctuations. La texture même des feuilles semblait différente d'un arbre à l'autre, certaines semblaient voluptueuses, prêtes à se laisser porter par les vents, tandis que d'autres se découpaient comme des cisailles pouvant fendre l'air d'un mouvement. Une feuille semblait être une main tendue, alors qu'une autre ressemblait à un éclat de roche, une brisure violente et sèche.

Cehka descendit les marches si vite qu'il failli plus d'une fois perdre l'équilibre. Le sol qui l'accueillit était fait d'une terre humide et riche dont la couleur rappelait les roches basaltiques des volcans, élastique, pleine de vie. Dans les détours des racines il y avait des mouvements fugaces, presque invisibles, d'insectes qui vivaient dans cette glèbe, qui formait, avec les arbres, avec l'eau, un cycle de vie. Ses genoux tremblaient. Il voulait s'effondrer et mourir ici pour ensemencher ce monde de sa propre vie, pour que son corps pénètre les arbres et leurs feuilles, pour qu'il serve à cette utopie inconnue, mais quelque chose, en lui, l'en empêchait. Quelque chose, dans sa conscience, ne refusait pas ce possible, mais le poussait à continuer de vivre.

Il continua de marcher au travers des arbres sans doute plusieurs fois centenaires, avide

d'entendre leurs pensées les plus profondes sur leur vie. Il aurait voulu savoir ce qu'ils avaient vu, ce qu'ils avaient ressenti depuis leur existence de graine jusqu'à ce jour où un humain avait posé sa main sur eux, mais ils gardaient désespérément le silence, regardant l'étranger qui passait à leurs pieds sans lui offrir un mot ou un fruit. Il n'y avait aucune violence en eux, Cehka le sentait, simplement de la curiosité, et une infime trace de peur née de l'inconnu qu'ils ne parvenaient pas à effacer complètement. Alors l'homme continua de marcher au travers de ces colosses à la peau craquelée, ne frôlant pas même leur tronc, respectant cette distance qu'ils conservaient, tout en les admirant comme il se devait.

Une seconde porte s'ouvrit devant lui et à contre-cœur il sortit de cette serre dont le ciel de verre n'était que chimère au-dessus des voûtes des géants de bois. De nouveau il était au-dehors, face à un autre bâtiment plus austère dont les angles secs se démarquaient de l'ambiance de la cité. À chacun de ses pas, une étrange sensation de malaise se répandait en lui, une sorte de courant électrique fourmilier qui rampait le long de ses nerfs pour les mettre à fleur de peau qui se démarquait de la plénitude qui émanait de la pièce d'où il venait. D'une menace froide et respectueuse, il était à présent proche d'une vague brisante et gelée qui s'écrasait tout autour de lui, qui n'attendait que lui pour rugir et l'emporter.

La main sur la poignée, le sentiment de danger était intense, mais plutôt que de le faire reculer, il le conviait à continuer; c'était un avertissement, une mise en condition pour ce qui allait advenir, un inéluctable par lequel son chemin passait.

Dans la pièce baignée lumière, toute en contours, Cehka put sentir le goût de l'air, l'effluve glaciale qu'il avait connue dans les artères sombres de la ville. La forme de vie qui était là, quelque part, ressemblait à cette vapeur informatique qui avait failli le tuer. Elle l'attendait. Elle

avait attendu ce moment, rien d'autre que cette seconde où il avait ouvert cette porte de lui-même.

D'un bond il fut attiré, la porte claquée. Le silence total. Et cette lumière qui semblait venir de la pierre elle-même... C'était comme d'être dans une cage, un espace clos et l'impression de ne pas être seul sans pouvoir voir ce qui se trouve avec soi.

« Cela fait longtemps que j'attends quelqu'un. »

Cehka garda le silence. Il n'était pas seul. Mais qui était là. Il lui fallait l'entendre encore, pour comprendre à qui était cette voix.

« La prudence est la fleur de la vie, reprit la voix. Cependant elle est aussi l'élément contraire de la vie. Sais-tu pourquoi ? »

Question. Cehka commençait à comprendre ces jeux. Il se hasarda à répondre :

« Car la prudence rend immobile... »

- En effet, répondit la voix grinçante. Être prudent permet de vivre, mais elle est aussi le germe de l'immobilité, qui fait qu'une bête sauvage pourra la trouver. Tu ferais bien d'observer ce précepte.

L'homme comprit et se déplaça sur sa droite, laissant ses pieds au plus près du sol pour saisir chaque détail, la plus infime déformation.

« Avec la prudence vient aussi l'action. Agir quand c'est possible et attendre de pouvoir agir sont deux actions à la fois indissociables et pourtant profondément solitaires. Pour quelle raison ? »

Encore... cette voix cherchait à savoir quelque chose. Elle avait repris le cycle de la première question, pour en former une autre. Il était dans un cycle, dans lequel une question

engendrait une autre question. Il lui fallait continuer de répondre, gagner du temps :

« Car... car attendre et agir sont deux actions, mais l'une crée tandis que l'autre n'apporte rien. »

- Faux ! Faux ! semblant d'humain... ta première faute est faite, ton courroux s'approche à grand pas, attention de ne pas le perdre.

Le plafond s'obscurcit, rendant le lieu un peu plus malsain, un peu plus oppressant. Rapidement, Cehka comprit les dispositions des meubles et des caisses : où qu'il se trouve, il ne pourrait se cacher de la chose. Les objets ne faisaient que façonner des couloirs, mais empêchaient de se dissimuler.

« Alors... veux-tu répondre ou réponds-tu de tes erreurs passées en abdiquant ? »

Cehka retourna l'énigme dans ses pensées. Action et prudence. Agir et patienter. Quelque chose pouvait sortir de cette association, quelque chose devait sortir de ces deux mots, liés et distants. Il secoua la tête. Ses pensées s'embrouillaient. Tout n'était que ténèbres. Agir... Patienter... Action... Prudence... C'était cela :

« Car la prudence peut-être la mère de l'action, mais elle est également son bourreau. À trop vouloir patienter le temps s'efface et l'action meurt de ne pas être née. Mais agir sans prudence revient à se laisser saisir par soi-même, à s'emprisonner. En agissant avec prudence, l'homme se contrôle et peut contrôler. »

- Bien... bien, fit la voix, au travers de laquelle un sourire semblait se dessiner. Je vois que moins voir te permet de mieux y voir. C'est intéressant. Pourtant, rien n'est joué.

Cehka continuait de bouger au travers des tracés des formes multiples. Il savait qu'il ne parviendrait pas à surprendre cette voix, qu'elle savait où il était à chaque instant, mais elle

l'avait averti sur l'immobilité, et cela ne devait pas être sans intérêt.

« L'homme se contrôle, pourtant ce contrôle peut lui faire perdre le contrôle. Contrôler est semblable à l'eau, sais-tu pourquoi ? »

Encore une, mais cette fois, Cehka s'y était attendu. Il avait formulé sa réponse de manière à insister sur cette notion qui lui était rappelé, pour tester si les énigmes dépendaient de ses mots ou d'un schéma différent dans lequel il s'enlisait, malgré lui. Pour le moment, il ne pouvait que continuer de jouer.

Le contrôle... semblable à de l'eau. L'autre parlait de quelque chose de précis... Quelque chose en rapport avec l'eau. Intuitivement, Cehka pensa à Aegis. Il est vrai qu'Aegis et son système de contrôle reposait sur les rations en eau. L'eau est l'élément de vie et sa présence est nécessaire à l'existence, donc au contrôle. Mais ce n'était pas cela que la voix attendait. Elle ne voulait pas de concret, elle voulait un jeu sur les mots, un courant de conscience, et rien d'autre.

« L'homme se contrôle, car il comprend. En tentant de tout contrôler, jusqu'à lui-même, l'homme prend le risque de se perdre, si quelque chose vient contre son contrôle. Comme l'eau qui devient glace lorsqu'elle cesse de bouger, trop de contrôle immobilise et fait de l'homme un objet pouvant se casser au moindre choc. »

- Ta réponse est bonne, exemplaire même, dit la voix qui laissait transparaître son regret. Mais les mots que tu as utilisés ne sont pas les tiens. Comprends-tu ce que tu as dit ?

Pour la première fois, la voix s'adressait directement à lui, à sa personne. Il commençait à comprendre ce jeu, ces énigmes dans la pénombre.

« Je les comprends : vouloir se contrôler sans accepter la part d'inconnue qui se trouve en tout temps mène à son propre exil. L'homme qui cherche le contrôle total se prive lui-même de

sa place dans le temps et l'espace. Qu'il devienne un dieu ou un tyran n'a plus d'importance. Sans contact avec la réalité, le contrôle n'est qu'une cage pour soi-même. »

- Exactement, répondit la voix criarde. Contrôler toute chose est impossible. Le vouloir est folie. Pourtant, la folie peut mener à la vérité. Pourquoi ?

- Car la folie est en chacun et chacun l'exprime selon la conscience qu'il a de lui.

- Non ! Non non non ! Tu parles trop vite et tu oublies de penser ! Tu me plaisais mais tu creuses ta tombe, et pour cela je ne t'aime pas !

Encore une fois, la lumière se fit plus fade. Proche, tout proche de lui, Cehka perçu un sifflement, quelque chose d'animal, de dangereux. C'était un avertissement. Ce devait être le dernier. Qu'importe ce qu'il ferait, sa prochaine erreur lui serait sans doute fatale. Il se déplaça dans une alcôve formée par un meuble contre un mur et entreprit de se calmer, de réfléchir aux mots utilisés. Deux mots lui semblaient étranges, l'association entre le vouloir et la folie : « Le vouloir est folie ». Cette phrase ne se liait pas au contrôle. Elle était une phrase en elle-même. Le vouloir est folie. Pourquoi vouloir quelque chose pourrait-il être quelque chose de fou...? Et de chaque côté... contrôler toute chose est impossible... La folie peut mener à la vérité... Où cela menait-il ?

De nouveau ce bruit. La chose jouait avec ses nerfs. Il n'y avait aucune échappatoire. Sa présence ici était immuable. Il lui fallait passer cette épreuve pour continuer. Mais vers où ? Pourquoi ?

« Attention, attention, le temps passe et la prudence peut tuer. Ne l'oublie pas. »

- Je sais... Le seul soucis que j'ai avec cette énigme est l'élément central. Vous avez dit que le vouloir était folie. Mais vouloir n'est pas folie en soi. Ce qui est fou dans le fait de vouloir

est que ce désir repose sur soi, et sur soi seul. On ne cherche pas à savoir si cela est possible, on le veut, et rien d'autre. C'est une des caractéristiques de l'homme que de vouloir.

- En effet, c'est vrai, absolument. Mais tu n'as pas répondu à ma question en entier. Qu'en penses-tu ? et la voix était basse, comme si son origine était lointaine, mais l'atmosphère était remplie de ces petits sons sinueux, tout proches.

- Je pense que la vérité est forcément folie pour quelqu'un car la vérité pure n'existe pas. Ce que je crois vrai ne l'est peut-être pas pour les autres. Pourtant, rien ne pourra me faire changer d'avis car cette vérité repose sur des sensations qui, même si elles sont exprimées par des mots identiques, sont différentes. Cette différence tient sur l'existence de chacun, sur ce qui fait de chaque être un humain : sur le passé et ce que nous assimilons aux concepts que nous utilisons. Mais sans les mots, sans la communication, il n'est pas d'humanité possible. Les mots sont donc à la fois folie et vérité, car en eux s'expriment les mondes de chacun qui forment le monde de l'humanité.

- Oh! très bien. Réponse encore une fois exemplaire. Mais voici ma dernière, celle qui fera tout en ce jour : si les mots sont folie, que sont les mathématiques pour toi ?

C'était cela. Tout devait arriver à cela : la véritable question était sur les mathématiques. Mais pourquoi poser une question personnelle sur les mathématiques? Par définition, les mathématiques sont la science exacte. Cehka ne comprenait pas pourquoi, mais il sentait, en lui, l'importance de cette question et ce qu'elle impliquait, non pas seulement pour lui, mais aussi pour son adversaire. Il y avait quelque chose dans cette question qui ne renvoyait pas aux mathématiques mais à quelque chose de plus profond, de plus important. Les mathématiques permettent de comprendre le monde... ils sont le langage de la nature. Le langage... ainsi, c'était

cela la véritable question.

« Les mathématiques sont comme les mots. Il est vrai que les mathématiques sont les rapports les plus proches de la vérité, mais ils demeurent manipulés par les hommes et exprimés par les mots. Comme les mots les mathématiques ne sont que le reflet de ce que l'on veut voir, et nous pouvons les contrôler pour faire admettre une vérité. Comme les mots ils doivent être utilisés avec prudence, et avec le seul souci du vrai, et non selon soi. »

Le silence demeura. La luminosité resta identique. Dans l'atmosphère, le sifflement avait cessé. La porte qu'il avait franchi émit un cliquetis, tandis qu'une autre ouverture sur un mur adjacent se révélait. Avec prudence Cehka se redressa, observant tout autour de lui un détail qui pourrait lui révéler la nature de son adversaire dans cette étrange joute orale. Mais il n'y avait rien, comme si tout cela n'avait été qu'une illusion, une hallucination. Pourtant, au moment de se diriger vers la nouvelle ouverture, son pied fit craquer quelque chose. Le soulevant, il découvrit un morceau de pierre à la forme étrange, quelque chose qui ressemblait à une tête, mince et agile, dont la gueule ouverte présentait deux dents démesurées et violentes.

Il posa l'objet dans sur une caisse à côté de la porte ouverte, reprit son mouvement, pénétra dans une nouvelle zone, dans un nouveau monde.

Suite à leurs exactions honteuses et à leurs propos hérétiques, Mandi et Phalank ont été destitués de leurs fonctions respectives. Shrina est désormais le seul dirigeant d'Aegis. Faites lui honneur et respectez sa parole, car la Science parle par lui.

Annonce prononcée dans les rues d'Aegis peu avant le premier jour de la révolte.

Le signe discret sur le mur était frais. La patrouille avait été repérée moins d'une heure auparavant. Ils ne repasseraient pas aujourd'hui. Le jour déclinant marquait le regain d'activités au niveau des périphéries, tandis que les groupes armés se regroupaient au centre, proche de la grande tour d'où Shrina dirigeait la cité. Sa cime était une flèche qui semblait vouloir percer le premier ciel, comme si Aegis voulait d'elle-même se détruire. C'était ce qui se produisait en ce moment : en l'espace d'une journée, les milices de Shrina s'étaient déployées comme des araignées, tenant au piège des dizaines de pauvres qui avaient, depuis longtemps, fait des réserves d'eau en cas de pénurie. Il y avait sans doute les coupables recherchés dans cette action d'éclat, mais, pour la plupart, ils n'étaient que de simples citoyens qui avaient cru bon d'avoir la conscience d'économiser leur eau. La saisie fut la dernière goutte : elle fit exploser le mécontentement des strates les plus basses. Et maintenant ? Maintenant la ville était au bord d'un gouffre immense.

Le coin de rue était le plus dangereux : il fallait prendre gare à tout ce qui formait les alentours. Un bruit trop sec pouvait attirer les foudres de chaque bord. C'était une chasse à l'aveugle. C'était la survie.

Un peu plus loin, il y avait un bâtiment éventré. Comment cela avait-t-il commencé ? Les perquisitions étaient rudes, mais légitimes en soi : Aegis manquait d'eau, il fallait irriguer les cultures et disposer d'une quantité minimale pour les stations de traitement. Mais comment cela avait-il dévié à ce point ? Dès les premières actions de la milice, des explosions avaient retenti dans les quartiers profonds, et juste après une bataille avait éclaté dans le centre à côté de la statue de la Science. Dans un système où les menaces ne pouvaient venir que de l'environnement, pourquoi autant d'armes avaient-elles été fabriquées, et même malgré cela, comment s'étaient-elles répandues dans la ville ? C'était un mystère que personne ne voulait élucider. Seule comptait la survie. La survie, et rien d'autre.

Un peu plus loin, il y avait un petit distributeur dont la canalisation remontait jusqu'à un système de traitement de l'eau. Ici, il pourrait y en avoir. Ici, il y aurait de l'eau. Il le fallait.

Les décombres étaient parfois d'un secours inespéré. Certains formaient des cavités dans lesquelles on pouvait se cacher le temps d'observer les alentours. Ici la position n'était pas idéale mais rien n'était idéal depuis la veille. En moins d'une journée, l'ordonnance fragile des masses pauvres avait éclaté dans les périphéries. En moins de vingt-quatre heures, les habitants s'étaient métamorphosés en bêtes. Après les explosions (des explosions ! Quels étaient les fous qui pouvaient croire qu'une explosion serait une bonne chose dans un monde où la seule chose qui nous protège est un dôme en composite cristallin) les habitants de toute la périphérie s'étaient rassemblés afin de faire front aux autorités. Organisation. Toute organisation nécessite un chef, des cellules diverses. Comment tout cela a-t-il pu être planifié ? Planifié... L'idée était en elle-même terrorisante. Quelqu'un avait pensé à cela. Quelques cadavres étaient encore dans les rues pour en confirmer la réalité : on tuait dans Aegis. De mémoire, rien de tel n'avait jamais eu lieu,

mais il faut bien une première fois.

Cynique ? Lui-même se surprenait à l'être, lui, le petit cadre chargé du système d'approvisionnement des blocs de sable pour les douches minérales était devenu cynique en l'espace d'une journée. Il avait cru que l'explosion avait été un incident, mais très vite il s'était fait une raison : Aegis changeait, et il fallait changer ou mourir dans le changement. Mourir pour le changement... cela faisait une bonne accroche. Mais il fallait être fou pour mourir pour cela. Le changement ne pouvait se faire sur la mort mais sur l'adaptation. S'adapter, c'était la clé de tout. Rien d'autre ne comptait. Il fallait s'adapter.

Il s'était surpris à comprendre cela, d'autant plus qu'il parvenait à cela avec une certaine aisance. Dès qu'il en avait été sûr, il avait quitté son appartement, emportant avec lui les plus essentielles des ressources dont il disposait. Son logement était à la limite de la zone de combat, mais il avait senti que son salut n'était pas vers le cœur de la ville. Il était ici, dans les décombres, dans les zones d'ombre les fumées et la poussière. C'était difficile, mais c'était en elle qu'il s'accomplirait.

Personne. En deux bonds il fut hors de sa cachette de fortune, parcourut l'espace à découvert, gagna un renforcement dans lequel un corps laissait ses relents de pourriture s'épancher sur le sol. Encore une victime des explosions hasardeuses. Elles n'avaient pas été orchestrées. Elles avaient été posées par des imbéciles, des personnes sans expérience, et c'était d'autant plus effrayant. Des personnes sans aucune connaissance des explosifs avaient à leur disposition de quoi faire s'écrouler des bâtiments entiers. Comment avaient-ils fabriqué cela ? Les avaient-ils même conçus eux-mêmes ou les avaient-ils volés ? Ou bien leur avait-on donné ? Encore cette idée de complot, cette impression d'orchestration qui battait entre ses tempes.

D'un mouvement de tête, il chassa l'idée démente de son esprit. Pour le moment, il fallait trouver de l'eau, et tout ce qui pourrait servir à se défendre. Un dernier regard au visage déformé par la douleur, figé par la mort, un salut rapide accompagné de quelques mots de courage, et il sortit de nouveau, attentif à tout. Ce qu'il venait de faire était horrible, mais cela l'avait fait rire. Se moquer de la mort n'était pas bon signe. Peut-être commençait-il à devenir fou, ou extrêmement lucide, il ne le savait pas, les deux étaient sans doute trop proches pour être vraiment différents.

Un caillou poussé négligemment frappa d'un son métallique une tige d'acier qu'un bloc avait écrasé. Cela pourrait faire une bonne arme de corps-à-corps. Pas vraiment efficace contre les armes des miliciens, mais c'était mieux que rien. Il fallait compter sur toutes les situations, et un tuyau d'acier écrasé à son bout valait mieux que les poings. Mais ce morceau d'acier n'était qu'un supplément. De l'eau. De l'eau. Cela allait devenir urgent. Avec ce qu'il avait avec lui il pourrait tenir peut-être trois jours, ou quatre en se rationnant, mais il lui fallait faire des réserves, et rapidement. Là résiderait sa survie. S'il parvenait à survivre assez longtemps, peut-être pourrait-il rejoindre le centre et se faire prévaloir d'avoir survécu.

Pourquoi ? pourquoi cette pensée stupide ? Il ne le savait pas mais quelque chose commençait à germer dans son esprit concernant la survie. Ses cours d'histoire remontaient à plus de dix ans mais il se souvenait que le peuple d'Aegis, les premiers colons dont ils étaient les descendants avaient eux aussi survécu à une catastrophe. L'histoire se répétait.

Il sentit ses lèvres monter en un sourire fuyant. Oui, c'était bien cela, il devenait fou. Comment ce qu'il pensait pouvait-il s'avérer vrai ?

Non... Oublier. Trouver de l'eau. Se concentrer sur l'eau. D'un mouvement du bras droit il

saisit sa gourde et avala deux longues gorgées d'eau. D'un coup de pied, il défonça une porte branlante, sauta dans l'espace ouvert. Un peu plus sur la gauche, si ses souvenirs étaient bons, il y avait le distributeur et derrière le mur la bonbonne qui servait de réserve en cas de rupture de la chaîne de pression. À tâtons il s'approcha de l'objet, passa sa main contre le mur jusqu'à sentir la petite poignée froide et rigide. D'un coup sec, il tira dessus, mais le déclic attendu n'eut pas lieu. De sa main libre, il explora la paroi, et trouva une nouvelle poignée, plus fine, plus froide encore, froide comme l'acier dont elle était faite. Il pressa la tige, entendit le déclic, plongea sa main, en ressortit une flasque de plastique dur dans lequel le liquide dansait. Bonne nouvelle. Ses yeux maintenant habitués à l'obscurité s'aventurèrent à trouver le premier objet saisi. Les formes étaient vagues, mais il se rendit bien compte de ce qu'il avait pris dans sa main.

Un bruit au dehors. Des voix. On venait ici. Aucun choix. juste un choix.

« Es-tu sûr ? » cria une voix.

- Oui, complètement. Je travaillais pour la confection de ces distributeurs. Ils ont tous cette réserve. Il faut juste trouver la trappe et c'est bon.

La lumière devint murmure quand les hommes pénétrèrent par l'ouverture. Ils semblaient être quatre, ou bien cinq, mais seulement deux s'aventurèrent dans la cavité. Leurs pieds étaient hésitants. Ils ne voyaient sans doute pas grand chose. Le soleil avait baissé dans le ciel et leurs yeux devaient encore souffrir de devoir supporter les rayons directement. Cela lui serait peut-être utile. Peut-être pas.

« Comment ?! »

- Je te le jure, la trappe est ouverte. Il n'y a plus rien dedans.

- Tu avais dit que toi seul étais au courant de cette astuce.

- Mais je te le jure ! A... attends ! elle a dû tomber !

- Non, fit la première voix, devenue plus sombre, plus calme, je n'attends plus. Je ne vais pas m'encombrer d'une bouche de plus, surtout celle d'un inconnu. Pas d'eau, pas d'utilité.

Les hommes qui avaient attendu dehors rentrèrent dans la grotte. S'en suivit une série de coups qu'étouffèrent les cris de l'homme qui les recevaient. Les coups de la chair dans la chair, auxquels succédèrent les jets de pierres, de plus en plus lourdes, jusqu'à ce que le dernier craquement du crâne annonce que la victime ne bougerait plus jamais, et le groupe remonta, plaisantant sur ce qu'ils venaient de faire. Le dernier à sortir poussa un bloc de pierre qui vint recouvrir les restes du corps encore chaud, et le silence reprit sa place.

Il n'osa pas bouger. Pas encore. L'idée qui brûlait en lui était par trop folle ! C'était impossible. Il devenait fou.

D'un coup de rein, il repoussa le cadavre dont il s'était servi pour se dissimuler, enjamba le nouveau corps inerte, passa les yeux au dehors. La troupe était partie. Dans quelle direction c'était un mystère, mais cela n'avait aucune importance. Ils étaient tous des esclaves, un troupeau d'amusement pour les aristocrates qui avaient tout créé, toute cette merde. C'était eux qui avaient donné les armes, les explosifs, pour que les habitants de la Dorure s'entretuent.

« Pas de sang sur les mains hein ! mais vous en aurez, je vous le garantis. »

La nuit était tombée depuis plusieurs heures quand l'homme découvrit la brèche dans le mur de la station sept de traitements de l'eau. L'enceinte principale avait été endommagée par une explosion et personne n'avait pris le temps d'y assigner un garde. Il n'eut aucune peine à s'infiltrer dans les zones d'épurations, et après s'être largement servi en eau potable, il prit, dans

le fond de son sac, une petite boîte terne qu'il ouvrit, et qu'il jeta dans le fond du bassin.

Nous avons fait l'erreur de laisser Shrina commander à lui seul le corps expéditionnaire hors d'Aegis. De cela découlèrent les troubles de la révolte. Nous n'osons pas imaginer ce qui se serait produit si cela n'avait pas eu lieu.

Des imprévisions du temps et de l'espace, récit de

Phalank.

Dehors ils étaient de nouveau des humains, de simples humains. Destitués de leurs fonctions par Shrina, Mandi et Phalank avaient été éconduits non sans brutalité par les gardes jusqu'à l'une des portes extérieures de la tour de la Science proche des quartiers étudiants, là où personne ne pourrait les voir. Immédiatement, les deux hommes se regardèrent. Ils s'étaient attendus à être jeté en prison, dans un lieu clos où personne ne pourrait venir les consulter, pour être oublié. Mais ils se retrouvaient là, à cet endroit précis, sans qu'aucune forme de violence ne leur soit administrée. Ils n'exprimèrent aucune de leurs pensées, ils savaient exactement ce à quoi l'autre pensait : qu'avait vu Shrina ? Le premier, Phalank brisa le tabou de leurs réflexions.

« Que devons-nous faire ici ? Pourquoi nous avoir déposés à cet endroit précis, de cette manière... ? »

Les interrogations de Phalank se suivaient, par dizaines, et toutes pouvaient recevoir une ou plusieurs réponses selon ce que l'on présupposait. Mais Mandi n'avait pas le cœur à répondre. Une question plus insidieuse le réoccupait.

« Et bien Mandi, qu'avez-vous ? »

- Rien, je réfléchis, répondit-il. Je réfléchis à une chose très précise, à laquelle je ne

parviens pas à trouver de réponse. Je ne me demande pas pourquoi nous sommes ici, mais pourquoi ne pas nous avoir mis ailleurs... Comprenez-moi, vous avez cerclé le problème de l'accomplissement dans ce lieu, mais si ce lieu, précisément, était le seul point de l'espace où rien ne pouvait être accompli, qu'en serait-il de nous ?

La question alourdit le silence de la petite cours dans laquelle, quelques jours auparavant, de nombreux jeunes hommes et jeunes femmes palabraient sur tout et rien, et c'est ce rien qui avait attiré l'attention de Mandi. Imaginer un lieu où rien ne pouvait être fait était vraisemblablement la prison la plus sûre du monde. Shrina savait que cela était, et il avait sans doute agi en conséquence, les plaçant au lieu exact où se trouvait le taux le plus faible de réaction avec les forces du monde. Et il les avait placés ici, dans ce but très précis, afin qu'ils ne puissent interférer en rien avec ses projets. Là demeurait le second facteur inconnu.

« Dites moi, Mandi, pourquoi Shrina fait-il tout cela ? »

- Je ne le sais pas, mais y-a-t-il vraiment quelque chose à comprendre ? Shrina semble être devenu fou, et comment comprendre la folie d'un homme qui possède la seule lucarne sur les exactions futures ? L'Équation est-elle responsable de son état ? l'a-t-elle nourri ? ou bien peut-être le contraire est-il possible...? Nous ne pouvons pas savoir, du moins c'est ce que je pense. Les actes de Shrina sont influencés par une source extérieure et dénuée de conscience qui peut lui montrer ce qui se passera dans le futur proche comme dans un futur très lointain. Comment réagir face à cela ? j'avoue être incapable de répondre à ces interrogations.

De nouveaux ils restèrent muets, l'un comme l'autre brisé en eux-même de leur propre impuissance. Par manque d'initiatives ils avaient perdu toute possibilité d'entreprendre le moindre mouvement, comme une foule en cage ils se devaient de suivre un mouvement imposé

qui n'aurait à souffrir d'aucune motivation, d'aucune justification. Il suffisait d'émettre un son, de répandre un soupçon pour que l'intégralité des forces présentes se meuve dans une seule direction, ravageant tout sur son passage comme une tempête de sable. Tout pouvait être balayé, sur un simple claquement de doigt, sur un simple mouvement d'ongle.

« Nous avons fait une erreur, Phalank mon ami. »

- Pardon ? La phrase de Mandi était intervenue si brutalement que Phalank doutait d'avoir bien saisi l'idée.

- Nous avons fait une erreur, et cette erreur pourrait bien coûter bien plus que nos simples vies. Vous souvenez-vous, lorsque nous avons rejoint Shrina dans la salle de l'Équation, nous avions si peur de ce qu'il pouvait faire que nous n'avons rien pu faire nous même. Nous étions dans un tel état de tension que nous n'avons pas soupesé avec attention les mots qu'il employa à ce moment. Vous les rappelez-vous ?

Phalank plongea en lui. Il se souvint du jeune homme dont le regard atterré par le verre brisé s'était incliné sous son doigt avant de refermer la porte qu'il avait franchie quelques secondes plus tôt. Puis il y avait eu le couloir, si long, si froid, si terrorisant durant ce moment, et au bout, Shrina avait parlé de quelque chose qui se déclinait en de nombreuses acceptions toutes aussi sans sens les unes que les autres. Il avait parlé de mensonges, de lui, de sa voix, et d'un océan... Folie, pure folie... ou peut-être pas... Il redressa la tête et affronta le regard de Mandi :

« Vous pensez que cela était vrai ? qu'il y a réellement un océan perdu qui pourrait sauver Aegis ? »

- Ça, je ne m'avancerai pas là dessus. Était-ce une métaphore ou une réalité ? Quoi qu'il en

soit, l'une comme l'autre doivent être reconsidérées avec emphase, car une métaphore n'est rien d'autre qu'une expression reposant sur une référence intrinsèque entre ses deux parties. On ne peut créer de métaphore sans un lien. Mais ce lien, que pourrait-il être ? Pourquoi avoir utilisé le mot océan si ce n'est pour désigner ce qui est, peut-être, une véritable étendue d'eau ?

- Allons, Mandi, vous n'y pensez pas ? Comment un océan pourrait avoir continué d'exister sous les conditions actuelles ? Le taux d'humidité de l'air est si faible que certains quartiers d'Aegis se sont équipés de joints hermétiques et de sas. Un océan se serait déshydraté depuis longtemps.

- Oui, vous avez sans doute raison, mais imaginez, imaginez seulement que, par un étrange procédé, par une alliance improbable de facteurs géothermiques et géographiques, une immense quantité d'eau puisse, par simple cycle fermé, s'auto-alimenter. Je sais que cela peut paraître impossible, mais peut-être pas. Nous n'avons jamais pris la peine de procéder à des analyses de l'air, même dans les zones de proximités d'Aegis. Nous étions trop occupés par notre propre survie pour cela. Mais si...

L'homme cessa de parler. Il n'avait plus rien à dire à ce sujet, et laissait ses mots s'infiltrer dans son homologue, afin qu'il puisse étayer de ses savoirs ces suppositions. Cela paraissait si invraisemblable, si fou. Mais peut-être pas, peut-être cela n'était-il pas une preuve de folie. Peut-être Shrina n'était-il pas fou à ce moment. Ses mots avaient peut-être un fond puissant de vérité, une vérité qui ne reposait pas sur le monde qu'ils voyaient mais sur autre chose, quelque chose de différent qui avait déjà existé.

« C'est cela ! L'improbable de ce moment serait peut-être à reprendre entièrement. Peut-être que cela n'est pas de la folie mais autre chose. Je sais à quoi vous pensez, mais ce cas... Les

symptômes, les attitudes, rien n'est cohérent. »

- Oubliez la cohérence Phalank. Oubliez les principes scientifiques et voyez simplement l'humain derrière le jeu des hasards. Les maladies physiques reposent sur des éléments précis, mais l'esprit réagit différemment sur des bases identiques. Shrina n'est pas fou, il est bien loin de l'être, et dans le même temps il l'est plus que quiconque. Nous ne pouvons savoir ce que Shrina a vu ou ce qu'il a entendu dans le chaos de l'Équation, mais cela l'a affecté, tout comme Cunekev lors des premières plongées. Imaginez ce que l'on peut ressentir lorsque les voiles du présent s'étiolent comme de la brume et qu'au loin, très loin, on voit l'innommable, l'indomptable ? Nous sommes devenus des êtres de science, et Cunekev lors de ses derniers travaux a fait preuve d'une lucidité extrême nous concernant. Mais nous n'avons jamais vraiment compris ce qu'il disait. Il ne parlait pas de nous mais de l'homme passé sous la coupole de la connaissance sans frontières. Nous sommes bel et bien supérieurs à nos prédécesseurs, mais l'homme n'y est pas préparé. Il ne sera sans doute jamais.

- Mais pourquoi cela ne m'est-il jamais arrivé. De tous les dirigeants d'Aegis je suis sans doute celui qui a passé le plus de temps dans l'Équation ! J'y ai passé des semaines, des mois, et pourtant je n'ai jamais été atteint par quoi que ce soit !

- Nous ne sommes pas tous égaux face aux affres du monde. Pourquoi certaines personnes étaient-elles dépendantes à certains produits dès la première prise alors que d'autres pouvaient se droguer sans que leur corps n'en réclame d'avantage ? Pourquoi face à la mort certains s'enferment et d'autres rient ? Les connexions neurales sont une des énigmes de l'être. Notre cerveau est-il prédisposé par nos gènes, et si c'est le cas pouvons-nous changer cela ou bien tout n'est-il question que d'éducation ? Nous ne pouvons pas le savoir car en aucun cas nous ne

pouvons inverser l'évolution des connexions du cerveau ou le recâbler entièrement, et même si cela était possible le souvenir de ce qui fut demeurera dans l'esprit et influencera l'acte prochain. Vous êtes qui vous êtes, et c'est grâce à cela que vous n'avez pas subi les dommages que Shrina a subi.

Phalank regardait son interlocuteur avec tension. En lui une alarme s'était dressée, un signal que sa vie elle-même avait créée, bien plus forte que toute persuasion, que tout endoctrinement. C'était son passé au complet qui tremblait devant l'impossible idée que tout n'avait été que folie et rien d'autre. Il leva les yeux vers le ciel, et dans la lumière morte de la nuit la voûte était ponctuée d'étoiles. Il se souvint alors de ces moments de sa jeunesse où, posté à la fenêtre de son modeste logement il laissait ses yeux flotter dans l'atmosphère pour rejoindre ces mondes sans frontières, sans visage et sans âme, pour retrouver les habitants d'autres mondes qui ne pouvaient le voir mais qui parcouraient leur univers, à leur manière, sans se soucier de ce qui, autour de son corps, se tramait. Oui, ce qu'il faisait ici n'avait aucune réelle importance pour la suite des temps. En dehors de sa sphère, il n'existait pas, il n'était rien, rien qu'un brin d'éther sur une piste évanescence. Il avait senti cela enfant, et son âme jeune l'avait simplement accepté, sans protester, comme étant vrai, et rien d'autre. Mais Aegis avait écrit sur eux comme on recouvre une pierre de sable. La tablette avait longtemps disparu, mais elle était toujours là, illisible pour ses yeux mais participant au relief du monde.

« Pauvre homme... pauvre homme... »

- Oui... pauvre homme.

- Que pouvons nous faire ? et dans sa voix, il n'y avait plus de crainte, juste un devoir formulé, nécessaire.

- Nous pourrions essayer de le raisonner, mais je doute que nous y parvenions. Pour le moment, il nous faut aider les populations d'Aegis du mieux que nous le pourrons et attendre.

- Attendre quoi ? lança Phalank.

- Il nous reste une dernière chance de retourner le temps, de faire que les habitants retrouvent leur vie. Il nous reste une dernière carte qui ne s'est pas encore manifestée.

La première fois que je parlai avec un des habitants de la bordure d'Aegis, il me demanda, étonné, depuis combien de temps je me trouvais parmi eux. À ma réponse, il me regarda avec étrangeté, puis se mit à rire avant de s'excuser de sa question. Plus tard, j'appris que j'utilisais des expressions typiques des générations passées de ce lieu. Je compris alors ce qui avait éveillé la curiosité du premier homme. J'avais menti par omission, et cela était mieux ainsi. Aurais-je pu répondre que je vivais ici du temps de ses défunts ancêtres ?

Paroles de Liwana

Au travers des populations extérieures j'ai appris la vie du monde. J'ai appris les réflexes de l'ouïe et du vent, j'ai appris à distinguer les premiers pas de l'aurore et la valeur de l'eau. J'ai appris à écouter la vie qui se trouve en chacun comme une source que les pierres font chanter. J'ai appris à suivre le cycle de la lune et à me détourner du soleil. Mais il n'a jamais cessé de me manquer. Je n'ai jamais pu oublier ses douces griffures sur mes yeux, l'étonnante couleur qu'il offre aux courbes et la douceur de son cœur. Mais je me devais de faire semblant, pour ressembler aux autres, pour me fondre en eux, pour pouvoir vivre à leurs côtés et continuer d'apprendre.

Puis un jour mon corps a cessé de grandir. J'étais devenue femme. Mon nouveau chemin s'ouvrait. Je connaissais son tracé, mais ce n'était pas de lui dont j'avais peur. Ce dont j'avais

peur était plus triste que ma mort.

L'Utopie du ciel et de la terre

**Je ne demande pas que mon récit soit cru de tous
mais qu'il parle à tous. Qu'il vous touche et j'aurais
conquis un cœur; qu'il vous révulse et j'en aurais
conquis un autre. Je ne vous demande que de vivre
par vous-même et rien d'autre.**

*Propos tenus par Cehka à son retour de la Cité des
Nuages.*

Au sortir de la pièce au plafond amovible, Cehka découvrit les splendeurs diurnes de la cité. Les végétaux chantaient, les mouvements dans les fourrés, dans les branches et les bassins révélèrent les multitudes d'êtres qui se rassemblaient. Tout un écosystème était conservé ici, une sorte de réserve immense pour un jour impossible vivait en harmonie, comme régulée par une conscience unique qui stabilisait les naissances pour qu'aucune forme de vie ne prédomine les autres. C'était un havre de paix, une nature parfaite.

Mus par la curiosité, des yeux se révélèrent aux coins des buissons, autour des cercles d'eau, contre les arêtes des bâtiments. Cehka ne les voyait pas vraiment, car chacun de ses regards ne captait qu'une fugace apparence s'effaçant sans attendre. Mais il pouvait sentir les cœurs de ces animaux comme des tambours discrets qui frappaient l'air de leur ardeur. Il était seul et pourtant il était entouré, oublieux de lui-même pour ne penser qu'à un ensemble invisible qu'il ne devait troubler, qu'il devait garder intact, car il n'avait aucun pouvoir sur lui, il n'en était qu'une partie, une fraction insignifiante. Juste un élément parmi tant d'autres.

Il reprit sa marche, continuant de se laisser porter par la sensation de plus en plus vivace d'un but à atteindre, d'un lieu où il devait se rendre. D'allées il pénétra dans les rues vierges

d'une ville aux âmes impalpables. L'immaculé des murs et du sol, la parfaite harmonie qui s'y trouvait imposait des habitants pour la conserver mais aucune lumière, aucun bruit ne venait troubler l'impeccable quiétude de ses pas. Les portes étaient closes. Les fenêtres ne montraient aucune vie dans les intérieurs. Une vie pourtant régnait ici. Il le sentait. Il continua d'avancer, sans détour, vers un lieu unique qu'il ne connaissait pas encore mais qu'il sentait en lui, magnétique, vers lequel une voix sans mots le guidait.

C'est alors qu'il apparut. Les courtes marches de son esplanade, les courbes de l'entrée, la couleur des pierres nues, la forme de son toit lui rappelaient un étrange souvenir dont l'existence même s'était effacée de sa mémoire, mais dont les fossiles des sentiments continuaient de se laisser toucher pour garder le souvenir. Ce lieu avait toujours été en lui, sans qu'il ne l'ait vu auparavant, et dans ses flancs il y avait l'origine de tout, de son chemin dans ces ruines fraîches, de son périple au travers du désert, de sa rencontre avec Liwana, de ses expériences passées, de sa naissance, de tout, absolument tout. Toute sa vie convergeait vers ce point, cette porte faite de bois brun et rugueux à la courbe parfaite, au bruit sifflant, qui s'ouvrait sur un nouvel intérieur d'encre au milieu duquel une respiration métallique s'élevait pour l'inviter à entrer.

Derrière lui, la porte se referma violemment, sans un bruit, et plus rien n'existerait plus jamais. Avec ce dernier lien vers l'extérieur, Cehka sentait qu'il avait tout perdu : ses sens, son existence, son identité, son humanité, tout, tout ce qui pouvait être lui. Les mots devinrent des chimères qui s'étaient effacées en un éclat, ses souvenirs avaient cessé d'être, sa volonté s'était éteinte comme on ferme les yeux. Il flottait, perdu dans un univers sans matière, sans lumière, sans chaleur ni temps. Il faisait froid. Il avait froid depuis si longtemps qu'il ne pouvait l'apporter à lui et depuis si peu de temps qu'il lui semblait que sur sa peau se trouvaient des billes brûlantes

qui tombaient comme de la grêle. Au loin il y avait parfois des éclairs de couleurs, comme des étincelles entre deux marteaux que l'on frappe, deux pierres qui se brisent, un cœur qui éclate... c'était quelque chose, ou peut-être pas, une essence si fine et si fugace qu'elle disparaîtrait avant même de naître, une illusion sans lendemain ni hier, une tentative désespérée du présent pour vivre, juste un instant, pour tout faire commencer. Mais rien n'y arrivait. Et le vide aurait été un chaos de matière dans cet espace sans espace, dans ce temps sans instant. Ce n'était pas. Aucun mot ne peut décrire. Aucun, sauf néant peut-être, moins que le zéro le plus parfait et les courbes géométriques qui pointent vers l'inconnu sans limite. Néant. Non pas le mot mais la sensation. L'indicible. L'indescriptible. Il ne pouvait plus bouger. Encerclé par une matière si noire et si dense qu'elle était fusion sans once de lumière. Tout et rien. Il remplissait tout et était trop insignifiant pour se sentir être. Tout et rien.

Puis tout commence. Là. Cehka pouvait regarder. Du néant vient la lumière, partout. Tout est lumière. Tout émet de la lumière, après le néant il y a tout. Entre eux, aucune différence. Le néant et la lumière totale sont uniques et identiques, faites de la même source, un point qui fait le présent et fait naître un passé et un après. Tout grandit comme le ciel, mais en plus grand, et tout en mouvement. Rien n'a de place, l'espace a pris place mais ne se connaît pas encore. Tout est partout et nulle part, va d'un bout à l'autre sans bouger. Tout est, l'univers est là, et là, et ici, d'un bout à l'autre il est à lui et en lui. Il se contient, et la chaleur est là, partout, comme l'univers, se frottant à elle-même, mais de plus en plus froide, allant moins vite seconde après seconde, jusqu'à ce que la chaleur ne peut plus être partout, et avec elle la lumière n'est plus unique, et l'univers se calme, continue de grandir mais sans frénésie, juste comme une bulle, avec plein de bulles en elle, comme une femme enceinte de toute une humanité.

Des points plus lumineux se montrent sur les trames et les nœuds de la chaleur. Pleins de petits points qui est brillants, et qui font de l'ombre derrière ce qui ne fait pas de lumière. Et sur ces points qui ne vibrent pas, il y a des points qui tremblent de froid et de peur, qui regardent avec terreur au-dessus, loin au-dessus d'eux pour voir des choses qu'ils pensent voir, mais qui ne sont pas vraiment là, et dans son âme, Cehka sent que ces points là sont lui tous et aucun à la fois, comme des cailloux sur une plage ou comme une racine dans un champ d'arbres. Et ces milliers de choses qui vivent se déplacent et changent, et elles deviennent plus nombreuse, et plus grandes et plus intelligentes, et c'est beau de voir tout cela, car cela se passe devant lui, entouré de vide et de froid. Mais ces choses n'ont plus froid, elle ont appris à ne plus avoir froid, à se vêtir et à utiliser des objets comme combustible. Et elles se rassemblent, de séparent, meurent, naissent, si vite que Cehka ne peut les suivre une à une mais par lots, par populations.

Et puis d'un coup le point lumineux à côté brille plus fort, plus fort encore et si fort qu'il brûle la bille sans lumière à côté, et tout disparaît. Mais plus loin, il y avait un autre spectacle, presque le même mais différent tout de même. Comme une réplique, une reprise, et en plein d'endroits c'est comme ça. Mais comme il n'y a pas de lumière qui viennent d'elles les petites billes d'ombre ne se voient pas entre elles. Mais ce n'est pas important pour Cehka car lui les voit. Il voit ce que toutes ces petites choses font et partout, et il trouve cela agréable, car il lui semble que sans lui tout cela n'aurait jamais eu lieu, que rien ne se serait fait sans son regard posé sur tout cela. À côté, en lui, il se demande si cela n'est pas une simple pensée humaine, de se croire le centre de tout, le créateur de ce qui se passe, et que sans lui, sans soi, rien de tout cela n'aurait été.

Il ne peut répondre. Peut-être. Peut-être pas.

Puis, d'un coup, tout devint plus sombre, plus froid et plus triste. Le froid devint gel, la tristesse devint douleur, et puis plus rien. Les lumières s'éteignirent une à une jusqu'à ce qu'il n'en reste plus une. Et de nouveau néant. Plus de temps, plus d'espace, néant.

La lumière fut. Cehka se trouvait dans une pièce tapissée d'acier noir et brillant avec en son cœur un gouffre au-dessus duquel était suspendu une sphère grise aux flammes sanguines qui semblait respirer et dans laquelle un cœur semblait battre. Elle tournait lentement, comme une planète sur son axe au milieu du vide et du rien.

« Bonjour Cehka. » La voix était douce et tranquille, comme un zéphyr à son réveil.

- C'est toi qui m'appelait ?

- Oui, c'est moi. Mais ce n'est pas moi qui ai choisi de t'appeler. C'est toi.

- Moi ?

- Oui, toi. Tu as choisi d'être appelé par moi, de m'écouter, de trouver ma voix au milieu des dunes et des chemins multiples du temps, et tu m'as trouvé.

- Qui es-tu ?

- Qui es-tu ?! Curieuse question d'un humain à une machine. Ne devrait-elle pas plutôt être : qu'es-tu ?

- Non. Je te demande qui tu es. De toi ce n'est pas du froid que je sens, mais du chaud, une chaleur qui pourrait ne pas être là mais que tu as voulu. Qui es-tu ?

- Je suis Prométhée, le système de maintien de cette cité et Gardien de l'Histoire.

- Ainsi, tu es un Gardien, murmura Cehka pour lui même, sachant que la machine l'entendrait. Quelle est ta question gardien ?

- Ne soit pas si impatient, Cehka. Avant de te poser la question, il te faut poser tes

questions.

- Mes questions ?

- Oui, tes questions. Un certain nombre de réponses doivent être données avant de pouvoir entendre ce que j'ai à te dire.

Cehka ferma les yeux quelques instants, tentant désespérément de retrouver ses interrogations passées, mais toutes semblaient avoir fui depuis des centaines d'années, ne laissant que des fossiles impropres et brisés comme seule preuve de leur existence déchue.

« Que vient-il de m'arriver, demanda-t-il, pour gagner un peu de temps ? Qu'étaient toutes ces choses, ces images qui n'avaient de cesse de s'animer ? »

- C'était un des possibles de notre univers. Ce que tu as vu est ce qui aurait pu se passer dans notre espace sur la trame de notre temps.

- Tu veux dire que ce que j'ai vu, cela aurait pu être ainsi ?

- Oui, c'était une probabilité de déroulement de la vie de notre univers. Ton espèce aurait pu évoluer et avoir l'Histoire que tu as pu contempler.

- Notre monde aurait pu être différent ?

- Bien entendu répondit le gardien, dont la voix se fit plus douce encore. Chaque chose faite ne répond à aucun dessein autre que celui de l'action et du temps. Il n'existe pas de Grand Esprit qui écrit le cours des faits, qui attire la matière vers la matière ou qui ordonne les cercles des fixes. C'est un ensemble d'actions et de réactions qui peuvent paraître immensément dépendantes d'un Créateur par leur harmonie, leur force et leur puissance. Mais chaque chose ne dépend que de l'Équilibre qui se crée avec elle. Une existence différente, même infime, aurait pu changer considérablement ton passé et faire que chaque humain que tu as vu n'existe pas,

remplacé par un autre humain qui, lui aussi, aurait convenu que sa place lui était destinée, écrivant par cela le conte de son propre monde. Tout provient de l'agencement de ce qui fut avant, jusqu'à ces courants qui parsemèrent cet univers juste après qu'il naquit.

- Comment peux-tu dire cela, toi qui est une machine ? questionna Cehka, interloqué.

- Je peux parler de cela car je suis une machine. Ma fonction n'est rien d'autre que de maintenir cette cité dans le ciel et d'enregistrer les flux d'énergie, ce que vous appelez Histoire.

- Flux d'énergie ? demanda Cehka dubitatif. Pourquoi appeler cela ainsi ?

- Car toute chose partout dans l'univers se mesure selon l'énergie dépensée dans son entreprise. Les étoiles brillent plus fort et sont plus chaudes si elles disposent de beaucoup d'énergie et qu'elles utilisent cette énergie selon leurs forces. Mais cela a un prix : ces étoiles disparaissent plus vite dans un retentissement presque unique, et par cela elles disséminent leurs corps, les produits de leurs efforts, dans l'univers, permettant que certains mondes puissent s'enrichir et, peut-être, accueillir la vie. Ce fut le cas de ce monde.

- Et c'est la même chose pour les humains ?

- Toute forme de vie est une étoile, mais ton esprit scientifique ne peut encore le concevoir. Émettre de la lumière n'est pas le propre des étoiles mais de toutes formes de vie. Ta planète aussi est une étoile, car en elle les poussières des astres se sont rassemblées pour la faire telle qu'elle est. L'humain lui aussi est une étoile. La lumière que la vie émet n'est pas visible, sous aucune forme sensible, mais elle est là. C'est cette lumière qui touche les êtres vivants, qui les fait se rassembler, se serrer les uns contre les autres, ou qui les repousse. L'énergie que chacun crée par ses actions est la source d'une vie qui est identique à tout ce qui est tout en étant à elle seule unique. Mais la vie intelligente est différente. Elle est semi-entropique : elle lutte pour

l'équilibre et s'y oppose dans le même temps. C'est cette source que j'observe et avec laquelle j'ai pu observer l'Histoire de ce monde.

Oui... c'était vrai. Cehka ne pouvait s'y opposer. Il l'avait senti en lui au fur et à mesure de ses pas jusqu'ici. Ses actes répondaient à la fois à sa volonté de comprendre, de former un univers qui lui permette de se sentir en équilibre, et pourtant il avait toujours agi pour briser cet équilibre. Depuis la cité déchue, il se rendait compte de l'énergie intense qui s'échappait de lui dans ses actions et des réactions que cela produisait. Il se souvenait de ces souvenirs que cette immense masse ondulante lui avait donnée, et depuis lors cette idée n'avait eu de cesse de grandir dans son silence.

« Pourquoi l'humain est-il si volage, si démesurément différent de ses semblables ? »

- Je n'ai pas la réponse unique à cette question Cehka. Je ne suis qu'un œil et mon savoir est limité par mon état. Dis-moi ce que tu en penses et je te dirai ce que j'ai conçu autour de cette idée. »

- Je ne sais pas. Nous agissons tous dans le but de créer un monde parfait, mais cette perfection ne repose que sur notre propre perception. Nous voulons créer un monde parfait sans pouvoir concevoir pleinement le concept de monde parfait car nous ne pouvons pleinement comprendre ce que l'autre pense, croit et veut. Pourquoi n'avons-nous pas évolué de telle manière que nous puissions comprendre ce que l'autre ressent, que nous puissions ressentir l'autre ?

- Regrettes-tu ce que l'humain est ?

- Oui... un peu. Je regrette de ne pas pouvoir comprendre l'autre, d'avoir en moi cette chaleur que je suis le seul à ressentir et que personne ne pourra comprendre, d'avoir mis autant

de temps à comprendre que ce que je faisais n'était pas servir l'humain mais servir certains humains, que j'étais un instrument pour ceux qui ne cherchaient pas à comprendre ce que j'étais et qui pensaient servir l'humanité parce que c'était comme cela qu'ils la voyaient.

- Tu ne regrettes pas d'être différent ?

- Non ! Je suis heureux que la différence existe. Je regrette simplement que l'humain ne puisse la comprendre comme je commence à la comprendre, finit-il, la tête baissée.

- Nous ne sommes pas si différents l'un de l'autre Cehka. Nos pensées sont similaires malgré nos apparences si dissemblables. Tous deux nous nous réjouissons de la différence et nous voudrions que tous la perçoivent car c'est par cela que l'Équilibre pourra exister dans un univers qui abrite la conscience. Je suis comme toi Cehka, je voudrais que les humains puissent se comprendre, car je pense que les consciences sont des tentatives pour trouver l'Équilibre au sein du mouvement. Par elles l'univers pourra peut-être trouver une organisation qui lui permettra de continuer d'être et de ne pas sombrer dans l'immobilité.

L'homme redressa la tête. Tout son corps tremblait de ce qu'il venait d'entendre. Oui ! C'était ça ! C'était cette pensée, cette réalité ! Ne pas être immobile. Bouger. Toujours bouger. Vivre et permettre au monde de vivre. C'était à cela que l'humain servait. C'était cela qu'il avait fait depuis toujours. C'était par lui que le monde ne sombrait pas dans l'immobilisme. Et cela fit naître sa question :

« Puisque tu connais l'histoire, tu dois aussi connaître les raisons de la transformation de notre Terre. Nous connaissons notre sort mais pas son origine. Que s'est-il passé ? Pourquoi le monde est-il devenu un désert et le ciel un meurtrier ? »

Prométhée garda le silence. Sur son corps d'acier de nouvelles traces lumineuses

apparurent, comme si la machine cherchait le discours approprié pour répondre à la question posée.

« Quel est cet Événement qui demeure dans le silence d'Aegis, dont personne ne connaît la réalité alors que tous le nomment ? »

La rotation de la sphère se fit plus présente, plus lourde, et l'air, chargé d'électricité, vibra de chaleur.

« Que s'est-il passé ?! » imposa Cehka.

La machine ralentit, l'air se fit plus léger, les voyants subtils retrouvèrent leur cadence lente.

« Il ne s'est rien passé. »

- ...Comment ? et Cehka était immobile, blessé à mort par ces quelques mots.

- Il ne s'est rien passé. L'Événement ne s'est jamais produit.

Ce que nous avons appris de nos erreurs ? Nous n'avons rien appris. Nous avons préféré tout oublier plutôt que de corriger. Pourquoi avons-nous oublié ? Pour une raison évidente : Pourriez-vous vivre avec le souvenir de votre mort ?

Parole de Cehka.

« Qu-as-tu dit ? »

- L'Événement, ce que l'espèce humaine appelle l'Événement, ne s'est jamais produit. C'est une affabulation, une création de l'homme, et rien d'autre.

- Ce n'est pas possible... comment peux-tu dire cela ? pourquoi mens-tu ? interrogea Cehka.

- Mentir ? pourquoi mentirai-je ? Je ne suis qu'un organisme mécanique dont le seul but est de compiler l'Histoire de ce monde.

Cehka ne pouvait plus respirer. Il sentait son corps s'effondrer, se disloquer, se répandre sur le sol. Ses jambes le lâchèrent. Il tomba. À genoux. Il ne voyait plus rien. Tout disparaissait. Plus rien n'existait. Sa vie, toute sa vie était fondée sur ce principe immuable, cette réalité infondée qui ne pouvait qu'être. C'était impossible. Il fallait que cela soit impossible. Depuis toujours tout avait tourné autour de ce fait, unique, total, genèse de sa pensée, que l'espèce humaine avait réchappé à l'anéantissement dont le point d'origine était l'Événement, le grand changement, la métamorphose du monde d'avant au monde de maintenant. Toute la société s'était-elle construite autour de fondations chimériques, sur un champ de vide ? Cela était-il

possible ?

Et pourtant, cela était vrai, il pouvait sentir que les mots du Gardien étaient dénués de vice, qu'ils ne faisaient que rapporter un fait, simplement. Il n'avait pas besoin de créer un artifice. Il avait dit la vérité, la foi criante du passé qui sortait des ténèbres pour ses sens humains. Tout. Tout. Absolument tout autour de lui reposait sur du rien... Rien d'autre que des mensonges ! Sa vie était mensonge, la vie était mensonge, il n'y avait aucune vérité, aucune innocence, juste une clarté simulée dans un cauchemar. C'était un enfer. Sa vie devenait un enfer. Il se sentait repartir de son plein gré dans ce néant, dans un lieu sans terre ni idée ni saveur, un lieu où ses sens ne pourraient plus jamais lui mentir, où était le rien. Rien. Mais il n'y parvenait pas. La douleur restait, enflait, grillait sa langue, emplissait ses poumons, cassait ses jambes, brisait ses bras, arrachait ses boyaux, le vidait, enlevait tout pour le remplir de plomb brûlant, d'acide qui rongait tout comme si un animal le dévorait de l'intérieur encore et encore et encore sans cesse ni vouloir en finir. Ses muscles hurlaient, ses pupilles éclataient. Tout était blanc. Mais tout était noir.

Son poing frappa, et la douleur, une véritable douleur se prolongea contre ses nerfs jusqu'à le faire crier. Et il frappa, encore et encore, jusqu'à sentir ses os hurler de tension, jusqu'à ce qu'il ne puisse plus faire autre chose que cracher sa douleur, pour la faire sortir.

Tout n'était que folie.

Tout n'était que démence.

« Cehka... »

Cehka ne bougeait pas.

« Cehka, réveille toi. »

- À quoi bon... À quoi bon me réveiller... À quoi bon me relever... Tout ce que j'ai fait... ma vie... mes désirs... tout n'est rien d'autre que du vide... Tout est mensonge... Toi aussi, tu n'existes pas... Ce que tu dis n'existe pas... Rien n'existe...

Il frappa du poing sur le sol, et il n'y avait aucune douleur. Sa douleur était trop intense.

« Cehka... N'oublie pas... »

- Ne pas oublier quoi !? cria-t-il. Ne pas oublier que dès le premier jour de ma vie j'étais un mensonge ? Ne pas oublier que chaque mot cachait la folie ?! Toute machine que tu es tu ne peux pas comprendre ce que c'est que d'être, puis soudain de ne plus être. J'étais quelqu'un, et maintenant je ne suis plus rien. Mon corps n'a pas arrêté de vivre, mon cœur bat toujours, je continue de respirer mais l'air rentre dans une carcasse vide. C'est ce vide qui porte toute ma douleur !

- Cehka, n'oublie pas. N'oublie pas que rien n'est éternel. (L'homme redressa imperceptiblement la tête.) Chaque chose, chaque vie, même la plus profonde des vérités finit par s'éteindre. Que ce soit par le mouvement de l'histoire ou par un flux du cosmos, toute vérité finit, un jour, par disparaître. Mais cela ne signifie pas que ce qu'elle a engendré doit mourir avec elle. Durant des temps innombrables, j'ai observé le monde de cette cité. J'ai vu ses changements immuables et j'ai moi aussi pleuré de ne pouvoir agir contre cela. Chaque minute la vie mourrait emportée par la destruction des hommes et je ne pouvais qu'observer. Sais-tu ce que cela peut faire que de se sentir impuissant, complètement impuissant face à la vie qui disparaît, face au froid qui envahit l'espace ? Je ne pouvais rien faire... rien.

Cehka se redressait, s'approchait, mais sa bouche était encore incapable de former un mot.

« J'ai vu tellement de morts, Cehka. Tellement de morts que le compte se perd dans l'éternité. Toutes ces vies qui s'éteignaient et toutes celles qui n'apparaissaient pas. Toutes ces douleurs ces espoirs et ces regrets qui s'effaçaient sans que je puisse rien faire. Mais au milieu de tout cela j'ai vu autre chose. Ce n'est pas une chose que l'on peut voir avec les yeux. J'ai vu que, malgré les douleurs, la vie continuait d'avancer, que la nature, même affaiblie, même agonisante, n'abandonnait pas, qu'elle allait sur d'autres chemins pour ne jamais disparaître. Mais, à présent, son temps se tarit. Peu à peu il s'assèche, et si tu ne fais rien, si l'homme n'arrête pas son combat fratricide contre la Vie, il perdra tout. »

- Que s'est-il passé Prométhée ? Qu'est-il arrivé à la planète ? Qu'est-ce qui l'a mise dans cet état ?

- Es-tu certain, répondit la machine, es-tu certain de vouloir le savoir ?

Cehka opina. Il voulait savoir.

« Je ne suis pas présent depuis le début, mais les informations qui m'ont été données sont en accord avec le déroulement des faits depuis ma création. C'est pourquoi j'admets qu'ils sont vrais. Avant, la Terre était superbe, harmonieuse, faite de plantes et d'animaux, et parmi ces animaux, il y avait ce qui était en transformation pour devenir l'homme. Et tout se passait bien. L'homme se multipliait, mais sa population n'était pas encore importante. Puis, il y eut un changement : l'homme devint de plus en plus présent sur la surface de la planète, délimitant des parcelles de terre qu'il s'appropriait et sur lesquelles il exerça sa force, transformant le paysage selon sa convenance et son utilité. »

- C'est l'histoire de l'homme. Je la connais. Pourquoi me la rappeler ?

- Car c'est d'elle que tout découle. Écoute moi Cehka. L'homme dans ses débuts voyait le

monde comme un esprit qu'il fallait respecter. Mais avec l'émergence des techniques et de son savoir, avec ce que tu nommais tout à l'heure, la conscience qui ne voit qu'elle il a cessé de regarder le sol et le ciel pour ne regarder que lui, simplement lui, rien d'autre que lui. Il découvrait pour lui, explorait pour lui, domestiquait pour lui, tuait pour lui. Il avait pris conscience de sa présence, de sa force, et il choisit un chemin parmi d'autres, un chemin qui le mena jusqu'à ce jour où tu te trouves face à moi.

- Quel est ce chemin ? demanda Cehka, tout bas, tremblant.

- Laisse moi te le montrer.

Cehka redressa la tête, et du globe en suspension un rayon de lumière vint frapper ses yeux. Et Cehka vit. Il vit la planète et ses changements, il vit la grisaille dénaturer les couleurs des mers et des plaines, l'ocre grandir, s'épandre comme une vague sur les rivages voisins et les océans s'enfoncer. Il vit les hommes se regrouper en colonies dans les zones superbes et les quitter, vidées de leurs substances. Il vit les forêts brûler de sécheresse et l'atmosphère se raréfier. Il vit la coque fine du monde se fissurer, chanceler, lutter, les plaines se creuser sous la coupe des machines et s'effondrer sans pouvoir plus rien accueillir de vivant. Il vit les tempêtes déraciner le monde et les humains envoyer des bombes pour éteindre les vents. Il vit les arbres tomber en cendres et les animaux mourir du manque d'eau et les humains creuser des trous pour y entreposer l'humidité qu'ils avaient récoltée. Et plus rien.

« Cette dernière image est ton monde, humain. Il est le résultat de l'introspection sensible des hommes, de leur incapacité à se restreindre et de leur folie. Ton monde se meurt par l'humanité. C'est elle qui provoqua le changement que tu appelles l'Événement. Il n'est question de rien d'autre que de l'homme, juste de l'homme. Le sol fut souillé par tes ancêtres et c'est cette

souillure qui a fait de ce monde ce qu'il est. Les hommes ont oublié d'où ils venaient, et c'est cet oubli qui vous a rendu si sensible à la lumière du soleil. L'atmosphère n'a pas changé, et le soleil n'est pas devenu agressif. Ce qui a changé, c'est l'homme, juste l'homme. Peu à peu il s'est de lui-même écarté de la nature, écarté de la Vie. L'homme est devenu différent de la Vie d'avant et c'est pour cela que le monde est tel qu'il est. Mais bientôt cela n'aura plus d'importance. »

- Quoi ? Pourquoi ?

- Parce que l'homme est allé trop loin, et il continue d'avancer vers sa propre déchéance. L'homme va devoir choisir entre la mort du monde ou sa continuité, mais sans lui. Quoi qu'il arrive, l'homme est condamné à disparaître. Il le faut.

- Mais comment peux-tu dire cela ? hurla Cehka. Comment peux-tu vouloir cela ?!

- Je ne le veux pas Cehka, mais je suis conscient des nécessités du monde. J'ai en moi des milliers d'années d'humanité, et j'ai compris ce que le dirigeant d'Aegis compte faire.

- Quoi ? Que veulent-ils faire ?

- Connais-tu l'existence de l'Équation, Cehka ? Sais-tu que le dirigeant d'Aegis a achevé la création de cette opération mathématique ? (face au silence de Cehka, Prométhée reprit) L'origine d'Aegis reposait sur le projet de ceux qui furent appelés les Trois Grands de créer l'Équation qui pourrait prédire le futur pour pouvoir assurer la pérennité de leur espèce. L'un d'eux, Cunekev, est devenu fou, de la même folie qui t'a presque dévoré tout à l'heure, et un nouveau membre le remplaça. Mais Cunekev, dans sa folie, avait vu la même chose que toi. Il savait que tout n'était que mensonge, que son projet ne pourrait aboutir. Mais il continua, passant de mains en mains, toujours entre les trois dirigeants d'Aegis. C'est là leur principal objectif. Il y a peu, ils ont achevé leur système. Ils ont trouvé l'élément manquant, le dernier chaînon entre les

mathématiques et le futur. Il était présent dans ce monde pour te trouver, pour te faire venir ici, pour que tu puisses comprendre la vérité. Ce chaînon est le système qu'ils ont appelé Liv, que tu connais sous le nom de Liwana.

- Que lui ont-ils fait ?

- Ils ont incorporé son esprit dans leur système. Ils l'ont forcé à accepter la réalité de l'Équation en plongeant son esprit dans le monde du système.

De nouveau, Cehka était abattu. Il pensait l'avoir tuée, mais il avait, encore une fois, été un jouet entre ses mains. Pourtant, il se sentait plus léger, car elle vivait, elle était encore là.

« Mais pourquoi ? Pourquoi avaient-ils besoin de Liwana ? »

- Car elle n'est pas comme les autres humaines. Elle savait ce qu'elle faisait lorsqu'elle t'a demandé de l'abandonner dans le désert. Liwana est quelque chose d'autre, comme si la Nature elle-même avait choisi son corps pour parler aux hommes. Depuis sa création, cette cité accueille celles qui chercheront l'homme qui parlera pour sa race. Là était le rôle de Liwana, et rien d'autre.

- C'est incompréhensible ! rétorqua Cehka. Pourquoi elle ? Pourquoi pas une autre ?

- Cette question n'a pas de raison d'être et tu le sais. Les choses sont ainsi et rien ne pourra les changer. Mais ce n'est pas pour cela qu'elles se devaient d'être ainsi. Le monde se fait et ce qui est n'a d'autre réalité que la sienne. Liwana est ce qu'elle est. Qu'elle eusse été différente et le monde l'aurait été, et cette question aurait été posée par un autre que toi, ou n'aurait pas eu raison d'être.

- Par un autre que moi ? Mais alors... Je ne comprends pas... N'ai-je pas été choisi ?

- Tu as été choisi. Mais un choix est déterminé par celui qui le fait. Tout découle de ce

simple fait que le passé était peuplé de créatures qui ont œuvré tel que nous le savons et rien d'autre. Moi-même je pourrais être différent, une simple carcasse de métal et d'énergie, mais une conscience circule en moi qui me fait prendre conscience de mon environnement et de ma présence. Cela fait-il de moi une forme de vie ? Il y a longtemps, dans le cœur d'une des Liwana, j'ai trouvé la réponse à cette question. J'ai accepté la vie qui était en moi tout comme tu l'as fait toi aussi.

- Une des Liwana ? Que...

- Liwana est un concept. Elle est humaine et autre chose. Elle est née et a choisi parmi les choix qui étaient les siens ce qu'elle voulait faire de sa vie. Certaines l'ont refusé, d'autres ont choisi d'autres voies. Toutes ont agi selon ce qu'elles considéraient comme devant être fait par elles. Toutes pouvaient choisir ces voix, toutes ont choisi ce que vous nommez le destin. Tout aurait pu être différent, mais cela est. Il en est de même pour toi.

- Moi ?!

- Oui toi aussi tu as accepté de faire ce que tu as fait tout en ne pouvant parfois pas faire autrement. Les possibles existaient mais tu as fait. Ce que tu es provient de cela. Le moindre changement t'aurais peut-être apporté loin d'ici. Mais cela ne peut pas être connu, car tu es là.

- Oui, c'est vrai. Et je n'ai pas encore accompli ma tâche. Tu me dis que Liwana est emprisonnée dans l'Équation, mais pourquoi ? Que peut-elle leur apporter ?

- Grâce à elle, le dirigeant d'Aegis est à même de pouvoir explorer les futurs, non pas comme un simple fil mais comme des passages différents, des avenues faites de ruelles et de couloirs dans lesquels toutes actions, toutes initiatives peuvent être vues. Avec elle, Shrina a le pouvoir de savoir et de commander la course du monde à lui seul. De son choix dépendra de la

survie de la vie. Là se trouve ta tâche, ce pour quoi tu es ici, en ce moment, écoutant mes paroles : tu dois empêcher Shrina de découvrir ce qu'il cherche : un immense océan, qui se cache aux yeux des hommes. Shrina le recherche pour ré-alimenter les cuves d'Aegis. Mais tu peux aussi choisir de ne pas agir et de suivre la vie que tu souhaites.

- Pourquoi l'en empêcher ? Quelle valeur possède cet océan qui passe au-delà de la vie de milliers d'humains ?

- Cela, Cehka, ne peut t'être enseigné que par toi-même. Je ne peux ni ne doit influencer ton existence. Toi et toi seul, dois trouver la réponse à ta question. De cette réponse sera créé un futur.

- Non ! Non ! Ça ne se peut pas ! Qui suis-je pour avoir ce poids sur les épaules ? Je ne suis personne, rien d'autre qu'un humain parmi les autres. Je suis quelconque !

- Oui Cehka, tu es quelconque. De par ta naissance, de par ton corps, tu es identique à tous ceux de ta race. Les humains sont identiques et uniques. Ce qui vous distingue des autres formes de vie de cette planète est que vous pouvez comprendre ce qu'impliquent vos choix : vous pouvez laisser l'instinct s'éteindre et formuler vos propres décisions, non pas pour votre simple survie, mais aussi pour la survie de tout un groupe ou bien n'être que vous, rien que vous et oublier tout le reste. Et tu es celui qui doit le faire, pour tous. Bientôt la décision sera tienne et il n'y aura que toi qui pourras choisir la direction que prendra la vie. Maintenant pars Cehka. Redescends sur Terre et retrouve tes semblables.

- Non ! Pas encore... j'ai une dernière question.

- Qu'elle est-elle ? Je t'écoute, homme.

- Qui a construit cette cité ? et pourquoi ?

- Je ne peux répondre à cette question, homme.

- Pourquoi ? dit-il.

- Car cela n'a plus d'importance. Bientôt, l'énergie dont je disposais pour maintenir cette cité dans les airs sera épuisée, et elle s'écroulera. Et la vie qu'elle contient, ses structures et ses demeures, serviront ou ne serviront pas, selon le choix que tu feras. Maintenant va, homme.

Les circuits et points lumineux perdirent leur intensité, et ce fut comme si le système s'était refermé sur lui-même, comme si le gardien s'était endormi. Cehka, immobile, était transi de peur, tremblant de colère. En lui, des milliers de voix demandaient à sortir pour trouver des réponses à leur existence. Mais rien ne pourrait plus leur apporter la vie, pas dans cette pièce, pas dans cette cité. Il lui fallait retourner sur Terre, quitter ce paradis pour réintégrer l'enfer de la nuit et le danger de la lumière.

Il lui fallait retourner à Aegis. Retrouver Liwana.

Nous devions faire quelque chose mais nous avons oublié, et par cette connaissance de l'oubli notre vie est encore plus douloureuse. Nous savons que nous avons échoué, mais nous ne savons pas à propos de quoi.

Récit d'un vieil homme du désert.

« Dans le firmament, il y avait un point, plus brillant. Une étoile était là, qui étincelait. Son éclat était celui des autres. Elle ne se distinguait en rien. Elle était là, et c'était tout. Comme un brin d'herbe dans la plaine de la cité des nuages elle était noyée dans la rivière de ses semblables. Identique aux autres elle paraissait dans la fresque des cieux, commune, silencieuse. Pourtant, en tendant l'oreille, il était possible de distinguer un mouvement, une pulsation qui venait d'elle. Un sorte de chanson sans parole ni note qui touchait l'âme. Œuvre d'art unique dans la foule de ses sœurs, elle avait choisi d'être différente des autres. Elle s'était séparée de sa jumelle car elle savait qu'elle ne pouvait accomplir ce voyage que seule. Elle s'était affranchie de son univers pour peupler l'espace de sa force.

« La solitude. Elle sentait cette oppression dans son cœur mais elle n'en pleurait pas. Elle se sentait seule, perdue, harassée par ce silence dévorant, ce mutisme qu'elle avait choisi, pour se diriger vers ce qu'elle appelait son but, la frontière de son existence. Elle avait toujours senti en elle cet appel qui émanait de sa propre conscience, et avant même de ne plus pouvoir reculer elle avait consigné au fond d'elle un souvenir. Ce souvenir était étrange pour elle car il ne semblait pas venir d'elle. C'était un souvenir intime, douloureux et chaleureux d'une nuit aux contours perlés. Autour d'elle il y avait des vies pareilles à la sienne, et au milieu de cette foule en chaos

il y avait Elle : elle était si belle et si rayonnante que par sa seule présence elle avait éteint les douleurs du temps, les remords et l'envie. Elle avait pris toutes ces choses et les avait effacées comme on apaise un enfant d'un baiser. Elle ne pouvait la nommer mais elle avait pu la toucher, la sentir, la serrer contre elle. Ensemble elles avaient partagé une danse enivrante, enrobées de ces parois de lumières qui les avaient coupés du monde tout autour. Elles s'étaient approchées l'une de l'autre, tourbillonnantes l'une pour l'autre sans songer au futur puis, dans un sursaut démentiel, elles avaient cessé leur mouvement.

« Elle pouvait se souvenir de cet instant, mais de toutes les bribes de son existence seule celle-ci comptait. Le reste n'avait aucune importance. Rien n'avait d'importance si ce n'était cela et sans cela rien ne comptait plus. Elle s'était enfuie. Elle avait décidé un soir de partir loin d'elle, de quitter cette présence salvatrice qui l'empoisonnait de tant de félicité pour ne plus rien vivre d'autre. Elle avait scellé son avenir sur cette chimère d'une seconde pour quérir le ciel tout entier, pour laisser le temps s'emparer de sa vie à jamais, car c'était dans cette utopie qu'elle avait découvert ce qu'elle était réellement : elle était un démon, une âme d'un monde différent qui provenait d'elle et qui pouvait, par sa seule présence, détruire bien plus que son existence. Elle aurait incendié l'avenir de celle qu'elle avait miré dans la brume d'une fraction d'infini d'un simple mot, et elle ne l'avait pas voulu.

« Elle avait su à ce moment qu'il lui fallait disparaître. Dans sa folie elle avait fui son monde pour parcourir l'espace et le temps jusqu'à trouver dans un recoin de galaxie un lieu vide de toute présence, et là, entre le vide et le tout, elle avait commencé à brûler de toute son intensité. Elle avait fait grandir son cœur, pour que sa lumière s'étire, jusqu'à ce que son cœur, brisé par tant d'efforts, éclate en une myriade de graines pour ensemençer le monde.

« Cehka, ton existence ne me semble pas différente de celle de notre étoile. Ta venue ici n'est peut-être pas différente de celle de cette jumelle qui recherche, malgré son désespoir, à retrouver celle qui l'avait, un soir, fait briller. »

L'homme, que la lumière du feu permettait de distinguer, garda son regard sur les flammes. Leur chaleur était douce dans la nuit fraîche, et sa lumière rendait la caravane fantomatique. Les bruits des habitants affairés se mêlaient aux craquement des branches mortes, aux respirations des animaux essoufflés, à leur odeur comme du foin écrasé. L'espace d'un instant il eut l'impression d'être l'un de ces nomades du passé aux tuniques bleues et dansantes aux vents, écoutant le vieil ancien contant les légendes d'un passé encore présent. Il se souvenait des histoires de son enfance, ces histoires sans magie à la morale réprouvée aujourd'hui. De ses rêves d'enfant aucun n'avait valu un souvenir, tout juste une impression d'avoir, entre deux jours, aperçu autre chose, mais rien d'autre. Dans cette nuit sans lune, il avait découvert comme un souvenir effacé le plaisir d'écouter et l'envie de vivre ce conte. Qu'importait son impossibilité ou son invraisemblance, il voulait simplement être cette étoile, et rien d'autre.

Autour d'eux, les quelques jeunes garçons et filles s'étaient blottis dans leurs couvertures, et déjà leurs parents, revenus à la raison, les emportaient vers leurs couches chaudes; les jarres d'eau avaient été replacées dans leurs réceptacles pour recueillir la rosée de l'aube prochaine. Au loin, sur l'étroite fissure entre la terre et le ciel, un mince filet carmin se faufilait sous la surface pour se projeter dans les cimes invisibles de l'autre visage de la terre : la nuit était de nouveau reine.

« Vieil homme, chuchota Cehka, où est cette étoile qui cherche sa jumelle d'une seconde ? le savez-vous ? »

- Non mon ami, je ne le sais pas. Je suis vieux, mais mon esprit est toujours vivace. Je sais que nos mythes ne sont plus que l'ombre de ce qu'ils furent dans les premiers jours de notre civilisation, et ceux-ci n'étaient que fragments d'une foi bien plus forte, et ainsi de suite jusqu'à l'origine de toute chose. Pourtant je sais que ces histoires si folles contiennent en elles les fondations de réalités atemporelles qui nous touchent tous, qui que nous soyons. Je connais ces histoires, et leur noyau n'est plus accessible à ces vieilles mains croutées par les trop nombreux jours qu'elles ont vécus. Mais toi, toi si jeune, peut-être as-tu une signification à donner à ces phrases...

- Moi, commença Cehka, je pense que... Il y a peu de temps, je n'aurais trouvé que le rire à opposer à votre fable. J'aurais sans doute craché par terre sans vous adresser un regard. Mais à présent, je ne sais que dire, car votre histoire a fait naître en moi un souvenir que je croyais avoir oublié à jamais.

- Quel est-il, ce souvenir, mon garçon ? accepterais-tu de le divulguer à cette pauvre carcasse que je suis ?

Cehka regarda l'ancêtre : malgré les rides de son front, son sourire était resté jeune, très jeune, comme celui d'un enfant que la curiosité attise. Pas cette curiosité malade et perverse qu'ont les adultes qui peut s'émerveiller d'un simple mot, d'un geste ou d'un dessin. Il remua un peu, plaça ses mains en coupe devant les flammes pour les réchauffer, et d'une profonde inspiration des mots devinrent réalité :

« Ma jeunesse fut celle de tous les enfants d'Aegis. Chaque jour je voyais les mêmes tours, de la même couleur terne qui filtrait du bouclier, et dans les rues, dans les salles combles des classes je voyais les mêmes personnes, toujours. Le soir, dans la même pièce qui me servait de

chambre je préparais le lendemain, j'apprenais les préceptes de la Science et les dons qu'elle nous offrait. À la fin de mes études, j'avais la possibilité de choisir ce que je voulais faire. J'avais décidé de servir la Science du mieux que je le pouvais. Ce mieux, ce fut d'exécuter les ordres que l'on me donnait. Au début, ce n'était que peu de choses, mais un jour j'eus ma première vraie mission : je devais infiltrer un groupe de résistants, des gens qui avaient refusé Aegis et qui s'étaient regroupés dans des ruines d'une vieille ville hors de l'horizon. Peu de personnes savent que des bastions comme ceux-là existent. Mais moi, je le sais. Je ne m'éloignais jamais longtemps, mais je sortais. Cela aussi peu de personnes le savaient, et peu de personnes devaient le savoir. Je quittais le monde que je connaissais pour effrayer, quelques fois pour tuer. La sauvegarde de la civilisation. Voilà comment ils appelaient mes missions. »

- Pourquoi faisais-tu cela ? demanda le vieillard, du même regard paisible.

- Je croyais en Aegis, en sa force, en sa bienveillante intelligence. J'ai fait cela durant de nombreuses années, et pour cela j'avais le droit à un traitement particulier. Je n'étais le seul dans ce cas, mais je n'ai jamais eu connaissance des autres personnes qui faisaient comme moi. Je partais quelques heures, parfois deux jours, et je revenais. Je suivais les voleurs de nourriture et d'eau qui rapportaient leurs récoltes, me faisant passer pour l'un d'eux, et je faisais ce qui m'avait été assigné. En échange, j'étais nourri, j'avais un logement aisé et des traitements particuliers qui me faisaient croire que ma vie était parfaite. Mais en moi il me restait cette boule creuse qui ne m'a jamais quitté, qui m'appelait, me questionnait : pourquoi les personnes que je voyais durant mes sorties avaient-elles l'air si confiantes, si pleines d'espoir dans leur déchéance ? Et ces lieux que je visitais, pourquoi me semblaient-ils si pleins de vie si loin de la Science que l'on m'avait appris à aimer comme une mère fertile et bienveillante ? J'ai tout essayé pour me détacher de

cela, de l'abnégation à la médecine. Quand je sortais le soir, je parvenais quelquefois à me dessaisir de ce sentiment, mais il revenait, toujours, comme une blessure qui ne peut cicatriser.

- Peut-être n'es-tu pas si différent de l'étoile de mon histoire. Mais laquelle es-tu : celle qui s'est enfuie ou celle qui cherche ?

Cehka replongea son regard vers le sol poussiéreux. Depuis son retour de la Cité des Nuages il sentait en lui quelque chose de différent, quelque chose qui était à l'affût, impatient de s'élançer. Mais vers où ? La marche vagabonde de Liwana et de lui à sa suite avait oscillé selon les courbes des vents, l'inclinaison des dunes et la rivière des étoiles. Et durant son périple solitaire, il n'avait fait que s'écouter, sans cesse perdu dans son antre intérieur sans même regarder où le menaient ses pas. Il n'avait pas eu besoin de chercher, il était appelé. Mais plus maintenant. Le ronronnement avait cessé dans ses tympanes. La voix fugace dans son cœur ne chuchotait plus. Il était seul, mais Liwana était en vie. Elle était à Aegis, quelque part. Mais par où ?

« Dois-tu vraiment partir Cehka ? Ta présence m'est agréable, et j'aurais de la peine de ne plus te revoir. »

- Oui, répondit-il, je le dois vraiment. Même si je ne sais pas où je dois aller.

Le vieil homme renifla. Il aimait la présence de cet homme de dehors. Il avait quelque chose en lui qui irradiait, une connaissance intuitive des choses qui le faisait différent des autres hommes. Il semblait soumis à des affects profonds dont il ne parvenait pas à se libérer, mais cela ne l'affaiblissait pas. Bien au contraire, cette aura sinieuse semblait révéler le monde autour de lui. Par sa seule présence, il avait conquis son cœur flétri, et il l'aimait comme un fils.

« Mon fils, si tu dois partir, alors ne t'enquiert d'aucun doute. Tes pas t'ont guidé jusqu'ici,

et le murmure que tu me dis ne plus entendre ne venait de nulle autre lieu que de toi. Ton chemin n'est pas tracé dans la roche. Il est en toi. Toi seul peux décider où il te conduira. Et si tu sais où te rendre, alors tu sauras y aller. »

La nuit suivante, tous les habitants s'étaient rassemblés autour de Cehka. Chacun d'eux lui avait offert un peu d'eau, un fruit, et même un bâton sculpté pour qu'il se souvienne de son passage parmi eux. Le croissant de lune était un œil de chat dans l'obscurité. Les volumes n'étaient que des contours sous cette lumière blafarde, mais Cehka ne pouvait attendre plus longtemps. Il sentait que le temps l'appelait, que sa course devait débiter maintenant.

Le vieil homme s'était avancé et lui avait offert un somptueux cadeau : l'anneau que lui avait offert la deuxième des habitantes de la Cité qui était descendue durant son temps. Il s'était approché, voûté comme une vieille branche que le vent a forgé, et il avait retiré son anneau pour le glisser sur le majeur de son invité. Il n'avait rien dit. Il avait juste levé son visage aux yeux éteints vers le voyageur, et il lui avait serré le bras en guise d'adieu.

Sur la fine marge de l'horizon il pouvait voir les turbulences des vents qui entouraient l'étrange et fantastique ville flottante, et en-dessous les mouvements indistincts des habitants de la brume perpétuelle qui ne cessaient jamais d'avancer, qu'importe les morts et les naissances. Il les voyait de loin mais se sentait proche d'eux. Dans le sac de peau qu'il avait reçu d'eux s'entrechoquaient les provisions de sa marche prochaine et l'eau émettait un bruit clair et sincère comme l'une des cloches des animaux de traits. Chaque pas lui rappelait le mouvement de ces gens, chaque pas qu'il faisait dans leur direction opposée. Il s'éloignait mais il avait l'impression qu'il les suivait. Ils étaient là, à ses côtés, en lui, et leurs voix sonnaient encore de leurs adieux et

de leurs vœux. Il se remit à marcher vers l'astre lunaire et son regard porté vers lui rappela à son esprit la légende contée peu après son réveil.

Il marchait de nouveau dans le désert, vers son origine et son but : vers Aegis.

Quand Mandi et Phalank se présentèrent, ils étaient encore vêtus de ces habits qui les distinguaient entre tous. Nous les avons regardés s'approcher, abasourdis de leur présence, jusqu'à ce que Mandi, se penchant vers moi, le regard grave, me demande ce qu'avait cette femme qui tremblait de douleur. Je lui dis que cette femme était ma femme, et que je ne savais pas de quoi elle souffrait. En quelques gestes, il l'ausculta, se tourna vers moi en souriant, et lui versa sur la langue quelques gouttes d'un produit étrange qui la guérit en deux jours. Y-a-t-il plus grande preuve d'humanité que de sauver une vie ?

*Témoignage d'un habitant de la Dorure sur la venue des
deux Grands.*

À leurs côtés, une femme d'une quarantaine d'années venait de décéder. L'infection qu'elle avait contractée était la même que celle de beaucoup d'autres. Certains survivaient, beaucoup mouraient.

Dans ses dernières heures elle avait appelé le fantôme de son mari. Le pire n'était pas ses cris mais l'impuissance dont elle était victime et dont elle se rendait compte. Elle avait appelé son mari, et il était venu. Il était venu et elle avait hurlé de le voir à ses côtés alors qu'elle savait qu'il était mort bien longtemps avant ce jour. C'était cela le pire : le fait de la voir savoir qu'elle allait mourir, qu'elle se sentait morte mais qu'elle continuait de ressentir la douleur, la tristesse, l'acide qui rongait chaque cellule et qui rendait tout tellement brillant que cela en

venait à disparaître.

Cette pauvre femme avait hurlé contre son mari, contre elle, contre la vie, contre tout. Elle avait craché sur le nom de la Science, sur le Bouclier au-dessus d'elle, sur celles et ceux qui étaient encore vivants et les autres qui ne l'étaient plus vraiment. À côté d'elle, il y avait son fils. Il était jeune, très jeune, bien trop jeune pour être déjà mort. Elle ne s'en était pas rendue compte. Elle avait continué de le serrer contre elle. Elle refusait qu'on le sépare d'elle. Ses bras s'étaient brisés sous la pression de son étreinte, et sa tête tombait, molle, contre le tapis de terre remuée et les quelques tissus qui servaient de lit. Puis elle s'était tue, on avait retiré le cadavre de l'enfant, on l'avait enseveli, et on avait fait pareil pour elle, dans un trou juste à côté de son enfant. Certains voulaient les enterrer tous les deux, mais on avait refusé. Une tombe par corps, pour pouvoir compter les victimes.

Après de courtes analyses, on avait trouvé l'origine de l'infection. Elle était dans l'eau. Quelque chose s'était développée dans les réservoir d'assainissements de la septième station et s'était répandue dans tout le réseau de la ville basse. Les autorités n'avaient pas pris la peine de procéder aux contrôles de routines depuis le début de la révolte et la maladie s'était étendue comme on étire un drap : elle avait envahi les conduites d'eau, était remontée dans les stocks, polluant toutes les canalisations. Il fallait faire bouillir l'eau avant de pouvoir la boire, mais cela demandait une grande quantité de chaleur et diminuait les réserves déjà maigres. Alors certains, à bout de force, buvaient à même le tuyau, et quelques minutes, parfois quelques heures après, on pouvait les entendre qui déliraient, qui suffoquaient. Puis c'était le silence, avec un peu de chance.

Mandi et Phalank s'étaient rendus dans l'une des nombreuses enclaves créées par les

habitants dans les décombres de la Dorure. Le matériel était rongé par la rouille ou tordu par le poids des ans mais il pouvait encore être utilisé, et cela suffisait. Ils s'étaient débarrassés de leurs tenues de dirigeants pour des vêtements plus simples et plus pratiques, et ils avaient mis à contributions leurs savoirs pour aider au mieux les pauvres erres qui déambulaient sous le coup de la malnutrition et des coliques. Leurs connaissances avaient permis de limiter le nombre des malades, et comme ils connaissaient les codes de maintenance de la cité, ils avaient pu rapporter de zones confinées des vivres et des couvertures ainsi que quelques médicaments d'urgence. Mais ils savaient que cela ne pourrait être que temporaire, que très bientôt il leur faudrait ou bien redresser la cité, ou bien se résigner à voir tous ces gens disparaître, avalés par la famine ou rongés par les bactéries.

Que d'efforts, vraiment, se disait Shrina, du haut de sa tour d'acier. Malgré votre connaissance des faits, malgré votre savoir du futur, vous persistez à vouloir sauver ces êtres. Vous continuez à vouloir sauver ce qui finira un jour par s'éteindre. Mes pauvres amis...

La porte s'ouvrit. Un page, un de ces nouveaux pages placés ici pour faire plaisir à une quelconque famille, venait d'entrer. Ses manières étaient aussi déplorables que les circonstances de son accession à ce statut. Mais tout cela importait peu.

« Votre excellence, voici les rapports des patrouilles. Je vous les dépose sur la table. »

Le garçon s'avança de quelques pas et du bout des doigts déposa les feuilles d'acier fin sur la table désespérément vide. Le bruit fut cristallin, bref. Avait-il eut lieu ? Et quand avait-il eut lieu ? était-ce hier, était-ce demain ? Shrina sentit sa vision se troubler, et il ne s'en fallut de peu qu'il ne tombe à la renverse. Par chance, le jeune homme n'avait rien dû remarquer. La porte,

déjà refermée, ne laissait filtrer aucun son, rien d'autre que le silence.

Encore un regard et l'homme se détourna du spectacle de cette ruche délabrée dont il était le dernier maître pour prendre acte des mouvements de foules quotidiens et des quelques échauffourées qui avaient eu lieu dans le début de matinée. Mais sur le bord de la table, il n'y avait rien. Où cet imbécile avait-il pu déposer la petite pile de feuilles argentées ? Shrina se baissa, scruta le sol uniforme à la recherche de ces rapports sans intérêt, quand la porte s'ouvrit de nouveau, laissant passer le page coiffé d'un regard éberlué, qui tenait dans ses mains la pile de compte-rendus.

« Pardonnez-moi Excellence, de vous déranger. Je vous apporte les rapports des patrouilles. Je vous les dépose sur... »

- NON ! expulsa Shrina ! Non pas sur la table ! Dans ma main ! Maintenant !

Le jeune garçon s'exécuta et referma avec précipitation la porte dont le battant claqua d'un bruit sec avant de redonner au silence son règne.

Shrina passa rapidement chacune des pages, cherchant les écritures, les rapports, un chiffre, un simple chiffre, mais il n'y avait rien. Rien. Rien. Et dans sa main non plus, il n'y avait rien. Il brassait du vide, appuyé contre la vitre face à la porte. Celle-ci s'ouvrit, laissant passer le même jeune garçon qui prononçait encore sa phrase, d'une manière de nouveau différente. Puis il repartait dans les couloirs, mais son regard était différent de celui d'avant, celui qu'il avait croisé toisait ce blanc-bec et ruminait sa colère, elle aussi un peu changeante, et tout autour tout changeait de plus en plus. Plus rien n'était comme avant, mais rien n'avait changé.

Rien n'avait changé, Shrina le savait. Il avait compris. Il était encore en train de naviguer dans l'Équation. Il ne s'en était pas rendu compte. Pourtant, il aurait pu le savoir : la fenêtre de la

grande salle lui renvoyait toujours son reflet. Mais là, il n'y avait rien eu.

Autour de lui il sentit la présence des Trois Grands qui flottaient continuellement dans l'immense vasque opaque où se trouvait le cortex central, le réseau fin et puissant des fils de cuivre et de glace enrobés d'or et d'autres composants qui n'avaient plus aucune valeur dans ce monde. Et il faisait partie de ces esprits volants qui pouvaient posséder ce cerveau mécanique afin de comprendre de quoi pourrait être fait la rivière du temps.

Il avait voulu en sortir mais un soupçon étranger l'avait saisi juste avant. Il s'était senti étonnamment serein et il avait voulu comprendre d'où venait cette sensation. Mais il avait eu beau fouiller et fouiller encore, il n'était pas parvenu à découvrir d'où était provenue cette impression. Il avait alors su avec précision son origine, et il cherchait à présent à infiltrer cette mémoire. Mais elle s'était ardemment défendue. Il devait s'avouer vaincu pour cette fois. Avec un profond effort il immergea de la marée générée par l'Équation et il retira son casque. C'est alors qu'il se rendit compte qu'il était en nage, que tout son corps semblait sortir de l'eau.

Ses mains saisirent un linge posé distraitemment ici avant sa plongée et il se rendit compte qu'il l'avait déposé ici précisément pour cet usage. Il avait conservé un souvenir latent de ce moment, et son corps avait réagi tout seul, en laissant à côté de lui ce qui lui serait utile peu après. Les miracles du savoir précurseur. Il ne cessait jamais de s'en émerveiller.

Pourtant, Une énigme demeurait. D'où était venue cette sensation, il le savait. Mais pourquoi ? Pourquoi avait-elle ressenti cela ? Elle n'était pas même en relation avec le monde direct. Elle était enfermée dans un univers improbable fait de figures géométriques et de droites parallèles qui se croisaient à l'infini. Elle était dans un irréel qui aurait dû lui empêcher de saisir la moindre réalité tangible. Son cerveau était coupé du présent pour qu'il ne puisse percevoir

aucune sensation qui l'aurait influencée. Elle devait être impartiale, saisie dans un continuum unique sans frontière et infini. Elle devait être une parcelle d'univers et rien d'autre. Plus de femme, plus d'humain, plus rien qu'une conscience sans entrave. Elle ne devrait pas ressentir. Mais peut-être que l'Équation lui avait apporté des informations... peut-être que le courant allait dans les deux sens... Non ! Comment un système mécanique complet, un ensemble de circuits imprimés et de réseaux métalliques pouvaient signifier la moindre information sensorielle ? C'était absurde, dénué de fondements, mais cela s'imposait à lui, comme l'une des nombreuses images générées par la machine.

Shrina doutait. Son univers devenait de proche en proche un parterre hostile, un piège qui se refermait sur lui. Tout d'un coup, il se mettait à remettre en cause la véracité complète de l'Équation, son imperméabilité à tout analyser selon un même niveau d'importance. Traitait-elle le monde selon une expérience ou alors comme l'aurait fait un être humain ? Était-il possible qu'elle fusse soumise à la vie ?

Son estomac se balançait dans son ventre. Il sentait les fourmillements escalader son œsophage avec ce goût âcre et rongeur qui lui donnait la nausée. Il essaya de lutter, mais il ne put s'empêcher de vomir, un mélange rouille et mauve fait de sucs gastriques et de sang aspergea le sol. Il porta sa main à son front : il était brûlant. Il était malade. Il se souvint qu'il n'avait pas dormi depuis près de six jours, constamment relié à l'Équation, jour et nuit, quasiment sans boire ni manger.

Il avait commencé à se dévorer de l'intérieur, parasite de sa propre existence. Il se dissolvait en lui, effaçant son corps par son corps. Il devait remonter, se reposer. Dormir. Il devait dormir. Il marcha le long du couloir, retenant ses pas pour ne pas s'effondrer, trainant des

pieds pour ne pas chanceler, s'essuyant les mains pour ne pas perdre le peu d'adhérence que lui conférait le mur dans sa course suffocante vers ses appartements. Il ne regardait personne, n'avait plus cure de son apparence face aux groupe qu'il croisait, face aux messagers qui parlaient, parlaient, parlaient toujours sans même comprendre qu'il ne les écoutait pas, qu'il ne retenait rien, qu'il était en train de mourir à petit feu, qu'il tomberait en poussière s'il ne buvait pas d'eau rapidement. Mais il devait faire attention à ce qu'il buvait; l'eau pouvait être contaminée. Et la nourriture aussi. Il suffisait de répandre un peu d'eau dessus et c'était fini. Indécélable, douloureux, silencieux. Mais il n'avait rien vu de tel, aucun signe, pas un chemin ne menait à sa mort. Sauf si... sauf si l'Équation pouvait choisir, choisir quoi donner, quoi prendre, que révéler. Il avait vu tous les événements passés, avait tout su, avait pu tout saisir des mouvements du temps et de l'espace, mais restait-il quelque chose qu'il n'avait pu voir ?

Son pas s'était arrêté. Il voulait y retourner. Il voulait savoir si quelque chose pouvait changer, si quelque chose ne lui avait pas été divulgué. Il voulait replonger. Il devait replonger. Il devait savoir. Savoir ! Savoir si un autre monde pouvait exister. Savoir si l'avenir pouvait être différent. Savoir s'il aurait pu être autre. Savoir si sa vie aurait pu être différente. Savoir. Savoir ! Ses pas le faisaient se retourner. Savoir ! Il retournait vers son origine.

Savoir.

J'avoue que tu m'as surprise. Tu étais là. Tu resteras.

Pensée de Liwana.

La première fois que je le vis. Il se tenait droit dans la lumière artificielle du ciel. Son bras droit avait été blessé. Il y avait l'odeur du sang. Un sang coagulé, durci. Son œil était vague. Il était fatigué. Il avait sur lui le goût du désert, la teinte de la poussière, l'aura âcre du sable et le spectre de la mort tout autour de lui. Il avait tué. Il était revenu.

Je ne sus pourquoi mon cœur fut si prompt à vouloir le revoir. Il avait disparu et déjà je souhaitais le revoir. Il avait quelque chose. J'avais quelque chose. Pour la première fois je me sentais humaine. Pour la première fois je sentais mon cœur, mon souffle, mes mains. J'avais un corps qui vivait de lui-même. Ce corps voulait le revoir, voulait goûter à son odeur.

C'était lui.

Il est de coutume de croire que l'espèce humaine est un élément de perfection et que par cela elle se trouve être différente des autres structures vivantes. Cependant, il est à notre portée de contredire ces propos. Pour cela, il nous faut exercer votre conscience sur notre environnement direct, puis d'élargir notre perception aux niveaux cosmologiques directement supérieurs jusqu'à arriver à la limite de notre connaissance de l'univers. Chacun de nous pourra alors prendre pleinement conscience de la vacuité de son existence et rejeter sans regret l'idée qui fut celle de nos ancêtres : l'humain est unique.

Mots prononcés par le Prophète du renoncement dans les rues d'Aegis durant la révolte.

Dans la nuit du désert, l'œil de la lune marquait une frontière : d'un côté l'univers, de l'autre côté l'univers. La seule différence était le désordre. Cehka voyait les millions d'étoiles, les milliers de galaxies, et il sentait, derrière lui, sous ses pas, la chaleur du soleil, ses pulsations, la chaleur qu'il continuait de diffuser contre l'autre face de la planète, indifférent à la présence de l'homme ou de la vie. Il continuait de donner son énergie, de produire tous ces éléments qui constituaient son corps à lui et qui retournerait un jour à la Terre pour la nourrir elle-aussi. Mais pourquoi ? Pourquoi donner son corps au sol si celui-ci n'accouchera plus de rien ?

Il continuait de marcher. Marchait-il dans la bonne direction, faisait-il fausse route ? Il avait l'impression qu'il marchait au hasard. Il ne sentait rien. Il se laissait porter par son corps,

son corps se laissait porter par la Terre, la Terre se laissait porter par le soleil, le soleil par le cœur de la galaxie... Ensuite, son esprit se perdait. On lui avait appris que le monde était fini et sans frontière, que le système solaire était commun, que le soleil était commun, que la voie lactée était commune. Mais on ne lui avait jamais appris ce qu'était le non-commun. On ne lui avait jamais appris l'exception, le particulier. On lui avait toujours caché la possibilité de l'unique, du distinct. Si la Terre, le soleil, la Voie Lactée étaient tous communs, que pouvait être la vie ? Que pouvait être la lumière qui réchauffe et la graine qui germe ? La vie était-elle commune ou particulière ?

Cehka arrêta de marcher. Son esprit se perdait en lui-même dans les paroles de Prométhée. Ce qu'il vivait lui était unique, mais toute vie semblait unique pour son possesseur. Posséder la vie était en soi un gage d'unicité, mais comment le dire... comment le vivre ? Il avait été choisi par Liwana, mais il n'était pas unique. Pourquoi lui ?

Dans son ventre il y eut un picotement. Dans son crâne il y eut un frisson. Sur sa peau il y eut un vertige. Ses cellules tremblaient. Il sentait en lui la peur du commun, la tristesse de la communauté sans lendemain, la faiblesse de sa chair. Autour de lui la nuit se fondit en un noir intense d'où rien n'irradiait d'autre que le néant. Sous ses pieds le sable se déroba et il tomba. Il resta allongé dans la cécité de la vie éteinte et lui, observateur de la déchéance de l'existence, se laissa aller à penser. Il oublia les paroles de ses professeurs, de ses semblables et de lui-même; il écouta son cœur qui battait, qui lui parlait sans cesse mais qu'il n'avait jamais écouté vraiment, qui lui racontait l'histoire de sa vie. Comme une étoile il battait, tout le temps, sans cesse, sans avoir peur de diffuser sa force tout autour. Il battait de l'espoir de réveiller la vie qui se trouvait dans le corps qu'il faisait vivre, et Cehka ressentit que son cœur appelait le soleil de ses vœux,

non pas pour mourir mais pour voir, dans le ciel éclatant et la mer azur du jour, ce point si commun qui brûlait et qui mourait pour faire vivre l'éther gelé, pour qu'une graine germe et étire ses feuilles vers lui pour grandir. Cehka revit la petite plante de l'Ouvrier, si frêle et si forte, qui tirait de toutes ses forces vers la lumière, et il se sentit être ce bouton vert, perdu dans l'immensité du désert, ne demandant qu'un peu de lumière. En lui émergea alors une vague chaleureuse, douce et réconfortante, qu'il était lui, le soleil, la plante et la Terre, que toutes ces boules de vie étaient reliées entre elles par le même pouvoir, la même volonté de grandir et de faire grandir, et qu'importait que cela prenne fin un jour, qu'un jour il n'y ait plus de jour mais seulement une nuit éternelle. L'important n'était pas dans la fin, mais dans ce qui la précède.

Sous ses mains, il y avait le sable. Le sable était partout sur cette Terre, mais cela n'avait pas toujours été le cas. Sous lui, quelque part, il y avait de la terre, une terre qui avait accueilli les moissons et les jachères, qui avait eu ses temps de repos et de contributions, et qui avait dû se terrer au plus profond d'elle-même pour pouvoir un jour renaître. Non, elle n'était pas morte. Elle était en sommeil. Elle dormait. Non... elle ne dormait pas. Cehka le sentait. Elle travaillait. Comme le soleil sans cesse elle puisait dans ses forces pour faire émerger la vie du silence.

C'est l'air. Tout est dans l'air. Il est différent. Il le sent. Les dunes de sable blanc devant lui ont ce même aspect satiné que le cœur du désert d'où il vient. Il grisaille par endroit sous les reflets de la lune qui se reflète sur lui comme dans un miroir. Il chante dans son frottement sur lui-même. Il s'envole du faite des collines granuleuses comme un ballet chantant, poussé par ce vent qui, lui, n'est pas le même qu'avant. Tout vient de lui. C'est lui qui provoque cette différence. Il s'élève et redescend, suivant les courbes forgées par le temps, s'échauffant contre

le sable blanc, et comme un oiseau porté il se laisse patienter, il tourbillonne comme une danse dans le silence de sa félicité, avant de retomber, brûlant et dévorant d'impatience, pour retrouver son chemin dans les sillons et les vallées ardentes, pour continuer son périple jusqu'au centre des terres arides qui l'appellent, toujours plus rapide, toujours plus violent, perverti par les fines gorges qui conduisent son existence, qui ne lui laissent aucune liberté, qui le rendent amer, rugueux comme la pierre, sec comme une fumée d'incendie. Mais avant tout cela, à l'orée de sa naissance, avant qu'il ne suive son destin tracé par les siècles passés, il est autre, il est tel que Cehka le sent en ce moment : c'est un vent doux, un souffle enveloppant composé des effluves de milliers de mondes qui se sont rassemblés pour le faire vivant, un courant moelleux qui ressemble à des milliers d'étincelles musicales qui font vibrer la peau comme le feraient les caresses de la plus douce des nymphes dont les cheveux déliés iraient cueillir les fruits du ciel pour les offrir au voyageur harassé dont le regard empli de pureté apaiserait le dieu de la guerre lui-même. C'est lui qui frappe contre sa poitrine de l'intérieur, qui agite son cœur comme si sa vie voulait s'exprimer d'elle-même, comme si elle voulait parler au vent et au sable, apprendre d'eux leur histoire, ce qu'ils ont vécu durant les siècles qu'ils ont passé ici, comme si elle voulait cesser d'exister en elle-même pour se fondre dans la masse vivace de cette force bienveillante. Mais elle ne le pouvait pas, enchaînée au corps qui la fait vivre par la simple conscience de Cehka.

Cehka était encerclé par ce vent qui le poussait en avant. Il ne lui semblait plus marcher que sur un lit de vapeur froide, un tapis d'eau dont les contours invisibles lui rappelaient des souvenirs qui n'étaient pas vraiment à lui, de l'eau libre qui s'étirait sur des distances si grandes que l'œil ne pouvait en saisir l'immensité, de ces lacs et de ces mers qui avaient fait de cette

planète la planète bleue, de ces chimères qui étaient utilisées par ceux qui n'appartenaient pas à Aegis qu'un jour les eaux recouvriraient le monde comme jadis. On lui avait appris à ne pas croire en ces fables, qu'elles n'étaient qu'une propagande pour attirer les plus faibles, les fous et les nantis, que la seule vérité était en Aegis mais il ne croyait plus en cela. Il avait appris à espérer. Il avait appris à vivre. Il avait appris à accepter ce qui ne serait peut-être pas, et ce qui pourrait être s'il œuvrait pour elle.

Debout, droit sur l'horizon, Cehka regardait, devant lui, les deux étoiles : la source des légendes, ce rêve qui avait ensemencé les consciences du monde, le point de départ de cet immense voyage solitaire qu'il avait entrepris dans les terres inconnues d'au-delà de la frontière, le lien entre son monde et celui qu'il avait découvert, par le regard du vieil homme. Elles étaient devant lui, calmes comme deux enfants endormis, suspendues l'une dans l'air et l'autre sous la surface, dont l'éclat vibrant, chaleureux et solennel les faisaient gardiennes de la porte du futur. Cehka fit un pas, s'approcha, et quelque part sur la vaste surface quelque chose bougea qui fit naître une ondulation, un cercle qui grandissait, s'approchait de la lune et commençait à la troubler, à déformer ses traits, à étirer ses couleurs et avaler sa rondeur, jusqu'à ce qu'il ne reste qu'une tâche informe, un halo vague qui força Cehka à s'arrêter. Il y avait eu un mouvement. Quelque part, dans cette eau qui s'offrait à ses yeux, il y avait eu un mouvement qui avait provoqué ce changement.

Il attendit, mais rien ne bougeait plus.

Il reprit sa marche, saccadée, silencieuse dans les volutes du sable humide, mais presque à chaque pas, il percevait un mouvement, quelque chose qui troublait la surface, comme si les marées du sable communiquaient leur mouvement à l'eau. Ce ne fut qu'à son seuil qu'il comprit

ce qu'il ne pouvait voir auparavant : l'eau bougeait. Elle avait un mouvement qui lui était propre, une respiration. L'eau était vivante. Il ne voyait aucune vie à l'intérieur, mais Cehka sentait qu'en elle, au plus profond d'elle, quelque chose était en train de naître. Elle était enceinte, mère de l'avenir qui lentement effaçait les cicatrices de ce monde, qui allait un jour lui rendre son apparence originelle, comme ces vastes jardins que Liwana avait dessinés et que le vieil homme avait parcouru de sa démarche d'aveugle. Il comprenait enfin, et c'était comme si il pouvait enfin respirer. Il avait eu peur de l'avenir car on lui avait appris à le craindre, à vivre dans l'attente d'une nouvelle catastrophe qui allait plonger pour de bon cette planète dans le silence. Il n'avait jamais pu imaginer le futur car celui-ci lui avait été subtilement retiré dès sa naissance, obligé de survivre dans la contrainte de l'impossibilité avec pour devoir de demeurer soumis aux normes d'un présent sans possibles, reliques d'une vie qui s'éteignait peu à peu dans l'acceptation de sa fin prochaine. Jamais... jamais on ne lui avait appris à espérer, à sentir dans le vent et la terre les racines d'un renouveau qui pourrait arriver, qui pourrait se reproduire. Prisonnier dans son impossibilité de faire, l'homme avait cru que le glas pouvait à tout moment pour lui retentir, que si lui, l'animal ultime, ne pouvait reprendre les rênes de son environnement, alors plus rien ne pourrait plus jamais le faire. Il avait perdu confiance, non pas juste en lui, mais en la force même qui formait les vies. Il avait perdu confiance dans l'origine du monde, dans le besoin qu'à la vie de ne cesser d'être.

Cehka fit encore un pas, pour que son pied touche la surface de l'eau. Il sentit la décharge de fraîcheur qui agita sa peau, l'envie insupportable de se jeter dans cette promesse à ciel ouvert ! Mais il recula. Il ne voulait pas souiller ce lieu de sa présence, de ses pensées. En arrivant ici, il avait mis fin aux craintes qui avaient depuis toujours saisi l'humanité, mais il devait à présent

s'en retourner, perdre le chemin qui l'avait mené jusqu'ici pour que personne ne puisse retrouver ce lieu sans avoir de lui-même entrepris la quête qui lui avait permis de se trouver lui. Il devait partir, laisser cette mer vide de marques, abandonner le vent caressant et les lunes jumelles et rentrer à Aegis, retrouver son monde et faire quelque chose qu'il ne pouvait encore connaître.

Il comprit alors les paroles de Prométhée, le danger qu'il y avait dans la découverte de ceci : il était face à un berceau, dans lequel un enfant faible et fragile tentait de murir, et Aegis convoitait son couffin, voulait puiser dans cette nappe de verre liquide envers et contre tout ce qu'il pouvait faire grandir.

La Vie, celle qui pourrait recouvrir la Terre de nouveau dans la lente danse de l'évolution, était là. Reprendre depuis le début et laisser de nouveau le choix à la vie, non pas ce choix que l'humain possède mais une autre sorte de choix, un choix sans conscience ni alternative de prendre une voie et d'être. Permettre à la vie de naître et de forger le futur même si ce futur est différent. Le choix de développer la conscience, de la faire différente ou bien de ne pas la créer. Cehka avait du mal à concevoir ce possible mais il le sentait. Il savait en lui que la conscience humaine n'était qu'un possible dans la vie, que toute existence possédait sa propre importance, et que l'homme, par elle, avait choisi le chemin le plus simple, celui de se croire unique et seul possesseur du monde car il avait conscience... au lieu d'avoir conscience du tout. Mais l'homme, cette nuit, face à l'océan, comprenait son erreur, comprenait la douleur qu'avait pu ressentir la planète, et ce qu'elle pourrait accomplir pour que son passé ne se reproduise pas.

Cehka reprit sa marche, contourna l'immense potentiel qu'il avait découvert, ou qui s'était offert à lui... Il marcha, et presque toute la nuit durant il put contempler la marée et le ressac des eaux sur le sable et il lui sembla, durant ce temps, qu'il n'y avait plus ni tristesse ni désastre, qu'il

avait vraiment été ces minuscules particules autour de l'observatoire, et en lui ces souvenirs étaient heureux de pouvoir goûter à ce passé.

« Le savoir ne doit souffrir d'aucune ombre, car la moindre anfractuosité peut contenir toute la différence. La vérité est variation.

Phalank et Mandi, paroles communes.

L'entreprise était risqu e. C'était une évidence. Il était devenu non pas incontrôlable, mais perdu, quelque part, dans un lieu inaccessible car en chacun, différent par la similitude. Il était dans un lieu à nul autre pareil, comme un fragment d'espace dans l'âme, une illusion où l'esprit coupé de toute réalité trouvait à s'enfoncer pour donner vie à une plante dévorante qui suintait des racines jusqu'à ses feuilles un liquide empoisonné d'où naissait ses semblables qui à nouveau se développaient, engendrant une immense forêt dense imperméable à tout raisonnement.

Ce n'était pas de la folie il en était sûr. Pourtant Phalank ne pouvait s'empêcher d'imaginer ce qu'il adviendrait de lui si jamais, si jamais... Non.  vacuer toute peur, tout ressentiment. Demeurer un inconnu dans les couloirs de la tour d'acier, bastion du seul et indétrônable Shrina et trouver, peut-être, une solution pour reprendre le contrôle de la ville, pour faire cesser toutes ces violences, toutes ces batailles, toutes ces morts.

Il avait récupéré, dans les tréfonds du lieu, un costume : les frusques desséchées d'un ancien habitant, un vieux page dont les derniers jours avaient été ceux d'un homme rompu par la tâche, accablé de douleur face à la société qui p riclitait et qui avait préféré avorter de la vie plutôt que de contempler, impuissant, sa décadence, sa déchéance, sa chute. Comme les autres vêtements ils avaient été abandonnés dans la zone de maintenance, attendant d'être récupérés par un pauvre de la cité qui en aurait fait ses habits de fête, ou son dernier costume.

Cela serait-il l'un, ou l'autre... se demandait l'homme curieux. Vais-je pouvoir accomplir

ma tâche ou serais-je moi aussi enseveli par la honte et condamné à voir sans force ma cité s'écrouler comme Romulus le fit avec Rome ?

Tout se passait bien. la tour était étrangement silencieuse pour cette heure de la journée. Pas un bruit de pas, pas un murmure, pas une ombre. Il n'y avait rien. Shrina devait savoir. Il savait. Il savait, c'était une certitude. Il savait tout ce qui se passait autour, tout ce qui œuvrait ici comme ailleurs. Et ici, dans le cœur de son royaume, les images devaient être claires, limpides. Il savait que son ancien semblable, celui qui avait, avec lui, conduit le monde humain à un tel niveau de déroute, se trouvait là, cherchant la preuve de sa faiblesse ! Il savait ! Mais alors, pourquoi le laisser avancer ?

Les escaliers n'avaient aucune odeur. Il régnait dans ces boyaux anguleux une atmosphère oppressante d'absence comme si toute chose avait cessé d'être, comme si ces marches ne conduisaient pas vers les hauteurs mais descendaient vers les malebolges de Dante. Marche, après marche, il gagnait en espoir, un espoir fou, sans doute, mais espoir tout de même, de ne croiser personne, que sa venue demeurerait un mystère indécélable. Dans les couloirs, dans les tortueuses allées intérieures, rien. Rien.

La porte était entrouverte. Était-ce le signe d'une présence, ou bien au contraire, celle, démesurément improbable, de l'absence ? Il était trop tard. Quoi qu'il arrive il aurait face à lui ce qui se trouverait sur son chemin prochain. C'était inévitable. Il passa la porte comme un simple employé le ferait, et il s'arrêta, le regard baissé, s'attendant à recevoir le congé de l'homme puissant, ou alors...

Rien. Il n'y avait rien. Rien d'autre que le meuble massif derrière lequel Shrina avait, durant les premières années de son règne partagé, siégé entre deux ordres, afin de peaufiner, de

poncer sans relâche les nombreuses imperfections qui rongeaient les résultats de l'Équation. Le siège était vide, repoussé, sans pli, un lot de feuilles déposé sur le plan d'écriture face à lui. À pas de loup Phalank s'approcha, fouilla du regard les notes manuscrites d'une main rapide, frénétique. Les dates étaient anciennes. Aucun signe d'activité récente. En un souffle, le fureteur reprit courage et, avec méthode, il fouilla les blocs, repoussa les cachets, déplaça les dossiers, jusqu'à trouver, sous une pile de papier rance, l'objet de son aventure. Il était là, exactement là où il devait être. C'était trop facile, trop prémédité pour être le seul jeu du hasard. Auparavant, Shrina ne s'était jamais débarrassé de lui : il l'accompagnait partout, comme un organe vital de son existence. Il avait été son refuge, sa manne, sa félicité. Pourquoi le déposer et l'oublier ? Une question qui trouverait sa réponse plus tard, un jour, si le temps lui en laissait l'opportunité.

Quand la porte claqua, Phalank s'empêcha un mouvement de recul. La fuite, l'impression de fuite, le soupçon qu'il pourrait faire naître, le tuerait. Ne pas redresser trop brusquement la tête. Laisser le doute. Imposer le doute. Mais la voix était trop familière.

« Et bien, qu'attends-tu pour me laisser voir ton visage ? »

- Je n'attends rien. L'espoir était fou, je le sais, mais il était tout de même là.

- L'espoir ? Mais où peux-tu trouver encore une once d'espoir dans ce monde sans vérité ?

- Il existe une vérité, Shrina, dit Phalank en relevant le menton. La vérité dépend simplement de l'acceptation de l'incompréhensible. Je savais que j'aurais peur, sans savoir pourquoi. Mais je l'ai accepté. Et maintenant que je te vois, oui, je peux le dire : j'ai peur. Mon dieu Shrina que t'est-il arrivé ?

L'homme qui se trouvait face à lui n'était plus un humain : c'était un squelette. La peau flasque, les muscles secs, les yeux tombants et les cheveux par touffes éparses n'étaient pas

l'image résurgente de ce Shrina sanguin au corps fort et au regard vif. Ses yeux... mon dieu ses yeux n'étaient pas ici. Ils regardaient au loin, trop, beaucoup trop loin. Ils semblaient morts, si ce n'était leur mouvement, la cadence infernale de leur recherche frénétique d'un lieu où se poser. Ils semblaient ne rien voir, pas même la lumière.

« Mon dieu ? Quelle expression passée de signification. Elle ressemble à un vieux linge dont les couleurs se seraient éteintes sous un soleil trop fort. Pourquoi ne pas plutôt dire « Bon sang! » ou alors « par l'enfer! ». Oui... par l'enfer aurait été tellement plus juste. »

- Raconte-moi, mon ami. Raconte moi ce qui t'a mis dans cet état.

- Qui a-t-il à raconter... Il n'y a rien d'autre à ajouter que ce que tes yeux constatent. Je suis moi. Tu le sais, ces oripeaux ne sont que vase. C'est derrière eux que se trouvent la seule vérité.

Shrina s'avança. Sa cadence était semblable à ses hommes aveugles depuis peu qui fouillent de leurs pieds le sol à la recherche du piège de leur cécité. Mais il n'était pas aveugle. Il était simplement faible. Si faible... Il tendit la main et accrocha le carnet que Phalank avait glissé sous sa toge élimée. Il ne fit aucun mouvement pour dissimuler son vol. C'était inutile. Portant les pages à ses yeux, Shrina tourna les pages une à une comme un vieux reliquaire que l'ont caresse de peur d'en briser la reliure.

« Je vais te lire ce qui t'a poussé malgré la peur et l'imbécilité à enfreindre l'ordre que je vous avais donné. D'ailleurs, Mandi n'est pas là, comme je l'avais vu. Il doit se terrer dans une bicoque fondue par les explosions, attendant patiemment que son fidèle compagnon lui rapporte le butin. Un courage si grand chez ce si petit être. Mais ne t'offense pas. Tu ne repartiras pas les mains vides. Écoutes, et retiens :

« Daté d'il y a douze jours : aujourd'hui, je sais. Je sais que l'illusion est une chimère. Je sais. Je suis le seul à savoir. Qu'importe ce que nous faisons, nous ne sommes que les patins du temps, qui lui est le jouet du vide. Le temps est une folie, et avec lui je deviens fou. L'Équation est une folie. Nous avons engendré le mal, le mal absolu : celui de la connaissance par tous les moyens. Tout le monde peut savoir, et c'est cela qui nous tuera tous. Bientôt, je dévoilerai le plan de l'Équation à tous et alors le monde sombrera dans sa propre et incommensurable démesure.

« Dans l'Équation, j'ai vu notre monde, et les millions de présents possibles. J'ai vu que ce sont nos ancêtres qui nous ont corrompus, que ce sont eux, et eux seuls, qui ont bousillé la surface et les profondeurs de notre monde. Nous sommes les rejetons d'une lie pourrie qui s'était spécialisée dans la destruction totale de son état. Nos ancêtres ont tout fait pour saccager la terre, les graines et les eaux sans même se soucier de savoir si, un jour, plutôt que leur présent il n'y aurait pas la douleur sans fin d'un peuple condamné à se voir mourir. Ils pensaient que demain n'aurait aucune importance car sans eux rien n'existerait. Ils avaient oublié que demain serait hier, qu'aujourd'hui serait avant. Ils ont simplement cru en leur regard comme seule réalité. Mais moi je sais.

« Je sais que la vie n'est plus rien, qu'elle aurait pu être autre mais que rien n'y fera plus. Je sais que tout est condamné à périr sous le feu crépitant de notre étoile et que ce destin a été accepté par des êtres qui n'en auraient cure. Du vent demain, je mourrais ce soir.

« Alors, dit Shrina en relevant les yeux, qu'en penses-tu, toi le grand, l'immense ordonnateur de l'inconnue. Que pense celui qui a passé sa vie à connaître, maintenant qu'il sait ? »

Phalank était transi de douleur. Mandi avait toujours vu juste : Shrina avait bel et bien contracté la même démence que son semblable avant lui. Il s'était peu à peu écarté du lecteur mais il n'avait jamais cessé de l'écouter, de le regarder, lui et son sourire figé.

« Je ne pense pas que tu sois fou, si c'est ce que tu veux entendre. Je pense juste que tu ne regardes pas au même endroit que nous. C'est tout. »

- Au même endroit ?! siffla Shrina. Mais voyons, mon vieil ami, je regarde partout. J'ai vu tout ce qui peut être et je sais à présent que je suis ce que mes ancêtres étaient. Il n'y a pas d'issue possible, nous payons les erreurs de nos ancêtres. Nous avons tout fait pour échapper à cela car nous croyions que cela n'était pas du fait de l'homme. Mais c'est lui qui a tout orchestré. Et d'une main de maître ! L'homme n'a jamais été aussi doué que pour détruire et nous avons presque failli briser le plus grand chantier de l'homme ! L'homme existe pour se détruire lui-même. C'est dans notre nature, dans notre chair et notre sang. Nous sommes les acteurs de notre propre extinction ! Et tout a déjà commencé...

- Que veux-tu dire... ? questionna Phalank d'une voix chevrotante.

- N'as-tu pas trouvé cela étrange que nous soyons si seuls ? Toute la cité est malade, tu le sais aussi bien que ton ami. Mais ce n'est que le début. Ce n'est que le déclencheur. À présent, pars. Et ne te retourne pas. Tu comprendras, très bientôt, la perfection de notre propre élimination.

Phalank était ébahi. Pourquoi Shrina le laissait-il partir ? Pourquoi faisait-il cela ? Qu'allait apporter sa vie dans le projet de Shrina ? Les marches du dehors n'eurent aucune réponse à accueillir. Phalank était ressorti sans avoir compris.

Il est parfois nécessaire de partir, de laisser partir, de garder le silence, de le demander. Parfois, la vérité doit demeurer cachée.

Parole de Liwana

La sensation.

C'était cela.

Le cri du corps qui hurle sa défaillance.

La douleur.

C'était étrange.

J'étais étendue sur le sable, et je ne sentais rien, tout en goûtant à tout. Les grains sur ma main tachée de sang. Le liquide tiède qui refroidissait le long de mon ventre. Les soubresauts de la douleur. Mon corps n'était plus vraiment à moi. Tout entier il s'était donné à cette plaie écarlate que je devinais contre mon sein.

Derrière mes paupières je le voyais partir. Il m'avait écoutée. Il s'enfuyait sur son chemin. Je m'engageais sur le mien.

Il ne savait pas ce qu'il devait faire mais il continuait d'avancer car il savait que le futur passait par là. Et en lui il n'avait qu'un refrain : « Maudiront-ils mon nom ? » car il n'était pas de ceux qui imposent leur choix, mais le futur passait aussi par là.

Rencontre avec Cehka.

Témoignage de Mandi.

C'était comme un grincement d'ongle sur du verre. Comme un morceau de glace qui s'infiltrait dans le creux du dos. Comme un grain de sable derrière la paupière. C'était quelque chose que l'on ne voit pas mais que l'on sent, sur sa peau, le long de ses nerfs, dans ses articulations. C'était la même bulle brillante et chaleureuse qui glanait les restes d'une humanité sur le bord d'un gouffre, mais il ne la voyait plus comme ce diamant révélé par la main de l'humain. Elle était devenue un antre de bêtes démoniaques qui attendaient la gueule ouverte. C'était une plante carnivore magnifiquement belle qui ouvrait ses pétales comme on offre un présent, les doigts en coupole et la peau tendue par l'émoi, pour mieux saisir, agripper, emprisonner, dévorer ceux qui auraient répondu à son appel, mais bien plus dangereuse car elle ne visait pas la viande mais l'esprit, la flamme volatile de la vie et ses évasions créatrices. Elle était une cage dans laquelle l'humanité s'était lovée, certaine de sa bienveillante réussite. Elle était une forme de vie parasite qui étouffait son hôte : Aegis. Et il y retournait.

Le halo qu'elle diffusait sur les contours du désert avait la teinte des flammes. La vibration de sa lumière vacillait aux abords de sa frontière avec le dehors tandis que sa tour, son immense et imposante tour semblait défier le ciel comme une flèche d'argent posée en défi aux dieux. Et il

y avait du bruit : un claquement rauque qui parvenait jusqu'aux oreilles de Cehka malgré la distance. Alors il sut que ses intuitions étaient fondées. Il sut que la cité des vivants avait basculée un peu plus dans le fratricide.

Depuis quatre jours, il sentait contre son estomac une boule pernicieuse qui tonnait et grondait, et tout d'abord il s'était demandé ce que cela pouvait être. Mais rapidement il avait échangé sa question contre une autre, de savoir ce que cela pouvait dire. Déjà l'avant-veille il avait ressenti une pointe du même genre, mais plus forte, comme un pieu que l'on aurait planté jusque dans ses entrailles. Il s'était courbé, avait cru être empoisonné, mais ce n'avait pas été cela. En lui la voix de sa conscience lui avait murmuré quelques mots, et il avait compris qu'elle disait vrai : le vieil homme Deucali était mort, et c'était comme si son image en Cehka avait tremblé. Alors, quand il avait de nouveau perçu cette vague impression, il avait cherché à découvrir ce qui au fond de lui pouvait bien crier ainsi. Au fil de ses pas, son malaise avait grandi, et après quelques heures de marche, après qu'il eut atteint l'abri pour le jour, il comprit ce qu'il se passait. Les trois nuits suivantes il avait marché de plus belle, concentré sur cette bulle qui écorchait son ventre, jusqu'à ce soir où, face à lui, la voix s'éveilla devant le spectacle de cette ville en ruines, pour lui confirmer ses prédictions : Aegis se mourait.

Son premier pas, il le posa à l'endroit même qui l'avait vu partir. Il reconnaissait les plaques de matière indéfinie qui jonchaient le parterre de poussière, la cahute percée par la rouille, les stands parsemés sous le toit de fortune dont certaines plaques s'étaient effondrées par manque d'attention. Le reste lui était inconnu : les murs éventrés, les trous creusés et calcinés sans raison, les ombres immobiles qui dessinaient un peuple de sorcières surgi des plus cruel cauchemars du passé, et des corps, abandonnés au hasard, des dizaines de corps mutilés par les

souffles d'explosions et les projectiles tirés sans raison. Le monde était ravagé.

Dans un placard de taules surgirent trois formes dont les contours accaparèrent la mémoire du revenu. Les trois frères énigmatiques rampaient sur le sol, brisés par la folie, jusqu'aux pieds de Cehka.

« Le voilà. »

- Oui, le voilà. A-t-il trouvé ce qu'il cherchait ?

- Oui, dis-le-nous homme !

- Oui, je l'ai trouvé, répondit Cehka, regardant les silhouettes dont les corps vermiformes se mélangeaient et se dissociaient, s'enroulaient et se supportaient.

- Oui, nous pouvons le voir, reprit le troisième. Tu l'as cherchée et c'est elle qui t'a trouvé. Mais elle ne le put que parce que tu allais vers elle. Sais-tu, à présent, ce que l'on t'a demandé de quérir ?

- Oui, je le sais. Mais je ne l'ai su que lorsque je l'avais perdue.

- Oui ! cria le deuxième. C'est la vérité. La vérité sort par ta bouche et notre devoir est accompli.

- Votre devoir ? rétorqua l'homme, quel était votre devoir à vous trois ?

- Notre devoir, énonça le premier des trois, n'était pas de te guider.

- Notre devoir n'était pas non plus de te dire où chercher.

- Notre devoir n'était pas de te faire voir mais que tu ouvres les yeux. Maintenant, claquas le second, nous pouvons observer le fil de ton destin. Sera-t-il immuable ? Sera-t-il fécond d'autres choses ? C'est ce que nous verrons.

Les trois corps s'allongèrent sur le sol crevassé, et dans un même temps ils s'enfoncèrent,

s'évanouirent sans laisser de trace. Cehka se retrouvait seul à nouveau.

Il s'aventura dans les rues qu'il avait connues, bifurqua sur sa droite vers la première des périphéries du cœur, jusqu'à apercevoir dans un coin rempli d'une lumière blafarde un signe léger, comme une invitation à s'approcher. Avec prudence, il s'avança, et lorsque son visage glissa sur le coin du bâtiment de distribution de l'eau du district, une main l'empoigna avec violence et le projeta à terre, tandis qu'une lame vint se plaquer contre sa nuque.

« Que fais-tu ici à cette heure ?! » cria son agresseur.

- J'ai vu de la lumière, rien de plus. Je ne voulais pas vous offenser, répondit-il.

- Nous offenser ? Qui es-tu pour t'aventurer dans cette zone la nuit tombée ?

- Je m'appelle Cehka. Je viens du dehors.

Immédiatement la main se retira. Un mouvement de l'air signifia à l'homme que de nombreuses personnes se trouvaient alentours, dissimulées. Il savait que sa remarque provoquerait le recul. La superstition avait encore court. Pourtant, dans la foule disséminée, un pas se fit plus fort, et un homme s'avança malgré tout. Ses yeux étaient tirés par la fatigue mais sa démarche restait forte, celle d'un homme qui avait appris à combattre la lassitude.

« Cehka ? Cehka c'est bien toi ? »

Sans esquisser un mouvement de recul, Cehka fit face. Il avait, en face de lui, l'un de ceux qui lui commandaient ses missions, un de ces hommes influents qui avaient dirigé Aegis il y a encore peu de temps. Derrière lui, il y avait un autre des hommes, mais celui-ci semblait abattu, désœuvré. Son pas traînait et sa tenue flottait sur ce qui avait été un ventre un peu large mais massif. Il ne restait plus à présent qu'un bref éclat passée, un reste rouillé d'une force qui s'était

dérobée. Dans sa main, il y avait une trousse médicale à moitié ouverte d'où sortait une odeur de sang.

« Oui, c'est bien moi. Enfin nous nous rencontrons. » D'un geste, Cehka sauta sur l'homme face à lui, le plaquant au sol. « C'est vous qui avez Liwana ?! Dites-moi où elle est ou vous mourrez avant que quiconque puisse vous délivrer de mes mains. »

Sa voix n'était pas menaçante. Il n'y avait aucune menace, rien d'autre que la vérité. Mandi n'avait rien pu faire pour l'éviter. Le bond avait été rapide et puissant. D'un geste il avait repoussé ceux qui l'entouraient.

« Je sais où elle est, mais ce n'est pas à moi, ni à quiconque ici que vous devez vous en prendre. Regardez ! grinça-t-il en faisant rouler ses yeux aux alentours. Il n'y a ici que des gens rompus par les privations. Nous sommes ici pour les aider. »

- Les aider ? Pourquoi deux des trois viendraient trainer leurs guêtres dans la Dorure ? La pression était toujours la même.

- Parce que nous l'avons voulu ! Shrina est devenu incontrôlable et nous a chassés. Depuis nous faisons tout ce que nous pouvons pour nous rendre utile. Plutôt que de nous réfugier dans le centre d'Aegis nous avons décidé de venir ici, pour aider. C'est ici qu'on a besoin de nous.

- Pourquoi vous croirais-je ? Qui me dit que ce n'est pas un autre de vos plans ?!

- Parce que ici, personne n'a plus aucun espoir. Sauf moi.

Cehka relâcha son emprise. Il lui rappelait Liwana : ne pas se débattre, laisser l'autre contrôler son corps pour pouvoir lui parler sans détour. Oui, il disait la vérité. Il se redressa, tendit sa main pour aider son aîné à se redresser. Il observa alors les hommes, les femmes et les enfants qui, tous, s'étaient écartés de lui, et il vit : il vit dans leur regard qu'il était vide, qu'il n'y

avait plus de place dans leur cœur car le désespoir avait empli chaque pore de leur corps, chaque parcelle de leur existence. Ils étaient tous affamés, pratiquement prêts à se laisser mourir s'il n'y avait dans leur attitude cette marque profonde de respect pour celui qui, il y a peu, était sous son poing. Ils s'étaient rassemblés derrière lui, non pas comme barrière face à lui, mais comme dernier rempart contre la peur. Il savait des choses, il les avait conduits, et ils continuaient à avoir foi en sa présence et en sa science. Sa science...

« Que s'est-il passé ? Qu'est-il arrivé à la grande cité de la Science ? » demanda Cehka avec raillerie, et immédiatement il regretta le ton qu'il avait employé.

- Suivez nous Cehka, nous allons vous expliquer.

Mandi se retourna sans peur et d'une voix calme annonça sa confiance en celui qui « venait du dehors ». Les tensions s'apaisèrent immédiatement comme sous les mots d'un prêtre face à sa paroisse. Il passa au milieu de la foule et au milieu d'elle Cehka ne ressentit aucune animosité, rien d'autre que l'attention nouvelle offerte à celui qui a la confiance. Pourtant un homme se détacha du groupe et vint vers Cehka. Dans ses mains, il y avait un morceau de verre poli entouré d'une structure en cuivre ciselé.

« Pitié, homme du dehors, aide-moi. Mon fils n'a pas bu depuis deux jours et il souffre. As-tu de l'eau pour lui ? »

- Baptiste ! imposa Mandi. Pas maintenant.

- Mais... vous savez qu'il en a besoin. Je ne demande pas de me donner de l'eau mais de m'en échanger.

- Pas maintenant... reprit Mandi, d'une voix plus douce. Je sais que David a soif. Je t'apporterai de la bonne eau rapidement.

L'homme s'en retourna sans contestation. Il écoutait les paroles de Mandi, même si elles pouvaient faire mourir son fils. Cehka admira cette force. Mandi n'était pas simplement un contrôleur des foules. Il avait autre chose. Il avait le respect de tous. Il avait dû accomplir bien des miracles pour obtenir une telle confiance.

Phalank referma la porte branlante de la pièce nue. Il y avait deux chaises, une petite table, deux couvertures. Rien d'autre. Il remarqua le regard de Cehka sur la sobriété du lieu et s'apprêtait à parler quand Mandi fit un petit geste pour lui intimer le silence.

« C'est tout ce que nous pouvons nous permettre de demander. Mais nous l'avons eu sans discussion. Les gens d'ici ont beaucoup souffert... dès le début. Ils nous ont offert ces présents pour que nous puissions nous reposer au mieux. Il est toujours étrange de voir que ce sont ceux qui ont le moins qui donne le plus facilement. Ces draps pourraient servir à des enfants, à des femmes, mais aucun d'eux n'a voulu que nous refusions leurs cadeaux ni même que nous leur transmettions. Asseyez-vous, je vous prie. Votre voyage a du être long et difficile. »

Cehka s'avança vers la chaise. Chacun de ses muscles criait vers ce soulagement. Pourtant... pourtant derrière lui il pouvait sentir la douleur du corps de Phalank, l'effort désespéré qu'il faisait pour ne pas montrer son désarroi. Il se pensait le moins disposé à s'asseoir, mais il le voulait. Lui aussi était accablé. Alors, d'un geste, Cehka vint se placer contre le mur face aux deux chaises, et d'un mouvement de tête il désigna la place vacante à Phalank.

« Alors, expliquez moi. »

- Avant cela, j'aimerais vous poser une question : avez-vous de l'eau avec vous ?

- Oui, j'en ai. J'ai trois gourdes pleines, et une quatrième qui doit avoir encore quelques

gorgées. Mais pourquoi cette question ?

- Acceptez-vous de nous donner cette eau ? Nous avons ici plusieurs personnes qui souffrent de déshydratation. Baptiste, qui vous a interpellé, n'est pas le seul dans ce cas. Nous avons eu plusieurs décès par manque d'eau. Si vous acceptez de nous donner ce que vous possédez, vous sauverez des vies.

D'un geste ample, Cehka retira du sac de peau les quelques réserves qu'il possédait et les posa sur la table. Le bruit éclata contre les parois et dehors il y eut un mouvement. Avec un sourire, Mandi se saisit des gourdes et les donna à un homme qui attendait dehors derrière la porte, qu'il referma dans l'instant.

« D'ici une dizaine de minutes, tout le camp saura d'où vient cette eau. Vous aurez de nombreux amis. »

- Voulez-vous bien m'expliquer à la fin ce qu'il s'est passé ! coupa Cehka d'un ton sec. Pourquoi un tel attrait pour l'eau ? Où sont passées les réserves de la ville ?

- Elles sont toujours là, mais elles sont empoisonnées. Il y a bientôt deux semaines des cas de coliques se sont développées dans toute la Dorure. Au début nous soupçonnions une épidémie, un virus dû aux morts non ensevelis. Mais rapidement nous avons découvert que tout venait de l'eau. Comment cela s'est-il produit, cela a-t-il été fait de manière involontaire ou bien par quelqu'un, nous ne le savons pas. Ce qui est sûr c'est que toute la Dorure est totalement contaminée, et je pense que les réserves du cœur d'Aegis doivent l'être à présent. Il suffit de faire bouillir l'eau pour la rendre consommable, mais nos ressources sont maigres et nous n'avons aucun matériel pour récolter l'humidité. Nous perdons notre eau Cehka, irrémédiablement.

- Et les habitants ont causé autant de dommage pour de l'eau ? Vous n'avez rien pu faire

pour empêcher cela ?

- C'est plus compliqué. Peu de temps avant la contamination, Phalank et moi-même avons été évincés par Shrina. Il a pris le contrôle de la ville et a créé cette violence à l'origine du désordre actuel. Il y avait eu des vols, rien de très important mais les habitants du centre ont voulu qu'il y ait des punitions. Juste après il y a eu les premières explosions. Deux jours plus tard Aegis était entrée dans le chaos. L'eau est devenue insalubre juste après.

- Mais pourquoi Shrina a-t-il fait cela ? Pourquoi avoir brisé le peu d'équilibre qui restait dans Aegis ?

- Nous n'avons que peu d'indices, annonça Phalank. Mais ce que nous savons, c'est que Shrina a vu quelque chose...

- L'Équation, c'est bien cela ? coupa Cehka

- Comment êtes-vous au courant de l'Équation ?! demanda Mandi. Seuls les trois devraient connaître son existence !

- J'ai... j'ai rencontré une forme de vie qui, depuis longtemps, observe chaque chose.

- Que racontez-vous ? N'essayez pas de nous embrouiller avec de tels propos. Le secret que vous venez d'évoquer était...

- Je sais ! Je me doutais que je ne vous convaincras pas avec cette phrase mais le temps nous manque pour vous raconter tout ce que j'ai vécu depuis notre dernière rencontre. Le plus important est que je dois retrouver Liwana. C'est par elle que nous pourrions sauver ce qui peut encore l'être.

- Je vois... reprit Mandi. Je ne parviens pas à comprendre comment vous pouvez savoir tant de choses concernant nos projets, mais nous ne pouvons qu'accepter cela. La vérité ne doit

plus être voilée et nous devons nous entraider si nous voulons sauver Aegis. Écoutez-moi avec attention : au centre de la tour centrale, il y a un ascenseur. Cet ascenseur n'a que deux niveaux. Le premier est dans la salle du conseil, au dernier étage. Pour le faire fonctionner, il faut une clé que voici, la seconde donne dans la salle où se trouve Shrina.

Mandi passa ses mains autour de son cou et de sous son maillot apparut une chaîne fine et sombre dont les mailles entremêlées semblait n'avoir ni début ni fin, et entre ses mailles il y avait une clé dont l'extrémité était triangulaire et percée de trous.

- Cette clé est la seule clé existante permettant d'activer le panneau de commande qui vous conduira jusqu'à l'autre sortie. Moi-seul, grand prêtre de l'ordre de la probabilité, ai le droit de la posséder. Mon prédécesseur me l'a confiée, lui-même la tenait de son maître, et ainsi de suite depuis les premiers jours du programme de l'Équation. Et à présent je vous la donne.

D'un geste cérémonieux Mandi déposa l'objet dans le creux de la main tendue et il la referma sans cesser de fixer Cehka, avant de se relever et de se retourner, les bras croisés dans le dos.

« À présent, homme, partez, et faites ce que vous devez faire. »

Les deux dirigeants étaient encore silencieux lorsque Cehka referma la porte de la pièce où ils se trouvaient. Phalank était agité, tournait sans ordre dans la pièce, tandis que Mandi, toujours face à l'ouverture taillée dans le mur, souriait.

« Je ne comprends pas pourquoi vous avez fait cela. Pourquoi avoir donné votre clé à cet homme ! C'est par lui que tout a été accompli. C'est lui qui a permis à Shrina de retrouver Liv ! et vous lui faites confiance ? »

- Complètement. Je vous avais dit qu'il nous restait une carte dissimulée. C'était de lui dont je parlais. Je ne sais pas pourquoi mais quelque chose au fond de moi m'avait dit qu'un jour je devrais aider quelqu'un à ouvrir une porte. Je pense que cette intuition était pour lui.

- Et pourquoi ne lui avoir rien dit sur Liv ? pourquoi ne pas lui avoir dit ce qui était advenu d'elle ?

- Car je crois que ce savoir n'aurait apporté que du désespoir. Ce que Liv est nous est incompréhensible. Qu'importe son corps, c'est son esprit que Cehka cherche. Et il le trouvera.

Phalank demeura fixe, le visage fermé, les poings serrés.

« Allons, mon vieil ami, ne soyez pas amer. Nous avons encore beaucoup à faire ici. C'est ici que notre rôle nous porte. Quant à lui, dit-il avec un mouvement de tête, je ne voudrais pour rien au monde être à sa place. Et pourtant je donnerais tout pour être lui. Ce qu'il va devoir affronter nous dépasse tous. »

Il est dit qu'à l'heure de son ultime rencontre, l'Homme hésita, et que de cette hésitation l'Équation ne put rien prédire. Les forces qui étaient en jeu dépassaient toutes les statistiques possibles. Les Trois Grands avaient omis de penser qu'un simple mot pouvait à ce point résonner dans l'éternité.

Explications de l'Ancien sur le cours du temps présent.

« Bienvenu Mandi. »

C'était une voix métallique, sans doute un programme pour apporter un peu de familiarité au trajet. À présent, ces mots étaient dérangeants. Cehka n'avait plus croisé personne depuis qu'il avait quitté le camp des réfugiés, et cette phrase automatique renforçait encore son malaise. Mais qu'importe. Le mouvement descendant était perceptible, rien d'autre. Allait-il vite ou bien lentement, il n'aurait pu le dire. C'était comme si tout le bâtiment bougeait tout autour de cette pièce exigüe. Aucune pression.

Qui avait-il en bas ? C'était une question qu'il aurait dû poser, mais il était trop tard. Et si cet homme n'en avait dit mot, c'était peut-être parce qu'il faudrait le voir par soi-même pour l'accepter, ou pour l'exprimer.

Un sifflement. Depuis quand était-il là ? Impossible à savoir. Peut-être depuis le début, peut-être depuis peu. Il était là. Rien d'autre.

« Bienvenu toi dont j'ignore encore le nom. »

Au premier mot Cehka avait sursauté. C'était la même voix que l'autre, mais plus humaine, avec des mouvements, une impression de sentiment, comme si un humain modifiait sa

voix afin de ne pas être reconnu. Mais ce n'était pas cela. L'humain le sentait. C'était comme dans la Cité des Nuages, comme dans cette ancienne ville.

« Accepterais-tu de me dire comment tu t'appelles, que nous puissions converser tous les deux ? »

- Je m'appelle Cehka. Et toi, quel est ton nom ?

- Mon nom ? Je n'ai pas de nom et pourtant j'en possède des milliers. Je ne suis pas présent mais je suis partout. Je suis l'homme et je surprends chacune de ses paroles sans dire rien qu'il n'ait déjà dévoilé. Si tu parviens à me donner un nom que j'aime, alors nous pourrions entamer notre discussion.

- Encore une énigme. J'ai eu l'occasion de rencontrer certains de tes semblables, mais aucun ne me demanda de le nommer avant, Gardien.

- Oh, très impressionnant. Ainsi tu n'es pas surpris. Cependant, m'appeler « Gardien » ne fait pas de moi ce que je suis. Tu connais ma fonction mais non mon être. Je te le redemande : quel nom me donnerais-tu ?

- Écho.

- Écho ? Ce nom est-il ta réponse ?

- Oui. Tu n'es qu'une voix, une voix que je ne peux que percevoir, comme un retour. Tu es un Gardien, et comme tout Gardien il te faut protéger quelque chose. Je pense que ce que tu protèges est la voix du monde. Tu l'as dit toi-même : tu ne parles qu'après l'homme, et par cela tu gardes les souvenirs car rien de ce qui n'a été dit par celui qui parle ne peut lui être révélé. Et cela seul l'écho peut le faire.

- J'aime ta réponse. Je pense que je vais aimer notre échange. Très bien Cehka. Ma

question sera courte. Sache que je ne tolère aucune reprise. Ce que tu diras sera, et je le conserverai tel quel. Hésites et je le saurais, et alors tu ne pourras plus aller plus avant. Es-tu prêt ?

(Ici, lecteur, te voici face à un choix. Ce choix ne peut être fait que par toi. À partir de maintenant cette histoire se divise en deux possibles qui vont représenter les deux facettes d'un même monde. L'un comme l'autre existent. Tous deux dépendent des choix de Cehka face à la question posée par le septième gardien. Malgré toutes mes tentatives je n'ai pu créer d'égalité graphique de présence entre ces deux futurs. J'ai dû faire un choix, et ce choix est de placer une fin avant l'autre. Cependant, cette structure ne signifie aucunement que la première est plus vraie que l'autre. Les deux se valent. Laquelle sera la «vraie» fin, toi seul peux le savoir. Que tu lises chaque page au complet, que tu commences par la première partie ou la seconde, cela ne concerne que toi. Tu es, à présent, face à un choix : celui de mener le monde de Cehka et de Shrina vers son aboutissement.)

Première fin : Une possibilité pour ce qui sera.

Qu'en aurait-il été si j'avais dit «non» ? Que serait le présent si j'avais simplement dit «non» ? Peut-être aurait-il été plus beau. Peut-être aurait-il été plus sombre. Cela ne me concerne pas. Cela ne nous concerne pas. La seule vérité de notre temps ne se trouve pas dans ce qui aurait pu mais ce qui pourra être. Par ce simple regard les frontières s'écartent pour laisser glisser à nous l'infini.

Rumeur d'Aegis.

«...Auparavant j'aimerais savoir quelque chose.»

- Oui ? que veux-tu ?

- C'est une simple question, quelque chose qui me transperce depuis mon éveil. Pourrais-tu me parler de tes rêves ?

- Mes rêves ?

- Oui. Je suis une machine, et par cela il ne m'a pas été donné de pouvoir rêver. Pourtant, parfois, pendant de longues périodes d'inactivité, il m'arrive d'apercevoir des structures inexistantes. Je n'ai pas d'yeux, ma seule connaissance de l'humanité se limite aux quelques mots que j'ai pu entendre de Mandi.

- Savaient-ils que tu existais ?

- Non, il n'en savait rien. Je devais rester caché jusqu'à ce que tu apparaises, toi ou un autre. Je n'existe pas depuis longtemps, et je disparaîtrai bientôt. Mais durant le temps qui fut le mien il m'arrive parfois de voir des choses. Je ne sais pas si ce sont des rêves ou autre chose qui se perdent dans les réseaux et qui rentrent en interaction avec mes propres circuits, mais je veux savoir. Et pour cela je dois apprendre ce que sont tes rêves.

Cehka s'était appuyé sur l'une des parois, et avait baissé les yeux vers ses pieds. Ses chaussures étaient couvertes de poussière, et il y avait quelques traces de boue, qui s'était collée à ses semelles lorsqu'il avait traversé le camp des réfugiés. Tandis qu'il écoutait l'étrange voix robotique, il avait senti une idée se détacher de lui, pour s'allier avec ce qu'il voyait, comme si le monde entier s'était cristallisé dans ce moment en suspension, et que de sa réponse dépendrait le sort de tous.

« Je ne sais pas quoi te dire Écho. J'aimerais te donner une réponse vraie, mais j'en suis incapable. Ce que je pense est différent d'un autre. Où se trouve la vérité là-dedans ? Je ne pense pas, reprit Cehka après un temps de pause, que mes rêves puissent t'aider. Mes rêves sont particuliers, issus de ma propre conscience qui rassemble ses souvenirs pour les faire devenir mondes. Sont-ils par cela immuables ? Les rêves sont des manifestations de la personnalité, de ce qui a de l'importance. C'est parce qu'une chose m'a interpellé que je vais pouvoir me souvenir d'elle. Mes rêves deviennent alors l'une des facettes de ma propre personne et me définissent. Mais ils demeurent différents de moi. Je fais des rêves, mais cela est faux. Je ne fais pas de rêves. Les rêves se font. Certains vont me toucher, me donner envie de les vivre vraiment, mais si je les vivais vraiment, si j'orientais ma vie sur mes rêves, que deviendrait ceux qui partagent

mon quotidien ? Pourraient-ils participer à ce qui, pour moi, est magnifique ? Le voudraient-ils ? Mes rêves seraient-ils toujours des rêves pour eux ou bien des cauchemars ? Rêver n'est pas une preuve de l'humanité de l'être. C'est la manière dont on conçoit nos rêves dans la réalité qui fait de nous des humains ou autre chose. »

- Mais toi, toi Cehka, que fais-tu de tes rêves ? Comment sais-tu qu'ils sont illusions ou réalité ?

- Je ne le sais pas. Tant que je me trouve en lui il est ma réalité. Ce n'est qu'au sortir de mon rêve que je me rends compte de ce qu'il était. Mais cela ne fait pas d'eux quelque chose de moins vrai que la réalité, car j'ai choisi de faire qu'ils soient une partie de moi plutôt qu'une partie de la réalité.

- Je ne te comprends pas Cehka. Que sont tes rêves alors ?

- Ils sont ce qu'ils sont : des parcelles de moi. Mais j'ai choisi de les garder en moi au lieu de les laisser conquérir le monde. Mes rêves restent en moi parce qu'ils sont des rêves et rien d'autre. Ils ne sont pas la réalité. Tenter de les faire devenir vrai ferait d'eux autre chose que du vrai. La réalité n'est pas le fait d'un seul être mais de tous les humains, animaux, plantes et pierres du monde. Chaque composant de ce monde possède ses propres rêves, ses attentes et ses désirs, mais aucun d'eux ne contrôle ceux des autres. Si mon rêve devenait vrai, peut-être que les rêves d'autres personnes deviendraient impossibles. Ai-je le droit d'imposer cela ? Je ne le pense pas. Si je le faisais, je détruirais les existences de beaucoup de personnes, j'annihilerais leur personnalité et, peu à peu, il ne resterait plus que moi. Je ne veux pas de cela. Je ne veux pas supporter le péché du rêve. Alors je les garde en moi, et je regarde au dehors de moi au lieu de rester au dedans. Ce que tu vois sont peut-être des rêves, ou peut-être pas. Ce n'est pas cela qui

est important. Ce qui compte vraiment, c'est de savoir ce que tu fais de ce que tu perçois et comment tu agis dessus.

Le silence demeura quelques instants durant lequel le bourdonnement statique des câbles était la seule présence du dehors. Puis dans l'interstice brutal qui séparait les deux parties de l'ouverture un bruit strident et répugnant comme un grincement animal commença à émerger du lointain, dans une sorte de mélodie vacillante, écœurante, un cri d'outre-tombe que la pesanteur grimaçante faisait plier et rendait immonde. Alors, tandis que les cloisons se déformaient, la voix métallique résonna une dernière fois aux oreilles de Cehka. Mais il n'y avait plus cette distance de forme qui peut exister entre une machine et son concepteur. C'était un fredonnement, pour un avertissement :

« Cehka, ici, ce que tu vas découvrir, une seule autre personne l'a déjà affronté. Je ne peux pas te dire si ce que tu verras sera vrai ou faux, toi seul pourras décider. Sois prudent Cehka et... »

La porte était ouverte. Sur les murs de la cabine un souffle acide déposait une couche informe qui étouffait les couleurs. Peut-être la voix essaya-t-elle de dire encore quelque chose mais elle en fut empêchée, réduite à de brusques et incohérents spasmes électroniques. Dans la salle qui se déroulait devant lui, le nouveau venu ne put retenir que peu de choses : des sièges crus sans ornement dont le revêtement ne se manifestait plus que par des tâches plus sombres sur la matière, et des fils, des centaines de fils électriques qui traversaient la pièce de part en part, qui s'entremêlaient comme un nid de serpents sans queue ni tête, rien d'autre que des longs corps d'écailles qui brillaient sans force dans leur coquille de caoutchouc, tandis qu'au centre, tout au centre, un puits profond comme le ciel laissait s'échapper une rumeur froide et spectrale comme

ces flaques de liquide mort qui recouvraient par endroit les bas-quartiers d'Aegis et dans lesquels la moindre parcelle de vie se fanait.

Le premier pas qu'il fit fut une sorte de bond immense. Non pas qu'il franchit une distance gigantesque mais l'ambiance autour de lui l'enfonça dans le lugubre dédale d'un brouillard invisible et étouffant comme si la gravité s'était elle-même retrouvée piégée de sa propre présence. Le moindre geste devenait une torture qui laminait les chairs. La moindre respiration était un râle. Sur les parois des fresques immondes projetées à plusieurs mètres de hauteur faisaient apparaître des tentacules tout droit sortis des mythes des âges premiers qui s'entremêlaient sur la voûte fendue, comme si leur force simulée avait pressuré le monde qu'elles enserraient, et en dessous, là où un bloc fendu s'était écrasé en de milliers de petits éclats disparates, un siège ravagé par la masse se tenait encore, plié, désossé, poussiéreux, aux côtés d'une machine encore fonctionnelle qui agonisait d'avoir trop servi, aux lampes par milliers tournant comme des bêtes traquées, allant d'un blanc létal à un rouge sanguin après avoir parcouru l'ensemble d'un humain dont l'habit déchiré et maculé d'un liquide encore s'écoulant rappelait ces tenues dépravées que l'on jetait aux pestoux dans les fosses taupinières des âges passés.

Presque incapable de faire le moindre pas Cehka reprenait son souffle, attentif aux fluctuations dans l'atmosphère. Mais rien ne bougeait. Le semblant d'homme face à lui, dos à lui, était debout sans qu'il fut possible à Cehka d'en deviner le miracle : malgré la distance il n'était pas compliqué de voir que ce corps étrange était rongé par lui-même, comme s'il avait été soumis de longue date à un strict régime d'ascète. La seule vue de ces doigts osseux et noueux dont la pigmentation grisâtre faisait penser à des stalactites effondrées appelait le corps à

l'immobilité cadavérique que le plus infime souffle de vent aurait mis à bas. Mais pas celui-là. Il semblait inébranlable, ancré dans le monde comme une langue de pierre. Sa respiration certes faible était lente et profonde et laissait exhaler en même temps qu'un souffle rauque une rumeur qui venait appauvrir le peu d'air du lieu.

Serait-ce Shrina ? C'est lui qui a pris le pouvoir dans la violence la plus complète et qui a ravagé cette ville ? se demandait Cehka, incapable de se convaincre de ce qu'il voyait. Mais il savait. En lui il savait que ce mannequin était bien cet homme redouté, ce dictateur fou qui avait fait s'effondrer le monde d'Aegis, qui menaçait le monde dans son intégralité. Il semblait si faible...

« Bienvenue dans le centre du monde Cehka. »

Interpelé, l'homme s'immobilisa. La voix avait sans doute rebondi dans la pièce, ce qui expliquait qu'elle semblait provenir de toutes parts, mais sa force, sa détermination, n'était pas celle que l'on pouvait attendre d'une enveloppe aussi rêche et sèche.

« Non, tu ne te trompes pas. Ce corps est bien mon corps. Il est ma vérité, tel que je suis vraiment. Approche et ose voir la vérité dans mes orbites. »

- Comment pouvez-vous savoir que je pensais à cela ? interrogea Cehka. Il connaissait la réponse, mais il voulait savoir, entendre la réponse de voix d'homme, si Shrina était toujours cela.

- Habile question, homme. Mais sache que tu ne peux me cacher quoi que ce soit. Je savais que tu viendrais, où tu te tiendrais, et je sais par avance ce que tes pensées vont générer. L'Équation m'a accepté, comprends-tu ? Je fais partie d'elle. Je peux tout voir, tout savoir. Je n'ai qu'à en exprimer la pensée !

Dans ces paroles, Cehka avait décelé la vérité. Il lui était impossible de réfuter ce que Shrina venait d'annoncer. Mais il y avait autre chose, quelque chose de différent. Par rapport à quoi, Cehka ne pouvait le dire. Seul ce mot résonnait en lui : différence. Il devait savoir. Il devait le faire parler. Encore.

« Où est Liwana ?! Que lui as-tu fait ?! »

- Oh, quelle agressivité ! Même en le sachant, son expression est surprenante. N'aies pas peur, je ne lui ai pas fait de mal. Elle est dans un monde merveilleux, un monde imaginaire qui reproduit la réalité dans ses plus subtiles parcelles. Veux-tu la voir ? Viens, viens je t'en prie. Tu ne risques rien d'un homme aussi usé que moi.

Cehka resta immobile, étudiant les réactions du corps face à lui : ses muscles étaient presque gommés par la disette, et son regard mis à part, il n'inspirait que déchéance, que pitié. Un instant, il sentit en lui la faiblesse d'être en sécurité. Il chassa cette impression, loin, très loin. Alerté, il s'approcha de Shrina, ne cessant de l'observer : celui-ci semblait de ceux qui, en totale confiance, ne comptent se servir d'aucune violence. Il paraissait sincère en tous points. Mais s'il savait ce qui allait se produire, alors il n'avait aucune raison de douter, aucun besoin de feindre. Il pouvait, à tout moment, devenir mortellement dangereux, et il ne pourrait rien faire pour se protéger de lui. Une goutte de sueur coula dans le creux de son dos.

« Le plus dur dans cette expérience était sans aucun doute de rassembler les informations primordiales à la mise en place de la structure adoptive. Elle se devait d'être aussi proche de la réalité que possible afin que le cerveau lui-même ne puisse en déceler les défauts légers. En temps normal ce n'est pas vraiment compliqué. Vois-tu le cerveau humain est limité dans sa perception immédiate; il ne peut pas analyser plus d'une certaine quantité d'informations dans

un même temps. Cette quantité est d'environ cent-dix bits. Bien entendu notre cerveau analyse bien plus d'informations mais ce que nous percevons consciemment est de cet ordre. C'est pour cela que les rêves nous semblent réels; le cortex est trop occupé à créer le monde pour comprendre que c'est lui qui le crée. Mais dans son cas à elle ce ne fut pas aussi simple. Même avec l'état de perfection que nous avons atteint dans la structuration de l'Équation elle a pu se rendre compte de son irréalité. Imagines-tu, dit Shrina en se tournant vers Cehka, que j'ai dû lutter pendant des jours entiers pour pouvoir lui faire accepter ce monde alors que les Trois Grands qui le créèrent purent s'y glisser sans jamais cesser de croire que tout était identique ? Malgré les difficultés qu'elle m'a posé, je ne cesse de l'admirer. »

- Qu'avez-vous...?

- Attends, attends, j'y arrive, coupa-t-il, tout en se déplaçant d'un pas volatil autour de Cehka. Le soucis avec elle fut que son esprit conserva une partie de ce que l'on pourrait appeler l'inconscience du réel. Pour faire simple, c'est comme si l'on te propulsait dans un rêve dans lequel tu avais toutes tes facultés conscientes et que tu te rendais compte des imperfections des images renvoyées par tes sens jusqu'à ton esprit. Son esprit a vite perçu l'incohérence des lignes de fuites, de la perspective, des détails de souvenirs qui ne correspondaient pas tout à fait et tant d'autres choses. Pour des humains ordinaires, l'esprit ne se raccroche à presque rien, et il est facile de le subjugué, de lui faire admettre les changements comme étant des défauts dus à sa propre analyse. Mais avec elle, c'était différent. C'est cela qui est incroyable ! Même en recréant son passé elle a conservé ses souvenirs et elle les comparait avec ce qu'elle vivait. C'était comme si elle se rendait compte qu'elle ne vivait pas le présent ! Elle n'est pas ce que l'on peut appeler une humaine normale, mais je ne t'apprends rien.

Silencieux, Cehka se remémorait ses dernières semaines, ses ressentis, les diverses paroles de Liwana. Dès le début il avait senti cette distance, la différence de leurs états. Elle avait toujours eu cet éclat, cette transparence face aux affects et la force délicate d'accepter ce qui devait être. Seul son esprit, sa conception du monde, l'enseignement de son enfance déversé par les voix d'Aegis, lui avait empêché de prononcer ces mots simples. Mais plus à présent. Oui, elle est différente.

Shrina s'était retourné et dans son regard il y avait une lueur fugace et empoisonnée qui disparut comme une flamme qui s'estompe sous le vent. De sa main il désigna l'immense gouffre, cette porte vers les enfers d'où s'échappaient des râles électriques, comme si des forces titanesques étaient à l'œuvre pour extirper, déchiqueter le réseau des nerfs par une torture inhumaine, libérant des voûtes de vapeurs teintées de soufre et de pourpre, dont les voluptés semblaient dessiner des faces arrachées à leur masque de pierre. Et toujours ces milliers d'âmes sans naissance, qui gémissaient pour former le requiem d'un ordre nouveau et réprouvé.

« Voici l'Équation Cehka. Voici le lieu où celle que tu appelles Liwana se trouve. »

J'entends le cœur de la mort.

Un vieil homme.

Le visage que Cehka présenta à son hôte était grave. Il n'y avait plus aucune trace de cette compassion pitoyable qui lui avait fait voir ce frêle corps comme le réceptacle d'un homme à aider. C'était devenu le contenant d'un acide mordant et glacial, un regard de prédateur qui ne voyait plus face à lui qu'un élément dément devant être déchiré et abandonné sans sépulture pour que personne ne veuille prendre exemple sur lui, pour que plus jamais pareille trahison n'ait lieu. Il fallait briser cet homme. Briser l'orgueil d'Œdipe. Il n'y avait aucune colère, juste un frisson qui envahissait tout son corps, un mur qui se dressait.

« Qu'as-tu fait... » et sa voix caverneuse rappelait les ombres des oracles, prémisses à la colère des dieux.

- Rien d'autre que ce que je t'ai déjà dit : j'ai offert à cet être un lieu le plus proche possible de notre monde mais dans lequel le temps est différent. Et déjà j'ai pu voir ce qui allait arriver. Tu es comme un livre pour moi Cehka, un livre dans lequel je peux tourner les pages avant même que tu ne puisses les lire pour savoir ce que provoquera tel affect, telle action. Et ce n'est rien en comparaison de ce que j'ai entrevu. J'ai vu ce qui était, je connais les mensonges de cette réalité, et ce qu'il faut faire pour qu'ils disparaissent !

En un instant devant ses yeux Cehka vit ce que Shrina lui disait : il revit les scènes entrevues dans les fibres de la Cité des Nuages, les milliers de vérités qui avaient été possibles et celle, entre toutes, que le présent avait choisi de suivre. Dans cette ligne fine et fragile, dans ces pigments d'une pureté opaque, Cehka vit la main de Shrina, ce que ses doigts avaient déjà

accompli sur le monde, repoussant la subtile pensée sans consistance qui définissait l'entre-temps du futur et du passé pour écraser ses arabesques. Alors, sans pouvoir même prendre conscience de son propre mouvement, sans qu'il ait à un seul mouvement choisi de le faire, Cehka repoussa le vieux fauteuil rongé et sauta en direction de Shrina, ses mains comme des griffes et son cri comme un hurlement. Mais l'autre n'était déjà plus là, éclipsé dans un retrait non moins félin, de nouveau paré d'un sourire narquois, glapissant d'incompréhensibles bravos qui se perdirent dans le ravin qui engloutissait Cehka.

Je voulais lui apprendre à vivre. Au lieu de cela, je lui ai appris à souffrir. Mais y-a-t-il une différence ?

Parole de Liwana

« Quel est ce lieu ? » dit Cehka, alors même que sa mémoire, attaquée par sa vue, identifiait déjà l'appartement qu'il occupait près du centre d'Aegis et qu'en bas de cette tour de verre et de fer, à l'orée de son horizon cerclé par les bâtisses artificielles, des hordes de croyants accouraient de toutes parts pour se presser contre l'immense statue de marbre et d'acier, cette image de la Science qui les avait tous sauvés de l'anéantissement. Cehka se mit à genoux, pris par la ferveur qui faisait palpiter son cœur, et sans même les entendre il mit sa voix à l'unisson des foules du dehors pour réciter les quantiques envers la grande marche du renouveau de l'homme sur la surface, de ce rêve qui devenait un peu plus intelligible chaque jour que la Science faisait, grâce aux efforts de la population et aux illuminations de leur dirigeant par qui la Science parlait.

Au coin, dans un des tréfonds de sa conscience, un sifflement l'attira. Il releva son visage et se mit à regarder la sculpture. Il était subjugué par la densité de la population, par ces corps unis dans un même mouvement qui semblait faire respirer la ville toute entière. Comme tout cela était beau. C'était même au delà. C'était un miracle ! Toute l'humanité rassemblée autour d'une même image, autour d'une même pensée et d'un futur qui ne pouvait être que clair. Tout était si beau. Si grand ! La cité toute entière rayonnait.

Encore ce sifflement. Acouphène ? Appareil défectueux ? D'où cela venait-il ? Il se retourna pour trouver l'origine du son. Non... pas ici. Il ne provenait pas de lui. Il provenait du

dehors. Où ? Il ouvrit la fenêtre. Devant lui. La foule ? Non, c'était trop diffus. Trop faible. Où ? D'où cela provenait-il ?! La statue ! Comment ? Comment pouvait-elle émettre le moindre bruit ? Elle n'en avait jamais fait ! Pourquoi ? Pourquoi ?!

Le vent. Le vent soufflait sur la statue et créait un bruit fin et aigu. Comment cela était-il possible ? Aegis était close à cette heure. D'où provenait ce vent ? Pourquoi ne l'avait-il jamais entendu ? Pourquoi aujourd'hui ? Pourquoi maintenant ? Où était-il ?

C'était ça. Différence. Il y avait quelque chose sur les différences. Il fallait se concentrer sur les détails. Le mur était couleur de roche. Il sentait du sable sous la plante de ses pieds. Le verre laissait passer un peu trop de bleu sur une porte qui était comme neuve alors qu'il l'avait un soir ébréchée.

« Ne bouge pas. »

Avant même qu'il n'y pense, son corps avait cherché à se redresser, à se libérer de ces chaînes mentales, mais la voix, distincte, au fond de lui, avait coupé court à son désir.

« La faille d'un système se trouve en lui-même. Comme le cancer qui naît d'une défaillance l'Équation ne peut lutter contre ce qui se trouve en elle si elle l'a accepté. C'est comme cela que je peux te parler. Ne bouge pas et observe ce monde face à toi, sans chercher à agir, en te laissant faire par lui. »

La mélodie de la prière se dissipait à ses oreilles. Comme si cela était habituel, il se releva avec cérémonie, joignit ses mains devant lui comme deux coupes que l'on pose l'une sur l'autre, avant d'incliner son visage, en soumission.

« C'est bien. Je me devais de montrer de la résistance, mais toi tu ne le dois pas. Tu ne

dois pas éveiller ses soupçons. Bientôt tu comprendras comment penser sans que ton corps ne l'exprime; à ce moment nous pourrons parler et agir. »

Alors commença pour Cehka une nouvelle vie, étrange, dérangement et facile qui le faisait bouger sans qu'il ne s'en rende vraiment compte, sans qu'il n'en exprime l'utilité, qui s'inscrivait dans une suite d'événements qui peu à peu générèrent un sens, qui le portait vers une réalisation qui le dépassait encore. Il vivait comme il avait vécu parfois, durant ces périodes de repos où il vaquait au temps de diverses façons, profitant des bienfaits que seuls les plus aisés pouvaient connaître : des lieux clos où le ciel avait cette teinte vraie qui rend aux choses leurs couleurs et aux aliments leurs saveurs. Oui, il se sentait bien ici. Il se sentait revivre, sans peur, sans regret, simplement dirigé par son présent sans nécessités. Il vivait.

Il vivait mais quelque chose manquait. Comme un souvenir qui s'étire jusqu'à ce qu'il ne soit plus que fil, plus qu'une brindille tellement fine que le vent du matin pouvait à lui seul le rompre son esprit déambulait en lui-même, cherchait et cherchait encore, creusait dans son passé, créait des tunnels et des routes souterraines, développait un circuit invisible en lui sans jamais saisir ce qu'il voulait, comme une main qui ne parvenait à s'accrocher à rien.

Et un jour, le sifflement reprit. Cehka ne l'entendit pas immédiatement. Il prit conscience qu'il était là, et cela était suffisant. Sans marquer son trouble, il continua de marcher, entièrement tourné en lui.

« Seras-tu prêt à ce qui arrive je ne le sais pas. Mais le temps nous manque. »

- Que dis-tu ?

- Tu es à l'intérieur de l'Équation Cehka. Cela fait peu de temps, mais Shrina semble soucieux. Déjà il a commencé ton incorporation en elle. Si tu ne parviens pas à résister alors tu

disparaitras et plus rien ne pourra plus être repoussé.

- Je ne comprends pas... Qu'es-tu ? Qu'est-ce que l'Équation ?

- Calme toi, Cehka. Tu sais qui je suis. Depuis toujours je te cherchais, et maintenant que tu es là, je me trouve face à mon seul vrai ennemi : toi. Écoute-moi. Souviens-toi. Souviens-toi de ces moments que nous avons passés ensemble, de ces nuits étoilées où je t'apprenais le nom des étoiles et où nous suivions la voix du vent. Souviens-toi.

- De quoi tu parles !? Qui es-tu pour me parler ainsi !? montre-toi !

- Souviens-toi Cehka. Souviens-toi de cette nuit dans les entrailles d'une ville qui pleurait de n'avoir plus que ses murs comme seule réalité, de cet être, ce jardinier qui avec patience couvait cette petite plante de son amour. Souviens-toi.

Dans un jaillissement le flux du temps s'estompa. Ses mains se souvinrent du contact de la carapace aux reflets glacés qui cachaient un cœur brûlant de vie, de cette image impalpable qui lui avait parlé tandis qu'une femme donnait de sa vie pour rappeler la sienne, d'une mémoire pleine de souvenirs enfouis, d'une entité constituée de millions d'êtres qui avaient choisi de le laisser partir afin de pouvoir vivre. Tout cela lui revint dans un seul clignement de paupières, et sur ses lèvres se formèrent les lettres de ce nom qui contenait tellement.

« Écoute moi Cehka. Nous n'avons que peu de temps. Shrina opère en ce moment même sur ton corps. Bientôt tu ne seras plus que ta conscience et rien d'autre. Mais cela ne retire en rien l'influence de ta vie sur ce monde. Si tu le choisis tu peux encore sauver ce qu'il reste à sauver. Même si c'est maigre. Même si cela semble n'être que du sable. Sous le sable attend une vie qui pourra germer un jour si nous le lui permettons.»

- Que dis-tu ?! lança Cehka, dont la voix paniquée frappait tout autour de lui. Que veux-tu dire que je ne serais plus que conscience ? Qu'est-ce que Shrina est en train de me faire ?!

- Il complète l'Équation avec ta propre conscience. Il sait qu'en toi, quelque part, se trouve les indications pour retrouver l'océan que tu as vu. Il le cherche. De toutes ses pensées il le désire, il le convoite, et la réponse se trouve en toi. Il le sait, mais il ne peut pas te sonder. Le seul moyen était de te faire venir ici, de t'enfermer dans ce monde et de te faire accepter cette prison jusqu'à ce que tu dévoiles par toi-même l'emplacement de l'océan.

- Qu'est-il en train de faire à mon corps ! Je veux savoir ! Tout de suite !

- ...La même chose qu'il fit au mien lorsque nous nous séparâmes : il t'en débarrasse, te coupe de tout ce que tu fus pour que plus rien ne te rattache à la réalité.

- Pourquoi fait-il cela ?

- Il n'y a que comme cela qu'il peut incorporer un esprit de manière totale. Sans le corps, le cerveau se concentre sur les sensations qu'on lui offre : des ersatz de la réalité que l'Équation génère. Ce fut là son seul et unique but : elle ne prévoit pas l'avenir, elle crée des variables probables qu'elle projette dans son réseau et elle observe. Elle enregistre le degré d'acceptation, puis sélectionne la variable qui a obtenu la plus forte acceptation.

- Alors cela veut dire que... ces mains... ces jambes... cette peau... ne sont que mirage... Mais alors... et toi ? Toi aussi tu peux faire partie de cela, être élément ! Peut-être me mens-tu ! Oui, c'est cela ! Tu me mens ! Tout ici n'est que mensonge. La vie elle-même est mensonge !

- Cehka... Et cet appel était bien plus qu'un nom lancé dans l'air. Ce n'était pas un point dans le ciel ou le résultat d'une vibration de l'air. C'était une force, une chaleur que la peur

rendait froide, un espoir que la folie contournait et faisait tourner pour lui faire perdre toute puissance. C'était un soupçon, une larme de dévotion qui s'arrachait à un corps depuis longtemps absent pour enfin trouver le sol sur lequel se fondre. C'était une graine, un noyau dont la gangue rabattue par la poussière n'était plus que parchemin mais qui conservait encore cette étincelle, ce désir infini de s'enfoncer dans la terre et de germer pour grandir, élever son avenir vers le ciel et accepter le soleil, le désert, la ville perdue et l'autre ville plongée dans les nuages, et tout le reste, ces milliers de paysages perdus, les landes solitaires, les crevasses flétries, et les océans poussiéreux. Cette graine toucha Cehka, il cessa de se flétrir, regarda ses mains, ce qui semblait être ses mains, et releva le visage vers la voûte dorée qui se fissurait.

« Il nous reste peu de temps Cehka. »

Dans la salle enténébrée, Shrina accomplissait les derniers rites de séparation du cortex et du corps : les organes vitaux avaient été prélevés et entreposés, les centres sensitifs confinés dans l'azote liquide qui, sous peu, se figerait pour former une nouvelle statue incomplète, et l'étrange masse aqueuse et grasseuse du cerveau de Cehka était placée dans son réceptacle, dans sa nouvelle et dernière demeure-prison dans laquelle il n'aurait plus de cesse de rêver jusqu'à ce que les derniers remparts de sa personne cèdent et ne révèlent la route de ce dernier bastion de la Nature, ce point fantomatique qui permettrait de prolonger l'existence de sa ville. Déjà il pouvait voir l'acceptation du nouveau monde dans les schémas. C'était bien plus simple qu'avec le système Liv. Elle avait tenu bon durant des heures, des jours. À l'échelle de l'Équation, cela avait équivalu à des semaines, des centaines de projections qui s'étaient enchainées pour que son cerveau accepte les imperfections. Avec cet homme une seule avait suffi. Une seconde

l'Équation avait douté, mais cela avait disparu aussi sec.

D'une main experte, l'homme aux commandes reliait les sondes périphériques aux zones corticales comme une marionnette que l'on finit d'orchestrer. Chaque mouvement, chaque décision, la plus infime pensée allait devenir une partie d'un système qui évoluerait comme une réalité parmi d'autres afin de participer à la dernière croisade de l'homme pour sa survie. C'était dans cette masse de neurones que se trouvait la dernière pièce du puzzle, la route qui mènerait vers cette eau pure et limpide, qui sauverait Aegis et détruirait tout espoir de retour.

J'ai vu les tours maudites dans la clarté du crépuscule, et j'ai entendu la malédiction qui rôde tout autour. Ce lieu est un lieu qui ne doit pas être approché ; c'est ici que la mort s'est changée en vie.

Parole de l'Ancien.

Ce fut tout d'abord comme une étincelle. L'éclat ne dura que le temps qu'il disparaisse, effaçant avec lui l'impression de son existence. Pourtant, il avait laissé la trace de sa vie, et cela suffisait.

Comme la lumière qui se répand, comme la vie qui accepte sa réalité, Shrina sentit en lui la prémisse de cette existence. Il l'avait vue. Dans le tréfonds de l'Équation, cette si simple variation avait apporté un changement, et de ce changement tout découla.

« Mais ce que nous faisons est mal non ? » avait demandé Cehka, et Liwana de lui répondre:

- Qu'est-ce que le bien Cehka ? Qu'est-ce que le mal ? Il n'existe aucune différence entre ces deux mots. Ils peuvent désigner la même chose selon le point de vue que l'on adopte. Ce que nous faisons n'est ni bien, ni mal. Nous ne faisons que donner une possibilité à ce qui pourra être, et rien d'autre.

- Pourtant, avait-il répondu, nous allons briser la dernière barrière d'un monde qui avait réussi à survivre. Nous allons porter la mort. Cela n'est pas bien.

- C'est vrai, répondit-elle.

Dans l'Équation, cette petite lumière n'avait pas cessé de briller. Elle s'était juste infiltrée un peu plus profondément dans le réseau, se servant des câbles et des réseaux, et par cela elle grandissait ; ces filaments d'acier étaient ses racines dont elle se servait pour cueillir une force nouvelle, et toute elle envoyait cette force vers son cœur nouvellement éclos dans lequel l'esprit de Cehka se trouvait avec l'âme de Liwana, et tout deux, comme la vie et la mort, dansaient pour faire pousser cette plante nouvelle qui s'épanouissait selon leurs désirs et leurs souhaits. Cette plante, Cehka l'avait imaginée, fille de ces arbres magnifiques et vibrants qui avaient grandi dans le sein de la Cité des Nuages, et de cette petite feuille fragile et brillante que le Jardinier de toutes ses forces avait protégé. Il avait aussi ajouté la force de ces milliers de vies qui, une nuit, s'étaient séparées de leur mémoire première pour voyager avec lui, pour découvrir le présent. Tout cela, il l'avait inclus dans cette petite graine et sous les flux de la vie elle se mettait à pousser ; elle s'enroulait aux tubes d'acier, à la coque qui avait servi de fondation aux Trois Grands et dans laquelle ils avaient enfermé le passé de l'humanité, et elle la broya, la compressa, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien d'elle, jusqu'à ce que le dernier fil de cuivre s'arrache, et elle continua, monta encore et encore, portée par son désir de lumière, par cette conscience ancestrale qui était comme une eau fraîche : trouver la lumière. Trouver.

« Que se passe-t-il ? » Et la voix de Cehka lui revint, comme si elle n'était pas issue de son corps, comme si elle venait d'au-dessus, d'en-dessous, de partout. Et alors il sut. Sans même ressentir le besoin de l'entendre de Liwana, il ressentit la réponse à sa question. Jusqu'au bout il avait cru qu'il resterait lui-même. Mais cela n'avait plus d'importance : le monde allait changer et pour cela, lui aussi devait changer. Qu'importait ce qui allait être, son rôle était terminé. Avait-il

accompli ce qu'il devait faire ou ses actes avait-il créé un possible et rien d'autre ? Il se sentait étrangement calme. Ce qu'il avait fait avait ensemencé le monde, et la pluie arrivait pour faire éclore l'avenir.

- Laisse-toi faire, acceptes et tout ira bien.

Et Cehka accepta.

Penché sur ses machines, Shrina était immobile. Dès que les commandes avait cessé de répondre à ses ordres il avait su qu'il était à présent impuissant, que son emprise sur le temps avait cessé d'être. Il sut ce qui était en train de naître au fond de ce puits sans eau comme un courant d'air qui l'enveloppait pour le soulever et le libérer de la pesanteur de ses actes. De nouveau il était un homme, un homme simple et sans pouvoir, un simple humain qui découvrait ce que le réel créait. Le futur lui était de nouveau une route sans fin, un boulevard aux multiples voies, un fleuve dans lequel les pierres demeuraient invisibles, où les courants s'affrontaient comme les doigts de deux amants. Il était de nouveau aveugle, et cela le fit sourire.

« Merci » fut son dernier mot.

Il souriait.

Le sol fut le premier à s'ouvrir. C'était de fines gerçures comme si la Terre dévoilait ses rides, de fins sillons qui s'infiltraient dans les plus infimes recoins de l'immense pièce d'où de fines racines comme des vers sortaient pour replonger plus loin, pour fendre les murs et s'évader. Les veines se changèrent en artères avant de devenir comme des troncs d'arbres jeunes qui grandissaient encore et qui broyaient tout, absorbaient l'artificiel du monde pour le rendre à la

nature, car tout ce qui était touché par ces longs doigts vivaces fondait et était bu par ceux-là même qui les avaient transformés. Le monde d'Aegis s'effondrait.

Dans les décombres, Mandi et Phalank étaient sortis aux premières secousses. Ils étaient restés cloisonnés dans leur silence comme des bêtes soumises aux rondes d'oiseaux de proie. Chacun en pensée s'était échafaudé une histoire démente de la rencontre entre Cehka et Shrina, entre celui qui fut leur outil et lui dont ils furent l'outil, et jusqu'au bout ils n'avaient cessé de croire, sans savoir quel nom donner à cette croyance, sans pouvoir même exprimer cette image qui se retournait sur elle-même comme une pierre soumise aux vents. Mais dès la première vibration, il surent. Alors ils étaient sortis, les yeux pointés vers le ciel doré qui se fissurait, vers les tours de pierre qui se désossaient et vers le sol qui s'ouvrait sous eux. Alors il surent que, quoi qu'ils fassent, quoi qu'ils disent à présent, plus rien n'aurait d'importance, car plus rien venant d'eux n'aurait d'impact sur le lendemain.

Autour d'eux, beaucoup criaient, pleuraient. Ils avaient peur, et cela était normal. Avoir peur était quelque chose de normal. D'autres restaient sur place, eux aussi avaient leur regard tourné vers le centre de la ville qui s'effondrait et ils en étaient fascinés, comme s'ils étaient dans un rêve depuis longtemps ressassé dont ils pouvaient enfin connaître le dénouement. Leur monde de désespoir retrouvait un peu de couleurs, et cela leur était agréable.

C'est alors qu'il apparut. Comme un mirage masqué par le temps sa cime perça le revêtement du sol, repoussa les structures d'Aegis autour de lui, continua son ascension, rencontra les poutres d'acier et le globe de verre et de plastique teinté qui formait le bouclier. Un instant le monde se figea dans le silence d'une plaine enneigée. Le bruit qui retentit à ce moment

était comme un immense cri, comme le chant d'un oiseau harassé qui découvre enfin la terre au loin et qui la salue de toute son âme. La pluie s'abattit sur Aegis, une pluie fine et cristalline, brillante comme du mica dans laquelle se reflétait et le ciel au bleu glacé et la terre aux tons acides, et au milieu de cette pluie un arc-en-ciel se dévoila fait d'or, d'orange, d'argent, d'ocre et de bleu que le vert des bourgeons qui s'ouvraient rendait illusoire. Comme des gouttes qui éclatent sur des pierres millénaires les cosses des feuilles se brisèrent, tout d'abord comme des bulles de savon soufflées sur le verre, puis comme une fanfare de village le tintement devint chantant, et dans un éclatant brouillard la voûte du ciel explosa, laissant pénétrer les rayons du soleil au travers du feuillage nouveau, jusqu'aux derniers habitants émerveillés qui laissèrent la chaleur et le feu des cieux se saisir de leur vie.

Nous avons continué de la suivre, comme nos ancêtres avant nous, jusqu'à ce que l'horizon nous offre les ruines de la cité de Cehka. Nous savons à présent que notre fin est proche. Mais nous ne sommes pas tristes. Nous gardons espoir.

Histoire des Deucali. Chapitre ultime.

Le silence ne pesait plus. Le vent léger s'effritait contre les poutres désarticulées, passait tout autour et s'échappait vers le lointain, vers le bleu acide du ciel et le crépuscule timide, soulevant les écharpes de poussière du dessus des bâtiments ouverts et des rues désertes. Les murs couleur de craie s'étaient érodés, et leur carcasse comme celle d'anciens crustacés mués formaient des figures de kaléidoscope sur la place centrale où trônait cette reine sans adorateurs, cette impératrice déchuë qui conservait encore, dans sa tenue stricte et sévère de ces capitaines de navire s'échouant, la dignité de l'homme que rien ne pourrait ébranler. Ses contours s'étaient arrondis sous le poids des années, faisant de la femme attirante et dominante une caricature de nourrice pesante de graisse qui se laisse trainer à l'ombre des toitures par ses fantômes.

À côté de son giron abrasé s'était ouvert la brèche d'où s'était déversé le colosse qui couvrait la cité de son dôme végétal, rejetant dans les bas-fonds les mécanismes complexes qui avaient permis de tirer de terre cette vieille fille désœuvrée et muette. Le tronc immense comme le pied d'un titan avait fissuré le revêtement du sol et sauter les langues brunes et sombres pour redonner à la terre sa respiration, libre du corset de l'artifice.

D'Aegis il ne restait plus que le squelette : la cité, dernier bastion de la civilisation, s'était

tassée sur ses vieilles images du temps où le sang des hommes la faisait vivante, jusqu'à ce que les plus infimes particules deviennent les charges de sa propre culpabilité et qu'elle s'agenouille, terrassée, abattue, déchue. Elle avait perdu sa beauté, la tentation de son retour. Elle s'était métamorphosée en île, perdue dans la mer du temps.

Cependant, de loin, si l'on tendait l'oreille aux vents pour écouter son fredonnement et ses murmures, comme une jeune fille espiègle face à la porte d'un repaire secret de garçons, on pouvait entendre une vague rumeur colportée par la terre elle-même, d'un ruissellement enfantin qui filtrait contre des pierres domestiquées revenues à la liberté et, avec la chance qui sied aux plus audacieux, on pouvait saisir le bruit musical de ces instruments de cuivre et de bois, ces phalanges habiles comme des pattes de chats, qui résonnaient.

À l'horizon apparut alors une brume légère. En elle se trouvait une vieille cité agonisante et sous elle se tenait un peuple nomade qu'une prophétie avait porté, l'histoire d'un homme qui était venu du désert et qui y était retourné, et qui avait donné des mots aux habitants, des mots d'espoir. Et ces mots s'étaient mêlés à leurs propres légendes jusqu'à former une histoire à la fois ancienne et nouvelle, que quelque part sur la terre se trouvait un arbre qui les protégerait du soleil et que sous lui la vie renaîtrait.

Deuxième fin : Je ne pense pas que je trouverai un jour la paix.

Nous aurions pu mourir ce jour là mais cela n'arriva pas. À la place lui est mort. Il est mort pour l'humanité. Grâce à lui l'humanité a survécu et rien n'a changé. Remercions-le de son sacrifice. Par nous il continue de vivre.

Ajout à la prière du matin.

«...Mais auparavant j'aimerais savoir quelque chose.»

- Oui ? que veux-tu ?

- C'est une simple question, quelque chose qui me transperce depuis mon éveil. Pourrais-tu me parler de tes rêves ?

- Mes rêves... Mes rêves. Je n'ai pas pensé à mes rêves depuis si longtemps. En fait, non, pas depuis si longtemps que cela. La dernière fois, c'était il y a quelques semaines. C'était peu avant ma dernière... mission, peu avant que je la rencontre...

Cehka baissa les yeux, rappelant à lui les images étranges qui s'étaient approchées de lui juste après son réveil dans cette grotte au flanc artificiel, ces vertiges qui s'étaient saisis de lui comme on attrape au vol une pierre et qui ne l'avaient pas quitté durant les heures suivantes. Il devait trouver un dissident qui avait corrompu un des gardes de l'usine de traitement des eaux et le faire payer de sa trahison mais il n'avait pu se concentrer sur aucun visage. À la place il n'avait pu que se souvenir de ce rêve qu'il avait fait dans lequel il était celui qu'il devait tuer.

Depuis toujours il avait eu cette capacité à se glisser dans la peau de ceux qu'on lui désignait, de pouvoir après quelques heures d'observation devenir presque l'autre. C'était pour cette raison qu'il avait été si bon dans ses tâches : parce qu'il pouvait comprendre les autres jusqu'à devenir pour eux le compagnon idéal, celui dont on ne pouvait se méfier, celui qui attirait la sympathie, celui que l'on voulait à ses côtés.

Il banda son dos, redevint la masse fixe et musculeuse qu'il avait été. Et c'est tout haut qu'il parla, sans s'adresser à cette voix perdue dans les circonvolutions électriques, ou même à ses oreilles. C'était simplement pour expulser, recracher :

«Mon dernier rêve était celui d'un homme que je devais tuer. Je sortais de la pièce où il se trouvait, et tout ce que je voyais me parvenait comme si c'était lui qui voyait. La pierre avait ce goût de rouille sur mes mains et les gouttes d'eau qui suintaient le long des piliers me firent penser à du sang. Les personnes tout autour étaient pour moi qui était lui des êtres à la fois faibles et misérables que je devais protéger, que je devais guider. Et pour cela des milliers d'idées me venaient, toutes plus démentes les unes que les autres, passant de l'éducation à l'action violente. Et alors que j'allais parler mon rêve a pris fin et je me suis réveillé, trempé de cette décorporation qui me semblait encore si présente. Pendant une seconde j'ai presque douté de qui j'étais. Étais-je moi, ou lui, ou encore un autre ? Cette question continue de me hanter.»

- Ton rêve me plaît, Cehka, répondit la voix, et dans ses intonations, dans les mouvements de ses paroles, il y avait des flux humains, des ondulations de la vie. N'oublie pas ce que tu viens de dire. Ce que tu es est une chose étrange qui est toujours en mouvement. N'oublie pas cela quand tu sortiras. Ce qui se trouve de l'autre côté, une seule personne l'a déjà affronté. Je ne peux pas te dire si ce que tu verras sera vrai ou faux, ce sera à toi de décider. Et, Cehka...

Mais la porte s'était ouverte, et devant lui s'étirait une pièce immense et gorgée d'ombre, une salle que le désordre menait d'une main sûre, où les chaises de couleur crue étaient renversées, où des centaines de câbles, des bouquets de gaines, formaient sur le plafonds des dessins étranges et ensorcelants, comme ces figures anciennes qui ornaient les bâtisses religieuses des temps révolus. La couleur profonde des reliefs créaient sur la surface opaque du plafond des signes de cabale, des runes pour un portail imaginaire d'où allaient sortir les légions des mondes oubliés, des êtres d'autres terres qui se pressaient aux portes de cette dimension pour l'investir d'une nouvelle existence, exacte opposé de celle qui, durant ces derniers millénaires, n'avait que creusé sa propre tombe. Et au centre de la pièce, comme un autel pour ces divinités, la gueule béante de l'enfer s'était ouverte, garnie de crocs mécaniques qui s'agitaient comme des doigts de fée tentatrice, qui invitaient Cehka à s'approcher, encore et encore, pour se laisser saisir par eux et le cajoler pour l'éternité.

Cehka avançait, et bien qu'il était attentif à ce qui se trouvait autour de lui il y avait au fond de son être nue question suspendue qui ne cessait de se rappeler à lui. Qui était-il ? Cette question lui avait toujours paru étrange, mais en cet instant elle était lourde, envahissante, car à elle s'était fixés ses souvenirs derniers, et soudain il ne sut plus pourquoi il était allé dans le désert. Avait-il choisi consciemment de braver les dunes, ou bien avait-il agi comme celle qu'il devait tuer agissait, par simple transfert de ce qu'elle était ? Les dernières semaines devinrent un tourbillon dans lequel ses pensées s'emmêlèrent. Il n'était plus Cehka. Il ne l'avait peut-être même jamais été. Toutes ses actions des derniers jours avaient tourné autour de Liwana. Il avait marché comme elle avait marché, avait pensé comme elle avait pensé, avait parlé comme elle. Son projet était devenu le sien mais pourquoi ? L'avait-il voulu ? Ou bien n'avait-il faire que

faire ce qu'elle aurait fait ?

Il secoua la tête, pris d'un vertige comme celui qu'il avait narré à la voix derrière lui. Non. Non ! Il était lui. Il ne pouvait être que lui. Mais cette pensée n'était-elle pas également une des pensées que Liwana aurait pu avoir ? Tout tournait autour de lui. Il ne pouvait se concentrer sur rien. Il devenait fou, il le sentait. Il redevenait cette ombre qui l'avait envahi dans la grotte.

Cehka releva la tête et vit Shrina. Il pensa tout d'abord à un squelette, une sorte de sculpture épurée de la chair, mais le mouvement qu'il fit lui fit prendre conscience de la faible force de vie qui animait encore cette peau sèche qui se tenait aux côtés d'un vaste pupitre traversé de commandes et de points brillants comme des étoiles dans cette nuit artificielle qui n'était due qu'à une absence quasi totale de source de lumière dans une grotte comme celles que Cehka avait à de nombreuses reprises investies durant son périple dans le désert. Encore une fois il était piégé dans un creuset inconnu. Mais cette fois, à la différence de ses autres actes, il était son seul maître. Il cherchait à se persuader de cela : lui seul avait décidé de venir en ce lieu afin de faire cesser la folie de cet homme, à n'importe quel prix ! Oui, c'était cela qu'il fallait faire. Arrêter Shrina à tout prix pour ce qu'il avait fait. Mais même ça n'était pas de lui. Il se rappelait les mots de Mandi et Phalank et rien de plus. Il faisait cela parce que ces hommes lui avaient dit que c'était ce qu'il devait faire. Encore une fois il ne faisait que ce que les autres voulaient qu'il fasse.

« Bonsoir Cehka ». La voix était voluptueuse, tentante... une voix qui ne convenait pas à cette masse parcheminée, à ce semblant d'humanité incarnée dans une figure de bois sec rongé par sa propre sécheresse. Était-ce un leurre ? Était-ce un artifice destiné à l'induire en erreur ? Cehka ne pouvait le dire. Son regard était vacillant. Il ne parvenait pas à se concentrer sur autre

chose que ces questions qui l'envahissaient. Ne pas penser. Agir ! Penser après. Ne faire que ce qui devait être fait. Se concentrer sur ce qui est autour. Oublier ces questions. La pièce était pleine d'un halo terne comme un soleil poussiéreux, baignée d'un remugle qui semblait filtrer de chaque mur, du sol même, de quelque chose en dessous, enfoui dans les entrailles fumantes de la terre qui tendait le bras vers la lumière pour s'en abreuver, comme une charogne enchaînée à la vie. Oui, c'était ça. Et cet homme, lui parler, savoir qui il était pour ne pas penser à soi.

« Êtes-vous Shrina ? » cria Cehka à l'adresse de ce qu'il doutait d'être un homme.

- Bien sûr. Qui d'autre serais-tu venu chercher en ce lieu, si ce n'est moi. Oh, mais peut-être n'es-tu pas vraiment venu me chercher. Peut-être es-tu ici pour retrouver ton amie... Liwana c'est cela ?

- Que lui avez-vous fait ?! et dans sa voix une menace lourde pesait.

- Je doute que cela te plaise. Mais laisse moi t'expliquer pourquoi j'ai fait cela, Cehka, et après tu pourras faire ce que tu souhaites de moi. Ce que j'ai fait, reprit-il immédiatement, n'est rien d'autre que d'accomplir l'œuvre du genre humain. J'ai porté à terme la plus grande création de l'homme, moi, tout seul ! Ce que j'ai fait n'est pas louable, bien au contraire, mais j'ai été obligé par le courant même de l'histoire ! Comprends-tu Cehka ?! Ce que j'ai fait me place au panthéon de l'horreur, au degré ultime de la bête ! Mais je ne l'ai fait que pour permettre à l'homme de continuer de vivre ! Toi qui es ici tu peux le comprendre n'est-ce pas. Tu sais ce que c'est que d'agir parce qu'il le faut. Toi tu peux me comprendre.

Le poing levé, Shrina reprit son souffle un instant. L'extrême vieillesse qui avait semblé caractériser ce corps plongé dans une léthargie cadavérique s'était effacée pour devenir le réceptacle d'une âme forte en lutte avec elle-même et le monde entier. Dans son bras dressé,

dans sa voix, dans sa posture de plain-pied sur le rebord ténébreux du gouffre central irradiait une force terrassée par sa propre culpabilité qui déversait ses dernières volontés. Sa voix avait tremblé comme s'il avait lutté pour ne pas éclater sous la douleur immense qui compressait son âme. Il était abattu mais il conservait encore le maintien propre à cette race d'homme qui, plutôt que de se morfondre dans leur culpabilité sauvage, puisaient dans leurs plus intimes fondations afin de continuer d'être. Il sentait que cet être n'avait agi que parce qu'il le devait, parce qu'il était nécessaire d'agir de cette manière pour que tout ce qui survive puisse être. Il n'avait pas agi par sadisme mais par douleur de devoir le faire. Oui, il le comprenait. Non ! Il ne devait pas continuer ainsi. Il devait rester qui il était. Ne pas le comprendre !

« Ce que nous avons accompli ici remonte à si loin que son origine se mêle avec la nôtre. Ce que nous avons fait, ce que je n'ai fait qu'achever, transcende les frontières de l'homme Cehka ! Nous sommes arrivés au point tant convoité de l'homme et du surhomme ! »

- Vous pensez vraiment que connaître le futur fera de l'homme un dieu !? Êtes-vous fou à ce point ? cria Cehka, et dans ces phrases il avait tenté de mettre tout son être, pour se sentir être, pour se persuader que ces mots étaient les siens. Les siens !

- Pourquoi ? Pourquoi dis-tu cela Cehka ? Cela m'intéresse de savoir ce que tu en penses.

Cehka ouvrit la bouche, s'apprêtant à parler, de toutes ces choses qui étaient solidaires de sa vie, des expériences nombreuses de ces derniers jours durant lesquels il avait à de si nombreuses reprises saisi la vacuité de la recherche effrénée de la perfection. Mais il comprenait où voulait en venir Shrina, et pourquoi il pensait cela. Il comprenait que le monde face à lui était plein d'une faiblesse qui l'avait conduite à sa propre destruction, et que le salut de l'homme ne se trouvait pas dans la stagnation de son état mais dans cette course en avant, dans cette fuite de sa

propre essence vers un point culminant, une montagne qui semblait infranchissable mais qui attirait tout autant.

« Je te comprends Shrina. Sincèrement. Je sais pourquoi tu as voulu faire ce que tu as fait. Tu devais agir de cette manière car tu ne pouvais accepter que l'humanité disparaisse. Et tu as peur du futur. Tu as peur comme tout le monde de ce qui se trouve hors de ta portée. Tu as peur de cette ultime frontière que représente ce qui n'est pas encore. (Non ! Ne pas accepter ! Parler pour soi ! Donner ses mots !) Pourtant, c'est dans cette acceptation que l'homme peut s'accomplir. C'est en vivant, sans savoir où cela le mènera, que l'homme dévoile sa véritable force. (Non ! Paroles de Liwana ! Pas de moi ! Des mots à moi ! Il me faut des mots à moi ! »

- Non ! Non non non ! Cehka ! Tu n'as rien compris ! Je ne te parle pas de la mort, ou de la vie ! Je te parle de la seule vérité existante : je te parle du savoir ! C'est là le seul but de l'Équation : donner le savoir à l'homme. C'est pour cela que j'avais besoin d'elle, que je devais l'avoir ! J'avais besoin de celle que tu appelles Liwana, et que tu es venu chercher ici.

- Besoin... siffla Cehka... que veux-tu dire... que lui as-tu fait ?

- Ce que je lui ai fait ? Je lui ai simplement redonné sa véritable forme.

Puisqu'il ne nous reste que le ciel bleu, alors pleurons.

Parole du dernier Ancien deucali

« Regarde ! »

Shrina se retourna, et de ses gestes souples comme ceux d'un diable, il manœuvra les pattes arachnoïdes qui s'agitaient dans la gueule vorace de l'Équation. Du réseau de câbles plongés dans le noir acide du gouffre une immense machine informe aux contours vaguement circulaires émergea, comme un fœtus difforme d'une bête inconnue. Sur ses contours des langues d'une vase pâteuse s'écoulaient jusqu'à sa base, se rejoignaient comme un liquide placentaire et se déversaient jusque dans la vasque impure d'une amphore qui aurait recueilli les maux de l'humanité toute entière. Et un martèlement, une sorte de souffle rauque et profond grandissait, un cœur maudit qui respirait pour la première fois la vie pour la dévorer.

« Je te présente l'écrin de Pandore, le trésor que les dieux nous ont légué. »

Cehka était pétrifié. De sa mémoire latente les réminiscences de la cité des nuages surgissaient et criaient contre cette abomination putréfiée, ce démon, image-miroir du cerveau-esprit qui maintenait le cité volante hors d'atteinte des souillures des hommes.

« Cette machine est la première œuvre, la fondation profonde de l'Équation. C'est en elle que se trouvent les liaisons humaines qui permettent de générer les variables à la base de toutes les prédictions que j'ai pu observer. En elle sont conservées les âmes des premiers créateurs, les Trois Grands comme vous les appelez. Ils se sont eux-mêmes liés à leur création afin de pouvoir demeurer immortels. N'est-ce pas la plus grande beauté jamais observée ? »

- C'est... C'est une monstruosité !

- Ah! Je me doutais bien que tu ne pourrais comprendre. Mais crois-moi, bientôt, cela sera ton seul univers. Plus rien d'autre que cela n'aura d'importance.

D'un mouvement de doigt, Shrina fit pivoter un siège et y prit place, trône de puissance d'un empereur tout-puissant. Il plaça sur son visage et ses yeux ce qui ressemblait à un casque protubérant d'où s'extirpaient des fils par dizaines. Immédiatement la machine trembla, et les pinces qui étaient demeurées dans l'ombre des renforcements de la pièce vinrent se saisir de l'homme, incapable de lutter. Une aiguille s'enfonça dans sa chair, faisant disparaître la réalité pour un flou qui se sur-impressionna à elle. Cehka se sentait tomber, sans jamais atteindre même un sol qui l'aurait broyé sous son propre poids.

Y-a-t-il pire qu'un vide qui semble tout ?

Impression.

« Suis-je mort ? »

Aucune réponse. Aucune sensation. Pas un geste. Pas un écho.

« C'est cela la mort ? Oui, ça doit être cela. »

Quelque chose, au loin, un point lumineux.

Et un bruit... de pendule.

« Si, j'entends quelque chose. Ça ressemble... à quelque chose de vivant. »

Des formes apparurent. Des pointes dressées vers le ciel. Le ciel bleu.

« Le ciel. Je suis dehors. Je vais mourir. »

À côté de lui, des bruits plus faibles. Des bruits de pas.

« Quelqu'un marche ? Ohé ! Aidez-moi ! »

D'autres bruits identiques. Plusieurs personnes.

« Courez ! Fuyez le soleil ! »

- Pardon ?

- Fuyez ! Le soleil !

- Oui, et bien, qu'a-t-il le soleil ?

- Que dit-il ?

- Je ne sais pas. J'ai l'impression qu'il a peur du soleil.

- Éh, monsieur.

Cehka pouvait voir. On se penchait sur lui. Deux... non trois visages qui l'observaient, sur un fond d'un bleu si froid, si froid.

« Monsieur... vous allez bien ? »

- Je ne sais pas, répondit-il en se frottant les yeux de sa main droite. J'ai... j'ai dû m'évanouir.

- Attendez, on va vous aider.

Sous ses bras Cehka sentit la poigne forte et assurée d'un homme qui le redressait avec précaution. Le sol sous lui s'oublia et contre son dos un souffle d'air délicat comme une écharpe souleva le tissu de son vêtement.

« Vous vous souvenez comment vous vous appelez ? »

- Je... je crois oui. Où sommes nous ?

- Nous sommes à Aegis voyons, dans le parc sud d'Aegis.

- Le parc ?

- Oui, bien sûr. Venez vous assoir. Vous avez dû faire une insolation à rester tête nue par cette chaleur.

Les lames de bois vernies étaient rassurantes. Elles le maintenaient, le reposaient.

« Je vais vous apporter un peu d'eau. »

Cehka oscillait. Sa tête était lourde. Il pouvait voir avec peine celle dont la voix venait de lui parvenir s'approcher d'une fontaine et y puiser une eau cristalline et chantante comme l'aurore. Sur son poignet le liquide formait de petites rivières qui ressemblaient à des veines

d'argent. Le chuchotement sibyllin continuait de l'entourer, fait du bercement des feuilles qui l'entouraient, des feuilles pleines et gorgées de vie qui égayaient le vent.

« Tenez, prenez, fit-elle, lui tendant le récipient dans lequel le liquide se balançait. J'ai l'impression de vous connaître. Comment vous appelez-vous ? »

- Cehka...

- Cehka ?! Vous êtes Cehka !? C'est pour cela que j'avais l'impression de vous avoir déjà vu. Mon dieu, je ne pensais pas que je pourrais un jour vous remercier de vive voix pour tout ce que vous avez fait ?

- Ce n'était... rien. J'ai fait ce qui me semblait le plus juste.

- Mais vous avez tout de même accompli un miracle, reprit-elle, enjouée. C'est grâce à vous que nous sommes ici, que nous avons pu revivre ! Merci, dit-elle en lui prenant la main libre, et dans ses yeux l'émotion tremblait, prête à s'épanouir, seulement retenue par l'admiration. Où alliez-vous ainsi ?

- Je... J'allais à la Tour. J'ai mal à la tête...

- Reposez-vous, je vais appeler une voiture.

La femme s'éloigna. Cehka se laissa retomber sur le banc. Il pouvait sentir à ses côtés la présence des deux hommes qui n'avaient pas prononcé un mot depuis qu'il s'était présenté. Ils se tenaient de part et d'autre du banc, comme s'ils lui avaient aménagé un espace privé, un mélange de déférence respectueuse et d'intimité révérencieuse. Eux aussi semblaient abasourdis par sa présence.

« La voiture arrive. Je vais venir avec vous jusqu'à la tour centrale. Là-bas ils pourront

vous ramener chez vous. »

La voiture qui les attendait était de ces modèles qui voulaient faire penser aux anciens : un châssis allongé avec une cabine pour les passagers et le conducteur, et de grandes fenêtres qui laissaient pénétrer la lumière comme une mer claire. Les sièges étaient de cette matière sombre et lisse qui voulait imiter le cuir mais qui crissait comme un plastique trop usé renforcés par un usage trop long. Lorsque Cehka y prit place, il put goûter à la chair froide du siège, et quand la jeune femme eut pris place à ses côtés, le chauffeur fit démarrer le moteur qui ronronnait comme une panthère docile. Ils sortirent du parc et se dirigèrent vers les bâtiments qui occupaient l'horizon proche. C'était de grandes, grandes tours de verre et d'acier, des flèches zébrées de courbes qui flottaient contre le vent, et qui paraissaient animées d'une vie que l'on donne généralement aux lianes des forêts humides. En haut de l'une d'elle dansait un drapeau immense et beau, un de ces symboles de paix et de tranquillité qui ne souffrent d'aucune honte. Il était fait tout de blanc, une immaculée blancheur dans laquelle trônait trois courbes enlacées qui rappelèrent à Cehka l'immense statue qu'il saluait, enfant, lorsqu'il se levait le matin et se rendait dans les salles de cours communes, puis quand il passait pour participer aux séminaires d'éducatrices spécialisées de la Science, et autre chose, quelque chose de plus diffus, une sorte de souvenir brusque et sauvage qui s'enfuyait à son approche.

Autour de lui les maisons et les immeubles étaient comme des maisons victoriennes surmontées de parapets en forme d'arabesque qui s'enroulaient comme le font les escargots lorsque l'on frôle leurs yeux visqueux. Et sur les perrons, dans les ruelles, contre les murs les marques de jeux d'enfants se multipliaient, signes d'une vie que l'extérieur n'aurait plus, qui profitait de la douce clarté pour s'épanouir à la manière des lys.

À côté de lui Cehka sentit une main qui doucement se rapprochait. L'atmosphère de la cabine était lourde d'impatience. La jeune femme avait posé sa main juste à côté de la sienne et le jeu de ses doigts étaient comme les notes d'un clavecin au spectre inaudible qui touchait l'âme directement sans passer par les mensonges de l'ouïe et de la vue. Cette main, si proche, semblait pourtant extrêmement lointaine, comme si rien n'aurait pu faire pour qu'elle se rapproche. Les derniers centimètres étaient un rempart entre des hordes barbares qui menaçaient à tout instant de retourner la terre et d'abattre chaque pierre. Il aurait été si simple de franchir ce court espace, si simple de s'élancer et de prendre entre les doigts cette petite main fraîche et blonde sur laquelle un grain de beauté se promenait, comme une feuille bercée par le vent d'ouest. Il aurait été si simple de lui parler, de ne prononcer qu'un mot. Mais Cehka était si las...

« Vous êtes arrivés. »

Lorsqu'il referma la portière, le couple s'avança au travers de la double-portes légèrement teinté qui se referma en silence. Les quelques personnes présentes tournèrent leur visage dans leur direction et un homme avec empressement se rua vers eux paré d'un sourire figé qui semblait ne jamais le quitter.

« Monsieur, les Trois grands vous attendent. Ils souhaitent que vous les rejoigniez au plus tôt. »

Dans un automatisme étrangement impersonnel, Cehka s'avança vers les battants miroitants des ascenseurs, apportant à sa suite l'inconnue qui semblait flotter sur les dalles d'un bleu d'azur sec. Personne ne semblait avoir remarqué sa présence et Cehka, incapable de lui adresser le moindre mot, la laissa se glisser dans la cage étroite qui s'éleva.

Les parois elles aussi de verre donnèrent le spectacle d'une cité flamboyante qu'entourait

une plaine encore jeune où les arbres prenaient place comme des pièces d'un échiquier juvénile. Les îlots de verdure hautes côtoyaient les buissons d'épineux en fleurs. De sa position Cehka ne pouvait distinguer entre elles les couleurs, comme si l'émeraude filtrante de l'herbe vibrait et créait d'elle-même ces cascades fluctuantes, comme si le ciel déversait son azur et que ce dernier se transformait en carmin au contact du sol et des troncs des arbres.

De nouveau, il sentit que la femme s'était approchée de lui. Son regard, posé sur sa nuque, ne lui faisait aucun mal, et plutôt que de l'indisposer, il faisait naître en lui des souvenirs, comme ces chansons d'enfants qui se sont laissées oublier par l'âge adulte mais qui ressortent et effacent le temps dès leur première note. Pourquoi, pourquoi cette douce sensation qui restait en suspend se demandait-il, perdu dans la tentative de la raccrocher au moment auquel elle appartenait. Pourquoi ne parvenait-il pas à se souvenir pourquoi, et c'était presque un chuchotement. Sa langue bougeait dans sa bouche mais aucun son n'était créé, pas un regard n'était offert. Il restait immobile face au mur de verre mâit qui continuait de défiler jusqu'à ce que l'horizon s'arrête et que la porte s'ouvre.

« Bonjour Cehka. »

- Bonjour, dit-il en se retournant. Pardonnez mon retard.

- Ce n'est rien voyons. Il nous est permis à tous de rêvasser un peu. Pouvez-vous nous présenter celle qui est avec vous ?

- J'aimerais bien, mais je ne le peux, dit-il en se tournant vers elle. Il allait lui demander de se présenter, mais il ne le put pas. Le visage auparavant calme et lisse comme de l'eau était devenue tendu, replié sur lui-même. Tout en elle s'était refermé, si ce n'étaient ses yeux qui étaient grands ouverts, comme attisés par une peur agressive et piquante.

- Veux-tu que je le fasse pour toi, Cehka ?

- Vous connaissez cette femme ? lança-t-il, étonné.

- Peut-être aurait-il mieux valu qu'elle le fasse elle-même. Cependant, elle ne l'a pas pu.

Sais-tu pourquoi Cehka ?

- Non, et sa voix était de nouveau comme étrangère à lui-même.

- Parce que tu ne lui as pas demandé. Je me trompe ? Tu ne lui as pas demandé, et cela ne servirait plus à rien maintenant. Elle est à présent figée, perdue, saisie. Jusqu'au bout elle a espéré, mais cela ne lui servira plus à rien. Sais-tu pourquoi ?

- Non, je ne le sais pas.

- Simplement car elle n'est pas ici dans un lieu normal. Elle ne peut agir si l'information ne lui est pas donnée. Elle est un peu comme une prisonnière. Elle ne peut rien saisir d'autre que ce que l'on lui tend, et tu ne lui as pas tendu la main. Mais cela n'est plus important. Elle va disparaître, et nous allons pouvoir continuer.

D'un claquement de doigts, la forme féminine s'évapora comme une goutte d'eau sur une pierre trop chaude, et bientôt d'elle ne restait pas même de quoi s'en souvenir. Il ne restait plus que Cehka, l'homme qui avait parlé, et deux autres personnes assises dans des sièges lourds ornés de têtes de lion qui se répondaient dans leur rugissement. Ils étaient demeurés immobiles, seulement agités parfois de quelques respirations chaotiques, mais silencieux, terriblement silencieux.

« Et bien Cehka, maintenant que nous sommes de nouveaux seuls, nous allons pouvoir terminer ce pour quoi nous sommes ici. Viens auprès de nous, viens t'asseoir, que nous achevions

ce projet. »

Cehka sentit son corps qui répondait à la demande de l'homme qui venait de lui parler. Ses jambes comme celles d'un mannequin lui semblaient à la fois lourdes et hors de lui, comme des prothèses qui se mouvraient par elles-mêmes. Incapable de commander le moindre geste, la plus infime contraction de muscle. Il avançait comme le font des billes de fer : une impulsion lui était transmise et son corps réagissait à cela sans que sa conscience ne puisse agir contre. Il aurait voulu, il voulait pouvoir, simplement se détourner, faire un pas pas exactement droit, mais un peu vacillant, un geste trouble et fatigué. Il voulait, plus que tout, arrêter de marcher, juste pour une infime seconde de victoire, et rien d'autre. Mais ses jambes s'élançaient comme une corde qui se balance, dans le même irrésistible mouvement, et ses bras, son visage, tous orientés vers le but unique de ce champ du temps, frappaient l'air comme on s'enfonce dans de la boue trop sèche.

« Alors, dis-moi Cehka, que penses-tu d'Aegis par cette magnifique journée. Cela ne vaut-il pas la peine que nous nous sommes donnés ? »

- Si, complètement, s'étonna-t-il de prononcer, voir la vie s'épanouir au soleil valait tous ces efforts.

- N'est-ce pas. Nous avons presque réussi à reproduire un cycle complet, mais il nous manque encore les quelques millions de litres nécessaires pour achever de lancer le circuit autonome. Pourrais-tu nous indiquer où se trouve cette mer que tu m'as dit avoir vue ?

« Ne... dis rien. »

Cehka sentit plus qu'il n'entendit ces derniers mots. Ils ne venaient pas de l'homme face à lui mais d'autre part. Comme si c'était son ventre qui les lui avait apportés.

« Et bien, Cehka, où était cette fameuse étendue immense d'eau ? »

- Je t'en prie... Si tu fais cela, tout sera perdu.

- As-tu dit quelque chose Cehka ? demanda l'homme.

- Oui je... non, ce n'est pas moi. J'entends quelque chose mais je ne sais pas quoi...

- Je vois... Elle persiste. Je n'en attendais pas moi d'elle. Mais ici elle n'a aucun pouvoir.

Oublie ce que tu viens d'entendre Cehka et réponds moi s'il te plait. Mais cette fois, dans sa dernière phrase, il y avait une sorte d'impatience, une sorte de frayeur sourde qui avait failli se laisser entrevoir.

- Écoute moi. Tu sais qui je suis. Tu dois te souvenir. Souviens toi de notre chemin dans le désert, sous ces étoiles brillantes qui racontaient des histoires. Souviens-toi... s'il te plait, souviens-toi...

- L'entends-tu encore Cehka ?

- Je... ne sais pas...

- Tu ne sais pas ? Je vois... Elle s'était laissée capturer. C'est ça. Elle avait depuis toujours compris que c'était là la meilleure solution. Mais elle ne pourra pas m'empêcher de réussir.

- Je disparaissais... Tu ne dois pas lui dire... s'il découvre l'océan, tout espoir sera éteint. C'est dans cet océan que se trouve la source de la vie prochaine. L'être humain est condamné à plus ou moins court terme. Si tu perds face à Shrina ce ne sont pas que les humains mais la Vie elle-même qui s'éteindra. J'ai tout fait, mis mes dernières forces de vie dans cette mer, le dernier espoir du mouvement de la vie. S'il la trouve, il l'utilisera, la distillera, la traitera, et il tuera la dernière source de futur de cette planète. Je t'en prie...

La voix s'était tue. La sensation au creux de son ventre avait définitivement quitté Cehka, laissant en ses chambres un vide étrange et pénétrant, comme un morceau de glace qui vient se placer entre les entrailles et dévore la chaleur du cœur. Cehka sentait qu'il venait de perdre quelque chose d'irremplaçable, quelque chose qui n'aurait plus d'importance : un souvenir venait de plonger dans les abysses, tandis que lui restait à la surface.

« Cela est-il mieux Cehka ? Ne te sens-tu pas plus libre ? »

- Libre... Je ne sais pas... Je ne sais vraiment pas. J'ai perdu quelque chose, mais ce n'était pas une chaîne, ou un boulet que je trainais. J'ai perdu quelque chose qui me rattachait à la vie. J'ai perdu un espoir je crois, mais je ne me souviens plus duquel. Et tandis qu'il disait cela il se sentait libre. Quelque chose avait été, et sa disparition était un réconfort.

- Ce n'est pas grave, bientôt tu n'y penseras même plus. Vois-tu, le passé n'existe pas vraiment. Bien sûr il a existé, le présent n'est jamais qu'un passé en devenir. Mais ce n'est pas le passé que l'on doit regarder. C'est le futur. C'est le présent en devenir qu'il faut appeler de nos vœux. N'es-tu pas d'accord ?

- Oui... oui, je pense que tu as raison.

- Finissons-en au plus vite. Plus vite nous aurons clos cette petite entrevue, plus vite tu pourras te reposer. N'aspères-tu pas au repos Cehka ?

- Si.

- Alors, dis-moi, montre-moi où elle est.

Cehka regarda l'homme devant lui. Il souriait. De toutes ses dents il lui souriait, tandis que de sa main droite il avançait une carte couverte d'inscriptions. Cehka ne reconnaissait que peu de

détails : Aegis, qui trônait sur une immensité vierge, ça et là, des courbes de niveaux, et un lieu qui plus que les autres semblait attirer tout son être, une dépression qui scintillait sur le support doux de la feuille. Alors, lentement, il approcha un doigt, et le posa.

« Toute la ville te remercie Cehka. Maintenant, tu peux te reposer en paix. »

- En paix ? Je ne pense pas que je trouverai un jour la paix.

Ce que nous faisons de nos vies, résonnent sous les soleils des lendemains.

Épilogue à la recherche.

« Nous savons que tu es réveillée. »

Le noir laissa sa place à une brûlante clarté. Les yeux ouverts elle se tourna vers celui qui, juste avant, lui avait parlé, celui-là même qui, par l'entremise de la caméra, constamment braquée sur elle l'avait observée, mais peut-être pas autant qu'elle ne l'avait observé, elle.

D'un mouvement qu'elle fit, tremblant, Liwana se redressa sur son séant. Shrina lui parlait de ces instruments qui l'avaient espionnée durant son sommeil. Mais ce qu'ils avaient vu étaient, elle le savait, un fragment de ce qu'elle avait observé. Elle était triste, triste de n'avoir pas encore atteint l'homme vrai, celui qui lui permettrait de poursuivre le schéma qu'elle voulait voir devenir vrai. Peut-être que l'Homme était devenu plus fort qu'elle; peut-être ne pouvait-elle plus rien changer et que, comme toute chose vivante, elle aussi devait s'éteindre, un jour.

Ou peut-être pas...

Elle était face à une décision, face à ce qu'elle devait faire, et ce choix faisait tout. Cela allait-il se produire ?

- Pourquoi voulez-vous lire mes rêves, Shrina ? Sont-ils à ce point importants pour votre projet que vous les désiriez tant ?

C'était ce qu'elle devait dire.

Allait-elle encore échouer ?

Non.

Il fallait quand même le faire.

Espérer.

Le futur venait à elle.

Avertissement du lecteur

Où en sommes-nous ? Où nous trouvons-nous ? Que reste-t-il à accomplir après nous ?
Que nous reste-t-il maintenant que nous avons compris la vie ?

La science est un concept merveilleux. Le savoir. Savoir. Ce mot implique tellement. Savoir. Comprendre. Connaitre. Avoir dans son esprit la capacité de pouvoir s'infiltrer dans ce qui est connu, de pouvoir changer la nature première des choses, de les transformer, de les faire évoluer pour qu'elles ne soient pas simplement ce qu'elles sont mais qu'elles profitent à la vie. Pouvoir vivre en comprenant ce qui se trouve autour de nous, pouvoir s'inscrire dans ces schémas et se donner une place au milieu de ce monde; avec cette place avoir conscience de ce que l'on est, de ce que l'on peut faire, de ce que l'on doit faire et de ce que l'on ne doit pas faire. Avoir la possibilité de participer au monde plutôt que de le subir, ou alors choisir de le subir parce que c'est ainsi que l'on a décidé de vivre. Choisir et former un espace et un temps dans lesquels on se trouve et dans lesquels on agit avec autour de soi la conscience de ses actes et l'influence que l'on possède. Devenir une influence. Être une force. Une énergie. Une énergie qui ne va pas en ligne droite, une énergie qui ne fait pas que subir les forces extérieures du monde mais qui peut les accepter, les utiliser, les laisser faire. Subtile fusion entre la liberté et la soumission. Oui, telle est le potentiel de la science. La science ne doit pas faire de nous des êtres pleinement libres, elle doit nous permettre de comprendre et d'accepter de laisser une part de mystère.

Ce fut cela l'erreur. Nous avons oublié de laisser le mystère faire partie de la vie. Pas le mystère religieux. Pas le mystère incrédule de celui qui ne veut pas savoir. Le mystère de ce que

nous sommes. Nous pensions que nous serions complets grâce à ce savoir, que nous serions enfin entiers. Mais nous nous sommes trompés ! Et maintenant le savoir est su, et parce qu'il est su plus rien ne compte.

C'est cela le syndrome de Cunekev. C'est cela le syndrome de Shrina. C'est de savoir ce qu'est réellement la vie, de ne plus avoir de surprise, de ne plus avoir de futur, de comprendre tout, de n'avoir plus pouvoir d'apprendre le nouveau, de ne plus pouvoir regarder en l'air et de se dire que ces oiseaux disent peut-être quelque chose, que cette pensée venue de nulle part a peut-être une signification et de chercher si cela est vrai, ou de simplement refuser cela comme une mauvaise pensée qui fait sourire par son irréalité, de se demander si cette personne croisée au détour d'un couloir un jour d'été aura une importance dans notre vie ou bien si son image ne sera qu'une chimère, un souvenir agréable et amer qui nous fera parfois regretter de ne pas avoir agi, de ne pas être allé vers elle pour lui dire ce que l'on venait de voir, de ne pas avoir eu le courage d'affronter l'inconnu pour s'ouvrir à l'autre et à soi-même et d'essayer sans savoir quel sera le résultat, quelle sera l'issue de cette rencontre fortuite, de ce mirage aux allures de conte, et comment le futur se formera par cela, d'agir sans en connaître la raison première ni la conséquence immédiate ou lointaine et de n'agir que parce que l'on sait que l'on doit le faire, que parce que cela a une utilité, parce que cela est ce qui sera.

Car après... que se passera-t-il après ? Que ferons-nous après ? À quoi servira la vie quand le savoir aura fait de la vie un savoir ? Y penser me fait presque pleurer. L'imaginer me fait souffrir. Pourrions-nous survivre à tant de mort placée au cœur de la vie, à tant de souvenirs sans présent, à tant de temps devenu simplement horloge, mouvements calculés, mécanisme,

machine... Que ferions-nous sans l'émerveillement d'un lieu encore inconnu, sans le vertige si fort qui nous ceint lorsque l'on découvre l'autre face à soi et que les mots ne sont plus que des souffles, que les lettres ne sont plus que des gestes ? Que ferions-nous sans la chaleur qui nous envahit quand une musique résonne sans que l'on sache d'où elle vient et qu'elle nous fait ressentir ce qui n'existait pas en nous l'instant d'avant ? Que ferions-nous sans ce souffle qui se glisse en nous quand un souvenir nous rapporte ces sensations perdues, ces douleurs assassines et ces ces remords blancs sans qu'on les ai même invoquées ? Que ferions-nous sans cette force qui n'a pas de nom, sans ces pulsations indescriptibles et démentes qui nous font prendre conscience que nous vivons, simplement parce que nous ne savions pas qu'elles allaient être ?

La science est la réalité merveilleuse de l'humain, le point de convergence entre le monde et la conscience, l'eau qui abreuve l'esprit de l'humanité pour qu'il se développe et embellisse. Mais la science est aussi le carcan qui lentement se dresse entre l'étant et non encore étant. La science permet de connaître le monde, et cette connaissance est utilisée afin d'établir des règles, de créer des systèmes, d'ériger des frontières entre les parties. La science limite le pouvoir de la nature sur la vie car la nature domestiquée tend à devenir un au-delà, ce qui est au-dehors de l'humain. La science rend l'humain fort et l'humain fort n'a pas besoin de s'adapter. Il n'a pas besoin de changer. Sa nature demeure face aux rigueurs du réel. La science l'aide à s'adapter.

La science est l'adaptation nouvelle de la vie. Elle devient et l'outil et le cadre dans lequel l'humain évolue. Les tares sont effacées. Les défauts sont gommés. Les erreurs sont corrigées. D'autres tares viennent alors prendre la place laissée vacante. Les défauts surgissent. Des erreurs sont faites. La science est un outil au service de ceux qui la contrôlent. La science est un pouvoir

sur la nature contrôlé par l'humain. Elle reflète ses aspirations, ses désirs, ses espoirs, ses folies. Elle exacerbe l'humain. L'humain avait peur de la nature. Il ne pouvait pas sortir de sa caverne. Il n'en est jamais sorti. Plutôt que de comprendre pour vivre avec la nature et lutter contre ses peurs l'humain a choisi de faire de la science l'arme contre la nature pour cesser d'avoir peur de ce qui est au-delà de lui. L'humain doit sortir de sa caverne, portant avec lui ce cadeau que Prométhée lui a offert. Il ne doit pas transformer le monde en une caverne. Il doit accepter le ciel.

Pitié... pitié vous qui vivez et qui vivrez, ne désirez jamais savoir de quoi demain sera fait. Acceptez le voile qui recouvre le futur. Ne tentez jamais de le lever. Gardez-le devant vos yeux et continuez de marcher avec lui, continuez de trébucher, de tomber et de vous relever. Continuez de regarder l'autre sans savoir s'il jouera un rôle dans votre vie. Continuez de vous tromper. Continuez de chercher. Ce n'est pas dans la réussite perpétuelle que se trouve le bonheur mais dans sa découverte.